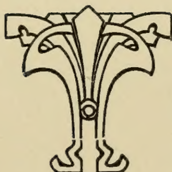
IMPRESSIONS DE VOYAGE

PAR

Albert DE VLEESHOUWER

Compositeur à Anvers



GAND

IMPRIMERIE V. VAN DOOSSELAERE

Boulevard de l'Heirnisse, 17

—

1913



Albert DE VLEESHOUWER

COMPOSITEUR

† Anvers, 19 Juin 1913

NOTICE BIOGRAPHIQUE

DE

M. Albert De Vleeshouwer.

M. Albert de Vleeshouwer est né à Anvers le 8 juin 1863. Son père, Benoit de Vleeshouwer, agent maritime, occupa dans le monde des affaires une des places les plus en vue; il fut notamment le premier agent à Anvers du Norddeutscher Lloyd.

Il dirigea son fils d'abord vers la carrière judiciaire; il voulait qu'il conquit le titre d'avocat. Mais le jeune homme ne se sentait pas la vocation et il abandonna les études de droit pour entrer dans les bureaux de l'agence maritime.

Quoique doué d'un talent d'assimilation remarquable, Albert de Vleeshouwer ne put s'habituer davantage à ce travail spécial qu'entraîne la profession de courtier maritime.

D'autres pensées l'occupaient. Il se sentait un tempérament d'artiste; ses goûts le portaient vers la musique. Sa mère, issue d'une ancienne famille scabinale anversoise, les Van Eeten, femme instruite, spirituelle, excellente artiste, avait soigné elle-même l'éducation de son fils unique, et dès l'âge de six ans, elle lui fit étudier le piano. Plus tard Albert de Vleeshouwer compléta cette étude et passa sa jeunesse en compagnie d'amis, également passionnés d'art et c'est ainsi que se développa en lui le goût accentué vers la musique qui devait plus tard le prendre tout entier.

Ce ne fut point sans peine que son père le vit quitter ses affaires,

mais sur les instances du Maître Jan Blockx, dont Albert de Vleeshouwer était devenu l'élève et le disciple, il fut décidé que celui-ci pourrait se consacrer à l'art et il s'y adonna effectivement avec ardeur et passion.

Le père, déjà malade, ne vit pas le premier triomphe de son fils. Ce fut en 1886. La Ville de Blankenberghe venait d'édifier son superbe Casino, dont l'inauguration eut lieu en juillet de cette année. L'administration communale avait chargé M. Wauters, régent de l'école moyenne de l'Etat, d'écrire les paroles d'une cantate, et elle chargea Albert de Vleeshouwer de composer la musique. Ce fut un franc succès. Trois Ministres, toute la presse belge, assistèrent à la fête. Dès ce moment, Albert de Vleeshouwer fut classé parmi les jeunes artistes de grand avenir.

Albert de Vleeshouwer composa ensuite, *Zriny*, drame lyrique joué au Théâtre lyrique flamand; l'*Ecole des Pères*, un acte d'Eugène Landoy, créé à Lille et représenté au Théâtre Royal d'Anvers, le *Marquis de Meilhan*, cinq actes d'Eugène Landoy, également représenté au Théâtre Royal d'Anvers et la partition *d'un drame lyrique de Verhulst*, drame qui n'a pas encore été représenté.

Il écrivit aussi une *cantate* pour la fête nationale à Anvers sur des paroles de Stinissen; deux cantates pour les orphelins, et *le Rêve de Houten Clara*, une œuvre de fort belle venue, tirée du roman d'Henri Conscience.

Comme œuvre symphonique, nous avons de lui : le *Féroce Chasseur*, d'après la ballade de Burger.

En dehors des œuvres déjà citées, actons encore :

a) un morceau pour violoncelle : *Zoete Gedachtenis.*

b) un petit chœur à trois voix : *Roosje uit de Dalen.*

c) un terzetto pour piano, violon et violoncelle, *Badinage.*

d) une *Idylle* pour orchestre (1887).

e) une dizaine de *Lieder* dont plusieurs sont édités chez Forst.

f) *Zingen*, chœur à trois voix avec accompagnement.

g) une page d'Album, *Mélancolie*, pour hautbois.

h) et des esquisses symphoniques (1897).

Albert de Vleeshouwer se dévoua surtout aux Orphelins. Il voulait répandre parmi eux le goût de la musique. Sur le scénario de la dévouée directrice des Orphelines d'Anvers, Madame Désirant, il a composé les œuvres suivantes :

a) *Orphelines.*

b) *Vertu et vice.*

c) *Reconnaissance.*

Il a composé en outre la musique d'une piécette française de M. J. Veyrière, directeur de l'hôpital Stuyvenberg, intitulée l'*Epave* et d'autres piécettes flamandes du même auteur.

Une des idées les plus méritoires d'Albert de Vleeshouwer fut incontestablement la création à l'Orphelinat d'une chorale mixte pour anciens orphelins; celle-ci dans son intention avait aussi pour but de permettre aux jeunes compositeurs de se produire en public. Cette œuvre subsista grâce à la seule générosité de Monsieur Albert de Vleeshouwer.

—

Albert de Vleeshouwer fut aussi membre secrétaire du jury officiel des concerts de la Ville d'Anvers.

—

N'oublions pas de mentionner le travail remarquable effectué par lui, consistant à réunir en une brochure toutes les musiques qui furent exécutées en 1899 lors du cortège Van Dyck.

—

Mais en dehors de l'Art Musical, auquel il était absolument dévoué, Albert de Vleeshouwer avait encore les qualités précieuses du cœur.

Aucune infortune ne le laissait indifférent.

Il fut le protecteur toujours, le trésorier pendant de longues années, de la société les *Amis des Orphelins* et dirigea les concerts de cette société dans le seul but de la saine philanthropie.

—

Il fut administrateur du Mont-de-Piété et donna à cette institution une grande partie de son activité .

—

Depuis quelques années, il consacrait ses loisirs à voyager et c'est ainsi qu'il apprit aux lecteurs du Journal *Le Matin* à mieux connaître bien des régions et des contrées intéressantes.

Il a prescrit de réunir ses « Impressions de voyage » en un volume et de les publier.

—

Pendant bien des soirées, assis à sa table hospitalière, il a raconté à ses amis tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait admiré, leur faisant partager ses joies et ses enthousiasmes.

Sa phrase si claire, si chaude, reflétait bien le caractère de l'homme de bien, voué tout entier au culte de l'art et de la beauté.

Son souvenir restera cher à tous ceux qui l'ont connu, à tous ceux qui ont eu le bonheur d'avoir pu apprécier ses vertus et ses nobles qualités.

Vers Bayreuth.

NOTES DE VOYAGE.

I.

Lac Léman, à bord de l' « Helvétie ».

Je m'en vais à Bayreuth à mon aise, attiré par la Mecque de la musique. Vous aurez donc mes impressions personnelles, d'un intérêt médiocre peut-être, mais d'une sincérité incontestable, sur les drames wagnériens que je verrai jouer dans leur temple. En attendant, me voici sur le lac Léman. Un voyage en Suisse constitue de nos jours une simple excursion; je n'ai donc, en griffonnant ces notes, ni le désir de corriger Baedeker ni la prétention de découvrir des choses nouvelles. Je raconte ingénuement ce que j'ai vu. Cela rafraîchira les souvenirs de ceux qui ont fait le même voyage et cela donnera peut-être aux autres l'envie de se mettre en route.

Je suis arrivé par Strasbourg, ville intéressante sous maint rapport, où l'on peut faire des excursions charmantes, notamment celle du nouveau pont du Rhin vers lequel on se dirige en voiture en traversant l'Orangerie, un parc superbe dont l'Impératrice Joséphine fit don jadis à la ville et où l'on remarque un pavillon oriental que Louis II de Bavière, ce fou de génie, protecteur de Wagner, avait érigé près du lac où il se noya en croyant entendre des voix mélodieuses, comme Ophélie dans le lac d'Elseneur. Ce pavillon historique, témoin d'un drame étrange, a été acheté par la municipalité de Strasbourg, et les aménagements intérieurs en ont été scrupuleusement respectés. J'y ai vu les narghilés du feu roi et aussi les pipettes où il fumait de l'opium, car c'était un fervent des paradis artificiels et des poisons extatiques, qui, étant données ses prédispositions héréditaires, eurent vite fait de ruiner sa santé et d'ébranler sa raison. Ce pavillon est charmant et l'on y retrouve la passion de Louis II pour le luxe ; les colonnetttes intérieures, le plafond et même certains meubles sont incrustés de pierres précieuses. Remarqué aussi un tabouret de nacre d'un travail admirable.

Le pont du Rhin est imposant et tout à fait digne du fleuve qui, très large à cet endroit, roule avec rapidité des flots d'un vert d'émeraude. De l'autre côté du pont qui se divise en deux voies, l'une servant au chemin de fer et l'autre aux voitures et aux piétons, on se trouve dans la petite ville de Kehl d'où Strasbourg fut bombardé en 1870. Le pays est absolument militaire, les casernes se suivent et se ressemblent et l'on rencontre force officiers et soldats, de crâne allure du reste. Je

préfère aux casernes les nids de cigognes que l'on voit à Strasbourg ; ils sont établis sur des cheminées recouvertes de pierres plates, et les grands oiseaux aux longues pattes qui viennent se poser là comme de vulgaires moineaux offrent un spectacle imprévu.

Je ne parlerai pas de la cathédrale de Strasbourg, qui est trop connue. Me voici faisant un bond jusqu'à Bâle, la ville aux rues tortueuses et montantes, le musée de Hans Holbein, dont les admirables peintures fascinent les artistes, puis, renouvelant mon pas de géant, à Lausanne. De Bâle à Lausanne, la route est assez longue, surtout par Delémont, Bienne et Neufchatel. On suit d'abord la pittoresque vallée de la Birse. C'est la ligne de chemin de fer du Jura-Simplon, dont la compagnie complète en ce moment son réseau en perçant le Simplon, travail qui durera encore six ou sept ans, mais qui permettra à la ligne de rejoindre la région des lacs italiens. Entre Delémont et Bienne s'ouvre le val Moutier ou les roches jurassiques, masses gigantesques, affectant les formes les plus fantastiques. La contrée est sauvage, abrupte, et les petits tunnels qui tantôt vous plongent au fond de la vallée, tantôt vous rejettent sur les sommets, ajoutent encore au pittoresque. A partir de Bienne, le pays change, on entre dans la région des lacs bleus, c'est la plaine de la Suisse. On longe tout le lac de Bienne jusqu'à Neufchatel. Ce lac est petit, mais il renferme au moins une curiosité : l'île Jean-Jacques Rousseau, cet asile de verdure où le philosophe, tout jeune alors, allait s'isoler avec Mme de Warens. L'île, presque entièrement boisée, ne possède qu'un hôtel : la demeure même de Rousseau, où l'on montre aux visiteurs la chambre de l'auteur de la « Nouvelle Héloïse ». Une langue de terre relie actuellement l'île à la terre ferme.

Au lac de Bienne succède le lac de Neufchatel, qui est plus grand, et de Neufchatel on va à Lausanne par la large vallée de la Thièle et par le Chaumont, montagne de 1200 mètres d'altitude, qui constitue une ramification du Jura et descend en amphithéâtre vers le lac Léman ou le lac de Genève, le plus bleu, le plus limpide des lacs suisses. Il a 72 kilomètres de longueur et atteint 15 kilomètres de largeur devant Lausanne. Le panorama est superbe : on a en face de soi la Savoie avec ses Alpes finement découpées au pied desquelles apparait Evian, la célèbre station balnéaire.

De Lausanne à Genève, on met deux bonnes heures en bateau à vapeur. Ce trajet, effectué le matin par un temps idéal, a fait la joie de mon excellent compagnon de route, le docteur De Wandre, que de fréquentes et monotones étapes en chemin de fer avaient légèrement fatigué. Ce lac Léman, tout entouré de vignes produisant le meilleur vin du pays, connu sous la dénomination de « Vin de Côte », est vraiment enchanteur. Il est sillonné de gracieux bateaux à vapeur et d'une infinité d'embarcations qui, avec leur voile blanche, font de loin l'effet de papillons posés sur du satin bleu. On y aperçoit aussi des mouettes et des cygnes sauvages. Enfin les hôtes invisibles du lac ne sont pas à dédaigner, car on y pêche, outre des truites délicates, un poisson que vous ne connaissez guère et qui est tout bonnement exquis, l' « ombre-chevalier ». Par les temps clairs, on aperçoit le Mont-Blanc, mais il suffit d'un rien pour brouiller l'horizon, et après avoir attendu comme sœur Anne, on est exposé, quand on n'a pas l'habitude des glaciers, à prendre pour le Mont-Blanc le moindre nuage qui émerge des Alpes.

II.

La campagne de Genève est remarquable et l'approche de la ville est d'un bel effet. On distingue d'abord l'église Saint-Pierre, puis les rives se détachent successivement avec leurs hôtels somptueux. En Suisse, d'ailleurs, toutes les installations réalisent le dernier mot du confort, les bâtiments des administrations publiques sont des modèles, et je ne sais rien de plus avenant, de plus joli dans ce genre que la poste de Genève. Lausanne même qui ne compte que cinquante mille habitants, construit en ce moment un hôtel des postes merveilleux. La cathédrale de Genève, actuellement temple protestant, est fort intéressante aussi. Elle renferme le tombeau d'Agrippa d'Aubigné qui se réfugia à Genève après son exil de France et rendit à la ville de grands services. Une autre curiosité du temple est la chaise de Calvin qui se trouve placée dans la chaire. Le célèbre réformateur emportait cette chaise dans toutes ses prédications, et, un jour qu'elle lui manqua, on prétend qu'il en fut troublé au point de perdre le fil de son sermon.

A Genève, toutes les religions fraternisent et y ont leur temple. La chapelle russe, avec son mélange de style byzantin, est d'un aspect original. Ceux qui préfèrent les beautés de la nature ne manquent pas d'aller voir les environs, le confluent de l'Arve et du Rhône, c'est-à-dire l'endroit où l'Arve, descendant tumultueusement des glaciers du Mont-Blanc, mêle ses eaux bourbeuses à celles du Rhône dont il ternit les flots purs à la teinte d'aiguemarine. Si nous revenons en ville, nous admirerons encore le théâtre, bel édifice isolé faisant face au Conservatoire. Mais j'ai hâte d'arriver à la merveille de la ville, le Musée d'Ariana, situé au bord du lac. Ce Musée qui fut donné à Genève par son propriétaire, l'écrivain génevois Gustave Revilliod, mort au Caire en 1890, renferme des peintures, des tapisseries, des livres, des objets curieux, voire des fragments d'architecture, de tous les temps et de tous les styles. Dans la salle de peinture, on voit des toiles d'Holbein, Murillo, Raphaël, Michel-Ange, le Titien, Van Dyck, Memling, Potter, et la bibliothèque, où figurent des manuscrits et des livres rares, est un chef-d'œuvre d'ébénisterie. Il faudrait tout citer, jusqu'au cabinet des porcelaines. Là, toutefois, j'ai remarqué avec surprise que la « famille verte », si remarquable, n'est pas représentée dans la collection japonaise. Non loin du Musée s'élève le château de la baronne Ad. de Rothschild, entouré d'un parc séculaire aux futaies magnifiques. Mentionnons également « Mon repos », joli petit parc légué à la ville par un citoyen qui vient de mourir, et « Victoria-Hall », une coquette salle de concert dont un ancien consul anglais, qui habite toujours Genève, a aussi fait cadeau à la ville. C'est étonnant ce qu'on donne de choses à Genève ! Les riches Anversois devraient bien imiter cet exemple en faveur de leur ville natale. J'ai vu des salles plus grandes que Victoria-Hall, mais jamais de plus luxueuses. Elle possède des orgues « di primo cartello », ce qui est le cas d'ailleurs de toutes les salles de concert en Suisse. L'organiste étant en vacances, j'aurais voulu toucher moi-même ce superbe instrument, mais il m'eût fallu une autorisation pour disposer de la force hydraulique.

Au retour de Lausanne, le ciel était moins pur encore qu'à l'aller, de sorte que nous écarquillâmes en vain les yeux sur notre bateau pour voir le Mont-Blanc. En revanche, j'ai eu la chance de voir sur le pont un sommet politique. M. Charles Dupuy, l'ex-chef du cabinet français, qui était accompagné de sa femme et qui semblait tout aise de s'être évadé pendant quelque temps de la fournaise parisienne. Aussi me suis-je abstenu de lui parler de l'affaire Dreyfus.

Poursuivant mon voyage dont le terme, je vous l'ai dit, est Bayreuth, mot magique qui fait palpiter mon cœur d'artiste mais qui émeut beaucoup moins mon aimable compagnon de route, le docteur De Wandre, je note des stations charmantes, Vevey, Clarens, Territet-Villeneuve et surtout Montreux, la Nice du Nord, où l'on envoie en hiver les malades atteints de la poitrine. Tout ceci constitue la rive nord du lac, mais il y a aussi un service de bateaux parfaitement organisé pour la rive de la Savoie. Le plus beau trajet qu'on puisse faire sur la rive nord est incontestablement celui de Lausanne à Saint-Gingolph. Vevey est un site charmant et montueux formant une agglomération qui confond Clarens, célébré par Jean-Jacques, et même Territet. A cet endroit le lac Léman s'étrangle sensiblement et l'on aperçoit à un de ses tournants la « Dent du Midi », qui a 3200 mètres d'altitude et domine superbement la région de ses flancs et de ses pics couverts d'une neige éclatante. Il y a d'autres montagnes plus petites qui toutes ont un nom et font l'effet, vues à travers la buée du lac, de porcelaines à l'émail noir et vert pâle. Notons au passage le château historique de Chillon, à l'extérieur insignifiant, mais qui vaut, dit-on, la visite à cause des souvenirs intéressants, qu'il renferme. Entre Bouveret et Saint-Gingolph, le Rhône, peu large à cet endroit, se jette dans le lac et mêle à son azur, avec impétuosité, des eaux devenues limoneuses, qui y forment comme un promontoire dont le dessein, se dissipant par le degré, finit par être dévoré par la nappe bleue du Léman. C'est un spectacle fort curieux.

Toutes les stations étant rapprochées, le bateau s'arrête à chaque instant jusqu'au point terminus, Saint-Gingolph. Si l'on veut poursuivre le voyage, il faut prendre le bateau français qui longe alors la rive de la Savoie. Les frontières des deux pays se confondent d'ailleurs, car ceux-ci ne sont séparés que par la Morge, un petit ruisseau qui descend des hauteurs dans une gorge pittoresque. A Saint-Gingolph on ne manque pas de visiter les grottes des Viviers, où l'on se rend en barquette et que l'on escalade ensuite en gravissant des rochers à gradins artificiels. L'eau de ces grottes est d'une limpidité de cristal et l'on y admire des stalactites énormes. En jetant un coup d'œil sur le panorama environnant, j'ai remarqué aussi quantité de châteaux, véritables nids d'aigle dominant des hauteurs escarpées et qui, par un singulier effet

d'optique, ne paraissent se maintenir que par des lois indépendantes de l'équilibre. Les grottes sont la propriété d'un certain M. Duchond — il finira sans doute par les léguer à la ville de Genève ! — et le propriétaire s'y est fait construire une agréable habitation qu'on ne peut visiter mais où il y a, paraît-il, des collections remarquables. M. Duchond est un heureux troglodyte !

Vu dans son ensemble, le lac Léman offre l'aspect d'une immense nappe bleue, et l'on comprend que Jean-Jacques, si sensible aux beautés de la nature, l'ait célébré sur un mode immortel. Cette nappe bleue adoucit et harmonise tout le paysage. Celui-ci n'a rien de sauvage, et il s'en dégage une poésie si intense qu'on ne le quitte qu'à regret.

III.

Lac des Quatre-Cantons.

Berne est une ville ancienne et curieuse, dont le nom, comme vous savez, signifie : ville des Ours. Elle fut fondée par Berthold de Zoehringen, grand chasseur d'ours d'après la légende, et partout, sur ses fontaines, ses monuments, ses horloges même, le plantigrade symbolique occupe une place d'honneur. La ville, d'ailleurs, entretient de vrais ours dans des fosses, et les touristes ne manquent pas d'aller les visiter. Une des particularités de Berne est que, dans presque toutes les rues, les maisons ont des galeries à peu près comme au Palais-Royal de Paris. Une de ces galeries conduit dans une cave caractéristique, le « Kornhaus », où, à l'instar de certaines villes d'Allemagne, se trouvent des tonneaux gigantesques contenant des centaines de litres de bière et rappelant le fameux foudre de cent tonnes de Maître Martin, le tonnelier de Nuremberg. On est servi dans ce caveau par des Bernoises en costume national, bonnet élégant, corsage noir échancré, bras nus jusqu'au coude, jupe noire également, tablier de couleur aux délicates broderies. Ce qui ajoute à l'originalité du costume, c'est la profusion d'ornements et de chaînettes d'argent attachés derrière les épaules, ruisselant sur les bras et se raccordant sur la gorge. Ces bijoux sont toujours en argent véritable. La Bernoise aimerait mieux renoncer à son costume national que de porter du toc.

Lorsque je vous aurai vanté la splendeur des palais fédéraux et la richesse des salles où 154 conseillers nationaux et 44 conseillers d'État délibèrent à la fois en français et en allemand, je me permettrai de changer le décor et de vous transporter à Lucerne, en traversant à cet effet la vallée de l'Emme où de petites prairies alternent avec des collines couvertes de pins qui répandent dans l'atmosphère leur parfum balsamique. L'arrivée à Lucerne produit un effet magique. Cette petite ville, arrosée par le Reuss qui sort impétueusement du lac des Quatre-Cantons, a un aspect de capitale. D'autre part, le paysage est grandiose. Du point le plus élevé de la ville, à l'endroit qu'on appelle « les Frais Tilleuls », on voit à gauche le Rigi portant à son sommet le Rigi-Kulm dont la vaste hôtellerie semble un petit point blanc suspendu sur l'abîme. A droite se dresse le Pilate qui se découpe sur le ciel bleu comme une fantastique dentelle. Entre les deux, le Finsteraarhorn ; dans la vallée, la ville coquette et joyeuse, ayant à sa gauche le lac dont l'aspect grisâtre est plus sauvage que celui du lac Léman ; enfin, dans le fond, les neiges éternelles des Alpes, se succédant à l'infini et complétant ce panorama imposant.

En redescendant, nous apercevons, taillé dans le roc, le Lion de Lucerne qui, le flanc percé d'une lance, meurt en défendant un cartel fleurdelisé. Ce lion fut sculpté en mémoire des Suisses qui tombèrent en défendant les Tuileries en août 1792, et, comme il a été exécuté d'après les plans de Tornwaldsen, il offre un certain intérêt artistique. Après avoir contemplé le fameux lion, je suis entré dans l'église catholique de Saint-Léger qui n'offre rien de remarquable au point de vue du style, mais où j'ai eu le plaisir d'entendre un concert d'orgue. Orgues superbes, construites en 1651 par Geisler de Salzbourg, reconstruites en 1862 par Haas de Lucerne, renouvelées et augmentées l'an dernier par Goll, autre facteur de Lucerne. L'organiste, M. Breitenbach, est un musicien de valeur qui m'a impressionné par son interprétation du chœur des pèlerins de « Tannhaüser ». Il arrange bien un peu à sa manière l'ouverture de ce drame wagnérien, mais il obtient un effet saisissant en commençant pianissimo par des registres d'une douceur surprenante, pour arriver, dans un crescendo magistral, à un fortissimo qui met tout le « grand jeu » en valeur.

Les hôtels, admirablement installés, sont de petits mondes où la civilisation française coudoie l'allemande et où le personnel parle couramment les deux langues, bien que l'allemand reste la langue officielle. Le soir, un orchestre groupé sur une terrasse vous inonde de ses mélodies, pendant que, les regards dirigés vers le lac ou le grandiose décor qui l'entoure, vous voyez décroître et s'estomper peu à peu les Alpes, jusqu'au moment où la lune apportera sa note fantastique dans cette indécise pénombre.

Le bateau « Victoria », qui va jusqu'au fond du lac à Fluëhen, accoste d'abord à divers quais pour charger de trop nombreux voyageurs, puis le voilà en route. Le lac des Quatre-Cantons affecte quelque peu la forme d'une croix, il a 38 kilomètres de long sur 3 de large, sa plus grande profondeur est de 214 mètres et ses eaux, vues de près, sont d'un joli vert. Le vent du sud, le «foehn», comme disent les bateliers, y souffle parfois avec violence et y rend dangereuse la navigation pour les bateaux à voile. L'aspect des bords est sauvage. Le Rigi, couvert de bois et de prairies, est assez avenant, mais le Pilate est sinistre avec ses blocs dentelés d'une aridité volcanique. Le paysage se modifie souvent du reste, le lac étant très irrégulier et propice aux changements à vue, mais on se sent bien cette fois dans la vraie Suisse, au cœur des fortes montagnes des Alpes, et l'aspect demeure étrange et tourmenté ; nous sommes loin, bien loin du paysage doucement charmeur du lac de Genève, dont les flots baignent constamment des vignobles, les Alpes formant le fond du tableau, tandis qu'ici les rochers dénudés et abrupts plongent à pic dans le lac.

IV.

Le « Victoria » poursuit son excursion sur le lac et nous continuons d'admirer le paysage qui défile. Voici l'élégante Jungfrau, le Moench et l'Eiger, puis nous abordons ; c'est la première station, peu importante du reste : Weggis. Plus loin, à Vitznau, quantité de passagers descendent, heureusement pour nous, car nous étions serrés comme des sardines ; ces touristes vont monter au Rigi par le chemin de fer à crémaillère qui met une heure pour vous transporter là-haut, à 1363 mètres. Nombreux sont les Anglais flegmatiques et uniquement occupés d'eux-mêmes, armés de leur long alpenstock. Ce sont les professionnels du voyage. A partir de Brunnen, le bateau s'engage dans un bras du lac qu'on appelle le lac d'Uri, et c'est la partie la plus sauvage du parcours. Je note en passant la colossale inscription en lettres dorées qui figure sur le Mythenstein, une pyramide rocheuse de 25 mètres : « A Fr. Schiller, le chantre de Tell, 1859, les Cantons primitifs.» Le Grütli qui se profile ensuite est comme une reposante oasis dans ce décor abrupt ; c'est une prairie charmante et historique, car c'est là qu'en 1307 quelques patriotes du canton d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald conclurent le pacte qui devait affranchir la Suisse du joug de l'Autriche.

Les rives du lac se resserrent sensiblement. Le soleil donne en plein sur les cimes neigeuses et en rend l'aspect quasi insoutenable. On est étonné d'apprendre combien ces neiges sont éloignées ; par un curieux effet de lumière, elles paraissent à une portée d'arbalète. Ici plus de culture, rien que des rochers plongeant dans les eaux vertes, notamment l'énorme Urirothstock avec son beau glacier, et le Tellsplatte qui se rattache à la légende nationale et où l'on voit une chapelle érigée à l'endroit où Guillaume Tell mit le pied en sautant hors de la barque de Gessler. A l'Ascension, on dit dans cette chapelle une messe commémorative à laquelle assistent tous les riverains du lac qui arrivent dans des barques pavoisées. Enfin, nous voici à Flüelen, le point extrême où le Reuss débouche à l'ouest entre Flüelen et Seedorf. Le bateau reste ici une heure, et l'on en profite pour dîner avec un appétit aiguisé par l'air du lac. Le paysage est impressionnant. Le lac paraît fermé de tous côtés, on se trouve dans une sorte de grotte, ayant devant soi la formidable pyramide de Bristenstock qui barre au fond la vallée de la Reuss. Joignez à cela la teinte vert-bleuâtre des eaux et vous aurez, au sein de la nature, un splendide tableau d'opéra qui n'est même pas compromis par les trains que l'on voit filer vers le Saint-Gothard.

A Vitznau, on descend du bateau pour prendre le chemin de fer du Rigi-Kulm. On sait que c'est une voie à crémaillère centrale. La locomotive pousse devant elle un vaste tram ouvert où l'on se case comme on peut. Impressionnante ascension ! Le lac fuit dans la profondeur, des vallées, des précipices se présentent, Lucern e fond à vue d'œil... A Scheidagg, commence le vrai paysage alpestre : plus le lac se

rapetisse, plus la chaîne des glaciers des Aples s'affirme, redoutable. Au Kulm, c'est-à-dire au sommet, la vue embrasse une étendue de plus de quarante lieues où la neige règne éternellement. Malgré la grandeur du spectacle, je n'ai pu m'empêcher de songer à l'amusant chapitre que Daudet a consacré à l'Hôtel du Rigi-Kulm dans son « Tartarin sur les Alpes » et à ses épisodes épiques de table d'hôtes entre les Riz et les Pruneaux.

Le cor des Alpes se fait entendre. Nous savons ce que cela veut dire et nous nous rendons sur la hauteur pour assister au coucher du soleil qui disparaît dans la région des lacs, derrière Lucerne. A mesure que l'astre descend sur les dernières cimes du Jura et des Vosges, sa couleur devient d'un rouge plus vif, et quand il s'est évanoui, entraînant avec lui le peu de vie qu'il avait répandu sur les sommets glacés, les plaines célestes restent longtemps admirables, avec leur foyer d'or qui passe du rouge au pourpre selon que les nues environnantes sont plus ou moins éloignées du point central. Pendant ce temps, le joueur de cor des Alpes chante une tyrolienne, ce qui n'ajoute rien, certes, à la magie du spectacle, mais j'aime encore mieux cela que les sons qu'il tire de son instrument. Ce cor des Alpes a une sonorité équivoque qui tient du bugle et de la trompette et il a du reste la forme d'une de ces trompettes d'apparat que l'on verra au cortège Van Dyck. Le soleil couché, on rentre à l'hôtel, on dîne et l'on se met au lit de bonne heure. On pourrait appeler l'hôtel « l'Hôtellerie d'une Nuit », car personne n'y reste plus de vingt-quatre heures, le temps de voir les spectacles annoncés. Le lendemain matin, ou plutôt en pleine nuit encore, on assiste au lever du soleil. Une demi-heure avant ce phénomène, l'éternel cor des Alpes soupire de nouveau sa plainte de commande, un grand remue-ménage se fait dans l'hôtel, chacun s'habille comme il peut, et, dans une quasi-obscurité, on gravit la montagne qui se trouve derrière l'établissement et où l'on trouve des gens accoutrés de la façon la plus extraordinaire. Un monsieur cherchait sa femme, un peu inquiet... Hum ! Ce tohu-bohu est propice au flirt, et le soleil a parfois bon dos. Au moment où j'arrivais avec le docteur De Wandre, deux cents personnes en costume de Carnaval braquaient leurs yeux sur l'Orient.

La clarté des étoiles faiblit peu à peu et l'on commence à distinguer la région des lacs, sortant, dirait-on, d'un lourd sommeil. De l'autre côté, dans une vapeur, s'estompent les Alpes silencieuses. Tout à coup le cor... encore ! (pardon) fait entendre le ranz des vaches, et le soleil, obéissant comme une génisse, surgit voilé de nuages d'abord, puis plus brillant, couvrant d'une teinte rose inexprimable les glaciers alpestres, puis radieux, faisant reculer l'ombre partout, répandant sa clarté sur les lacs, mettant en relief tous les détails du paysage. On aperçoit là-bas, avec une forte jumelle, la charmante Lucerne, et, de l'autre côté, le lac de Zurich, semblable à un miroir d'argent ; à l'ouest les montagnes se succèdent, depuis le Mont Saentis, dans le canton d'Appensell, jusqu'au Pilate, la sinistre sentinelle des Alpes. Enfin la lumière devient splendide, éblouissante, c'est un ruissellement, une inondation, la vie éclate, toute la nature semble tressaillir de joie...

Après quoi on va se reposer en admirant l'habileté avec laquelle le peuple suisse a su mettre son pays en scène. Je comprends maintenant pourquoi on nous avait fait coucher de bonne heure : on préparait un effet, on ménageait un changement à vue. C'est bien arrangé. On nous a donné en chemin de fer l'illusion d'une ascension, on nous a fait côtoyer sans danger des précipices que nous pouvions croire terribles, et après cela on organise un coucher de soleil, puis on nous précipite dans les bras de Morphée pour nous en tirer avec éclat, on nous laisse dans l'obscurité pour rendre plus frappante l'apparition du soleil levant, on nous fait courir sur une montagne dans un pêle-mêle pittoresque favorisant des péripéties agréables, enfin l'intervention de ce cor des Alpes... Il n'y a pas à dire, c'est très fort, mais il y a là tout de même à mon sens trop de trucs, trop de ficelles, et un peu moins de régie dans cette belle nature m'eût fait grand plaisir.

V.

Munich, 29 juillet 1899.

Zurich est la plus grande ville de la Suisse. Elle a 160.000 habitants et est avant tout industrielle. L'industrie de la soie y est surtout développée. La ville, située sur le lac du même nom, est traversée par une jolie rivière qui sort du lac. Le lac n'a pas les rives grandioses du lac de Lucerne ni les horizons immenses du lac Léman, mais

les collines boisées et les vignobles qui le bordent constituent un frais paysage ayant pour fond l'éternel décor des Alpes.

La meilleure manière de se rendre compte de l'importance de Zurich et du charme du pays est de monter sur l'Uetli, dernière cime au Nord de la chaîne de l'Albis, un amour de petite montagne que l'on gravit à l'aide d'un chemin de fer sans crémaillière cette fois, mais dont la locomotive, comme au Rigi, est placée à l'arrière du train. Il suffit de trente minutes pour escalader l'Uetli qui n'a que 873 mètres de haut. J'ai préféré faire l'ascension à pied. J'étais à mi-chemin quand je rencontrai une jeune et charmante salutiste qui me remit des « tracts » pieux tout en chantant des psaumes. En ce moment je songeais plus à l'odyssée de miss Helyett qu'au repos de mon âme. Je profitai de cette rencontre pour me faire indiquer la route conduisant au sommet, je me remis en marche et, après avoir rencontré de belles hôtelleries, je me trouvai devant un belvédère, sorte de tour Eiffel que je gravis et d'où je pus admirer un panorama immense. Le Righi et le Pilate n'apparaissaient plus au loin que comme de petites montagnes ; au nord le regard s'étendait jusqu'à la Fôrêt Noire ; enfin, au pied de l'Uetli, on embrassait le lac dans toute son étendue, ainsi que la ville avec ses rues régulières et ses nombreuses cheminées d'usine.

En redescendant, j'entends de tous côtés des coups de feu. On me dit qu'il y a un concours de tir, comme presque tous les dimanches, et que ce concours durera toute la journée. On sait que les Suisses sont des tireurs émérites qui s'exercent passionnément à ce sport guerrier. J'ai rencontré dans une gare une compagnie de soldats qui allait manœuvrer le canon dans les montagnes. Tous ces soldats ont fière mine. En Suisse, vous ne l'ignorez pas, tout le monde est soldat, mais personne ne passe plus de six semaines de suite à la caserne. Le système militaire est celui des milices, excellent dans un pays pourvu de puissantes défenses naturelles et où l'on doit pouvoir compter sur le nombre. J'ajoute que le Suisse a le tempérament militaire, comme le prouve sa passion pour le tir et les exercices virils. Les vainqueurs des concours de tir sont longuement et bruyamment fêtés. On pavoise les bateaux du lac ainsi que les voitures publiques, et le soir on tire des feux d'artifice sur l'eau, divertissement auquel le lac fournit un cadre charmant. Les flots sont sillonnés d'embarcations remplies de chanteurs qui entonnent des chœurs à plein gosier, et l'ensemble est fort pittoresque.

De Zurich le chemin de fer vous mène à Schaffouse en passant par Winterthur, localité intéressante où l'on voit quantité de vieilles maisons dont la facade offre de curieuses peintures murales. A signaler aussi, sur une hauteur, le Mundt, ancien château-fort qui appartient actuellement à la ville. Ses murs ont cinq mètres d'épaisseur et, sur sa terrasse supérieure, on voit encore deux canons, cadeau de Napoléon III, mais on ne se sert plus de cette terrasse que pour y organiser des bals et des concerts. On ne manque pas de vous faire circuler dans la casemate qui est encore terrible, car c'est une boîte à rhumatismes d'où l'on s'empresse de sortir pour aller aux célèbres chutes du Rhin, la grande attraction de l'endroit.

Le Rhin, qui vient ici du lac de Constance, se précipite d'une hauteur d'environ quinze mètres en masse oblique, et, rencontrant quatre énormes rochers, il forme une imposante cataracte divisée en trois chutes distinctes, qui produisent un bouillonnement fantastique accompagné d'un bruit assourdissant. On voit parfaitement les chutes d'un petit restaurant situé au bord du fleuve et où l'on descend en suivant les pentes d'une riante colline. Le restaurant possède une barque et vous pouvez traverser le fleuve, ce qui vous permet de voir les chutes latéralement ; il vous est même loisible d'aller jusqu'au rocher central, mais il vous faut pour cela l'aide de deux rameurs qui ont fort à faire, car on est rudement bousculé par les vagues. Une fois qu'on a abordé au rocher, on y monte à l'aide d'un escalier de chamois taillé dans le roc, et l'on a alors la sensation de voir arriver sur soi cette immense nappe d'eau dont le fracas émeut les moins impressionnables. Les flots verts, en se brisant, se changent en une écume d'une blancheur éblouissante, et ces paquets de neige, en tombant autour de vous dans un tourbillon, semblent rouler de magnifiques émeraudes qui, après avoir un instant brillé dans le torrent, vont se perdre au loin, tandis que s'élèvent des nuages de poussières d'eau où le soliel, produisant des effets prismatiques, multiplie les arcs-en-ciel. Le spectacle serait unique si l'on n'avait eu la fâcheuse idée d'établir au-dessus de la chute une fabrique de wagons de chemins de fer et au-dessous une exploitation d'aluminium ! L'industrialisme moderne ne respecte rien.

De Schaffouse on va à Constance par le Rhin. L'excursion (quatre heures de bateau) est agréable. Le pays est très fertile et l'on voit passer quantité de villages prospères.

On arrive ainsi dans le lac inférieur et à l'île de Reichenau. A partir de cet endroit, le lac se rétrécit et l'on entre dans le bras mineur du Rhin qui vous conduit à Constance d'où vous découvrez le lac de ce nom qui est presque un bras de mer. Que d'eau ! eût dit Mac-Mahon. Constance est une vieille ville remplie de souvenirs historiques. L'hôtel de l'Ile où je descends est un ancien couvent dont la chappelle a été convertie en salle à manger. Je pourrais visiter la fameuse salle du Concile dont on parle dans la « Juive », mais le temps me manque. Je vais voir en courant la cathédrale où Jean Huss fut condamné à mort, puis la maison où fut arrêté le fougueux réformateur dont les traits sont gravés sur la façade dans un médaillon, enfin le rocher actuellement entouré de lierre où il fut brûlé, ce qu'une inscription rappelle fort à propos. Je ne m'en serais pas douté à cause du lierre verdoyant et touffu, œuvre de la bonne nature qui s'applique, dans son cycle miséricordieux, à effacer les forfaits des hommes.

De Constance un bateau confortable vous conduit à Lindau en deux heures. Il pleuvait à torrents. C'est vous dire que j'ai assez mélancoliquement déjeuné à bord, et qu'à Lindau je me suis empressé de prendre le rapide de Munich où je débarquai le soir même.

VI.

Munich, 30 juillet 1899.

En débarquant à Munich, je tombai dans une des nombreuses brasseries de la ville, le « Löwenbrau », qui me fit l'effet d'une fourmillière humaine. Bien entendu tout le monde consommait de la Munich, et cette bière est autrement bonne dans la capitale de la Bavière qu'à Anvers. Sur les tables de la brasserie, s'alignent des légions d'énormes brocs en grès dont les couvercles sont soigneusement fermés. Si par hasard vous laissez votre couvercle levé, la « gemüthliche kellerin » croit que votre chope est vide et vous en apporte « illico » une autre. Ces puissantes brasseries organisent des concerts donnés par des musiciens militaires. J'ai entendu au « Löwenbrau» la musique du régiment des gardes de corps badois de Karlsruhe, sous la direction de M. Boettge. Le programme, bizarrement composé, était consacré à la musique hongroise, italienne et espagnole, et je n'ai pas été peu surpris de voir figurer sur le programme espagnol, comme s'il s'agissait de compratriotes du Cid, Gevaert avec sa fantaisie sur des motifs espagnols, Gounod avec sa sérénade espagnole et Chabrier avec son « Espana ». Cela me rappelle la phrase de l'opérette : « Il y a des gens qui se disent Espagnols et qui ne sont pas du tout Espagnols ». L'exécution du programme de la musique militaire s'est transformée tout-à-coup en une symphonie avec chœurs ! Des guitares et des mandolines intervinrent, les clarinettes et les pistons se mirent à jouer du violon, le bombardon chanta la partie du ténor solo, l'orchestre lui répondit, et le sous-chef dirigeant à la Strauss, c'est-à-dire en jouant lui-même, me parut plus enragé que les autres. On exécutait « Funiculi-Funicula ». On joue encore d'autres morceaux de la même manière. L'auditoire, silencieux pendant l'exécution, applaudit ferme après chaque numéro. Rien de plus curieux que cette transformation soudaine d'un orchestre. Les musiques militaires allemandes me semblent parfois un peu criardes, mais elles jouent avec autant d'ensemble que de justesse.

A une courte distance de Munich se trouve la localité de Starnberg, située sur le lac de ce nom. Un coquet bateau à vapeur vous conduit à la station de Schloss-Berg. C'est là, entre Schloss-Berg et Léoni, dans un riant paysage, un sous-bois plein de poésie, que Louis II périt dans le lac où il entendait des voix et où il se croyait traîné par le cygne de Lohengrin. A cinq minutes de la première station on découvre le château royal qui n'est pas grand et dont l'ameublement, quoi qu'on en ait dit, est plutôt simple. Le bleu, qui d'ailleurs est la couleur nationale, domine dans les tentures et les tapisseries. On n'a pas déplacé un seul meuble dans la chambre à coucher où l'on transporta le corps du roi après le tragique évènement. J'ai remarqué dans cette chambre un grand buste de Louis XIV, monarque pour lequel Louis II avait une profonde admiration, et une jolie petite statuette équestre en cire de la malheureuse impératrice d'Autriche, cette éternelle fugitive qui parcourut le monde pour échapper à la main de fer du destin et qui finit par tomber sous le stylet de Luccheni. Aux murailles, à côté d'estampes représentant des scènes des drames de Schiller, on voit des gravures et des aquarelles reproduisant les principaux épisodes des œuvres de

Wagner. Le portier, qui vous montre tout cela, parla des héros de la Tétralogie absolument comme s'ils avaient existé.

J'ai parcouru, non sans serrement de cœur, le sentier touffu et charmant par où le roi fou alla vers la mort. On élève en ce moment une chapelle expiatoire en pierre blanche dans le lac même, à l'endroit où Louis II s'est noyé. Il est probable que les restes du souverain seront transportés un jour dans une crypte assez belle que possède le château. Il y a aussi une chapelle que l'on est en train de décorer de fresques. En reprenant le bateau à Léoni, j'ai accordé une dernière pensée au monarque qui protégea Wagner et sut imposer ce génie dont l'influence sur toutes les écoles modernes est si considérable. Si dans tout génie il y a du désordre cérébral, en ce sens que le développement exécutif d'une faculté est une anomalie, le pauvre roi de Bavière eut du génie à sa manière, car il avait de la musique une perception aigue, extraordinaire, quasi surnaturelle.

Une chose typique à voir à Munich est la « Hofbrau ». C'est la brasserie de l'Etat qui se pique naturellement de faire la meilleure bière. La « Hofbrau » est un immense caveau au plafond assez bas, où grouillent des gens de toute condition qui se dirigent successivement vers le comptoir, y prennent un pot en grès d'un litre — il n'y en a point de moindre contenance — lavent ce broc à une fontaine, puis le passent à la kellerin qui, moyennant 24 pfennigs, le remplit jusqu'au bord. Ce litre de bière est l'ordinaire apéritif. La cohue est telle que vous ne recevez pas toujours le broc que vous avez rincé vous-même, mais on n'y regarde pas de si près ; l'essentiel est de détenir le précieux breuvage avec lequel on s'éloigne hâtivement pour aller s'installer à une table où l'on trouve des radis noirs et du saucisson dont on peut se régaler à discrétion. Il y a aussi des plats du jour à bas prix.

Le hall est envahi par des ouvriers, des soldats, des bourgeois, des familles entières même, sans compter les étrangers qui viennent voir ce spectacle. Vous n'avez pas idée de ce qu'on mange et boit en guise d'apéritif. L'établissement possède en outre une cour ou d'autres consommateurs s'installent autour de grands tonneaux et où l'on chante des chœurs, car la musique se mêle à tout en Allemagne. Des buveurs sont même juchés sur la pompe qui s'élève au milieu de la cour ! On croyait voir un tableau de Teniers ou de Craeyer. Aussi plus d'un artiste perdu dans la foule prend-il des croquis de ces pittoresques beuveries où règne une bonne humeur qui me rappelle le vieux diction bavarois :

Die Bayer sind Munter, die Bayer sind gut
Sie stammen aus alten echt Deutschen Blut.

A l'étage de la brasserie se trouve la salle des fêtes qu'on n'ouvre que le soir et où le service est plus confortable, mais je préfère de beaucoup le coup d'œil du caveau, si caractéristique des vielles mœurs. La « Hofbrau » est une des curiosités de Munich.

Je ne puis vous détailler toutes les beautés de la ville au point de vue des beaux-arts. Ce serait faire injure d'ailleurs au public Anversois, qui n'a pas besoin que je lui révèle Munich. Il sait comme moi que c'est un immense Musée car, outre ses deux Pinacothèques, elle renferme quantité d'églises et de monuments superbes, notamment le théâtre, où abondent les peintures et les sculptures. La nouvelle Pinacothèque est consacrée surtout à l'école de Munich. L'ancienne possède un grand nombre de Rubens que j'ai revus avec admiration, mais aussi avec une certaine tristesse en songeant qu'Anvers, la ville natale de l'illustre peintre, n'a qu'un nombre bien limité de ses œuvres. Quelques Van Dyck aussi à la Pinacothèque, mais non des plus célèbres. On les avait demandés pour notre exposition tri-centenaire, mais la commission, comme en général toutes les commissions de musées, a opposé à nos délégués un « non-possumus » absolu.

J'ai été voir au « Glaspalast » (Palais de verre), l'exposition annuelle des beaux-arts où bon nombre de nos peintres sont représentés, non sans honneur.

Malgré ses 450.000 habitants, Munich n'est pas le soir d'une animation extraordinaire. Les grandes artères, éclairées à l'électricité, se dépleuplent et deviennent très calmes à partir de neuf ou dix heures. Il est vrai que dans cette ville où les arts sont si honorés, le dieu Cambrinus s'est imposé en bon rang dans le cortège d'Apollon et des Muses, et que le soir, dans les brasseries bourdonnantes, des armées de buveurs, levant leurs chopes de grès comme leurs encêtres levaient leurs hanaps et leurs vidercomes, rendent un hommage ému à sa majesté pansue et joviale.

VII.

NUREMBERG-BAYREUTH.

Nuremberg est certes la ville la plus typique que j'ai rencontrée sur ma route. La place du marché, si curieuse dans la matinée, est située au cœur de la vieille ville, et c'est là que s'élève la Belle Fontaine (Schoene Brunnen) qui est un chef-d'œuvre du style gothique. C'est un petit monument de dix-neuf mètres de haut, très léger et faisant presque vis-à-vis à l'église Notre-Dame. Les églises de Nuremberg, fort intéressantes à visiter, sont remplies de sculptures de maîtres de Nuremberg, et l'on y remarque même quelques tableaux d'Albert Durer. L'église Saint-Laurent, avec son splendide portail gothique, est surtout remarquable.

Les fortifications du vieux Nuremberg existent toujours. Au-delà s'étend la nouvelle ville qui compte déjà 200.000 habitants, ce qui dit assez son importance. Mais c'est le vieux Nuremberg qui séduit surtout les artistes. Que de choses dignes d'attention ! Le château, construit sur un rocher et dont les anciennes tours sont restées intactes, est un musée archéologique du plus vif intérêt, et la maison d'Albert Durer, presque adossée aux remparts primitifs, est une des attractions caractéristiques de l'endroit. Nuremberg a le culte de ses enfants; elle a élevé des monuments aux Albert Durer comme aux Hans Sachs et en général à tous ceux qui l'ont illustrée. A signaler aussi des maisons d'anciens patriciens dont le mérite architectural égale la valeur historique. C'est surtout le soir, vers dix heures, quand les passants se font rares, que le vieux et silencieux Nuremberg prend un relief saisissant. La lumière électrique découpe à vif ses édifices séculaires, et, en parcourant ses rues tortueuses où l'on découvre à chaque pas des points de vue pittoresques, on se croit transporté dans le décor du second acte des « Maîtres Chanteurs ».

En deux bonnes heures le chemin de fer vous conduit de Nuremberg à Bayreuth.

On a tant écrit sur Bayreuth que je tâcherai d'éviter les redites en vous donnant tout bonnement mon impression personnelle. J'ai trouvé Bayreuth fort paisible, et d'animation restreinte, bien que j'y sois arrivé un dimanche. Mon premier soin fut de me rendre à l'adresse que le comité du logement m'avait indiquée, dans la Wilhelmstrasse, chez de braves gens qui avaient eu l'attention d'installer un piano dans mon appartement. Après avoir dépouillé notre correspondance, mon ami et moi, nous allâmes faire un tour en ville. Wagner ici est dieu. Les magasins exposent ses portraits auxquels ils associent souvent celui de Liszt, ainsi que des reproductions photographiques de toutes les scènes de ses drames. On offre dans la rue les traditionnelles cartes postales avec vues et « le programme pour demain » tout comme ailleurs. La ville en elle-même est coquette, toute remplie de villas et d'élégantes constructions, Les camelots nous poursuivirent jusque dans le restaurant avec jardins où nous étions entrés, criant « la pièce pour demain » et vendant la liste des étrangers qui paraît tous les dix jours. Les noms allemands sont de beaucoup les plus nombreux sur cette liste, mais elle mentionne aussi des Anglais, des Américains et quelques Français.

Le lendemain matin, je me mets en campagne de bonne heure et vais droit au théâtre où l'on annonce « Parsifal ». Le théâtre, où l'on arrive par une longue avenue plantée de beaux arbres, est bâti sur une hauteur, non loin de la gare, presque en pleins champs. La construction, partie en bois, partie en briques, est très simple. Derrière se trouvent les installations électriques, et sur les côtés des restaurants. Tout est silencieux ; on ne voit personne. Je me rends ensuite rue Wagner et j'arrive devant « Wahnfried », c'est-à-dire la demeure du génial artiste qui l'avait ainsi baptisée. Ce nom se détache en grandes lettres sur la façade avec d'un côté ces mots : « Hier wo mein Wahnen Frieden Fand », et de l'autre : « Sei dieses Haus von mir genannt ». L'ensemble signifie : « Puisque c'est ici que j'ai trouvé la paix de mes illusions, j'appelle cette demeure Wahnfried » ; la paix, c'est-à-dire la réalisation de mes illusions, de mon rêve. D'un massif entouré de lierre situé devant la maison émerge le buste du roi Louis II de Bavière. et derrière la maison on voit le tombeau de Wagner, qui consiste en une immense dalle de marbre garnie de lierre. Il n'y a aucune inscription et cette simplicité est impressionnante. A côté de la maison, où habite la veuve du grand homme s'élève celle de son fils Siegfried. On me montre précisément celui-ci causant avec une jeune dame sur le perron de sa demeure. Il est de taille moyenne, assez pâle et ressemble à son père. Comme je m'approchais trop des serres il s'avança poliment vers moi et ce court dialogue s'engagea

— Désirez-vous quelque chose, Monsieur?
— Je croyais que l'on pouvait visiter ces demeures et j'aurais voulu me rendre compte...
— Personne ne peut les visiter. Nous désirons le repos.
Là-dessus il se retira en me saluant.
Si le parc de Wahnfried n'est pas grand, il est bien aménagé, et la maison principale qui s'élève au milieu est tapissée sur les côtés de ravissantes charmilles.
De là, je me rends au cimetière où les cendres de Franz Liszt reposent dans une petite chapelle fort simple à l'extérieur, mais à l'intérieur de laquelle sont suspendus d'innombrables rubans avec inscriptions, souvenir des triomphes du célèbre artiste. J'ai remarqué une couronne de vermeil qui fut déposée sur sa tombe par un groupe d'admirateurs composant la nouvelle école russe. Je transcris ici les noms dont quelques-uns sont inconnus à Anvers : Balakirew, Borodine, Liadow, Liapounow, Ladijenski, Rimski-Korsakow, Sterbatchew, Shetakow, Molas, Stassow, Dutsch et Belaiew.
Nous avons profité de ce que nous étions sur les frontières de la Bohème pour visiter les environs qui sont assez pittoresques. A signaler « Fantaision », un château appartenant, m'a-t-on dit, au baron Cubri, et qui s'élève dans le site le plus délicieux que j'aie rencontré dans mon voyage. Mais il faut abréger l'excursion : l'épopée wagnérienne nous attend. Nous rentrons en ville, nous déjeûnons rapidement dans un des restaurants qui avoisinent le théâtre et qui, par parenthèse, sont peu dignes de ce temple, et en sortant nous voyons une foule énorme qui attend le signal des trompettes. Enfin le signal éclate — c'est un des thèmes principaux de « Parsifal » — et tout le monde entre. Pour notre compte, nous entrons par la douzième porte comme l'indique notre billet, et nous nous trouvons dans une salle dont la fraîcheur, contraste agréablement avec la chaleur du dehors, ce qui bouleverse les idées de ceux qui ne comprennent le théâtre qu'au point de vue français. La salle est un immense local disposé en amphithéâtre. Les fauteuils (au nombre de 1100 environ, il n'y a pas d'autres sièges) sont en osier, larges et commodes. Derrière les dernières rangées s'élèvent les loges royales. C'est là que Louis II venait écouter les œuvres de son maître de prédilection. Sur les côtés il n'y a pas de loges, mais des girandoles de lumière électrique avec de grands globes mats. L'orchestre, comme on sait, est dissimulé en partie sous la scène, en partie sous les premières rangées de fauteuils. On aperçoit une vaste crevasse, mais pas un musicien. Je suis allé voir l'orchestre qui, suivant les ouvrages, compte de cent-vingt à cent-quarante musiciens. Le pupitre du chef se trouve au fond. Il y a huit harpes, seize premiers violons et seize seconds. Je m'arrête là, n'ayant pas l'intention de vous faire une nomenclature complète des groupes d'instruments. Il y a plusieurs chefs d'orchestre. Fischer, de Munich, dirige « Parsifal » ; Richter, de Vienne, conduit les « Maîtres chanteurs » et Siegfried Wagner s'est réservé tout le cycle du « Ring ».
Mais voici que retentit de nouveau le signal des trompettes. Je regagne précipitamment ma place et bientôt la salle est plongée dans une obscurité profonde : on n'aperçoit plus qu'une lueur du côté de l'orchestre. Tout le monde s'assied en silence ; les dames ont ôté leur chapeau sans une exception, car à Bayreuth ce n'est pas une prière mais un « ordre ». J'allais oublier de vous dire ou de vous rappeler que le rideau, qui s'ouvre sur le côté, est très simple et d'une teinte uniforme. Rien des rideaux de nos théâtres avec leurs dorures et parfois leurs enluminures. On ne frappe pas non plus trois coups pour annoncer le lever de la toile. Ce signal grotesque ferait rire ici. Le signal, c'est l'obscurité. Aussitôt la lumière baissée, on commence.

VII.

« PARSIFAL » ET « LES MAITRES CHANTEURS ».

Bayreuth, 1er août 1899.

Vous n'attendez pas de moi, je suppose, une analyse de « Parsifal ». Cette analyse a été faite maintes fois par des maîtres de la critique après lesquels il n'y a plus qu'à redire et à surmouler. Je ne sais si l'on a donné « Parsifal » ailleurs qu'à Bayreuth. Wagner appelait cette partition son testament musical, et, de fait, il n'a jamais appliqué ses grands principes d'art avec plus de sûreté, je dirai même plus de lucidité.
« Parsifal » est d'un mysticisme intense. Je ne sais rien de plus imposant, de plus

grandiose que la première scène du « Gral ». La plainte d'Amfortas souffrant de sa blessure est d'une désespérance profonde. On sait que cette blessure lui a été faite par le magicien Klingsor qui habite un château de l'autre côté des montagnes de l'Espagne où se trouve le château du Gral à Montsalvat.

Les changements à vue de « Parsifal » se font à Bayreuth lentement, avec une gradation, une science de l'illusion vraiment remarquable. Ainsi quand Cournemans veut conduire Parsifal au Gral, on voit la fôrêt se mettre en mouvement tandis que les personnages arrivent insensiblement. L'effet est saisissant et fait trouver drôles, par contraste, les changements à vue sans transition qui transforment gauchement une forêt en salon Louis XV par l'intermédiaire d'un coup de sifflet. Au second acte, la scène des Filles-Fleurs cherchant à séduire Parsifal sur l'ordre de Klingsor est délicieuse et le décor d'une richesse inimaginable. Le chœur des mêmes Filles-Fleurs (car il y a des chœurs dans Parsifal) est un rêve. Le troisième acte m'a paru un peu fatiguant. Cependant je m'étais bien préparé à l'exécution et tous les thèmes de l'œuvre m'étaient familiers. La scène finale de cet acte où le pur Parsifal fait resplendir le Gral d'un éclat fulgurant et le balance solennellement en bénissant l'assemblée en prière tandis qu'une colombe descend d'en haut, ce final est d'une beauté imposante.

Les actes de « Parsifal » sont longs, et le troisième l'est peut-être un peu trop si l'on songe que le premier déjà dure près de deux heures. Pendant les entr'actes, qui sont longs également, tout le monde quitte le théâtre et cela fait un effet singulier de voir, en sortant d'un tel spectacle, les jolies plaines de Franconie éclairées par le soleil. Ces longs entr'actes sont bien nécessaires, car la représentation commence à quatre heures pour finir à dix. On comprend la nécessité de la couper de repos sérieux de manière que chacun, en reprenant sa place, se sente bien disposé.

L'interprétation dépasse tout ce qu'on peut attendre. Tout, absolument tout, y est irréprochable. Voici la distribution des rôles principaux : Parsifal, le ténor Burgstaller ; Kundry, madame Ternina, soprano ; Gournemans, la basse Wachter ; Amfortas, le baryton Scheitz ; Klingsor, la basse Poporici. Bien entendu c'est la distribution de la représentation à laquelle j'ai assisté, tous les emplois sont distribués en double ou en triple, de sorte que jamais on n'est forcé à Bayreuth de remettre un spectacle annoncé ou de laisser chanter des interprètes surmenés. Que vous dirai-je de l'orchestre, sinon qu'il est surhumain? Grâce à la disposition dont je vous ai parlé, la sonorité de tous les instruments, qui tous sont naturellement de premier ordre, est admirable. Un « piano » est un vrai piano, et les « forte » n'ont pas de crudité. Les cuivres ne s'isolent pas, les grands groupes orchestraux ne détonnent jamais les uns sur les autres; bref, tout cela est d'un fondu, d'une harmonie incomparable et, quand on a entendu une de ces exécutions splendides, il est difficile que les orchestres habituels vous donnent encore quelque satisfaction.

A Bayreuth, comme tout le monde sait, on n'applaudit qu'après chaque acte et encore le fait-on d'une façon discrète. Après le troisième acte, on applaudit un peu plus et le rideau se rouvre un instant : c'est tout. Les Allemands ne manifestent pas bruyamment leur enthousiasme, du moins à Bayreuth. Il y avait aussi des Français dans la salle, mais eux aussi semblaient retenus par la majesté du lieu. De gros applaudissements feraient presque aussi mauvais effet dans ce temple de l'art que dans une église.

Le retour en ville par la belle allée bordée d'arbres dont j'ai parlé est fort suggestif. L'électricité se joue dans le feuillage et de nombreuses voitures animent la route. C'est le moment pour chacun d'aller souper.

Le lendemain j'ai vu les « Maîtres chanteurs de Nuremberg », dont voici la distribution principale : Hans Sachs (Van Rooy), Pogner (Sistermans), Beckmesser (Friedrichs), Walter von Stolzing (Ernst Kraus), David (Schramen), Eva (M[me] Kernik), Magdaleine (M[me] Schumann-Heink). J'avais vu les « Maîtres chanteurs » à la Monnaie, dans de bonnes conditions, sous la direction Dupont et l'œuvre est bien connue de tous nos dilettantes dont beaucoup ont été la revoir à Paris. Je ne m'y étendrai donc pas. Il me suffira de constater que l'étourdissant final du second acte, la rixe amenée par la sotte sérénade de Beckmesser, est rendue à Bayreuth avec un éclat, une fougue dont on ne se fait pas idée, et que le quintette si connu du premier tableau du troisième acte a été pour moi, tel qu'on l'interprête à Bayreuth, une véritable révélation. Quant à la scène finale de l'œuvre, le défilé des métiers et le « Walther's preislied », les mots manquent pour en traduire l'effet. L'enthousiasme, la vie débordante qui se dégage de ce tableau magique dont le décor évoque le vieux Nuremberg, ces chœurs qui vivent, agissent, écoutent, s'intéressent, se mêlent inti-

mement à l'action, participent avec les personnages principaux à un même grandiose ensemble, tout cela donne à Bayreuth une telle sensation de réalité, c'est si profondément vécu que le spectateur n'a rien pu éprouver de semblable ailleurs.

Voilà, rapidement résumées, mes impressions sur les deux œuvres que j'ai vues dans ce théâtre d'élite qu'on a eu un jour l'audace d'appeler « un théâtre d'amateurs » : Bayreuth est bien le temple de Wagner qui, grâce à son royal protecteur, a pu accomplir son rêve et rayonner souverainement sur son époque, bouleversant toutes les idées et révolutionnant toutes les écoles. Pour ma part, je n'aurais jamais supposé une telle perfection, et c'est avec une émotion profonde que j'ai vu se réaliser dans ce sanctuaire un idéal artistique qui ne me paraissait pas de ce monde.

IX.

VERS ANVERS.

Je comptais cloturer mes notes de voyage après mon départ de Bayreuth, mais mon excellent ami Landoy (mon rédac-chef, j'y tiens) m'a prié de clôturer en consacrant quelques paragraphes au trajet de retour.

Je le fais bien volontiers, mais j'en profite pour revenir sur Bayreuth et pour donner à tête reposée quelques détails que les occupations de voyage m'ont empêché de vous signaler.

A la suite de la visite que j'ai faite dans la salle de l'orchestre, visite que je n'ai pu faire qu'en soudoyant un gardien, j'ai pris soigneusement note des instruments dont se compose l'orchestre de Bayreuth. Je vous ai parlé de huit harpes, de seize premiers violons et de seize seconds, mais je pense que la nomenclature complète pourrait intéresser, et c'est pourquoi je la donne ici. Il est bien entendu que ceci ne s'adresse pas à telle œuvre wagnérienne plutôt qu'à telle autre. Il s'agit de l'ensemble des éléments orchestraux. Les voici : Huit harpes, seize premiers violons, seize seconds, douze altos, douze violoncelles, huit contrebasses, quatre flûtes, trois hautbois dont un cor anglais, trois clarinettes dont une clarinette basse, quatre bassons dont un contre-basson, huit cors, trois trompettes et une trompette basse, trois trombones, quatre « tuben », un tuba-basse et un tuba contre-basse, enfin plusieurs timbales, la batterie au complet et un glockenspiel.

Les fameux instruments wagnériens qui figurent dans ce tableau sont au nombre de cinq. Ce sont la « trompette basse » et les quatre tuben. Ces derniers se jouent avec une embouchure de cor et se divisent en « deux ténors tuben » et « deux basses tuben ». Les cors ordinaires paraissaient trop doux à Wagner, qui les rapprochait plutôt du groupe des bois. En imaginant les « Tuben », il a voulu obtenir des cors plus éclatants dont la sonorité pouvait mieux se marier à celle des trompettes et des trombones.

Les instruments employés pour les « appels » au public sont les trompettes et les trombones, des trombones à coulisses, dont les Allemands se servent encore beaucoup. Sous la direction d'un chef de pupitre, ils font entendre devant l'entrée principale du théâtre un des thèmes principaux de l'œuvre, puis ils rentrent immédiatement dans l'orchestre.

Pour ceux qui ne connaîtraient pas suffisamment le sujet de « Parsifal », je vais essayer d'en donner la plus simple idée possible, car l'extrême mysticisme de cette donnée en complique infiniment les détails.

Chacun sait que le Saint Graal est le vase auguste confié, au burg de Montsalvat, aux soins pieux des hommes les plus purs. Le chevalier Lohengrin nous l'apprend au dernier tableau de son épopée. Le premier et le troisième actes de « Parsifal» se déroulent dans le burg et sur les domaines de Graal, à « Monsalvat », sur le versant septentrional des montagnes de l'Espagne gothique. Le deuxième acte se passe dans le château magique de Klingsor, sur le versant méridional de ces montagnes, tourné vers l'Espagne mozarabe. Amfortas règne à Montsalvat, mais Klingsor, le magicien, c'est-à-dire l'esprit du mal, qui guette le Graal, est parvenu à perdre Amfortas en le faisant séduire par son esclave Lembry. De plus Klingsor a blessé Amfortas et lui a enlevé la lance divine. Le Graal languit et Amfortas déchu et souffrant de sa blessure, est en proie à une désespérance profonde. C'est ce sentiment douloureux, le principal du drame, que Wagner a rendu musicalement d'une manière saisissante. Dans la première scène du temple, Amfortas, entouré de ses chevaliers, essaye par de ferventes prières de faire revivre l'éclat du Graal, c'est-à-dire du Vase

Sacré. Gurnemans, un vigoureux vieillard, a cru reconnaître dans le jeune Parsifal le simple, le « pur », qui peut reconquérir la lame sacrée qu'Amfortas dut laisser aux mains de Klingsor. Parsifal ne comprend pas d'abord, mais, en arrivant au château de Klingsor, où il est entouré des séduisantes Filles-Fleurs et se trouve plus tard face à face avec Kundry, subitement illuminé, il comprend tout. Il repousse Kundry; Klingsor, furieux, surgit et jette vers lui la fameuse lame qui, magiquement, s'arrête dans l'air au-dessus de sa tête. Parsifal la saisit et décrit avec elle un signe de croix. Immédiatement les jardins et le château s'écroulent. Les fleurs se fanent, Klingsor disparaît sous terre et Kundry tombe inanimée sur le sol. Au troisième acte, Parsifal a repris le chemin de Montsalvat, ayant revêtu les habits de chevalier et portant la lance. Kundry, nouvelle Madeleine, se traîne à ses pieds et le sert comme une esclave. Gurnemans le reconduit au temple, où Amfortas souffre et se désespère toujours. Il touche de la pointe de la lame la blessure qui se ferme aussitôt et, après une ardente prière, le Graal brille d'un éclat fulgurant, des faisceaux de lumière aveuglante tombent de la coupole, et au moment où Parsifal présente à l'assistance éblouie le vase sacré, une blanche colombe vient planer sur sa tête. Amfortas et Gurnemans sont à genoux et saluent Parsifal, tandis que Kundry, les yeux levés vers lui, s'affaisse lentement et tombe inaminée sur le sol.

*
* *

Le chroniqueur mondain qui veut se rendre compte des « toilettes » aux représentations de Bayreuth est forcé d'attendre les entr'actes. Le public se répand alors dans les promenades qui entourent le théâtre et devant l'entrée principale. Pour les Messieurs, rien de saillant ; pas d'habits, pas même de redingotes. Le costume de voyage domine. Mais les Dames se mettent en frais, elles font en se promenant valoir de superbes toilettes de soirée, et le peuple de Bayreuth vient « assister » à ces entr'actes. Il contemple avec curiosité, surtout le soir au retour du spectacle, tout ce monde venu de si loin pour admirer les œuvres de celui qui est véritablement la divinité de la ville.

Que si vous me demandez si c'est la représentation de « Parsifal » ou celle des « Maîtres chanteurs » qui m'a fait la plus grande impression, je vous répondrai loyalement que c'est celle des « Maîtres Chanteurs ». Si admirable que soit l'orchestre on dirait que sous la baguette de Hans Richter, le chef des chefs, il se surpasse encore. Je vous ai dit du reste, dans une précédente correspondance, combien j'avais été frappé de la mise en scène, de la vie débordante qui se dégage non seulement des ensembles mais de simples épisodes. Le début du second acte où David, l'apprenti de Hans Sachs, joue en chantant avec ses collègues « Johan ist da » est ravissant de naturel. Mais c'est la rixe, cet ensemble écrit à seize parties réelles, qui littéralement vous fascine par une exécution étonnante de perfection qui est encore ce qu'à Bayreuth j'ai entendu de plus extraordianaire.

*
* *

Le lendemain matin, de très bonne heure, par un temps superbe, nous nous dirigeons vers Wurtzburg, ville bavaroise d'environ 70.000 habitants, entre Nuremberg et Francfort. On nous avait certifié que Wurtzburg était fort intéressant et que ses vastes hôpitaux étaient célèbres dans l'Allemagne entière. Ma compétence sous ce rapport est nulle. Cela ne doit pas m'empêcher de vous dire que, forcé de servir de traducteur à mon ami De Wandre, j'ai eu le malheur d'assister à une opération. Un jeune adolescent était étendu sur la table de supplice. On lui avait mis à nu le fémur gauche dont on enlevait des fragments. Pendant que plusieurs Messieurs, en costume blanc d'opérateur, s'empressaient autour du malheureux, l'un d'eux, le professeur, conduisait l'opération, et de temps en temps des houppes de ouate sanguinolentes étaient lancées dans les paniers, tandis que le patient hoquetait sous l'influence du chloroforme... Mais passons ; le contraste de cette affreuse réalité avec l'idéal de Bayreuth était trop grand.

Je comptais me remettre de cette émotion par un bon repas, car on nous l'avait encore affirmé, à Wurtzburg les fruits étaient délicieux et le vin exquis, d'autant plus qu'il devait être servi d'une façon très suggestive... Je n'insiste pas. Bref, on nous avait promis des choses admirables. Or, dans le premier restaurant de la ville nous avons à peine trouvé un morceau de viande, les fruits étaient semblables aux pires navets, et le vin... pas même ordinaire.

Tout cela nous a fait manquer l'express de Wurtzburg à Francfort et nous avons drogué à Wurtzburg jusqu'à 7 heures du soir pour prendre un train ordinaire qui nous a fait rouler pendant quatre heures. Je garderai de cette ville, où tout se passe avec une lenteur désespérante, un souvenir qui me la fera éviter à l'avenir avec le plus grand soin.

*
* *

Parlez-moi de Francfort ! Voilà une ville ! De belles rues, de l'animation, même le soir assez tard, une population gaie, affable, et une gare !... Quelle gare ! C'est un monde à côté duquel la plus belle gare de Paris n'est que de la St-Jean.

Que pourrais-je vous dire de Francfort ? Je suis allé souper au « Palmen Garten » (Jardin des Palmiers) comme tout le monde et je suis allé voir le Jardin Zoologique qui ressemble vaguement au nôtre dans certaines parties de sa disposition ; il y a pareillement un étang, derrière lequel on voit de nombreuses cages d'oiseaux et même un tourniquet pour sortir au fond du jardin. Il y a aussi une salle des Fêtes... mais, sous ce rapport, ce qui existe à Anvers est vraiment royal. Donc pas de comparaison, pas plus d'ailleurs que pour les tours d'églises et les différents dômes que j'ai pu admirer et dont plusieurs, à commencer par le Dôme de Cologne et la Cathédrale de Strasbourg (Das Munster) sont très remarquables, certes, mais ne sauraient soutenir la comparaison avec la flèche si élégante et si élancée de notre belle cathédrale que l'on voit tous les jours et que l'on a le tort de ne pas assez regarder.

Une chose intéressante à Francfort, c'est la maison de Goethe qui naquit en 1749 au numéro 23 de la rue dite « Grosse Hirschgraben ». Pour celui qui s'intéresse aux choses de l'art, la visite de cette maison est fort attrayante. On nous y montre la chambre où l'auteur de « Faust » vit le jour et la fenêtre par laquelle, tout jeune encore, il s'échappait clandestinement la nuit pour filer le parfait amour avec une jeune et charmante « Gretche », qui dans l'espèce était la fille du cabaretier d'en face. La tablette extérieure de la fenêtre est tout abîmée, conséquence de ce manège amoureux. On sait que Goethe, qui mourut à un âge très avancé, fut toute sa vie un vert galant. A ce sujet, le pupitre sur lequel il écrivit « Werther » est aussi suggestif que le clavecin de « Charlotte » que l'on vous montre dans un même salon. Au fond du petit jardin, il y a un musée contenant différentes curiosités, des manuscrits, des chapeaux de Goethe et même une robe de Charlotte. Nul n'ignore que « Werther », c'était Goethe lui-même, moins le coup de pistolet, naturellement. Il mourut ministre d'Etat et on moula son visage et sa main droite. On vous fait voir ces moulages dans une petite armoire spéciale.

A l'Hôtel Schwann (Hôtel du Cygne), où je suis descendu, on vous montre la chambre N° 15 où fut signée la paix en 1871 entre la France et l'Allemagne. C'est un salon de grandeur moyenne où l'on voit figurer, sur un chevalet, un petit tableau retraçant la scène et où dominent les figures de Bismarck et de Jules Favre. Une chambre à coucher est attenante à ce salon et celui qui veut s'en payer la satisfaction peut louer cet appartement historique au prix de trente marks par jour.

Il y a un théâtre important à Francfort, mais je ne m'étais pas douté qu'on y jouait en plein été. En le voyant éclairé vers onze heures du soir, je me suis informé et j'ai appris que ce théâtre ne prenait qu'un mois de vacances par an, en juillet. Il venait de rouvrir ses portes et l'on jouait précisément « Ondine » de Lortzing, œuvre qui a obtenu de beaux succès à notre Théâtre lyrique flamand.

Je vous dirai encore que l'on peut voir à Francfort une belle salle où se trouvent les portraits grandeur naturelle de tous les empereurs d'Allemagne. Ils se suivent chronologiquement. Au milieu de la salle, se trouve une statue en marbre de l'empereur Guillaume 1er. Je clôture ici les notes sur Francfort pour vous transporter à Wiesbaden, riant séjour, mais où il n'y a pas grand monde en ce moment. Il fait trop chaud. On va à Wiesbaden au printemps ou à l'arrière-saison. On y trouve de frais ombrages, un Kurhaus bien aménagé et de luxueuses hôtelleries. Les promenades aux environs peuvent se varier à l'infini. La plus classique est celle du Nero-Berg. De cette hauteur où l'on arrive par de charmants sous-bois, on a une superbe vue sur tout le pays et principalement sur le Rhin. Un peu plus bas que le sommet se trouve la chapelle russe, une merveille, avec ses petits dômes dorés, qui se voient d'assez loin. C'est là que repose la duchesse Elisabeth Michailovna, grande-duchesse de Russie et femme du duc Adolphe de Nassau, dépossédé depuis et actuellement grand duc du Luxembourg. La duchesse Elisabeth était sa première femme et son monument qui se trouve à gauche du chœur produit un effet surprenant. Cette jeune

femme d'une remarquable beauté, morte en couche à l'âge de dix-neuf ans, est représentée étendue sur le monument. La statue est toute en marbre de Carrare. La chapelle est d'ailleurs ornée d'objets les plus précieux et l'ensemble en est des plus imposants.

De Wiesbaden on se rend à Biebrich par de belles avenues. Biebrich est une des plus importantes stations des bateaux du Rhin. En attendant le moment de m'y embarquer pour Cologne, je vois passer un régiment d'infanterie. La musique s'arrête et tous les bataillons passent. Quel défilé ! On dirait que tout ce monde là est mû par l'électricité, tant les jambes et les têtes se déplacent avec précision.

Vous décrirai-je la descente du Rhin vers Cologne ? Qui n'a pas fait ce petit voyage ? Je vous resignalerai rapidement pour mémoire : le Château Johannisberg qui est comme le château-Margaux des vins du Rhin et qui est figuré par une superbe construction située sur la hauteur entourée de vignobles. Voici Rudesheim, un des points les plus pittoresques, avec, en face, Bingen, et à côté le Niederwald, avec la colossale « Germania », le fameux monument qui a été érigé en mémoire du rétablissement de l'empire allemand en 1870/1871 et que tout le monde connaît. Plus loin viennent Coblenz et Bonn, puis le Siebengebirge (les Sept Montagnes). Après, le cours du Rhin devient je ne dirai pas banal, mais en tous cas uniforme.

Nous arrivons à Cologne, à l'Hôtel du Dôme où le portier qui nous a vus partir il y a près d'un mois nous reconnaît immédiatement ! Ah ! Le Portier d'un grand Hôtel en Allemagne est un personnage important. C'est l'homme le plus occupé de l'établissement, celui qui d'ailleurs possède tous les « tuyaux ». Il sait ce qui se passe à l'église, au théâtre, au musée, il connaît l'heure des bateaux et le départ des trains, et toujours obligeant, possédant l'art de répondre à plusieurs personnages à la fois, il s'occupe de faire monter les bagages des uns tout en surveillant le départ des autres. Il vend des parfums, des cartes de spectacles et jusqu'à des cartes postales illustrées. C'est ainsi qu'il soigne ses petits bénéfices. D'ailleurs, il est bel homme, le portier, il est tout chamarré d'or, sa casquette y comprise, et sa prestance est celle d'un tambour-major. Rien n'égale le sérieux imperturbable avec lequel il vous accueille le matin : « Morgen, mein Herr », vous dit-il en employant son creux le plus profond, faisant rouler sa grosse voix sous les voûtes sonores de l'hôtel. Aussi ne vous avisez-vous pas de demander un renseignement à la femme de chambre, au garçon ou à l'homme de l'ascenseur : la réponse est toujours la même : « adressez-vous au portier».

Le lendemain nous bouclons pour la dernière fois nos valises. Voilà encore un meuble qui nous donne du fil à retordre : la valise ! Rien de plus énervant de l'ouvrir et de la boucler tous les jours ; exercice obligé lorsqu'on change souvent de perchoir. Cela démontre la nécessité, lorsque l'on voyage en touriste sans avoir la prétention de se présenter dans les salons, d'avoir à côté de ce colis encombrant un petit nécessaire que l'on porte en bandouillère et qui vous permet de passer une nuit sans déranger l'équilibre de cette satanée valise.

On rejoint rapidement Aix-la-Chapelle et l'on trouve les compartiments belges à Verviers. Quoique le spectacle des Alpes me soit admirablement présent, je ne laisse pas que d'admirer nos coquettes Ardennes aux environs de Chaudfontaine, de Herve et de Liége. Vous voudriez bien ensuite que je vous dise que Louvain est une belle capitale et Malines une ville remarquable et qu'en rentrant je me suis empressé, avant de prendre contact avec la vie anversoise, de me baîgner et de me doucher consciencieusement, mais je vous fais grâce de ces faits intéressants et je clôture définitivement ici ces fugitives « notes de voyage ».

Villégiature tranquille.

Il est entendu que tout homme qui se respecte doit aller en villégiature vers le mois d'août ou de septembre. Je ne parle pas des voyages que l'on fait pour s'instruire, mais de la petite villégiature estivale, plage, forêt, lacs, montagnes, qui est entrée dans les mœurs de notre bourgeoisie. Si les X... restaient chez eux tout l'été, les Y... ne croiraient-ils pas que les valeurs coloniales leur ont joué un mauvais tour ? Je me

suis laissé dire qu'il y a des Parisiens, à l'époque fatidique, qui font bruyamment leurs adieux à leurs amis, vont vivre ignorés dans un coin perdu de Paris, puis réintègrent leur domicile avec fracas après avoir étudié dans un guide Joanne quelque villégiature enchanteresse dont ils parleront d'abondance.

A ceux qui villégiaturent pour se reposer, n'ayant d'autre souci que de détendre leurs nerfs et de rafraîchir leur cerveau, je recommanderai la petite plage de Dombourg, sur la côté occidentale de l'île Walcheren. Les Anversois connaissent bien Walcheren, la plus intéressante des îles zélandaises, et ils sont nombreux ceux qui ont pris à Flessingue le tram pour Middelbourg, la coquette capitale de la Zélande. Je ne saurai trop engager tous les touristes à pousser jusqu'à Dombourg, où l'on peut se rendre soit directement de Middelbourg, par une route bien ombragée, soit en faisant un détour par Veere, sur la côté nord de l'île. La campagne est si verdoyante en ce moment que cette dernière voie est la plus agréable. A mesure qu'on approche de Dombourg, le pays devient plus boisé et, vers le soir, on se trouve en pleine forêt, tout en apercevant des dunes et en entendant à proximité la rumeur des vagues. Dombourg ne tarde pas à apparaître, éclairé à l'aide d'une sorte de gazogène à laquelle on applique le bec Auer. Un des hôtels de la localité s'élève dans le bois, et j'ai éprouvé une impression délicieuse en y arrivant par une nuit étoilée, l'oreille caressée par le bruit des flots berceurs.

Le lendemain, à l'aube, je me rendais à la petite plage, et j'escaladais une dune élevée d'où l'on découvre le panorama de l'île au sol fertile et à la végétation luxuriante. Un des charmes de ce site si paisible, c'est la grande étendue de bois avoisinant la mer. Les fermes, bien disposées et abritées de bouquets d'arbres, portent des noms hospitaliers tels que « Welgelegen » ou « Zoete rust ». Les femmes, au teint frais, à la mine riante, portent un costume caractéristique, qui n'est pas le même dans toutes les îles de la Zélande, On les voit vaquer à leurs travaux sans bruit, d'un pas toujours égal, et elles accentuent l'impression de sérénité qui se dégage de la nature. Les maladies nerveuses sont inconnues ici, la neurasthénie la plus rebelle doit céder dans un tel milieu, et je comprends que les baigneurs ennemis des plages mondaines y viennent chercher un repos absolu. Tous ceux que j'ai vus se mettent au diapason général et ne troublent pas l'harmonie de ce coin ravissant, où, par surcroît, je n'ai pas aperçu une seule automobile. Ici l'artiste, peintre, sculpteur, musicien, se trouverait dans les meilleures dispositions du monde pour méditer une œuvre.

De Dombourg on se rend, en longeant la côte, à Westkapelle, où l'on voit les digues les plus grandioses de la Hollande. Elles protègent l'île presque tout entière et sont formées de terre glaise, de moellons, de fascines, même de paille, le tout traversé de gros pilots solidement enfoncés. Les brise-lames sont défendus de la même manière. Les fermiers riverains payent plus d'impôts que ceux dont les terres sont situées à l'intérieur de l'île, et rien n'est plus équitable, puisque la protection de leurs champs coûte plus cher à l'État. Les vagues sont si fortes, toutefois, et les tempêtes si terribles en hiver, que l'on est forcé de travailler constamment à la réparation des digues. C'est la grande occupation des habitants de Westkapelle, joli village dont on aperçoit, à une faible distance, la grande tour gothique transformée en phare. Devant soi, droit vers le nord, on a la mer éternellement attirante, où passe de temps à autre un steamer majestueux qui vous donne la nostalgie des voyages lointains.

En revenant vers Dombourg, on est émerveillé du nombre des campagnes magnifiques, aux parcs remplis de corbeilles de fleurs et entretenus avec un soin minutieux, que l'on rencontre à chaque instant. J'ai remarqué le luxueux pied-à-terre d'un bookmaker anglais, qui a le bon esprit de venir se remettre ici des fièvreuses émotions du turf, mais la plus belle de ces résidences estivales est le château de Westhoven, ancienne demeure des évêques de Middelbourg que l'on restaure en ce moment, et dont le parc, aux arbres séculaires, a un aspect vraiment seigneurial. Tout cela, éclairé par un brillant soleil, respire la joie de vivre.

Pour rejoindre la grand'route, on traverse un bois qui côtoie les dunes, et l'on ne tarde pas à se retrouver dans un superbe pays de chasse, parsemé de fougères, où les faisans ne sont pas rares. Dans le bois même, beaucoup de bouleaux, de sapins, de chênes, mais ces arbres, à la différence de ceux qu'on voit dans les parcs, ne sont pas d'une grande taille, et leurs branches se courbent et s'enchevêtrent de la façon la plus curieuse. C'est bien la nature que nous a dépeinte de son pinceau si fidèle, notre grand paysagiste Lamorinière, dans les tableaux qu'il a consacrés à l'île de Walcheren.

Peu à peu le bois s'éclaircit, les fourrés deviennent plus rares et l'on rejoint la grand'route de Middelbourg. La même impression de calme subsiste toujours, elle vous pénètre et vous envahit tout entier. Cette villégiature ne ferait pas l'affaire de ceux qui, sous prétexte de repos, vont s'énerver davantage dans de bruyants casinos, mais j'ai songé, en vous envoyant ces notes fugitives, que d'autres pourraient avoir mes goûts, et c'est avec regret que je me suis éloigné de Dombourg que l'on peut surnommer à juste titre : l'Arcachon de la Hollande.

La Suisse française.

Neuchâtel. — Les Gorges du Seyon. — Valangin. — Le Val de Ruz. Les Gorges de l'Areuse. — Boudry. — Morat.

S'il est en Suisse un coin agréable et d'excursions faciles, c'est le riant canton de Neuchâtel, avec son lac paisible et charmant, sa petite capitale bâtie en amphithéâtre sur les contreforts du Jura et ses beaux quais plantés d'arbres. Ce qui frappe dans les petites villes en Suisse, c'est qu'elles ont des monuments publics dignes de très grandes cités : poste, bibliothèque, écoles, tout y est vaste et respire un réel bien-être.

On voyage de plus en plus commodément dans ce pays aux hôtelleries confortables. Toutefois, dans certaines villes, on tend, en ce qui concerne la table, à réglementer assez sévèrement le touriste. C'est ainsi que si vous vous êtes attardé quelque peu à la promenade et que vous vous présentez dix minutes après la cloche, un maître d'hôtel majestueux vous prie de passer au restaurant où l'on vous servira moyennant un honnête supplément.

Les environs de Neuchâtel comportent, ainsi que je le disais, de nombreuses excursions. Sous ce rapport, les gorges de Seyon présentent de remarquables points de vue. Le Seyon y serpente capricieusement et on l'aperçoit souvent à des profondeurs énormes, alors que, sur les sommets, une végétation en ce moment radieusement printanière couronne d'immenses roches escarpées. Ces gorges conduisent à Valangin, village très pittoresque, et, par le val de Ruz, le promeneur quelque peu intrépide peut continuer par les gorges de l'Areuse, qui sont bien plus sauvages que celles du Seyon. Une brusque échappée vous montre tout-à-coup le lac sur une très grande étendue. Les collines qui l'entourent sont, comme celles de tous les lacs suisses, plantées de vignobles que protègent de nombreux canons à grêle. On m'assure que cette artillerie pacifique a donné les meilleurs résultats et que les nuages de grêle qui menacent les vendanges se laissent convertir en pluie le plus docilement du monde.

On redescend des gorges de l'Areuse par le village de Boudry, d'où plusieurs promenades, longeant le lac en courbes gracieuses, vous ramènent à Neuchâtel.

Le lac de Neuchâtel, qui a quarante kilomètres de long sur six à dix de large, communique avec le lac Morat par une petite rivière, la Broye, dont les rives n'offrent rien de remarquable, mais lorsque le bateau entre dans le lac Morat et qu'au loin apparaît la vieille et très intéressante petite ville de Morat, le coup d'œil est grandiose.

Morat, comme on le sait, a sa page d'histoire. Charles le Téméraire, ayant attaqué les Suisses avec ses Bourguignons, se heurta à la petite garnison de Bernois qui défendait la coquette petite ville, et l'armée helvétique, débouchant par les collines boisées, livra aux Bourguignons cette bataille terrible où l'armée de Charles le Téméraire fut taillée en pièces et quinze mille de ses guerriers furent précipités dans le lac où ils se noyèrent. Un obélisque en marbre a été élevé à quelque distance de la ville, à l'endroit le plus sanglant du combat, et l'on peut voir, dans une des salles de l'école, des spécimens d'armes de l'époque. Les vieux canons surtout sont fort curieux avec leurs boulets en pierre. Le coffre qui renfermait le trésor de Charles

le Téméraire est là aussi, avec de nombreuses pièces d'argenterie d'un grand prix, que l'on ramassa sur le champ de bataille.

Les anciennes fortifications méritent une visite. Elles sont encore dans l'état où elles étaient en 1476, lors de la bataille. Remarquablement conservées, elles contournent presque toute la ville.

Bien que Neuchâtel soit situé dans la Suisse française, on y parle beaucoup l'allemand et dans tout le canton, l'accent français est assez teuton, mais, dans les écoles, la langue véhiculaire est le français et les indications officielles sont faites dans cette langue.

Le lac n'a certes pas la poésie intense du Léman, mais ses environs attrayants et ses flots d'un vert bleu, argentés par un gai soleil, méritent de retenir pendant quelques jours les touristes.

Les Gorges du Trient.

Lorsque l'on quitte l'extrême pointe méridionale du lac Léman pour se diriger vers St-Maurice, on entre, aux environs de Roche, dans cette admirable vallée du Rhône, qui se déroule entre les montagnes du Valois. C'est surtout entre St-Maurice et Vernayaz, que le pays est pittoresque. Le Rhône est ici, comme on sait, un torrent aux eaux plutôt bourbeuses, tandis qu'il se jette dans le lac Léman en flots bleuâtres et purs.

Vernayaz est un village de six cents habitants, situé au pied de la Dent du Midi, dont les cimes déchiquetées et neigeuses dominent le pays. Sur les hauteurs avoisinantes il y a plusieurs hameaux cachés dans les nids de sapins. Souvent les avalanches les éprouvent terriblement, mais tel est l'amour des montagnards valaisiens pour leurs cimes qu'ils réparent stoïquement le désastre et oublient ensuite le danger. De toutes parts des torrents, dont quelques-uns tombent d'une hauteur de soixante-dix mètres, rebondissent superbement de rochers en rochers. Leurs flots écumants vont rejoindre le Rhône qui serpente au fond de la vallée. C'est ici que l'on prend les guides non seulement pour faire l'ascension de la Dent du Midi, mais aussi pour Chamounix.

Lorsque l'on se dirige vers les rochers dénudés qui se dressent à droite de l'entrée du village, on se trouve à l'entrée des Gorges du Trient, qui proviennent de l'ancien glacier de ce nom. Elles ont quinze kilomètres de long et aboutissent à la montagne de la Tête noire. On peut les visiter, en passant entre les roches, jusqu'à une distance de sept cents mètres. On est conduit par un petit guide de neuf ans qui gambade devant vous comme un chamois et vous donne des explications trés sérieuses en un français dont l'accent ressemble un peu à celui de la Provence. Le spectacle est saisissant. Les rochers, qui ont cent trente mètres de hauteur, se rapprochent parfois tellement que la bande de ciel bleu qui se découpe au-dessus d'eux disparaît presque tout à fait. Quant au torrent, il devient plus impétueux jusqu'au point le plus éloigné qu'on puisse atteindre et où le Trient se jette d'une hauteur de quinze mètres avec un fracas que les murailles de granit répercutent grandiosement. A cet endroit, on jouit d'une fraîcheur délicieuse qui contraste avec la chaleur qui règne déjà dans la vallée.

Le torrent va croître encore en impétuosité, car la fonte des neiges s'accentuera sous peu sur les sommets où, dans quelques semaines, il ne restera plus que celles qui ne fondent jamais.

Un coin de la Haute-Savoie. — Ferney. — Voltaire. — La Dôle (Jura français). — Le Postillon de Lonjumeau.

« A Vevey, sous les verts pommiers... », a dit Alfred de Musset, dans sa « Nuit de Décembre », en représentant cette station comme une des oasis terrestres où le bonheur peut trouver un abri. Pourtant Montreux, cette Nice du Nord pour les poitrinaires russes, est plus mondain et les promenades qui, le long du lac, réunissent ces deux petites villes, peuvent à juste titre s'appeler : la Corniche du Léman. Les environs de Montreux sont tout en hauteur et de Glion, ou, mieux, de Caux et des rochers de Noye, on jouit d'une vue incomparable. De nouveaux et grandioses hôtels

se construisent partout, et pourtant ce n'est pas cela qui manque ici. A Ouchy, le port de Lausanne, on renverse en ce moment tout un quartier pour y élever un hôtel qui aura des proportions immenses et sera pourvu de tout ce que le confort moderne peut rêver. En face d'Ouchy se trouve Evian, en France, dans le département de la Haute-Savoie. Le bateau met près de quarante minutes à faire cette traversée, qui offre au touriste, sur les chaînes de la Savoie et du Valais, une vue panoramique d'autant plus intéressante qu'elle se déroule lentement. A Evian, la saison va s'ouvrir et de grands travaux s'y font en ce moment.

La Haute-Savoie a comme chef-lieu Thonon-les-Bains, qui est loin d'avoir la renommée d'Evian. Le pays est accidenté, mais fertile jusqu'en ces collines couvertes de pâturages excellents. Il est dominé par la Dent d'Oche et contraste avec la Basse-Savoie, région abrupte et moins cultivée. Les savoyards ont une curieuse façon de cultiver la vigne. Ils abattent les châtaigniers, très nombreux dans la région, et les plantent, préalablement émondés dans leurs vignobles en guise de tuteurs. Les vignes les couvrent totalement et sont ainsi d'un grand rendement, tout en permettant aux cultivateurs d'utiliser encore leur champ pour la culture potagère. Entre Evian et Thonon, près de l'endroit où la Durance se jette dans le lac, le château de Ripaille, ancienne résidence des ducs de Savoie, jette dans la verdure sa sombre et sévère silhouette normande.

Plus bas, vers Saint-Gingolph, frontière de la Savoie, se trouve Meillerie, qui n'offre rien de remarquable, mais dont l'utilité est notoire. Il y a là des carrières de pierres énormes. Presque toute la ville de Genève a été construite au moyen de la pierre de Meillerie.

La France a en somme une partie assez considérable des rives du Léman et, même près de Genève, le sol français s'en rapproche au point que, de très petites hauteurs, on l'aperçoit fréquemment. C'est de ce côté que se trouve le village de Ferney-Voltaire, où le philosophe encyclopédiste passa les vingt dernières années de sa vie. Il n'y bâtit pas seulement son château, on peut dire qu'il fonda le village entier, dont il construisit même l'église. Partout on y voit l'image de l'illustre écrivain : sur la place publique, sur les fontaines et jusque dans les chaumières. Partout son souvenir est vénéré, car c'est Voltaire, on le sait, qui affranchit les serfs du Jura et empêcha la population de mourir de faim en temps de disette. Le château est à présent modernisé, mais on vous montre encore la chambre et le lit du grand homme. Dans le jardin on a conservé la chapelle spéciale qu'il se fit construire et sur laquelle on peut lire : « Deo erexit Voltaire ».

A Ferney on est tout près de Nyon (Suisse), d'où l'on peut facilement monter à la Dôle, le point le plus élevé du Jura français, en ce moment encore couvert de neige. La poste, à la manière ancienne, vous conduit à cet effet à Saint-Cergnes, d'où l'on atteint facilement le sommet. Saint-Cergnes est un vrai village de montagnards suisses, d'un désordre pittoresque. Il est à plus de quatorze cents mètres au-dessus du lac et la descente, en poste, en est passablement mouvementée. Cette poste antique est une diligence, une façon de guimbarde tirée par cinq chevaux, attelés l'un en flèche, les autres deux par deux. Il y a une place derrière le cocher d'où l'on peut voir se dérouler le panorama de la descente. Pour l'occuper, il faut payer un sou de plus par kilomètre ; en tout « octante » centimes (style du pays) pour les seize kilomètres de cette descente qui, en pareil équipage, m'a fait penser au « Postillon de Lonjumeau ». Habillé de drap bleu galonné de rouge et coiffé d'un chapeau tyrolien, ce postillon-ci n'a cependant pas un si bémol dans le gosier. Il donne à ses bêtes des noms de colombes mais d'une voix de cabestan rouillé. Lorsque cet attelage tourne court à la descente à une allure vertigineuse, au milieu des claquements de fouet et d'une poussière aveuglante, l'impression ne manque pas de saveur, car on en a pour quarante minutes et l'on vous raconte, chemin faisant, les nombreux accidents qui se sont déjà produits : rencontre d'un convoi de bois de hêtre — qui est ici avec le pin le seul arbre de la forêt — ou bien un cheval tombé, entraînant le postillon, lequel fut piétiné ensuite, ou encore l'attelage lui-même entraîné au fond d'un précipice par suite de la rupture d'un frein...

C'est de la Dôle que j'ai eu la vue la plus majestueuse du Léman, depuis Genève jusqu'à Montreux. Si parfois on le voudrait un peu plus sauvage, il dégage dans son ensemble une poésie intense.

Les lacs du Nord de l'Italie.

Le lac Majeur. — Les Iles Borromées.

Entre Pallanza et Stresa, dans une situation unique, se trouve le groupe des Iles Borromées. Elles occupent à peu près le centre d'une baie entourée de montagnes dominées par le Simplon et le mont Rose. C'est la partie sud du lac Majeur qui, d'ici, tourne encore un peu à l'ouest jusqu'à Arona. Ses flots sont d'un bleu foncé et la vue d'ensemble dont on jouit de Stresa est vraiment enchanteresse.

Stresa est un gros village d'environ dix-huit cents habitants et, quoique ce soit l'endroit le plus frais du lac, il y fait en plein jour une rude chaleur. L'ombre ne manque pas cependant, surtout au jardin de l'Hôtel des Iles Borromées, où je me suis réfugié dans une gloriette hermétiquement entourée de bambous, pour vous envoyer ces notes fugitives. Cet Hôtel des Iles Borromées est vraiment le rendez-vous des Belges. S. M. Léopold II l'a quitté il y a quelques jours seulement. Plus d'une fois déjà, notre Roi est venu villégiaturer ici et je vous laisse à penser si M. Omarini, l'aimable directeur, est fier de l'honneur qui lui échoit alors. C'est avec joie aussi qu'il vous montre les travaux déjà avancés du nouveau chemin de fer du Simplon, qui, dans deux ans, permettra aux touristes de venir de Paris à Stresa en douze heures, en passant par Brigue. La gare sera située au fond du jardin de l'hôtel : le comble du confort, quoi !

Les environs de Stresa, il est à peine besoin de le dire, sont charmants et, en fait d'excursions, on n'a que l'embarras du choix. Dans le voisinage direct, on peut visiter les jardins luxuriants de la villa du marquis Pallavicino et de la villa de la duchesse de Gênes, née princesse de Saxe, grand'mère du roi actuel et la mère de la reine-douairière Marguerite. Cette villa est vraiment intéressante. A l'entrée, on remarque les armes de Saxe, figurant en regard de la croix de Savoie. A l'intérieur, il y a bon nombre de tableaux de peintres italiens et suisses, et, dans un salon de réception de toute beauté, on admire la collection de porcelaines de Saxe vraiment merveilleuse. Au plafond s'accroche un lustre en vieux cristal soufflé de Venise, le plus beau que j'aie vu jusqu'à présent. Il y a aussi un salon de musique où, sur un excellent piano à queue, j'ai trouvé, tout ouverts, les quatuors de Schumann. On n'a guère le temps de se reposer ici. Tantôt, c'est une excursion dans la montagne, à dos de mule, qui vous sollicite, tantôt on va visiter le curieux village de Ferilo qui, un beau matin, descendit brusquement de trois cents mètres dans le lac, accident qui fit de nombreuses victimes, où l'église de San-Catarino-del-Sasso, en face de Stresa, qui fut ébranlée par ces éboulements et où l'on peut encore voir, dans la toiture, deux gros blocs de roche qui y sont comme suspendus. Ils sont là depuis quelque trois cents ans. Cela n'empêche pas les fidèles d'affluer. Ils évitent seulement de se mettre cette épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Mais ce qu'il y a de plus beau à voir ici, ce sont naturellement les Iles Borromées. On les visite en barquette en commençant par l' « Isola Madre », ainsi nommée parce qu'elle est la plus grande du groupe. Le jardinier d'une telle île est un homme heureux. Il vous montre ses richesses avec des gestes de grand seigneur. Il est vrai que ce ne sont pas des parterres qu'il a à vous montrer, mais de véritables cascades de fleurs. Toute la faune tropicale est représentée ici. Je citerai au hasard l'arbre à thé, des orchidées, des azalées en bouquet, des camélias et des magnolias énormes. Le gazon sombre qui sert de tapis à toutes ces merveilles est d'un vert sombre : c'est le gazon du Japon. Sur ce tapis se détache superbement l' « Himoclaya », sorte de pin pyramide des Indes, l' « arbre à pain », des cèdres, de splendides palmiers du Chili et une touchante espèce de l'aloès, l'agave qui ne fleurit qu'une fois et meurt après.

Enfin j'ai contemplé un immense camphrier qui s'annonce de loin par son odeur caractéristique. Le jardinier m'en donna obligeamment quelques feuilles, ainsi qu'à un Anglais fort aimable qui m'accompagnait, et qui aurait bien voulu en faire une provision parce que la guerre russo-japonaise venait de faire monter considérablement le prix du camphre sur le marché chinois !

Après avoir visité l'Isola Madre, on s'en va, à force de rames, jusqu'à Pallanza,

mais la chaleur y est terrible, et, dans ces ruelles étroites, abritées par des stores descendant sur les balcons, on cherche l' « osteria » bienfaisante où l'on vous servira le populaire verre de « Barbera » ou le « Chiante » odorant. On se rend ensuite à l' « Isola dei Pescatori », habitée par une colonie de pêcheurs très typique, et l'on se rend au « Restaurante Verbano », où l'on mange des truites savoureuses en face du lac, dont le bleu profond est si attirant. Mais vous ne devez pas vous étonner si des clochettes de glycines tombent dans votre assiette ou si un lézard paresseux vient regarder fixement sur le coin d'un rocher.

On reprend la barquette qui vous conduit enfin à l' « Isola Bella », la reine du groupe, où l'on visite d'abord le Palais Borromée dont les salles sont dignes d'être visitées. Beaucoup de tableaux, mais aussi beaucoup de copies. Remarqué dans un boudoir merveilleux, une Vénus couchée, en marbre de Carare, par Monti, et, dans un vestibule, de superbes tapisseries flamandes du dix-septième siécle. Puis un jardinier imposant vous montre les dix terrasses des jardins suspendus qui, au milieu d'un gazouillis d'oiseaux, vous transportent dans un océan de fleurs. Des parcs de citronniers et d'orangers s'étendent à vos pieds, dominés par de superbes groupes de sculptures. La végétation dépasse même en exubérance celle de l' « Isola Madre » et vous vous en retournez émerveillé. Le parfum de l'île vous poursuit longtemps, tandis que le soleil se couche glorieusement sur le Mont Rose.

On est heureux alors de venir se reposer dans les jardins de l'Hôtel des Iles Borromées par une de ces belles nuits d'Italie qui succèdent à une journée torride et d'entendre les refrains endiablés d'une troupe de chanteurs napolitains. Que vous dirais-je encore de ce coin charmant des îles Borromées? C'est un vrai paradis terrestre.

Interview de l'éditeur Edoardo Sonzogno.

J'ai eu la chance de pouvoir interviewer chez lui M. Edoardo Sonzogno, le célèbre éditeur milanais, qui a organisé le nouveau concours musical dont vos lecteurs connaissent le résultat.

M. Sonzogno m'a reçu le plus aimablement du monde. C'est un homme de taille moyenne, de cinquante à cinquante-cinq ans, à la physionomie un peu anguleuse, empreinte de calme et d'énergie, le teint assez coloré, une barbiche grise soulignait le menton.

M. Edoardo Sonzogno reçoit dans son cabinet de travail simple et sévère.

— J'ai eu hier soir, monsieur, lui dis-je, l'extrême plaisir d'aller entendre « Manuel Menendez » et « la Cabrera », les deux œuvres qui ont triomphé à votre dernier concours et je serais heureux d'avoir pour le « Matin », d'Anvers, quelques renseignements au sujet de cet évènement artistique.

— Tout à votre disposition, cher monsieur. Que désirez-vous savoir.

— Avant tout, je vous demanderai comment les heureux vainqueurs, Gabriel Dupont et Lorenzo Filiasi, ont pu avoir pour leurs œuvres une interprétation aussi soignée et les décors aussi parfaits?

— C'est bien simple. Tout d'abord le théâtre lyrique m'appartient. Je le loue en temps ordinaire, mais, en octobre et novembre, et lorsqu'il s'agit d'un concours, je l'utilise au profit des créations que je désire lancer. Je mets à la disposition des compositeurs tout ce qu'ils peuvent désirer : décors, figuration et interprêtes. Ils n'ont qu'à choisir.

— Permettez-moi de vous dire alors que je ne comprends pas comment il se fait que le ténor Ravazzolo dans « la Cabrera » soit si supérieur au ténor Fassino dans « Manuel Menendez ».

— Précisément pour la raison que je vous donne. Les deux compositeurs ont choisi leur ténor en pleine liberté, mais aussi sous leur responsabilité.

— A-t-il fallu de longues séances au jury pour se prononcer?

— Il est resté huit jours à Milan. Il était convenu, d'après le règlement, qu'on n'examinerait pas les partitions dont le libretto ne serait pas absolument moderne.

Votre maître flamand, Jan Blockx, a été également ici pendant huit jours. J'ai malheureusement été privé de la présence de Massenet et de Breton, le directeur du Conservatoire de Madrid, trop occupé en ce moment. Mais Humperdinck était venu d'Allemagne et Cilea, Caupanini et Galli étaient à leur poste. On a d'abord exécuté les trois œuvres considérées comme les meilleures en trois soirées successives : « la Cabrera » (la Chevrière) de H. Cain et Gabriel Dupont (de Caen) ; « Manuel Menendez », de Vittorio Bianchi et Antonio Anile, musique de Lorenzo Filiasi (de Naples) ; et enfin « Il Domino Azzuro » (le Domino bleu), de G. Zuppone-Strani, et Franco (de Venise). Puis les trois œuvres ont été exécutées en une même soirée, tout cela en présence du public.

— Est-il exact que vous avez déjà demandé une seconde partition à l'auteur de « Manuel Menendez » ?

— Oui, ce jeune homme a été moins secondé par son livret que Dupont et je suis persuadé que, composant sur un poème mouvementé, il réussira brillamment. J'en ai d'ailleurs demandé une autre à Dupont aussi. Mais, hélas ! ce malheureux artiste qui, comme son compétiteur Filiasi, a à peine vingt-cinq ans, se meurt peut-être en ce moment de phtisie au Vésinet, près de Paris... J'aurai l'occasion d'aller le voir sous peu et de me rendre compte de l'état de ses forces. Il n'a même pas eu la joie d'assister aux répétitions de son ouvrage et à son triomphe !

— On parle beaucoup en ce moment à Milan, d'un nouveau concours, cette fois pour le meilleur livret, lequel serait confié à Mascagni...

— En effet, mais je n'y suis pour rien. C'est la Compagnie du gramophone qui a lancé cette idée. Puisque vous êtes d'Anvers, je vous donnerai la nouvelle que l'excellent directeur de votre Théâtre Royal, M. Constantin Bruni, m'a demandé de pouvoir monter « la Cabrera » le plus tôt possible.

— Parfait. J'espère que ce sera pour l'hiver prochain. Anvers a fait fête à toute l'école italienne actuelle ; nous avons donc bien le droit d'applaudir maintenant l'œuvre de Dupont, le vainqueur français.

— D'accord, mais, vous le savez, les théâtres des grandes capitales, l'Opéra Comique, la Monnaie, se montrent jaloux de leurs prérogatives sur ce point. Je ferai de mon mieux, pourtant, pour que ce soit l'hiver porchain. Un mot encore. Puisque vous êtes si enchanté de la « Cabrera » et de « Manuel Menendez », faites-moi donc le plaisir de venir les réentendre. Vous savez qu'il n'y aura qu'une douzaine de representations en tout. Je vous invite pour ce soir.

— Bien volontiers. A ce soir donc.

— A ce soir.

....

Et nous prîmes congé de M. Edoardo Sonzogno, ce Mécène dont la simplicité et l'affabilité égalent la générosité, ce qui n'est pas peu dire.

Les lacs du nord de l'Italie.

Les Iles Borromées. — Les souvenirs de mon batelier.

Carlo Sala, le beau batelier, vous amène sa barquette à force de rames. Précisément c'est une barque neuve, proprette, abritée d'une tente toute blanche. Au fond de l'esquif la barquette est rembourrée, bien capitonnée et l'on s'y installe aussi commodément que sur un sofa.

La manière internationale dont ce jeune gars, solidement charpenté, parlait le français m'étonna, et, scandée par les coups d'aviron, la conversation ne tarda pas à s'engager entre moi et ce marin coiffé d'une casquette bleue et vêtu de blanc, avec une vareuse sur laquelle le nom de Carlo se détachait en bleu.

— Je suis certain, dis-je, que vous parlez l'anglais.

— Oui, monsieur, j'ai passé mes trois derniers hivers à Londres.

— A Londres, dans les brouillards, quand vous avez un si beau pays !

— Que voulez-vous ? Les Anglais sont les touristes par excellence, et il faut pouvoir les comprendre, d'abord, et leur expliquer les beautés du lac Majeur ensuite.

— Et que faisiez-vous à Londres ?

— J'étais portier d'hôtel, et ce métier aussi lucratif que pratique est cause que les Anglais me recherchent comme batelier. Les Français, eux, ne voyagent guère. Mais les Belges viennent beaucoup ici. J'ai transporté dans ma barque des grands seigneurs et des bourgeois et, quoique je n'aie que vingt-huit ans, j'ai déjà vu passer bien du monde !

— Ah ! vous avez déjà des souvenirs ?

— Je le crois bien ! Le premier remonte à bien des années déjà. Je ramais avec mon père sur le lac lorsqu'un matin je vis entrer dans notre barquette une grande dame accompagnée d'un monsieur souffrant et si pâle qu'on voyait bien qu'il n'avait plus longtemps à vivre.

— Quelque noble Italien sans doute ?

— Non, c'était l'impératrice Augusta d'Allemagne avec le malheureux empereur Frédéric, qui était si bon, à ce qu'on disait, et qui mourut, quelques semaines après sa promenade sur le lac, d'un affreux mal de gorge... Vous voyez bien, là-bas, du côté de Baveno, dans la verdure sombre, cette villa blanche ?

— Oui.

— C'est là qu'il habitait. Notre climat n'avait pu le rétablir, et Dieu sait qu'il est bon, notre climat ! Aussi l'ai-je quitté à regret.

— Pour aller à Londres ?

— Non, pour faire mon service militaire. J'ai servi dans le marine royale et je fus envoyé en Chine pour l'affaire des légations suscitée par les Boxers. Nous avons été obligés de bombarder un village. Je me souviens qu'un de nos camarades était affolé par les coups de canons. Notre commandant, pour l'aguerrir, le fit maintenir à cheval sur une pièce pendant l'action. Je vous laisse à penser si notre homme dansa sur cet instrument, chaque fois que... boum !... boum !

Et Carlo Sala s'arrêtait de ramer pour faire de grands gestes d'artilleur.

— Bien des camarades sont restés là-bas, ajouta-t-il philosophiquement, et quelques-uns de nos officiers aussi.

Puis tout en sifflotant, il hissa une gentille petite voile blanche, car la brise s'était levée. Nous allions de Pallanza à l' « Isola dei Pescatori » où le déjeûner nous attendait. Nous y fûmes bientôt, et tandis que mijotait la truite, mon batelier me fit visiter le quartier des pêcheurs. Il s'arrêta devant des filets où séchaient des centaines de petits poissons blancs du genre sardine.

— Vous ne devineriez jamais, me dit-il, l'un des usages auxquels sert ce petit poisson, que l'on fait dessécher ?

— Lequel ?

— Eh bien, quand un jeune pêcheur se marie, il envoie, la veille de la noce, une boîte à sa fiancée. C'est un usage d'ici. C'est le gage certain des pêches lucratives que le futur fera dans l'avenir pour l'entretien du ménage...

Tout en voguant vers l' « Isola Bella », je demandai à mon guide le nom d'une toute petite île qui se trouvait près de nous.

— C'est l' « Isola Marghera », me dit-il. Le Baron de Rothschild, de Paris, en offrit deux cent mille francs, mais en vain. Il voulait y établir un établissement de bains. Le comte Borromé lui fit répondre qu'il était acheteur de tout ce qui se trouvait ici dans le pays, mais non vendeur. Il est si riche, le comte ! Rien que l' « Isola dei Pescatori », lui rapporte cent mille francs par an, rien qu'en droits de pêche !

— Mais qu'est-ce-donc enfin que ces îles Borromées ?

— Voici. Il y a environ trois cent-cinquante ans, le comte évêque Vitelien Borromé acheta les îles qui alors n'étaient que des rochers. Voyant la position exceptionnelle qu'elles occupaient, il y fit venir des terres des rives du lac et aujourd'hui la végétation y est admirable. A l' « Isola Bella », il fit même construire une salle de théâtre. Vous l'apercevez d'ici. Mais il ne put l'achever et ses successeurs ne s'en soucièrent plus. C'est aujourd'hui une ruine qui n'a d'ailleurs jamais servi à rien.

— Vous me parliez de Rothschild. Est-il venu ici ?

— Certainement, Astor et Van der Bilt aussi. Je les ai servis. Mais, à côté des rois de la finance, j'ai servi aussi des artistes, entr'autres un compositeur.

— Ah !

— Oui. Il paraît que nos musiciens ont du succès à l'étranger : Mascagni, Puccini, Léoncavallo, Giordano. Mais celui que j'ai servi s'appelle Franchetti. Il est l'auteur de « Cristophe Colomb » et de la « Fée des Alpes ». C'est un homme étrange.

— Cela ne m'étonne pas, les compositeurs sont si singuliers !

— Il voulait naviguer la nuit et, quand il rentrait, il réveillait tout le monde en tapant sur son piano comme un sourd... Mais, à chaque instant, nous avons ici des personnages de distinction. Ce matin, est arrivé le prince de Hohenlohe, et, ces jours derniers, nous avons eu votre Souverain, S. M. Léopold II. Il s'est promené sur le lac trois jours durant et j'ai eu l'honneur de ramer pour lui. C'est un homme très simple, s'intéressant à tout et vous questionnant sur tout. Il paraît qu'il a fait venir un architecte pour étudier les terrains de l'« Isola Bella » et quelqu'un d'autre encore pour étudier les plantes. Tout le monde ici l'aime beaucoup...

Nous arrivions et mon rameur prit congé en me saluant obligeamment de la main.

....

Carlo Sala, le beau batelier, épousera au prochain printemps la plus jolie fille de Stresa, et, après avoir parcouru le monde, il vivra heureux et tranquille dans son beau pays qu'il adore.

Le lac de Côme.

Lorsque l'on vient de Porlezza par la large vallée du Cuccione et le Val Sanagra, on découvre tout-à-coup, entre de hautes montagnes qui semblent sortir de précipices sans fond, le lac de Côme. C'est le lac le plus bleu du Nord de l'Italie et il appartient tout entier à ce pays. De Menaggio, où l'on aboutit aux rives du lac, on aperçoit la pointe de Bellagio qui occupe une situation vraiment privilégiée. Le lac de Côme se divise là en deux branches et, comme on le sait, la partie à gauche de la presqu'île de Bellagio prend le nom de lac Lecco, tandis que l'autre branche, qui conduit à Côme, garde le nom de cette ville.

Bellagio est, comme végétation, ce que l'on peut voir de plus beau dans ces régions. Les jardins y sont d'une richesse extraordinaire, surtout ceux de la villa de la duchesse de Melzi et les parterres de la villa Giulia. Cette villa Giulia, qui occupe un espace immense et qui appartient aujourd'hui au comte Blome, de Vienne, est une ancienne propriété de feu notre premier Roi Léopold. On vous montre des palmiers d'une grosseur énorme. Elle donne sur les deux branches du lac, et, du côté du lacLecco, on aperçoit sur la rive opposée une cascade de trois cents mètres qui, à cause de sa couleur, a été nommée le « Ruisseau de Lait » (Fiume Latte). A la pointe extrême de Bellagio, sur une hauteur, trône la villa Serbelloni d'où l'on jouit d'une vue superbe sur les deux bras méridionaux du lac.

Le lac de Côme, si poétique, d'un bleu si profond, est trop connu pour que je le décrive. Encaissé dans de hautes montagnes, avec les Alpes neigeuses dans le lointain, du côté de Colico, il est comme l'image de la sérénité. Mais l'orage arrive vite ici et le lac, alors, passe pour être dangereux. Il y a deux jours, au moment où je me préparais à naviguer jusqu'à l'extrémité nord, la tempête s'éleva soudain, et une pluie torrentielle accompagnée d'éclairs aveuglants fit rage pendant plusieurs heures. Le fracas du tonnerre au sein des montagnes si rapprochés est terrifiant, mais, en revanche, quelle idéale fraîcheur lorsque les éléments se sont apaisés ! L'air est plus pur, plus léger et le parfum des fleurs est comme avivé. Le lac, cependant, reste encore longtemps houleux, et c'est assez durement ballotté que j'achevai mon excursion. Du côté de Coloco et de Gravedona le lac de Côme est toujours grandiose, mais la végétation n'y est plus aussi luxuriante.

Dans le calme des soirs Bellagio chante, car ce peuple vif et alerte adore la musique. Les guitares résonnent et de sémillantes Italiennes, la mante sur la tête et le tambourin à la main, au coin des rues tortueuses, chantent d'une voix irréprochablement juste de gais refrains en chœur. Puis tout s'apaise, quelques barquettes éclairées se promènent sous le ciel étoilé et l'on n'entend plus, de temps en temps, que le son de clochettes argentées qui semblent se répondre de loin. Ce sont des pêcheurs qui s'avertissent réciproquement de l'endroit où ils ont lancé leurs filets.

En face de Bellagio, entre Cadenabbia et Tremezzo, se trouve la villa Carlotta, où l'on se rend en barquette. Il y a environ quatre kilomètres. Cette villa appartient au duc de Saxe-Meiningen et, comme j'ai pu en juger, renferme des trésors d'art sculptural. On y pénètre par un imposant escalier de granit descendant dans le lac. Bien des villas italiennes ont cette entrée aristocratique, et l'imagination évoque volontiers les patriciennes d'autrefois descendant ainsi dans leurs luxueuses embarcations. Le duc habite en ce moment sa villa, et n'en défend point pour cela

la visite. J'y ai admiré une reproduction de la fameuse sculpture en marbre de Carare de Canova : l' « Amour et Psyché ». De Canova encore, j'ai vu une « Madeleine au désert » d'une expression admirable, et je dois au moins citer un groupe d'Acquista, « Mars et Vénus » et « l'Amour abreuvant des Colombes » de Bienaimé. J'aime moins, à tort peut-être, des bas-reliefs de Thornwalsen, représentant le triomphe d'Alexandre, bien qu'on m'ait dit que le comte de Sommariva, le premier propriétaire de la villa Carlotta, les ait payés 357,150 francs. Dans le jardin, où abondent des orangers et des citronniers magnifiques, ces derniers littéralement couverts de fruits, on a des échappées merveilleuses sur Bellagio et San-Giovanni. A côté de la villa Carlotta s'élève la chapelle funéraire de la famille Sommariva qui contient quelques sculptures en marbre, dont une, de Marchesi, représente la Mort conduisant au champ de repos le comte Jean-Baptiste de Sommariva, qui recommande à son fils Louis les Beaux-Arts, figurés par une femme assise, d'une grande noblesse.

De Bellagio, une route vous conduit dans la montagne, au sommet du Carnasca, à Civenna. On y a, au fur et à mesure de la montée, des vues d'ensemble sur les deux b as du lac. Au faîte on aperçoit dans le lointain, dans un paysage de toute beauté, la ville de Lecco, tandis que l'autre partie du lac et la ville de Côme restent cachées. C'est en faisant cette ascension que l'on peut le mieux juger de l'ensemble du lac si justement célébré par Virgile. Il résume à la fois la poésie du Léman, les sites sauvages du lac des Quatre-Cantons et le charme enchanteur du lac Majeur. Mais la perle du lac de Côme, c'est la pointe avancée de Bellagio. Le tableau qu'on découvre de là est le plus enchanteur que puisse contempler un regard humain. C'est un coin du ciel tombé sur notre terre.

Le lac de Lugano.

Lugano est la ville la plus considérable du canton du Tessin, et son lac a des frontières si capricieuses qu'il appartient tantôt à la Suisse tantôt à l'Italie. Cependant l'ensemble de la contrée est tout à fait italien, et Lugano, avec ses rues à arcades et ses ateliers en plein vent, est une petite ville trés caractéristique, où l'on remarque une belle fontaine, une statue de Guillaume Tell et l'église de Ste-Marie des Anges, décorée de splendides fresques de Luini, représentant des scènes de la Passion.

En somme, le lac de Lugano est un poétique trait d'union entre le lac Majeur et le lac de Côme. J'y suis arrivé par Luino (patrie du peintre Luini), sur le lac Majeur, où l'on suit, en tramway, le cours gracieux de la Tresa, jusqu'à Ponte-Tresa. On prend ensuite le bateau du lac de Lugano et l'on voit défiler quantité de jolis villages, entourés de verdure et dont les églises ont d'élégants campaniles. Puis, brusquement, une grande baie, au fond de laquelle s'élève, en apmhithéâtre, Lugano. Le coup d'œil est charmant. Le lac a ici trois kilomètres. C'est sa plus grande largeur. Le paysage est dominé par le mont San-Salvatore et la chaîne dentelée du Generoso. Mais la vue ne porte pas très loin, les hauteurs très rapprochées fermant partout l'horizon.

Lugano, assez animé le soir, a un cachet quelque peu mondain, quoiqu'il y ait bon nombre d'excursions à faire dans les environs. La plus intéressante est l'ascension du San-Salvatore qui, jusqu'au sommet (915 mètres), est couvert d'une végétation magnifique. Puis Campione, Cassarate et Mulino-Nuove sont des endroits ravissants. Il y a aussi un petit Casino, le Théâtre Apollo, où des représentations de « Mignon », de la « Vie de Bohème » et de « Fra Diavolo » ont eu lieu récemment et où se fait entendre, actuellement, une troupe de chanteurs tyroliens. Il est fâcheux qu'il n'y ait pas trace de costume national. Les hommes portent beaucoup la ceinture rouge, mais c'est tout. Les femmes ont surtout de belles chevelures d'un noir de jais, mais, comme costume, je n'ai encore rien rencontré de typique. En ce qui concerne la monnaie, il y a à Lugano une certaine complication. C'est ainsi que les administrations publiques, entr'autres celle des trams électriques, n'acceptent que l'argent suisse, tandis que partout ailleurs on accepte tout, y compris les « lire » italiens, et le cuivre français.

Autour du lac on peut visiter de beaux jardins, tous entretenus avec un soin jaloux. Sous ce rapport, la Villa Gabrini est à tirer hors de pair. Elle renferme une masse d'exemplaires de la flore africaine et l'on peut y voir une superbe statue de femme de Vincent Vela, en marbre de Carrare, représentant la « Désolation ». Partout, du reste, la végétation est remarquable et c'est à juste titre que l'on a surnommé le pays des lacs du Nord de l'Italie, le jardin de l'Europe.

La vie à Milan.

Après la campagne paisible et les spectacles reposants de la nature, Milan offre le contraste de l'animation, de la foule, de la vie intense d'une cité dont la population a dépassé son demi-million d'âmes. Je me garderai de décrire la capitale de la Lombardie ; elle est trop connue du monde touriste. Mais je ne puis m'empêcher de vous dire l'impression que m'a produite la cathédrale, ce triomphe du marbre. Une promenade sur la toiture de cet édifice est chose peu banale. On circule là à travers une dentelle de pierre et dans une exposition de sculpture. Toute la toiture est en marbre blanc, sans en excepter aucun détail. Une somme de deux cent mille francs est annuellement consacrée à l'entretien de cette merveille et des deux mille statues, toutes artistiques, qui en rehaussent l'éclat.

Peu de villes offrent autant d'échantillons différents de pavage que celle-ci. Tantôt c'est l'asphalte, tantôt de grandes pierres blanches, souvent un mélange d'asphalte et de galets qui ferait jeter les hauts cris dans notre bonne ville d'Anvers. Je ne parle, bien entendu, que des grandes artères. Elles sont éclairées électriquement par des lampes à arc, suspendues au milieu de la rue. Milan est une ville d'un mouvement tout moderne, mais où les vieilles bâtisses abondent. Le centre de l'animation est la place du Dôme où se trouve la cathédrale, ainsi que la fameuse galerie Victor-Emmanuel, dont les Milanais se montrent si fiers.

On sait que Milan a un cimetière monumental où la plupart des tombeaux sont des œuvres d'art. Beaucoup d'entr'eux représentent les survivants dans l'attitude de la douleur. Il y a aussi un temple pour les crémations. Je n'ai pas manqué de le visiter. Le gardien m'a dit qu'on devait procéder le lendemain matin, à la première heure, à l'incinération d'un brave homme, et, le sourire sur les lèvres, m'a invité à assister à l'opération. J'ai donc pu voir comment cela se passe. Il y a trois fours. D'abord celui destiné à ceux qui veulent se faire incinérer enfermés dans un cercueil. Il faut deux heures pour achever la combustion. Il y a ensuite un four pour ceux qui se passent du cercueil, et ceux-là sont expédiés en cinquante minutes. Enfin, il y a un ancien système qui dure beaucoup plus longtemps et qu'on emploie encore pour incinérer gratuitement les pauvres qui en expriment le désir. Pour la crémation à laquelle j'ai assisté, la famille avait choisi le système le plus rapide — dont coût quarante francs. La famille, d'ailleurs, n'assiste pas à l'opération. On dépose le cadavre, habillé, sur la plaque en fer du four, et l'on allume en-dessous un brasier de bois destiné à faire brûler les foyers de charbon qui entourent la plaque de tous côtés. En quelques secondes, le corps est enlacé par les flammes, et après cinquante minutes de fournaise, comme je viens de le dire, on laisse éteindre et refroidir pendant une heure. On ouvre alors et, sur la plaque, on râtisse soigneusement deux kilos environ de poussière et d'os que l'on recueille dans un vase en métal, fermé ensuite d'un couvercle. Cela fait, on se rend dans une grande salle où les murailles sont divisées en casiers de marbres portant des inscriptions, ce qui donne assez bien l'idée d'un caveau de banque tapissé d'une masse de coffres-forts particuliers. On place l'urne dans la case acquise par la famille et l'on y suspend des fleurs, presque constamment renouvelées. Dans cette salle, on remarque la statue de Fedele Sala, qui donna un subside de cent mille francs à la Société de Crémation de Milan et rendit ainsi possible l'édification du temple. On incinère beaucoup à Milan. Mais on sort de là rêveur en opposant ces deux poignées de cendre à l'ambitieux tourbillon de la vie humaine.

Je suis allé voir deux fois les œuvres qui ont été couronnées au concours Sonzogno. Elles se donnent au Théâtre lyrique international qui, on le sait, appartient au célèbre éditeur. Les bons poèmes en un acte sont rares. Je vais succinctement vous raconter les deux libretti en question. Voici d'abord celui sur lequel a travaillé Lorenzo Filiasi, dont la partition a été classée seconde.

« Manuel Menendez ». — Ce brillant seigneur est la coqueluche de Séville, mais il n'aime que Femina, la fleuriste. Une lettre anonyme prévient Manuel, faussement, que sa maîtresse le trompe. Celle-ci parvient à le rassurer, mais une troupe d'étudiants,

par vengeance, vient blesser à nouveau le cœur de l'amant. Furieux, il s'empare de l'enseigne d'une « esteria » qui se trouve sur la place et écrit au verso : « Femina est une courtisane qui se vend ». Il accroche cet écriteau à la porte de Femina qui, à cette vue, s'évanouit sur le seuil de sa demeure. Manuel, enfin convaincu de son erreur, implore son pardon, mais en vain. — La scène reste vide : intermezzo. Manuel, de plus en plus désolé, se punit en se coupant la main droite, coupable d'avoir écrit l'insulte. Il perd tout son sang et vient expirer entre les bras de Femina qui pardonne devant la mort.

La « Cabrera », poème de Henri Cain. — Amalia est la chevrière d'un village espagnol et Pedrito l'aime. Seulement il a dû partir pour la guerre de Cuba. Pendant son absence, Juan Cheppa a séduit Amalia et l'a rendue mère. Pedrito rentre et a une entrevue avec la Cabrera. Il parle de mariage. Surprise douloureuse d'Amalia : « Comment ! Ta mère ne t'a donc rien dit ? » Alors elle dit la vérité, espérant encore le pardon, mais Pedrito la repousse. La Cabrera, seule, pleure, hésite, puis se dirige vers sa pauvre cabane. Elle prend quelques provisions, un peu de fourrage pour ses chèvres, saisit son enfant qu'on voit dormir dans son berceau, l'enveloppe, et silencieusement part. Devant l'église, elle s'agenouille, fait faire à son bébé le signe de la croix, puis, après avoir jeté un dernier regard à sa cabane et à la demeure de Pedrito, gravit lentement la colline et disparaît. — C'est pour cette scène émouvante que Gabriel Dupont a écrit un intermezzo qui est une pure merveille. — Quelques secondes d'obscurité, puis, brusquement, le village reparaît. Quatre mois se sont passées. On danse, on chante. Pedrito cherche querelle à Juan Cheppa ; on les sépare et Pedrito, désespéré, va se retirer lorsque survient la Cabrera. Son enfant a péri de misère, elle même est mourante. Le cœur de Pedrito se déchire, et il reçoit dans ses bras Amalia expirante et lui donne le baiser du pardon.

Il y a des imperfections dans les deux livrets, mais le meilleur des deux, le plus scènique, est la « Cabrera ». Je ne sais pas si Filiasi, ayant eu lui, ce sujet, n'aurait pas remporté le premier prix, car la musique de ce jeune Napolitain est pleine de qualités ; elle a surtout l'exubérance de son pays. Il allie une belle inspiration à un métier qui étonne de plus en plus chez les Italiens. Les phrases que Femina chante à son amant pour lui prouver qu'elle n'est pas coupable sont superbes et l'intermezzo est fort réussi. Pour l'orchestration, les effets sont simples et savants à la fois, quoique Filiasi abuse un peu de la résolution inattendue dans le mode majeur. Il emploie aussi ses cuivres d'une manière parfois un peu brusque. Mail il a un tempérament et il fera honneur, c'est certain, à l'école italienne.

L'œuvre de Gabriel Dupont est plus sobrement nerveuse et plus réfléchie aussi. C'est une partition française, très claire malgré son modernisme. Le plan en est plus complet que chez Filiasi et les idées y abondent également. Son intermezzo, je le répète, est une perle, et pour le désespoir de Pedrito, il a trouvé des accents poignants. Ce qui étonne le plus, c'est sa science du théâtre. Il sait déjà filer une scène avec l'expérience d'un maître, et enfin la « Cabrera » est une « œuvre » et sera applaudie partout.

L'orchestre, sous la direction du Maestro Ettore Perosio, est très bon. Les cuivres visent seulement trop au sentiment. Le quatuor est parfait. Les chœurs, pas très nombreux, sont irréprochables de justesse, mais parfois stridents. A tirer hors de pair la Bellincioni qui, d'une voix conduite avec art, chante successivement Femina et la Cabrera, tâche écrasante pour une soirée. J'ai assisté à la représentation donnée en son honneur : Que de fleurs ! Elle en prenait des poignées pour les presser sur son cœur. A citer aussi le ténor Ravazollo, superbe dans Pedrito. Les chanteurs italiens pratiquent le « portamento » qu'on n'aime pas chez nous, mais ils le font de façon à vous désarmer.

Le théâtre lyrique est sans luxe. Des fauteuils, des parterres mobiles, des loges : c'est tout. Les couloirs sont humides et sombres. Quant au public : délirant ! Les dames agitaient leurs éventails avec fracas et les messieurs réclamaient des « bis » de leurs bravos impérieux. Enfin un enthousiasme bien italien.

La vie à Paris.

A l'Opéra : le « Fils de l'Étoile ». — Au conservatoire de Mimi Pinson : Musique et Escrime; Danses et Chansons. — Gustave Charpentier.

Paris est en ce moment à l'apogée de sa saison, mais, le Grand Prix étant couru, il ne sera bientôt plus question pour les snobs de se montrer au boulevard. Le salon, au grand Palais du pont Alexandre, attire assez de monde. Il y a énormément de tableaux bleus, très bleus. Schaunard, le joyeux bohème, avait bien raison quand il écrivit sa cantate sur l' « Influence du bleu dans les Arts ». Au bois, l'allée des Acacias est toujours en faveur, mais le mouvement se déplace sensiblement de la Cascade vers Armenonville. Les environs de la capitale sont d'une fraîcheur charmante et la belle route de Versailles, qui passe presque tout le temps sous bois par Boulogne, St-Cloud et Marne-la-Coquette, pour arriver ainsi au Grand Trianon, est dans tout l'éclat d'une végétation estivale.

Quelques théâtres de genre ont fermé leurs portes, mais l'on peut encore passer une agréable soirée aux Variétés où l'amusante bien qu'un peu vieillotte opérette de Strauss, la « Chauve-Souris » (Die Fledermaus), est donnée dans d'assez bonnes conditions.

Je suis allé à l'Opéra, en compagnie de votre aimable correspondant Loret, voir le « Fils de l'Etoile », livret de Catulle Mendès, musique de Camille Erlanger. Je rappellerai brièvement le sujet. Barko-Ké-Ba (ce qui signifie Fils de l'Etoile) est un hébreu qui vit sous l'empereur Hadrien et se croit destiné à rétablir le temple de Jérusalem. Il est secondé par Akida, grand-prêtre et mage, dont il aime la fille, la tendre Séphora. Mais l'esprit de la volupté veille sous les traits de l'enchanteresse Lilith et le Fils de l'Etoile ne tarde pas à la préférer à Séphora. Il vit avec elle dans la cité sainte qu'il a réussi à fonder. La fille du grand-prêtre ne pense qu'à éloigner Lilith et elle rêve, — rêve qui devient une réalité pour le spectateur — qu'elle se glisse dans le camp du général romain Julius Severus, chargé de combattre le Fils de l'Etoile, et qu'elle parvient à lui couper la tête. Elle veut par ce haut fait ramener à elle le Prophète. Mais, dans le sac qui devait contenir la tête du général, on ne retrouve qu'une pierre, ce qui provoque les ricanements de Lilith. Pourtant tout cela a désabusé le Fils de l'Etoile qui, las de vivre dans la molesse, chasse Lilith. Trop tard. Les troupes du général ennemi entrent victorieuses dans la Ville Sainte. Les deux amants meurent ensemble et les prêtresses de la Volupté acclament leur Dieu, vainqueur du Dieu de Jacob.

Ce sujet, traité en cinq actes, est pompeusement ennuyeux et terriblement boursouflé. Les scénarios qui ne sont pas absolument modernes n'intéressent plus guère, quelques soient les idées philosophiques qui les ont inspirés, et je doute que le « Fils de l'Etoile » réussisse en province — consécration à laquelle les auteurs parisiens tiennent pour le moins autant que les auteurs de province tiennent à la consécration de Paris. M. Erlanger connaît son métier, mais il est filandreux et il abuse du style en imitation. L'inspiration le seconde parfois, mais il arrive à son orchestration d'être plus tapageuse que puissante. Le ballet dans la tente du général romain est la meilleure partie de la partition. Il est plein d'invention, quoique les mêmes successions harmoniques s'y reproduisent trop souvent. Le décor de cette tente est vraiment digne de l'Opéra. Comme il s'agit d'un rêve, le décor précédent s'efface, fond à vue d'œil, et peu à peu, par une magique gradation de lumière, la tente apparaît Celle-ci se dissipe et s'évanouit à son tour quand il s'agit de ramener le spectateur dans la cité sainte. L'interprétation est confiée à d'excellents artistes. Mmes Bréval et Héglon remplissent respectivement les rôles de Séphora et de Litith. Le Fils de l'Etoile, c'est Alvarez, et M. Delmas prête son admirable voix au grand-prêtre Akiba. Ces artistes défendent vaillamment l'œuvre de M. Erlanger, mais celle-ci, je le répète, ne m'a pas enthousiasmé. Je pense que ce compositeur gagnerait à rester plus français et à éviter les complications inutiles.

Un dernier mot pour constater qu'à l'Opéra, le rideau se lève encore suivant l'ancien système et que le chef d'orchestre est placé au centre de sa phalange, ce qui lui permet de dominer tout son monde sans être trop éloigné de la rampe.

* * *

J'ai eu l'occasion d'assister, au Trocadéro, au second concert du Conservatoire de Mimi Pinson, organisé par les ouvrières parisiennes, et, cette fois, j'ai vraiment été enchanté de ma soirée. On sait que Gustave Charpentier, l'auteur de « Louise », a su grouper autour de lui les jeunes ouvrières montmartroises et fonder, avec elles, une école de musique qui est comme le Bouillon-Duval des Conservatoires. Les résultats ont été aussi imprévus que satisfaisants. L'œuvre est d'ailleurs subventionnée par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et par le Conseil municipal de Paris.

L'immense hall du Trocadéro était bondé et le public était essentiellement parisien. Les élèves de Charpentier, vêtus avec une coquette simplicité, viennent prendre place sur l'immense estrade. Elles le font en chantant crânement le chœur des gamins de « Carmen » :

Avec la garde montante
Nous arrivons, nous voilà...

Elles sont environ six cents à gravir les gradins et, le chœur de « Carmen » ne suffisant plus, elles entonnent le chœur des « Rois Mages », si populaire en Provence et que Bizet a si intelligemment utilisé dans l' « Arlésienne ». Puis, se détachant de la masse et s'avançant jusqu'au bord de la rampe, l'une d'elles, Mlle Petit, récite avec une mutinerie charmante la célèbre poésie de Musset :

Mimi Pinson est une blonde
Une blonde que l'on connait ;
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette, et qu'un bonnet !...

Je devrais citer tous les numéros du programme, si parisiennement féminin, car ces Demoiselles chantent, dansent et jouent la comédie. Elles font même de l'escrime. C'est ainsi que j'ai vu s'exercer douze ravissantes Montmartroises, dont six en rose et six en vert. Elles portaient aux pieds de jolies sandales d'escrime et sur la tête des amours de petits bonnets. Elles exécutèrent le mur avec un certain ensemble sous la direction de M. et Mme Gabriel. Deux d'entr'elles se livrèrent même à un assaut qui ne fut qu'élégant. Cela se termina par une démonstration de certains coups de l'escrime ancienne alors qu'il était permis de se servir de la main gauche et de faire passer l'épée derrière le dos. Mais la dague qu'employaient les Mignons, sous Henri III, pour parer et risposter de la main gauche, fut oubliée. C'est dommage.

Ai-je besoin de vous dire que l'on a chanté de nombreux chœurs ? On les chanta par groupe, car il y a plusieurs professeurs au Conservatoire de Mimi Pinson, mais on n'exécuta pas que des œuvres de maîtres et la chanson française, tantôt spirituelle, tantôt sentimentale, comme la « chanson de l'Aiguille », la « Chanson des Cerises » et la « Promenade du Paysan » alternèrent avec des fragments de « Mireille » (chœur des Magnanarelles), des fragments du « Songe d'une nuit d'été » de Mendelssohn et jusqu'à des pages de la « Damnation de Faust » de Berlioz, transposés pour voix de femmes, ce qui est plutôt discutable. Des solistes même se révélèrent, faisant entendre des voix fort agréables. Une pavane de Bruneau a été chantée et dansée et l'on a bissé un menuet que l'auteur, M. Welsch, a accompagné au piano. Ce sont Mmes Soufflet et Hougon, de l'Opéra, qui donnent le cours de danse.

Enfin Charpentier paraît, accueilli par un tonnerre d'applaudissements. L'obscurité se fait et tout à coup des flots de lumière bleue éclairent l'estrade, qui surgit comme un vivant bouquet de jeunesse et de fraîcheur. L'auteur de « Louise » dirige le chœur complet. Ce sont des « chants mêlés de danses sur le mode antique ». Il y a huit harpes d'accompagnement dans le haut de l'estrade. Puis, pour finir, reparaît la chanson de Mimi Pinson, mais cette fois chantée par tout le monde. C'est la chanson populaire de Bérat et les ouvrières montmartroises entonnent avec un entrain endiablé ce que l'on peut appeler la chanson de leur Conservatoire. Et le public acclame tandis que les fusées de rire clair partent de tous les coins de l'estrade.

Charpentier a eu là une belle idée et le Conservatoire de Mimi Pinson l'a rendu très populaire. C'est une œuvre utile, mais aussi un chef-d'œuvre de diplomatie.

Alors que jadis les artistes devaient se mettre bien avec les grands de la terre, il a voulu avoir le peuple parisien avec lui et il y a réussi. Peu avant la fondation du Conservatoire de Mimi Pinson, il avait fait inviter les ouvrières montmartroises à une représentation de « Louise », et elles s'en étaient toutes retournées au cri de : « Vive Louise ! Vive Charpentier ! » C'est un compositeur aussi distingué qu'adroit et qui, un jour, probablement, sera le chef de l'Ecole française.

Impressions Zélandaises.

Je suis persuadé qu'il y a encore moyen de découvrir la Zélande. Beaucoup de touristes vont au loin à la recherche d'impressions inédites, mais ils ignorent ou feignent d'ignorer qu'à deux heures d'ici, ils peuvent en parcourant les îles de la Zélande, voir un pays aux mœurs typiques et d'une admirable richesse champêtre. En maints endroits, les coutumes et surtout les costumes sont demeurés à peu près intacts. C'est à l'île de Walcheren, aux superbes terres d'alluvion, que ces costumes se rencontrent surtout. Dans les campagnes on ne voit que cela, et, à Middelbourg même, la proprette petite capitale, ils jetteur leur note claire et pimpante. Dominée par sa tour élancée, son « Lange Jan », dont le carillon argentin égrène un peu trop souvent ses mélodies, la ville est comme entourée d'une atmosphère de tranquillité et de confort. Le dimanche matin, les chants y sortent en planant des temples protestants. C'est la patrie de l'amiral de Ruyter et au Musée (car il y a un Musée, œuvre d'une Société scientifique), on vous montre sont portrait ainsi que la roue que tout jeune encore. il faisait tourner. Le futur grand marin avait, en effet, débuté comme ouvrier tisserand. Dans ce même Musée l'on peut voir aussi une chambre zélandaise du temps jadis. C'est une sorte de petit musée Grévin. Un couple zélandais d'autrefois est à table, servi par une servante de l'époque. Les accessoires sont fort curieux et la collection de vieux Delft et de porcelaines de la fameuse Compagnie des Indes doit avoir une grande valeur. Ici, d'ailleurs, tout paysan a du vieux Delft et lorsqu'il vous reçoit dans le salon de sa ferme, il sort le service à thé des grands jours. Dans une autre salle on vous montre, d'une manière fort intéressante, comment se cultivent les huîtres de Zélande. Le travail est fait surtout par des femmes qui, bottées jusqu'aux hanches — s'en vont aux bons endroits déposer dans l'eau des tuiles bleues, auxquelles les jeunes huîtres s'accrochent, paraît-il, de préférence. Au bout d'un certain temps, ces tuiles sont précieusement transportées, dans les parcs où on les conserve en les classant par années. C'est entre quatre et cinq ans que le précieux mollusque est livré au commerce ; alors les tuiles bleues, débarrassées de leur fardeau, s'en retournent à la mer, recommencer leur rôle véhiculaire.

Au sortir du canal de Middelbourg, se trouve Veere, le curieux village à la tour ronde et massive. De là on peut naviguer agréablement jusqu'à Zierikzee en longeant les îles de Noord et Zuid-Beveland et en traversant l'Escaut Oriental. De très loin on aperçoit sa formidable tour carrée derrière laquelle s'élève, tel un temple corinthien, l'église protestante. Très originale, la capitale de l'île de Schouwen est entourée d'une ceinture de promenades au bout desquelles un pont jeté sur le canal conduit à l'île de Duiveland. Ce sont de vrais Ruijsdael que ces promenades, sillonnées de clairs ruisseaux et ombragées d'arbres séculaires, vénérés des habitants. A Anvers, sans aller jusque-là, on devrait bien prendre un peu la verdure en considération et ne pas, comme on a pu le constater parfois, mutiler jusqu'aux arbres de nos boulevards. Il n'y en a déjà que trop peu chez nous.

Goes, capitale de l'île de Zuid-Beveland est moins typique que Zierikzee, mais j'ai trouvé un grand charme à Dombourg, sur la côte occidentale de l'île de Walcheren. Cette petite plage, avec ses bois tortueusement plantés près des dunes, et où les effets de lumière changent constamment, est vraiment captivante. J'espère bien qu'aucun groupe financier n'aura l'idée de la moderniser et d'y construire quelqu'affreux casino mondain, genre « Valse bleue ». La maison des bains actuellement au haut de la digue, dépare déjà ce petit ensemble d'un cachet merveilleux.

La Flandre Zélandaise, de l'autre côté de l'eau et limitrophe de notre pays, n'est plus aussi intéressante. Les costumes et les mœurs s'y perdent ; on y est trop en

Flandre. Pourtant la petite ville de l'Ecluse (Sluis) est gentillette avec sa tourelle aux clochetons gothiques.

Prise dans son ensemble, la Zélande reste donc curieuse à parcourir. Les paysans y ont l'air d'être en bronze et leurs femmes en porcelaine. Quant aux petites filles ce sont des vrais joujous vivants, avec leurs petites têtes entourées de dentelles et de breloques dorées. Seulement lorsque la Zélandaise un peu cossue veut faire de la « mode latine », elle arrive à des résultats plutôt négatifs.

Les Zélandais ne sortent de leur tranquille impassibilité que le jour du marché. A Middelbourg, cet important évènement a lieu le jeudi. Mais quand ce jour-là coïncide avec la kermesse, oh ! alors, c'est complet. Après le marché au beurre, que les quelques touristes ayant été en Zélande connaissent et où l'on peut toujours voir quelqu'artiste prenant des croquis — quand les œufs, le beurre et les fruits sont vendus, les femmes s'en retournent à la grand'place. C'est là que les hommes traitent les affaires de leur côté. Tous ont le gilet de velours aux médailles d'argent, les cheveux tombant dans le cou, et parfois d'amusants couvre-chefs. Ils sont arrivés dans leurs carrioles aux bâches d'une blancheur éblouissante et aux roues invariablement vertes et bleues. Et vers le soir ce ne sont pas seulement les naturels de Walcheren qui viennent pour le grand jour, — ou plutôt la grande soirée — mais aussi ceux de toutes les autres îles, depuis Axel jusqu'à Brouwerhaven. Les boutiques et les échoppes s'animent, les conversations se font plus bruyantes dans les « Koffiehuizen », la place s'éclaire et, sous la silhouette protectrice du gothique hôtel de ville, tandis que tintinnabule le joyeux carillon du « Lange Jan », commence une des ces kermesses rutilantes, truculentes, aux rires larges et sonores, aux danses lourdes et fortement rythmées, comme en savaient peindre David Teniers et Jan Steen.

Impressions d'Italie.

Les grèves.

Je m'étais proposé de me rendre par étapes à Florence et à Venise, attiré par la pâle Adriatique et les paysages toscans, et aussi afin de pouvoir y admirer les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture anciennes ; j'avais compté sans la grève générale. Vous saurez, à l'heure qu'il est, comment les carabiniers ont été amenés à tirer sur les mineurs de Sardaigne et comment les ouvriers se sont levés dans l'Italie entière pour protester contre la mort tragique de leurs camarades et pour exiger que le gouvernement ne fasse plus, à l'avenir, intervenir la force armée en cas de conflits sociaux.

Pendant la toujours superbe traversée du Gothard, on m'avait bien dit qu'une grève venait d'éclater à Milan ; mais je n'avais guère prêté attention au propos. Cependant, en arrivant à destination, je fus étonné de ne pas trouver à la gare les omnibus des hôtels et de devoir gagner mon gîte à pied. Le lendemain matin, on m'assura que tout était fini et je décidai de partir pour Plaisance. A mi-chemin de la gare, l'omnibus de l'hôtel fut assailli par une bande de grévistes furieux, qui se jetaient à la tête des chevaux et les empêchaient d'avancer. Je refusai néanmoins d'obéir à l'injonction qui me fut donnée de descendre, et mon cocher rebroussa chemin. Je crus que nous allions retourner à l'hôtel, comme une masse d'autres omnibus auxquels il venait d'arriver la même mésaventure. Mais mon conducteur parvint à la gare par des chemins détournés et je pus enfin m'embarquer pour Plaisance. C'est une charmante petite ville, que j'ai trouvée en un état de tranquillité parfaite, et où je me suis rendu à la fameuse église de San-Sisto, pour laquelle Raphaël a peint, il y a quelque quatre cents ans, l'admirable Madone dite de St-Sixte qui passe pour son chef-d'œuvre. Elle se trouve à Dresde, comme on sait et elle est remplacée au maître-autel de San-Sisto par une copie d'Avanzini, un élève de Raphaël.

La petite ville de Plaisance, si pittoresque avec ses rues tortueuses et ses murailles toutes rouges, possède une place ravissante : la place de Cavalli, où se trouve le palais municipal, un monument de XIIIme siècle. Le premier étage est en terre cuite et les créneaux en sont fort gracieux. Les statues équestres des deux ducs Farnèse, jadis seigneurs de la ville, ornent cette place. Ce sont des bronzes splendides, auxquels la patine du temps a donné d'admirables nuances verdâtres. Tout cela fait un ensemble typique et, de plus, la place de Cavalli est fort animée.

Rassuré par la tranquillité de Plaisance, je me dirigeai sur Parme, mais là je suis tombé en pleine agitation gréviste. Pas d'omnibus à la gare, et à nouveau je fus obligé, au milieu de groupes à l'espect rébarbatif, de gagner l' « Albergo Centrale Croce Bianca », où l'on me dit que le mouvement était très sérieux, qu'on n'en voulait pas aux étrangers, mais qu'on ne pouvait rien me garantir, quant au service vu que les grévistes réclamaient impérieusement la fermeture immédiate de tous les hôtels de la ville...

A l'heure du dîner, en effet, les grévistes vinrent sommer le personnel de les suivre et ils furent obéis. L'hôtel était bondé de voyageurs et tous, nous nous demandions comment les choses allaient marcher. Tout-à-coup, on vit reparaître le personnel, qui ne tenait nullement à faire grève. Comme l'hôtel avait deux issues, il était sorti par une porte pour rentrer par l'autre. Et on dîna, mis en gaieté par l'incident.

Cependant, le soir la ville resta plongée dans l'oscurité et l'on entendait au loin les clameurs des grévistes. Le patron nous empêchait de sortir, et malgré le beau ciel de Parme, d'un superbe bleu foncé, les vociférations redoublées des ouvriers, au cours de leurs promenades nocturnes, rendaient la situation lugubre.

On se coucha, avec la perspective de n'avoir plus, le lendemain, ni pain, ni lumière, ni rien.

Au réveil, on nous annonça que les grévistes fermaient de force toutes les boutiques. Je voulus m'en rendre compte et je sortis. En effet, la ville prenait un aspect peu engageant. J'entrai dans une église pendant la messe : Italiens et Italiennes se livraient aux dévotions les plus démonstratives, se couchant entièrement sur les dalles. Et les cris faisaient rage au-dehors et le constraste était saisissant.

A l'hôtel, le patron nous déclara qu'on ne permettrait plus au personnel de rentrer par l' « autre porte » et qu'il fallait partir. Le brave homme, tout épeuré, fit charger les bagages sur des camions et le personnel nous accompagna à la gare. La traversée de Parme, en pareil équipage, n'avait rien de réjouissant.

A la gare nous apprîmes que le mouvement avait gagné l'Italie entière. Quel contre-temps pour les touristes! Les Anglais, généralement flegmatiques cependant, étaient surtout furieux.

Je pris le premier train en partance pour Milan, J'y trouvai la gare gardée par les bersaglieri, à l'intérieur, et la cavalerie, à l'extérieur. Les grévistes avaient, paraît-il, fait sauter les rails à Gênes et à Turin, et on voulait les en empêcher ici. J'eus un instant l'idée de me rendre aux Iles Borromées, par Arona et le lac Majeur, mais le personnel de la gare ne garantissait plus le service, et je pris un train suisse, qui devait me conduire à Chiasso, station frontière.

En route on m'assura que Côme était tranquille. Je m'y arrêtai. En effet, le calme y règnait, mais, tout de même, l'ordre avait été troublé comme ailleurs. On avait voulu fermer les hôtels, le funiculaire du Mont Brunate avait été arrêté ainsi que la navigation des bateaux du lac. D'ailleurs, les journaux ne paraissaient plus et le patron de l'Hôtel Volta, qui venait de rouvrir sa porte, ne savait absolument rien de ce qui se passait hors de Côme.

Enfin, ce matin, j'appris que tout était fini. Au surplus, on fêtera demain l'anniversaire de l'entrée des troupes italiennes à Rome, c'est une fête nationale.

Les pertes des hôteliers italiens seront, m'assure-t-on, considérables et les voyageurs n'ayant à leur disposition qu'un nombre de jours de vacances restreint, seront bien déçus.

Je compte, quant à moi, me remettre en route le plus tôt possible, et, après les ennuis d'une agitation sociale, goûter bientôt les joies sereines que procurent le spectacle de la nature et l'admiration des chefs-d'œuvre de l'art.

———

De Côme à Florence.

J'ai eu l'occasion de raconter comment, pour aller vers Florence, j'ai dû rebrousser chemin jusqu'à Côme. Je n'ai par tardé à y apprendre que tout rentrait rapidement dans le calme, car, à quelques incidents près, l'importance des grèves a été fort exagérée. J'ai pu rapidement regagner Parme, mais je n'ai plus retrouvé son profond ciel bleu. Cette fois, c'était le soleil qui s'était mis en grève. Cela ne m'a pas empêché d'aller voir Salsomaggiore, une charmante station thermale aux eaux salines, blottie au pied des Apennins. La promenade y est délicieuse et les collines verdoyantes et couvertes de vignes, pas beaucoup plus élevées que les collines provençales au bord du Rhône, offrent des points de vue d'une fraîcheur particulière. On m'affirme qu'au début de l'année toute cette contrée est un vaste et embaumant parterre de violettes.

Parme est presque la patrie de Verdi en ce sens que le village de Roncole, où il est né, est tout proche. On a prétendu que les paysans de la contrée chantent les chœurs du maître en travaillant. J'ai bien aperçu des laboureurs, mais ils peinaient silencieusement. En revanche, sur la façade d'une maison sans apparence, j'ai pu voir une modeste inscription, rappelant le maître disparu. Lorsqu'a surgi le chantre formidable de Bayreuth, bouleversant en quelque sorte toutes les écoles musicales, on a dit beaucoup de mal de Verdi. On a peut-être trop oublié qu'il sût se rendre compte de l'immense évolution qui s'accomplissait et que non seulement, il écrivit « Aïda » après la « Traviata », mais qu'après « Aïda » il composa « Falstaff ».

J'ai eu l'occasion à Parme de voir les débris de ce qui fut jadis le théâtre Farnèse. Leur aspect est lamentable. On a dû les couvrir d'une vulgaire toiture en tuile pour les empêcher de crouler tout à fait. On vous empêche même de monter dans les loges, les escaliers n'étant pas sûrs. La scène est encore accessible. Il n'y a ni fauteuils ni parterres. Les fresques sont à peu près effacées et le rideau a disparu. Mais, une impression se dégage de ces ruines : on mesure l'influence de ces puissantes familles italiennes qui créèrent des centres d'art partout, la maison d'Este à Ferrare, les Polentani à Ravenne, les Scala à Vérone, les Asinelli à Bologne, les Doges à Venise et enfin les glorieux Médicis à Florence. Il est permis de penser que la multiplicité de ces foyers intellectuels valait mieux qu'une centralisation étouffante.

Modène est une ville presqu'entièrement construite en arcades et ses églises sont fort originales, comme c'est généralement le cas en Italie. On y rencontre des autels où le retable est remplacé par une sorte de grotte renfermant des scènes sculptées d'un effet fort curieux. Mais Modène est une petite ville italienne et quand on arrive à Bologne, le contraste est grand. Quoique, en général, les rues soient étroites et sans trottoirs, le mouvement y est intense, surtout à la place de Neptune, où se trouve la fameuse fontaine de Jean Bologne. Il y a des tramways électriques à Bologne ; c'est une entreprise belge à la tête de laquelle se trouve M. Fris, notre sénateur malinois. L'entreprise est, paraît-il, florissante, mais on éprouve quelque difficulté à faire circuler les voitures à travers des rues par trop étroites.

C'est à Bologne que j'ai vu tomber en Italie la première averse. Les cochers de fiacre ont immédiatement fixé à leur siège au moyen de cordes multiples, des parapluies énormes, verts et rouges, sous lesquels ils conduisaient leur guimbarde d'une façon typique. Ah ! ils ne sont pas du Nord !

Je n'ai pas qualité pour parler longuement des tableaux qui attirent mon attention. Et Dieu sait si j'en vois! Cependant il y en a un qui m'a particulièrement intéressé. C'est la patronne des musiciens, sainte Cécile, peinte par Raphaël. Elle est au musée de Bologne, égarée parmi les œuvres au coloris criard des Bolonais. Sainte Cécile, entourée de Saints, s'accompagnait de sa lyre, lorsque, les cieux s'entr'ouvrant, elle entend le chœur des anges répéter son inspiration. Saisie d'extase, l'instrument va lui glisser des mains, tandis que Saint Paul, à ses côtés, médite profondément. Ce tableau est d'une idéale beauté. Qu'on me permette aussi de mentionner l' « Incoronato » du Corrège, fresque qui se trouve à la Bibliothèque du Musée de Parme. Le Christ, assis, couronne sa Mère agenouillée devant lui. Le calme grandiose du Christ impressionne déjà, mais l'émotion, l'extase de la Vierge, son bonheur rayonnant doivent émerveiller le visiteur le plus profane.

En visitant toutes les collections, on constate une fois de plus combien il y a de touristes pressés, trop pressés. Ils courent à travers les salles, passant rapidement à côté des merveilles, ou se contentant d'impressions fugitives. Pour voir quelque chose en Italie, du moins pour se rendre compte de ce que l'on voit. il faut y mettre

le temps, car les plus petites villes et même beaucoup des villages offrent de l'intérêt. Il faut même quitter un peu les grands hôtels, descendre à la « locanda » qui vous rapproche des mœurs du pays.

De Bologne à Florence, le trajet à travers les Apennins par la vallée du Reno est tout à fait agréable. La Toscane est superbe. Malheureusement, j'ai fait le trajet par un temps gris et la pluie n'a pas tardé à tomber. Cela contrariait surtout une dame américaine qui se trouvait dans le même coupé que moi :

— Cette route est si belle, me dit-elle, lorsqu'elle est faite sous un ciel bleu et par un clair soleil !

— Vous la connaissez donc, Madame?

— Je crois bien ! Je l'ai parcourue il y a une vingtaine d'années. J'ai fait alors en Europe une visite trop courte. Je n'y suis restée que deux ans, mais cette fois, je prolongerai mon séjour. Il n'y a guère que la traversée qui compte ; une fois sur le continent, les distances ne sont plus rien. J'ai passé le printemps aux lacs d'Italie et l'été en Suisse. Je vais passer l'automne à Florence. Pour l'hiver, je verrai. .» Elle s'interrompit pour me montrer la petite ville de Pistoja à une grande profondeur au milieu de la plaine toscane, avec ses maisons jaunies, elle avait, comme beaucoup de petites villes italiennes vues à vol d'oiseau, l'air d'un beau pâté en croûte posé sur le gazon.

Pistoja, c'est déjà les environs de Florence et bientôt le train entra en gare. J'étais vraiment attristé d'arriver ainsi par la pluie, mais, la nuit, un bienfaisant orage balaya l'atmosphère, et ce matin le ciel était tout bleu, de ce bleu si profond des tableaux du Corrège et du Titien, auquel on ne croit qu'après l'avoir vu en nature. C'était le temps rêvé pour visiter la ville des merveilles de l'art, l'Athènes des temps modernes.

*
*   *

Je viens de passer huit jours à Florence et je me suis assez orienté dans cette ville merveilleuse pour pouvoir la visiter sérieusement une prochaine fois. Mon premier soin a été de me rendre à la galerie des Offices et au Palais Pitti.

Je me suis longuement arrêté dans la fameuse salle de la « Tribune » et celle de la Vénus de Médicis attribuée à Cléomène. C'est une idée magistrale d'avoir, dans cette galerie qui comprend une quantité de chefs-d'œuvre de toutes les écoles, réuni dans une petite salle les plus beaux, les plus purs d'entr'eux. Est-ce parce qu'on sait d'avance qu'on va se trouver en présence de toiles incomparables, mais tous ceux qui pénètrent là, demeurent recueillis et silencieux. Pour ceux qui l'ignorent, je dirai qu'il y a ici quatre toiles flamandes admirables : deux Rubens, le portrait d'Isabelle Brant, sa première femme, et « Hercule entre le Vice et la Vertu » ; puis deux Van Dyck, le fameux portrait équestre de Charles-Quint et celui du duc de Montfort.

J'ai visité les églises, où l'on voit en général très mal les œuvres d'art, les jardins Boboli, c'est-à-dire le parc Royal attenant au palais Pitti et qui est digne du « Songe d'une nuit d'été », puis les appartements royaux, l'argenterie incroyable des Médicis, à laquelle les plus grands artistes ont travaillé, et leur bibliothèque aux manuscrits inestimables. J'ai vu bien d'autres choses encore, mais j'ai surtout admiré à San-Lorenzo la chapelle construite par Michel-Ange et servant de mausolée à la famille Médicis. Une merveille ! On y voit le monument de Julien de Médicis et de Laurent le Magnifique. C'est sur le premier que se trouve la célèbre statue de la « Nuit », représentée par une femme endormie. Un poète du temps a dit que cette femme était bien vivante, et que pour s'en assurer, il n'y avait qu'à l'éveiller.

La ville de Florence m'a paru remarquable par la politesse de ses habitants ; il est vrai que le Toscan a un charme qui ajoute à l'urbanité. Dans les rues, on voit beaucoup de types qui semblent avoir servi de modèles au Titien ou au Tintoret. Les Saint-Sébastien vous serviront peut-être des œufs frits au restaurant, et les madones vous vendront du mauvais tabac turc, mais cela ne fait rien, l'illusion persiste, c'est la même race.

A l'Alhambra, où j'ai passé une soirée, on joue une revue d'actualité où l'on blague précisément le bourgeois florentin qui ne parle que de l'art du passé, qui se survit obstinément, et où Raphaël finit par blaguer agréablement Michel-Ange. Mais il y a d'autres scènes dans la revue : l'eau, le gaz, les tramways y fournissent ample matière à couplets satiriques et l'on n'oublie même pas les pigeons, ces nuées de pigeons qui entourent d'un vol idéal les palais de la peinture. Tout le temps on tombe sur le dos de la municipalité, dirigée par le syndic marquis Nicolini.

J'ai eu aussi l'occasion d'assister à une soirée dominicale aux Arènes Nationales, où l'on donnait une représentation populaire de la « Traviata ». L'immense salle était bondée. Dans la piste les fauteuils et les parterres étaient représentés par des chaises, qui, quoique payantes, appartenaient au premier occupant. Les loges seules étaient réservées. J'étais curieux d'entendre de la vraie musique italienne. L'orchestre m'étonna par la rudesse de ses cuivres et par la douceur de ses cordes. Le prélude du quatrième acte se joue rideau levé. Violetta est couchée, veillée par sa camériste, et les Italiens, décidément friands d' « intermezzi », bissent le prélude .D'ailleurs, au théâtre on écoute surtout quand la toile est levée. On a d'ailleurs bissé un tas de choses, même les couplets du Père, chantés par le baryton Gino Tessari, le plus beau chanteur de la troupe. La musique italienne de l'ancien répertoire, interprétée avec fougue par des comédiens exubérants et des violons dont l'attaque à la corde est irrésistible, a toujours du mérite, mais ce ne sont pas les noms de Bellini, Donizetti et Verdi que je mets en regard de ceux de Raphaël et du Titien. Je songe plutôt à Palestrina et Pergolèse, avec leur admirable école de contrepointistes.

La foule, religieusement attentive pendant le spectacle, se montre des plus animées pendant l'entr'acte. On s'interpelle de loin, on fume. Il n'y a pas de vestiaire et j'ai vu des gens entrer avec leur vélo.

Au printemps, il y a ici le théâtre Verdi, le théâtre Pergola et de grands concerts se donnent à la salle Philharmonique.

Puisque je parle musique, je vous dirai que j'ai vu le récent tombeau de Rossini a San-Croce. Il y a quinze mois que l'on a fait revenir son corps de Paris. Le monument, simple, mais de bon goût, est du sculpteur Cassioli. Cette église de San-Croce, avec ses anciens cloîtres franciscains, est un vrai panthéon italien où Michel-Ange repose en face de Galilée.

Les environs de Florence sont superbes. En montant sur la tour du « Palazze Vecchio » (Palais Vieux), si l'on se donne la peine d'aller jusqu'à la flèche, jusqu'à « Marzocco », le lion de Florence, on aperçoit tout autour de la ville cette belle ligne de collines bleuâtres qui délimite la luxuriante vallée de l'Arno. Il n'y a que les toits rouges, sales des maisons qui défrisent et l'on a peine à s'imaginer que, sous ces tuiles banales des musées, reposent tant de chefs-d'œuvre. Ces environs merveilleux, il faudrait des semaines pour bien les connaître. J'ai rapidement parcouru les Cascine, les anciennes métairies de Médicis, le bois de Boulogne des Florentins, la promenade des Collines (les Colli) bordée de lauriers roses, Fiesole, le vieux Florence, la patrie du divin peintre Beato Angelico, où j'ai pu voir, pour la première fois, les restes d'un théâtre romain. Partout les points de vue sont surprenants, mais, à Vallombrosa, au haut de la chaîne du Protomagno, le panorama devient prestigieux. Tout au fond de la plaine serpente l'Arno, semblable à un long miroir, brisé, et, sur les hauteurs boisées, des villas gracieuses émaillent la verdure de leurs clartés blanches. Les vignes sont des arbres ici, et quels fruits ! Je regrette de n'avoir pu aller jusqu'à l'ancienne Abbaye des Camaldules. Des neiges précoces ne permettent plus d'arriver là haut, sur la crête extrême des Apennins. J'aurais voulu savoir s'il est vrai qu'on peut y découvrir, par un beau soleil, la mer Tyrrhénienne, d'un côté et l'Adriatique de l'autre...

C'est avec regret que je m'éloigne de Florence, mais j'y reviendrai avec joie, et, cette fois, ce sera au Printemps.

*
* *

Je suis arrivé à Ferrare le soir, et lorsque j'ai vu, par un beau clair de lune, la noire silhouette du château d'Este se dresser devant moi, le tragique souvenir de Lucrèce Borgia m'a obsédé. La massive construction, flanquée de quatre tourelles et entourée d'eau représente un sombre passé. De rares et furtifs passants circulant tardivement dans cette petite ville où le moyen-âge a laissé des empreintes si vivaces, contribuaient à reporter mes pensées aux débuts du seizième siècle, lorsque Ferrare était dominé par Alphonse 1er d'Este, et je résolus de visiter le château dès le lendemain matin.

J'y pénétrai par un soleil rayonnant et j'y vis tout simplement les bureaux d'une préfecture de province, avec qelques plafonds décorés par d'anciens peintres de Ferrare. Aucun souvenir de la fameuse Lucrèce. Je ne pus même voir son tombeau qui se trouve dans une église que l'on restaure en ce moment.

En revanche, on me conduisit dans les cachots du château. J'avais pour guide la

plus horrible vieille que l'enfer ait vomie. Bossue, borgne et bancale, elle avait, déclarait-elle, quatre-vingt-dix ans passées. Armée d'une lanterne sourde, elle me précéda dans d'affreux et profonds sous-sols. Elle m'expliquait les supplices qui y avaient eu lieu comme si elle y avait assisté et finit par me montrer l'oubliette où le duc Malatesta fit enfermer sa femme Marisina qui l'avait trompé avec son fils naturel Hugues. Ce détail m'intéressa d'autant plus que nos concitoyens Frans Gittens et Edward Keurvels choisirent cet épisode pour sujet de leur drame lyrique « Parisina ».

A côté de son château de sinistre mémoire, Ferrare a de coquettes promenades et de vieilles et curieuses demeures patriciennes. Celle de Lucrèce Borgia est en ce moment occupée par de simples bourgeois.

Padoue est plus vaste que Ferrare, plus animée aussi. Un effort sérieux paraît y être fait en vue de la modernisation. Quelques rues bien éclairées à l'électricité et sillonnées par un tramway qui n'est encore qu'à traction chevaline sont vraiment agréables le soir. Pour ce qui est de l'art ancien, Padoue renferme une merveille : la Madona dell' Arena, chapelle qui occupe l'emplacement d'un ancien amphithéâtre romain, et renferme les plus belles fresques connues de Giotto, lequel passe pour l'initiateur de l'art de la Renaissance. Elles ont dû être retouchées, mais elles donnent néanmoins au profane une idée claire de ce qu'était la peinture au début du quatorzième riècle.

Je brûlais d'arriver à Venise. On m'en avait dit beaucoup de bien et beaucoup de mal. D'aucuns la disaient d'une morne tristesse, d'autres lui trouvaient une poésie presque orientale.

Ce côté de la Vénétie ressemble un peu à la Hollande, quoiqu'il y ait de petites Alpes vénitiennes. Dès que les marécages apparaissent, la brise du large se fait sentir. Le train roule sur un pont immense, à ras des eaux, traversant la lagune morte. Au loin, par un beau soleil couchant, Venise surgit de l'Adriatique comme une vision qui peu à peu se précise...

C'est en glisant en gondole sur le grand canal bordé de palais patriciens que se révèle la poésie de Venise, résultant tout entière du contraste de son passé grandiose avec sa tranquillité actuelle. Même une véritable émotion vous étreint lorsque, vers le soir, on débouche du quai des Esclavons, par la « piazetta », sur l'immense place Saint-Marc. Entourée de palais splendides, éclairée féériquement et dominée par l'église St-Marc, dont les ors byzantins et les mosaïques scintillent dans la nuit, elle vous apparaît dans un éblouissement. Les éclatantes fanfares d'une musique militaire et une foule grouillante achèvent de vous donner une idée de ce que devait être Venise au temps de sa puissance.

Comme à Florence, j'ai vu ici bien des tableaux, bien des œuvres d'art, tant à l'Académie de peinture qu'au palais des Doges, tout rutilant d'or et de porphyre. Au milieu de cette débauche décorative et du coloris presqu'aveuglant des Vénitiens dont nos grands Flamands surent habilement s'inspirer, j'ai particulièrement admiré deux œuvres : d'abord le plafond de Veronèse — le peintre « argenté », dans la salle du terrible Conseil des Dix. La composition est dominée par un groupe superbe représentant un vieillard oriental, robuste encore, et ayant l'air de se souvenir d'une existence heureuse et fière, tandis que, derrière lui, l'observe une jeune femme d'une beauté mélancolique. C'est ensuite, à l'Académie, l'Assomption du Titien, le triomphe du maître. Voilà ce qu'en profane j'ai admiré sans réserve dans ces palais où, avec le Titien et Veronèse, règne le Tintoret. Les artistes vénitiens, comme on sait, font intervenir leurs doges dans leurs tableaux religieux et leurs saintes familles sont souvent habillées à la vénitienne. Veronèse surtout fait parfois, sous ce rapport, de piquants anachronismes. En tous cas, toutes mes prédilections vont à la galerie Pitti, de Florence ; l'art de Raphaël, dans sa touchante simplicité, m'émeut davantage.

C'est en circulant en gondole sur ses canaux silencieux et à pied par ses ruelles si étroites que deux personnes ne peuvent y marcher de front, que l'on voit vraiment Venise et que l'on savoure sa mélancolie sereine. On ne se lasse pas de rêver sur le Rialto, cette merveille du grand canal, où les gondoliers qui manœuvrent toujours leurs embarcations debout, et d'une seule rame, réunissent parfois leurs gondoles pour chanter en chœur quelques couplets populaires qui tiennent parfois de la méloppée. Leurs chants sont d'une justesse parfaite et leurs voix assez agréables.

J'ai côtoyé un enterrement vénitien, c'est-à-dire un enterrement en gondole, car, ici, le citoyen le plus pauvre tient à ce que son corps aille au cimetière en gondole couverte du drap mortuaire. La barque, en ce cas, est amplemant fleurie et les gondoliers, tout de rouge habillés, se transforment en croque-morts. La famille suit de même, et, lentement on se dirige vers la lagune désolée où se trouve le cimetière.

Des anciens palais patriciens du « Canal Grande », bien peu sont encore occupés par des nobles. Le comte de Chambord, pourtant, a longtemps habité Venise, et don Carlos d'Espagne y réside en ce moment. Je l'ai vu passer dans une gondole magnifique, entouré de nombreux gondoliers en livrée. La plupart des palais sont à présent des hôtels, des banques, des postes, voire même des entrepôts de marchands de vin ! On continue seulement à peindre les poteaux qui se trouvent dans l'eau, devant chaque palais, et l'on conserve ainsi les couleurs et parfois les armoiries des anciens propriétaires. Je me représentais ces patriciens de la grande république se promenant dans leurs riches gondoles où s'en allant en mer sur leurs carènes puissantes, quand mon gondolier me tira de ma rêverie en me montrant le palais Vendramin où était mort Moussiou Waniere, il maestro di musico...

En effet, je me souvins que le Maître était mort à Venise en 1883, et j'entrai dans le palais. Un obligeant majordome me reçut. Il me dit que le duc della Grazie, qui alors déjà était propriétaire du palais Vendramin, en avait loué le rez-de-chaussée à Wagner. Celui-ci n'y vint qu'une fois ; peu après son arrivée, une crise cardiaque l'emporta en quelques secondes. Sa famille ramena à Bayreuth jusqu'au dernier souvenir du maître, et aujourd'hui le rez-de-chaussée est loué à une famille anglaise qui fait de fréquents séjours ici. Le duc della Grazie est fils du second mari de la duchesse de Berry. Aussi ai-je trouvé dans les grandes salles du premier étage une foule de souvenirs des Bourbons.

Dans les églises vénitiennes il y a abondance d'œuvres d'art. Je citerai en passant le monument du Titien, et celui, bien plus artistique, de Canova, où l'on conserve le cœur du célèbre sculpteur. Sa main droite est au Musée et son corps à Possagno, près de Venise, où il naquit. Plus modeste est le tombeau de Veronèse à San- Sebastiano : une dalle avec inscription et le buste du peintre accroché au mur d'à côté. Voilà tout pour l'artiste qui remplit cette église de chefs-d'œuvre !

J'allais oublier de dire, en parlant des monuments de Venise, que les fondations du nouveau Campanile sont achevées. On m'assure que, d'ici quatre ans, l'élégante tour sera achevée.

Que vous dirais-je encore? J'ai excursionné dans les environs de Venise, que l'on découvre parfaitement, d'ailleurs, du campanile de San-Giorgio Maggiore, j'ai vu souffler le verre de Murano, j'ai vu travailler de la dentelle, enfin j'ai poussé jusqu'à Chioggia (prononcez Kioszia), l'ancienne rivale de Venise. C'est à regret également que j'ai quitté la cité des lagunes. En retraversant le pont de Mestre et en la voyant redescendre dans les flots, il me semblait voir resurgir l'autre, la grande, celle du passé, avec ses monuments incrustés d'or, ses reflets et ses parfuns d'Orient, ses souvenirs de Byzance.

Venise. — Le lac de Garde. — Un coin du Tyrol. La Chartreuse de Pavie.

Vérone m'a plu infiniment. Est-ce parce qu'en venant de Venise on éprouve un plaisir tout spécial à circuler à pied dans une ville et à y voir passer le tram ? En tous cas, cette cité à la fois fraîche et vieillotte mérite une visite, et j'ai pu m'assurer que les personnages de marque ne la dédaignent pas. M. Chamberlain vient de le quitter et le duc de Cumberland-Brunswick, voyageant sous le nom de comte Diepholz, avec une suite de vingt-deux personnes, y fit un court séjour la semaine dernière. Ce fut un évènement de l'Albergo do la Colomba d'Oro ! Traversée par l'Adige au cours impétueux, Vérone se trouve non loin des Alpes du Tyrol, dont les cimes neigeuses forment un remarquable fond de tableau. Sur la place Victor-Emmanuel s'élève un immense amphithéâtre romain, pouvant contenir au moins vingt mille personnes. Les quarante-trois gradins sont dans un si bel état de conservation que les restaurations ont dû être nombreuses. De l'autre côté de l'Adige, à Véronetta, on montre aussi des fragments de théâtre romain avec un emplacement que l'on croit avoir été celui de l'orchestre. Les fouilles ayant continué, on s'est aperçu que cette arène se continue au-dessous d'une vieille petite église située sur une colline et sous un tas de maisons environnantes, et l'on a décidé de sacrifier les maisons et peut-être même l'église à la reconstitution de ce théâtre antique. Les travaux ont d'ailleurs commencé, et j'imagine que certains habitants des maisons condamnées ne doivent pas, malgré une juste indemnité d'expropriation, apprécier énormément de telles découvertes archéologiques.

Et Roméo et Juliette ? Vous pensez bien que je me suis ingénié à retrouver des souvenirs des deux amants immortalisés par Shakespeare. On prétend montrer la tombe de Juliette, près d'un ancien cloître de Franciscains. C'est un sarcophage ouvert, sous un énorme baldaquin en pierre. Comme fond de tableau : un petit jardin dominé par un grand saule pleureur. Quelques couronnes sont accrochées au sarcophage, qui est rempli de cartes de visites. Ce sont surtout des Anglais et des Américains qui viennent faire ce pélérinage et qui y laissent ainsi leur nom. Beaucoup de cartes de visites sont même accrochées aux murailles.

La maison de Roméo Montagu n'est pas loin des fameux tombeaux des Scaliger — car la famille des Scala, très orgueilleuse et jadis maîtresse de Vérone, s'est fait élever des monuments vraiment somptueux. La « Casa » de Roméo est toute petite. En bas il y a une boutique de ferraille où un forgeron travaille en chantant à tue-tête. Au premier étage, où j'étais monté par curiosité, je me suis trouvé en présence d'une accoucheuse diplômée, qui ne comprenait d'ailleurs rien à la visite. Quant à la demeure de Juilia Capuletti, elle est dans la « Via Capello ». C'est une petite construction toute noircie de fumée et qui a une cour intérieure. Sous le porche, une vieille femme vend des marrons chauds, et le fameux balcon, dans la cour, menace ruine. Je ne conseillerais à aucun amoureux d'aller présentement y accrocher son échelle de soie. Voilà dans quel état j'ai trouvé les « palais » des deux familles rivales.

Mais on vous explique que les « Montagu » et les « Capuletti » n'étaient pas des familles opulentes et qu'au début du quatorzième siècle, elles étaient plus célèbres par leurs tragiques querelles que par leur faste. Oh ! les poètes ! Ils en racontent toujours plus qu'il n'y en a !

Vérone possède un petit musée intéressant, mais sans toiles de grande valeur. Quelques Véronèse, bien entendu : c'est sa ville natale. Ces musées de villes secondaires vous rappellent que la floraison des Arts fut si grande en Italie que même les petites cités voulaient avoir leur école de peinture autonome. Cependant, malgré de louables efforts, toutes durent finir par se rallier à l'une des trois grandes écoles : la florentine, la vénitienne ou la lombarde.

Après avoir vu tant d'œuvres d'art, j'ai désiré revoir la plus belle de toutes : la Nature ! Et, précisément, se trouvait sur ma route le lac de Garde ; le plus grand des lacs du Nord de l'Italie. Il est immense et j'ai pu le parcourir en entier, car le temps était superbe. Certes, le lac de Cômes et le lac Majeur sont enchanteurs, mais les proportions du lac de Garde en forme de croissant, ses champs de citronniers et ses sites sauvages du côté Nord, forment un ensemble plus grandiose que ce que je connaissais déjà sous ce rapport. Le lac va en se rétrécissant entre des montagnes abruptes et élevées.

A Limone, j'ai vu, se balançant doucement sur les flots d'un bleu intense, des torpilleurs-mouches, des « torpediniere » destinés à pourchasser les contrebandiers tyroliens. Véritables jouets d'enfants, leur grâce légère me faisait involontairement songer à la grande guerre, à l'horrible boucherie d'Extrême-Orient, qui se fait, hélas ! avec de vrais torpilleurs et de vrais canons. Le bateau vous mène ainsi jusqu'à Riva, petite ville tyrolienne fortifiée dont les rues, bordées de palmiers, sont en quelque sorte écrasées par des montagnes rocheuses formidables. On parle bien des langues à Riva, à l'exception du français. Cependant on y vit absolument à l'italienne.

Il me reste à dire quelques mots de la grande Chartreuse de Pavie. La petite ville de Pavie n'offre rien de remarquable. Elle est située sur le Tessin qui y est d'une grande largeur et qu'on traverse sur un grand pont couvert en bois, du quatorzième siècle, qui constitue la seule curiosité de l'endroit.

La « Certosa », située en plein champs, à quelques kilomètres, est remarquable. Elle fut fondée en 1396 par Jean-Galéas Niscenti pour accomplir un vœu de sa femme Catherine. Sa façade est grandiose. Elle date de la première Renaissance et est du style romano-lombard. L'intérieur est d'une incroyable richesse. Tous les autels des innombrables chapelles sont surchargés de mosaïques, où l'on voit scintiller des pierres précieuses. La famille Sacchi se consacra pendant un nombre d'années considérable à ce travail et une autre famille patricienne, les Fontana, orna la Chartreuse de merveilleux candélabres en bronze. Les sculptures, dont quelques-unes sont rehaussées de diamants et de brillants, sont en général fort belles. Mais il y en a vraiment trop ! Je ne citerai que les statues couchées de Ludovic le More et de sa femme Béatrice d'Este, œuvre merveilleuse de Solari, Il n'y a guère rien d'éclatant parmi les tableaux et certaines fresques sont même par trop criardes. Beaucoup représentent des scènes de la vie de saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux. Les Pères ont quitté la Chartreuse il y a vingt-quatre ans et se sont retirés aux envi-

rons de Venise avec les frères domestiques. Il y avait vingt quatre Pères. Toute la Chartreuse est dans un admirable état de conservation, mais il y a là plus d'objets précieux par la matière que d'œuvres d'art proprement dites. Rien que les pierreries doivent représenter un nombre de millions respectable.

J'ai conservé de ma visite un souvenir un peu froid. On est piloté par des agents au képi galonné, il n'y a plus là aucun recueillement et l'impression est trop mondaine. J'ai gardé un souvenir plus ému de la visite que j'ai faite à la Chartreuse du Val d'Ema à Florence, où il y a encore des religieux. Sans être aussi riche que celle de Pavie, elle renferme quelques toiles remarquables. Elle a aussi l'avantage d'être située dans cet idéal paysage toscan. J'étais conduit par le frère portier et je me souviens encore de ce beau vieillard à la barbe neigeuse, à la grande robe blanche, qui me montra sa fosse à laquelle il travaillait. Il ne tarderait pas à y reposer, me disait-il avec un sourire d'une sereine tranquillité, tandis que son large front s'illuminait des rayons rosés d'un beau soleil couchant.

Excursion à Chioggia et fête populaire à Venise. La vie actuelle du touriste en Italie.

L'excursion de Chioggia est une des plus intéressantes que l'on puisse faire aux environs de Venise. Pour bien s'en rendre compte, il faut savoir que la lagune vive, c'est-à-dire celle où se fait sentir la marée, est protégée contre l'Adriatique par des dunes qui sont encore renforcées par des « murazzi », murailles énormes construites en marbre d'Istrie. Les îles de l'immense lagune contribuent ainsi à la défense de Venise contre la mer, et plusieurs d'entr'elles ont même des forts. Chioggia étant située à l'extrémité sud de la lagune et en quelque sorte en pleine Adriatique, on passe par un grand nombre d'îles et de « murazzi » et l'on peut ainsi se rendre un compte exact de la position qu'occupe Venise et de la façon dont elle est protégée contre les éléments.

Les Vénitiens on tiré un excellent parti de leurs îles. Déjà, dans la lagune morte, il y en a une qui sert de cimetière. Sur la route de Chioggia, on rencontre l'île San-Servolo où l'on a établi les asiles d'aliénés et une autre où l'on a relégué les réservoirs à pétrole. En cas de sinistre bien des dangers pourront ainsi être conjurés. Dans les parages de l'île fortifiée de Malamocco, se trouvent quelques unités de la flotte italienne. Dans presque toutes les îles, dont chacune a son église, on voit, sur le pas de leurs portes, travailler les dentellières qui font le fameux point de Venise.

J'étais parti à la première heure du jour. Un lever du soleil puissant incendiait la lagune et la journée fut magnifique. A Chioggia même, il n'y a guère de choses intéressantes. L'excursion se fait vraiment pour ce que l'on peut voir en cours de route. Le but en soi est quantité presque négligeable. Cette petite ville, qui a au-delà de vingt mille habitants, dont dix mille pêcheurs, est l'ancienne rivale de Venise Elle a existé avant elle et tomba en son pouvoir pour être occupée par les Gênois vers la fin du quatorzième siècle. J'ai vu cependant à Chioggia une chose originale : un baptême. Le cortège se rendait à pied à l'église et, en tête, marchait une garde-couche qui portait ostensiblement l'enfant dans une boîte vitrée rehaussée d'ornements dorés. Le retour de l'église s'est effectué de même, entre deux haies de curieux.

Les murs de Sottomarina et de l'île de Pelestrina sont curieux, précisément à cause de leurs gigantesques « murazzi » de marbre. Des pêcheurs me les ont fait visiter. J'ai fini par les suivre en mer sur leur barque aux voiles multicolores. Ils ont un air de forbans, mais au fond ce sont de bons enfants et toute leur malice consiste à obtenir un gros pourboire. L'Adriatique a des flots d'un vert pâle qui bleuissent légèrement vers le large. On y rencontre pas mal de barques de pêche autrichiennes Mais l'heure s'avance et il faut songer à regagner le navire. C'est alors que commença un retour qui m'a offert un merveilleux spectacle. Le soleil se couchait au loin sur les Alpes de la Vénétie, et bientôt on aperçut Venise dans la splendeur des rayons mourants. Plus le bateau s'approchait et plus on voyait la ville s'éclairer peu à peu. Au couchant, c'était une lumière d'or fantastique, tandis que, de l'autre côté, par un contraste saisissant, apparaissait un clair de lune argenté. Le spectacle était tel que sur le bateau bondé de voyageurs, pas une parole ne s'échangeait, et que lorsque l'on aborda enfin au quai des Esclavons, chacun se retira comme à regret.

On avait projeté à Venise des fêtes populaires d'automne, et une soirée grandiose,

entre autres, devait être donnée au Lido. Mais trois jours de temps incertain et imprévu pour la saison fit tout ajourner. Le soleil s'étant remis à briller ferme, on risqua une fête populaire de quartier. Ce qui en faisait l'originalité, c'était l'illumination, car, pour le reste, tout se bornait à des musiques militaires et à des échoppes sur les places publiques. Malgré l'étroitesse des rues, ces illuminations vénitiennes sont absolument ravissantes. A Anvers, en ces derniers temps, on a fait de grands progrès sous ce rapport. La Société d'Harmonie, notamment, au moyen d'un grillage en fil de fer, produit de jolis dessins en verres de couleurs. Mais ce qui fait le charme de l'éclairage vénitien, c'est une fine cristallerie multicolore et panachée. Des pièces entières, des lustres sont suspendus d'un balcon à l'autre, et les ponts, si nombreux, se prêtent merveilleusement à cette décoration lumineuse qui, à Venise, est un miracle de grâce et de légèreté.

Le touriste, en général, se plaint d'être un peu exploité à Venise. Lorsque l'on sait opposer certains refus catégoriques, on s'en tire assez bien. Mais les indigènes ont des trucs ingénieux. Je voulus m'en éclaircir en acceptant les service d'un guide, dont on n'a nul besoin si l'on a eu le temps de bien préparer son voyage. Il ne me demanda que cinquante centimes pour la visite de l'église St-Marc. Seulement, au moment où j'allais le payer, il me déclara qu'il devait encore m'expliquer des modèles de mosaïques exposés à deux pas, dans la Mercerie, la rue commerçante de Venise. Il me montra des petits morceaux de verre de couleur, appliqués exactement sur de la peinture véritable, ce qui n'avait rien d'extraordinaire. Mais les modèles se multipliant, se prolongeant sur les murs d'un escalier, on finit par arriver ainsi, sans s'en douter, dans un atelier d'objets d'art industriel. Là des ouvrières travaillent sous vos yeux; un Monsieur fort correct s'amène et vous fait les honneurs de l'atelier. Vous vous informez de votre guide. On vous dit qu'on l'a indemnisé, puis on vous introduit dans un grand magasin. Conclusion : vous y allez de l'achat d'un objet, sur le prix duquel votre guide a touché une commission qui lui a permis de vous piloter quasi pour rien dans l'église St-Marc.

On sait qu'en Italie les mendiants sont malheureusement nombreux, conséquence d'un tempérament porté à l'indolence et surtout d'un trop beau ciel. L'homme se contente de peu. Aussi a-t-il des métiers bizarres, comme celui du marinier qui, à Venise, n'a d'autre occupation que d'aider, à l'aide d'une gaffe, les gondoles à aborder aux quais, et qui se contente des quelques centimes qu'il reçoit pour cela. Bien entendu, l'étranger est en Italie une source de revenu, et dans toutes les villes, dès l'âge le plus tendre, les gamins s'entendent à reconnaître le touriste à la recherche d'un monument ou d'un site et à lui proposer leurs services J'en ai vu deux se quereller et se battre, chacun prétendant avoir été le premier à s'offrir à l'étranger et avoir droit, par conséquent, à la « maneia » ou au pourboire.

La visite des monuments et des collections d'art laisse souvent à désirer. Conduit par des guides pressés et indifférents, on parcourt les salles avec d'autres touristes, et l'on finit par faire partie d'un troupeau. Si l'on s'arrête à un objet remarquable, on perd le groupe et les explications en même temps. Il est bon d'essayer de visiter les belles choses en dehors des heures officielles, car c'est presque le seul moyen de les voir à son aise.

Pour ce qui est de la nourriture, en Italie, elle est convenable partout, et pourvu que l'on aime les pâtes et la volaille — celle-ci toujours délicieuse —, tout va pour le mieux. Je ne parle pas des fruits qui sont sans pareils, ni du vin dont on est prodigue. Dans les « locanda » on vous sert le Chianti presqu'à discrétion, en d'immenses flacons entourés de paille qui se balancent devant vous dans un appareil en métal. Et j'aime bien mieux la locanda que le « grand hôtel » cosmopolite qui vous éloigne des mœurs du pays pour vous ramener à Bruxelles ou à Paris.

Bien qu'elle ait été tant et si souvent parcourue, l'Italie, « alma parens hominum deûmque », méritera éternellement d'être visitée. Tout ce qu'une race admirablement douée peut produire en fait d'art, elle l'a produit et conservé. Paul Bourget dit que l'Italien, tout en cessant de porter le costume national et malgré la civilisation qui s'efforce d'être moralement égalitaire, ne sera pas cosmopolite de sitôt, et cette opinion me paraît juste. Longtemps encore, peut-être à cause du grand passé qui la protège, l'Italie gardera son individualité.

Impressions de voyage.

Le Carnaval à Cologne. — Le Rosenmontag (Lundi des Roses). La vie à Leipzig. — Un concert au Gewandhaus.

En arrivant à Cologne, dimanche dernier dans la soirée, j'ai trouvé la grande ville rhénane en pleine animation carnavalesque. Des groupes costumés, mais sans masques, parcouraient joyeusement les rues, et les grands cafés regorgeaient de monde. Mais ce n'était là qu'une préface du fameux « Rosenmontag », le lundi des roses. Ce jour-là tout le monde doit avoir un déguisement, quelque sommaire qu'il soit : un chapeau ou un bonnet bizarre, voire une fleur grotesque à la boutonnière. On n'est donc pas exigeant; mais ne vous avisez pas de jouer le rôle d'un simple spectateur, car on vous tapera gentiment dessus jusqu'à ce que vous vous engouffriez dans un magasin pour acheter un emblême carnavalesque quelconque et vous mettre à l'unisson de la foule. Quel dommage que le cortège ait dû circuler sous une pluie persistante ! Il y avait vingt-deux chars et de nombreux groupes à pied. Un programme donnait les détails. Il mentionnait en premier lieu : « Beaucoup de monde » (« Viel Volk ») et il se terminait de même. C'est un échantillon de l'humour allemand. La foule attend patiemment dans l'averse. Je m'étais mis dans une voiture pour mieux voir, et lorsque mon cocher fut trempé jusqu'aux os, il sortit flegmatiquement de sa profonde une bouteille de Rhin en disant : « Puisqu'il me pleut dessus, il peut bien aussi pleuvoir dedans ! » Et, buvant à même la bouteille, il s'administra une énorme rasade.

Le cortège qui doit, comme à Anvers, passer sous les câbles aériens du tramway, est plus nourri que les nôtres, mais aucun des chars que j'ai vus ne surpassait ceux que l'on a l'habitude d'exhiber chez nous dans les grandes circonstances. Je signalerai cependant celui sur lequel figuraient les deux présidents du Comité organisateur et celui du Prince Carnaval, lequel prince, somptueusement vêtu, lançait des brassées de fleurs sur la foule. Ces deux chars étaient vraiment élégants tant sous le rapport des costumes que sous celui de la décoration.

Mais c'est surtout la soirée du « Lundi des Roses » qui est intéressante. Dans les grands hôtels il y a des dîners costumés auxquels les étrangers sont admis. Autour d'immenses tables se pressent des centaines de convives. On fait de la musique et un président prend la parole à tout instant. Après chaque plat on chante en chœur des « lieder » populaires. Au refrain quelques couples se mettent à danser, ou bien, le monde se tenant par la main, on tourne autour des tables jusqu'à ce qu'on se retrouve à sa place. Au milieu du repas un groupe du cortège fait irruption dans la salle, et, à chaque bout de table, s'esquissent des danses populaires entre-coupées de bruyants baisers. Des dames, voulant faire une niche à des amis, leur envoient des jeunes filles du cortège avec mission de les embrasser. Agréable niche ! On conçoit que de pareilles agapes durent longtemps. Mais ce qui m'a frappé, c'est la propreté de tous les costumes, même de ceux de la rue, et l'absence de toute intrigue grossière. D'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, personne n'est masqué.

Ce n'est pas en plein carnaval que je suis arrivé à Leipzig, mais en pleine foire. Remarquez bien qu'il ne s'agit ici ni d'acrobates ni de somnambules ! Il s'agit de la « grande foire » de Leipzig, de celle qui fait accourir de riches marchands de l'Angleterre, de la Russie, des pays scandinaves et même de l'Amérique. Dans de vastes maisons de vente sont exposés des échantillons de tous genres, spécialement des verreries et des fourrures, des fourrures surtout, car Leipzig est un centre des plus importants pour cet article. On y traite les affaires en gros et, pendant huit jours, l'animation de la ville est intense. Malgré les assurances de mon portier de Cologne, je n'ai pu trouver place à l'hôtel. Mais l'habitant est hospitalier et se met en quatre pour plaire à l'étranger.

Comme vous le savez, Leipzig est aussi en Allemagne le centre de l'industrie du livre et de la typographie. Je suis allé voir la maison des éditeurs, palais grandiose où ont lieu des réunions annuelles qui sont comme la foire des éditeurs allemands.

J'ai visité aussi l'Université qui compte plus de quatre mille étudiants et dont la salle des fêtes (oula) est remarquable. Comme en Allemagne rien ne se passe sans musique, elle renferme une estrade où se fait entendre la chorale estudiantine sous la direction de Herrn Doctor Zôllner. Cette Université est située à la place Auguste, la plus considérable de Leipzig. Quatre grands monuments l'encadrent presque exclusivement. En face de l'Université se trouve la Poste ; à droite, s'élève le Musée et à gauche le nouveau théâtre.

J'ai profité d'une belle matinée pour aller voir, près de Thonberg, le fameux champ de bataille de Leipzig. Il s'y trouve un Musée rempli de souvenirs intéressants. L'endroit d'où Napoléon suivit l'action est marqué par un petit monument, mais on en construit en ce moment un fort grand, non loin de là, sur les plans de Bruno Schmitz. Précisément j'avais vu au Musée de la ville le portrait superbe de Delaroche : « Napoléon après Fontainebleau ». L'empereur y est sombre et semble en proie à une colère concentrée : Leipzig et la campagne de France ont déjà frappé l'aigle en plein cœur.

Leipzig a deux théâtres : l'ancien, où l'on joue la comédie et le nouveau, qui est le théâtre lyrique. On y donne en ce moment « Der Trompeter von Säckingen », « Carmen » et « Oberon ». La troupe est bonne et les décors sont merveilleux. Mais j'ai hâte de vous parler du concert du « Gewandhaus », auquel j'ai assisté jeudi dernier. Il s'agit bien entendu du nouveau « Gewandhaus », inauguré en 1884; l'ancien n'existe plus. Ces concerts, que Mendelsshonn dirigea longtemps, ont une réputation mondiale. Le directeur actuel est Arthur Nikisch, à qui le public fait des ovations délirantes. Ce public de Leipzig, est un public modèle, extrêmement attentif. Pour les morceaux de chant, pas un applaudissement n'éclate avant que l'orchestre n'ait complètement terminé. D'ailleurs on applaudit peu pendant le concert, c'est après que les ovations éclatent, interminables. Vraiment, en Allemagne, l'art est une religion ! Le programme, où « aucun nom » ne se trouve en vedette, comportait l'ouverture des « Abencérages » de Cherubini, le rigaudon de « Dardanus », de Rameau, où j'ai entendu, chose rare, tout un orchestre jouer vraiment « pianissimo », et une grande œuvre de Liszt : « Eine Faust-Symphonie ». C'est un tryptique puissant : Faust, Marguerite et Méphistophélès. Comme le thème de Faust est angoissé et que de fois son rêve se brise ! Quelle ingénuité, d'autre part, dans l'exposition du thème de Marguerite, confié aux bois, et quelle causticité, quelle cinglante ironie dans la troisième partie qui se termine par un chœur pour voix d'hommes avec solo de ténor qui est comme la synthèse de l'œuvre. « Eine Faust-Symphonie », partition difficile, a été admirablement exécutée. J'ai entendu là, entr'autres, un quatuor de cors comme il n'y en a pas en Belgique, d'une sonorité sauvage quand il le faut, et d'une douceur suave lorsque la situation le demande. Et quelle justesse ! Il n'y a eu qu'une ombre pour moi à cette solennité musicale. Je ne puis m'habituer à l'émission gutturale de certains chanteurs allemands et c'est à cause de cela que Mlle Ernesta Delsarta, de Dusseldorf, ne m'a pas plu, sous ce rapport, dans l'arioso de « Pâris et Hélène », de Gluck et un air de la « Flûte enchantée », de Mozart. Elle a beaucoup mieux dit quelques « lieder » avec accompagnement de piano. Il est vrai que Nikisch l'accompagnait, et que c'est un accompagnateur merveilleux. A signaler surtout une mélodie intitulée « Ein Ton » (« Un Son »), de Peter Cornelius, composée de manière à ce que toute la poésie soit chantée sur la même note. C'est de tout point intéressant, mais je vous laisse à juger quelle ingéniosité d'accompagnement il a fallu pour cela ! M. Jacques Urlus, qui a chanté la partie de ténor solo, à côté de l'orgue, dans le finale de l'œuvre de Liszt, n'a pas l'émission gutturale, lui : c'est au contraire un des meilleurs ténors que j'ai entendus.

Le concert, qui avait commencé à sept heures, s'est terminé à neuf heures et demie. C'est ici l'heure du souper. Les administrateurs des concerts du « Gewandhaus » emmenèrent Nikisch au Grand Hôtel Hauffe où il fut traité comme un dieu.

J'espère que, l'hiver prochain, l'Harmonie ou la Société des Nouveaux concerts fera connaître Arthur Nikisch aux Anversois. C'est un chef d'orchestre qui fera sensation.

A Weimar.

Je ne pense pas qu'une autre petite ville d'Allemagne offre aux artistes une attraction plus puissante que Weimar. Exposer en des notes fugitives tous les souvenirs, tous les trésors artistiques qu'elle renferme, serait impossible. Force m'est donc

de résumer mes impressions et, comme on fait beaucoup de musique ici, c'est par là que je commencerai. Le théâtre est important pour une population d'environ trente mille âmes, mais il est vrai que le subside est d'environ 350.000 francs ! Je comptais aller voir « Rubesahl », une œuvre nouvelle de Hans Sommer ; malheureusement, au dernier moment, on donna le « Faust » de Gounod. L'interprétation allemande du chef-d'œuvre du maître français m'a intéressé cependant. Des décors superbes et une animation scénique constante donnent à l'œuvre un cachet spécial. Dans la scène de la cathédrale, Méphisto reste invisible ; par contre, l'église est remplie de monde et Marguerite est comme perdue dans cette foule. Le rôle de Marguerite était rempli par Mlle von Scheidt, une vraie Gretschen, digne de Gœthe, à la voix étonnamment souple. Je passerai le ténor Zeller sous silence. Le baryton Strathmann et surtout la basse Bùcha sont fort bien. L'orchestre est supérieur, les chœurs sont peu nombreux, mais semblent composés exclusivement de solistes ; le ballet plus considérable, manque de grâce. Quant à l'apothéose finale, elle est encadrée dans un décor de rêve.

Le lendemain j'ai assisté à un grand concert donné avec le concours de la cantatrice Lula Mysz-Gmeiner de Berlin. Comme toutes les chanteuses allemandes, elle dit le « lied » à la perfection. Elle en a chanté de délicieux de Brahms, la plupart inconnus à Anvers. J'ai entendu à ce concert une « Symphonie domestique » de Richard Strauss qui m'a absolument déconcerté, si modernes que soient mes aspirations. A certains moments, on croit entendre des enfants souffler dans des flûtes et des instruments bizarres, pour s'interrompre brusquement en présence d'une formidable querelle conjugale. Après quoi M. Strauss prétend nous indiquer, par une fugue originale pour instruments à vent, que les enfants se sont mis à jouer à cache-cache. Quand l'orage conjugal reprend, c'est à croire qu'un des conjoints a incendié la maison. Ce vacarme, dominant la fugue qui continue, est vraiment assourdissant. Il y a de quoi dégoûter de la vie de famille. Si Richard Strauss continue à dépasser toutes les licences permises en musique, je doute de l'avenir de son œuvre. Par contre, il y a lieu de féliciter le « Kapellmeister » de la Cour grand-ducale, M. Krzyzanowski, d'être parvenu à conduire cette espèce de chaos orchestral. Il a succédé ici aux fonctions de notre regretté compatriote Edouard Lassen, à qui revient l'honneur d'avoir fait connaître ici « Samson et Dalila » de Saint-Saëns.

Mais j'en arrive aux souvenirs de Weimar. « A Jove principium ! » Voici la maison où Gœthe a vécu pendant quarante ans. Ce n'est jamais sans émotion que l'on pénètre dans l'habitation d'un maître disparu. J'ai été touché de voir le jardin du poète, laissé tel qu'il était de son vivant. Il aimait à s'y promener avec son ami le grand-duc Charles-Auguste, le vrai créateur du Weimar artistique. On m'a montré aussi le piano sur lequel Mendelsshonn s'était fait entendre à l'âge de douze ans. La maison est vaste et remplie de précieux souvenirs, parmi lesquels on rencontre à chaque instant l'image de Charlotte von Stein, l'inspiratrice de « Werther ». Tout autre est la modeste demeure de Schiller qui mourut jeune, miné par la phtisie. On vous montre son lit couvert de couronnes jaunies par le temps. C'est là qu'il écrivit son « Guillaume Tell ». Et voici maintenant la maison de Liszt et son dernier piano. Sur une table, une photographie qui le représente en compagnie de son élève favori Siloti, qu'Émile Giani nous fit jadis connaître à Anvers. La villa est remplie de cadeaux princiers dont l'exposition est un peu théâtrale, ce qui rappelle, il est vrai, la vie de ce grand artiste. Tout cela vous est montré par une vieille mais encore robuste gouvernante, qui vous raconte mille particularités et déclare avce fierté que c'était elle qui faisait la cuisine, lorsque Liszt invitait ses amis.

Je passe rapidement sur le parc poétique, où serpente l'Ilm et où se trouve la petite maison de campagne de Gœthe, sur le « Vittum-palais », rempli de souvenirs de la duchesse Anne- Amélie et où Gœthe faisait ses conférences avec Wieland et le pasteur poète Herder. Voici la bibliothèque, où j'aperçois un beau buste de Mme de Stael qui vécut si longtemps en Allemagne, l'Académie des Beaux-Arts et la double statue de Goethe et de Schiller, sur la place du Théâtre. Le sculpteur Rietochel les a présentés portant ensemble une couronne de lauriers. Que je n'oublie pas de mentionner les Souvenirs d'un enfant d'Anvers, de Charles Verlat, à qui le duc Charles-Alexandre confia de 1866 à 1875 la direction de l'Académie des Beaux-Arts qu'il venait de fonder. Au Musée j'ai trouvé de lui le portrait de Liszt et celui du peintre Preller, et aussi un « Maître d'école », mais un magister à la Verlat, c'est-à-dire un singe qui apprend à lire à des lapins et tance d'importance un de ses élèves qui vient de renverser l'encrier. Mais son œuvre capitale ici m'a paru être le portrait en pied de la grande duchesse Sophie de Hollande, femme du grand duc Alexandre. Il m'a frappé parmi les merveilles du château de la Résidence grand-ducale.

J'ai profité aussi d'une belle après-midi pour explorer les environs qui sont charmants et rappellent un peu les vallonnements du paysage toscan. Le château de Tiefürt est surtout agréablement situé. Quant à « Belvédère–Lüst », avec son théâtre en plein air, aux coulisses formées d'arbustes, c'est le séjcur estival préféré de la cour. Actuellement beaucoup de personnes se contruisent des villas à Weimar pour venir y goûter périodiquement quelques semaines de vie calme et artistique, car Weimar est comme l'image de l'Allemagne paisible et pensante. Il faut voir la ville un dimanche matin, quand, par ses rues tortueuses et pittoresques des vieux quartiers, les habitants se rendent à l'église évangélique, où Herder prêcha si souvent et où se dresse le chef-d'œuvre de Lucas Sunder, dit Kranach, le chef de l'école de Dresde, qui, par un anachronisme hardi, a représenté le Christ crucifié en présence de Luther qui médite !

Quant à la cour grand-ducale, elle est en deuil. Le grand-duc Ernest, qui n'a pas trente ans, vient de perdre sa jeune femme, créature idéale, Caroline de Reuss, fille de cet original comte de Reuss qui n'a jamais voulu reconnaître l'unité de l'empire germanique. On m'a montré le cercueil de la morte, couvert de fleurs, dans la crypte grand-ducale. L'ange de grâce et de beauté, que Weimar idolâtrait, repose près de Gœthe et de Schiller, que leur génie fit admettre dans la famille princière. Inconsolable, cherchant vainement l'oubli, le grand-duc chasse dans les fôrets de la Thuringe...

A Dresde. — La Suisse Saxonne.

Un des côtés agréables d'un voyage en Allemagne, c'est la régularité des services publics. Les trains partent et arrivent avec une ponctualité qui déconcerte quand on vient de Belgique. D'ailleurs, la règlementation se fait sentir ici partout, et, pour le toursite tout au moins, c'est fort commode. A Dresde, comme à Leipzig, vous ne pouvez prendre une voiture à la gare (les hôtels n'ont pas d'omnibus) que lorsque la police vous en a donné le numéro. Ces voitures sont de première et de seconde classe, et tout se passe dans un tel ordre qu'il n'y a jamais d'encombrement. Les théâtres, les concerts commencent aussi à l'heure exacte. Il n'y a pas moyen d'escompter le plus léger retard, et la chose a son importance, car on vous fait attendre inexorablement, si vous êtes en défaut, ne fut-ce que de deux minutes. Il en résulte que l'attention des spectateurs n'est jamais troublée, et j'avoue qu'au point de vue artistique, c'est un grand progrès. L' « Opernhaus » de Dresde a une salle de spectacle vert sombre, magnifique quoiqu'un peu sévère, où les portes, hermétiquement closes pendant que l'on joue, sont de plus protégées par de grands rideaux qui mettent les spectateurs à l'abri de tout courant d'air. Le hasard a fait que je n'y ai pas entendu d'œuvres de Wagner, mais j'ai assisté à une représentation de l'œuvre nouvelle qui tient l'affiche en ce moment : « Barfüssele » (prononcez Barfuzelé). C'est un opéra en deux actes et un prologue d'après un conte d'Aùerbach, poème de Victor Léon, musique de Richard Heüberger. Cette œuvre ne m'a pas transporté. L'action se passe dans la Forêt Noire. Une petite fille et son petit frère, en rentrant de l'école, trouvent la maison close. Leurs parents, des bûcherons, sont morts et une voisine s'est chargée de placer les orphelins chez des paysans, mais séparément. La petite fille devient douze ans plus tard l'héroïne de la pièce. On l'appelle « Barfüssele », parce qu'elle va nu-pieds. Elle se prive de tout pour aider son frère. Après avoir été le souffre-douleur de tout le monde et après que son frère a été blessé à la guerre, tous deux réussissent à se marier dans des conditions, inespérées, de sorte que la vertu est honnêtement récompensée. On trouverait cela trop « petite fleur bleue » chez nous. Et, de fait, l'intrigue fait totalement défaut. Mais les Allemands écoutent cela avec une attention soutenue et admirent hautement pendant les entr'actes. La musique de M. Heüberger est parfaite comme forme, quoique l'orchestration soit un peu grise. Mais combien je préfère cet autre conte allemand : « Hansel et Gretel », avec la musique si savoureuse de Humperdinck ! Quant à la troupe de l'opéra de Dresde, elle est superbe et, une fois de plus, j'ai trouvé ici un orchestre impeccable. Le rôle de la petite fille (elle s'appelle Amrei dans la pièce) est rempli tout le temps par la même artiste. Pour Dami, le petit garçon, c'est un rôle travesti pendant le prologue. Il faut citer Mlle Rast qui incarne admirablement Amrei-Barfüssele, mais il faut tirer hors de pair le ténor Burrian, le paysan cossu qui l'épousera à la fin de la pièce. Sa voix, qui n'est pas gutturale, est d'une remarquable souplesse. Il est l'enfant gâté du public.

Il y a à Dresde des concerts classiques qui valent à peu près ceux du Gewandhaus de Leipzig. J'en ai entendu un, dirigé par le Professor Schüch. Il était exclusivement symphonique. Au programme une ouverture de Joh.-Adolphe Hasse, qui dirigea la chapelle royale de Saxe au commencement du dix-huitième siècle. Je veux croire qu'il s'acquitta bien de cette haute mission, mais sa musique, très correcte, est d'une sécheresse désespérante. Heureusement, pour m'indemniser, j'ai eu la « Roma » de Bizet et la Symphonie héroïque de Beethoven, qui terminait la soirée et après laquelle une enthousiaste ovation a été faite au professeur Schüch, dont la direction n'a cependant pas l'élégance de celle de Nikisch.

L'animation est grande à Dresde. Des concerts militaires, au programme éclectique, se donnent au Belvédère, de la terrasse duquel on découvre les Alpes saxonnes dans le lointain. Je ne saurais passer en revue toutes les curiosités de Dresde, l'habitation du poète Théodore Körner, l'exquise fontaine du « Voleur d'oies » sur la place Ferdinand, etc., mais je dois une mention particulière au Musée, d'une incomparable valeur. Un joyau sans rival, c'est la Madone de Saint-Sixte de Raphaël, qui, exposée seule dans un salon admirablement éclairé, produit l'effet d'une apparition. Vers le milieu du XVIIIe siècle, l'électeur de Saxe, Auguste III, acheta ce chef-d'œuvre à Plaisance, au couvent pour lequel il avait été peint. Il le paya vingt mille ducats. Ce prince, malheureux en politique, se consola de ses revers militaires en s'occupant d'art et c'est à lui que l'on doit la richesse du Musée. Les trésors de la maison de Saxe sont d'ailleurs accessibles au public. J'ai vu une extraordinaire collection de porcelaines de Saxe, ou plus exactement de Meissen, près de Dresde, et d'inestimables objets de joaillerie et d'argenterie. Mais le château royal est bien froid. Des housses recouvrent les meubles et les tapisseries, et il est difficile de savoir quand la dernière fête s'y est donnée. J'ai aperçu dimanche le roi Frédéric-Auguste III à la Hofkirche, église qui n'offre rien de remarquable. Il assistait à la messe dans une sorte d'avant-scène vitrée. L'air pensif et sévère, il est resté longtemps agenouillé sur son prie-Dieu ; puis, brusquement, il s'est levé et a disparu tandis qu'un chambellan aux gestes d'automate rabaissait les glaces d'un coup sec, sans que la foule, sans doute habituée à ce spectacle, parût y prêter la moindre attention.

Les environs de Dresde sont bien connus des touristes. C'est la Suisse saxonne, où l'on fait des excursions merveilleuses. En allant en bateau jusqu'à Pœtzscha, on peut de là monter en deux heures jusqu'à la Bastei. De la hauteur de ces rochers, vétitables nids d'aigle, on domine toute cette contrée qui est étrange. De tous côtés se dressent, isolées dans la plaine, des masses énormes et sombres couronnées de pins. Le ciel étant clair, j'ai pu voir l'Elbe s'échapper vers la Bohème en décrivant mille méandres et se perdre au loin. La Bastei est une sorte de forteresse naturelle en granit couleur de fer. Un pont audacieux en réunit les rochers, véritables monstres qui donnent une impression terrifiante. Un hôtel est juché au sommet, mais il est difficile d'y trouver place en été, tant les touristes abondent. De la Bastei deux bons chevaux peuvent vous conduire en deux heures à la gorge du loup (Wolfsschlücht). C'est un passage étroit au cœur des roches du Hohnstein. Il faut avoir le pied solide pour y descendre et parcourir presque à pic une pente de près de cent trente mètres, dans une obscurité qui par moments empêche de voir où l'on pose le pied. Mais quel ravissement quand on débouche tout-à-coup dans la vallée de la Polenz ! Les rayons du soleil vous y réchauffent, car l'air est glacial dans la gorge, et la gentille Polenz vous charme par ses eaux rapides et ses truites agiles que l'on voit glisser sur un fond de cailloux. Plus loin la « Polenzthal » se retrécit et la tombée du soir ne tarde pas à rendre le paysage fantastique. Les monstrueuses roches se resserrent de plus en plus, comme une horde de géants hostiles, et ce n'est qu'assez tard que l'on rejoint la route menant à Schandau, riante petite ville d'eaux où l'on arrive sous l'impression vivace d'un spectacle de la nature qui, par moments, confine au grandiose.

A PRAGUE. — Le Théâtre et les Œuvres Tchèques.

La musique et le théâtre tchèques étaient ce qu'avant tout je désirais voir et étudier ici. On sait, en effet, que le mouvement artistique est important en Bohème. Notre théâtre lyrique flamand a fait connaître déjà quelques œuvres de ce pays et, dans nos concerts, une place en vue est réservée chaque année à Smetana et à Dvorak.

Pour me rendre un compte exact de ce qui se passe à Prague au point de vue « nationaliste », je ne pouvais mieux faire que me rendre chez le directeur du théâtre tchèque, M. Gustave Schmoranz. J'étais persuadé que j'allais devoir l'interviewer en allemand, mais il fut le premier à m'adresser la parole en français. M. Schmoranz, c'est un homme très affable au type slave, et admirablement bâti. Comme je lui exprimais mon étonnement de l'entendre si correctement prononcer le français, il me répondit :

— J'ai appris le français à Paris, où j'ai fait mes études d'architecte. Il y a longtemps de cela.

— Vous êtes architecte et cependant directeur de théâtre?

— Oui, cela peut paraître étrange au premier abord. Mais vous comprendrez mieux quand je vous aurai raconté l'histoire de ce théâtre. Après une vingtaine d'année de lutte contre l'influence allemande, le théâtre put être construit par souscription nationale. Il n'était pas encore entièrement terminé lorsque l'on y donna une série de représentations en l'honneur de la princesse Stéphanie de Belgique qui venait d'épouser l'archiduc Rodolphe. On était alors en 1881. Après la onzième représentation, un réchaud de plombier, oublié sur la toiture à l'heure du repas, communiqua le feu à l'édifice et, en moins d'une journée, ce théâtre sur lequel le peuple avait fondé tant d'espoir fut détruit ! Mais ce désastre fut comme un coup de fouet donné à l'énergie nationale, Un seul mois suffit pour réunir par souscription publique les deux millions de couronnes nécessaires pour la reconstruction et, le 18 novembre 1882, l'inauguration du théâtre put avoir lieu. Pareil résultat est d'autant plus remarquable qu'il n'y a que cinq millions de Tchèques.

— C'est en effet un magnifique élan national. La ville doit vous donner un subside important?

— La ville de Prague se borne à fournir gratuitement la lumière électrique, en échange de laquelle elle dispose d'une loge. Mais le pays même, représenté par le prince Lobkowitz, donne annuellement 132.000 couronnes. C'est le prince qui afferme le théâtre à une compagnie, et celle-ci nomme son directeur qui doit toujours avoir fait des études artistiques. Voilà pourquoi je suis à la tête de ce théâtre tout en étant architecte; mais l'ancienne société, à la suite de certains dissentiments, fut remplacée par la société actuelle et je fais en ce moment ma cinquième année de direction. Je suis combattu par l'élément allemand qui subsidie indirectement le nouveau théâtre allemand, mais l'influence germanique perd beaucoup de terrain. C'est d'ailleurs, la société évincée qui me combat le plus, et je ne vous cache pas que je désire me retirer.

— Vous ne m'étonnez pas. Le directeur découragé par les difficultés, qu'on lui suscite, c'est un cas qui se présente un peu partout. Mais quelle est en ce moment la situation de l'art musical tchèque? Quels sont les compositeurs d'hier et quels sont les hommes d'aujourd'hui?

— Frédéric Smetana est le père de l'opéra tchèque. Vinrent ensuite Antoine Dvorak (prononcez « Dvozaak ») et Zdenek Fibich, lequel mourut jeune. Smetana devint sourd vers cinquante ans et son chagrin le conduisit à la folie et à la mort. Dvorak mourut l'an dernier inopinément. Il avait soixante-trois ans. C'était par une belle journée de printemps comme celle-ci. La nouvelle remplit Prague de stupeur et ce fut un deuil national. Aujourd'hui l'école tchèque est représentée surtout par deux compositeurs : Joseph B. Fœrster, qui vient de terminer « Jessika », opéra-comique en trois actes, et Karel Moor, dont on étudie en ce moment « Hjördis », grand opéra en quatre actes. Vous auriez entendu ces œuvres si, malheureusement, des indispositions d'artistes ne me contrariaient pas depuis tout un temps. Enfin vous verrez toujours « Dalibor », que vous avez sans doute déjà entendu à Anvers. Que je n'oublie pas de vous dire que notre public adore les représentations françaises. Ainsi, dernièrement, Jane Hading est venue jouer « Sapho », et son succès a été si grand qu'elle a dû donner une seconde représentation.

Les autres petites nationalités, Serbes, Croates, Moraves, etc., ne se remuent-elles pas aussi dans un sens national?

— Certes. En voyant si bien réussir leurs frères bohémiens, elles font des efforts de leur côté, mais ne croyez pas qu'une idée de rivalité nous divise. Tous les rameaux du grand arbre slave désirent s'entr'aider malgré leurs aspirations propres, et il existe entre ces peuples comme une confédération virtuelle qui fait qu'ils se soutiennent réciproquement.

— Vous devez avoir un Kapellmeister dévoué corps et âme à l'idéal tchèque?

— Oui, c'est maître Kowarik (prononcez Kowaazik). Vous le verrez à l'œuvre ce soir.

Là-dessus, je pris congé de M. Schmoranz en le remerciant de sa grande amabilité.

. . . .

La salle du théâtre tchèque est superbe, admirablement éclairée. De chaque côté il y a des loges superposées et, dans le fond, des amphithéâtres qui montent jusqu'aux galeries. J'y ai passé plusieurs soirées et chaque fois il y avait chambrée complète et des toilettes superbes. Il n'en est pas de même au nouveau théâtre allemand où les spectateurs sont plutôt clairsemés. J'ai vu, entre autres choses, l'amusante opérette en un acte que Suppé a écrite sur le sujet de « Galathée ». Il n'y a qu'un acte, mais il suit point par point le scénario français. L'orchestre au théâtre tchèque est très bon, très en dehors, peut-être plus chaud que les orchestres allemands. L'exécution n'est sans doute pas aussi précise, mais elle est, sous certains points de vue, plus colorée. Le maëstro Kowàrik dispose son orchestre autrement qu'on ne le fait généralement. C'est ainsi qu'il met tout son quatuor à sa gauche (et il est nombreux), tandis que toute l'harmonie se groupe à sa droite. Cette disposition n'est pas favorable à la parfaite combinaison des timbres. La direction de M. Kowàrik est sobre, mais énergique. Son pupitre est placé entre le premier rang des fauteuils d'orchestre. L'obscurité se fait dans la salle pendant le spectacle, mais la fermeture des portes n'est pas aussi rigoureusement observée qu'en Allemagne. Le public se montre très enthousiaste après chaque acte, mais il ne dédaigne pas d'applaudir dans le courant de l'œuvre, lorsqu'une scène ou un interprète le transporte.

J'ai donc vu « Dalibor » de Smetana, en tchèque. C'est un des premiers opéras bohémiens. Il appartient encore un peu à l'ancienne formule et l'action, surtout dans le milieu de l'ouvrage, fait défaut. Mais le premier acte est empoignant avec sa marche pleine d'allure et son thème si noble de l'entrée de Dalibor, thème qui traverse d'ailleurs toute la partition. Les chœurs prennent une grande part à l'action, tant au point de vue vocal que scénique, et la sonorité est bonne. A tirer de pair le ténor Bohumil Ptak dans le rôle de Dalibor. Mais on ne donne pas que des œuvres tchèques au théâtre national. J'ai assisté à une excellente représentation d' « Aïda » et l'on annonce prochainement le « Postillon de Lonjumeau ». Dans « Aïda » le rôle d'Amnéris est tenu par Mlle Anna Voverkova, dont la voix de contralto est digne de sa beauté remarquable. Les trompettes thébaines dont on se sert ici sont moins stridentes que chez nous. On leur a donné la forme exacte de l'ancien « lituus ».

J'ai également vu une féerie à grand spectacle, où le ballet m'a surpris par sa grâce et son élégance. Il y a là, jusque dans les derniers quadrilles, des bohémiennes ravissantes, dansant avec une fougue extraordinaire. Les décors, en général, sont parfaits. En somme, dans son ensemble, le théâtre tchèque est hautement intéressant. Le peuple ici est d'ailleurs très dilettante et l'on fait de la musique un peu partout; surtout dans les grands cafés et même dans les restaurants des hôtels. Mais tout cela se passe sans ces uniformes tziganes qu'on ne voit qu'à l'étranger

. . . .

Prague est une ville curieuse et pleine de vie. Le mouvement y est intense surtout dans la rue principale (« Na prikopé ») et sur la place Wenceslas (« Vaclavské Namesti »). Quelle différence avec la raideur qui caractérise plus ou moins la population de Dresde! Et puis cette langue typique, le bohémien, parlé avec vivacité, fait que l'on se sent immédiatement dans un milieu plus chaud. Les noms des rues, les enseignes, les indications des tramways, tout est exclusivement en bohémien. Rarement on aperçoit des inscriptions allemandes. La vieille ville, aux rues tortueuses, renferme l'ancien quartier juif, avec une synagogue et un grand cimetière israélite renfermant plus de douze mille tombes superposées. Ce quartier juif aura complètement disparu dans six mois. On laissera toutefois subsister la synagogue et le cimetière. Quant à la nouvelle ville, elle n'est nullement tirée au cordeau. Les rues larges et spacieuses se dessinent en courbes élégantes, faisant surgir à l'improviste quantité de beaux monuments. Mon excellent ami Remy, qui n'aime pas la ligne droite, serait pleinement satisfait ici. Il y a d'ailleurs quantité de choses à voir : le palais Wallenstein, où l'on peut faire toute une étude de la fameuse guerre de Trente Ans, la maison du fougueux Jan Huss, le Rudolphinum, qui réunit l'académie, le Conservatoire, le Musée et la Salle de Concert. Je citerai encore le palais Nostitz, qui contient une assez intéressante galerie de peinture. De plusieurs points on a sur Prague des vues superbes : c'est d'abord du Vysehrad, endroit où s'élevait jadis le premier château des Rois de Bohême, puis de la terrasse du Musée Bohé-

mien, sorte de Panthéon, où trônent Smetana et Dvorak. Ce musée renferme aussi de suggestives reproductions de scènes bohêmes, moraviennes et slovaques.

Mais c'est du Hradschin que la vue est incomparable. Le Hradchin est en quelque sorte le Capitole de Prague. Il est situé de l'autre côté de la Moldau (Ultava), sur une colline assez élevée, et comprend un ensemble de monuments encadrant une place rectangulaire. Il y a là un palais impérial immense et le tout est dominé par une imposante cathédrale gothique. Non loin se trouve la maison des Demoiselles nobles, fondée par Marie-Thérèse. Dans cette maison vivent, d'une façon mi- claustrale, mi-mondaine, trente jeunes filles nobles présidées par une abbesse qui doit toujours être de sang impérial. C'est du balcon de cette maison que l'on voit, par delà la Moldau, Prague s'étager sur les collines environnantes, panorama merveilleux où se détachent distinctement les principaux monuments : le Rudolphinum, l'Hôtel de Ville, la Teynkirsche, le Musée bohémien à la rotonde dorée, et surtout le Théâtre tchèque, édifice superbe d'un caractère tout moderne situé juste en face des jolies îles de la Moldau. Dominant l'ensemble des quais de toute sa hauteur, il apparaît là comme la synthèse des aspirations de la Bohême.

A BUDAPESTH. — Le théâtre et les compositeurs hongrois.

— C'est à M. Mader, directeur de l'Opéra hongrois, que j'ai l'honneur de parler ?

— Parfaitement, Monsieur. J'ai appris que vous désiriez avoir des renseignements au sujet du théâtre hongrois et vous me voyez tout disposé à vous en donner.

— Trop aimable. Je désire, en effet, vous demander bien des choses, d'autant plus que M. Schmoranz, votre collègue de Prague, m'a mis entièrement au courant du mouvement musical tschèque. Il est naturel que je cherche à savoir si le mouvement artistique est aussi intense ici qu'en Bohême. J'ai, dès mon arrivée, entendu parler d'un opéra intitulé « Nemo » et je vois ce nom mystérieux affiché partout. Est-ce une œuvre importante?

— Certes ! C'est une œuvre patriotique du comte Géza Zichy (prononcez Gesa Sitschy). Il a fait lui-même son libretto et je vous engage vivement à venir demain entendre cette partition. Vous savez que le comte Zichy, qui peut avoir aujourd'hui cinquante-cinq ans, est un magnat. Tout jeune, il voulait devenir violoniste, mais, vers sa quinzième année, il lui arriva un accident de chasse à la suite duquel on dut lui amputer le bras droit. Stoïquement, il se consola par le travail, mais, ne pouvant plus, et pour cause, songer au violon, il travailla le piano, et, à l'aide de sa seule main gauche, il parvint à étonner Listz lui-même. Ce dernier inventa pour lui une technique spéciale et un répertoire particulier. Il voyagea partout et obtint de grands succès de virtuose. Un jour il se sentit attiré par la composition et il a déjà composé plusieurs partitions. Enffn il est aujourd'hui président du Conservatoire national. Nous avons exécuté ici son ballet « Gemma ». Berlin et Prague ont représenté « Alar » et Hambourg a eu la primeur de son « Roland » dont le sujet n'a rien de commun avec l'œuvre récente de Leoncavallo.

— Quand l'opéra hongrois actuel a-t-il fait ses vrais débuts?

— Il y a une vingtaine d'années. L'opéra et la comédie se donnaient alors conjointement à notre théâtre national. On construisit celui-ci pour offrir aux compositeurs hongrois une maison qui ne fût qu'à eux. Le succès des opéras de Ferencz Erkel décida du succès de l'entreprise. C'est Erkel qui fut le créateur de l'opéra hongrois, et vous avez pu voir que sa statue orne, avec celle de Listz, le façade du théâtre. Ses triomphes le firent nommer directeur général de la musique en Hongrie et ses œuvres capitales sont « Hunyadi Laszlo » et « Bank-ban ».

— Vous accorde-t-on un subside convenable?

— Ce subside est d'un million de couronnes (un million cinquante mille francs). Une partie est donnée par la ville et l'autre par le Royaume. C'est le ministre des Beaux-Arts qui nomme le directeur. Il y a beaucoup d'abonnés, mais ce ne sont pas eux qui sont le principal soutien du mouvement national. Notre noblesse, nos magnats défendent au Parlement notre nationalité avec l'énergie que vous connaissez, mais, en fait d'art, ils sont absolument cosmopolites. Ils font de longs séjours à Berlin, à Paris, à la Côte d'Azur et veulent, en rentrant, pouvoir applaudir les œuvres qui leur ont plu là-bas. Je donne en ce moment « Mignon », « Samson et Dalila », Carmen « »; mais je n'oublie pas que mon devoir est de représenter avant

tout nos œuvres nationales. On vient même d'inaugurer une série de spectacles pour les écoles, afin d'apprendre à notre jeunesse à s'intéresser avant tout à l'art du terroir.

— Il doit y avoir encore d'autres œuvres hongroises dignes d'être citées?

— Je le crois ! D'abord il y a « Maria », écrite en collaboration musicale par le professeur Szendy et M. Szabados. Puis je compte beaucoup sur l'œuvre qu'un jeune musicien hongrois compose en ce moment à Cologne, où il est chef d'orchestre à l'Opéra. Il se nomme Abranyi et il a choisi comme scénario la « Monna Vanna » de votre compatriote Maeterlinck.

— Comment s'appelle votre kapellmeister?

— J'ai six chefs d'orchestre. Mon kapellmeister en titre est M. Stéphan Kerner. « Nemo » est dirigé par M. Szikla. Ne manquez pas de venir entendre « Nemo » demain.

— C'est convenu.

Là-dessus je quittai M. Mader en le remerciant de son charmant accueil. C'est un homme d'une soixantaine d'années, aux dehors calmes, mais chez qui on devine une énergie tranquille et une volonté tenace.

*
* *

La salle de l'Opéra hongrois est fort grande, superbement éclairée durant les entr'actes et garnie de fauteuils réalisant le dernier mot du confort. Quant aux vestiaires, ce sont de vrais salons. Mais j'ai hâte d'en venir à « Nemo », dont voici le sujet en abrégé : Un jeune musicien de talent a été fait prisonnier par les Turcs en même temps que son père. Ce dernier, par lâcheté, abjure sa foi et veut forcer son fils à faire de même. Mais le jeune homme parvient à s'échapper et retourne dans sa patrie où il devient le musicien de la cour de François Rakoczi II. Seulement, comme il n'a pas voulu révéler son nom déshonoré par son père, le prince l'appelle « Nemo ». Nemo devient amoureux d'une dame d'honneur de la princesse, Klara Badinyi, laquelle le paye de retour, mais il trouve un rival dans le marquis Desalleurs, ambassadeur de France, qui parvient, par de fausses accusations, à le faire chasser de la cour. De désespoir, le pauvre musicien se fait moine. Un soir que le prince s'est égaré près de sa retraite, on l'avertit qu'il vient d'être attaqué et que le péril est grand. Il s'élance, sauve son souverain, mais reçoit dans la lutte un coup mortel. C'en est fait du pauvre Nemo, jouet de la fatalité ; mais, son innocence ayant éclaté, il a du moins la consolation de mourir auprès de sa bien-aimée, pleuré par celui qui l'a injustement proscrit.

Ce sujet comme on voit, est assez scénique. Au dernier acte, il y a une scène poignante, celle où des bandits viennent livrer au moine l'ambassadeur français qu'ils ont capturé. Dans un accès de rage, Nemo veut frapper le prisonnier avec la bêche qui lui sert à creuser sa fosse, mais les chants pieux de la chapelle lui font tomber l'arme des mains et, magnanimement, il défait les liens de son accusateur. La musique du comte Zichy est captivante et même, en maintes scènes, empreinte de passion sauvage. Son orchestration est colorée et pleine d'intentions heureuses. C'est ainsi qu'il souligne le rôle du traître français de saisissants effets de trompettes en sourdine. Il lui arrive aussi, en « vrai Hongrois » d'employer le « cymbalon », surtout quand il a recours à des thèmes populaires. Toutefois l'ensemble de l'œuvre donne un peu l'impression d'une vaste mélopée, d'une rapsodie, d'un enchaînement de czardas individuellement intéressantes mais finissant par produire une légère monotonie. Quant au métier, il ne m'a pas paru que les musiciens hongrois fussent aussi avancés, aussi modernes que les tchèques.

Les orchestres hongrois sont bons, mais ils ont la caractéristique de l'âpreté. Ils ont la « czarda » dans l'âme et donnent à tout ce qu'ils jouent une teinte un peu sauvage.

*
* *

Je ne connais pas de ville qui soit aussi agréablement pittoresque que Buda-Pesth. La promenade sur le quai François-Joseph est délicieuse. C'est la plus belle de la ville et la circulation des véhicules y est complètement interdite. On dirait une plage au bord du Danube. De l'autre côté, la ville de Bude s'étage sur les collines, dominée par le château royal, où l'empereur-roi a résidé ces jours derniers et reçu beaucoup de monde, essayant de débrouiller la crise politique qui n'est pas

encore terminée. Cependant, pour être intense, l'animation de la ville n'est pas anormale. Chacun suit les évènements dans les journaux, les plus humbles même s'en occupent. Le portier d'hôtel, les bateliers du Danube, les gardiens du musée, l'employé de l'ascenseur font leur service un journal à la main. Je suis allé voir le nouveau Parlement, au bord du fleuve. On imaginerait difficilement monument à la fois plus sévère et plus élégant, moitié roman, moitié gothique, avec son dôme central et ses nombreuses petites tourelles, il symbolise la lutte actuelle. La salle du trône, toute byzantine, est d'un luxe original avec ses statues polychromes de rois hongrois, et la salle des séances, où siègent Kossuth et Tisza, est vraiment remarquable.

Les théâtres sont nombreux à Buda-Pesth. Au théâtre populaire j'ai vu le « Mikado », une opérette de Sullivan, où l'on blague rudement Kouropatkine, en hongrois s'entend. Vous savez combien les Hongrois sont intransigeants sous le rapport de la langue. Cependant, ils font ce qu'ils peuvent pour rendre service aux étrangers et, si l'on sait l'allemand, on se tire toujours d'affaire, même quand on excursionne dans les environs qui sont fort agréables, surtout l'île Marguerite que l'archiduc Joseph a transformé en un parc ravissant. Quant au vieux Bude, on le découvre admirablement d'une hauteur où, d'une ville inachevée, émerge une ancienne mosquée turque, rendue sacrée à l'Autriche-Hongrie par un traité spécial, à cause de la dépouille d'un marabout qui y repose. D'autre part, du mont des Souahes, on a une saisissante vue panoramique de Pesth, la « moderne ». Mais rien ne surpasse l'impression qu'on éprouve à l'arrivée, quand le bateau de Vienne, après avoir suivi le Danube, contourne l'île Marguerite : les collines de Bude et les quais de Pesth apparaissent dans un tel éclat de lumière que l'on se croit en présence d'un décor de féerie.

A VIENNE. — L'Opéra. — Une première. — A Presbourg. Le yacht de la reine Draga. — Le château de Schœnbrunn.

Je ne songe pas à décrire Vienne. Cette capitale est trop connue et, d'ailleurs, ce n'est pas en quelques jours qu'on peut s'en faire une idée suffisante. Cependant on s'aperçoit bien vite que le cosmopolitisme y régne en maître. On y parle toutes les langues et l'on y jouit d'un confort raffiné. Comme bien vous pensez, je suis allé voir les musées impériaux ou j'ai été vivement intéressé par une série de toiles de Breughel le Drôle, La plupart de ces tableaux sont de vrais fourmilières humaines, surtout la « Tour de Babel ». Mais ce qui m'a vivement amusé, c'est la « Dispute du Carnaval et du Carême ». Les deux princes rivaux sont entourés d'une foule de partisans. Les uns, pansus et joufflus, les autres hâves et minables. Ils sont tous deux juchés sur un escabeau. Le Carnaval ventripotent brandit une lance au bout de laquelle sont enfilées des victuailles succulentes, tandis que le Carême, d'une maigreur de squelette, manie une longue pelle en bois, dans laquelle s'étalent piteusement une couple de harengs ! La scène est d'une verve extraordinaire. J'ai eu l'occasion, dans ce Musée, de refaire une réflexion qui m'avaient suggérée déjà les musées du Nord de l'Italie. Ces chefs-d'œuvre sont presque toujours accaparés par des copistes, et parfois ce sont de vrais échafaudages qui en cachent la vue au visiteur. Certes, on doit permettre de faire des copies, mais il me semble qu'il devait y avoir pour cela des heures spéciales.

On sait que Vienne possède, à côté du Musée officiel, la plus belle collection particulière du monde : la galerie Lichtenstein. Ce qui est généralement moins visité, c'est l'habitation des princes, car ils sont actuellement deux frères, tous deux célibataires et âgés d'une soixantaine d'années, Après eux, leur immense héritage passera à une branche collatérale. Cette habitation dépasse, sinon en grandeur, du moins en luxe, le palais impérial lui-même. Il y a surtout une salle des glaces, du plus pur Louis XIV, qui est d'une richesse prodigieuse.

*
* *

J'ai passé plusieurs soirées à l'Opéra et j'y suis tombé en plein répertoire wagnérien. J'y ai vu le « Vaisseau Fantôme » et l' « Or du Rhin ». Hans Richter ne dirige plus. Ce sont à présent les capellemeister Mahler et Schalk qui font florès. Inutile de vous

dire que l'orchestre, fort nombreux, est absolument parfait. Quant aux décors, je n'en ai nulle part vu de plus beaux, mais, sapristi ! quelles rudes coupures on fait ici dans les partitions de Wagner ! En moins de deux heures et demie l' « Or du Rhin » était terminé.

J'ai eu le grand plaisir d'assister à une première. La salle, comme toujours, était comble, mais cette fois éblouissante de toilettes. Il s'agissait d'une œuvre d'un Autrichien : Hans Pfitzner. Cela s'appelle la « Rose du Jardin d'Amour». (« Die Rose vom Liebesgarten »). Le poème, assez compliqué, est de James Grùn. Le titre porte : « Opéra romantique en deux actes, un prologue et un épilogue ». Mais, c'est plutôt un opéra féerie ,dont le sujet peut se résumer en quelques mots. L'action se passe dans le pays de l'idéal. Un jeune homme (Siegnot), qui est parvenu à pénétrer dans le jardin d'amour, obtient de la déesse des étoiles qui y trône avec l'enfant du Soleil (deux rôles muets) une rose rouge magique. Cette fleur lui donnera l'amour de la déesse de la Source, qui l'aime en effet, mais qui, aveuglée par la lumière éclatante du séjour heureux, refuse d'aller plus loin, La porte du jardin d'amour se referme avec fracas, les esprits des ténèbres blessent le jeune homme et précipitent la Source dans les profondeurs d'une caverne fantastique. Mais Siegnot parvient à l'y rejoindre et la dispute au magicien qui y règne. Invoquant l'amour, il parvient, nouveau Samson, à faire s'écrouler les voûtes, mais au prix de sa vie. C'est alors que la Source ramène son cadavre au jardin d'amour. Elle rend la rose à la déesse des étoiles, qui, émue, consent à rappeler à la vie Siegnot, le héros amoureux. Ce livret, peu moderne et assez vide, surtout au début, comporte un extraordinaire développement de scènes au bord de lacs poétiques et dans les nuages. Il y a aussi des coups de théâtre et des effondrements. On y voit des décors machinés de façon admirable et des ballets ravissants, des ballets comme on n'en voit qu'à Vienne. Mais cette œuvre n'est pas seulement un spectacle pour les yeux. M. Hans Pfitzner est un musicien de talent, connaissant son métier à fond. Son orchestration est d'une grande richesse et, de plus, il cultive avec succès la mélodie. Il a dû paraître au moins une dizaine de fois à la rampe au milieu d'un grand enthousiasme. C'est un petit homme sec, d'une bonne cinquantaine d'années, aux yeux effarés derrière son pince-nez, assez embarrassé de sa personne. On a fait aussi un grand succès au ténor Schmedes, qui remplit le rôle de Siegnot, ce qui ne l'empêche pas d'être superbe dans Loge de l' « Or du Rhin », ainsi qu'à Mme Förster-Lanterer, la soprano idéale, chargée du rôle de la Source. Son bel organe est du plus pur cristal.

Faut-il dire que l'Opéra de Vienne est de toute beauté ? J'ajouterai qu'en général, dans les pays que je viens de visiter, les théâtres sont admirablement organisés. J'ai vu ceux de Leipzig, Weimar, Dresde, Prague, Vienne et Budapesth. Tous sont de vrais temples de l'art.

*
* *

J'ai profité d'un bateau local pour rendre visite à l'ancienne capitale de la Hongrie : Presbourg, en hongrois; Porsony (prononcez Pozogn). C'est là qu'on couronnait les anciens rois. En débarquant, j'ai pu visiter le yacht de plaisance de feu la reine Draga de Serbie. Il venait d'arriver de Belgrade et l'on désire le vendre. C'est un petit navire assez simple, sans luxe, mais pourvu d'un éclairage électrique inusité. Même à l'extérieur il y a des lampes à incandescence en nombre tel que tout autour des bastingages, on peut produire des chapelets lumineux. Presbourg est une ville tranquille, où l'élément allemand semble gagner du terrain. C'est ainsi que la troupe hongroise du théâtre de comédie vient d'être remplacée par une troupe allemande. On voit cependant déjà ici, comme à Budapesth, de nombreux costumes nationaux. Ce sont les femmes surtout qui les portent : un foulard sur la tête et des jupons bouffants et multicolores, tombant sur d'énormes bottes de gendarmes. Les jolies filles ne sont pas rares, mais vraiment ces chaussures grossières ne les flattent guère.

*
* *

C'est avec intérêt que j'ai visité le château de Schœnbrünn. En général, il est assez simple, mais il contient un joyau : la Salle des laques. Quelle merveille ! Tout charme dans cet appartement aux proportions parfaites. Dans l' Aiglon », Rostand a eu recours à ce décor et, au théâtre Sarah Bernhardt, la reproduction en était vraiment fort exacte. C'est à côté de la Salle des laques que se trouve la chambre où mourut le duc de Reichstadt Tous les meubles en ont été changés. Pauvre Aiglon !

Il ne reste de lui que son berceau, qui fait partie des trésors de la couronne d'Autriche. Il est tout en argent doré. Dominé par une victoire agenouillée, il porte au bord de la corbeille, un petit aigle en argent massif. J'ai vu aussi le tombeau de l'Aiglon. L'infortuné prince repose dans la crypte impériale, à l'église des Capucins, à côté de sa mère Marie-Louise, et non loin de l'archiduc Rodolphe...

Des allées riantes conduisent au travers du parc jusqu'à la gloriette, qui est célèbre, et où l'Aiglon donnait, dit-on, ses rendez-vous d'amour. De là on peut voir Vienne rayonner à l'infini et le Danube contourner la plaine de la March, qui s'étend jusqu'aux contreforts des monts Carpathes.

SALZBOURG et le Kœnigsee. — Une mine de sel. — Le Mozarteum. — Inspruck et la vallée de la Stubai. — L'archiduc Joseph d'Autriche. — La route de l'Arlberg.

J'ai trouvé Salzbourg enseveli sous la neige, mais le lendemain, de bonne heure, un radieux soleil éclairait l'hivernal paysage, et je résolus d'aller visiter le « Kœnigsee », qui passe pour être le plus beau lac de l'Allemagne. Il est situé en Bavière et la route qui y mène est assez longue. Mais la neige avait recouvert montagnes et forêts de véritables dentelles et ce pittoresque tableau faisait paraître plus courte l'interminable vallée blanche. Le « Kœnigsee » est un lac d'une limpidité extrême, entièrement entouré de hautes montagnes rocheuses. On ne le parcourt qu'en barquette et l'on y jouit, dans la solitude, d'un décor absolument sauvage. Nous sommes ici dans un pays de chasse. Sur les sommets environnants daims et chamois, dans leurs courses hardies, semblent parfois tomber dans l'abîme, alors qu'ils gambadent gracieusement de roche en roche. Au retour, le soleil avait fait son œuvre et les rideaux de dentelle avaient disparu, à mon grand regret, car, bien que le pays soit beau, la neige le rend plus captivant encore.

Salzbourg, ancienne principauté ecclésiastique a dû sa prospérité à ses mines de sel. Il y en a à Berchtesgaden, village fort pittoresque et à Hallein. J'ai visité ces dernières, ce qui n'offre guère de danger, car il n'y a pas de grisou dans les mines de sel. Mais le « Dürrenberg » est assez dur à monter. Au faîte on entre dans la mine après avoir échangé ses vêtements contre un complet de mineur. On longe d'abord de très longues galeries et l'on vous montre de temps en temps une pile de soutiens en bois un peu courbée sous la pression de la montagne. Puis on passe le poteau-frontière bavarois, sans rencontrer de douanier, bien entendu. D'ailleurs, on revient bientôt sur le sol autrichien pour se mettre à califourchon sur des rails en bois, et, sans autre lumière que la chandelle que l'on vous a donnée à l'entrée, on se laisse glisser sur des pentes qui, en un clin d'œil, vous font parfois descendre de quatre-vingts mètres. On arrive ainsi à un lac artificiel, au centre de la montagne, destiné à la cristallisation du sel. Il est éclairé à l'électricité et on le traverse en barque. Le chlorure de sodium se présente à l'état brut sous forme de pierre grise émaillée de petits cristaux. Parfois la roche est toute rouge et offre des cristaux déjà grands. On ne travaillait pas dans la mine lorsque je l'ai visitée, les ouvriers étant occupés à la réfection du matériel, mais on a néanmoins pu me montrer comment se pratique le forage électrique. La sortie se fait à l'aide d'un banc posé sur des rails et l'on revient ainsi au pied du Dürrenberg.

Mais il y a à Salzbourg une attraction d'un tout autre genre : c'est le Mozarteum. Mozart, comme on sait, étant né dans cette ville, un comité a loué le troisième étage de la maison n° 9 de la Getreidegasse, où habitait sa famille, et a transformé cet étage, comprenant deux modestes chambres en un musée intéressant et touchant à plus d'un titre. On pourrait passer des heures rien qu'à feuilleter l'album de Mozart qui contient des lettres originales et des autographes précieux. Le musée renferme aussi les cadeaux que Marie-Thérèse fit à l'illustre compositeur, ainsi que ses deux pianos. Il y a une petite épinette rendant des sons grêles et nasillards et un « piano de concert », sans pédales, dont la sonorité est un peu meilleure. De son temps ce devait être déjà cependant un instrument à grand effet. Ce qui m'a paru curieux, c'est un cahier de devoirs de contrepoint simple, avec pas mal de corrections, faites probablement par Haydn dont Mozart fut l'élève pendant quelque temps. Le Mozarteum a pour but de réunir les fonds nécessaires à la construction d'un temple

où, chaque année, se donnerait un festival consacré aux œuvres du maître. Déjà, l'an dernier, Mottl dirigea un concert à Salzbourg et un semblable projet est à l'étude pour l'été de l'année prochaine. On a placé sur la pente du Kapucinerberg la petite maisonnette dans laquelle Mozart composa à Vienne la « Flûte enchantée ». C'est plutôt un petit chalet de jardin. On y a aussi réuni bien des souvenirs. D'ailleurs, à Salzbourg on ne voit que le nom de Mozart. Il y a la passerelle Mozart, sur la Salzach, et même les bonbons Mozart, doux et gracieux comme sa musique !

Si Salzbourg a un aspect coquet, Inspruck est plutôt sauvage comme décor. La capitale du Tyrol est entourée de montagnes de tous côtés. L'immense masse des Alpes calcaires forme le fond d'un paysage grandiose, et, comme vous le supposez, les buts d'excursion ne manquent pas. En particulier, Inspruck est le point de départ d'un voyage en Engadine et l'on peut aussi, avec de bons chevaux aller jusqu'à Oberammergau, la localité bavaroise célèbre par les représentations du Drame de la Passion. J'ai, quant à moi, visité la Vallée de la Stubai, qui compte près de quatre-vingts glaciers et qui offre des points de vue merveilleux. Le Tyrol est vraiment, pour le touriste, le pays par excellence. Il est resté abrupt et les costumes tyroliens, qui diffèrent presque de village à village, sont encore très nombreux.

Inspruck ne peut pas se glorifier d'avoir donné le jour à un maître musicien, mais il a le culte du patriote Andreas Hofer, dont on montre l'auberge dans la montagne, et qui fut exécuté en 1809 à Mantoue, par les Français, pour avoir voulu affranchir son pays. Le quatorzième corps d'armée autrichien a son quartier général à Inspruck, et c'est l'archiduc Eugène qui le commande. Il se plaît dans le pays, car il a l'amour des montagnes. L'archiduc Eugène, d'une rare distinction d'allures, a quarante-deux ans environ. Il est cousin de l'empereur, mais toscan d'origine et sa taille est celle d'un géant. En sa qualité de supérieur de l'Ordre séculier de St-Mathieu, il a fait vœu de célibat, mais il aime à se mêler au monde et il fait souvent au propriétaire de l'Hôtel du Tyrol la surprise de venir dîner dans la salle commune. Il amène avec lui sa chapelle spéciale, une petite symphonie militaire composée d'une dizaine de soldats tyroliens. Après le dîner, il lui faut son concert dont tout le monde profite ; puis, il se retire au son des premières mesures de l'hymne autrichien, qui, on le sait, est une mélodie de Haydn.

*
* *

La route de Vienne à Zurich est de toute beauté. La forêt de Vienne (Wiener Wald) a des points de vue absolument charmants et les montagnes du Tyrol offrent, vers le soir, des effets de lumière fantastiques. A citer le petit lac de Zell, dont le cadre de verdure forme une oasis au milieu de rochers sauvages. Mais la route de l'Arlberg, après le passage de l'immense tunnel, avec ses ponts lancés dans l'espace à des hauteurs effrayantes, est bien ce que j'ai vu de plus majestueux. Le passage du Gothard est peut-être plus pittoresque, mais l'œil n'embrasse pas, comme ici, les cimes neigeuses qui s'étendent à perte de vue et vous donnent comme le vertige de l'infini. Quel dommage de parcourir cette région dans une confortable mais trop rapide roulotte, alors qu'à chaque instant disparaissent comme dans un rêve des paysages admirables où l'on voudrait pouvoir s'arrêter !

———————

En Hollande.

Une fête universitaire à Leiden. — La faïencerie de Delft. La musique à Scheveningue.

Il y a quinze jours, je parcourais la Hollande, ce pays tant de fois décrit déjà, mais où les touristes retournent volontiers, attirés par son charme paisible.

A Leiden, j'ai assisté à une fête universitaire qui m'a paru aussi originale qu'animée. Les étudiants célébraient le 330e anniversaire de la fondation de leur Université. Il paraît qu'après le terrible siège de 1573-1574 par les Espagnols, le prince Guillaume d'Orange, voulant récompenser les habitants de leur bravoure, leur offrit, à leur choix, une Université ou une franchise d'impôts pour un grand nombre d'années. Leiden choisit la première de ces récompenses et, tous les cinq ans, cet événement est fêté par un grand cortège. En Hollande, les trottoirs font partie des demeures. Aussi chaque habitant avait-il cloisonné sa « part de rue » et établi de petites estrades. Les rues étant fort étroites et interrompues par les canaux du vieux Rhin, il ne saurait être question de promener des chars. D'une fenêtre de la « Minerva », la maison joyeuse des étudiants, je vis passer tous les groupes. L'ensemble représentait la joyeuse entrée du stadhouder Guillaume III, roi d'Angleterre, à La Haye, en février 1691. Entouré d'une noblesse nombreuse, précédé et suivi de pages, le souverain est traîné dans un carrosse éblouissant. On me dit que c'est le carrosse même de Guillaume III qui était jusqu'à présent resté à Londres et que l'on vient de racheter pour la jolie somme de vingt mille florins. Je vous laisse à penser si l'étudiant chargé de représenter le monarque se prélassait fièrement sur les coussins royaux! Tous les costumes étaient d'une fraîcheur et d'une richesse admirables. Malheureusement, on avait encadré les diverses parties du cortège de piquets de l'armée, et la marche était ouverte et fermée par des musiques militaires. A Anvers, où l'on s'y connaît, on aurait évité cet anachronisme.

*
* *

Delft, la coquette, que les touristes, visitant la Hollande, ne manquent jamais d'aller voir, possède une curiosité d'autant plus remarquable qu'il est très difficile d'y avoir accès : c'est la célèbre faïencerie, ou, pour être plus exact, la seule faïencerie qui subsiste des vingt-huit établissements (plateelbakkerijen) que la ville comptait vers la fin du dix-septième siècle. Au centre de l'Oosteinde, au bord de l'inévitable mais toujours typique canal hollandais, une petite façade sans importance porte comme enseigne : « De Porceleine Fles » (La Bouteille de Porcelaine). Malgré la rigueur avec laquelle on défend l'entrée de la maison — on me l'avait tout au moins affirmé — j'eus la chance d'être piloté par un employé des plus aimables et je conserve de ma visite une impression plus vivace que de celles que j'ai faites à Meysen (Saxe) et même à Sèvres.

— Pourquoi, demandai-je à mon cicerone, évite-t-on si sévèrement de montrer au public la fabrication de la porcelaine de Delft?

— Parce que cela a donné lieu à de nombreux abus : modèles copiés, dessins disparus. De «Porceleine Fles» a été reprise en 1876 par l'ingénieur Joost Thooft. Parmi les ouvriers, il trouva un vieillard presque octogénaire, Cornelis Tulk, qui, encore en possession de l'art si délicat de peindre sur la surface poreuse de la faïence, forme une génération nouvelle d'artisans. Aujourd'hui les dessins sont faits par M. A. Lecombe, professeur d'arts décoratifs à l'Ecole Polytechnique de Delft, et par notre chef d'atelier, M. Senf. En 1881, M. A. Labouchère s'associa à M. Thooft et aujourd'hui, par suite de la mort de son associé, il dirige seul la maison en ce moment. Il n'est malheureusement pas ici aujourd'hui. Quant à nos ateliers, ils comptent en ce moment une bonne centaine d'ouvriers.

— Quelle est la marque exacte du Delft actuel. ?

— Une bouteille renversée sous laquelle se trouve un J traversé d'un T (Joost Thooft).

Puis mon guide me montre la façon dont on modèle un vase, une tasse, une assiette, ainsi que les petits carreaux destinés à l'ornementation des murailles. Les méthodes ne diffèrent pas sensiblement de ce que j'avais vu ailleurs. Mais, dans l'atelier des peintres, je remarquai immédiatement une forme nouvelle de porcelaine polychrome pour panneaux décoratifs.

— Ceci date depuis peu, me dit mon guide Cette pâte, toute récente, nous l'appelons « sextielaardewerk ». Les décors sont gravés dans la pâte tendre et, après la première cuisson, l'on y applique des émaux et des couleurs « grand feu » à reflets métalliques. C'est la porcelaine « Jacoba ».

— Mais pourquoi les pièces diffèrent-elles de forme et de grandeur ?

— Pour mieux suivre le dessin de l'artiste. On supprime ainsi les irrégularités inévitables des pièces uniformément carrées. Voici notre dernière création : le biscuit bleu de Delft,

Et mon guide obligeant me montre une adorable série de potiches d'une extrême finesse de pâte et aux jolis dessins bleu-pâle. C'est ravissant et bientôt les collectionneurs devront ajouter sur leurs cheminées et consoles ces bibelots délicats.

A Scheveningue, grâce au beau temps, le monde commence à arriver et les concerts s'organisent au Kursaal. Un jour par semaine est consacré à l'audition de solistes de valeur et un autre à la symphonie classique. C'est ainsi que j'ai entendu la septième de Beethoven. Pour le surplus, les programmes sont éclectiques ;j'y ai vu figurer avec plaisir les noms de Cherubini, Godard, Dvorak et même ceux de Bach, Gluck et Berlioz. C'est toujours l'excellent orchestre philharmonique de Berlin qui donne ces concerts ; il est fort bien dirigé cette année par le kapelmeister August Sharrer

---

En France.

Le Nord-Ouest de la France. — Curieux musée à Bordeaux. Arcachon.

J'ai entrepris un « tour de France » dans le dessein de comparer entre eux les grands théâtres de province et de pouvoir, à mon retour, vous communiquer le résultat de mes observations. C'est le nord-ouest que j'ai parcouru en premier lieu en commençant par Amiens. On projette dans cette ville une Exposition universelle en miniature pour le mois d'avril prochain. Elle s'élèvera sur les vastes terrains de la promenade de la Hotoie et les travaux sont déjà commencés. Il paraît qu'Arras a fait de même il y a deux ans et que la réussite a été complète. L'entreprise, en tous cas, n'a guère fait de bruit.

Ce qui frappe dans le nord-ouest, c'est le nombre de cathédrales remarquables que l'on y rencontre. Celles d'Amiens, de Rouen et de Chartres sont trop célèbres pour que j'y insiste J'ai été heureux de retrouver restaurée celle de Chartres qui, il y a quelques années, était dans un état de délabrement regrettable Tous ces monuments frappent plus par la noblesse de l'architecture que par les tableaux qu'ils renferment. Ces derniers, en effet, sont rares et le plus souvent médiocres. Dans le nord de l'Italie, on fait la constatation inverse : on y trouve, dans des temples sans apparence extérieure et souvent sans style, de vrais chefs-d'œuvres. A Chartres, toutefois, la petite église St-Pierre possède des émaux d'une extrême beauté qui ornent les bas-côtés de la chapelle du fond et représentent les douze apôtres en quatre triptyques. Henri II les fit faire pour le château d'Anet qu'il offrit à Diane de Poitiers. Limousin, l'auteur de ces émaux uniques comme grandeur, y a réalisé des miracles de coloris qui en font de vrais tableaux.

A Rouen, on peut préférer à l'architecture un peu irrégulière de la cathédrale, la

pureté gothique de St-Ouen dont le dôme central est surmonté d'une vraie ciselure, nommée la « Couronne de Normandie ». Rouen est d'ailleurs riche en églises; celle de St-Vincent captive par ses merveilleux vitraux.

On sait que depuis longtemps la porcelaine de Rouen ne se fabrique plus. Cette céramique triompha de 1557 à 1795 et le musée des Beaux-Arts, fort intéressant sous ce rapport, nous montre l'histoire entière de la fabrication.

Les environs de Rouen, on le sait, sont charmants. De la hauteur de Bon-Secours on découvre, près du monument assez ordinaire de Jeanne d'Arc un superbe panorama de la ville et de la vallée de la Seine. Enfin, on vient d'élever à Rouen un monument aux frères Bérat, les chantres de la Normandie.

A Angers, où je fus ensuite, les grands parcs de camélias des jardins du Mail étaient en fleurs. Je n'ai pas manqué d'admirer les si curieuses ruines de l'église Toussaint qui se trouvent en pleine ville et qu'envahit une vraie forêt de verdure, poussant parmi les tombeaux et les débris encore imposants des nefs gothiques.

A Nantes, la ville aux très vieilles maisons, j'ai visité le château des ducs de Bretagne, qui sert de caserne. Il est bien délabré, mais M. Devrin, architecte des monuments historiques, en a proposé la reconstruction complète dans le but d'en faire l'Hôtel de ville et en même temps le musée de Nantes. Son projet est exposé et l'on espère qu'il sera bientôt réalisé.

A Saint-Nazaire, j'ai opposé le passé au présent et même à l'avenir en m'arrachant à la contemplation d'un dolmen druitique pour parcourir les travaux importants du nouveau port, espoir de cette petite ville assez morne. La région seule est admirable avec ses plaines vallonnées et ses bois aux rutilants paysages d'automne.

A Bordeaux, je ne puis vraiment plus vous découvrir la place des Quinconces. Par contre, j'ai eu l'occasion de visiter le Musée Bonie, qui est curieux. M. Bonie, mort à l'âge de 76 ans, employa cinquante-huit ans de sa belle vie à le constituer. Il y a là une salle Louis XIII de toute beauté, une poétique cour mauresque, un harem (rien que les meubles et le décor) et une mosquée. Partout des armes et des porcelaines rares. M. Bonie voyageait beaucoup, surtout avec un de ses frères qui était amiral. A Bordeaux, il passait pour un excentrique. Au fur et à mesure qu'il ajoutait une salle à son musée, il osait un peu moins vivre dans sa maison. « C'est ainsi que finissent tous les collectionneurs enragés », me disait son domestique, le gardien actuel. Il avait fini par habiter le grenier et par inviter ses amis au restaurant de peur de salir ou de gâter quoi que ce soit ! Il était conseiller à la Cour d'appel et il a partagé son existence entre ses fonctions de magistrat, ses voyages et ses collections.

Je ne vous parlerai d'Arcachon, où j'ai également poussé une pointe, que pour constater que son énorme bassin près de l'Océan fait impression, que la forêt qui abrite la ville d'hiver est un peu monotone, mais que le climat est vraiment enchanteur : ciel bleu, riant soleil, brise tiède, que voudriez-vous de plus?

Je suis venu trop tard pour des vendanges du Médoc, mais tout le monde en parle encore. D'ailleurs, à Bordeaux, chacun est un peu marchand de vin, et i n'y avait pas jusqu'à mon cocher qui ne voulût m'en vendre. — « Il est si bon marché ! me disait-il avec son « assent » chantant, que lorsque vous voulez acheter deux barriques vides, on vous en donne toujours une pleine ! »

Ah ! le soleil du Midi !

La « Cité » de Carcassonne.

Après plusieurs jours de temps agréable et de ciel bleu, j'ai retrouvé la pluie à Toulouse. Jamais les Toulousains n'ont eu si mauvais temps à cette époque de l'année, disent-ils. La ville, qui a une colonie espagnole assez considérable, offre quelques artères presque plus belles que les grandes rues de Bordeaux Mais, à part les cloîtres pittoresques qui font partie du Musée, et où l'on peut voir quelques fragments antiques et la remarquable église romane de St-Sernin, Toulouse n'offre guère de curiosités marquantes. A Carcassonne, j'ai retrouvé le soleil. J'y ai aussi rencontré une attraction de premier ordre. Une attraction à Carcassonne, me direz-vous, dans une ville qui passe pour insignifiante? Eh ! oui, elle renferme une des choses les plus curieuses que l'on puisse visiter dans le Midi : la Cité. La Cité, c'est l'ancien Carcassonne, c'est-à-dire le château des Trencavels et ses formidables fortifications. Les Trencavels furent les vicomtes et les maîtres du pays du onzième au treizième siècle.

Ils se révoltèrent sous Saint-Louis, qui isola la Cité. Mais le siège dura si longtemps qu'un nouveau Carcassonne se fonda pendant la lutte : c'est la ville basse actuelle. Le touriste n'est pas peu surpris en traversant l'Aude, sur le Pont-Vieux, de voir se dresser devant lui, sur une hauteur, un burg cyclopéen, aux proportions vraiment formidables. Cette masse gigantesque, qui n'a pas moins de cinquante-quatre tours et qui abrite un château intérieur, domine superbement l'admirable vallée de l'Aude. Quand la « Cité » a-t-elle été fondée? On dit qu'elle remonte à l'époque de la Gaule narbonnaise, mais on n'est pas d'accord sur ce point et il paraît que ses origines sont plus anciennes encore.

La visite de la Cité est chose assez fatigante. Il faut remonter le faubourg de la Barbacane et entrer dans les fortifications par la porte de l'Aude, pratiquée exprès pour cela, car, primitivement, il n'y avait que la porte narbonnaise, du côté de la plaine. Les fossés manquent, car la forteresse est tout entière en élévation. Pour parcourir le chemin de ronde et visiter les tours, il faut faire au moins trois kilomètres. Les tours, qui portent chacune le nom du dernier capitaine qui les commanda, sont tantôt romaines, tantôt visigothes, parfois les deux ensemble. La plupart sont à quatre étages de profondeur et renferment des cachots à supplices ou d'énormes puits à provisions. Des sommets les plus élevés on admire un panorama grandiose. Vers la gauche naissent les Pyrénées, tandis qu'à droite descendent doucement les montagnes Noires, derniers contreforts des Cévennes. Entre les deux se déroule la vallée de l'Aude qui suit longuement son cours capricieux. A l'opposé une plaine immense aux champs roussis de vignobles mourants et tachetée au loin de blancs villages. Tout cela évoque un passé lointain, surtout ce burg terrible, ces tours, ces meurtrières, ces machicoulis, par où tombaient sur les assiégeants le plomb fondu et le bitume enflammé. A mes yeux ressuscite la Féodalité, avec ses guerres interminables, ses rivalités de seigneurs, ses prouesses et ses cruautés. Le château de Carcassonne saisit, il épouvante presque. Il est vrai qu'il n'existe nulle part, en Europe, un ensemble aussi complet, aussi redoutable de fortifications médiévales, ni qui soit situé dans un décor aussi majestueux.

Les fortifications montent à mesure que le terrain s'élève et, autour de la porte narbonnaise, du côté de la plaine, les tours sont plus nombreuses et la visite y est particulièrement fatigante. C'était là, en effet, le point vulnérable de la place. Les escaliers y sont à peine praticables et il est bon de n'y pas avoir le vertige. Mais voici qui est encore plus curieux et, je crois même, unique : douze cents Carcassonnais habitent la Cité et y vivent tranquillement de la vie de nos jours ! Il y a là des magasins, des écoles et un cimetière. Entre le chemin de ronde et les fortifications extérieures, se trouve ce qu'on appelait jadis la lice. C'est là qu'avaient lieu les joutes et les tournois. On y voit maintenant des propriétés particulières que l'Etat rachète peu à peu. Depuis l'an dernier, la Cité a pris rang, en effet, parmi les monuments historiques de France. Au milieu des habitations modernes, dont les toits font un pitoyable effet à côté des fortifications si anciennes, est enclavée l'église St-Nazaire qui remonte paraît-il, au cinquième siècle, et qui a devant elle la seule demeure de l'époque que la Cité renferme encore ; elle est occupée par un antiquaire. Il y a aussi le château qui est transformé en caserne et que l'on ne visite pas.

La Cité de Carcassonne est certainement le monument le plus curieux que j'aie rencontré. En redescendant de là dans un paysage éclairé par le soleil couchant, hanté de visions du passé, on rentre avec regret dans Carcassonne la neuve, gros village insignifiant qui n'offre pour toute curiosité que les boulevards plantés de merveilleux platanes.

Interview de M. Magnaud, le bon juge de Château-Thierry.

En arrivant à Château-Thierry, mon premier soin fut de me diriger vers le petit Palais de justice où siège le président Magnaud, si connu par ses jugements hardis, quoique légaux, et ses démêlés avec la Cour d'appel d'Amiens. Là on m'apprit que M. Magnaud habite un hameau dépendant de la ville, Chierry, d'où il se rend tous les matins, à cheval, au Palais de justice. Le « bon juge » aime beaucoup le mouvement et le grand air. Je me rendis aussitôt à Chierry, on me désigna la maison du populaire magistrat, et me voici aussitôt introduit dans une salle à manger aux meubles rustiques. Je remarque quelques livres de droit sur une crédence.

M. Magnaud ne tarde pas à arriver, la main tendue, le regard franc, bien d'aplomb, et il me fait asseoir au coin du feu. Il peut avoir cinquante-cinq ans; ses cheveux sont blancs, mais sa barbiche est restée noire, ce qui donne de l'originalité à sa physionomie. La figure pleine, épanouie, commande la sympathie. Je décline mon nom et ma qualité, et la conversation s'engage. M. Magnaud parle avec netteté et animation, mais avec un accent méridional très atténué (il est originaire du Lot-et-Garonne).

— Je suis venu à Château-Thierry, M. le Président, lui dis-je, sur le bruit de votre réputation. Le « Matin » d'Anvers s'est à plusieurs reprises occupé de vos jugements si clairs et il a admiré la façon dont vous savez mettre du cœur dans les lois qui semblaient en avoir le moins.

— Ce que j'ai fait, répond simplement M. Magnaud, tout autre pouvait le faire. Le seul mérite que j'aie peut-être, c'est d'avoir osé.

— La Cour d'appel d'Amiens vous a assez tracassé!

— Oh! je ne lui en veux pas! Ses juges auront certes eu leurs raisons pour agir comme ils l'ont fait. Moi, j'ai les miennes...

— Je n'oserais me prononcer, n'étant pas jurisconsulte.

— Tant mieux. Si l'on veut être équitable, il vaut mieux ne pas être jurisconsulte. On m'a accusé d'avoir violé la loi. Je n'en ai violé aucune. Lorsque j'ai acquitté des malheureux sans travail, coupables d'avoir volé un pain, après avoir enduré pendant trente-six heures les affres de la faim, j'ai simplement appliqué l'article 64 du Code pénal. Ecoutez-le : « Il n'y a ni crime ni délit lorsque le prévenu, au temps de l'action, a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister ». Mais j'ai violé la jurisprudence, devant laquelle je ne m'incline pas. Les jugements rendus en 1830 ne sont plus de notre temps. Que d'autres suivent ces sentiers battus. Je juge, moi, comme le cœur et la raison me le dictent en 1905.

— Mais alors, est-ce la lettre de la loi, ou l'esprit des magistrats qu'il conviendrait de modifier?

— C'est l'esprit des magistrats, sans aucun doute. Je ne suis pas au courant de la situation en Belgique, mais, en France, la magistrature ne nourrit pas son homme. L'application des lois est donc souvent confiée à des personnes qui, par leur situation, peuvent se suffire à elles-mêmes, et qui, ayant des préjugés de caste, craindraient de sortir de la routine. C'est à cette situation qu'il faudrait trouver un remède; car nos lois sont, à tout prendre, assez larges pour que le cœur y trouve place. Remarquez que je ne dis pas qu'il n'y ait rien à y changer...

— Je le pense bien. Ainsi les rapports des patrons et des ouvriers...

— Pour cette question-là, il faudrait, à côté d'une caisse de retraite simple, une caisse de retraite pour les victimes d'accidents graves. Le patron n'expose que son capital, ce qui est certes un intérêt respectable, mais l'ouvrier expose souvent sa vie, ce qui est grave.. Cependant, permettez-moi d'aborder un autre sujet. Vous savez, sans doute, que, depuis quelques temps, je défends, même par la plume, l'idée d'introduire l'union libre dans le Code...

— Pas possible!

— Parfaitement. Elle se pratique beaucoup en France; et c'est à cause des enfants que je poursuis ce but. Nous avons malheureusement ici deux majorités. La majorité ordinaire de vingt et un ans, et puis l'autre, la plus importante des deux, celle de vingt cinq ans, avant laquelle il est interdit aux enfants de se marier sans le consentement des parents. Quoique en m'occupant jamais de politique, comme juge, j'ai les idées très avancées et je voudrais remédier aux conséquences d'un état de choses qui aboutit à la naissance de beaucoup d'enfants naturels. Je désirerais protéger ces enfants et protéger en même temps la femme qui n'écope que trop souvent. Je demande que ceux qui recourent à ce genre d'union, ne pouvant faire autrement (car il est barbare d'imposer des attentes de quatre ans), aient le droit de faire la déclaration de cette union à la mairie. On inscrirait les enfants, « sous réserve », comme situation d'attente, et l'on retrouverait le père, le cas échéant—jusqu'au moment où l'on admettra enfin la recherche de la paternité. En outre, ce système serait favorable à la repopulation de la France.

— Et si, la lassitude venue, les amants se quittaient?

— Cela arrivera sans doute en cas de mésintelligence, mais le divorce, cher Monsieur, surtout celui par consentement mutuel, est-il si difficile à obtenir? Croyez-moi, la société, cette incorrigible routinière, a encore bien des progrès à réaliser...

— N'avez-vous jamais songé à quitter Château-Thierry, et n'est-il pas question

pour vous d'un siège à la Chambre, où voudraient vous voir tous vos amis, tant de France que de Belgique?

— J'ai toujours refusé. Je ne suis pas orateur, et puis, il reste vraiment trop peu de chose du meilleur discours. A Château-Thierry, ou dans un autre arrondissement, je puis faire de la pratique, ce qui vaut infiniment mieux. Mais, je défends souvent mes idées dans la presse... Tenez, M. Maurice Landray a écrit une pièce de théâtre : « la Loi de Pardon », en s'inspirant de mes idées. J'estime que le juge doit avoir le droit de pardonner, lorsque, l'acquittement étant contraire à la loi, il a la conviction absolue que cet acte de clémence est le plus sûr moyen de moraliser le coupable. Cette pièce a été jouée une centaine de fois à Paris, au Théâtre Trianon. La Chambre, trouvant la question intéressante, en avait voté l'urgence. Le rapporteur était M. Morlot.... Tenez, voulez-vous un exemple de ce que j'entends par la loi de pardon? Ces jours derniers, un brave homme de maçon comparaissait devant la justice. Resté veuf avec une jeune fille de quatorze ans, qui était désormais son unique raison de vivre, il eut le chagrin de la voir devenir phtisique. Il travailla avec acharnement, fit des heures supplémentaires pour acheter des médicaments qui ne la sauvèrent pas. Elle mourut au bout de deux ans, et son pauvre père, désespéré, eut à peine de quoi lui payer un modeste enterrement. Quelques jours après il alla au cimetière. Tout en pleurs, devant cette tombe où pas une fleur n'était déposée, le maçon prit une couronne à une tombe voisine et la déposa sur celle de sa fille. Le malheureux fut condamné pour cela à huit jours de prison, avec des « attendu » flétrissants !... (Ici le président Magnaud se lève, et tout ému) :

— J'aurais pardonné, moi, Monsieur, comprenez-vous? On ne pouvait condamner cet homme !...

Je n'avais plus qu'à remercier le « bon juge » de son accueil si cordial. Il me reconduisit jusqu'à la porte de son chalet.

— Pourquoi, demandai-je, avez-vous fait mettre sur votre porte : « Simple demeure? »

— J'habite en pleine campagne. La poste se plaignait que les lettres qui m'étaient adressées n'eussent pas d'indication suffisante. Il a fallu baptiser ma petite maison. Comment voulez-vous que je l'appelle autrement que « Simple demeure »? J'y vis heureux avec Mme Magnaud. Mon seul, mon grand chagrin est de n'avoir pas d'enfant.

— Au revoir, M. le Président, je vais de ce pas voir la maison où est né La Fontaine.

— Ah !.. Vous souvenez-vous encore :

> Selon que vous serez puissant ou misérable,
> Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Eh bien ! dans l'arrondissement de Château-Thierry, il n'y a pas de misérables condamnés parce que pauvres, ni riches acquittés parce que puissants ..

Telle fut la conclusion réconfortante du président Magnaud.

Et je me rendis rue Jean La Fontaine, songeant au « bonhomme » dont, au collège, on apprend par cœur tant de fables qu'on ne comprend bien que longtemps après, quand la vie vous les a expliquées. La maison du fabuliste abrite un embryon de musée et une société d'archéologie y tient ses séances. J'ai vu là un bon portrait de La Fontaine, que fit faire Mme de la Sablière, sa protectrice. Il ne reste qu'une petit partie du cabinet de travail. Seul, dit-on, le tracé du potager n'aurait pas changé...

La Fontaine ! Le président Magnaud ! Il n'y a pas là d'antithèse : la bonté et la raison du fabuliste ont passé chez le magistrat.

D'Inspruck vers l'Exposition de Milan

par l'Engadine, Landeck, Hoch-Finstermünz, Trafoï. — La vie sur les hauteurs. — L'infranchissable Stelvio. — Le col d'Ofen. — La gorge du Spoel. — Zernez. — Samaden. — Pontresina. — La Bernina. — St-Moritz. — La Maloja. — Le val Brégaglia. — Chiavenna.

J'aime la pimpante petite capitale du Tyrol. Les touristes y abondent et la large rue Maria Theresia, avec son imposant décor de montagnes. a beaucoup d'allure. Elle est d'ailleurs égayée par de nombreux magasins où les alpenstocks et autres accessoires prennent la plus grande place. Une trentaine de maires anglais se trouvaient à Inspruck à mon arrivée. Ils s'en allaient ainsi jusqu'à Budapest, en quête de nouveautés administratives dont ils comptent tirer parti à leur retour en Angleterre. Le lendemain matin, de bonne heure, en face du « Tyrolerhof », la place de la gare présentait l'animation d'une douzaine d'équipages qui emportèrent bientôt les maires et quelques dames qui les accompagnaient, vers la vallée de la Stubai, excursion que j'ai faite l'an dernier. Le cocher qui m'y avait conduit m'avait fait si bonne impression que je lui avais promis de traverser avec lui. plus tard, l'Engadine. Johann Folie (c'est son nom) ne faisait donc pas partie de la promenade des maires, car, depuis plusieurs jours, il était prévenu de mon arrivée. Aussi je ne tardai pas à le voir paraître, tout joyeux de me voir tenir ma promesse. C'est un solide montagnard de vingt-sept ans, coiffé du chapeau brun tyrolien, au ruban vert et à la plume d'aigle. Nous eûmes tôt fait de nous entendre, et il fut convenu que, malgré la saison encore peu avancée, nous tenterions de franchir les neiges du Col Stelvio.

Le lendemain matin de bonne heure, après quelques derniers préparatifs, Johann amenait au « Tyrolerhof » un superbe landau attelé de deux fortes juments toutes grises ; Poldy et Lisbeth. Un coffre était rivé à l'arrière pour les bagages, que l'on n'admet qu'en petit nombre. Bientôt je fus hors d'Inspruck, remontant la vallée de l'Inn vers Landeck. Le temps était brumeux, mais, grâce à l'étonnante variabilité du ciel tyrolien, les rayons du soleil éclairaient à chaque instant les imposantes montagnes qui m'entouraient. Je traversai ainsi de charmants villages, qui me parurent très prospères, surtout Telfs, entouré de promenades, et Imst, dominé par la haute pyramide du Tschurgant. A Landeck il fallut faire halte. C'est un petit centre très actif où se croisent les touristes qui vont dans des directions opposées. De là, on se rend dans le Tyrol bavarois du côté de Hohenschwangau et d'Ober-Ammergau, où se donnent les célèbres représentations de la Passion.

En se remettant en route, on quitte la voie ferrée de l'Arlberg, et l'on suit toujours la vallée de l'Inn qui tourne vers la gauche. Elle devient de plus en plus sauvage et les hauteurs sont de plus en plus escarpées. L'Inn bouillonne bruyamment dans le fond — car on monte ferme — et vers le soir j'arrive à Hoch-Finstermünz, maison isolée dans un décor abrupt que les approches de la nuit enveloppent d'une âpre poésie. On voit l'Inn disparaître au loin, vers les montagnes bleues de l'Engadine, et bientôt un silence de mort, presque effrayant dans cette quasi obscurité, fait paraître menaçantes les cimes déchiquetées qui se dressent vers le ciel comme une horde de géants hostiles. Un rayon de lune me montre tout à coup Alt-Fintermünz à une grande profondeur. Mais une désillusion m'attendait : j'appris par le patron de l'auberge que le col du Stelvio, obstrué par la neige, était encore infranchissable. Peut-être pourrait-on tenter un essai en traîneau, et encore...

Le lendemain de grand matin, après avoir admiré une superbe nichée de St-Bernard, ces beaux chiens que l'on rencontre dans tout le pays, je me remis en route et, par Nauders, je gagnai la vallée de l'Adige, lequel sort là du lac de Reschen. C'est un petit torrent d'écume bleuâtre qui suit la chaîne de l'Ortler pour descendre vers Vérone où son cours se précipite. Sur la route je rencontrai la « poste » autrichienne qui me donna assez bien l'idée des voyages au temps jadis. Le postillon, tout de rouge et d'orange habillé, conduisait ses chevaux d'une manière nonchalante. A

l'intérieur d'un compartiment, un employé triait la correspondance. La patache renferme d'ailleurs quelques places pour voyageurs, mais on va lentement et on s'arrête à chaque instant. En voiture particulière c'est bien autre chose : on y est maître de son itinéraire. Et puis, comme on voit bien le pays ! C'est à vous dégoûter à tout jamais du chemin de fer et du plafond que l'on y a constamment sur la tête.

Mais voici au loin trois glaciers. Ce sont ceux de l'Ortler, de Trafoï et du Madatsch et, par l'étroite vallée du Trafoï, torrent impétueux, je m'en rapproche de plus en plus. La route monte constamment et la température fraichit. Je remarque au passage la forteresse de Gomogoï, tout entourée de fil de fer barbelé, et j'arrive enfin à Trafoï, petit village de cent habitants à peine. Je suis au pied de l'Ortler, la plus haute cîme de l'Autriche, et une des plus dangereuses à gravir. Ce géant, ayant à ses côtés le Piz du Madatsch, produit une impression imposante dans la solitude. Je n'ai jusqu'à présent rencontré que peu de cyclistes et seulement deux automobiles. Il est regrettable que Trafoï soit interdit à ces derniers véhicules, mais il est vrai que l'excursion serait bien dangereuse. Lorsqu'un chauffeur aventureux s'y risque quand même, le télégraphe le signale dans tout le pays et les routes lui sont aussitôt barrées.

* * *

En soupant près d'un quinquet fumeux, j'apprends que, dans la matinée, trois audacieux sont montés vers le sommet de l'Ortler, qui fait chaque année des victimes. Ils doivent passer la nuit au sommet jusqu'au lever de l'aube, et redescendre vers midi. On me dit aussi que le lendemain matin il y aura grande fête. Tous les habitants du pays s'assembleront pour conduire processionnellement la statue de la Vierge de l'église de Trafoï à la chapelle des Trois Sources sacrées. Ces sources coulent au fond de la vallée. En effet, le lendemain un grand mouvement me réveille à la première heure. Mon petit hôtel est une vraie ruche, où Tyroliens et Tyroliennes, ces dernières coiffées de foulards multicolores, déjeunent après avoir marché une partie de la nuit. Ils se massent près de l'église, et bientôt la statue, portée à bras d'hommes, se met en route, suivie des prêtres et de deux fanfares, dont les exécutants, portant les anciens costumes verts et rouges du pays, jouent naïvement des pas redoublés. Après avoir vu ce défilé, je monte tenter le passage du col Stelvio, car j'ai gardé le secret espoir de le franchir en traîneau, afin de passer à Bormio, en Italie. Arrivé à l'endroit dit le « Weisse Knott », j'aperçois, dans le fond, les Trois sources sacrées. La procession va arriver à la chapelle, suivie de tout le peuple. La statue de la Vierge monte le petit escalier. A ce moment, un éclair brille dans la vallée, c'est le canon qni tonne, éveillant des échos formidables qui vont mourir au loin, avec des bruits sourds d'avalanches. Les hommes se découvrent, les femmes s'agenouillent et ce spectacle, auquel un soleil éclatant vient joindre sa magie, m'impressionne vivement, car cette foi est d'autant plus ingénue que la nature se montre ici plus farouche. Cependant j'ai repris mon ascension, entouré de neige de tous côtés. Johan me montre vers le sommet de l'Ortler la Paijerhütte, que l'on dirait accrochée au flanc de la montagne. C'est là qu'ont dû coucher les trois alpinistes. Puis, je vois tournoyer au-dessus de ma tête deux aigles, qui tout à coup se dirigent vers la poinfe du Madatsch, en de gigantesques coups d'ailes. J'arrive enfin à « Franzenshöhe » à près de deux mille deux cents mètres. Le voisinage immédiat des glaciers y rend la température mordante. Là, au moyen d'une longue-vue, je puis voir la route du Stelvio, mais, hélas ! la neige y est amoncelée à plusieurs mètres de hauteur, et, bien malgré moi, je dois renoncer à ma tentative. En prenant un cordial pour nous réchauffer, j'interroge Johann :

— Dites-moi, n'avez-vous jamais eu d'accident de montagne?

— Si, Monsieur un seul, aussi banal que tragique. Il y a de cela trois ans environ. Je conduisais sur la route du Brenner deux ingénieurs allemands, qui venaient visiter les travaux de l'Alberg, lorsque j'aperçus au loin sur la route, une roulotte de montreurs d'ours. Sans me méfier, je continuai, mais, à une dizaine de mètres, un ours s'élança vers nous en grognant. Les chevaux firent un violent écart, et, affolés, se jetèrent contre le garde-fou de la route qu'ils brisèrent, entraînant l'attelage dans un ravin de quinze mètres de profondeur

— Et, il y a eu des malheurs?

— L'un des ingénieurs fut tué sur le coup. Il était tombé sur les chevaux et une ruade à la tête l'acheva. L'autre, lancé à une grande distance, dut rester à Inspruck de longues semaines, pour se remettre Quant à moi, je m'en tirai heureusement avec une simple luxation du bras gauche. Chose curieuse, les chevaux étaient indemnes, alors que l'attelage se trouvait dans un pitoyable état.

— Et les Bohémiens?

— Disparus, naturellement. Mais depuis lors, il est sévèrement défendu aux forains de stationner dans nos montagnes.

— Ne craignez-vous pas la descente que nous allons entreprendre ?

— Non, quoique d'ordinaire on ne le fasse pas, puisqu'on continue toujours d'ici sur Bormio. Nous allons nous y mettre.

Et après que Johann eut soigneusement agrippé les deux freins de la voiture, la descente vertigineuse commence. Poldy et Lisbeth, savamment conduits, s'en tirent à merveille. Ce froid les fait bruyamment hennir, mais ils ne bronchent pas. Et me revoilà à l'auberge de Trafoï où les trois alpinistes viennent heureusement de rentrer. Je m'empresse de leur demander leurs impressions. Ce sont trois étudiants de Munich, Walter Popp, Walther Blatt et Joseph Gansen, qui ont profité du congé de la Pentecôte pour faire cette ascension.

— Etes-vous satisfaits?

— Certes, quoiqu'il fasse bien froid là-haut! Nous avons couché dans la Payerhütte où nous avons trouvé de bons matelas. Par exemple, arrivés au sommet, à 3,902 mètres, pour voir le lever du soleil, nous n'eûmes pas une vue bien claire du spectacle. La descente est relativement aisée, mais la montée est rude. Et puis, vous savez, un faux pas... c'est fini!

Puis les trois étudiants, qui font partie du Studenteverein allemand, après m'avoir montré fièrement les traces des coups de rapière que leur ont valu leurs traditionnels duels, ont absolument tenu à me présenter leurs guides. Je les trouvais occupés à ranger leurs piolets et à enrouler les cordes au moyen desquelles ils s'étaient tous attachés là-haut. Je vous assure que Paul Mazagg, I. I. Ortler et Peter Theurni sont de rudes gaillards, durs comme le roc, ayant cette énergie tranquille mais inébranlable que nécessite leur dangereux métier.

* * *

Le soir, j'arrivais en Suisse, dans le canton des Grisons, à l'entrée de la Münsterthal, et m'arrêtais au village de Santa-Maria, situé dans un petit village idyllique. Johann m'avait dit de me préparer pour le lendemain à une forte journée. Nous devions, en effet, gagner Pontresina en passant par Zernez. Au fond de la Münsterthal, le paysage devient tout à coup sauvage et désolé. D'affreux précipices barrent la route et il s'agit de monter le col d'Ofen (Ofenpar), qui se dessine devant nous en de hardis lacets. En haut nous sommes assaillis par une vraie pluie de givre, qui nous aveugle et nous perce jusqu'aux os, et ce n'est que lentement que Poldy et Lisbeth pénètrent dans la sombre vallée du Spoel. Entre deux pins, un chamois égaré surgit tout à coup et, en bonds vertigineux, s'élance dans l'abîme. Au détour d'un lacet, au loin, apparaît Zernez, dans la Basse-Engadine.

Pour ceux qui l'ignoraient, je dirai ici que l'Engadine est une haute vallée de vingt et une lieues de long, la plus considérable de l'Europe. L'air y est essentielletiellement vif et les changements de temps y sont d'une déconcertante brusquerie. Vue des hauteurs, l'Engadine offre l'aspect d'un pacage immense, aux fleurs foncées inconnues à nos pâturages. Le paysage est austère, mais toujours intéressant. Un seul inconvénient : la poussière de la route, vraiment incroyable, de vraies nuages.

Voici le Punt-Otta traversant l'Inn. C'est la limite de la Basse et de la Haute-Engadine. A Samaden, village considérable, où passe la petite ligne de chemin qu'on est parvenu à établir entre Caire et St-Moritz, on prend à gauche et bientôt apparaît Pontresina où j'arrive par un froid intense, malgré un temps des plus clairs. Les promenades y sont charmantes. Celle de la gorge de Bernina est surtout bien ombragée. C'est en suivant un petit ruisseau qu'on monte à la chaîne qui porte ce nom. Les glaciers y sont aveuglants et quand on arrive vers les sommets, la végétation a entièrement disparu. Entre des lacs gelés se trouve l'Hospice de la Bernina, seule maison qui se trouve dans cette région désolée, car on est là à près de 2,500 mètres de hauteur. A l'Hospice se trouve la poste qui est aussi un petit hôtel. La jeune fille qui accepte votre correspondance vous offre aussi une tasse de café. A la descente, on passe par des galeries de neige; puis, peu à peu, la végétation renaît et l'on est heureux d'entendre les appels des pâtres.

Le soir tombait quand j'arrivai à St-Moritz, qui, certes, avec son joli lac, est le village le plus riant, le plus mondain, mais aussi le plus élevé de l'Engadine. Le lendemain matin, il régnait une chaleur des plus agréables. Je vais voir la chute de l'Inn qui sort du lac en formant une cascade déjà imposante, et chemin faisant, je

demande un renseignement à un berger. Malheureusement, il ne parle que la langue de l'Engadine, le « Romanisch ». C'est un curieux mélange de latin et d'allemand dont il ne m'a pas été possible de comprendre le moindre mot. Le pays, après avoir été jadis tantôt autrichien, tantôt italien, a fini par être suisse, et peut-être la langue allemande et italienne ont-elles fini par produire ce patois hybride aux intonations à la fois rudes et douces.

Une ravissante région de lacs conduit à la Moloja, extrémité de la Haute-Engadine ; mais il faut que j'abrège. Au val Bregaglia, où l'on descend par une route effrayante, je quitte l'Engadine. La brise devient douce, elle porte des effluves embaumées; à mesure qu'on descend, la végétation devient plus charmante. Ce sont des lilas, puis des roses, des citronniers... C'est l'Italie !

Cependant, Johann ne paraît pas partager mon allégresse. Il conduit d'un air distrait et ne dit plus mot, lui si attentif naguère à me signaler les moindres particularités de la route.

— Eh bien, Johann, vous ne me dites plus rien? Quelle est donc cette grande ruine, à droite, sur ce roc escarpé?

— Ah ! monsieur, excusez-moi, mais je suis triste à l'idée que c'est fini, que je vais vous quitter après neuf jours de voyage.

— C'est vrai que le temps passe. On dirait que nous avons quitté Inspruck hier.

— Si vous le vouliez bien, monsieur, je vous conduirais à l'Exposition de Milan, et ensuite, je vous ramènerais à Paris...

— A Paris, Johann, mais vous n'y pensez pas ! Quel trajet pour vos chevaux ! Et puis ,vous ne connaissez pas la route !

— Oh ! vous la demanderiez pour moi ! Je vous conduirais bien par toutes les routes du monde.

— Non, Johann, ce n'est pas possible. Mais je reviendrai. Songez que nous n'avons pu franchir le Stelvio, que je ne connais pas le Tyrol du Sud avec Méran qu'on dit si intéressant. Puis il y a aussi le Tyrol bavarois avec Ober-Ammergau et le spectacle de la Passion. Je reviendrai.

Et le brave garçon se résigne. En descendant de voiture, je lui tends la main que le rude montagnard serre avec émotion .Nous sommes à Chiavenna, gros bourg italien, station de passage vers le lac de Come. (Le soir, en me reposant, dans un jardin aux senteurs exquises, je savourais une demi-tasse, tandis qu'autour de moi voltigeaient de lumineuses bestioles.

....

Le lendemain matin en faisant ma toilette, j'entendis sous ma fenêtre de vigoureux coups de fouet. Je reconnais le signal. C'est Johann qui venait me dire une dernière fois au revoir. Je le suivis des yeux et bientôt, remontant le Bregaglia, il disparut avec Poldy et Lisbeth.

L'Exposition de Milan.

Coup d'œil général. — L'exposition du Simplon. — Inauguration du Pavillon belge.

J'avoue qu'en traversant le lac de Côme, j'appréhendais quelque peu la foire mondiale vers laquelle je voguais si agréablement. Le « Matin » m'avait appris, en effet, que nos pompiers, qui s'y étaient rendus pour assister à un congrès, s'étaient plaints amèrement de la chaleur. Et ces gaillards-là doivent s'y connaître ! Moi, qui venais de traverser des montagnes et des vallées plutôt fraîches, je me faisais mal à l'idée de circuler au milieu de la foule, de jouer des coudes, de «débrouiller» l'Exposition, car enfin, c'est un écheveau à débrouiller, un labyrinthe à parcourir.

Arrivé à Milan, une température relativement clémente m'enhardit et, me diri-

geant du côté du « Castello », ancien palais des Sforza et des Visconti où se trouvent encore quantité de fresques de Luini, j'entrai dans le Parc. On ne tarda pas à s'apercevoir que l'Exposition est partagée en deux parties, dont la seconde se trouve à la place d'Armes. Cette place est reliée au Parc, qui est très vaste, par un petit chemin de fer sur viaduc, d'un bon kilomètre de longueur. Pendant ce court trajet, on voit de loin l'arc de triomphe érigé à l'endroit d'où Napoléon, déjà, voulait faire partir une route directe vers Paris. La route existe à présent, le Simplon est percé, inauguré, et c'est tout juste à cause de cela que la cité de Milan a fait son Exposition.

Donc, en entrant dans le Parc, j'admire d'abord la grâce de l'entrée (il y en a plusieurs importantes) qui s'ouvre sur une place d'honneur de forme elliptique. Dans le haut, semblant s'élancer dans les airs, on remarque une femme qui tend une couronne et souhaite la bienvenue aux peuples, comme la Parisienne qui dominait l'entrée principale de la dernière exposition de Paris. Une inscription placée dans un cartouche dit en substance que Milan, au nom de l'Italie, fête pour la troisième fois l'union de deux peuples (l'Italie et la Suisse) en prêchant aux masses les luttes pacifiques du travail. En dessous, deux tunnels parallèles reproduisent ceux du mont Léon, et, en y pénétrant, on voit une restitution parfaite du travail de perforation, ainsi que des obstacles que les ouviers ont à vaincre lorsqu'ils sont surpris par l'irruption soudaine d'une source. Plus loin, se trouve un cinématographe qui donne uue idée encore plus complète de ces gigantesques travaux. Une scène est surtout émouvante ; c'est celle où les ouvriers italiens, entendant derrière la dernière cloison de rocs leurs frères suisses, sont pris d'une frénésie de travail qui aboutit à la chute du dernier obstacle et à la fraternisation des travailleurs des deux pays.

Mais j'éprouvais une hâte patriotique à visiter le pavillon belge, qui se trouve dans l'autre partie de l'Exposition, à la place d'Armes. Il est vraiment bien situé, et, de la gare du petit chemin de fer, ce palais d'architecture flamande frappe déjà le regard. Il s'élève en face de la Via delle Nazioni (avenue des Nations) et domine toute cette partie de l'Exposition, Il a de vagues rapports avec l'Hôtel de ville d'Audenarde, qui figurait à Paris, mais il est plus vaste. Les armes de nos principales villes dominent le balcon. C'est gai, clair, coquet, avenant. Mais, en approchant, je lis avec surprise derrière la glace de la porte principale les mots « Chiuso, Vietalo l'ingresso » (Fermé, défense d'entrer). Ne serions-nous pas prêts? En effet, une activité fébrile règne à l'intérieur, une vraie ruche ! Il faut que ce soit prêt dans deux jours, le commissaire belge, comte Adrien van der Burch, le veut ainsi. Or, notre pavillon couvre environ dix mille mètres carrés. Il faudra travailler sans perdre une minute.

Nous sommes en retard, mais nous ne serons pas les derniers, La Russie et les républiques de l'Amérique du Sud, lesquelles se sont entendues pour faire une exposition en commun, n'ont pas même encore terminé la construction de leurs pavillons. Celui de la Russie est fort exigu ; on voit que de graves événements se sont passés et se passent encore dans ce grand pays.

Il paraît que, lors de l'inauguration générale de l'Exposition, le 28 avril dernier, on n'a pu inaugurer que peu de chose, l'Italie elle-même étant fort en retard. Mais j'en reviens à la Belgique. Donc, ce jourd'hui 15 juin, beaucoup de monde s'était donné rendez-vous au « grand pavillon flamand » et, à 3 heures précises, la « Brabançonne » éclatait, suivie de l'hymne national italien. Le comte Adrien van der Burch a ouvert notre section par un excellent discours, où il a convié nos compatriotes d'Italie à venir souvent rendre visite à ce pavillon, afin de se retremper au contact de l'âme belge, car les exposants se sont surpassés, ils ont fait l'impossible pour affirmer une fois de plus la grande place que notre petit pays occupe dans le monde. L'orateur a terminé en remerciant l'Italie, cette nation hospitalière, chez laquelle bien des Belges ont trouvé une seconde patrie. A signaler aussi un discours de M. le ministre Francotte, qui a félicité les exposants belges, ainsi que M. Vaes, l'architecte du pavillon, et une brève mais chaude allocution du syndic de Milan. Après quoi nouvelle « Brabançonne », nouvelle hymne italien. La visite commence.

L'ensemble de l'exposition belge a vraiment bonne apparence et le cadre ne laisse rien à désirer, avec les drapeaux de nos neuf provinces et ceux des anciennes gildes, qui jettent une note palpitante dans la décoration. Quand aux produits exposés, je ne vous étonnerai pas en disant qu'il y a beaucoup de dentelles, de riches toilettes, de meubles et... des tramways, beaucoup de tramways, car ce genre d'industrie est devenu une spécialité belge. La voiture destinée à Rosario fait sensation par son confort.

Heureux d'avoir assisté à l'inauguration du pavillon belge qui me paraît appelé à un vif succès, j'ai continué mon pélérinage à travers l'Exposition. Je vous parlerai dans de prochaines lettres des diverses sections étrangères, de la salle des fêtes, de la musique qu'on y fait, et de la galerie des Beaux-Arts.

En route pour Milan. — Impressions et rencontres. — Milan et les étrangers. — L'Exposition et la participation belge. — Visiteurs de la première heure. — Un secret diplomatique. — L'Exposition prise dans son ensemble.

Rien de bien saillant à vous signaler quant à notre voyage. Nous avons quitté Bruxelles, mercredi dernier, à 6 h 20, par l'express de Bâle, en route pour Milan, où l'on inaugurait la section belge — « nous », c'est-à-dire un groupe de cinq ou dix journalistes; mais une caravane de représentants de la presse nous avait déjà précédés la veille. Pour le reste : sleeping, wagons-restaurants, le panorama, les montagnes, les lacs de la Suisse... On voudrait s'arrêter dans ce décor enchanteur, car le temps est superbe ; un confrère mélomane frédonne le « Châlet : Vallons de l'Helvétie! » ce qui traduit bien vite cette impression, en ce qu'elle a d'éloigné du désir d'aller voir une exposition. Dans le train qui nous emporte vers l'Italie a pris place M. Francotte, accompagné d'un état-major de « grosses légumes » des bureaux ministériels et de spécialistes, parmi lesquels nous reconnaissons l'aimable M. Gody, tout indiqué pour être du voyage. Aux haltes, quand on fait quelques pas sur les quais, histoire de se dégourdir un peu les jambes, le ministre, toujours affable, s'entretient familièrement avec les journalistes. Il est peu question du paysage, naturellement, dans ces conversations ; mais beaucoup des succès très réels que nous remportons ici, et que nous ne connaissons alors que par ce qu'en avaient dit, dans leurs journaux, nos excellents confrères milanais. Rencontré aussi, en cours de route, Pini, le fameux escrimeur italien, lequel nous parle d'Anvers en termes enthousiastes. Ce maître de la lame arrivait de Buenos-Ayres où il réside et il effectuait ce voyage en Europe, avec quelques tireurs argentins, ses élèves ; dont on avait déjà admiré les qualités, paraît-il, à Paris, dans différents assauts.

Pas d'autres épisodes à conter; le temps manque d'ailleurs, pour qu'il s'en produise beaucoup, puisqu'en vingt et une heures on est à Milan. Chaleur excessive, en arrivant; mais une pluie bienfaisante vint, pendant la nuit, remettre les choses au point; depuis nous jouissons d'une température vraiment exquise. Le quatrième pouvoir » est logé au Corso Vittorio-Emanuele : vaste hôtel, avec music-hall — genre « Hungaria » à Budapesth — où l'on déjeune tout en écoutant d'une oreille, en général assez distraite, les mélodies de Leoncavallo et de Mascagni. On voit, au surplus à ses hôtels, maisons meublées, restaurants, « bierhauss », etc., que Milan s'était préparé de longue main à une invasion extraordinaire de visiteurs. Ce n'est pas tout à fait le cas... Le flot est modéré, ily a du monde, mais on ne s'écrase pas, ce dont, bien entendu, personne de nous ne songe à se pleindre. Il est vrai que beaucoup d'étrangers excursionnent dans les environs : l'Exposition, c'est parfait, mais Milan : le dôme, les musées, la « galleria », le château des Sforza, c'est encore mieux et les lacs, c'est bien tentant. Alors, on se partage, ou, plus exactement, on partage son temps et l'on se fait un itinéraire réalisant cet idéal : toucher barres à Milan et rayonner aux alentours.

Mais laissons là le Beadecker et, puisque nous ne sommes venus que pour l'Exposition, ne nous écartons pas de notre sujet. Il en vaut la peine, tant parce que l'Exposition Milanaise est par elle-même fort intéressante, que parce que c'est un peu un champ de bataille sur lequel nos industries, nos beaux-arts et nos arts décoratifs viennent de remporter une brillante victoire.

Ce succès du compartiment belge fera l'objet d'une autre lettre. Disons un mot, pour aujourd'hui, de l'Exposition même. Toutefois, il y a lieu d'anticiper un peu en ce qui nous concerne, en ajoutant que l'importante participation de la Belgique se rattache à des causes ayant trait aux relations commerciales anciennes et suivies de notre pays avec l'Italie, aux rapports de sympathie existant entre les deux pays, et aussi à une auguste volonté grâce à laquelle ces rapports prendraient une tournure nouvelle, éminemment favorable à la stabilité de nos affaires en Afrique.

Les journaux ont relaté la rencontre du roi Léopold et du roi Victor à Milan, au début de l'Exposition, il y a quelques semaines ; or, on suppose ici que l'entrevue à laquelle elle a donné lieu — entrevue qui a duré deux heures, ce qui est beaucoup en effet pour une rencontre que le hasard seul aurait amenée — était concertée ; entre les deux souverains, il aurait été longuement question du Congo. Nous ne serions même pas éloignés de voir se créer à Rome un poste diplomatique chargé de régler les affaires de l'Etat indépendant, non seulement vis-à-vis de l'Italie, mais aussi vis-à-vis des autres puissances ayant leurs ambassadeurs ou leurs ministres accrédités dans la Ville Eternelle. L'Angleterre, l'Allemagne et la France, consultées, auraient adhéré à ce projet, dont les bases ont dû être définitivement établies lors de l'entrevue à l'Exposition du roi Léopold et du roi Victor, ces visiteurs de la première heure.

Telle est la nouvelle que les journalistes se communiquaient à l'oreille, au cours de la cérémonie inaugurale du pavillon belge, hier, chacun assurant que c'était là un secret d'Etat non destiné à la publicité. Cependant, comme, à cette heure, ce secret aura probablement fait le tour de la presse européenne je crois, sans trop d'indiscrétion, pouvoir vous en confirmer les détails. Ce qui a donné créance à ce bruit, ce sont les paroles de M. Francotte : lors de l'inauguration du pavillon, le ministre, dans sa réponse au discours de bienvenue que lui adressait le comte van der Burch, a fait allusion à de hautes destinées auxquelles serait appelé incessamment le jeune et sympathique commissaire général. On en a donc conclu que le futur agent diplomatique de l'Etat indépendant à Rome serait le comte van der Burch ; et les commentaires auxquels donnait lieu cette hypothèse, autant dans le monde des hauts fonctionnaires réunis là que parmi les journalistes, n'avaient certes rien de défavorable au candidat désigné — car c'est évidemment « quelqu'un».

L'Exposition occupe au « Parco »,, un immense emplacement. « Immense » n'est pas de trop, car si ce qualificatif peut paraître une hyperbole laudative, ce n'en est pas moins aussi une allusion au développement légèrement exagéré de la World's Fair (vieux style) milanaise. Comme topographie et installations, celle-ci déroute un peu les idées reçues en matière d'expositions. L'entrée principale, constituée par des galeries en hémicycle, donne une lointaine idée de celles de l'église St-Pierre à Rome, mais a un caractère grandiose. Des deux côtés, des génies ailés portent les attributs de la gloire. Au fond, on aperçoit le pavillon du Simplon avec l'ouverture béante des deux tunnels. Ceux-ci sont surmontés d'autres galeries et d'un dôme dominé par une statue de proportions colossales, agitant un flambeau. L'ensemble forme un édifice d'un caractère incontestablement imposant.

Mais il n'y a que cette entrée qui rappelle les dispositions extérieures des expositions telles que nous y sommes accoutumés. On ne voit pas là de ces halls dans lesquels les nations, classées par ordre, selon leur importance, étalent leurs produits. Ici chaque nation participante a son pavillon isolé dans les jardins ; de sorte que chacune a pu donner à l'édifice où s'alignent ses industries le style qui lui convient.

On comprend que l'Exposition milanaise gagne ainsi en pittoresque sur ses devancières ; mais il est aisé de concevoir également que le visiteur se fatigue beaucoup plus en parcourant ces immenses jardins, pour aller d'un pays à un autre qu'en circulant dans les halls. Il y a heureusement de nombreux moyens de locomotion accessibles à toutes les bourses, et l'on s'en sert, soyez en sûrs !

Arts décoratifs. — Coup d'œil à travers les sections étrangères. — Pisciculture et aquarium. — Palais des expositions rétrospectives.

Je désire aujourd'hui vous donner une idée de ce qu'est la partie de l'Exposition qui se trouve dans le Parc. Tout d'abord voici les Arts décoratifs italiens. Compartiment exceptionnellement soigné. On voit qu'un grand effort a été fait pour arriver à un résultat brillant. Il y a d'intéressantes céramiques milanaises pour décorations de cours et de vestibules, avec accessoires rappelant le genre disparu des vases de Capo di Monte ; puis des meubles élégants, des toilettes particulièrement mises en valeur ; il y a surtout une princesse orientale assise, parée de bijoux arabes, qui domine toute une vitrine : un rêve ! Mais ce qui m'a fait encore plus de plaisir, ce sont les vitraux artistiques de Florence, tant ceux ayant un caractère religieux

que ceux dont le but est purement décoratif. Quelle délicatesse de nuances et quelle finesse d'exécution ! Les orfèvres italiens ont un compartiment spécial, d'une grande richesse. J'ai remarqué d'exquis objets en écaille et des coraux d'une pureté parfaite, surtout dans la section napolitaine.

Le Japon nous montre naturellement de beaux vases modernes, mais son exposition ne vaut pas, sous ce rapport, ce qu'il a exposé à Liége, car je n'ai pas vu ici de ces grands vases cloisonnés qui ont été si remarqués chez nous. La Hollande et le Danemark exposent des meubles sobres et de bon goût. Quant à l'Angleterre, elle a de fort belle argenterie et son compartiment de coutellerie, d'une variété étonnante, renferme tout ce qu'on peut imaginer en fait de canifs spéciaux. L'Espagne n'est représentée aux Arts décoratifs que par une seule maison, laquelle nous fait admirer des spécimens de bijouterie nationale consistant en objets d'or fin sur acier d'un goût sobre et sûr. La Turquie étale évidemment des tapis aux armes du sultan. Il y en a dans tous les prix et les marchands, selon l'habitude orientale, emploient les sollicitations les plus savantes pour captiver l'acheteur.

La Hongrie a un compartiment assez considérable, mais on n'y voit guère que des faïences et des meubles, très originaux d'ailleurs. Les Hongrois me paraissent vouloir, en fait d'art décoratif moderne, aller encore plus loin que les autres pays. Remarqué, à l'entrée de ce compartiment, une sorte de cour d'honneur avec plusieurs portes donnant sur les locaux. Cela donne à l'ensemble une allure particulière.

L'Allemagne n'est pas représentée aux arts décoratifs proprement dits; tout au moins je ne l'ai pas rencontrée. Mais la Suisse a un pavillon séparé, à côté de celui de la ville de Milan, lequel a bel aspect et reflète surtout le souci d'indiquer le niveau élevé de l'enseignement artistique dans la grande cité lombarde. Le petit pavillon suisse, précédé d'une fontaine surmontée d'un Guillaume Tell entre les jambes duquel se tient l'ours de Berne, représente un chalet élégant à l'intérieur duquel on voit des tableaux représentant des scènes de la vie alpestre. Il y a aussi un compartiment d'horlogerie mais il est encore fermé.

La Pisciculture est largement représentée. Tous les pays y ont contribué et, en particulier, l'Allemagne, qui expose un ensemble très intéressant de tout ce qui a trait à la grande pêche, y compris ce qu'il existe de plus perfectionné en fait d'engins pour la capture des cétacés. Mais de ce côté, c'est encore l'aquarium qui attire le plus de monde. Il est très complet et présenté de la plus agréable façon, avec des indications claires et précises qui en font un cours vivant d'ichtyologie.

Je dois un mot en passant au pavillon de la Paix où figure un impressionnant tableau de Gaëtano Previati représentant les horreurs de la guerre. A l'entrée il y a un registre destiné aux souscriptions annuelles que les visiteurs seraient disposés à accorder à l'œuvre de la Paix.

Voici maintenant un palais attrayant entre tous : le Palais des expositions rétrospectives. Il s'agit des transports et des communications à travers les âges. A l'entrée un char romain à deux chevaux, reproduction en plâtre, puis une litière de sénateur romain, certifiée authentique et des chaises à porteur de toutes les époques. Il y a de bien curieuses valises et des malles si volumineuses qu'on refuserait certes de les enregistrer de nos jours au chemin de fer. A citer aussi une collection de vieux traîneaux, dont quelques-uns en forme de barquette. Je renonce à vous décrire les berlines et les carrosses de gala exposés dans ce palais qui occupe une superficie assez considérable. Je ferai cependant une exception en faveur d'une voiture à vapeur dominée par une grande cheminée qui lui donne l'aspect d'une locomotive antique

Dire que la « bécane », qui paraît dater d'hier, a déjà une exposition rétrospective! Les premiers spécimens, avec des roues en bois, sans ressort, sans chaîne, d'un mécanisme tout grossier, datent du commencement du dix-neuvième siècle. Puis viennent les tricycles primitifs, presque aussi rudimentaires et le vélocipède qui nous semble aujourd'hui monstrueux avec son énorme roue d'avant et sa minuscule roue d'arrière. Il y en a un ici dont la grande roue a plus de deux mètres de diamètre. On ne connaissait pas encore la « multiplication ». Rien de plus amusant que de suivre, le long des murs, une collection d'images d'Epinal qui ridiculisent le nouveau sport et représentent ceux qui s'y livrent comme des excentriques. On peut dire que l'idée a marché depuis! Il y a longtemps que la bicyclette n'est plus une curiosité ni même un luxe... Place à l'automobile!

Le pavillon belge. — Encore l'inauguration. — La visite du pavillon et des halls. — Banquets et toasts. — Conclusion.

Voici donc le pavillon belge et ses vastes annexes définitivement installés, attendant les visiteurs qui d'ailleurs affluent. Dimanche, il n'y avait pas moyen d'y pénétrer, tout Milan doit avoir passé par là. C'est incontestablement un succès, dû autant au choix des objets exposés qu'à la très intelligente entente qui a présidé à leur classement. En tout cas, le but est atteint : la Belgique a fait connaître à Milan les progrès réalisés par ses industries, notamment en ce qui concerne la métallurgie, la construction, le matériel de chemin de fer et de tramway, les manufactures et les arts décoratifs; le public s'intéresse à son exposition, la presse lui consacre des articles élogieux ; bref, il résulte de tout cela que nous sommes plus que jamais dignes de l'ancienne réputation de pays industriel que nous avons conquise en Italie, et l'on verra — un exemple cité plus loin le démontre — que la chose en vaut la peine.

* * *

La cérémonie inaugurale, dont je vous ai dit quelques mots dans ma lettre précédente, s'est faite officiellement mais sans exagération d'apparat. Outre le vice-syndic de Milan, M. Dela Porta, plusieurs commissaires généraux étrangers, notammant ceux de France, de Russie et d'Autriche y assistaient. Le président du comité exécutif, retenu ailleurs, s'était fait remplacer par M. le comte Crivelli-Serbelloni, vice-président. Reconnu là, également, c'est-à-dire à l'entrée du grand hall, où les invités attendaient M. le ministre Francotte, représentant du gouvernement : MM. le sénateur Dupret, président de la Commission belge; Amelin, directeur au ministère de l'Industrie et du Travail; le comte Horace Van der Burch; Richard Lamarche, ancien commisaire général à Liège; Fris, directeur général des chemins de fer vicinaux; Storms, Dubois, secrétaires du ministre; Gody, commissaire du gouvernement; Ortmans, ingénieur de la société Cockerill, président du groupe des constructions navales; J. Cloquet, président du groupe des vins et alcool; Allot, du groupe de la petite industrie; Dumoulin, vice-président du Comité de l'Exposition de Liége; Henri Delvaux, membre de la Chambre des représentants; Wydman, architecte; Fierens-Gevaert, président de la section des arts décoratifs, et ses collaborateurs MM. Clairvaux, Sneyers, Vandercruysen, Van der Meylen; MM. Van Hallen et Mussche, secrétaires, de nombreux exposants ainsi qu'un groupe de membres de la presse dans lequel nous notons MM. Ed. Cattier, Maurice Kufferath, Fritz Rotiers, président du groupe de la presse, Dommartin, Servy, des Essarts, Chomé, Janax, Masset, Gilbart, nos sympathiques confrères de la presse milanaise, l'avocat Sachetti, du « Secolo », et Enzio Draghi, du « Corriere della Sera », Al. Manzi, de la « Perserveranza », Bolognesi, du « Solé ». Beaucoup d'invités italiens, parmi lesquels ressortait un gracieux essaim de dames en toilettes claires — en harmonie avec la température — et où, par parenthèse, le blanc et le mauve l'ont paru dominer. En tout cas, à voir cet ensemble vaporeux, on se serait cru au Kursaal d'Ostende bien plus que dans un hall d'Exposition.

C'est M. le comte Adrien van der Burch qui a reçu le ministre à son entrée. Le distingué commissaire général a remercié le gouvernement de son initiative et de l'appui qu'il a prêté aux organisateurs. Il a passé en revue l'exposition belge digne, a-t-il dit, du cadre qui lui a été réservé — c'est-à-dire le pavillon flamand dont l'architecte est M. Vaes, le fils de notre concitoyen feu M. l'avocat Vaes. Toute notre activité nationale est représentée dans cette exposition : depuis la fine dentelle, au tissu aérien, jusqu'à la locomotive de quatre-vingt-dix tonnes, qui domine notre collectivité des moyens de transport de sa masse imposante.

Le ministre a répondu par un discours dans lequel il a fait l'éloge du jeune commissaire général. Il a remercié tous les collaborateurs de la participation belge à l'Exposition de Milan et s'est adressé aussi aux présidents, vice-présidents et commissaires des différents groupes, trouvant pour chacun d'eux un mot aimable. M. Francotte, on le sait, a la parole vibrante; il ne s'en sert pas moins habilement et il l'a prouvé lorsqu'il a fait allusion aux rapports de la Belgique et de l'Italie, de telle sorte que le vice-syndic, M. Dela Porta, n'a eu qu'à reprendre ce thème pour adresser à son tour un speach fort élégamment tourné au ministre belge.

La visite du pavillon et des halls a commencé immédiatement après. M. Francotte donnait le bras à la très élégante Mme Ponti, la femme du syndic de Milan, qui, comme je l'ai dit, n'avait pu assister à la cérémonie. On s'est dirigé ainsi vers les salles des Arts décoratifs, où l'on put voir — c'est un confrère italien qui l'a écrit — « un prodigieux travail de bon gout moderne, d'élégance et d'harmonie dans la confection comme dans la distribution des ornements et des meubles.

M. Francotte a fait admirer à son aimable compagne quelques œuvres de Constantin Meunier, de Lambeaux, de Paul Dubois, de Samuel, ainsi qu'une fresque décorative de R. Wytsman, d'un bel effet.

* * *

La visite du Salon des Arts décoratifs a eu lieu sous la conduite de M. Fierens-Gevaert. A la sortie, Mme Ponti a pris congé du ministre, lequel a continué sa tournée dans les halls, entouré de son état major de fonctionnaires, de notabilités diverses, et a été reçu dans chaque compartiment par le président de groupe ou son représentant. Cette promenade a duré trois heures et demie, ce qui vous laisse à juger du chemin parcouru. Dans les halls réservés aux moyens de transport, le ministre a paru s'intéresser particulièrement aux luxueux wagons-salons de Baume et Marpent; aux wagons et aux voitures de tramways non moins éblouissants de Seneffe et de Ragheno, de Malines. Il y a là aussi une des voitures de tram destinées à Rosario, de celles dont nous avons pu voir un spécimen circuler sur nos lignes à Anvers; un immense wagon de marchandises orné des armes du Céleste Empire, modèle d'un nombre considérable de wagons identiques que nos constructeurs doivent livrer à la Chine et dont la valeur représente plusieurs millions; une voiture de tram portant l'inscriotipn : « place de Meir, longue rue d'Argile, rue Van Luppen ». Pourquoi a-t-on préféré exposer celle-là plutôt que « place Verte » rue Lozane, « Dikke Mee »?.... Mystère. Des voitures de chemin de fer qui firent le service entre Anvers-Malines et Bruxelles en 1835, d'un modèle présentant par conséquent des différences sensibles avec les types actuels.

Dans le compartiment adjacent, celui de la construction navale, le ministre, piloté par M. Ortmans, s'est arrêté entre autres devant l'immense maquette d'Anvers et du port, exposée l'an dernier au Génie civil à Liège et acquise par la Ville d'Anvers. — « Un travail de bénédictin, cela, s'est exclamé M. Francotte, mais vraiment intéressant! » En effet, les visiteurs s'arrêtent interloqués devant cette miniature d'une cité où toutes les maisons ont la même hauteur et où tous les toits sont rouges.

* * *

L'inauguration de notre pavillon a donné lieu naturellement a de nombreux banquets belgo-italiens et italo-belge, en raison, semble-t-il, de l'espèce de popularité très flateuse dont nous jouissons ici : banquet au restaurant Cova, offert par le sénateur Dupret, le président de la commission belge; banquet du Comité exécutif en l'honneur de M. Francotte, au pavillon des fêtes, — suivi celui-ci de l'illumination générale de l'Eposition —; banquet officiel du comte van der Burch dans la splendide salle d'honneur du pavillon belge, qu'ornent les tapisseries de haute-lice du duc d'Arenberg; banquet de l'Association de la presse lombarde aux journalistes belges, au restaurant du Caire...

Il faudrait pour chacun d'eux une chronique spéciale, tant on y a dépensé de recherche dans les menus et d'éloquence dans les toasts. — « Quand j'étais à l'Université, dit le spirituel et sympathique sénateur Mangilli, le président du Comité « exécutif, au début de l'un de ces discours, on m'avait appris qu'il existait trois « espèces d'éloquence : celle de la chaire, celle de la tribune et celle du barreau; « depuis que l Exposition est ouverte, je me suis aperçu qu'il y en avait une qua- « trième : celle des banquets, et, malheureusement, à mon âge, il est bien tard pour « combler cette lacune! »

Pure métaphore, bien entendu; car M. Mangilli est un charmeur et il l'a bien prouvé le même soir, lorsqu'il a bu d'une façon aussi délicate que touchante à Mme la comtesse vander Burch, la mère absente du jeune commissaire général. Mais ce qui précède vous donne le ton de ces « toasts » d'un caractère en général banal, vides de sens, ici pleins d'esprit et de cœur.

Le ministre Francotte, dont la parole chaude et imagée, nous l'avons dit, est fréquemment applaudie en pareille occurence en Belgique, n'a pas été en reste, sous ce rapport, avec ses hôtes. A plusieurs reprises, il a conquis son auditoire, et

le succès d'un compatriote à l'étranger, à quelque opinion qu'il appartienne, ami ou adversaire, fait toujours plaisir. Le comte Adrien Van der Burch est énergique et persuasif; le sénateur Dupret ne manque pas de correction, et il faut en dire autant de M. Fris et de notre confrère Rotiers, lequel y joint de l'élégance et un sens très pratique d'aboutir, c'est-à-dire d'obtenir pour la prochaine exposition bruxelloise, une participation italienne aussi importante que possible.

A cette liste d'orateurs, ayant brillé à Milan, dans la « quatrième éloquence », il convient d'ajouter M. le chevalier Penso, le président de la « Polenta », ce cercle italo-belge établi à Bruxelles, où il est, on le sait, très bien coté. M. Penso a offert à M Francotte un déjeuner au restaurant Aquario : fête exquise qui a réuni une cinquantaine de convives de choix. L'aimable amphytrion a développé d'une façon fort heureuse le thème des relations belgo-italiennes : « Les expositions passent, a-t-il dit, mais les relations restent ». Le ministre lui a répondu avec esprit et à-propos, et M. le comte Crivelli-Serbelloni lui a dit des choses charmantes. Notons en passant que ce représentant de l'une des plus anciennes familles de l'aristocratie milanaise est le propriétaire de la romantique villa Serbelloni de Bellagio, sur le lac de Côme; c'est un peu le lieu de pèlerinage de tous les jeunes mariés qui vont en Italie passer leur lune de miel. Beaucoup gravent même leurs noms ou leurs initiales sur les bouleaux et les chênes séculaires du parc : — Les noms y sont toujours, me dit le comte Serbelloni, un délicat avec qui je voisinais au banquet des journalistes, mais combien aura duré le bonheur de tous ceux qui ont passé par là !... Question qui fait rêver, en effet.

Au déjeuner de la Polenta, notre excellent confrère Sachetti, du « Secolo », s'exprimant en français comme l'avait fait la veille son collègue Miceli, dans une improvisation chaleureuse, déclara que la presse italienne tout entière ferait de la propagande pour la prochaine exposition belge. On se figure si la déclaration rallia les suffrages des convives!

A l'exception peut-être de M. De la Porta et de l'avocat Mopurgo, qui ont parlé en italien, tous les orateurs se sont exprimés en un français irréprochable. Ces noms clôturent, je crois, la liste de ceux qui ont contribué par la parole à la cordialité, sinon à l'éclat, de ces fêtes. Ajoutons-y, si l'on veut, l'un de nos confrères, auquel avait été dévolue l'agréable mission de remercier, au banquet officiel de la section belge et dans la langue du Dante, la presse milanaise. On lui a su gré, vivement, inutile de le dire, de ses bonnes intentions.

* * *

Conclusion de cette longue lettre? demandera-t-on peut-être... La conclusion est simple et se résume en quelques mots : cité brillante, exposition intéressante, séjour peu coûteux, voyage rapide et agréable, à travers des contrées pittoresques, en faut-il davantage pour engager nos compatriotes à se rendre à Milan?

Qnand au but pratique de la participation belge à l'exposition, il tient tout entier dans ce dernier détail. Une rencontre en cours de route m'avait mis en présence d'un compatriote, administrateur-délégué, si je ne me trompe, de l'une de nos plus puissantes sociétés de tramways : — Vous venez de Milan? demandai-je à mon compagnon de voyage.

— J'y ai touché barre en effet; mais je viens de plus loin, de Naples où j'avais à installer un directeur et à inaugurer une nouvelle ligne : celle de la place de Plesbiscito à Capo di Monte.

— Que pensez-vous de notre pavillon, à Milan.

— Superbe! Et puis, on a compris ce que nous avons à montrer en Italie.

— Vraiment?...

— Oui, le matériel de transport : voitures, wagons, tramways, c'est ce qu'il fallait. Je viens encore d'aller faire une tournée dans les provinces napolitaines : il y a là des localités très populeuses n'ayant entre elles aucun moyen de communication, distantes parfois de plusieurs lieues de toute station de chemin de fer...

— Eh bien?...

— Eh bien, je crois que nous avons encore là en matière de tramways électriques, du pain sur sur la planche pendant dix ans au moins, si nous ne nous laissons pas battre par des concurrents étrangers, et pas mal de millions à récolter.

— Quelles sont vos recettes en moyenne à Naples?

— Il m'est difficile de vous le dire exactement, car nous avons plusieurs lignes;

mais dimanche dernier nous avons fait sur la ligne de Capo di Monte, la nouvelle, 31,000 francs!...

Inutile d'insister : à l'encontre de ce qu'assurait le sympathique M. Mangilli, dont je reproduisais plus haut l'avis, il y a une cinquième éloquence : celle des chiffres, sinon la plus élevée, du moins la plus probante.

Les galeries des machines et du travail. — La marine allemande et les chemins de fer. — L'Autriche. — Les verreries. — Le parc aérostatique. — La rue du Caire. — Un village nubien et en Erythrée. — L'hygiène. — L'art décorattf français.

La galerie des machines, à l'Exposition, donne l'impression bien connue de cette activité fiévreuse qu'un bruit assourdissant rend encore plus énervants. Krupp y triomphe avec deux formidables canons jumeaux qui se meuvent constamment dans leur coupoles Je préfère contempler quelques moindres choses dans la galerie du travail, qui est moins fiévreuse et tout à fait intéressante. Voici d'abord l'exposition du « Corriere della Sera », où nous assistons à l'impression d'un numéro illustré qui sort de la machine rotative tout plié. Voici ensuite la magnifique exposition Jesurum de Venise : des dentelles féeriques, parmi lesquelles une nappe de table immense, pur chef-d'œuvre. Mais j'aperçois les vitrines de l'éditeur Sonzogno et elles m'attirent tout naturellement. J'y remarque des partitions de « Sibéria », de « la Cabrera », de la « Bohème » de Leoncavallo, mais ce qu'il y a de plus attachant dans ce compartiment, ce sont les manuscrits des auteurs. De Mascagni, je vois « l'ami Fritz », de Leoncavallo, les « Pagliacci », de Dupont « la Cabrera ». Ces manuscrits sont lisibles et clairs, mais ceux de Giordano, « André Chénier » et « Fédora », sont embrouillés et raturés, ô combien! Il y a là de quoi faire damner les malheureux copistes. J'ai vu aussi des partitions autographes d'auteurs que nous ne connaissons pas encore à Anvers : la « Vitta Brettone », la « Vie bretonne » de Leopoldo Mugnome, le « Mose », « Moïse », de Giacomo Orefice, et le « David » de Amintore Galli. Tout cela forme un ensemble des plus intéressants pour les spécialistes.

L'exposition de la marine est dominée par l'Angleterre et l'Allemagne. Le « Norddeutscher Loyd », de Brême, est fort bien représenté. Chose singulière, le Portugal a voulu se distinguer : il y va de ses cuirassés tout comme les grandes puissances. Quant aux chemins de fer, l'exposition de la France est certes la plus complète. Le Paris-Lyon-Méditerranée, l'Est, l'Ouest et le Nord ont donné avec ensemble. Le Nord exhibe même une nouvelle machine à air comprimé dont il se propose de faire l'essai.

Je n'ai vu qu'un petit nombre d'automobiles. Le Salon du Cycle est d'ailleurs fermé pour le moment. J'ai pourtant admiré dans le grand compartiment autrichien un auto utilitaire et édilitaire. Il est destiné au balayage des rues et, à cet effet, il est armé de formidables brosses en rotin à l'avant et à l'arrière. Ce compartiment autrichien, qu'un employé m'a montré en détail, est d'un réel intérêt. Il représente, en somme, une gare centrale de chemin de fer, avec des locomotives, une cour monumentale et, en projet, une salle d'attente pour la cour impériale. Cette salle est un chef-d'œuvre de l'architecte Baumann. Les proportions en sont majesteuses et la décoration d'une beauté sévère. Sur les murs se détache l'écusson de la ville de Vienne. Les meubles, en bois courbé, sont tous d'une seule pièce, et il en est de même du tapis immense, qui ne comporte que les couleurs autrichiennes, noir et or. Il y a une salle spéciale, remplie de vues, destinée à donner aux étrangers le goût des voyages en Autriche, principalement dans le Tyrol. J'y ai même revu presque tous sites que je viens de parcourir, reproduits par la gravure et même par la simple carte postale. J'ai vu cela pour d'autres pays également, la Suisse, par exemple. C'est une manière commode de compléter une section, mais on peut lui reprocher d'être un peu trop économique. La ville de Vienne est surtout représentée, faut-il le dire ? par l'article de Vienne. A signaler, comme objet « d'art appliqué », une lampe représentant un cerisier dont chaque fruit constitue une petite lampe électrique. La Bohême est là avec ses cristaux éblouissants... A ce propos, j'ai oublié de vous dire que les verreries de Venise, celles de Murano et de Burano, sont comme toujours, brillamment représentées.

* * *

Vous pensez bien qu'il y a ici une rue du Caire, avec ses divertissements suggestifs, mais trop connus. On y a ajouté un Harem que l'on est admis à contempler à travers une cloison en glace. Une négresse et deux eunuques surveillent de très jolies almées qui, tout à l'heure, offriront le narghilé à leur seigneur et maître. En attendant, ces dames font de la tapisserie d'un air ennuyé. Il y a aussi un village nubien, mais ces spectacles n'ont plus le même attrait qu'il y a dix ans.

* * *

Je vous ferai passer rapidement par le pavillon de l'Hygiène et de la Croix-Rouge, très complet, surtout pour l'Italie, et je vous mènerai au palais que je considère comme le clou de l'Exposition : l'Art décoratif français. On s'y presse en foule. Que d'art, que de goût, que de choses exquises ! Sont-ils assez gracieux, les dioramas de la plume et de la fleur ! Comme à Liége, ce sont des galeries couvertes, éclairées à l'électricité toute la journée. On ne peut rien imaginer d'aussi flatteur. La vendeuse qui, dans un décor de l'ancien marché aux fleurs, arrange et présente des bouquets, l'ouvrière qui fait le triage de superbes plumes d'autruche, la coquette du XVIIIme siècle qui essaie chez la bonne faiseuse, tout cela est à ravir. Et les toilettes ! Les couturières célèbres se disputent l'attention des élégantes. C'est une fièvre devant leurs étalages. On m'a montré la princesse Letizia, très animée, qui examinait tout en détail et se renseignait minutieusement.

* * *

Un mot du parc aérostatique. Un joli ballon captif s'y balance mollement. Mais le public ne paraît guère tenté. Il y a du deuil dans l'air. On se souvient qu'il y a quinze jours trois aéronantes furent entraînés par le vent, se perdirent dans l'Adriatique, et qu'un seul put être sauvé.

L'animation à Milan. — Les jardins de l'exposition. — Le palais des beaux-arts. — La salle des fètes. — Les concerts. — La soirée et les illuminations. — Remarques générales.

Comme toutes les villes qui ont une Exposisition universelle, Milan est très animé, surtout dans le grand centre, à la place du Dôme et dans le passage Victor-Emmanuel. Ces jours-ci j'ai vu la mission chinoise, qui se rendait à Rome, traverser la ville en une série d'équipages et provoquer sur son passage une vive curiosité. Dans la matinée, à l'Exposition même, les jardins sont un peu vides. On peut leur reprocher de manquer d'ombrage, surtout vers le milieu du jour, alors que la chaleur est parfois excessive. Chaque allée des jardins a son nom et les restaurants abondent. J'aurais préféré voir diminuer la quantité au profit de la qualité, quoique, près de la galerie du Simplon, tout à l'entrée, il y ait un restaurant excellent.

Dans cette dernière lettre, je veux surtout vous parler des Beaux-Arts et je commencerai par vous donner mes impressions au sujet du Salon de peinture, qui ne comporte pas moins de cinquants-quatre salles, sans compter une galerie qui longe les Arènes, mais qui ne renferme guère que des dessins. J'ai été très étonné de ne pas trouver de catalogue français, ni allemand, ni anglais. Il est vrai que le Salon est purement national, à part quelques invités, mais on pouvait tenir compte des visiteurs. J'ai demandé s'il y avait des invités belges. On n'a pu me montrer, en fait d'œuvres belges, que trois dessins de M. Storm van 's Gravesande, lequel doit être un Hollandais à en juger par son nom et les dessins eux-mêmes qui reproduisent, à n'en pas douter, des vues de la Hollande. Il paraît que si le Salon est purement national, c'est par égard pour Venise qui, tous les deux ans, organise une exposition cosmopolite très courue.

Toutes les tendances possibles et même impossibles sont représentées au Salon. Les artistes y ont aussi exposé dans toutes les conditions, tantôt individuellement et librement, tantôt par région, tantôt sous la présidence ou le patronage d'un peintre qui m'a paru être le chef du groupe. Il y a deux groupes vénitiens, un groupe toscan, un groupe romain, un groupe de paysagistes piémontais et deux groupes lombards. Il y a même un groupe féminin sous la présidence de la signora Ida Bidoli Salvagnini.

En somme, je n'ai pas été frappé par l'ensemble. La jeune école, impressionniste à outrance, est largement représentée, et, sans doute, je crois à la sincérité de ces artistes, mais il en est dont les exagérations sont choquantes. Tel est le cas pour un certain Quattrociocchi qui expose un tableau où la couleur est empatée au point de former des bas-reliefs. Encore si l'on démêlait facilement le sujet! Il y a là des arbres qui ressemblent à des moulins et une montagne dont le flanc est un réceptacle de couleurs invraisemblables. Je me suis demandé vainement pourquoi un autre impressionniste, Vittorio Cavalleri, sous prétexte de rendre une « brise d'automne », a divisé son ciel de manière à produire un échiquier de petits carreaux blancs et bleus. Et c'est la première fois aussi que, grâce au pointilliste Angelo Morbelli, je vois un lac qui imite à s'y méprendre un ouvrage de tapisserie.

Parmi les œuvres qui m'ont fait plaisir, je citerai la « Suggestion » d'Eduardo Galli qui nous montre une jeune fille rêveuse, plongée dans le charme de ce qu'elle vient de lire, une « Rêverie » de Saccagi qui a de la grâce, une « Nymphe », agréable étude de nu de Talamini, et des Campagnes fleuries. d'Ammanuele Vidovic. Je goûterais aussi l' « Annonciation » d'Alciati si, pour le plaisir de modifier la tradition, il ne nous montrait pas un ange sombre qui vole dans la nuit et qui paraît être porteur d'un message funeste. Que je n'oublie pas la « Barbara » de Stefani, forte étude de femme; la « Vendeuse d'oranges » de Di Giovanni, une beauté méridionale qui se détache très heureusement sur le fond d'or de ses fruits ; encore une séduisante composition de Saccagi, une jeune fille qui entrevoit en immagination un prince charmant dont la silhouette indécise se profile derrière elle ; une superbe aquarelle de Signorini qui représente un vieux membre du Conseil des Dix consultant un registre, et, de Marussig, son portrait par lui-même, riant d'un rire ironique, comme celui de Martin De Vos, qui est au Musée d'Anvers.

En définitive, nos peintres flamands n'auraient pas de peine à supporter la comparaison avec leurs confrères italiens ; mais la sculpture italienne, bien que s'inspirant toujours de Canova, est remarquable. Je citerai rapidement : de Ferrari, un fragment destiné au monument Mazzini, à Rome ; de Canonica, le buste en marbre du sénateur Cerutti ; d'Alessandro Laforet, une énorme statue assise de Verdi et un groupe représentant le Châtiment de l'Hypocrisie ; d'Alfredo Sassi ; enfin, un grand groupe intitulé « A l'attaque » et représentant des ouvriers, dans un élan magnifique, lançant un bélier contrs un obstacle.

* * *

La salle des fêtes est admirablement située au milieu des Salles des Beaux-Arts : « Salone Festeggiamenti » telle est l'inscription qui se trouve au-dessus de la grande porte d'entrée. Elle est parfaite de proportions et fort gaie avec son décor bleu et blanc. A l'étage, des anges tiennent des couronnes de lauriers qui contiennent des lampes électriques. Le soir, l'éclairage est charmant. Enfin la salle est de forme ronde et pourvue de sièges très confortables. J'y ai entendu un concert, exécuté par un orchestre qui m'a paru renfermer de bons éléments, surtout les cordes. Quelles chanterelles que celles des violonistes italiens ! Mais lorsque les cuivres veulent à leur tour faire du sentiment et obtenir le « vibrato » je n'approuve plus, je trouve même cela quelque peu vulgaire. Le superbe « Larzo » de Haendel a été joué avec accompagnement de coups de marteau, car l'exposition est encore loin d'être terminée et, au moment où les musiciens attaquaient cette page, des tapissiers se sont mis à sévir dans les environs.

* * *

Le soir, dans les jardins, il y a foule, mais, comme dans toutes les expositions organisées dans les grandes villes de province, c'est l'élément local qui domine dans cette cohue. Il en était de même à Anvers naguère. Les jardins sont fort agréables et les palais des Beaux-Arts, des Arts décoratifs, de l'Art décoratif français et les grandes entrées, par leur illumination brillante, ajoutent encore à l'enchantement de la promenade.

En résumé, l'Exposition de Milan vaut la peine d'être visitée. Le fait qu'elle est divisée en deux parties ne laisse pas de lui nuire. d'autant plus que la partie du Parc, grâce au Salon des Beaux-Arts, et à la salle des fêtes, prédomine. Si je compare avec Liége, je dois convenir qu'il y a ici de plus beaux palais, mais le décor extérieur était plus pittoresque dans la cité mosane, avec ses charmantes montagnes et toute la fraîcheur de la Meuse et de l'Ourthe. L'effort accompli à Milan est, en tous cas, considérable, et c'est un succès dont la ville et l'Italie ont le droit d'être fières.

Aux environs de Paris.

La Malmaison.

Si les environs de Paris sont agréables par l'attrait de leur végétation fraîche et si variée, ils ne le sont pas moins au point de vue de l'archéologie et de l'histoire. De quelque côté que l'on y dirige ses pas, les souvenirs affluent. En ce moment, on parle beaucoup de la Malmaison, où s'éteignit l'impératrice Joséphine, qui, après avoir été comblée par Napoléon, devait connaître aussi les tristesses de l'abandon. Le gouvernement français cherche à faire revivre la Malmaison. On sait que ce château, après 1815, passa dans bien des mains. Depuis huit mois, il appartient à l'État et c'est l'administration des Beaux-Arts qui le régit. J'avais appris que l'on vient de restaurer deux ou trois salles et que l'on se propose d'inaugurer une restauration complète au mois d'août de l'année prochaine. Je voulus donc voir la Malmaison en voie d'achèvement et je me rendis à Rueil, gros village, situé sur la ligne de St-Germain.

Le château se trouve à une petite distance du village, et, quoique ce soit, paraît-il, un ancien rendez-vous de chasse datant de Louis XIII, on l'a remanié, de manière que le style empire y domine complètement. C'est là que se passèrent les scènes les plus poignantes du drame napoléonien. Après y avoir vécu heureux avec Joséphine pendant plusieurs années — ou tout au moins pendant les quelques mois de paix qu'elles offrirent — Napoléon, divorça le 15 décembre 1809, dans l'espoir de donner, par un nouveau mariage, un héritier direct au trône, et il assigna à celle qui avait su se résigner au sacrifice la Malmaison comme lieu de retraite. Elle s'y rendit dès le lendemain et, dès lors, entourée d'une petite cour — car elle gardait le titre d'Impératrice — elle s'occupa de ses faisans dorés et de ses oiseaux rares. Mais la Malmaison a été si morcelée dans la suite, que des quarante-cinq hectares que comportait le domaine, c'est à peine s'il en reste trois, et ni la faisanderie ni l'orangerie ne font partie de l'épave que le gouvernement français a tenu à sauver. Il en est de même des serres où le jardinier de Joséphine greffa et cultiva pour elle sa rose favorite : le « Souvenir de la Malmaison ». Il y a cependant encore des roses dans les corbeilles qui décorent des pelouses, mais la Malmaison ne pourrait plus, sous ce rapport, faire envie aux particuliers qui se piquent de cultiver la reine des fleurs. Au contraire, c'est à M. Couturier, maire de Bougival, possesseur d'une collection absolument complète, que le jardinier du château demande des roses quand il lui arrive d'en manquer.

Tout près du château, mais en dehors de l'enceinte actuelle, on aperçoit une demeure modeste que l'on nomme la petite Malmaison. C'était là qu'habitait la reine Hortense lorsqu'elle venait voir sa mère. C'est aujourd'hui une habitation privée. On sait que Joséphine adorait les fils de la reine de Hollande, laquelle vivait séparée de son mari. Elle avait une prédilection pour le petit prince Louis, le futur Napoléon III, qu'elle avait surnommé le « ptit Oui-Oui », parce que c'était de cette manière qu'il commençait ses réponses à toutes les questions qu'on lui adressait. La France eût bien fait plus tard de lui répondre « non-non ».

Joséphine s'était employée à obtenir pour Napoléon la main de Marie-Louise d'Autriche, mais elle ne fut pas récompensée de sa complaisance. La nouvelle impératrice poussa la jalousie jusqu'à éloigner Joséphine de l'asile auquel elle tenait tant et où l'Empereur venait encore souvent la voir. Elle dut s'exiler au château de Navarre, en Normandie, jusqu'à la naissance du roi de Rome. Alors, orgueilleuse de sa maternité, süre de sa victoire, Marie-Louise s'humanisa et Josephine put rentrer à la Malmaison où, de temps en temps, elle organisait une fête en l'honneur de l'empereur. Précisément le musée Grévin représente une des ces réceptions. Napoléon s'est accoudé au fauteuil de Joséphine pour écouter une chanteuse, mais on voit que ni l'un ni l'autre n'écoutent, perdus qu'ils sont dans l'abîme de leurs ponsées.

Vinrent les mauvais jours, la défaite, l'effondrement de l'empire — et l'humiliation

de la Malmaison où Joséphine fut forcée de recevoir le tsar Alexandre. On la blâma de cette faiblesse. Elle fut cependant autrement fidèle à Napoléon que l'apathique et ingrate Marie-Louise. Les souffrances de Napoléon la minèrent et elle mourut pendant l'exil de l'empereur à l'île d'Elbe, le 29 mai 1814. Elle ne vit pas le retour du conquérant, la reprise de l'impossible épopée, défi au monde, fulgurant mais inutile éclair d'un soleil qui s'éteint.

Au début des Cent-Jours, Napoléon se rendit à la Malmaison, où il fut reçu par Hortense et il tint à entrer seul dans la chambre mortuaire. C'est une de celles qui viennent d'être reconstituées. Le lit surmonté de l'aigle doré et les meubles garnis de tapisseries de soie rouge y sont au complet. Napoléon demeura longtemps enfermé dans cette chambre et il y revint une dernière fois après Waterloo. Presque tous les siens étaient à la Malmaison. C'est alors qu'il fit savoir à Fouché que Wellington et Blucher, en marchant séparément sur Paris, venaient de commettre une grande faute et qu'il se faisait fort de les battre l'un après l'autre, selon la fameuse tactique qui lui avait si souvent réussit. Fouché repoussa la proposition. Napoléon fit ses adieux à sa mère et partit par le «petit sentier de l'exil», route ombragée que l'on montre au visiteur à gauche, en sortant du château. Dès lors la Malmaison se désagrégea. Hortense, de passage en France avec le prince Napoléon et ne pouvant y rester (c'était sous Louis-Philippe), voulut avant de quitter à jamais le pays, revoir la Malmaison. Elle ne reconnut plus le parc et, d'ailleurs, le régisseur du banquier suédois Haguermann, le propriétaire du moment, lui refusa l'entrée de la maison.

La reine Marie-Christine de Suède posséda la Malmaison de 1842 à 1860. Elle y fit quelques ajoutes qui se trouvent dans l'enclos actuel : une chapelle à côté du château, et, vers la limite, des écuries spéciales et une fromagerie. Tout cela dépare plutôt le domaine. Sous ce rapport, le grand cèdre, jadis planté par Joséphine, le temple de l'Amour, petit édifice corinthin érigé au milieu de la verdure, et le petit cabinet de travail de l'empereur que l'on aperçoit au fond d'une allée ombreuse, sont autrement intéressants. Ce cabinet de travail existe toujours, mais il est vide. On dit que c'est là que Napoléon prépara le plan de la campagne de Russie.

Outre la chambre mortuaire de Joséphine, le gardien vous montre encore le salon de réception de l'impératrice, où l'on voit son métier de tapisserie, et la bibliothèque de l'empereur. Dans le salon de musique, il ne reste que la harpe de Josépnine surmontée de l'aigle impérial. Huit vieilles cordes y demeurent attachées. Les autres salles, entr'autres celle du conseil des ministres, sont vides et elles ont un aspect froid, surtout les appartements du bas, dallés en pierres bleues et blanches. On fera dans ces appartements-la une sorte de musée napoléonien. Seulement que l'on tâche d'avoir des gardiens au courant des choses, de manière qu'ils ne vous racontent pas que la reine Hortense est morte à la Malmaison, alors qu'elle est morte en Suisse, en son château d'Arenenberg, au bord du lac de Constance.

La façade arrière de la Malmaison est flanquée de deux petits obélisques que l'on croirait provenir de la campagne d'Egypte ; mais il paraît qu'ils ont été jadis ramenés en France par des particuliers qui en firent don à Richelieu.

La petite église de Rueil renferme les tombeaux de Joséphine et d'Hortense. Ils se trouvent à droite et à gauche du maître-autel et sont surmontés de remarquables sculptures en marbre blanc. L'impératrice y est représentée agenouillée et portant le manteau du sacre. Ce sont ses enfants, Hortense et Eugène, qui commandèrent cette œuvre au sculpteur Cartellier. Napoléon III, en même temps qu'il fit don à l'église de belles orgues florentines, fit ériger par Carré le monument de sa mère, qui y figure également à genoux, le front ceint de la couronne de Hollande. On peut visiter la crypte de cette tombe. Chose curieuse, on y voit trois rouleaux de cordes qui ont servi à ramener le corps de Napoléon en France. Il y en avait quatre et l'on en a dérobé un...

On montre encore dans cette petite église le tombeau de Robert Tascher de la Pagerie, oncle paternel de Joséphine. Elle fit ramener ces restes de la Martinique. Dans le chœur, on a placé le grand fauteuil qui servait à Napoléon quand, se trouvant à la Malmaison, il venait entendre la messe à Rueil.

Tout récemment, l'impératrice Eugenie est venue «incognito», visiter la Malmaison et la petite église. Elle possède le château d'Arenenberg et on lui prête l'intention de faire don à la Malmaison du mobilier de la reine Hortense.

On ne saurait trop approuver ces reconstitutions, quand elles sont faites avec intelligence. Ce sont, en somme, des pages d'histoire léguées au peuple.

Le domaine de Chantilly et le pays avoisinant. — Mortefontaine. Ermenonville. — Senlis.

Un gallo-romain, Cantilius, construisit, au début de l'ère chrétienne, un poste fortifié sur un rocher isolé de la vallée de la Nonette, près de la route actuelle de Senlis. Le nom subsista à travers les âges, et ce fut là l'origine de Chantilly. Pour avoir une idée exacte de ce qu'est aujourd'hui le vaste domaine qui s'étend près de la ville de Chantilly et auquel le duc d'Aumale a attaché son nom, il faut y consacrer au moins deux journées. Le domaine en lui-même comporte environ neuf mille hectares et les forêts s'étendent encore si loin que l'on est amené, en voulant visiter Chantilly en détail, à jeter un coup d'œil sur les domaines environnants.

Le château a passé par bien des phases. Ce furent les d'Orgemont qui en furent les vrais fondateurs, vers la fin du XIVe siècle. Vinrent ensuite les Montmorency. Henri IV y venait alors fréquemment, attiré par les beaux yeux de celle qui fut la mère du grand Condé. Ce ne fut qu'en l'emmenant en secret à l'étranger que son mari put la soustraire aux entreprises du Roy galant. Le grand Condé passa à Chantilly les loisirs que lui laissait la carrière des armes et l'embellit considérablement. Il chargea Le Nôtre d'y créer des jardins auxquels celui-ci travailla vingt ans. Louis XIV ne put attendre que ce fut achevé : il vint voir et fut si émerveillé qu'il dit à Condé : « Mon cousin, il faut que vous me cédiez Chantilly. » Et le grand Condé de répondre : « J'ose espérer que Votre Majesté daignera m'y laisser comme concierge. » Toujours est-il que Louis XIV s'inspira largement de Chantilly pour créer Versailles. C'est au cours de cette visite que se place le suicide de Vatel, qui se perça de son épée, « à force d'avoir de l'honneur à sa manière, parce que la marée avait manqué à la table du roi.

Il y avait un théâtre au château. Molière y venait jouer et bientôt Chantilly acquit une renommée européenne. A partir de 1674 le grand Condé accorda des concessions de terrain près du château, et c'est ainsi que s'élevèrent les premières maisons du village. Louis XV vint à Chantilly avec la du Barry et le fameux Ruggieri tira, à cette occasion, ses premiers feux d'artifice.

Louis-Joseph de Bourbon posséda Chantilly jusqu'à la Révolution. Lorsque la famille prit la route de l'exil, le château fut saccagé, comme tant d'autres et les œuvres d'art transportées à Paris. Sous l'Empire, Chantilly fit partie de l'apanage de la reine Hortense. Quant à la dépendance (le château d'Enghien), où logent actuellement les conservateurs du domaine, Napoléon y établit une école militaire. Le dernier Condé disparut en 1830. Il ne restaura pas le château et se borna à y faire rentrer une faible partie des richesses artistiques qu'il avait contenues. C'est dans ces conditions que son neveu et filleul, Henri d'Orléans, duc d'Aumale, en hérita. Voilà, esquissée à grands traits, l'histoire de Chantilly. Chaque propriétaire, à l'exception du dernier Condé, embellit le domaine et ces différentes phases de transformation constituent une étude historique des plus attachantes.

Dans les forêts avoisinantes, on rencontre des domaines moins grands, mais encore royaux. Entre autres, dans le bois de Mortefontaine, s'élève le château moderne du duc de Gramont, qui a un équipage de chasse à courre. Le parc de ce château est merveilleux. A Ermenonville, on visite le parc non moins intéressant du prince de Radziwill. Il renferme, dans une petite île, le tombeau de Jean-Jacques Rousseau, « l'homme de la nature et de la vérité », dont les restes, on le sait, sont actuellement au Panthéon. A Senlis, la petite cathédrale est un vrai bijou — on dirait presqu'une miniature de Chartres — et la conservation en est parfaite. Dans le petit domaine du comte Turquet de la Boisserie, on voit les ruines assez considérables encore d'un donjon de Henri IV, et, tout près de cette coquette petite ville, on vous montre des traces d'arènes romaines, presqu'entièrement recouvertes par le gazon.

Mais j'en arrive au domaine de Chantilly et à ses dépendances directes. L'impression d'ensemble, qui se dégage ici d'une visite attentive, est que le duc d'Aumale n'a pas entendu faire une œuvre personnelle de restauration. Il a tenu, avec la collaboration de l'architecte Daumet, à laisser subsister des vestiges de toutes les phases de l'histoire du château, de manière que le Chantilly actuel raconte autant que possible son histoire lui-même.

La petite ville de Chantilly est avant tout une colonie anglaise : sur sept mille habitants, quatre mille sont Anglais. Le matin, de bonne heure, le champ de course est parcouru par une infinité de chevaux qui s'entraînent, et dans la forêt beaucoup

de routes hersées servent au même usage. La plupart de ces routes sont interdites aux automobiles. C'est peut-être regrettable, car Chantilly serait, sous ce rapport, une excursion magnifique. Avant tout on a songé à la conservation du domaine dont l'entretien est admirable, ensuite aux courses qui s'y donnent et pendant lesquelles le château reste fermé, enfin à la préservation de la chasse, qui est royale.

Du champ de course on a une vue superbe sur le château, élégante construction moderne qui se mire dans l'eau de tous côtés; seules les fondations sont anciennes et l'on a eu soin d'en rendre les traces visibles. Classiquement, la visite du domaine se commence par les étangs de Commelle. C'est la partie la plus belle de la forêt au point de vue des sites. C'est aussi le rendez-vous de tous les pêcheurs du pays. Les quatre étangs, extrêmement poissonneux, sont dominés par le petit château de la reine Blanche de Navarre. On consacre la matinée à cette promenade, car le château ne s'ouvre qu'à une heure. Il est public le jeudi et le dimanche, mais l'extrême affluence de visiteurs est cause que l'Institut a décidé qu'il serait aussi visible le samedi (toujours du 15 avril au 15 octobre), moyennant une entrée d'un franc, au profit de la Société de secours aux blessés des armées de terre et de mer, que le duc d'Aumale présidait. C'est le meilleur jour de visite qu'on puisse choisir.

Le château comprend, à l'intérieur, les appartements privés et la chapelle, ainsi que le musée Condé, lequel constitue l'ensemble des collections artistiques, que le duc commença à réunir et à grouper dès 1852. Il faudrait des semaines pour bien apprécier ce musée. Tout au plus, en une visite, peut-on se rendre compte de son importance. On y entre par l'ancienne salle à manger — ou galerie des Cerfs — garnie de superbes Gobelins représentant les chasses de la maison de Guise. La collection de tableaux est fort importante et contient quelques joyaux, dont le plus pur est certes la « Vierge de la maison d'Orléans », petit panneau intact et adorable de Raphaël, peint vers 1506 pour le Régent. De Raphaël aussi, les « Trois Grâces », imité du groupe antique qui se trouve à la cathédrale de Sienne. Puis des œuvres de Giotto, des Lippi, d'intéressants Clouet, plusieurs Greuze, parmi lesquels une tête de femme absolument exquise, représentant « le Tendre Désir », beaucoup de Poussin et trop de Salvator Rosa, ce représentant de l'école napolitaine, la plus petite des grandes écoles italiennes. C'est avec plaisir que j'ai vu un Leys d'un beau coloris : un intérieur flamand représentant une ménagère vaquant à ses travaux.

Je citerai rapidement des dessins de grands maîtres, des vitraux, des porcelaines rares (du vieux Chantilly notamment) et des souvenirs de famille précieux, tels que l'épée du grand Condé. Il y a même des souvenirs de Napoléon. Pour le duc d'Aumale lui-même, outre son épée, on peut voir dans la salle de la Smalah des tableaux de Bellangé, représentant ses actions d'éclat en Algérie.

Pour les appartements, je citerai la galerie où sont peintes, par Sauveur Lecomte, les actions militaires de M. le Prince (le grand Condé), et la chapelle, au remarquable autel de marbre de Senlis, avec l'abside où sont conservés les cœurs des Condé et qui est ornée de quatre superbes figures en bronze.

Le Parc clôturé est immense. On y visite la maison de Sylvie, entourée d'un labyrinthe, et qui fut le théâtre des amours de Mlle de Clermont, sœur du duc de Bourbon, et de M. de Melun; le hameau, l'île d'Amour, riche de marbre d'après l'antique, et l'ancienne salle du jeu de Paume, où est exposée la tente d'Abd-el-Kader, prise par le duc d'Aumale. On termine par la visite des écuries qui sont monumentales.

Le duc, après avoir perdu son fils et sa femme, voulut conserver Chantilly à son pays, mais en le laissant à l'Institut, qui, a-t-il écrit, « sans se soustraire aux trans« formations inévitables des sociétés, échappe à l'esprit de faction comme aux « secousses trop brusques, conservant son indépendance au milieu des fluctuations « politiques ». Mais il a préalablement doté ses nièces en faisant des emprunts assez considérables gagés sur le domaine. L'Institut n'a pas encore entièrement réglé ces affaires, et le duc d'Aumale a eu soin d'indiquer quels coins de forêt il pourrait aliéner en cas d'insuffisance de revenus. Son neveu, le duc de Chartres, habite Chantilly, et il a le droit de chasse sur tout le domaine. C'est d'ailleurs un droit de préférence pour les membres de la famille.

Le duc d'Aumale laissa longtemps inachevé le plafond du grand escalier du château. Il voulait y faire figurer l'image de la France victorieuse. Mais voyant les années s'écouler sans revanche, il y fit peindre l'Espérance élevant dans un ciel nuageux le drapeau tricolore. Une étoile d'or, celle de la France, s'efforce de percer de ses rayons ce sombre rideau, et l'Espérance semble lui sourire.

Le duc d'Aumale mit toute son âme dans ce symbole. La République, en se méfiant de ce loyal soldat et en le contraignant pour quelque temps à l'exil, manqua de grandeur. Il répond par un geste royal en léguant Chantilly à la France.

Ce que disent les vieilles pierres.

Je me souviens que, souvent, me trouvant dans de petites localités insignifiantes ou j'attendais le bateau, la voiture, ou plus prosaïquement le départ du train, il m'arrivait de tuer le temps en visitant le « petit Musée » que l'on trouve même parfois dans de simples villages. A moins d'être en Italie, on n'y découvre pas précisément des chefs-d'œuvre. On peut y voir d'anciennes bannières ayant joué jadis un rôle dans quelque action d'éclat, des armes ébréchées, des casques rouillés, etc. Mais toutes ces collections, parfois si hétéroclites, comportent invariablement des débris minéraux, morceaux de roc ornés d'une étiquette, et qui, dans leurs armoires vétustes, attirent à peine un regard distrait. Aussi n'était-ce pas sans ennui que, pour tromper l'attente, j'allais ainsi visiter ce que j'appelais de « vieilles pierres ».

C'est surtout aux alentours des lacs que ces petits musées sont nombreux, parce que ce qui reste des habitations lacustres leur fournit beaucoup d'éléments. Mais ce n'est heureusement pas que dans les armoires des Musées que l'on rencontre de « vieilles pierres ». Le grand Musée de la nature vous montre à cet égard des choses autrement saisissantes. Dans les régions montagneuses, par exemple, où il a d'anciens glaciers, on rencontre des rocs renfermant d'énormes trous auxquels on a donné le nom pittoresque de « marmites de géants ». Ils ont été creusés par l'infiltration continue de l'eau glacée, et jadis des débris de roc y tournoyaient comme dans un moulin, ce qu'attestent de grosses rainures descendant en forme de spirale. Les débris, arrondis et polis, finissaient par être projetés par les torrents dans les vallées et ces gros galets, dont on cherche la provenance, sont de vieilles pierres qui racontent des histoires, tout comme les rocs creusés où elles ont été façonnées. Le glacier du Rhône envoie dans ce fleuve des galets sans nombre qui, à cause de la rapidité du courant, vont échouer jusque dans les plaines arides de la Crau, aux environs de Marseille.

Les ruines sont aussi de vieilles pierres, mais, naturellement, d'un autre genre. Celles-ci nous racontent l'histoire des hommes et non plus celle de la terre. Elles abondent, comme j'ai pu m'en convaincre, dans le Midi de la France. La cité de Carcassonne en offre un amoncellement prodigieux. J'ai déjà eu l'occasion de décrire ce monument unique qui remonte à la Gaule narbonnaise, et je n'y reviendrai pas. Aussi bien est-il de vieilles pierres aussi captivantes à Orange, en Provence. Ce sont les ruines du théâtre romain où l'on organise des représentations en plein air, à la mode antique. Fait à noter : à Orange, la muraille du fond est restée presque intacte, tandis que, dans des ruines similaires, c'est elle précisément qui a dispau. Toutefois, si l'on a ainsi conservé un vestige important de la scène, il a fallu refaire presque tous les gradins. Un grand figuier gêne quelque peu la vue du spectacle, mais on a tenu à le conserver à cause de son âge. A part cela, les spectateurs n'ont pas à se plaindre, car l'acoustique est merveilleuse : tout porte.

C'est au milieu de ces veiilles pierres que les plus grands artistes de France viennent se produire et triompher J'y ai vu Sarah Bernhardt dans « Phèdre » et Mounet-Sully dans « Œdipe-Roi ». Les Félibres et les Cigaliers sont à la tête de ce mouvement de rénovation antique que domine la grande figure de Mistral, beau vieillard qui vit paisiblement dans sa maison de campagne de Maillane, et que j'ai eu le plaisir de voir à Arles, au musée Arlaten qui est son œuvre et qui résume en quelque sorte l'histoire de la Provence. On a même essayé de donner des œuvres lyriques à Orange, entre autres « Hérodiade », « Samson et Dalila », « Moïse », voire « Orphée » de Gluck. Ce fut le 21 août 1869 que l'on inaugura ces spectacles par « Joseph de Méhul ».

Chose curieuse, au début du XIXe siècle, lorsqu'on songea à utiliser artistement ces belles ruines, l'intérieur du théâtre s'était transformé en village. Il y avait là d'humbles maisonnettes, des huttes, où vivait toute une population qu'on n'a pas fait déguerpir sans peine. En gravissant la colline au pied de laquelle se trouve le théâtre, on découvre bientôt d'autres « vieilles pierres » : les vestiges informes de l'ancien château d'Orange-Nassau, que Louis XIV sapa jadis. Les princes d'Orange avaient relié leur château au théâtre dont ils se servaient pour leur défense, en guise de barbacane!

Les arènes du Midi sont aussi de vieilles pierres qui méritent une mention A Béziers, toutefois, elles sont trop... modernes. A Arles, elles sont superbes, mais les ruines du théâtre sont insignifiantes. A Nimes, les arènes servent à la fois à des représentations théâtrales et à des courses de taureaux. Les gradins, lorsque j'y suis allé, portaitent les traces toutes récentes du feu. On m'expliqua que le public nimois, à la suite d'une course contestée et d'un spectacle interrompu par une grève soudaine de l'orchestre, avait manifesté un vif mécontentement. Par deux fois il avait mis le feu aux soutiens supplémentaires en bois que l'on ajoute aux gradins pour la plus grande commodité des spectateurs.

Ces spectacles de plein air, qui attirent des milliers d'auditeurs, donnèrent lieu à une question plus grave encore que celle des chapeaux de dames dans nos théâtres d'hiver. Les rayons du soleil provençal nécessitaient de tels déploiements d'ombrelles qu'on ne voyait plus rien. Aussi, après mûre délibération, on se décida à jouer le soir à la clarté des étoiles. Bien rarement des orages viennent troubler la fête, mais alors quelle débandade !

Les vieilles pierres d'Avignon sont moins intéressantes. Le palais des papes est une caserne banale. Dans l'église voisine on remarque le trône papal, en marbre blanc. Il est très simple. De la promenade des Doms, c'est-à-dire des Seigneurs, on jouit d'un panorama superbe et l'on domine le cours du Rhône. On aperçoit le fameux pont de pierres, à moitié disparu, le pont d'Avignon, auquel s'applique la chanson. Je m'étais souvent demandé d'où ces couplets pouvaient bien venir. Ils datent de l'époque où la papauté avignonaise cessa d'exister. Les ecclésiastiques seuls, jusque-là, pouvaient passer sur ce pont, mais, le pape parti, le peuple y passa à son tour en dansant de joie — et la chanson était faite :

Sur le pont d'Avignon,
On y danse tout en rond

En Italie, partout les vieilles pierres proclament la gloire artistique du passé. Malheureusement, celles qui semblent être les plus attrayantes menacent de disparaître. Venise est bien compromis La chute du campanile a fait jeter un cri d'alarme à tous les amis des arts, mais s'il n'y avait que cela ! Les plus beaux palais se lézardent, vouant à la destruction des fresques et des plafonde incomparables.

Il arrive aussi aux vieilles pierres d'être bien désillusionnantes. A Vérone, les maisons de Roméo et de Juliette sont de petites masures misérablement vétustes au lieu d'être d'anciennes demeures patriciennes,

A Prague, ce qui reste du château de Vysherad raconte l'histoire primitive de la Bohême .A Budapest, une petite mosquée, où repose un marabout, et qui doit être conservé en vertu d'un traité, montre combien l'Europe fut menacée par l'Islam. Et la vieille maison de Mozart, à Salsbourg, quel touchant souvenir ! A Weimar, la maison de Gœthe est aussi remplie de vieilles pierres. Et le grand poête y tenait, car elles lui rappelaient ses voyages d'Italie. A Cologne, les vieilles pierres dela cathédrale disent, qu'on a eu bien raison de la dégager. Les anciennes murailles où vécut La Fontaine à Château-Thierry, évoquent le grand siècle de la France, de même que les fondation du château de Chantilly. Et les hiéroglyphes des petites obélisques de la Malmaison ne vous rappellent-ils pas que c'est à de vieilles pierres qu'on a arraché bien des secrets à l'histoire du passé...

. . . .

Et, lorsque à présent, dans de petites localités insignifiantes, j'attends le bateau, la voiture, ou plus prosaïquement le départ du train, il m'arrive, en allant tuer le temps au « petit Musée », de regarder parfois moins distraitement les « vieilles pierres »

Vers les Pyrénées.

La récolte dans le Bordelais. — Mme Sarah Bernhardt. — Les Landes. — Dax. — Pau et ses environs. — Le vin de Henri IV. — Panorama.

Je ne songeais guère à vous donner des nouvelles des bords de la Garonne. Tout au plus eussé-je communiqué que la récolte des vins, dans le Bordelais, est pour le moins d'un tiers inférieure à celle de l'an dernier, mais qu'en revanche, tout fait prévoir que 1906 pourra être comptée parmi les bonnes années. Seulement, j'ai eu l'honneur de rencontrer Mme Sarah Bernhardt, à l'Hôtel de France. Elle s'en allait au théâtre jouer la « Sorcière », de Sardou, cette pièce ingénieuse, mais violente, où la grande scène de l'Inquisition risquerait de friser le « mélo » avec une autre interprète que la grande Sarah. La tragédienne a conservé son incomparable vaillance,malgré le temps qui passe, hélas ! et, pendant plusieurs soirées, les Bordelais lui ont fait un succès triomphal. J'eus la chance de l'entretenir pendant quelques instants. J'avais désiré savoir si elle projetait quelque tournée nouvelle ou si elle comptait donner quelque première sensationnelle à Paris. Or, elle rentre effectivement à Paris, afin de préparer la première de « Sainte-Thérèse », de Catulle Mendès, qui va enfin voir le feu de la rampe, après bien des péripéties. Pour ne pas perdre une minute, Sarah s'empare du salon de tous les hôtels où elle passe pour répéter « Sainte-Thérèse ». Sa répétition allant commencer, je pris congé de la grande actrice qui était entourée de Mme Seylor, sa nièce, une des artistes de sa troupe, de M. Hullmann, son impresario, et d'un secrétaire particulier.

Lorsque l'on veut, de Bordeaux, prendre son vol vers les Pyrénées, il faut traverser les Landes. On les voit bien mieux ainsi qu'en se rendant à Arcachon, car on les traverse complètement du nord au sud. C'est une grandiose Campine, aride et mélancolique. Jadis ses habitants traversaient la contrée montés sur des échasses au moyen desquelles ils filaient comme le vent. Mais le progrès pénètre partout. On a tracé de nombreuses routes et les échassiers se font rares. Je n'en ai plus aperçu un seul, quoiqu'il en reste, dit-on.

Je me suis arrêté à Dax par curiosité. C'est une station thermale où l'on traite les rhumatisants au moyen de bains de boue. Ayant jadis vaguement connu une installation analogue à St-Amand, dans le Nord, j'ai voulu comparer et j'ai aperçu de nombreux éclopés répartis dans plusieurs établissements. Les marais de l'Adour ont une température très élevée et j'ai même vu deux « geysers » intéressants. Il est impossible de supporter de tels bains pendant plus de quelques minutes. Les rives de l'Adour sont bordées de belles promenades ombragées, mais, malgré son petit Casino à chansonnettes, Dax n'est pas réjouissant.

Quel contraste en arrivant à Pau ! Les hôtels y sont grandioses et la ville possède un vrai Casino avec un vrai théâtre. Puis, les Béarnais sont plus gais que les Dacquois, plus allants que les Landais. C'est la patrie d'Henri IV. Toutefois, la note dominante à Pau, qui est avant tout une station d'hiver, c'est l'absence de vie bruyante. On y est très mondain, mais sans corsos fleuris, sans fêtes publiques. On n'y rencontre d'ailleurs pas de malades; on y vient pour se reposer les nerfs. On raconte même que le gouvernement, ayant voulu faire venir à Pau une partie de l'artillerie de Tarbes, la municipalité demanda et obtint qu'il n'en fit rien, afin de ne pas gêner les étrangers. Il n'y a ici qu'un régiment d'infanterie, logé dans une énorme caserne et qui s'exerce tranquillement sur une esplanade magnifique.

On va voir, naturellement, le château d'Henri IV. A l'exception de la tour de Gaston Phébus, vrai donjon du moyen âge, il a été fortement restauré et il contient surtout des œuvres d'art postérieures à son époque. Il y a là des tapisseries des Flandres, relativement modernes, des pendules Louis XIV, des vases de Sèvres et même des objets donnés par Bernadotte, qui était de Pau, et qui devint roi de Suède. Je n'ai vu d'objet de l'époque que le berceau d'Henri IV; une gigantesque carapace de tortue !

Le lendemain de mon arrivée, je m'étais rendu à la place Royale où, après

avoir jeté un coup d'œil sur la statue du bon roi qui porte cette inscription bearnaise : « Lou nouste Henri », je voulus jouir de la vie grandiose des Pyrénées. D'inexorables nuages les cachaient, mais j'aperçus les collines si riantes où s'échelonnaient de si clairs villages que je m'en fus explorer les environs. J'appris en chemin que depuis six mois il n'était pas tombé une goutte d'eau dans le pays, et l'on espérait bien que les nuages allaient en amener. La température est d'ailleurs toujours douce et la neige est ici quasi inconnue. Les montagnes protègent la ville. Je parcourus ainsi Lescar, Bizanos et Pietat où l'on compte encore en écus (trois francs) et pistoles (dix francs), et j'arrivai enfin dans la « vallée heureuse », promenade exquise près des coteaux de Jurançon. Parlez-moi du vin de Jurançon ! C'est avec fierté que l'on offre au touriste un verre de ce vieux cru. L'accorte Béarnaise qui m'en offrit — c'était vraiment de l'or en fusion — n'attendit même pas que je lui donnasse mon avis :

— N'est-ce pas, Monsieur, dit-elle, qu'il est « amoureux » à boire ?

Et, de fait, il est délectable. Mais ce vin-là a toujours au moins quatorze degrés d'alcool et je ne m'étonne pas qu'il soit « amoureux à boire », d'autant plus que c'était le vin d'Henri IV. On sait qu'à sa naissance Antoine de Bourbon, son père, lui frotta les lèvres d'une gousse d'ail et lui fit boire un verre de Jurançon. Sa mère, Jeanne d'Albret, eût de son côté le courage de chanter une chanson du terroir en accouchant. Tout cela afin que le Béarnais ne fût ni « pleureur » ni « rechigné ». Et les parents y réussirent du reste parfaitement, comme le prouve l'histoire.

Une surprise m'attendait en revenant à la place Royale. Le ciel avait daigné écarter son rideau de nuages et radieuses, les Pyrénées m'apparurent sur un espace de près de cent kilomètres. Quel spectacle ! Toute la région des Eaux-Bonnes, de Cauterets, de Lourdes, du Cirque de Gavarnie s'étendait devant moi. On eût dit un océan de montagnes, aux vagues gigantesques, surgissant sur ce ciel bleu. Au loin, le soleil faisait plus légères les cimes vaguement neigeuses, aux échancrures d'une finesse de dentelles. C'est une incomparable « vue de terres » qui s'allonge en bleuissant, à perte de vue, dominée tout au fond par le double pic du Midi d'Ossau qui, telle une sentinelle formidable, semble veiller sur une horde de géants.

Aux Pyrénées.

Les grottes de Bétharram. — Le chemin de Lourdes. — Le docteur Boissarie. — La basilique et la grotte. — Les Pélerinages.

Malgré les nuages qui brusquement s'étaient amoncelés, je voulus me rendre de Peau à Lourdes en voiture pour visiter les grottes de Bétharram, qui se trouvent à l'entrée des montagnes. On suit tout le temps le « Gave de Pau », qui n'est ni une rivière ni un ruisseau. Tantôt son lit de cailloux est à sec sur un assez grand espace ; tantôt, aux endroits où l'eau descend en abondance des hauteurs, il roule un véritable torrent.

Les grottes de Bétharram, ce sont nos grottes de Han, mais en plus grandiose. Elles sont vraiment fatigantes, car elles ne comportent pas moins de quatre étages et il y a près de sept cents marches à monter et à descendre. Il y a surtout, dans les grottes inférieures, un parcours de dix huit cents mètres en barquette, pendant lequel on a toutes les peines du monde à éviter les stalactites, ce qui fait qu'on avance lentement. On n'a pas encore découvert de sortie spéciale ; il faut revenir sur ses pas et cela finit par rendre la visite quelque peu monotone, malgré les superbes effets de lumière électrique qu'on vous montre.

Une vraie bourrasque de pluie était survenue et il faisait quasi nuit lorsque je rejoignis ma voiturette. Je m'y garantis comme je pus contre les fluxions. Il y avait bien l'eau froide de la grotte de Lourdes où, en cas d'accident j'aurais pu me baigner pour me guérir, mais, au fond, j'aimais mieux ne pas me mettre dans le cas d'essayer. Tout à coup les deux ponneys qui traînaient la voiture firent une brusque chute sur des cailloux roulants et le choc éteignit la seule lanterne du véhicule. Il fut,

malheureusement, imposible de la rallumer à cause du temps, et ce ne fut qu'avec mille précautions que je pus arriver au village suivant où je fus bien aise de me remettre quelque peu d'aplomb. Bientôt j'aperçus sur ma droite une assez grande clarté. C'était la Basilique de Lourdes, qui, malgré la pluie, éclairait les environs.

Le lendemain matin, le temps s'était quelque peu remis, mais il pleuvait toujours. Pensez-donc ! Depuis six mois le pays avait été privé d'eau et il fallait bien que cela durât un peu. J'avais fait demander audience au docteur Boissarie, médecin en chef de la grotte. Il vint au-devant de moi à l'esplanade qui s'étend devant la Basilique. C'est un homme d'aspect un peu sévère, pouvant avoir environ soixante-cinq ans ; taille moyenne et cheveux blancs.

— Vous collaborez à un journal belge ? Monsieur, demanda-t-il. A quelle opinion appartient-il ?

— A celle de la liberté.

— Eh bien, venez avec moi au bureau des constatations médicales ; nous causerons.

Et M. Boissarie me mena à l'une des rampes monumentales qui montent à la Basilique. Il y a là un bureau très simple, une table chargée de registres et de livres et quelques sièges. Il me présente son collègue, le docteur Cox, un Anglais. Ils ne sont que deux médecins officiels de la grotte ; mais, lors des grands pélerinages, il en arrive de partout. Cette année, il en est venu deux cent soixante-dix environ, dont un huitième de Belges. Je tiens à dire ici que j'ai pris exactement, sous sa dictée, les déclarations de M. Boissarie afin de ne pas m'exposer à dénaturer sa pensée :

— Puisque vous êtes d'Anvers, Monsieur, me dit-il, vous êtes au courant du cas de l'orpheline Julia C..., sans doute aussi, vous connaissez les orphelinats ?

— Je suis en effet assez au courant de leur organisation. Julia C..., après avoir été recueillie par une dame charitable, est actuellement dans un couvent. Que pensez-vous du cas ?

— Le bureau des constatations de Lourdes a suivi avec beaucoup d'intérêt la discussion qui a eu lieu au Conseil communal d'Anvers à propos de cette guérison. Il a vu que les libéraux eux-mêmes y avaient fait preuve d'une grande indépendance de caractère. En France, de semblables discussions ne seraient pas possibles dans les assemblées politiques. Nous avons admiré la tolérance qui règne chez vous entre des hommes d'opinions différentes. Chose singulière, les médecins catholiques d'Anvers qui se trouvaient à Lourdes avec le pélerinage, avaient hésité à se prononcer sur la guérison de cette jeune fille, et c'est par des médecins libéraux que cette guérison nous est revenue mise au point et parfaitement étudiée...

— Et en ce moment...

— Il n'y a plus de grands pélérinages en ce moment. Il y en a de petits qui viennent simplement prier. Nous recevons aussi quelques malades isolés.

— Et la loi de séparation ? Que vont devenir l'Eglise et la grotte ?

— Je ne pourrais vous répondre là-dessus et le gouvernement ne le pourrait pas davantage, car la question est en suspens. Mais si l'on doit fermer ici, Lourdes ne périra pas, Lourdes ne périra jamais ! (Ici le docteur s'anima). La Vierge de Lourdes est partout. En Belgique, il n'y a pas une église qui ne se réclame de Lourdes. Nous sommes en Espagne, en Allemagne, à Rome, en Amérique et même à Constantinople. Ce caractère international est une garantie. Cinq ou dix ans de fermeture ne feraient rien. L'idée persévérerait et l'on rouvrirait, car Lourdes couvre le monde !

— N'êtez-vous pas de Marseille, M. le docteur ?

— Non, je suis de la Dordogne. Après un assez long stage, j'ai été nommé médecin en chef ici en 1892. Une des premières visites que je reçus alors fut celle d'Emile Zola qui venait aux informations avant d'écrire son œuvre.

— Avez-vous eu beaucoup de monde cette année ?

— Il y a eu 200,000 pèlerins et le service de la gare annonce un passage de 500,000 voyageurs.

— Avez-vous eu des guérisons ?

— Oui, quelques-unes. La plus importante est celle d'une jeune fille de Palerme d'une vingtaine d'années, la comtesse de Benevel. Elle avait une phtisie galopante suraigüe. Elle venait de Luchon après avoir inutilement suivi ces traitements dans un sanatorium, près Paris. Elle fut guérie instantanément et complètement, le 1er septembre dernier à la procession du Saint Sacrement. En quinze jours, la jeune fille a engraissé de douze livres et elle n'offre plus trace de lésions.

— Mais vos miracles ne vont pas jusqu'à donner des jambes aux culs-de-jatte ni des bras aux manchots !

— Ce que vous demandez là est le miracle sur commande. C'est le « miracle de l'incrédule ». Si Dieu ne nous donne pas ce genre de miracle, c'est que cela ne nous regarde pas et que nous n'avons pas le droit de nous en occuper (sic). Remercions Dieu de ce qu'il veut bien nous offrir et ne scrutons pas ses desseins...

— C'est un peu vague...

— Voulez-vous visiter nos églises ? Je me tiens à votre entière disposition pour tout ce qui vous plairait de me demander.

Je remerciai M. Boissarie de son obligeance et je commençai par visiter l'église du Rosaire qui se trouve au pied de la Basilique. C'est une rotonde plutôt disgracieuse, à décorations byzantines inachevées. La maîtrise n'y offre rien de saillant. J'y ai entendu prêcher un basque, pour le pélerinage basque-espagnol. Les basques, qui ont l'indépendence dans le sang, n'admettraient pas paraît-il, les prêches français. Vingt mètres plus haut, se trouve la basilique où on arrive par des rampes et des escaliers grandioses. Cette Basilique a un fort joli clocher et l'intérieur est tapissé d'ex-voto de tout genre, ainsi que de bannières. Quelques un de ces ex-voto sont fort touchants. On y remarque des couronnes de mariée, offertes pour la guérison de l'époux et des épaulettes d'officiers. En redescendant et en contournant le rocher sur lequel repose la Basilique, on arrive à la grotte dite Massabielle. C'est là que Bernadette Soubirous crut voir en 1858, la Vierge lui apparaître dix-huit fois. Depuis lors tout a été transformé à cet endroit. Le cours du Gave gênant les travaux projetés, les Lourdais n'ont pas hésité : ils ont fait la « grande coupure » et elle leur a parfaitement réussi !

La chapelle de la grotte est taillée dans le rocher. Il y brule toujours une quantité de cierges, dont quelques uns d'une dimension invraisemblable. Près de la statue s'amoncellent par centaines des lettres adressées à la vierge. Autour de la tête de celle-ci, on peut lire en lettres argentées : « Je suis l'Immaculée Conception ». Il y a toujours du monde sur les bancs qui s'étendent presque jusqu'au bord du Gave à côté d'une « drève » superbe. On y reste prier nuit et jour, même dans la pluie. A côté de la grotte il y a des fontaines où constamment on vient remplir des bidons et des bouteilles. Puis, il y a les bains, le tout alimenté par la source de la grotte. La température de l'eau est toujours de treize degrés environ. L'installation des piscines est rudimentaire. Il y a une baignoire pour hommes et une autre pour femmes. On peut se baigner seul ou par groupes et l'eau ne se renouvelle que fort lentement. Sur les murs sont affichées les prières à réciter pendant l'immersion, qui dure quelques minutes.

A gauche de la Basilique, sur une colline assez dure à gravir, s'élève un Calvaire. Le petit pèlerinage de Pau y fit le chemin de la croix, en chantant des cantiques sous une pluie battante. Un prêtre, au fort accent méridional, prêchait à chaque station, et, là où c'était possible, faisait de vives allusions à la loi de séparation.

En montant ainsi, peu à peu, j'aperçus la verdoyante vallée d'Argelès, qui tourne ici brusquement vers l'Ouest. Malgré le temps peu clément, le site me parut merveilleux. Le Gave décrit dans la vallée une boucle immense et traverse Lourdes. Les hauteurs voisines, où se remarquent le couvent des Carmélites et l'Orphelinat des Dames de Nevers, sont dominées par le pic déjà élevé du Jer. Le vieux et le nouveau Lourdes offrent de là un contraste étonnant. Le vieux Lourdes, dominé par son château, est un petit village, aux rues tortueuses et étroites. De ce côté-ci du Gave, au contraire, dans la rue de la Grotte et au boulevard de la Grotte, s'élèvent des bâtiments et des hôtels grandioses, dignes de vraies capitales.

La ville et le château de Lourdes. — Le curé Peyramale. — La maison de Bernadette Soubirous. — Congrès de la Ligue patriotique des Françaises. — Procession étoilée. — Pierrefitte. — La Gorge de Luz. — St-Sauveur. — Le chaos. — Le cirque de Gavarnie.

Lourdes est parcouru par un tramway électrique, et même en hiver la ville est fort animée. Il y a encore encombrement en ce moment-ci, et le confort complet n'existe pas. Mais, à l'époque des pélerinages nationaux, cela doit être invraisem-

blable. Le pélerinage basque-espagnol dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre ne comportait que trois trains consécutifs. Il faudrait voir le gâchis que cela fait déjà à la gare. M. Boissarie, à ce propos, m'a signalé le livre que notre compatriote Huysmans vient d'écrire : « Les foules de Lourdes ». « Il est très intéressant, me dit-il, mais l'auteur ne fait que de l'art. »

Ici, huit maisons sur dix sont des magasins où l'on vend des objets de piété. Cela se comprend d'ailleurs. Seulement, si les « pastilles à l'eau de la grotte » sont déjà risquées, les bonbons « à l'eau de Lourdes », qui encombrent la vitrine des pâtissiers, dépassent vraiment ce que l'on peut permettre au mercantilisme. Partout aussi on se heurte à des marchandes de cierges et de vanille, dont on fait ici grande consommation ; et puis c'est le journal : « Achetez le « Journal de la Grotte », deux sous le numéro ! »

En montant par des ruelles tortueuses on arrive à la terrasse du château, d'où le panorama est encore plus beau que du Calvaire. On y voit le sommet le plus élevé des Pyrénées françaises : le Vignemale, qui a près de 3.300 mètres. Le château est une ancienne forteresse sarrasine qui n'offre rien de bien remarquable. On y voit très bien l'église neuve, dite du curé Peyramale. C'est à lui que Bernadette alla tout d'abord raconter sa vision, et il voulut absolument avoir une église neuve ; mais les projets grandioses qu'on faisait pour la grotte obligèrent le digne curé à renoncer à voir achever son œuvre. Dernièrement les travaux furent repris et l'église, toute simple, est livrée au culte, sans que la tour en soit achevée. Le curé Peyramale repose dans la crypte de son église.

Non loin de là est la maison de Bernadette Soubirous, qui est bien abandonnée. Nul ne la garde et, dans sa chambrette toute vétuste, il y a trois lits. Celui de Bernadette est spécialement protégé. Puis on a encadré les dernières lettres qu'elle écrivit du couvent à l'un de ses frères.

Le docteur Boissarie m'avait prié de me rendre à la seconde séance du congrès de la Ligue patriotique des Françaises. Cela m'intéressa fort. La salle — un immense hangar en plein air — était bondée de dames et de prêtres. Mme la baronne Reille, mère du député, présidait. Ces dames forment des comités et des sous-comités qui s'étendent sur toute la France et qui, en ce moment, luttent contre la loi de séparation. Plusieurs d'entre elles ont pris la parole et leurs discours furent très captivants, surtout en ce qui concerne le rôle de la femme au point de vue religieux et.... la façon de faire voter le mari contre le gouvernement. L'une d'elles, jeune et gracieuse cependant, est venue dire que si la situation en France s'était tant aggravée, c'est parce que la femme est devenue trop mondaine. Elle en voulait avant tout aux « five o'clock », à leurs potins et aux toilettes. Ah ! les « five o'clock » ! Il paraît que rien n'est plus détestable en ce moment-ci. Je dois avouer, toutefois, que cette dame est une de celles qui ont eu le moins de succès. La conférence s'est terminée par un beau et éloquent discours de l'avocat Piot, vice-président de la Jeunesse catholique de France. Il a déploré la « loi traîtresse », mais plus profondément encore l'indifférence des grands de ce monde pour qui la religion n'est qu'un manteau ou un moyen de réussir.

Après cela tous les assistants ont été conviés à assister à la procession du Saint-Sacrement. Le temps s'était remis au beau. L'on se rendit à l'église du Rosaire et bientôt la procession, suivie des Dames de France, parmi lesquelles on m'a cité de biens grands noms, se rendit à la grotte, puis redescendit le long du Gave et remonta l'Esplanade. Près de l'église les malades s'étaient rangés. Il y en avait qui étaient atteints de maux étranges, entre autres, une jeune fille admirablement belle, qui était couchée tout de son long sur une civière, pâle comme une morte, et un petit garçon de six à sept ans, qui, dans sa petite brouette d'invalide, jouait avec une médaille. La procession approcha. Le prêtre vint à chaque malade et souleva sur lui le Saint-Sacrement, tandis que, du haut de l'escalier de l'église, un autre prêtre s'écriait : « Seigneur, sauvez nos malades ! Seigneur, dites un mot, et je serai guéri ! » Et la foule répétait chaque phrase lentement. Puis la procession rentra. A côté de moi, la mère de la jeune fille et celle du petit garçonnet, s'étaient affalées par terre, en sanglotant.... Enfin, un à un, les malades disparurent.

Le soir tombait et les étoiles commencèrent à scintiller. Venant du calvaire et contournant la colline de la grotte, une autre procession descendait, portant des cierges. C'était le pèlerinage de Pau. Il repartait et semblait, sur le montagne, former une « procession étoilée ». Au moment où elle descendait à l'Esplanade, la façade de la Basilique s'illumina de centaines de feux électriques, de même que la Vierge

couronnée, qui se trouve au milieu de la place, et aussi le calvaire des Bretons, qui est au bout. Et la procession passa sur deux rangs. De loin j'entendais encore chanter :

Laudate, laudate,
Laudate, Maria !

Alors le portique de la Basiligue s'éteignit, puis la Vierge couronnée, puis le calvaire des Bretons. La place était devenue silencieuse. Le carillon argentin de la basilique se mit à tinter doucement : « si, la, la, sol »; et seule une grande croix éclairée, au sommet du Pic du Fer, semblait dominer le nocturne paysage pyrénéen et les cieux étoilés. On n'entendait plus que le Gave, qui gazouillait sur ses cailloux.

. . . .

Le lendemain matin, à cinq heures, par une nuit noire, je partais pour le cirque de Gavarnie. La température était assez douce. Ce fut au milieu des montagnes, dans la vallée d'Argelès, que je vis s'empourprer les cimes et s'éveiller plusieurs villages. Le paysan pyrénéen porte un joli béret bleu. Les femmes n'ont pas de costume bien spécial, mais elles s'asseyent gracieusement sur leur âne et parcourent les routes en faisant des ouvrages de main en interpellant joyeusement quelque galant. Le patois me semble être du mauvais espagnol. A Pierrefitte, bourg important, il faisait tout à fait clair et le soleil eut tôt fait de remplir la vallée de chaleur et de vie.

Les Pyrénées sont loin d'être aussi neigeuses que les montagnes du Tyrol, elles sont beaucoup plus verdoyantes et tiennent à peu près le milieu entre le caractère sauvage des Alpes tyroliennes et l'aspect gracieux des montagnes qui bordent les lacs italiens.

A Luz, il faut relayer, car, de Lourdes, l'excursion de Gavarnie comporte cent et quatre kilomètres, aller er retour. Après Saint-Sauveur, une de ces coquettes stations thermales comme il y en a beaucoup aux Pyrénées, on entre dans la gorge de Luz-St-Sauveur, toute pittorsque et d'une grande fraîcheur de verdure. Le Gave de Pau y serpente. Il prend d'ailleurs sa source au cirque de Gavarnie.

Mais voici que la route, au sortir de la gorge se borde de formidables blocs de rochers, entre lesquels on aperçoit de profonds précipices, et qui constituent un fantastique décor. C'est le « chaos » produit par l'éboulement d'un contre-fort du mont Coumély. Passé ce chaos on voit apparaître de loin un groupe de montagnes neigeuses, formant un cirque admirable qu'on croit très rapproché. C'est Gavarnie.

Là, la voiture ne saurait continuer, et force m'est d'enfourcher un cheval et de m'engager dans les chemins rocheux, accompagné d'un guide. Les premières neiges viennent de tomber et l'on n'avance pas très vite. Il faut trois quarts d'heure pour arriver près de la grande cascade. En chemin, je m'arrête parfois pour admirer ce spectacle magnifique, le plus impressionnant que j'eusse encore vu. Sous mes yeux plusieurs avalanches de neige glissent le long des rochers avec un bruit d'artillerie lointaine. Après avoir gravi un dernier coteau, je me trouve enfin dans le cirque où l'on est à une altitude de seize cents mètres, entouré de neige et de quantité de montagnes dont la plupart ont plus de trois mille mètres de haut. Voici la cascade merveilleuse qui, en deux bonds, tombe d'une hauteur de 422 mètres. Un pont de neige y conduit, mais il est dangereux en cette saison, et puis il roule trop de pierres des sommets. Ce qui fait la beauté de ce cirque, ce sont les magiques effets de lumière qu'y produit le soleil et qui font scintiller comme un écrin de bijoux de neige, avec les reflets chatoyants d'arcs-en ciel sans nombre.... Mon guide me montre un animal sautant entre les roches. C'est un « isard », chèvre sauvage à tête de renard. Mais le moment est venu de s'en retourner, et, malgré la fatigue de l'excursion, c'est à regret que je m'arrache à la contemplation d'un spectacle unique au monde.

Au Pays Basque. — Bayonne. — Biarritz. — Saint-Jean de Luz.

Les Basques passent pour avoir le caractère très indépendant. On sait qu'on distingue les Basques français et les Basques espagnols. Ces derniers, quatre fois plus nombreux que les français (ils sont environ cinq cent mille), passent pour avoir le mieux su garder le caractère de la race. La langue basque est, paraît-il, fort difficile. Les enfants l'appennent à l'école, et il y a des journaux basques.

Mais les usages et surtout le costume se perdent. Les cochers seuls ressemblent

encore à des postillons de jadis. On joue toujours des parties de « pelote à chistera ». La « chistera » consiste en un gant solidement attaché au poignet et qui se termine par une sorte de long croissant en osier très résistant. Ce croissant est creux et destiné à recevoir la « pelote », c'est-à-dire la balle, qu'on parvient ainsi à relancer à des distances extraordinaires contre un mur qu'on appelle « fronton ». Tous les villages ont des frontons. Il y a des camps français et des camps espagnols et j'ai vu engager ainsi une partie fort longue où l'illustre « Rothschild » de Sare « chantait » les points. Ce pseudonyme ironique ne manque pas de saveur.

Les Basques ont aussi leur danse et, le dimanche après-midi, sur la place, près de l'église, à l'ombre des platanes ou des tamaris, les jeunes filles et les jeunes gens miment avec grand sérieux des figures qu'accompagnent une musique monotone. Deux ou trois musiciens jouent à la fois de la flûte à trois trous et du tambour de basque (naturellement !) Cette flûte, qui produit un son moitié clarinette, moitié hautbois, est à embouchure et se tient de la main gauche. En même temps au bras gauche est suspendu horizontalement le tambour qui est assez long. La main droite manœuvre l'unique baguette et, de cette façon, l'exécutant joue des deux instruments à la fois.

Les églises basques se distinguent par leurs trois étages latéraux de tribunes réservées aux hommes, les femmes occupant le bas, et par les retables des autels, qui sont ouvragés et dorés à la mode espagnole.

Bayonne, la vieille capitale du pays, est une ville peu remarquable en soi. Il y a cependant une cathédrale aux proportions harmonieuses avec un beau cloître du treizième siècle. On va voir aussi le spectacle de la barre, à l'embouchure de l'Adour. C'est une sorte de bourrelet d'eau perpendiculaire à la côte, qui, à marée haute, permet aux navires de sortir du port sans danger, car les vagues ont là une force telle que souvent elles endommagent les travaux autour du sémaphore. Toutefois la chose la plus intéressante de Bayonne est le musée Bonnat, fondé par l'illustre peintre qui s'est souvenu que c'est grâce à sa ville natale qu'il a pu faire ses études. Ce musée est comme un abrégé de l'histoire de la peinture, et l'on ne saurait douter de l'authenticité de toiles choisies par un maître de l'art. Là sont représentés Antonello de Messine, Rubens, Rembrandt, Paul Potter, Van Dyck, Murillo, Goye. L'école française n'est pas oubliée et Bonnat lui-même a fait don au musée de plusieurs de ses toiles, entre autres une « Idylle champêtre » d'un charme pénétrant. L'ancienne collection municipale, qui est exclusivement française et moderne, a été reléguée au second étage et il faut convenir qu'elle paraît bien pâle à côté de la galerie Bonnat.

J'ai été émerveillé de Biarritz. Voilà une vraie ville d'eau, pittoresque à souhait. La plage, composée de gros sable, est des plus agréables. Il n'y a pas de brise-lames. Des rochers avancés en tiennent lieu; plusieurs sont reliés par des ponts artificiels. Au delà du rocher de la Vierge, ainsi nommé à cause de la statue qui le domine, se trouve la côte des Basques contre laquelle les vagues du golfe de Gascogne se brisent avec fureur. Du côté opposé, vers Bayonne, s'élève la villa Eugénie, vestige de la splendeur de Biarritz sous le second Empire. C'est aujourd'hui un hôtel.

Biarritz est animé durant toute l'année. En été, viennent les Espagnols, en automne, les Russes, en hiver, les Anglais, et, à Pâques, les Parisiens. Aussi le Casino ne ferme-t-il qu'en juin, faisant ainsi une saison d'hiver dont le succès est assuré par un climat enchanteur. Depuis la guerre de Cuba, les Espagnols se font un peu plus rares. Quant aux Russes, les évènements actuels ne les empêchent pas d'arriver, mais on se plaint de ce qu'ils restreignent leurs dépenses. La ville a quinze mille habitants, tout juste ce qu'il faut à une ville d'eaux. Les environs sont non seulement charmants, mais très intéressants par les personnalités qui y habitent.

Le champ de courses est près de Bayonne et sert aux deux villes, qui sont reliées d'ailleurs par un tramway à vapeur. Biarritz n'a pas de courses de taureaux, mais elle possède un petit bois de Boulogne et un joli lac : le lac Mouriscot. C'est là que la comtesse Mouriscot a une propriété où ont été célébrées les fiançailles du jeune roi d'Espagne. La reine Nathalie de Serbie, depuis ses malheurs, ne quitte pour ainsi dire plus Biarritz. Elle habite, sur le territoire de Bidart un vrai palais au bord de la mer et il paraît qu'elle fait dans le pays basque un bien énorme. Le grand-duc Alexandre de Russie habite la villa Hambro, qui est l'ancienne propriété de Noailles. Elle est constamment surveillée par la police secrète. En face, on construit un nouvel et grandiose hôtel, et tel contremaître qui a l'air de surveiller les travaux, tel aide-maçon qui remue paisiblement de la chaux ne quittent pas la villa de vue. Toutefois, le grand-duc sort fréquemment en automobile.

Je pourrais, parmi les personnalités marquantes de Biarritz, citer encore le baron de l'Espée, un original qui ne sort jamais de son immense propriété, laquelle communique avec une partie réservée de la plage au moyen d'un souterrain. Les jardins, dans ce domaine, sont sillonnés de promenades à toitures qui préservent à la fois de la pluie et du soleil. Le baron de l'Espée a son boulanger et son boucher exclusivement à lui et ses propres pêcheurs.

Je passe sur d'autres particularités.

Le Casino de Biarritz (direction Boulant) est un bijou. Il y a une salle de baccara où les Russes dépensent largement, et un coquet théâtre où j'ai vu l' « Arlésienne ». Grâce à M. Gaston Coste, l'excellent capelmeister qui dirige depuis quinze ans les concerts du Casino, j'ai éprouvé de vives jouissances artistiques. Je lui dois, en particulier, d'avoir entendu la symphonie en mi-mineur de Rabaud et des scènes gothiques de Périlhou, œuvres très intéressantes, mais inconnues à Anvers. Et j'ai constaté avec plaisir que M. Coste n'oublie pas les Belges; il joue du Gevaert, du Benoit, du Jehin, du Blockx et même du Waelput.

* * *

En fait d'excursions, à Biarritz, rien n'est plus délicieux que d'aller à Saint-Jean de Luz en longeant la mer et en passant par Guéthary. De plus en plus distinct- ment on voit se dessiner les contreforts des Pyrénées et la côte d'Espagne, descendant vers Saint-Sébastien et Bilbao. La plage de Saint-Jean de Luz est protégée par le petit fort de « Socca », mais la pente vers la mer en est assez rapide. On va voir dans cette petite ville une très vieille église que de beaux vitraux éclairent d'une lumière reposante, et, sur la place Louis XIV, la maison où le Roi-Soleil logea lors de son mariage avec l'Infante Marie-Thérèse d'Espagne. C'est aujourd'hui le « Café Suisse ». Plus loin s'élève la maison de l'Infante. J'eus beaucoup de peine à y pénétrer, mais je désirais y voir deux tableaux de Gérome, et j'appris bientôt pourquoi on hésitait à la montrer. L'un des tableaux est une allégorie de la paix des Pyrénées : la France et l'Espagne se donnant la main. L'autre représente au milieu de nuages, le mariage de Louis XIV, mais la peinture me parut si neuve que l'on finit par me raconter la mésaventure qui s'était produite. La toile, un beau matin, se fendit, ou plutôt se déchira du haut en bas, et il fallut en confier les deux morceaux à un habile homme qui se disait en état de la restaurer. Seulement, le résultat de cette belle opération tarde tellement qu'il a fallu faire faire une copie du tableau en attendant le retour de l'original. Voilà pourquoi on ne montre pas volontiers le salon de l'Infante ....

Hendaye. — Fontarabie. — L'île des Faisans. — Interview de Pierre Loti. — Saint-Sébastien. — Renteria. — Pasajes. — Hernani.

De Saint-Jean de Luz à Hendaye (prononcer Andaï), la distance n'est pas grande. C'est la frontière française, mais on s'y sent en Espagne. On y parle le basque, l'espagnol et... le français. En me promenant au marché, j'aperçus deux charrettes dont les roues se heurtèrent. Aussitôt leurs conducteurs, deux Basques espagnols, sautèrent à terre et s'empoignèrent avec rage. On les sépara vite, mais l'un d'eux avait déjà la joue droite ornée d'une croix de Saint-André toute rouge. Il remonta cependant sur sa charette chargée de piments, de courges et de pastèques, mais non sans lancer à son adversaire un regard rappelant le « nous nous reverrons» de don José.

Je desendis au port, pour traverser la Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, afin de visiter Fontarabie. La Bidassoa, à marée basse, est presqu'à sec; et il faut faire de nombreux méandres en barquette pour arriver sur le sol espagnol. Fontarabie, avec son antique église au dôme jadis doré, à la façade vieil ivoire, mérite une visite. La grand'rue, la « calla mayor », monte vers l'église. D'anciens palais patriciens y voisinent avec des boutiques minables. Partout il y a des balcons en fer ouvragé entre lesquels sèche du linge. Les toitures à dessins ont une tendance à se rejoindre; et, sur le pas des portes, des femmes accroupies et nonchalantes vous dévisagent au passage. Tout en haut se dressent les ruines d'un château de Charles-Quint. Certains degrés de pierre ont dû être remplacés par des marches en bois, et ce débris d'un empire colossal est à vendre pour cent mille pesetas...

En remontant le cours de la Bidassoa, on arrive à l'île des Faisans, où fut conclu en 1659 le traité des Pyrénées. Elle est moitié française, moitié espagnole et ressemble à l'île de notre parc. Elle n'est guère plus grande. Un monument tout moderne et assez insignifiant, élevé par la reine Isabelle d'Espagne et Napoléon III, rappelle l'évènement historique.

Mon batelier me montre la place où eut lieu le duel Jaurès-Deroulède, sur le territoire du petit hameau français de Béhobie. Ce jour-là, les hauteurs environnantes étaient, me dit-il, noires de monde. Il me raconta encore qu'il n'y a pas bien longtemps, pêcheurs espagnols et français se battaient à tout instant, mais que depuis que chaque pays a, à tour de rôle, vingt-quatre heures, de midi à midi, pour se livrer à la pêche, ces conflits ont cessé. Puis, comme nous rentrions au port, il me montra, tout près de l'eau, presque sur la mer, une tour blanche, entourée d'un jardin montant et conduisant à une petite villa.

— Voilà, dit-il, le cabinet de travail de M. Pierre Loti (Julien Viaud). Il se cache ici et il est difficile de le voir, car il est très « sauvage ».

Quelques instants après je me présentais à la villa et je pénétrais dans le jardin à la végétation tout exotique. Un domestique vint à ma rencontre : M. Pierre Loti n'était pas là.

Cependant, dans la soirée, le domestique vint me prendre et m'introduisit dans un petit salon oriental éclairé de bougies. Le maître ne se fit pas attendre.

Pierre Loti est un homme fluet, petit, presqu'imberbe, paraisant quarante-huit ans environ. Il me fit asseoir et m'offrit une cigarette turque.

— Je n'ai pas voulu passer par Hendaye, Monsieur, lui dis-je, sans chercher à rencontrer l'auteur de « Mme Chrysanthème » et d' « Azyadée ».

— Mais, Monsieur, qui vous a dit?...

— Je revenais de l'île des Faisans, lorsque mon batelier...

— Toujours les bateliers! J'ai ma demeure à Rochefort, mais j'avais cru pouvoir venir me cacher ici en achetant cette maison de pêcheur que j'ai transformée selon mes goûts. Seulement, les barques s'arrêtent toujours près d'ici et les bateliers ne manquent pas de dire aux passagers, surtout s'il y a des dames : « Pierre Loti travaille là, vous allez peut-être le voir sortir ». Et je ne sors pas, mais j'enrage, car, ayant l'indépendance très farouche, je ne veux que la solitude.

— J'ai lu qu'Antoine va donner à Paris votre « Ramuntschau » (Raymond en basque).

— Oui. C'est, comme vous le savez, une histoire d'amour de ce pays-ci, que j'ai pu suivre. Je n'écris rien, d'ailleurs, qui ne me soit personnellement arrivé ou que je n'aie vu se passer sous mes yeux. M. Gabriel Pierné m'a fait une partition qui ne renferme guère que des morceaux symphoniques comme l' « Arlésienne ».

— C'est un des petits maîtres parisiens les plus en vue, si pas le premier!

— Assurément. Il est venu ici l'an dernier et ensemble nous avons parcouru la montagne à la recherche de thèmes basques.

— Vous irez donc à Paris?

— Pour quelques jours. J'y verrai mon fils, qui a dix-sept ans et qui y fait ses études, puis je m'en irai en Orient. Cependant, quoique je n'aime guère le Nord, je voudrais voir la Hollande...

— Vous ne le regretterez pas, et, en passant, j'espère que vous visiterez la Belgique. Mais ne venez-vous pas d'être nommé commandant de vaisseau?

— En effet, mais ne me demandez pas le nom du navire que je commanderai. J'ai pris un congé de six mois et je vais partir pour l'Arabie. Des amis m'invitent à m'arrêter au Caire. Je le ferai, parce qu'il faut bien que j'y passe. Mais on m'a gâté le Caire! La civilisation y construit trop d'hôtels. Je ne souffre que difficilement la vie occidentale et j'aspire au désert où, du moins, j'aurai la liberté. On ne l'a pas encore gâté!

— Vous n'y allez pas seul?

— Non, j'aurai une escorte de Bédouins, vingt-cinq environ. La contrée est dangereuse. J'y ai déjà été dans la nécessité de livrer bataille, mais j'ai eu affaire à de vieux fusils de pierre et j'avais de quoi répondre.

— Comptez-vous écrire là-bas quelque ouvrage nouveau?

— Je n'en sais rien. Je ne veux absolument pas m'occuper de ce que j'y ferai.

— Alors...

— Alors, j'attends avec impatience le jour où je repartirai pour le gros ciel bleu!

. . . .

Après avoir remercié M. Loti d'avoir fait, en m'accordant une interview, une si rare exception à la règle qu'il s'est imposée, je pris congé de lui. Au jardin, il appela son fidèle serviteur qui semble sortir d'un arbre, et qui, ayant allumé une lanterne, me reconduisit jusqu'à la route d'où je regagnai mon gîte dans la nuit noire.

* * *

Saint-Sébastien est une ville très agréable et toute moderne. Les rues sont larges et les constructions vastes. Il y a de beaux boulevards, des promenades bien plantées et de nombreuses et élégantes fontaines. On y montre la maison qu'occupa Deroulède. Elle n'a d'autre curiosité que celle d'une habitation où il s'est passé quelque chose. J'étais arrivé un dimanche après-midi et il n'y avait guère de mouvement. Une des choses les plus curieuses, c'est la place de la Constitution où se trouve l'Hôtel de ville, « Casa consistorial ». C'est une place carrée, fort régulière, avec une porte à chaque angle. Les fenêtres de toutes les maisons sont numérotées. Il y en a cent quarante-sept. Jadis les courses de taureaux s'y donnaient, et la ville n'avait accordé l'autorisation de construire qu'en se réservant le droit de louer les fenêtres à son profit les jours de spectacle. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, c'est-à-dire qu'on n'y donne plus de corridas, mais il paraît que si une fête extraordinaire devait y avoir lieu encore, la ville pourrait refaire usage de ce droit. Pendant que je regardais la place, deux à trois cents jeunes filles dansaient très sérieusement la danse basque entre elles — les cavaliers manquant. Les gars de Saint-Sébasiten sont, dit-on, déjà trop « modernes » pour passer encore leur temps de la sorte.

J'ai vu le palais Miramar, la résidence d'été de la Cour. C'est tout au plus une maison de campagne anglaise, près de la mer, au faubourg d'Antiguo. Il y a ici un petit port curieux, avec de vieilles maisons. J'ai eu une seconde l'illusion de m'y promener à Anvers, dans le quartier des bateliers, et j'ai pu me convaincre que les Espagnols ont laissé chez nous l'empreinte de leur race, car bien des jeunes femmes de notre peuple, transplantées ici, auraient tout à fait l'air du terroir.

Il y a à Saint-Sébastien un coquet Casino, avec une terrasse magnifique. On y joue au trente et quarante. La salle de concert, très décorée, et où l'on donne de grandes auditions en août et septembre, est malheureusement trop petite. M. Paul Arbos y dirige dans la saison. Je n'ai entendu qu'un double quatuor avec piano qui donnait un concert l'après-midi; pas un seul morceau d'auteur espagnol ne figurait au programme. A ce propos, je vous dirai que la « Matchiche », qui fait son tour du monde en ce moment, n'est qu'une des nombreuses matchiches qu'on danse en Espagne. Celle que nous connaissons est semblable en cela au fameux « Cake-Walk » qui a détrôné tous les autres.

Si je n'ai pu entendre de vraie musique espagnole, j'ai du moins visité l'exposition du peintre Berrueta, artiste qui a certes du talent. J'y ai remarqué la « Rue Pampinot », une des plus curieuses de Fontarabie, fort lumineusement rendue, et quelques marines vigoureuses.

Pendant mon séjour on a célébré la fête de la jeune reine, et j'ai assisté à la revue de quelques troupes. Elles ne marchent pas aussi vite qu'en Italie. Remarqué une pittoresque section de télégraphistes de montagnes, dont les appareils sont portés à dos de mullets On sait qu'en Espagne, outre l'armée de l'Etat, chaque province a ses troupes particulières, se composant d'hommes de la région Les conscrits peuvent opter, m'a-t-on dit C'est ainsi que la province de Guypuzcoa a aussi ses soldats à elle, tous coiffés de bérets rouges

Je suis allé, sur le Mont Ulia, admirer le panorama de la ville, tout adossée aux montagnes La « Concha » s'y voit surtout bien. C'est une calangue, véritable coquille marine, qui semble fermée, du côté de la mer, par l'îlot de Santa-Clara et qui, de plus, s'y termine par deux collines assez boisées. C'est dans la Concha qu'on prend les bains. Mais il paraît que lorsque l'Océan est mauvais, la Concha s'en ressent au point de ressembler à une gigantesque marmite où l'eau bout avec fureur

Je contemplais le paysage avec un fort aimable médecin de Saint-Sébastien :

— Tenez, me dit-il en me montrant les nouvelles arènes des courses de taureaux, voilà ce qui nous a valu la perte de Cuba! Ah! si on pouvait déraciner de chez nous ce jeu sanglant et malsain pour le peuple! Certes, l'Espagne fait des progrès, on ne saurait le nier. Mais notre aristocratie est encore vraiment trop imbue des idées d'autrefois et les travailleurs de tout ordre ne sont pas encore assez considérés.

Et il me cita l'exemple d'un riche patricien andalou, propriétaire de vignobles

immenses. Les ouvriers lui avaient demandé une légère augmentation de salaire. Plutôt que de faire céder son orgueil, il préféra laisser péricliter ses vignes...

Les environs de Saint-Sébastien sont curieux et vraiment espagnols. On peut facilement excursionner à Renteria, à Pasajes (prononcez Pasakges) et même à Elizondo. A Renteria, il n'y a guère qu'une très vieille église à visiter, mais, à Pasajes, on peut s'arrêter un moment. Il y a là trois villages distincts et séparés, à cause du port. Il s'y fait un grand trafic de vins d'Espagne et j'y ai vu le pavillon belge; c'était un navire de la société Cockerill allant à Bilbao. A Pasajes-San Juan, après une visite à une église qui a un autel tout doré avec un retable vraiment imposant, je m'en fus voir la maison blanche que Victor Hugo y habita en 1843. Elle est située sur le port et la grande rue passe dessous, à la façon d'un tunnel. On y voit un Musée Victor Hugo dont l'extrait de naissance du grand poète constitue le document le plus précieux. C'est là qu'il écrivit « Alpes et Pyrénées ».

Ayant appris, à cette occasion, que Victor Hugo emprunta pour son drame « Hernani » le nom d'une petite ville située à douze kilomètres de là, j'eus la curiosité de m'y rendre, et, ma foi, Hernani est bien, dans son genre, ce que j'ai vu de plus pittoresque. Les rues sont aussi étroites que possible, afin d'y ménager un peu de fraîcheur au milieu du jour (il y avait avant-hier environ 25 degrés à l'ombre). Les balcons s'y faisant vis-à-vis s'y touchent presque, ainsi que les toitures qui ne laissent entre elles qu'une rayure très bleue. Les façades sont couvertes de vieilles armoiries détériorées. Dans ces rues que traversent des attelages de mules, se promène, indolente, l'Espagnole brune à la mantille flatteuse Bref, c'est dans cette petite ville, dont le nom sonore fit jadis impression sur Victor Hugo, que je pus véritablement contempler un coin de la vieille Espagne.

La Saint-Hubert à Chantilly.

Le 5 novembre dernier, vers onze heures du matin, les grandes routes de la merveilleuse forêt de Chantilly étaient sillonnées de nombreux équipages, de cavaliers en habits rouges et de quelques hardies amazones. C'est qu'on allait fêter solennellement la Saint-Hubert. Chaque année, en effet, la première chasse à courre qui suit cette date est donnée avec le maximum d'apparat. Toutes les barrières étaient ouvertes et le rendez-vous se trouvait fixé au carrefour de la table ronde, où convergent une douzaine d'allées magnifiques. formant étoile. Le temps, pour la saison, était d'une étonnante douceur et le soleil éclairait gaiement le paysage. Quoique les futaies eussent pris ces beaux tons d'or et de pourpre qui ajoutent à la mélancolique majesté de l'automne, bien des fourrés étaient encore verdoyants.

Cependant, autour de la table ronde se groupent les équipages et les cavaliers. Il peut y avoir là environ deux cent cinquante personnes attendant le moment de se mettre en chasse. Voici le duc et la duchesse de Chartres, qui exercent le droit de chasse dans ce prestigieux domaine. Le duc a soixante-cinq ans. Il est de haute taille et d'allure vraiment aristocratique. Vêtu de l'habit bleu, sur lequel se détache sa belle barbe blanche, il est coiffé de la casquette en velours noir et le coutelas de chasse est suspendu à son côté. La duchesse porte une amazone noire, très sobre. Autour d'eux s'empressent des intimes, parmi lesquels je note le comte et la comtesse de Vigier, le comte et la comtesse de Hersin, le comte de Salverte, le comte des Ternes, colonel du deuxième hussards, le baron de Saint-André, M. Vallon, maire de Chantilly, M. Luïs d'Aguïa, M. Arnaud de l'Arriège, le général de Warru, le lieutenant de Bellegarde.

Puis, M. Duguardier, ancien maître d'équipage du prince de Joinville, s'entretient avec le duc de Chartres. Pour ce jour seulement, il remplace M. Hugles, le maître d'équipage en titre. La nuit, plusieurs traces ont été relevées, et le duc doit faire son choix. Après quoi, les piqueurs à cheval, en livrée bleue, culotte blanche, bottes à l'écuyère, toque de velours noire, le cor sur l'épaule, s'avancent suivis d'une meute anglo-française de soixante chiens environ. Cette petite armée s'enfonce silencieusement sous bois, précédant le duc, qui monte un superbe cheval blanc. Puis, c'est l'attente. Au bout d'une demi-heure, les cors sonnent au loin le « bien aller » et bientôt on entend les aboiements de la meute. Le cerf est sur pied et tout le monde s'élance. On s'arrête près de la ligne du chemin de fer et, pendant tout un temps les chiens se donnent grand'peine pour forcer la bête. Tout à coup, on l'aperçoit, traversant la large route en deux bonds. C'est un animal superbe et gracieux à la fois,

« Tayaut! » « Tayaut! « le cri que poussait si comiquement, paraît-il, Louis XV, sort de toutes les poitrines et l'on s'élance de plus belle. Mais, à ce moment, les chiens hésitent. Le cerf a pris le « contre-pied ». Il est retourné sur ses pas, désorientant les poursuivants. Les piqueurs « sonnent aux chiens », et il y a là comme un repos pendant la chasse. Un instant même j'ai espéré pour le cerf. Hélas ! les précautions sont bien prises et la victime n'échappera pas. D'ailleurs, pour prévenir toute surprise, aux carrefours principaux de la forêt, se trouvent postés des chiens de réserve, maintenus par des hommes sûrs.

Ce repos me donne le loisir d'admirer une fois de plus le superbe paysage automnal. La large route qui s'étend à perte de vue, découvre, au delà de la forêt, une plaine onduleuse parsemée de villages blancs. Cela rappelle les paysages à personnages que peignait jadis, en France notre compatriote Antoine Van der Meulen, et dont le Louvre offre quelques beaux spécimens.

Cependant, tout au loin, les cors résonnent à nouveau. Les chiens se sont ressaisis. C'est alors une course folle. La duchesse de Chartres, amazone éprouvée, enlève son cheval et s'élance vaillamment sous bois. Après une poursuite longue et ardue, on entend enfin retentir l' « hallali sur pied ». Les chiens, dont « les aboiements » sont devenus rauques. ont le cerf « à vue » et la dernière partie va se jouer. La pauvre bête s'est refugiée dans une clairière. On met pied à terre, chacun se précipite pour voir. Le cerf, une superbe « troisième tête », haletant et rendu, s'apprête à faire front aux chiens à l'aide de ces bois. Il bondit de droite et de gauche, entouré de toutes parts, et les spectateurs, par prudence, s'abritent derrière les gros arbres. Tout à coup, quelques chiens, furieusement, et sans qu'aucun d'eux ait été blessé, l'assaillent avec rage. Elle soutient un instant le choc, puis fléchit. Les piqueurs interviennent; il est temps. C'est à coups de fouet qu'il faut maintenant chasser la meute devenue féroce. Le duc s'avance et enfonce son coutelas jusqu'au cœur de la bête. Et celle-ci, si gracieuse, si noble dans sa course sous bois, sera gracieuse jusque dans la mort. Doucement elle étend les pattes dans les feuilles jaunies et son dernier regard est navrant. Alors les piqueurs s'en emparent, l'éventrent, la dépouillent en quelques minutes, et bientôt la robe ne couvre plus que les viscères. C'est l'instant de la « curée ». Le duc en personne maintient ses chiens hurlants qui n'ont pas mangé depuis la veille, tandis qu'un piqueur leur montre la tête du cerf. Les cors sonnent l' « hallali » à toute volée, la meute est lâchée, et en quatre secondes, exactement, tout est dévoré. Quelques fragments d'os sont disputés avec rage, et c'est à coup de fouets répétés qu'il faut alors séparer quelques chiens, de peur qu'ils ne s'entre-déchirent. Au même moment, par l'entremise du premier piqueur, le duc de Chartres fait galamment et démocratiquement les « honneurs du pied à madame Dupré de Luzarches. Puis le duc distribue de l'argent « au populaire ».

Des groupes se forment, discutant avec animation les péripéties de la chasse. On sort les provisions et il s'organise comme un grand « five o'clock » en plein bois. On s'attarde longuement.

Mais le jour baisse, et, peu à peu, le soleil est descendu sur l'horizon, rougissant les sous-bois. Le duc et la duchesse s'éloignent en équipage en compagnie de M. Dugardier. On se sépare et on regagne la grand'route. Dans le lointain résonnent encore quelques appels. C'est l'équipage ducal qui rentre au château, tandis que, languissamment, s'endort la merveilleuse forêt.

La route du Simplon.

Milan avait organisé son exposition parce que l'immense tunnel du Simplon avait permis de relier Brigue à Domodossola : la Suisse à l'Italie. Et, de fait, ce tunnel a une énorme importance, au point de vue commercial, d'abord — Marseille s'en inquiète beaucoup et à juste titre — et au point de vue du tourisme, ensuite. Lorsqu'on eut enfin complété le percement du tunnel par un tronçon de ligne reliant Domodossola à Arona, gros bourg situé à l'extrémité sud du lac Majeur, le rapide

Londres-Paris-Milan, viâ Calais, était créé, avec un gain de cent cinquante-cinq kilomètres sur le trajet par le St-Gothard .

Ce fut pour Stresa et pour les parages des Iles Borromées, en général, un grand évènement. Tandis que la route est très longue par le St-Gothard, il ne faut plus à présent, en trajet direct, qu'une bonne douzaine d'heures depuis Paris. On part le soir, et, le lendemain matin, le train vous amène sur les bords du lac Majeur. J'ai voulu faire le trajet à mon aise, afin de m'en rendre exactement compte. Il n'est pas aussi pittoresque que celui du St-Gothard, mais il est loin de manquer d'intérêt, D'ailleurs, le fait de gagner quelques heures prime tout. C'est ainsi que les habitués de Stresa, habitant Francfort, préfèrent aller rejoindre le Paris-Milan à Lausanne. en passant par Berne, plutôt que de reprendre l'ancienne route. Ils gagnent trois heures, et c'est bien là l'argument le plus moderne qui se puisse concevoir. Puis, au lieu d'arriver par Locarno et de devoir traverser le lac dans toute sa longueur, on arrive directement à Stresa, qui est bien, décidément, la station la plus délicieuse des lacs italiens.

La route, passant par Dijon et Dôle, commence à offrir de l'intérêt à partir de Pontarlier, coquette petite ville frontière française, qui a la spécialité de fournir à la France l'absinthe, la terrible fée verte, contre laquelle le gouvernemens français se dispose à sévir. paraît-il. On traverse une partie du Jura, dont les chaînons procèdent par vagues parallèles très arrondies, aux escarpements plutôt rares, et forment de larges vallées qui, pour l'instant, son encore tapissées de neige. Aux environs de Vallorbe, en Suisse, la vue des Alpes, du Mont-Blanc à la Jungfrau, que j'avais déjà eu l'occasion d'admirer, était coupée de nuages et gâtée par une pluie qui striait l'air de lignes implacables. Pourtant, au lac Leman, le soleil daigna sourire et éclairer de pâles rayons ces régions déjà charmantes, quoique Vevey et Montreux sommeillent en;ore. Voici la grandiose vallée du Rhône, aux sommets formidables et sauvages, surtout du côté de Vernayaz et de Martigny. A Brigue, jadis terminus de la voie ferrée dans cette vallée, on passe le tunnel du Simplon, dont on traverse les vingt kilomètres en vingt minutes. Il y aura plus tard un second tunnel, exclusivement pour les trains descendants. La construction en est déjà commencée, à dix-sept mètres de distance de celui qui fonctionne déjà et auquel on a travaillé de 1898 à 1905. Il a coûté soixante-quinze millions et demi, et lorsque le second tunnel sera achevé, on estime la dépense totale, y compris la nouvelle route jusqu'à Arona, à cent millions environ. C'est à l'emplacement du tunnel qu'existait la route que fit faire jadis Napoléon Ier, et qui traversait une contrée des plus pittoresques. On ne la voit plus guère en chemin de fer. Sous ce rapport, le St-Gothard. qui a cinq mille mètres de moins, est beaucoup plus intéressant.

De Dornodossola, où aboutissait déjà l'embranchement de Novare, la voie nouvelle passe par Pallansa, mais il ne faut pas confondre le village avec celui du même nom, situé sur le lac Majeur; on ne rejoint ce dernier qu'à Baveno, et l'on descend ensuite quelques minutes plus tard à Stresa.

* * *

En y arrivant, le soir, je pus constater, quoique la saison ne soit encore guère avancée, qu'il y avait beaucuup de monde : A l'Hôtel des Iles Borromées, la famille Omarini, si fière d'avoir l'honneur de recevoir depuis huit ans déjà notre Roi, est tout heureuse. Elle espère que ses villas et ses dépendances ne se fermeront plus de toute l'année, grâce à ce tunnel qui fait affluer les touristes à Stresa, dès le commencement de mars. Il est un fait que les lacs italiens, abrités par de hautes chaînes de montagnes, offrent, en général, beaucoup plus de certitude que la Côte d'Azur sous le rapport de la douceur du climat. Aussi dit-on que le gouvernement italien, qui a fait venir des locomotives américaines puissantes pour la plupart de ses réseaux, se propose de faire encore de gros sacrifices, pour améliorer le trafic vers la haute Italie.

Il y a toujours un peu d'exagération dans la belle légende du Midi ensoleillé, mais il fait vraiment agréable à Stresa en ce moment. Le lendemain de mon arrivée, de bonne heure, en voulant contempler le paysage de ma fenêtre, je vis le lac couvert d'un épais tapis de nuages blancs. Au-dessus, le ciel était tout bleu et les rayons du soleil levant doraient les cimes environnantes. Très lentement ce rideau de féerie se dissipa et la nappe liquide, bleu pâle, se laissa peu à peu entrevoir. A gauche se montra l' « Isola bella », dont les orangers et les citronniers ont beaucoup souffert cet

hiver. C'est avec effroi que les jardiniers vous disent qu'ils constatèrent « neuf degrés » de froid. Voici l' « Isola dei Pescatori » (l'Ile des Pêcheurs), puis l'Isola Madre », dont la végétation est décidément plus luxuriante que celle de l'Isola Bella. Au loin surgit le riant village de Palanza, tandis que, sur la rive opposée, en face de l'anse où se trouvent les Iles Borromées, se dégage le bourg de Lanevo.

Sur les collines et les jardins les plus proches, des camélias blancs et rouges forment déjà de vraies cascades de fleurs. Les magnoliers sont un peu en retard, mais la floraison est cependant belle. Les pêchers projettent leur neige rosée parmi les branches jaunes des mimosas, et bientôt se répand dans l'air matinal ce léger parfum de chèvrefeuille, particulier aux lacs italiens.

Le soleil s'est déjà avancé haut dans le ciel, éclairant vivement le paysage. De légères barquettes commencent à sillonner le lac qui disparaît au loin dans la direction de Locarno. Et la chaleur monte peu à peu, transformant cette exquise matinée printanière en une radieuse journée d'été.

En Allemagne.

Le théâtre Apollo à Düsseldorf. — Un tramway suspendu. — Cassel et sa galerie de tableaux. — Wilhelmshöhe. — Hildesheim.

Il y a en ce moment à Düsseldorf une exposition agricole qui attire la foule. L'après-midi surtout il y règne une grande animation. Toutefois les peintures murales, nouvellement inaugurées, de l'Eglise évangélique, près du floragarten, m'ont intéressé d'avantage. Elles ont trait à l'histoire de Moïse, des apôtres et du Christ. Par le dessin, le coloris et l'habileté de certains groupements, ces fresques font grand honneur au peintre von Gebhardt, un Russe qui, depuis une quarantaine d'années, habite la ville. Mais c'est surtout le vaste théâtre « Apollo » qui m'a le plus impressionné à cause de ses dispositions originales et neuves. Les fauteuils d'orchestre y sont remplacés par une double rangée de baignoires pour quatre personnes, derrière lesquelles on soupe le plus confortablement du monde à de petites tables qui occupent tout le reste du bas de la salle. Il y a pour le surplus des loges d'amphithéâtre, plusieurs étages de balcons, en un paradis en gradins qui ne s'élève que dans le fond de la salle. Pareille disposition ne comporte naturellement comme programme. que l'opérette et le spectacle varié. L'éclairage est particulièrement bien compris à l'Apollo, car il s'agit de régler de multiples jeux de lumière sans empêcher les gens de souper. Il y a toujours foule et l'on passe dans ce théâtre vraiment moderne une soirée des plus agréables.

En m'arrêtant un instant dans le centre industriel intense de Barmen-Elberfeld, j'ai pu constater que ces deux villes sont desservies et pour ainsi dire reliées par un curieux tramway, en grande partie suspendu au-dessus de la Wupper, que l'on a surplombée à cet effet de viaducs métalliques. Les voitures circulent sur un seul rail et sont actionnées électriquement. C'est un original trajet à faire et qui vous conduit jusqu'à Vohwinkel. Si cependant un petit rien clochait dans le mécanisme, wagons et voyageurs feraient un fameux plongeon dans la Wupper.

* * *

J'ai été vraiment émerveillé de la galerie de peinture de Cassel. C'est un de ces trop rares musées rempli de chefs-d'œuvre sans qu'il y ait trop de toiles et d'où l'on sort sans fatigue, mais avec une forte impression d'art. Celui-ci date du dix-huitième siècle et fut fondé par le landgrave Guillaume VIII au temps de la Hesse électorale. Sa grande richesse consiste en une collection vraiment remarquable de maîtres flamands et hollandais. Rubens, Jordaens et Van Dijck y sont largement représentés. J'ai constaté que les Allemands indiquent sur les tableaux de Rubens qu'il est né à Siegen et qu'il a vécu à Anvers et en Italie. De Van Dijck, j'ai admiré les portraits admirables du peintre Snyders et de sa femme. Franz Hals y figure aussi, ainsi que la plupart des petits maîtres hollandais, si intéressants et si fins. Ruysdael est là

avec des paysages sombres, à ruines et à chutes d'eau, Weenix avec une nature morte, un lièvre superbe, digne de son fameux faisan de La Haye, Paul Potter avec un paysage aux lointains infinis et du bétail au premier plan, comme toujours, et Wauvermans, abandonnant ses batailles, nous montre un ravissant tableautin, la « Rentrée de la Moisson ». Mais les joyaux du Musée, ce sont ses Rembrandt. Le magicien de la lumière y est représenté par plus de vingt toiles, grandes et petites, toutes plus belles les unes que les autres et au-dessus desquelles planent la « Sainte Famille », — Rembrandt y a représenté Saint-Joseph en bûcheron, — et « Jacob bénissant les enfants de Joseph », grande toile d'un coloris incomparable. Il y a aussi un fort beau paysage, ce qui est assez rare pour Rembrandt.

L'école italienne est moins bien représentée et il y a beaucoup de copies. Quant à l'école espagnole, elle y figure avec un seul de ses grands peintres; Ribeira, le Spagnoletto, comme le nommèrent les Napolitains parmi lesquels il vécut longtemps. Cassel a de lui une « Mater dolorosa ». La toile représente simplement la Vierge en manteau bleu, vue de côté, les mains jointes. L'expression de la douleur est d'une admirable intensité. En ce qui concerne la sculpture, il n'y a que des reproductions, mais il y a, par contre, une fort belle collection de pierres précieuses, d'objets en écaille et en ivoire. Il y a aussi des porcelaines rares. Parmi les allemandes, il y a du Cassel, du Fulda, du Münden et du Hanau. Tout le Musée est dans un état parfait de conservation, ce dont il y a lieu de féliciter le directeur, M. Bœhlau.

De la galerie de peinture, située à la « Schœne Aussichs », on découvre la Karsane, grande promenade boisée, et au loin la tranquille et reposante vallée de la Tulda. Il y a dans cette promenade, près de l'Orangerie, une maison où l'on peut voir une grande baignoire romaine qui ne sert plus que de décor, mais qui est entourée de gracieuses sculptures mythologiques d'un artiste français nommé Monnot. C'est près de là qu'on construit le nouveau théâtre de Cassel, dans un site magnifique.

La ville, très paisible avant l'empire, est aujourd'hui fort industrielle, mais elle a des environs très agréables, surtout Wilhelmshohe, célèbre par la captivité de Napaléon III. Une grande partie des terrains entourant la route qui y conduit est la propriété de M. Aschrott, de Berlin. On y construit de nombreuses villas très coquettes, et il y a là pour Cassel un véritable avenir. Le château, situé au milieu d'une hauteur boisée, n'est pas très élégant et ne remonte guère qu'à un bon siècle. Construit par les électeurs de la Hesse, il est aujourd'hui propriété impériale. Au-dessus et sur le sommet de la colline se trouve le château d'eau de l'endroit. C'est un grand octaèdre surmonté d'une formidable statue d'Hercule, d'où la vue s'étend fort loin. On voit de là Cassel qui apparaît comme un gros village dans un bas-fond. C'est de cette construction que partent les eaux destinées à activer les cascades. Elles sont vraiment bien, ces cascades, et autrement belles que des jets d'eau jouant dans un bassin. Ici les eaux descendent avec fracas par des enrochements placés en partie en pleine forêt, passant sous le pont du diable, pour se précipiter ensuite du haut d'une superbe ruine d'aqueduc romain, et arriver enfin au bassin de la grande fontaine où, grâce à l'élan qu'elles ont acquis, elles forment une gerbe vraiment imposante de soixante mètres de hauteur.

Pendant que j'admirais le spectacle, un orage vint me surprendre en pleine forêt, mêlant les cascades célestes à celles de Wilhemshohe. Mais quelle fraîcheur exquise et quels parfums balsamiques après que le calme fut revenu! J'en profitai pour redescendre de la hauteur et visiter le château.

Très vaste, il est orné, dans presque tous les appartements, de tableaux assez froids de Tischbein, d'assez nombreux vases de Sèvres, et presque entièrement meublé en style empire. Au premier étage se trouvent les appartements de Napoléon III et de ses officiers. On montre encore le lit qu'il occupa. Ce sont aujourd'hui les appartements de l'impératrice, qui, chaque année, vient avec Guillaume II y passer deux ou trois semaines vers le mois d'août. Le roi Jérôme habita aussi ce château et sa table de travail y a été conservée.

En rentrant en ville, je voulus jeter à la Friedrichsplatz un coup d'œil sur le monument qui y a été élevé, près du théâtre actuel, au chef d'orchestre Spohr, qui dirigea longtemps à Cassel. C'était un bon compositeur, quoique d'un classicisme un peu exagéré.

— « C'est la statue d'un ancien bourgmestre jadis très aimé à Cassel », m'affirma mon cocher.!!!!

Croyez donc à la gloire!

* * *

Hildesheim a le privilège de perpétuer dans l'Allemagne du Nord la captivante architecture de la Renaissance. Mais bien des constructions témoignent qu'il y a eu là une longue lutte avec le style gothique. Telle qu'elle est, la petite ville de Hildesheim est un bijou d'art, un musée en plein air que les autorités locales conservent avec un soin jaloux. Presque toutes les maisons sont en bois et l' « Altstaedter Markt », d'une unité parfaite, m'a fait penser, sauf la différence de style, à notre Vieil Anvers. M Van Kuyck serait enchanté d'un tel ensemble archaïque. Il y a là, entre autres, un hôtel-de-ville absolument remarquable, une maison des bouchers, énorme pour l'époque; la maison occupée par la caisse d'épargne et d'autres encore qui forment un tableau si pittoresque que l'on regrette de voir les habitants aller et venir en costume moderne. Devant l'hôtel-de-ville, on voit deux vieux tilleuls entourés d'un banc, et, à côté de l'horloge, un grand jaquemart peinturluré, qui, en des sonneries de trompette, répète les heures à mesure qu'elles sont frappées, à l'intérieur de l'hôtel-de-ville, des peintures murales exécutées par Prell, racontent l'histoire de la ville, et l'on remarque aussi un riche plafond. Mais ceci est moderne.

A Hildesheim toutes les rues sont intéressantes et beaucoup de maisons, ornées de dessins, de peintures et d'enseignes, portent l'année de leur construction et celle de leur restauration. Il y a aussi beaucoup d'églises caractéristiques, St-André, St-Michel et surtout St-Godehard, un vrai chef-d'œuvre du style roman. La plupart de ces églises ont un beau cloître. Le plus impressionnant est celui de la cathédrale (Dom). On vous y montre, adossé au mur de la crypte, un immense rosier sauvage que j'ai trouvé tout en fleurs et qui, m'a-t-on dit, a près de mille ans.

Et la cause de cet ensemble artistique? L'influence de l'évêque Bernward qui, de 993 à 1022, fut le vrai créateur de la ville. Bernward était un artiste qui travaillait le bronze avec habileté et cultivait presque tous les arts. Il exécuta pour la cathédrale des portes en bronzes comportant vingt-quatre scènes, et qui, pour ne pas valoir celles du baptistère de Florence, sont cependant fort belles.

Le soir, quand le silence envahit cette ville déjà si calme, et que les fenêtres s'éclairent faiblement, on se croirait à Nuremberg. Ici, toutefois, il y a encore plus d'unité. Comme tous les détails d'architecture ressortent bien dans la pureté de l'atmosphère estivale! Quelle magie que ce décor ancien, avec ses toits échancrés et ses tourelles, qui se découpe à vif sous l'éclat des globes électriques suspendus dans les rues — et quel charme de se promener ainsi dans l'histoire du passé en s'abandonnant aux suggestions de ce cadre tout de poésie et de légende!

Dans le Nord.

La cathédrale de Roskilde. — Tombeaux de rois. — Copenhague. — Musées et châteaux. — Thorwaldsen. — Les jardins du Tivoli. — Elseneur et le tombeau d'Hamlet. — Rosenberg. — Un peu de musique. — Interview avec Joachim Andersen.

Le but de mon voyage étant de visiter les capitales du Nord, Copenhague, Stockholm, Christiania, c'est par le Danemark que j'ai commencé. Toutefois, avant de voir Copenhague, je me suis arrêté à Roskilde (prononcez Roskille), l'ancienne capitale danoise qui garda ce titre jusqu'en 1443. A cette époque, un évêque du Seeland fonda, plus haut dans l'île, une ville nouvelle qui devint la capitale actuelle.

Roskilde, qui n'a plus que quelques milliers d'habitants, possède une cathédrale que l'on fait remonter au XIIIme siècle, et qui est protestante depuis 1536. Elle est toute en briques rouges, de style roman et presque sans ornements extérieurs. On y voit les tombeaux de la plupart des rois du Danemark. Le plus récent est le sarcophage de Christian IX. Le vieux roi repose aux côtés de sa femme, la reine Louise, dans la vaste chapelle de Frédéric V. Et il y a des tombeaux partout, même dans le chœur, mais quelques-uns sont malheureusement trop rococo. La chapelle de Christian IV, outre la statue de ce roi, coulée en bronze, par Thorwaldsen, possède

des grilles en fer forgé de toute beauté. Il y a aussi deux peintures murales — peu remarquables — de Mastrant. Chose curieuse, le peintre Heinrich Hansen a peint pour ces deux énormes fresques des cadres d'un relief étonnant Ils font illusion. Cet artiste a ainsi décoré toute la chapelle, et il y a dans les coins des colonnades qu'on dirait réellement en marbre rouge ouvragé.

La plus belle œuvre sculpturale que contient la cathédrale se trouve dans la chapelle de Christian Ier. C'est le monument de Christian III, dans le style de la renaissance italienne, dû au ciseau d'un artiste anversois, Cordelius Floris Van Vriendt. Elle est d'un goût très sûr.

Je pourrais mentionner encore bien des œuvres intéressantes, d'abord un retable gothique en bois de chêne, aux groupements pleins de vie — l'œuvre la plus curieuse de l'église — puis des stalles surmontées de reliefs naïfs, des orgues très ouvragées et enfin la loge de Christian IV, sculpture en bois, richement peinte et dorée. Toute l'histoire du Danemark et, partiellement, des trois pays scandinaves se déroule là et vous fait passer en revue une enfilade de siècles...

Près de la cathédrale une jolie promenade boisée descend doucement jusqu'à la baie de Roskilde qui remonte, étroite et calme, vers la mer. De là, je revois la nécropole royale danoise éclairée par les pâles rayons du soleil du Nord. Ainsi vue de loin et un peu en hauteur, elle semble, avec ses deux tourelles élancées, sortir d'un frais berceau de verdure.

* * *

Copenhague est une de ces villes qui trompent le touriste à l'arrivée. La gare est insignifiante, certaines places sont gauchement irrégulières, et l'on est étonné de voir encore, parmi les tramways électriques, une ligne à traction chevaline. Mais on ne tarde pas à se rendre compte qu'on se trouve dans une vraie capitale. Les jardins publics y sont beaux et tous possèdent des emplacements spéciaux pour enfants. Là les petits s'en donnent à cœur-joie, sans déranger les promeneurs, et même, pour quelques öre (l'öre vaut un centime et quart), ils peuvent y louer des jouets, tels que pelles et râteaux en bois. Voilà une chose pratique et qu'on devrait bien introduire chez nous.

Il y a aussi un quartier aristocratique dont le centre est le château d'Amalienborg, qui, avec ses quatre ailes semblables, forme avec les rues qui y convergent une vaste place octogonale, genre Louis XVI. C'est là qu'habite la famille royale.

Ce qui constitue, au point de vue artistique, le grand intérêt de Copenhague, ce sont les musées de sculpture. Le musée Thorwaldsen (le grand artiste du Nord, élève de Canova), est le musée de sculpture moderne le plus captivant que je connaisse. J'ai été frappé de voir ici combien est imparfaite, parfois, la reproduction par la gravure d'œuvres célèbres. Thorwaldsen est un charmeur, et je serais tenté de passer en revue le musée entier, mais je me bornerai à citer trois œuvres : D'abord, les « Ages de l'Amour », qui subjugue par la profondeur de la pensée comme par le charme du rendu, puis, les « Grâces jouant avec la flèche de Cupidon », car Thorwaldsen a représenté l'amour de cent manières différentes, et enfin, dans l'église de Notre-Dame, d'une grandiose simplicité, un ange supportant une large coquille qui sert de fonts baptismaux.

Ce musée Thorwaldsen, où triomphe l'art grec moderne, est autrement beau que la galerie de peinture. Je n'ai vraiment admiré là qu'un Rubens : le « Jugement de Salomon ». Et, parmi les modernes danois, je n'ai remarqué que des paysages d'une lumière fluide de Skovgaard et de Schlichtkrull, et la « Captivité de Christian II » par Carl Bloch. Chose curieuse. Thornwaldsen, au cours de sa longue carrière, fit lui-même une collection de tableaux qu'il laissa à la ville de Copenhague, étonne par son insignifiance,

Il y a aussi les Glypothèques, l'ancienne et la nouvelle, maintenant réunies, et qui sont fort intéressantes. Ceci m'amène à parler de MM. Jacobsen, père et fils, « les Carnegie de Copenhague », me disait M. Fr. Kinzi, un des inspecteurs des musées royaux, qui m'a fait voir bien des choses ici. M. Jacobsen fonda jadis la brasserie Carlsberg qui lui rapporta une fortune énorme. Il aida grandement la ville dans ses tentatives artisitiques, lui allouant même des subsides considérables pour l'entretien de certains châteaux royaux, aujourd'hui ouverts au public et il créa les deux Glyptothèques que son fils, continuant son œuvre, réunit en un seul local. Elles ne sont séparées que par un jardin d'hiver merveilleux où figure une superbe reproduction du « Débardeur » de notre Constantin Meunier.

Les environs de Copenhague (prononcez Kjeubenâoun) sont attrayants et fort étendus. Ils vont jusqu'à Helsingör (Elseneur). L'île de Seeland, parsemée de forêts, de lacs et de vastes plaines, a d'excellentes routes. Aussi les cyclistes y circulent-ils en nombre invraisemblable, alors que les autos y sont plutôt rares. Le Sund (Ore-Sund, disent les Danois, parce qu'il a la forme d'une oreille) est d'une navigation agréable. On découvre au passage Klampenborg et Skodsborg, qui sont des bains de mer sans plages.

De Copenhague à Helsingör on rencontre quantité de châteaux. D'abord celui de Frédériksborg, rempli de tableaux médiocres, mais possédant de beaux meubles anciens et une riche chapelle. Ensuite il y a Fredensborg, d'une simplicité toute danoise, sauf son parc d'une extraordinaire beauté, sur le bord du lac d'Esrom. Puis vient l'Ermitage, pavillon de chasse royal, près d'un vaste champ de course à décor boisé, et enfin, à Helsingör, qui, à l'embouchure du Sund, dans le Cattégat, fait l'effet d'un petit Flessingue, s'élève le château d'Elseneur, fameux par la légende. C'est une caserne. Sur une terrasse on voit la « Flagbatterie » qui a une trentaine de canons. C'est là que Shakespeare fait apparaître l'ombre du père d'Hamlet. Comme construction, le château-fort de Kronborg (c'est là son vrai nom) est un vieil édifice en grès de Norwège et qui, de loin, fait grand effet. Mais, à moins qu'Ophélie ne soit allée se noyer dans le Sund, je n'ai aperçu de lac dans les environs. En revanche, en me promenant sur la petite plage de Marienlyst, j'ai vu le tombeau d'Hamlet, et, pour légendaire qu'il soit, il m'a plus impressionné que la tombe théâtrale de Juliette à Vérone. C'est une colonne brisée, en grès, surgissant d'un enrochement et située sur une colline ombragée d'une verdure sombre.

Le château qu'il faut absolument voir à Copenhague, c'est « Rosenberg », gracieux édifice à tourelles en style renaissance. Bâti par Christian IV, un des plus grand rois danois, il contient des chambres laissées absolument intactes, ainsi que des objets artistiques d'une richesse inestimable et des spécimens superbes de porcelaine de Copenhague remontant à la création de la manufacture royale (1776).

* * *

Mais j'ai hâte de vous parler quelque peu musique. C'est au Tivoli, vaste jardin magnifiquement planté, qu'elle se concentre à Copenhague pendant la saison d'été. Et je fus étonné de trouver, à côté d'un orchestre de premier ordre, toutes espèces de distractions : un pierrot populaire, une grande place, genre « Caire », où le peuple danse et lance des confetti, en une sorte de carnaval permanent; des restaurants et cent autres choses qui font du Tivoli un vrai jardin d'exposition. Le concert se donne dans une grande salle mauresque, où toutes les classes de la société se coudoyent. Le programme s'y exécute en trois parties, afin de permettre au public d'aller s'amuser dans les intervalles. Après quoi, trè receuilli, il vient applaudir... la « Danse Macabre » de Saint-Saëns, et même une « Symphonie » de Brahms.

Je m'en fus trouver l'excellent capelmeister Joachim Andersen, né à Copenhague, qui a fait une carrière brillante en Allemagne et en Russie, et qui m'a reçu le plus aimablement du monde.

— Je viens, cher maître, vous prier de me donner quelques renseignements sur la musique scandinave et sur les concerts du Tivoli.

— Je suis tout à la disposition du « Matin ». L'ensemble de la musique scandinave constitue surtout une littérature de concert, si l'on en excepte Enna. Les premiers compositeurs danois marquants furent I.-P.-E. Hartmann, ensuite Niels W. Gade, puis Emile Hartmann qu'on confond souvent avec le premier et qui a écrit une belle ouverture : « Eine Nordische Hehrfahrt ».

— Et les tout derniers?

— Ce sont Grieg et Svendsen. Svendsen qui dirige notre opéra en hiver, mais qui a surtout produit une littérature de concert, et Grieg qui compose toujours, mais qui commence à se fatiguer un peu. Il a soixante-trois ans... J'ai aussi des œuvres belges au répertoire...

— Ah!

— Oui, la valse de « Charlotte Corday », une perle de Peter Benoit, des pages de Franck Van der Stucken, un menuet d'Albert De Vleeshouwer...

— Le menuet de l' « Ecole des Pères », extrait d'un petit opéra-comique dont le poème est d'Eugène Landoy, et la musique... d'un de mes amis. Je sais!

— Puis la Fantaisie sur des motifs écossais de Paul Gilson. Et l'hiver prochain,

à un de mes concerts du palais, j'exécuterai le « Triptyque symphonique » de Jan Blockx. En dehors de cela, j'exécute toutes les œuvres modernes, même celles du nouveau maître vénitien, Wolf Ferrari.

— Et le Conservatoire?

— Il est dirigé par Otto Malling et marche fort bien.

— Et le répertoire de l'Opéra?

— Du Wagner de préférence. Mais aussi beaucoup d'œuvres françaises : du Gounod, du Massenet... Pour ce dernier, pourtant, nous sommes en retard. Ce n'est que cet hiver que nous avons eu la première de « Werther ». Tous nos chanteurs sont danois. Parfois il y a un artiste allemand en représentation.

— Une chose qui me choque au Tivoli, où vous dirigez de si beaux concerts, c'est que le pourtour de la salle soit converti en restaurant. On défend de fumer, on devrait bien aussi défendre de souper. Cela n'est pas digne de concerts artistiques.

— Je le sais bien. Mais, hélas! la direction du Tivoli m'accorde tout, exeepté cela...

Au moment où je me levais pour me retirer, l'éminent capelmeister me dit :

— Voulez-vous me faire un grand plaisir?... Ce serait de me faire parvenir une couple de partitions flamandes encore inédites.

— Croyez bien que j'y songerai!

Là-dessus je prends congé de M. Andersen.

Le soir, je retournais au Tivoli, toujours aussi animé, toujours aussi bourdonnant, et où un brillant feu d'artifice clôtura la soirée. C'est au Tivoli, en cette saison, que se concentre toute la vie de Copenhague.

De Copenhague à Christiania par Göteborg

Une traversée originale. — En danger! — En panne à Halmstad. — Göteborg et ses jardins. — Les chutes de Trollhaetian. — Le Skaergard. — La brume. — Marstrand et Strömstad. — Le Skager-Rak. — La lumière du Nord. — Le Christianiafjord.

Le train qui va de Copenhague à Göteborg doit traverser le Sund à son embouchure dans le Cattégat. Pour cela, on fait simplement rouler le train sur le pont d'un grand bateau-bac, où des rails sont posés, et cette collaboration de deux moyens de locomotion si opposés n'est pas banale. Les compartiments du train sont très étroits, le train devant occuper le moins de place possible. Tout le monde descend! Le déjeuner est servi à la scandinave. Nombreux plats froids arrosés de thé ou d'aquavit, dont chacun se sert à discrétion. On danse un peu sur l'onde amère, puis il est temps de réintigrer le wagon. Un coup de sifflet, le train quitte le bateau et l'on s'en va vers Göteborg.

Au moment d'entrer dans la gare d'Halmstad, un choc se produit, puis un second plus violent. Pas de doute possible, on déraille. Je relève une dame allemande, qui est tombée en criant dans le couloir, en même temps que je vois une autre dame, anglaise celle-ci, recevoir en plein front la carafe d'eau. Puis je me précipite sur la voie. Le wagon de tête était dans un triste état et la voie jonchée de débris de toute sorte. On crie, on se bouscule. Heureusement rien de grave ne s'est produit. Seul le chauffeur a une légère blessure à la tête. Il paraît que, l'aiguillage ayant mal fonctionné, nous avions, malgré les efforts du mécanicien, tamponné un train qui transportait du bois.

En panne... Il y en eut pour deux longues heures. Plus de wagons de première classe à avoir, et grandes difficultés pour reformer un train dans cett gare de Halmstad, la capitale de la province de Holland, où le trafic est intense.

Enfin l'on se rembarque au milieu de l'encombrement.

— « You must get what you can », me dit philosophiquement l'Anglais dont la femme avait télescopé la carafe d'eau. — « Help yourself ».

Et l'on arrive à Göteborg avec trois heures de retard. Mais il y fait clair comme en plein jour, bien qu'il soit dix heures du soir, et bien vite l'incident est oublié.

* * *

Göteborg, la seconde ville de la Suède, est aussi un port important, J'ai vu des jardins magnifiques. Les « slottskogen » sont fort beaux et l'on peut y monter à un point assez élevé d'où l'on se rend compte de la nature rocheuse des environs. A peu de distance se trouvent les chutes d'eau de Trallhaettan. C'est le Götaëlf, le fleuve de Göteborg, qui tombant là, en plusieurs fois, de trente-trois mètres de hauteur, actionne une quantité de fabriques. Cela n'est pas aussi pittoresque que les chutes du Rhin, mais la masse d'eau mise en mouvement est colossale et l'industrie a laissé subsister de pittoresques points de vue. Ce qui y est encore intéressant, ce sont les nombreuses écluses placées côte à côte, qui permettent aux bateaux venant de Stockholm par le lac Vener de remonter jusqu'à Göteborg. C'est un travail d'art des plus considérables.

* * *

Le « Göteborg » quitte le port pour Christiania et s'engage dans le Skaergard. C'est un archipel d'innombrables petites îles qui bordent la côte, dentelle de roche affectant toutes les formes, qui brise les vagues du large et permet aux bateaux côtiers d'entrer tranquillement dans les fjords, même par un assez gros temps. Curieuse navigation au milieu d'une population de pêcheurs descendant, dit-on, des Vikings. Malheureusement le temps n'est pas clair, il y a trop de brume. Le bateau s'arrête à l'île de Marstrand, séjour estival du roi Oscar et villégiature préférée des habitants de Göteborg. Plus tard il s'arrête à Strömstad, centre commercial important, où l'escale est assez longue et où l'on met pied à terre en présence de pêcheurs flegmatiques venus pour voir arriver et repartir le bateau. Certaines femmes ont de beaux yeux bleus profonds et doux à la fois. Pas de costumes nationaux; aucune coquetterie féminine non plus.

Après Strömstad, le « Göteborg » passe au large en plein Skager-Rak. Une brise se lève, vivifiante, et la navigation est moins calme. Le ciel s'éclaire peu à peu vers le soir et le soleil, descendant sur l'horizon, produit des effets de lumière opaline curieux à observer. Malgré moi, je pense à l'Italie et à son ciel tout bleu. Quel contraste! Mais la lumière du Nord a bien son charme aussi.

Dix heures; on navigue toujours en pleine clarté. Puis on se rapproche des îles. C'est le commencement de l'immense Christianiafjord, grand fleuve dont les rives sont à la fois rocheuses et boisées. Et peu à peu le jour tombe. L'astre disparaît dans un magique effet d'aurore boréale. Les maisons de campagnes des deux rives s'éclairent. Quelques barques de pêche, silencieusement, circulent. Bientôt on n'aperçoit plus qu'un fleuve laiteux, des collines sombres et un ciel d'étain; enfin tout se confond.

Doucement le « Göteborg » poursuit sa course. L'air est doux et sur le pont la rêverie est générale. Vers l'est, une lueur d'argent en fusion annonce l'aube. Sur la rive une cloche tinte. Il est deux heures. Je vois le fjord se fermer. Autour de moi des navires reposent à l'ancre, et vaguement, dans le jour gris, se dessinent des toits, des tourelles et des dômes. C'est Christiania.

A Christiania. — Chez le consul belge. — Le Storthing. — La peinture. — Le marché. — La cuisine populaire. — Le palais du roi. — Bateaux de Vikings.

....— Je regrette vivement, Monsieur, de vous avoir fait attendre...

— Très heureux cependant de vous voir, M. Delgobe. Je commençais à désespérer de rencontrer un consul belge en Scandinavie. A Göteborg cela m'a été impossible.

— C'est que, voyez-vous, les consulats belges ne sont pas organisés ici. A Copenhague, il y a le ministre de Groot et, à Stockholm, le baron Daelman. Pour le surplus,

la Belgique n'a pas de consuls de carrière chez nous. Le gouvernement belge se borne à recourir à des hommes de bonne volonté. Moi-même je remplis depuis quelque temps, par interim, les fonctions de consul. Je l'avais fait pendant la maladie du consul décédé et j'ai continué après sa mort. Je me suis même occupé du Congo. Mais je ne suis pas encore nommé définitivement. Il y a trente-six ans que j'habite le pays, et je le connais bien, je puis le dire. De plus, quoique Français, je connais aussi la Belgique, surtout Anvers et le bassin houiller, et ce serait avec plaisir que j'accepterais de la représenter ici.

— Je vous souhaite donc d'être nommé. Puisque vous connaissez bien les hommes et les choses d'ici, pourriez-vous me dire si la séparation de la Suède et de la Norwège est maintenant unanimement acceptée des deux côtés?

— A peu près. Il y a bien encore quelques mécontents en Suède, et, du côté norwégien, des gens qui regrettent que les fortifications norwégiennes aient dû disparaître, mais l'apaisement est quasi complet. Par contre, au point de vue « langue », un fossé se creuse en ce moment entre la Norwège et le Danemark.

— Comment, il y a une question de langue ici?

— Très importante même. Quoique la différence de prononciation soit très grande et qu'un Danois prenne souvent un Norwégien pour un Suédois, le dano-norwégien et le suédois se ressemblent beaucoup au fond. Mais ce qui paraîtra incroyable, c'est qu'un parti, déjà puissant, se soit formé ici pour créer une langue norwégienne nouvelle au moyen de certains patois anciens! Ce parti n'admet pas qu en Norwège on continue à parler la langue usitée au Danemark.

— Pas possible!

— Parfaitement. Les flamingants, en Belgique, défendent logiquement une langue qui existe, mais ici on déclare d'avance vouloir en défendre une qui n'existe pas encore... Quant au dano-norwégien, on continuerait à l'enseigner ici, mais à titre d'idiome démodé, comme on étudie le latin. Ainsi, au lieu de deux langues scandinaves, il y en aura trois.

— Il s'agit cependant de peuples frères.

— Ils devraient l'être. Mais trop d'idées différentes les divisent. La preuve, c'est qu'ici la séparation s'est faite — avec un calme remarquable, d'ailleurs.

— Et la question de l'alcool? Comment se sont créés les cafés de tempérance?

— Par une propagande incessante, en Norwège principalement. Vous ne trouveriez pas dans tous nos environs, surtout du côté de Skien, un simple verre de liqueur. On vous offre de l'eau minérale, du lait, du thé et du café. Aussi l'alcool n'alimente-t-il pas notre budget.

— Ce n'est pas comme chez nous, hélas!

— Le droit de licence s'accorde très difficilement et l'on est très dur pour les nouveaux titulaires. Le gouvernement a confié cette question épineuse aux communes. Jadis les établissements publics, pour inciter le peuple à boire, offraient gratuitement des « smörgaas » (prononcez smörgôs) aux consommateurs...

— Ce sont sans doute ces sandwiches garnis de toute espère de mets froids qu'on prend ici avant le repas?

— Précisément. On a vu là un abus... Mais pour parler d'une chose plus importante, vous savez probablement que, ces jours derniers, le Storthing a voté le suffrage des femmes?

— Je l'ignorais.

— Il existait déjà pour la commune. La norwège est le premier pays d'Europe qui s'engage dans cette voie, et, certes, on verra bientôt ici les femmes au Parlement. Ah! c'est un pays bien intéressant que celui-ci! Le peuple norwégien est énergique entre tous.

Là-dessus je pris congé de M. Delgobe en le remerciant de son amabilité.

* * *

Parmi les choses intéressantes que j'ai pu voir à Christiania, cette capitale qui est encore en partie en bois, je vous dirai d'abord que j'ai visité le « Storthing » au moment où les députés étaient réunis. C'était le matin vers dix heures. Beaucoup de dames dans les tribunes publiques, mais pas de toilettes. Au banc des sténographes, le beau sexe est également représenté. Séance calme. Je m'en fus ensuite à la Chambre haute (Lagthing), composée d'hommes âgés et graves. La séance venait de finir et ces Messieurs causaient tranquillement par groupes. Le « Storthings

Bygning » (Palais de la Diète) est un grand bâtiment sombre qui n'offre rien de saillant. Le local de la loge maçonnique, qui se trouve à côté et qui a des colonnes de granit superbes, est bien plus remarquable.

Au musée je n'ai remarqué qu'un assez bon portrait de Grieg, par Petersen, et des paysages de Munthe. Beaucoup d'impressionnistes, outrés ici comme ailleurs. Je vous laisse à penser ce qu'ils ont fait de la lumière du Nord! Il y a là des neiges violettes et des effets de soleil déconcertants. Une exposition particulière m'a montré sous ce rapport des toiles plus incroyables encore. Remarqué aussi des sculptures impressionnistes de Viegeland qui n'ont plus avec les formes grecques que les rapports les plus vagues.

J'ai vu une chose très pratique au marché. Certains maraîchers surmontent leur charette d'une grande cage en verre, de sorte que les marchandises ne sont exposées ni au vent ni à la poussière. Il y a également une cuisine populaire que j'ai visitée avec intérêt. On y vient prendre son repas à des prix extraordinairement réduits : de vingt-cinq à cinquante öre. La division du travail depuis la cave jusqu'à l'office y est parfaite. On dépèce des bœufs entiers et, dans des marmites gigantesques, j'ai vu préparer de formidables fricassées. Tout se fait avec une irréprochable propreté. Cette cuisine économique a reçu naguère la visite de l'empereur Guillaume II et du roi Oscar, qui sont venus ensemble y dîner démocratiquement.

Une attraction d'un ordre plus élevé, ce sont les bateaux de Vikings qu'on visite à l'Université. Il y en a deux. Le dernier, qui vient seulement d'être retrouvé, n'est visible que depuis quelques jours. M. Delgobe m'en avait parlé, et il venait même de faire un rapport à ce sujet. Mais ce n'est pas le plus intéressant des deux, car c'est le moins complet. Le vaisseau du « Viking », l'ancien pirate danois, a quatorze mètres de long environ et quatre de large au milieu. Il est garni de rames et de boucliers et l'on peut s'assurer encore que l'ornementation y était trés avancée. Le mât est brisé. A côté se trouve la chambre du chef Viking, avec le lit qui devait lui servir de cercueil. Cela ne manque pas de fierté! Ce vaisseau où il combattait, où il aimait, était aussi sa tombe. Car le « Viking » mourant s'ensevelissait dans les flots avec son navire.

La découverte d'une de ces épaves remontant au dixième siècle est ici un évènement. Dans le vaisseau que je viens de décrire on a retrouvé les traces d'un paon empaillé, preuve que le Viking descendait parfois bien loin vers le Sud.

* * *

Le palais du roi Haakon est des plus simples. Isolé sur une hauteur, il est entouré d'un parc superbe. Une salve d'artillerie m'y surprit, venant du fjord. C'était le « Duguay-Trouin », vaisseau de guerre français, qui arrivait, et le marquis de Belloy, attaché naval pour la Russie et les pays scandinaves, était venu tout exprès de Saint Pétersbourg pour le recevoir. Le soir, au Tivoli, les marins furent accueillis par la « Marseillaise ». Le Tivoli de Christiania est un double café-concert. Il y a une salle pour le programme sérieux et une autre en plein air pour le genre gai. Le tout est en bois. Du côté sérieux, j'ai entendu la noble scène lyrique de Grieg, « Bergliot ». Mais elle m'a fait plus de plaisir, jadis, à notre Opéra flamand. L'orchestre, placé sur la scène, était soutenu par un piano et l'artiste chargée du rôle de Bergliot déclamait sur place. C'était loin d'être complet. Il y a ici, pour le long hiver, un beau théâtre moderne. Mais on n'y joue régulièrement ni l'opéra ni la comédie. Il n'y a que des représentations espacées.

Les environs de la ville sont attrayants, quoique la végétation des collines qui entourent le fjord, soit maigre. On rencontre encore quelques blondes filles scandinaves portant la longue jupe de couleur avec la blouse blanche et le bonnet de drap brodé. Du haut du Holmenkollen et du Frognesaeter on voit la ville bien abritée et son beau fjord capricieux qui se perd au loin. J'ai eu la chance de passer là une soirée admirable. A dix heures. le jour était encore intense. Cette vibrante lumière diminue peu à peu, mais la nuit ne vient plus complètement, et cette succession si rapide du coucher et du lever du soleil est un spectacle si captivant qu'on oublie qu'il faut songer au repos.

A Stockholm. — La ville de granit. — Le Skansen. — Musées et Palais royal. — Le Panthéon suédois. — A Upsal. — Le lac Maelar et le lac Salé. — Les Saltsjöbaden.

Stockholm est la reine des villes scandinaves et elle étonne justement le touriste. Rencontrer si haut dans le Nord un pareil centre de civilisation est chose peu banale. Déjà, en traversant la Sudermanie, suite de la grande ligne de Christiania, on voit peu à peu s'adoucir la rudesse du paysage. De somptueuses maisons de campagne surgissent de tous côtés, entourées de parcs merveilleusement entretenus. Vient ensuite une banlieue coquette et animée. Enfin l'entrée dans Stockholm et l'apparition de ses palais de granit produit une grande impression. Située à la fois sur le lac Mealar et sur le lac Salé, qui ne constituent, en somme, que des méandres de la Baltique, la situation de Stockholm est admirable, en été surtout. Le pont du Nord (« Norrbrö ») est le centre des îles qui forment la ville. C'est le pont Alexandre de Stockholm. Ses arches de granit s'étendent devant le Parlement et relient en outre le Palais royal à l'Opéra. C'est là que les deux lacs mêlent leurs eaux. De beaux parterres plantés d'arbres descendent du côté du lac Salé. On y fait de la musique et, le soir, il y a foule. Tout cela constitue un ensemble d'îles aux constructions grandioses dont je ne saurais donner une meilleure idée qu'en les comparant à Genève, mais à Genève agrandie dix fois.

Le granit et le grès triomphent ici, ce qui ne contribue pas peu à donner aux rues un aspect imposant. La voirie aussi est superbe et la propreté de Stockholm presque incroyable. Tout propriétaire est responsable de l'état de la rue devant son immeuble, mais, moyennant un abonnement, la Ville se charge de l'entretien.

Une des îles curieuses des environs immédiats est le Djurgärden (prononcez Yurgôrn). Elle renferme la villa royale de Rosendal et le fameux Skansen, qui est le Jardin zoologique de Stockholm, mais un jardin tout particulier. Il y a là, dans un parc immense, la faune à peu près complète du Nord. On y voit des rennes avec des Esquimaux pour les soigner, et le renard blanc tacheté qui constitue une grande curiosité. Il y avait deux renards bleus, mais ils viennent de mourir.

Le costume suédois est très en honneur au « Skansen », mais pour les femmes seulement. Leur bonnet de drap brodé est semblable à un chapeau pointu et leur tablier fait l'effet d'un tapis un peu criard. Le soir, on y voit danser les danses nationales. Les enfants se trémoussent à part, accompagnés par trois musiciens dont deux jouent du violon et le troisième d'une sorte de contrebasse minuscule qu'il tient transversalement contre sa poitrine. Ces danses sont vraiment originales et, tout comme chez le grand Turc, on y jette le mouchoir. Seulement ici c'est la jeune fille qui le jette au garçon. Les danses de toutes les contrées suédoises sont représentées. Certains rythmes sont charmants et des jeunes garçons et des jeunes filles chantent en chœur, accompagnant les solistes dansants. Bref, il y a là, dans un décor de bois de sapins, une leçon vivante de folklore vraiment suggestive.

* * *

Le Musée national offre cette particularité qu'il contient d'assez remarquables toiles françaises du XVIIIme siècle. Elles proviennent surtout de la collection formée à Paris sous Louis XV par l'ambassadeur suédois Tessin. Boucher y est représenté notamment par « le Triomphe de Galatée au milieu des flots », la meilleure toile que je connaisse du « peintre des grâces ». Remarqué aussi des Oudry, des Chardin, mais le moindre Wijnants ferait bien mieux mon affaire. Certes, ces peintres ont du dessin et de l'élégance, mais ils manquent vraiment de coloris.

Il y a aussi quelques toiles françaises modernes de Corot, de Millet et de Diaz et un petit Chevilliard exquis, intitulé « Fin de Carême », qui représente un curé descendu dans sa cave et s'apprêtant, la figure rayonnante, à y décrocher une succulente victuelle.

Les peintres suédois me paraissent dépasser les norwégiens. Sans doute, ils sont modernes; ils font du plein air et de l'impression, mais ils demeurent dans de sages limites et les paysages de Bergström et de Norstedt, surtout, m'ont fait plaisir.

Il y a eu ici, au XVIIIme siècle, un sculpteur qui, pour ne pas valoir Thorwaldsen,

est cependant fort apprécié. C'est Jean Sergel dont le groupe « Psyché et l'Amour » est réellement gracieux.

A côté du Musée, un petit square renferme, entre autres choses, un groupe en bronze célèbre ici, les « Baeltespaennare » (Duellistes au couteau) de Molin. Il s'agit de l'ancien duel scandinave, pour lequel on liait les deux adversaires poitrine contre poitrine, aprés quoi ils se tailladaient au moyen de couteaux à courte lame. L'expression des physionomies et l'attitude des combattants font de ce groupe une œuvre fort caractéristique.

Vous pensez bien qu'à Stockholm on peut voir une collection intéressante d'antiquités suédoises et une reconstitution complète de l'histoire du costume national en Scandinavie. Le nouveau Musée du Nord, qui vient tout juste de s'ouvrir, constitue sous ce rapport un superbe musée de folklore. C'est une construction formidable en grès et en granit qui domine l'entrée du « Skansed ».

Le vaste palais royal (Slottet) renferme des richesses diverses, mais peu de tableaux remarquables. Les salles officielles et les appartements royaux sont d'une distinction rare. Parmi les objets précieux, j'ai remarqué, accroché aux murailles, un service splendide en vieux Sèvres bleu, offert jadis par Louis XV, et une chambre entière en vieux Saxe, encore plus belle que celle que la duchesse de Gênes possède sur les bords du lac Majeur. Ici la chambre est complète, jusqu'aux dossiers des sièges.

Stockholm a son Panthéon : l'église de « Ridderrholm ». Elle n'est guère remarquable, car son style gothique primitif est gâté par des ajoutes renaissance. Mais l'intérieur offre quelques imposantes chapelles avec cryptes. C'est là que reposent Gustave-Adolphe, Charles XII, le grand, Bernadotte (Charles XIV) et Oscar Ier, père du roi actuel.

On ne peut venir ici sans aller voir l'Universisé d'Upsal (Upsala), qui attire annuellement plus de dix-sept cents étudiants. La cathédrale d'Upsal, construite en briques par le français Etienne de Bonneuil, rappelle les cathédrales françaises par certains détails, surtaut par les tympans des portiques. C'est là qu'est enterré Gustave Wasa et un autre roi, — roi de la science, celui-là — Linné. L'Université a une « Aula » superbe, bleu et or, en forme de salle de concert ronde, avec estrade; et la salle des Facultés, où se réunissent les professeurs, est fort riche aussi. Chose curieuse, les étudiants se sont constitués en treize groupes ou nations et ils ont voulu avoir, dans le cimetière, des terrains par chaque groupe. Cela donne au cimetière d'Upsal, qui s'étend derrière le château, jadis construit par Gustave Wasa, un aspect tout spécial.

Upsal est une petite ville à la fois calme et animée, comme il sied à une ville d'étudiants. C'est le centre de l'ancienne Suède, avec le Vieil-Upsal, gros bourg paisible, qu'on visite à quelques kilomètres de là, et qu'on aperçoit de loin la plaine dominé par le vieux temple de l'antique Suède païenne.

* * *

Après avoir dit tant de bien de Stockholm, qui réunis tous les conforts imaginables, que dire des environs qui sont, je crois, uniques en leur genre? Le lac Maelar et le lac Salé (« Salssjöd ») renferment, en effet, environ deux mille îles verdoyantes. C'est un « Skaergard » enchanteur au milieu duquel la navigation, sur les bateaux blancs, est tout à fait poétique. Les îles qui forment un vrai labyrinthe de collines boisées, à la verdure d'une incomparable fraîcheur, remplissent l'espace de leur parfum balsamique. Le lac Maelar est surtout riche en châteaux historiques. J'ai lu, je ne sais où, qu'on voulait le transformer. On veut, tout simplement, construire à travers un de ses plus larges bassins, un pont pour y faire passer un chemin de fer.

On visite dans ce lac le château de « Drottningholm » (château de la Reine), qui possède un superbe parc à la française rempli de bronzes d'art, et le château de « Gripsholm » (château du Griffon) dont les quatre tours rouges se mirent fièrement dans les flots, et où l'on peut voir, entre autres choses intéressantes, le théâtre que le joyeux roi Gustave III y construisit à l'emplacement de la chapelle pour y faire exécuter ses œuvres. Il est resté intact avec ses décors et ses accessoires.

Le « Saltsjön » est plus riant encore que le lac Maelar, ses îles sont encore plus capricieuses et la promenade jusqu'à la Baltique, qui, à Sandhamn, m'a fait l'effet d'un lac immense, y est exquise. Mais ce sont les « Saltsjöbaden » qui sont ici le séjour estival favori : ce sont les bains de mer du « high life » suédois. Le confort

qui y régne montre jusqu'à quel point la civilisation a pénétré dans cet archipel granitique. Il y a de quoi être émerveillé et l'habitant de Stockholm est vraiment le Parisien de la Scandinavie.

Les trajets sont longs entre les grandes villes de la Scandinavie. Pour relier ces points extrêmes, il n'y a que deux bons trains par jour, celui du matin et celui du soir, en dehors desquels les correspondances sont assez difficiles. La plupart du temps on parcourt des étendues immenses de bois de sapins. De Christiania à Carlstad on ne voit que cela. Seuls les torrents du Glommen, fleuve aux flots tumultueux, animent le paysage. D'interminables trains de bois y sont continuellement charriés et, de chute en chute, s'en vont ainsi vers la mer. C'est un moyen de transport pratique et pittoresque. Mais il a cependant fallu le réglementer quelque peu afin d'éviter des encombrements qui, joints à l'impétuosité des eaux, détérioraient trop les troncs et les planches. Des barrages de chaînes, ont dû être établis au moyen de fortes chaînes, qui retiennent le bois jusqu'à ce que le fleuve soit assez dégagé pour qu'il puisse à nouveau être abandonné au caprice des flots.

Quoique la séparation de la Suède es de la Norwège soit récente, les formalités de la douane ne sont pas excessives. Pour ceux qui n'ont pas trop de bagages elles sont même insignifiantes. Le douanier suédois, monté dans le train, fait l'inspection au moment où l'on franchit la frontière. On s'occupe, en ce moment, d'établir cette ligne frontière, un peu partout entre les deux pays. De chaque côté on plante des rangées de pins distantes entre elles de deux mètres environ. Etroite zone frontière, sans fortifications! Cette délimitation se fait, on le voit, aussi simplement que s'est faite la séparation elle-même.

A Carlstad, on est en plein Vermland. C'est la petite capitale, déjà bien organisée, de ce pays où les lacs et les mines de fer abondent. Les lacs de Fryken, qu'on parcourt en s'embarquant à Kil (prononcez Tschil), donnent l'impression d'une mélancolique solitude. Ils sont échelonnées dans une belle vallée, le « Fryksdal ». Et sur le pont du petit bateau à vapeur qui lentement fait ce trajet, il y a de douces heures de rêverie à passer, pour ceux qui aiment les distractions tranquilles.

De Carlstad, on fait des excursions vers Tynäs et Löfnäs, sur le lac Vener, qui est immense. C'est une sorte de Zuyderzee où aboutissent les canaux qui rendent possible la navigation de Stockholm à Göteborg, en passant par les écluses de Trollhaettan dont j'ai eu déjà l'occasion d'expliquer le fonctionnement. Cette immense nappe d'eau achève de donner à la contrée son cachet de solitude. C'est un vaste paysage paisible et doux où trois grands thèmes se confondent constamment : les forêts, les eaux et le ciel.

* * *

En redescendant vers la Suède méridionale, de Stockholm vers le Sund, on rencontre sur sa route la ville de Norrköping (prononcez Norrtschöping), une des plus importantes de la Suède au point de vue industriel. Elle est située sur une baie de la Baltique. A l'entrée on aperçoit des jardins et des parterres dignes de nos horticulteurs belges. La promenade le long de la Motala est intéressante à cause du cours impétueux de la rivière. On arrive ensuite dans le Småland. C'est une contrée spéciale couverte de rochers et qu'on a appelée le « Skog ». Ces roches, qui forment comme un chaos de grandes et de petites îles dans la campagne, gênent beaucoup la végétation. Puis c'est l'extrême Sud, la « Scanie », pays de plaines descendant vers le Sund, la partie la plus riche peut-être de la Suède, ce qui explique que jadis les Danois ont tant combattu pour sa possession.

On arrive enfin soit à Malmö, soit à Helsingborg, selon la traversée plus ou moins longue qu'on veut faire pour atteindre Copenhague. J'ai, pour ma part, préféré Helsingborg et la traversée du Sund. Mais quand on arrive le soir, il n'y a plus moyen de faire cette traversée, et force vous est de passer la nuit à la côte suédoise. Il paraît que l'obstacle provient des dissentiments entre les Danois et les Suédois, mais on ne vous dit pas si ce sont les Suédois ou les Danois qui ont commencé à interrompre ainsi les correspondances. Vous ai-je dit que les Suédois ne pardonnent pas au Danemark d'avoir donné un roi à la Norwège?

Pendant mon court séjour à Helsingborg, petite ville de trente mille âmes, à l'aspect presque grandiose, j'y ai vu arriver un prince suédois, Gustave-Adolphe, fils aîné du kronprinz, qui a épousé la duchesse de Connaught. Il venait, sans apparat, avec sa femme, présider aux régates du Sund. Peu de monde pour les recevoir

et un enthousiasme froid. Il y eut trois hourras secs, mais énergiques, après lesquels les équipages disparurent vers un château des environs.

De Copenhague à Korsör la route est courte. On traverse de magnifiques forêts de hêtres. Puis, on s'embarque pour Kiel. On navigue entre les îles danoises et l'on n'a, en somme, que deux à trois heures de pleine mer avant d'arriver dans la baie de Kiel. Là j'ai vu manœuvrer la flotte allemande, j'ai contemplé un formidable parc de torpilleurs — ô Conférence de La Haye! — et une fois de plus, en passant à Hambourg, j'ai admiré les rives fleuries de l'Alster.

J'ai voulu voir Münster, qui est restée la capitale de la Westphalie, bien que Dortmund ait bien plus d'importance. La légende des anabaptistes me tentait. Au-dessus du cadran de l'église St-Lambert on a suspendu trois cages où Jean de Leyde et deux de ses compagnons ont été, dit-on, enfermés avant leur supplice. La cathédrale du « Prophète » quoique assez riche, ne m'a pas fait l'impression que j'en attendais. Je l'ai peut-être vue trop souvent au théâtre. Il n'y a plus trace, d'ailleurs, des mutilations que les anabaptistes lui ont fait subir. J'ai été bien plus frappé par l'ancien Hôtel-de-ville, le vieux « Rathaus », où se conclut jadis le fameux traité de Westphalie, et qui est bien, avec ses crénaux dentelés, un des plus merveilleux petits édifices du style gothique fleuri qu'on puisse voir.

Enfin, j'ai fait halte à Roermond, localité paisible du Limbourg hollandais, où la Roer se jette dans la Meuse, d'où son nom. C'est là qu'habite l'architecte Cuijpers, si admiré en Hollande. Il y a superbement restauré la « Münster », église romano-byzantine, mélange singulier des styles gothique et roman. Et Roermond, plus qu'Anvers, a des environs. Il y a surtout une « drève » immense de tilleuls séculaires, le long de laquelle s'échelonnent des maisons de campagne aux gracieux jardins hollandais, et qui conduit à une chapelle de Rédemptoristes : « De Kapel in 't zand »...... Un joli parcours, comme on voit, « de Stockolm à Anvers »!

Particularités scandinaves.

Quelques semaines passées en Scandinavie ne suffisent certes pas pour parler d'abondance des mœurs et coutumes du Danemark, de la Suède et de la Norwège. Cependant j'ai noté quelques petits faits qui me semblaient dignes de mention. Tout d'abord, je puis ajouter à ce que j'ai dit déjà au sujet des chemins de fer, que les marchands de journaux y circulent pendant tout le trajet, vous offrant constamment les nouvelles les plus récentes. En outre, les wagons-restaurants sont, en général, fort bien tenus. Il y en a même où l'on peut se faire servir à la carte d'une façon variée, ce que je n'ai rencontré, jusqu'à présent, sur aucun réseau de l'Europe centrale.

Les bateaux, surtout ceux de Stockholm, sont aussi bien organisés. Les buffets froids de « Smörgaas » y sont parfaits et peu coûteux. On sait que ces hors-d'œuvres, disposés dans de petites assiettes, se mangent debout et constituent la partie principale du repas scandinave.

Le bois, dans ces pays-là, est marchandise nationale; et on s'en sert à tout propos. Dans les campagnes, on en fait les fermes, toutes peintes en rouge. Les gares de villes déjà importantes sont en bois, ainsi que les trottoirs de débarquement. Jadis les églises mêmes étaient construites en bois. J'en ai vu de curieuses, très bien conservées.

J'ai eu l'occasion de parler des cafés de tempérance: mais il y a aussi des cafés pour dames. C'est en quelque sorte leur refuge pendant les intempéries, car, en Scandinavie, le temps, même par les beaux étés, est d'une variabilité extrême, et quand il pleut, c'est à torrents. Les dames alors se réfugient dans « leurs » cafés et y trouvent du thé, du café et des journaux.

La plaie des pourboires est légère en Scandinavie, les exigences étant modestes en comparaison des pays latins. La servante scandinave, en Suède surtout, a l'habitude d'accompagner son merci (takadank flamand) d'un gracieux simulacre de génuflexion.

Mais tout n'est cependant pas parfait. Il m'est arrivé à Christiania une chose à peine croyable. Ayant fait laver du linge, je m'aperçus, quand il me revint, qu'il dégageait une insupportable odeur de poisson. Quelqu'un me dit que c'était un usage norwégien qu'on n'avait pu encore déraciner. On dessèche les peaux de poisson, on les réduit en poudre et on en parfume le linge! Cela remplace la lavande... Je n'ai pu vérifier si cet usage est général. Le peu qu'on m'en a fait connaître m'a d'ailleurs suffi. On m'a assuré que le peuple mettait de cette poudre dans le café, en guise de chicorée. J'aime à goûter les breuvages ou les mets nationaux, mais j'avoue que j'aurais reculé devant ce café-là, comme j'ai reculé naguère, dans un petit village basque-espagnol, devant certain brouet au suif de chandelle...

Dans un tout autre ordre d'idées je réclamerai contre l'heure d'ouverture et de fermeture des Musées. Comme à Vienne, les principaux d'entre eux sont ouverts de onze à deux, ou de midi à trois heures. Il en résulte que le jour où l'on veut aller au Musée, toute excursion un peu éloignée devient impossible.

Mais il faut que je vous parle « téléphone ». En Scandinavie, une personne sur quatre a le téléphone. Le prix annuel est sensiblement inférieur à ce que nous payons ici pour un service très défectueux. Dans toute la Scandinavie on paye environ soixante-dix couronnes par an, ce qui ne fait pas cent francs. Un appareil supplémentaire coûte quinze couronnes (vingt et un francs). Aussi, dans les bureaux de commerce et dans les hôtels, les appareils sont-ils multiples. A Stockholm, il y a même une compagnie (l'Allmänna) qui fait concurrence à l'Etat et dont les prix sont les mêmes. Et, dans tous ses détails, le service est absolument parfait. Presque tous les fils sont sous terre.

J'ai eu l'occasion d'entendre des musiques militaires dans les trois pays. Au Danemark, c'est Joachim Andersen qui en est le grand organisateur. Mais il n'y a que vingt-huit musiciens pour chacun des onze régiments d'infanterie. Ce sont des fanfares simples ne comportant pour ainsi dire que la « famille bugle ». En Norwège, les musiciens sont un peu plus nombreux et on a constitué des harmonies, mais assez mal équilibrées. Ainsi on y emploie deux bassons, instruments dont les basses sont trop faibles eu égard aux autres cuivres graves. Depuis longtemps on les a remplacés chez nous par des instruments plus utiles, des cors supplémentaires, par exemple. En Suède, les musiques militaires sont à peu près composées comme les nôtres et leur sonorité est bien pondérée.

Comme particularités, je dirai encore qu'on voit souvent des cimetières en pleine ville, parfois dans un parc (ce qui étonne dans des pays où la salubrité et l'hygiène sont si en honneur) et que l'usage subsiste, dans les campagnes et les îles, d'élever de longues pierres (bautasten) rappelant des événements importants.

A Copenhague, pour défendre sur les places publiques les piétons contre les vélos et les autos, au lieu de faire, comme chez nous des terre-pleins, on a formé des cercles de pieux, au milieu desquels on se trouve en sûreté; mais notre système est préférable. Puisque je parle de Copenhague, je crois avoir oublié de vous dire que les jeunes femmes y sont, la plupart, largement décolletées. C'est charmant, direz-vous, mais, à mon avis, il s'agit plutôt de s'aguerrir contre les frimas, car ces gorges, qui devraient être de neige, sont hâlées par le soleil et les intempéries.

A Stockholm, qui est décidément la reine des villes sandinaves, la vie est très raffinée et même mondaine. C'est ainsi que les journaux « illustrés » y reproduisent les salons des personnalités en vue et que l'Opéra joue pendant tout le long hiver, du mois d'août au mois de mai, avec une troupe complète d'artistes suédois, mais sans grand répertoire national.

Les restaurants de Stockholm sont de premier ordre, surtout celui de l'Opéra et les cartes y sont rédigées en suédois et en français. Je vous ai parlé de la propreté de Stockholm. La voirie y est entretenue d'une façon modèle. Aux endroits de gros charriage, il y a des pavés assez grands, mais dans les quartiers du centre, et principalement autour de la Norrbro, le pavement se compose de très petites pierres blanches d'une régularité parfaite et fort agréables aux pieds.

En somme, si je devais attribuer à chacun des pays scandinaves des qualités essentielles, je dirais que la Norwège, où les femmes ne font guère toilette, est peut-être le plus énergique, le plus original, mais aussi le plus fruste des trois; que le Danemark, dans sa simplicité, est d'une civilisation se rapprochant déjà de celle de l'Europe centrale, et qu'enfin le Suédois est élégant, raffiné, aimant la dépense et abusant un peu, malgré les cafés de tempérance, du punch national, qu'il boit glacé et qu'il appelle du « caloric ».

On devrait visiter davantage les pays scandinaves, d'autant plus que les habitants accueillent le touriste d'une façon charmante. Les services publics y marchent d'une façon admirable, même en hiver. On va toujours dans le Midi, mais le Nord vaut bien aussi qu'on se dérange. Si les intempéries sont parfois désagréables, les étapes longues et la langue un peu difficile, ces inconvénients sont largement compensés par toutes les choses intéressantes qu'on rencontre dans ces pays qui, sous plus d'un rapport, sont à la tête de la civilisation moderne.

Les vendanges en Champagne

L'animation est encore grande en ce moment autour de la montagne de Reims, dernières hauteurs qui s'avancent de l'Est vers les grandes plaines champenoises. A Rilly, à Ay, aux environs d'Epernay surtout, les vendanges s'achèvent. Et cependant on manque de bras, quoique la récolte soit d'un quart moindre que l'an dernier. C'est ce que nous expliquait un vieux sommelier, cependant que de bon matin nous traversions avec lui les vignobles chargés de grappes et de rosée. Le temps n'est qu'à moitié favorable aux vendanges, car, dernièrement, des pluies torrentielles ont gêné les travaux et endommagé quelque peu les fruits. Mais ce matin-là le ciel, en dépit de quelques nuages gris, était suffisamment bleu pour faire espérer une belle journée. On travaillait ferme, les femmes s'attachant les jupes à la cycliste. et prestement les paniers s'emplissaient de grappes de petits raisins noirs et blancs. Dans tel champ les ouvriers se bornent à la cueillette, dans tel autre ils enlèvent en même temps, au moyen d'un petit sécateur, les grains douteux, faisant ainsi double besogne. Lorsque les caves ne sont pas trop éloignées, des charrettes emportent vivement les corbeilles surchargées de fruit. Dans le cas contraire, les pressoirs opèrent sur place. J'ai ainsi vu presser quatre mille kilos de raisin dans une sorte de grand bac. Petit à petit le pressoir s'abaisse, faisant jaillir, au bas de l'appareil, un large flot d'un blanc grisâtre. Cela dure une heure et demie et environ dix barriques se remplirent. Les grains ainsi pressés une première fois peuvent l'être à nouveau et donner du vin de deuxième cuvée en petite quantité. Après quoi les bouilleurs de cru s'emparent des résidus, achetés d'avance, et les distillent pour obtenir du marc.

— Voyez-vous, Monsieur, me dit le vieil ouvrier, quand la grappe est cueillie, il faut que le grain « meure » prestement. C'est surtout indispensable pour le raisin noir.

— Le raisin noir peut donc produire du vin blanc?

— Mais oui, à la condition de séparer immédiatement le jus de l'enveloppe; sinon, la coloration se produirait et il faut alors employer le soufre pour le blanchir, ce qui n'est pas favorable. Malheureusement, les bras nous manquent cette année pour aller vite.

— En quel sens?

— Nous n'avons pas assez de vendangeurs, et il n'est pas impossible que le concours de l'armée ne soit demandé. On a fait courir tout d'abord le bruit que la récolte serait très petite et, naturellement, on a exagéré. On a même dit que les apaches seraient venus se mêler de la chose et il paraît que cela a effrayé beaucoup de monde. Notez qu'on vient ici de tous les coins de France, même du Midi.

— Mais ne voit-on pas des apaches partout en ce moment?

— Le fait est qu'on n'en voit que trop... Cependant on paie bien les vendangeurs Les maisons n'y regardent pas de si près. On va jusqu'à cinq francs et plus par jour, avec logement et nourriture. On a même fait pour eux des baraquements spéciaux avec salles de bain,.. Voyez jusqu'où cela va!

Tout en causant de la sorte, nous étions arrivés à l'entrée de caves immenses. Un monde que ces caves! Elles s'étendent sur plusieurs kilomètres et renferment quelques millions de bouteilles. Taillées dans le craie — c'est la nature du sol en Champagne — elles ressemblent vaguement, avec leurs voûtes, à des cloîtres souterrains. Il y a là des « salles » énormes. Dans quelques-unes un sculpteur de Châlons-

sur-Marne a taillé, en pleins craie, des bas-reliefs colossaux qui sont de vraies œuvres d'art. Sujets : la Vendange et tout ce qui s'y rapporte. Ces caves renferment aussi des vestiges d'anciennes carrières d'où jadis on extrayait la pierre blanche qu'on a tant utilisée pour les constructions de Reims. Tout cela est éclairé à l'électricité et l'activité y est bourdonnante. Voici des galeries pleines de futailles parfois énormes. C'est du vin de l'an dernier. Il y a des tonneaux où la fermentation est intense. Le vin y chante. Aussi les bondes sont-elles légèrement mises.

Et mon guide de reprendre :

— Il faut au moins trois ans, Monsieur, pour faire de bon Champagne. Tenez, voici du vin qui n'a que quelques mois de bouteille. Est-il assez trouble! Le débarrasser de toutes ces impuretés constitue le point le plus délicat. Aussi le bouchage n'est-il que provisoire; car le vin trouble, après être resté des mois dans la même position, est mis sur pointe, de manière à rassembler le dépôt sur le bouchon. Seulement, pour bien détacher toutes les adhérences, les bouteilles doivent être remuées un nombre infini de fois... Entendez-vous le bruit qu'on fait ici à côté? C'est le remuage mécanique.

Et je vis dans un vaste atelier remuer automatiquement des masses de boîtes contenant des bouteilles. De petits martelets en fer frappaient le verre en tous sens, produisant un cliquetis énervant. Tout cela est nécessaire pour obtenir un vin d'une pureté de cristal. On sait exactement quels ouvriers ont travaillé tel lot de bouteilles et ils sont responsables de leur travail.

— Et comment enlève-t-on le dépôt?

— C'est l'opération du dégorgeage. Il y a deux systèmes. Le premier consiste à faire simplement sauter le bouchon, comme vous le voyez là, en tenant la bouteille renversée.

— Je constate que le bouchon saute avec bien plus de force qu'à nos tables...

— En effet. On ne peut empêcher l'acide carbonique, qui se trouve dissous dans le vin à une pression d'au moins quatre atmosphères, de s'échapper plus ou moins. Mais vous voyez aussi qu'immédiatement on soumet la bouteille à un bouchage momentané au caoutchouc, avant de procéder au saucage. L'ouvrier suivant va s'emparer de la bouteille et, au moyen d'une cuiller ou de tuyaux, remettre les quelques centilitres perdus. Puis, viennent le bouchage définitif et le muselage, plus propre que l'ancien bouchage à la cire, mais peut-être moins complet. Un autre système très pratique consiste à congeler le goulot de la bouteille. Le dépôt alors se transforme en petit glaçon. Au débouchage, il est expulsé et on perd moins de gaz et moins de vin. On ne gagnerait que deux centilitres par bouteille, que le résultat sur la masse serait important.

— Que contient la sauce ajoutée ainsi?

— Du vieux vin et du sucre candi. Le dosage diffère de pays à pays. La Russie va jusqu'à dix-huit pour cent de sucrage. Quel dommage pour nous qu'elle ait dû quitter la Mandchourie! C'était alors notre meilleure cliente, tandis que maintenant!... La Belgique se contente de douze pour cent de sucre. L'Allemagne et les pays Scandinaves en veulent encore moins. Pour l'Angleterre et l'Amérique, rien ou presque rien, car il y en a toujours un peu, même dans l'extra-dry : un pour cent environ. Il serait à désirer qu'on ne bût plus que du champagne sec ou demi-sec. C'est là le vrai vin, car le sucre empêche de l'apprécier à sa juste valeur.

— Mais le vin sucré plait surtout aux Dames!

— Oui, mais cela n'empêche pas sa fabrication de diminuer beaucoup. On fait de plus en plus le sec et le demi-sec.

— Pourquoi le champagne ne se classe-t-il pas crus?

— Parce qu'un seul vignoble ne saurait fournir un bon vin. Il faut couper, mélanger. Mais on le classe par années et quelques rares amateurs obtiennent encore du 1884. Cela vaut une centaine de francs la bouteille. Comme vin courant, on va, après les vendanges, commencer l'expédition des 1904...

Nous venions de pénétrer dans la salle d'expédition, autre ruche bourdonnante où l'on habille les bouteilles qui, d'après les « choisisseurs », peuvent être livrées au commerce, ce qui se produit trois ou quatre mois après les dernières manipulations. Selon les pays, les étiquettes diffèrent. Souvent pour l'Allemagne on ajoute un certificat d'origine sous forme d'une bandelette portant ces mots : « französiches Erzeugniss ».

— Voici, me dit encore mon cicerone, des formes de bouteilles que vous ne connaissez guère. Le « médium » (trois quarts de bouteille), le « magnum » (double

bouteille) puis la quadruple bouteille et enfin le « Nabuchodonosor » qui contient huit bouteilles! Cela s'expédie surtout en Angleterre. Ce « Nabucho » est une bouteille formidable. En Angleterre où, en certaines circonstances, on boit encore au même hannap, cela peut trouver son application; mais ces gigantesques flacons ne sauraient utilement trouver place sur nos tables.

Nous avons vu aussi quelques milliers de bouteilles nouveau modèle, dites bouteilles-cristal, transparentes comme les bouteilles d'eau minérale. On verra sous peu apparaître cette nouveauté, et on sera quelque peu étonné de voir le champagne dans des flacons de ce genre. Il faudra s'y habituer.

— Le phylloxera cause-t-il beaucoup de dégâts?

— Peu. Notre terrain est crayeux et peu favorable au développement du fléau. Le Bordelais et le Bourguignon ne peuvent malheureusement en dire autant. Ils ont déjà souvent dû recourir aux plants américains, tandis qu'ici, au moyen du sulfure de carbone, on conserve pendant plusieurs années les plants attaqués. Après cela, il faut les sacrifier, car le phylloxera ne pardonne pas. En somme, en Champagne, on se défend très bien.

— Et le champagne « du pays », le vin du peuple?

— Vous le trouverez chez nos vignerons et dans les buvettes de nos villages. C'est un petit vin pâle, non mousseux, mais d'une saveur particulière et bien plus agréable que la plupart des autres vins blancs.

* * *

Ici se terminent les explications de mon guide, et il ne resta plus qu'à nous promener avec admiration dans ces caves immenses, au milieu d'un travail intense, parmi des milliers de bouteilles et d'innombrables paniers prêts à partir pour toutes les contrées du monde. Partout, le vin pétillant par excellence présidera aux toasts diplomatiques, graves et calculés, aux inaugurations, aux réceptions, aux triomphes artistiques. Mais ce sera aussi et surtout le vin de la jeunesse et des fêtes de l'esprit.

Les fêtes de Jeanne d'Arc avant la lettre

En passant par Orléans, il me prit fantaisie de visiter la chapelle du grand Séminaire à cause de ses boiseries qui ont une grande réputation. Seulement j'avais perdu de vue la « loi de séparation » et, en arrivant au Séminaire, je me suis trouvé devant des murs dénudés et un amas de décombres. L'établissement religieux va être remplacé par un lycée de jeunes filles. Seule la chapelle est restée intacte. Pour la visiter, il faut l'autorisation toute spéciale du maire, et cette formalité cause toujours quelque ennui. Cependant, je n'ai pas regretté la démarche qu'il me fallut faire à cet effet, car elle me mit en rapport avec quelques chefs de service qui me donnèrent d'intéressants détails sur les fêtes de Jeanne d'Arc qui doivent avoir lieu, comme d'habitude, le 7 et le 8 mai.

On sait que, l'an dernier, la Loge maçonnique voulut figurer officiellement aux fêtes et que le clergé s'abstint. Le gouvernement envoya des troupes supplémentaires, ainsi que la musique de la garde républicaine, non pas par mesure d'ordre, mais pour corser le programme. Toutefois, les protestations se firent jour sous forme d'exode d'une quantité de commerçants et de fermeture de leurs magasins. Cette fois, la Loge vient de déclarer que, par tolérance, et surtout pour ne pas faire tort aux intérêts de la ville, elle s'abstiendra. Le clergé refigurera donc à cette fête qui attire chaque année beaucoup d'étrangers, des Anglais surtout.

Les fêtes de Jeanne d'Arc n'en demeurent pas moins une question délicate. L'an dernier déjà, le maire, M. Courtin-Rossignol, dut soumettre au Conseil municipal le point de savoir si la procession aurait lieu ou si elle serait supprimée. Il se trouva en présence d'un vote nul, c'est-à-dire de dix-sept voix contre dix-sept. Ayant voix prépondérante il fut obligé de trancher à lui seul la question. Il faut ajouter que, cette année, les élections municipales sont proches. Elles ont lieu tous les quatre

ans, le premier dimanche de mai, et peuvent ainsi arriver à coïncider avec les fêtes. C'est là une véritable épée de Damoclès suspendue sur la tête de M. Courtin-Rossignol. Il paraît que, contrairement à ce qui se passe chez nous, les grands centres, dans les pays de la Loire, sont peu progressistes, tandis que les paysans des faubourgs s'orientent de plus en plus vers l'extrême-gauche. Puis, ici, les partis ont le droit de ne désigner leurs candidats que la veille du scrutin — et, jusqu'à présent, personne ne s'est encore décidé. Cruelle perplexité!

J'ai trouvé en M. Coutrin un homme d'une exquise urbanité.

— Enchanté, me dit-il, de pouvoir être agréable à un Belge et, en particulier, à un collaborateur du « Matin » d'Anvers. Je connais votre intéressante ville pour l'avoir longuement visitée à l'occasion de l'Exposition de 1894, a laquelle j'ai même eu l'honneur de participer. C'est vous dire que vous verrez lorsqu'il vous plaira les boiseries de la chapelle du Séminaire.

— Voilà qui est charmant!

— Il faudra aussi voir la maison de Jeanne d'Arc qui contient tout ce que l'on a pu recueillir de souvenirs de la Pucelle. Ces reliques font ici l'objet d'un culte qui ne se ralentit pas. Voyez surtout l'avocat Huet, un musicologue distingué, qui s'occupe de réunir les œuvres de tous les musiciens que l'épopée de Jeanne a inspirés... Tenez, il vient précisément de retrouver le manuscrit de « Jeanne d'Arc », opéra en trois actes, de Carafa.

— L'auteur du « Valet de Chambre »?

— Parfaitement. Il en a même retrouvé l'orchestration complète.

— Les fêtes auront-elles lieu cette année avec les concours habituels?

— Oui, Le soir du 7 mai le maire remettra l'étendard de Jeanne à l'évêque, qui le présentera aux troupes. A ce moment les tours de Ste-Croix s'embraseront. Les troupes, le clergé, la foule entonneront alors, avec accompagnement de fanfares, l'hymne de l' « Etendard », écrit spécialement par Gounod pour la circonstance et qui produit toujours un effet impressionnant. Le lendemain la procession clôturera les fêtes.

Et voilà la question des fêtes résolue, mais pour un an seulement.

Je remerciai M. Courtin de son obligeance et m'en allai visiter les boiseries de la chapelle du Séminaire, qui sont, en effet, merveilleuses. Ce sont des bas-reliefs d'une légèreté et d'une finesse sans égales. Plus tard cette chapelle servira de salle de conférences.

A propos des Châteaux de la Loire.

Le Raphaël d'Orléans. — A Beaugency. — Une poutre du Château de Blois. — Les antiquités de Poitiers. — Les élections municipales. — Les saisons théâtrales de Pâques. — Le jardin de la France.

On visite beaucoup les pays de la Loire aux environs de Pâques. Les visiteurs sont pour la plupart des Anglais, attirés par les fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans. Par la même occasion ils rayonnent dans le pays. Les châteaux de la Loire sont, on le sait, particulièrement agréables à visiter. Au point de vue historique, ils captivent le touriste et, de plus, ils lui donnent l'occasion de faire des excursions charmantes. Ils sont trop connus pour que je songe à les décrire; mais quelques indications sur la façon la plus pratique de visiter les principaux d'entre eux, ainsi que quelques aperçus actuels, peuvent offrir un certain intérêt.

En allant vers Tours, on peut, avant Orléans, s'arrêter à Étampes, pour y voir quelques souvenirs de Diane de Poitiers. Quant à Orléans, il y a moyen d'y passer une journée agréable. En particulier, on y voit, depuis peu, un Raphaël dont l'authenticité ne paraît pas douteuse. Exposé dans l'annexe du Musée, il fait partie d'une collection de tableaux de maîtres fort intéressante, offerte à la ville d'Orléans, par l'un de ses concitoyens, M. Paul Fourché, qui habite Bordeaux et qui s'occupe acti-

vement en ce moment, de classer les quatre cents toiles composant la galerie. Le Raphaël est la « Madone au Chêne » ou « Madona della Rovere ». Il paraît que le gouvernement italien, prévenu trop tard, a essayé de faire rentrer cette toile en Italie. On sait, en effet, que l'édit Pacca défend la vente, sans l'autorisation de l'Etat, des chefs-d'œuvre des vieux maîtres italiens. Des brochures ont été publiées pour prouver l'authenticité du tableau, à laquelle croient, d'ailleurs, les amateurs les plus éclairés. C'est une œuvre admirable, représentant la Sainte Famille telle que Raphaël l'a souvent figurée, groupant la Vierge, l'enfant Jésus et le petit saint Jean. La disposition rappelle un peu celle de la « Belle Jardinière » du salon carré du Louvre. Ici la Vierge est assise au pied d'un chêne, lequel domine le paysage toscan du fond. L'œuvre est, à mon avis, plus belle que la « Madone d'Orléans » du Musée de Chantilly. Cette aubaine artistique n'a cependant guère ému les Orléanais, qui ne se sont, paraît-il, que fort peu dérangés pour venir voir cette toile magistrale.

Beaugency vaut une courte visite, à cause de sa mairie, un ancien rendez-vous de chasse de François Ier, qui contient des tapisseries en point de Hongrie merveilleuses. On les a tout récemment découvertes dans des caves, où l'on suppose qu'elles auront été cachées en 1871. Comme elles étaient rongées par les souris, il a fallu en confier la restauration aux Gobelins, mais Beaugency ne put acquitter le prix du travail, et les Gobelins, pour se payer, gardèrent les encadrements des tapisseries, lesquelles ont actuellement des cadres en bois indignes d'elles. Celles qui représentent des scènes gauloises sont les plus belles; la « Récolte du gui », surtout, est d'un coloris superbe.

Je ne parlerai de la ravissante petite ville de Blois que pour constater que l' « administration » est la même partout. Il y a deux ans environ, au château qui fait l'orgueil des Blésiens, une poutre d'un des plus beaux appartements d'Henri III se fendit de telle manière qu'il fallut l'étançonner d'urgence. Ceci fut fait par les soins de la ville de Blois, qui n'a pas le droit d'intervenir autrement, car son château dépend de l'administration des monuments historiques. Mais croiriez-vous que cette administration, avertie depuis si longtemps, n'a pas encore trouvé le moyen de restaurer la poutre?

* * *

J'ai visité Poitiers et Angoulême que je ne connaissais pas. Ce sont deux petites villes situées sur des collines, mal pavées, mal bâties, aux rues étroites et accidentées. Angoulême, en dehors de la superbe vue qu'elle offre sur la vallée de la Charente, n'a de vraiment intéressant que sa cathédrale byzantine. On dirait que les décorations de sa façade sont en « pierre repoussée ». C'est curieux, mais combien lourd ! et que nous sommes loin de la grâce aérienne des chefs-d'œuvres de Chartres et de Reims ! A Poitiers, la façade de Notre-Dame-la Grande est à peu près pareille. Mais la ville possède de belles antiquités et ses musées contiennent beaucoup de ces « vieilles pierres » qui racontent tant de choses. En outre, le vieux temple St-Jean, avec son baptistère profond et le vieux symbole chrétien du poisson, multiplié sur les murailles, est très curieux.

J'ai rencontré à Poitiers un Belge de grand mérite : le P. Delacroix. Né à Tournai, il habite Poitiers depuis quarante-quatre ans et il en a soixante-dix-sept à l'heure qu'il est. L'archéologie constitue pour lui une passion vitale. A force de recherches et de fouilles dans les environs de la ville, il a fait du « Musée des Antiquaires de l'Ouest » le musée le plus important du Poitou et l'un des plus riches de France. C'est un des plus complets que je connaisse sous le rapport des antiquités gallo-romaines. Le P. Delacroix, qui n'a jamais voulu être que simple membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest, est tout fier de vous montrer ses trésors. C'est un érudit qui jouit de l'estime de tous les partis.

La maison de la fameuse Diane de Poitiers existe encore, rue de la Chaîne, et M. Mérieux, qui l'habite aujourd'hui, a bien voulu me la faire visiter. Il s'est promis de la restaurer entièrement dans le style de l'époque. Seulement les travaux sont longs et, après plusieurs années d'efforts, M. Mérieux n'est pas encore arrivé au bout de ses peines.

En me promenant dans Poitiers — j'ai oublié de vous dire que c'était le jour des élections municipales — j'avisai un bureau de vote. J'eus la curiosité d'entrer. Un gardien de la paix me dit :

— Votre carte d'électeur, je vous prie, citoyen?

— Je n'en ai pas, et pour cause, mais voici celle du *Matin*. Je désire simplement jeter un coup d'œil dans le bureau électoral.

— Passez, Monsieur.

Et je vis le président qui gardait l'urne avec ses assesseurs. Tous lisaient leur journal béatement. Puis, un seul électeur se présenta. Il remit son bulletin de vote et se retira silencieusement. En sortant je dis au gardien de la paix :

— Il n'y a donc pas plus d'électeurs que ça?

— Mais non. Le temps, par hasard, est superbe aujourd'hui. Ils aiment bien mieux allerse promener au bon soleil.

— Et le suffrage universel? En Belgique, nous sommes forcés d'aller voter.

— Et la liberté, Monsieur, qu'en faites-vous? Deux cinquièmes, à peine, des électeurs se présentent ici. Le Français ne voudrait pour rien au monde qu'on l'empêchât d'aller voter, mais il souffrirait encore moins qu'on l'y contraignît.

Et le gardien de la paix me jeta un regard très digne.

* * *

Dans toutes les villes que j'ai visitées, on était en pleine saison théâtrale de Pâques. Il s'agit d'une série de représentations données pendant une période de six semaines environ. J'ai pu constater que presque partout il y a un ou deux bons artistes « en vedette » au milieu d'inconnus d'un talent médiocre. A Poitiers, j'ai entendu Mme Walter-Villa; à Orléans, le baryton Godefroy, et, à Tours, Campagnola. Dans la *Tosca*, notre ex-ténor a fait les délices du public, mais l'orchestre était défectueux et réduit au point que les harmonies n'étaient même pas complètes. N'importe ! Campagnola était là, « lui seul, et c'est assez » !

Me voilà parlant musique alors que j'avais surtout pour but d'indiquer une façon pratique de visiter les plus réputés des châteaux de la Loire.

On descendra donc d'abord jusqu'à Blois. Après avoir visité le château qui est, au point de vue historique, le plus intéressant de tous, et admiré l'escalier de François Ier, vraie merveille architecturale, triomphe du style Renaissance, on ira à Chambord. Je dirai, en passant, que le maréchal Berthier, à qui Napoléon Ier l'avait donné, a compromis ce splendide domaine par des coupes de bois trop répétées. Aujourd'hui l'entretien en coûte deux cent mille francs par an, alors que le rapport est de cent cinquante mille seulement. Les descendants de la famille Chambord sont presque tous en Autriche et ils ne viennent que rarement en France.

On visitera ensuite Cheverny qui n'est pas loin de là. C'est un domaine seigneurial de trois mille quatre cents hectares. Il est actuellement habité par le marquis de Vibraye. Amboise mérite qu'on s'y arrête, d'abord pour constater qu'il ne reste presque plus rien des « vieilles tours » et que les remparts sont détruits, ensuite pour admirer la chapelle St-Hubert, attenante au château. C'est une perle gothique et l'une des plus belles choses qu'offre la visite des châteaux de la Loire. C'est aussi d'Amboise qu'on part pour visiter Chenonceaux, où l'on va en traversant la forêt d'Amboise qui est des plus agréables. Le château de Chenonceaux mériterait d'être visité, ne fût-ce qu'à cause de sa situation pittoresque sur le Cher. Il y forme pont et l'on s'y rappelle volontiers le second acte des *Huguenots*. Le propriétaire actuel, M. Terry, un Cubain, vient de mourir dans son pays qu'il était allé revoir. Le personnel est très en peine de savoir entre quelles mains va tomber ce domaine longtemps habité par Diane de Poitiers et où son chiffre, le double croissant, se remarque particulièrement.

Il convient de s'arrêter aussi à Onzain pour y voir, sur une hauteur, le château de Chaumont, qui est remarquable, et d'où la vue sur la Loire est superbe. Il appartient actuellement à la princesse de Broglie, née Say.

De Tours on se rend à Loches et à Chinon, excursion indispensable pour ceux qu'intéressent surtout de grands souvenirs historiques, car les châteaux de ces deux localités ne présentent pour ainsi dire plus que des ruines.

Après Tours on continue sur Angers et Nantes, dont les châteaux constituent des blocs formidables de maçonnerie d'un intérêt relatif. En remontant vers Paris, on s'arrêtera à Vendôme, non à cause des quelques tours aux trois quarts écroulées qui dominent sa jolie colline, mais pour sa petite cathédrale d'un gothique flamboyant très réussi. Enfin on visitera le château de Châteaudun. Dominant le cours du Loir, il est d'un ensemble imposant. Il appartient au fils aîné de la duchesse de Luynes, morte il y a peu de temps. On y admire un escalier qui fait songer à celui de Blois.

Mais ce château est bien abandonné et trop à l'écart des autres. On le visite en compagnie de chouettes et de chats-huants qui lui donnent l'air d'un manoir diabolique Charles VII le donna jadis au beau Dubois en récompense des exploits qu'il accomplit aux côtés de la Pucelle.

La très agréable excursion des châteaux de la Loire laisse aussi le durable souvenir de la Touraine, le jardin de la France. C'est à Tours, la ville aux beaux ponts, que les bords de la Loire sont le plus captivants. Ils y sont exempts des digues qui, nécessaires en d'autres endroits, déparent le paysage.

La promenade de Tours à Vouvray est un ravissement. On n'y trouve pas, il est vrai, la majesté des hautes montagnes, mais que cette côte de Vouvray est donc verdoyante! Puis le pays est si riche que les habitants s'y laissent vivre doucement, sans éprouver le besoin de se livrer à l'industrie. Ajoutez à cela qu'on y parle un français incomparable, le plus harmonieux de France, sans accent, d'une pureté absolue. Et c'est pour tout cela qu'il fait bon vivre dans le « Jardin de la France »

Impressions Basques

A Cambo. — Chez Edmond Rostand. — La vallée de la Nive. — A St-Jean-Pied-de-Port.

Cambo est une toute petite ville d'eaux située sur la Nive, gros ruisseau jaseur qui serpente agréablement dans un paysage montagneux. Dans la plaine s'aperçoit le Bas-Cambo, tandis que sur la hauteur opposée s'étend le Haut-Cambo, qui est un peu plus moderne et encadre en quelque sorte un modeste établissement d'eau sulfureuse. Les Basques attribuent à cette eau des vertus très grandes, car, superstitieusement, ils viennent en masse en boire à certaines dates, « pour la . anté à venir ».

L'auteur de *Cyrano*, en venant s'établir ici, il y a des années déjà, pour soigner sa santé, a attiré l'attention du monde artiste sur cette modeste localité. Les maisons y sont de peu d'apparence, et leurs toitures longues et plates, aux larges tuiles rouges, y rappellent la ferme basque dans son originale simplicité.

La maison de Rostand, ou plutôt sa villa, est située à une petite distance du bourg, sur une hauteur assez escarpée. C'est une propriété très étendue. Au bas de la côte je franchis une grille et la concierge m'indique la route à suivre. Je passe devant de grandes écuries, et bientôt je me trouve sur une belle terrasse, devant la villa « Arnaga ». Elle est à peu près construite dans le style du pays. La vallée de la Nive, toute verdoyante, parsemée de villages et couronnée de quelques belles maisons de campagnes, se déroule à mes pieds à perte de vue. Le paysage est vraiment captivant et donne une impression de quiétude digne d'un grand poète.

Un domestique vient m'ouvrir et, après avoir traversé un spacieux vestibule, je suis introduit dans un salon éclairé par de larges baies donnant sur la campagne. Brusquement, j'ai la sensation de me trouver sur une scène. Le décor représente une pièce gothique, style primitif, que de longues colonnades partagent, en quelque sorte, en plusieurs salons. Les meubles, quoique de différentes époques, sont tous de très bon goût.

Un jeune homme qui peut avoir dix-huit ans, très aimable, m'arrive en coup de vent. C'est Maurice Rostand, fils aîné du poète.

— Mon père regrettera vivement de ne pas vous avoir vu, me dit-il. Il vient de partir en auto pour Saint-Sébastien, où après-demain, 15 août, aura lieu la plus grande course de taureaux de l'année. Ce sont d'ailleurs les fêtes de la ville.

— Je le sais, et je compte moi-même assister à ces courses. Mais je suis désolé de ne pas trouver votre père; j'aurais voulu lui parler de « Chantecler ».

— Ah ! Monsieur, papa n'en parle jamais ! Il n'en dit rien à personne. Je sais que, cet hiver, la pièce passera à la Porte St-Martin, mais c'est tout. Il me serait impossible d'en dire davantage.

— Y a-t-il longtemps que vous habitez ici?

— Depuis une dizaine d'années. Mon père y est venu pour sa santé, mais, à l'heure qu'il est, il se porte admirablement. Il y a trois ans, il a fait construire ce châlet où nous habitons avec ma mère et Jean, mon frère cadet.

Je pris congé de M. Maurice Rostand en le remerciant de son sympathique accueil.

Dans le village, je voulus, comme le veut la mode, faire acquisition de cartes illustrées, et je fus tout étonné de ne pouvoir m'en procurer une de la villa « Arnaga ».

— Ce n'est pas permis, Monsieur, me dit la marchande. M. Rostand nous ferait tant de plaisir en autorisant la photographie de sa villa ! Il ne le veut pas. Jadis, pourtant, il nous avait autorisés à vendre sa tête.

— Alors, cette carte n'existe pas?

— Elle a existé, mais les exemplaires en deviennent rarissimes. Peut-être, en vous adressant au « Mimosa-Club », le cercle de Cambo, en obtiendrez-vous encore une.

Je réussis, en effet, au « Mimosa-Club », belle villa située en pleine campagne. refuge de la vie intellectuelle de Cambo, à me procurer une couple de ces cartes, les dernières, m'assura le gérant. Elles représentent la villa « Arnaga » prise en chaland en descendant la Nive, à une distance trop respectueuse pour pouvoir la distinguer convenablement.

A partir de Cambo, la vallée de la Nive s'encaisse davantage. Le paysage devient de plus en plus pittoresque. On passe au « Pas de Roland ». La route y est en partie encombrée par un rocher que jadis le célèbre paladin écarta, dit la légende, non pas d'un coup de sa Durandal, mais d'un banal coup de pied... Puis, tout à coup, à un détour de la route, les Pyrénées, grandioses et bleuâtres, se présentent comme dans un décor de féerie. On est à Saint-Jean-Pied-de-Port. C'est une petite ville aux rues étroites, bâtie à l'intérieur et autour d'une vieille forteresse datant de Vauban. Son nom vient de ce qu'elle se trouve au pied du « Col » ou « Port » de Ronceveaux. Il n'y a guère que la place du marché qui soit un peu praticable, et déjà les mœurs y sont différentes. Les hommes y sont plus rudes, les âniers plus turbulents et les femmes plus indolentes : la mantille apparaît... C'est l'Espagne qui s'annonce.

Les courses de taureaux à St-Sébastien

Saint-Sébastien présentait l'autre jour le spectacle d'une animation fébrile. C'était la fête de la ville et, au moment de mon arrivée, je vis la foule se diriger vers le même point : les nouvelles arènes où devaient avoir lieu de grandes courses de taureaux, « intégrales et formelles », comme le disait le programme. Tout le monde se ruait vers le « spectacle favori », comme emporté par un vent de folie. De tous côtés des marchands sollicitaient le public, mais le succès allait surtout aux vendeurs de coussins en papier qui servent à amortir la dureté de la pierre des arènes. Les cochers aux bérets rouges faisaient claquer leurs fouets à tour de bras et les automobiles ralentissaient comme à regret leur marche. Gendarmes et gardes civils avaient grand' peine à maintenir l'ordre, surtout quand apparurent, jetant une note violente dans la foule, les mules empanachées de blanc et de rouge qui entraîneront tantôt hors du cirque les taureaux et les chevaux morts au combat.

On monte aux arènes, lentement, par de larges escaliers, et c'est sans grande difficulté que je gagne ma place numérotée sur la pierre, dans la « Sombra », c'est-à-dire à l'abri du soleil. Ces arènes, construites pour quinze mille spectateurs, sont immenses. A moitié remplies à mon arrivée, elles ne tardent pas à se garnir complètement, et bientôt plus une place n'est libre. Les toilettes sont éclatantes, mais les mantilles sont moins nombreuses que les chapeaux, dont les jolies espagnoles se parent d'ailleurs à ravir. Dans la piste, qui est au moins six fois aussi grande que celle d'un cirque ordinaire, des groupes se forment et discutent avec animation. Les conversations sont bruyantes au possible, surtout sur les gradins du bas, où se donnent rendez-vous les vrais amateurs. Par-dessus la toiture les hauteurs des environs se découpent sur le ciel sombre, car, dans la matinée, la pluie est tombée en abondance. La loge royale est installée dans le haut, en face de l'entrée des « artistes ». Elle est tendue de peluche rouge. On espère la présence du roi.

Cependant, la piste se vide et l'on s'occupe d'égaliser le sol avec le plus grand soin. Puis des applaudissements éclatent. C'est l'alcade (le maire) qui fait son apparition près de la loge royale. Deux alguazils à cheval font alors le tour du cirque, puis vont demander à l'alcade, qu'ils saluent profondément, la clef du toril et l'autorisation de commencer les courses. Bientôt après ils entrent, au son de la musique, précédant les deux « cuadrillas » qui vont lutter. Ce spectacle est éblouissant. Les toreros Bombita, naguère blessé à Barcelone, et Machaquito marchent à la tête de leurs picadors à cheval, armés de lances, de leurs banderilleros et de leurs chulos, qui tous sont à leurs gages. Les mules enrubannées ferment la marche. Les costumes de Bombita et de Machaquito sont estimées au bas mot à dix mille francs; la valeur de leur cachet. Ils sont enrichis de pierreries et leurs capes de parade, en soie, sont merveilleuses. Ils en ont d'autres pour le combat. Chaque torero va combattre trois taureaux de la « ganaderia » de Muruve, mais ils s'entr'aideront. Bientôt les mules disparaissent, la porte du toril à droite de l'entrée s'ouvre, protégeant celui qui la manœuvre, et un taureau tout noir, au lieu de s'élancer « en bondissant hors du toril », s'arrête sur le seuil, étourdi par la clarté du jour et le bruit de la foule. Puis il s'enhardit et fonce sur les banderillos qui l'évitent avec agilité en lui présentant leurs capes cramoisies. Bombita, qui peut avoir vingt-cinq ans, s'agenouille devant lui, le sourire sur les lèvres, et, avec une incroyable adresse, lui pose sa toque noire entre les cornes. A ce moment se déchaîne une tempête de bravos accompagnés de véritables hurlements de joie. Mais la bête, apercevant un picador, se détourne, fonce sur le cheval qui a les yeux bandés, selon l'usage. de sorte qu'il ne voit pas même venir le danger, lui plante avec rage ses cornes dans le flanc et les en retire toutes rouges... Le cheval, frappé en plein cœur, se redresse, se cabre, et, à chaque respiration, vomit des flots de sang. Puis il tombe, entraînant le picador, qui porte sous son pantalon gris des jambières de métal. Aussitôt on s'élance et toutes les capes se présentent pour détourner l'animal Le picador se relève et monte sur un autre cheval, tandis qu'on achève celui qui agonise au moyen d'un coup de stylet dans le cerveau.

Cependant les banderillos commencent leur jeu dangereux. Ils plantent sur la nuque du taureau plusieurs paires de banderilles, flèches acérées, entourées de papier aux couleurs voyantes. Le taureau mugit de douleur et s'affole. C'est alors que Bombita s'avance, nu-tête et coiffé avec art, tenant l' « espada » de la main droite, mais la dissimulant derrière la cape rouge vif qu'il porte sur le bras gauche. La cuadrilla observe et essaye de maintenir le taureau dans une position favorable au torero. Prompt comme l'éclair le coup part et l'épée se plante entre les cornes sanglantes. L'animal s'arrête, mais la blessure n'est pas mortelle et il se rue de nouveau sur ses adversaires. Bombita, au milieu d'une surexcitation indescriptible, parvient à ressaisir son arme, il décoche un second coup, et cette fois le taureau chancelle. Il veut reprendre l'offensive, mais il tombe à genoux et s'abat enfin. Un coup de stylet dans la tête l'achève, les fanfares éclatent et les mules entraînent rapidement cheval et taureau. Bombita fait le tour de la piste au milieu d'un enthousiasme qui confine au délire. A côté de moi un jeune homme crie qu'il a serré la main du torero le matin même. Une dame se lève et, avec des gestes désordonnés, lance à Bombita uue admirable bourse en argent. Puis, vient uue avalanche de fleurs et d'éventails. Les hommes jettent leurs chapeaux que le torero leur renvoie adroitement.

C'est au milieu de vociférations presque ininterrompues que s'achèvent les six courses.

* * *

Le cirque est bientôt inondé de sang et voici quelques péripéties que j'ai surtout remarquées :

Machaquito, tout jeune aussi, se fait siffler et huer parce qu'il a besoin de quatre coups d'épée pour achever son taureau. Plus tard un cheval tombe, les boyaux lui sortent du ventre et sont traînés dans la piste. Son picador ne peut être secouru à temps et, malgré sa cotte de mailles, le taureau le blesse en plein corps. Il pâlit, se débat et sort de l'arène par une des petites portes qui servent de refuge aux lutteurs serrés de trop près. Il est soutenu par deux chulos qui le mènent à l'hôpital qui se trouve sous les arènes et où l'attendent un médecin et un prêtre. A côté de cet hôpital il y a une chapelle où les toreros vont prier avant de combattre.

Bombita soulève encore les acclamations des spectateurs en réussissant, avec son fin mouchoir, à essuyer la bave d'un taureau. Puis il fait remettre sa cape d'honneur à une très jolie femme qui en décore le devant de sa loge, et, se découvrant

devant elle, lui annonce qu'il va tuer le dangereux animal en son honneur. Vous pensez si la dame est le point de mire de la foule ! D'ailleurs, en Espagne, Bombita est l'enfant gâté du public, plus encore que Machaquito. On me parle aussi de Fuentès. Il paraît que ce sont là les trois plus forts matadors connus.

Machaquito a dû son mariage à ses succès tauromachiques. Une jeune Espagnole lui ayant jeté son éventail, il amena le taureau sous sa loge et le perça de son épée. Ce fut le coup de grâce pour le taureau et le coup de foudre pour la jeune fille. Machaquito voulut bien épouser son admiratrice, mais il ne renonça pas au périlleux métier qu'il a appris, comme tous ses pareils, dans les « ganaderias » et les « estancias ». Car c'est dans les prairies des éleveurs que le torero fait son apprentissage. Se tenant immobile dans la plaine, il voit le taureau foncer sur lui et apprend, par de légers mouvements, à éviter le coup. Il remarque ensuite que le taureau, ne pouvant arrêter son élan, passe tout droit. Ainsi, petit à petit, l'expérience vient et l'apprenti finit par se risquer en public.

La sixième et dernière course fut menée rapidement. Machaquito abattit du premier coup le taureau qui chancela, rendit un flot de sang par les naseaux et la bouche, puis tomba raide mort. On applaudit frénétiquement et chaque spectateur lança au teroro le coussin sur lequel il s'était assis pendant le spectacle. Ce fut une pluie multicolore de confetti géants. Après quoi la foule s'écoula lentement et avec beaucoup d'ordre, car de nombreuses portes s'ouvrent à la fin des courses, et la mer humaine remonta vers la ville. Il avait fallu tout juste deux heures pour tuer les six taureaux. Une seule déception, le roi n'est pas venu.

* * *

Bientôt Saint-Sébastien s'illumina. A la « Concha », la pitorresque plage, le casino mauresque était étincelant. Partout on chantait, on dansait, on s'entassait. M'isolant dans cette fournaise, je songeais au spectacle que je venais de voir et qui m'avait profondément remué. Un sentiment d'écœurement m'envahissait. Je me demandais à quoi sert le courage de ces hommes, l'audace et l'adresse du torero. Cela m'apparut comme un sport atroce et inutile. Je me souvenais surtout d'un pauvre cheval blanc éventré, qu'on avait recousu dans les coulisses et ramené de force au combat... Ses chairs tremblaient. Un taureau l'attaqua bientôt et cette fois on l'acheva. Il y a, paraît-il, des courses landaises, qui constituent un jeu d'adresse exempt de cruauté, mais celui-ci est purement barbare. Mais le peuple espagnol ne renoncera jamais à son spectacle favori : si on voulait le supprimer, on déchaînerait des émeutes formidables. Cependant un homme assez en vue à Saint-Sébastien me dit : « Si nous n'aimions pas tant les courses de taureaux, nous aurions peut-être encore Cuba. » Preuve qu'il y a des exceptions dans la foule. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que dans le midi de la France on commence à prendre goût à la tauromachie. A Bayonne, à Nimes, à Montpellier, à Béziers, on préfère parfois cela à de bonnes représentations théâtrales. Triste constatation ! Dirai-je encore que le succès qu'on fait au torero, en Espagne, est tel que jamais nul savant, nul artiste n'en a connu ni n'en connaîtra sans doute de pareil ? C'est navrant pour la mentalité humaine. Mais trêve de réflexions : la prochaine course a lieu demain.

Dans les Pyrénées.

A Cauterets. — Le Théâtre de la Nature. — A propos du cinquantenaire de Lourdes. — Barèges. — Sur les Cimes. — Les Cascades de Gripp. — Bagnères de Bigorre. — Les jardins de Tarbes.

De Pierrefitte où s'arrête la ligne du chemin de fer, on monte à Cauterets en tramway électrique. Il suit le « gave » de Cauterets qui coule dans la profondeur. La route est grandiose. Plus on monte et plus la vallée, entourée de hauteurs, gagne en majesté. De tous côtés le gave est grossi des eaux écumeuses qui descendent des

sommets et rejaillissent en cascades. Là haut, à l'arrivée, on se croit en présence de remparts formidables entre lesquels Cauterets est enserré comme dans un étau.

Chemin faisant, j'aperçus une affiche annonçant Campagnola à l'un des Casinos, car Cauterets en a deux. Mais je ne pensais guère à aller m'enfermer dans une salle là où la nature a si bien fait les choses. Une promenade sous le ciel étoilé me disait plus que toutes les « Tosca » du monde. Cependant je suis allé jeter un coup d'œil sur le « théâtre de la nature ». Il est situé en un endroit bien choisi. Sur une pelouse montante on a établi une scène ; des fourrés servent de coulisses et le trou du souffleur produit dans ce cadre un effet plutôt plaisant. Il y a place pour douze cents personnes environ et dernièrement on y a donné « Siegfried » avec Litvinne et Albers dans les rôles de Brunehilde et du Dieu voyageur. On s'est écrasé, me dit-on. Du monde était même venu de Bordeaux. J'aurais bien voulu entendre cela, car Wagner lui-même n'aurait jamais rêvé pareille exécution pour ses œuvres.

Au cours de diverses excursions à la Cascade de Cérisey, au pont d'Espagne et même à Gavarnie, j'ai rencontré des légions de pélerins de Lourdes. La grotte fête cette année son cinquantenaire et jamais il n'y a eu foule pareille. J'ai eu la curiosité de pousser jusque là et j'ai vu payer soixante-dix francs pour une chambre. On a installé à l'occasion du cinquantenaire un cinéma, un panorama et une sorte de musée Grévin assez rudimentaire, le tout dans le même local et se rapportant en grande partie à l'histoire de Bernadette. A la gare le désordre est invraisemblable. Les trains ordinaires ne partent plus qu'avec de grands retards et la poste subit des perturbations dans toute la contrée. Certes, il ne faut pas empêcher les malades convaincus d'aller à Lourdes, mais n'y a-t-il pas moyen d'organiser cela un peu mieux ? Pourquoi faire affluer à Lourdes tous les grands pélerinages à la même époque et y occasionner ainsi un désordre formidable ? J'ai assisté à l'arrivée d'un des trains nationaux. C'était l'après-midi. On ne se figure pas ce que c'est, surtout par une chaleur accablante. Les malades, malgré tous les soins imaginables, sont à bout. Et puis il y a le danger : dernièrement, à Pau, quelques wagons de pélerins ont failli être précipités dans le Gave. En espaçant mieux les convois, on éviterait ces cohues insensées.

* * *

Mais j'ai hâte d'en revenir aux spectacles de la nature. Je me suis rendu à Barèges par Luz, où j'ai vu une vieille et curieuse église fortifiée. Jadis, dans la contrée, on s'en servait pour se défendre contre les incursions des Sarrasins, et je vous assure qu'une église à mâchicoulis et entourée d'un chemin de ronde percé de meurtrières ne manque pas d'intérêt.

De Luz la route monte et, et Barèges, qui forme une rue étroite entre des monts dénudés au pied desquels coule le Bastan, j'ai trouvé le froid. Mon cocher Barthélémy m'avait beaucoup engagé à faire l'ascension du pic du Midi de Bigorre qui a à peu près trois mille mètres d'altitudes. M'étant assuré qu'il s'agissait d'une montagne de tout repos je louai un guide et je partis à l'aube. La matinée fut splendide et le ciel, où se profilaient les sommets, était tout bleu. A la hauteur du col du Tourmalet j'enfourchai un mulet. Cela montait dur.

— Et les avalanches d'hiver, dis-je à mon guide, il doit y en avoir ici ?

— Hélas ! oui, monsieur. L'an dernier, en février, il y en a eu une terrible. Elle a coûté la vie à ma mère. Elle arriva de ces hauteurs-ci et descendit vers Barèges. Là elle buta contre un obstacle et rebondit par-dessus le village. Elle fut arrêtée un instant par les collines qui se trouvent de l'autre côté, puis, avec le fracas du tonnerre, elle entraîna une douzaine de maisons. J'accourus, pressentant un malheur, mais ma mère était déjà étouffée par la neige et les décombres. J'eus encore le temps de sauver ma sœur. Sa tête émergeait des débris et en lui enlevant la neige de dessous la gorge, je pus empêcher l'asphyxie.

Le rude montagnard avait les larmes aux yeux. Soudain il s'élança alerte comme un chamois. Il avait aperçu une touffe de ces beaux lys bleus des Pyrénées et il s'empressa de m'en faire une gerbe.

Nous étions arrivés ainsi au petit lac à moitié glacé d'Oncet, et, après nous être réconfortés dans une cabane hospitalière, nous arrivâmes enfin au sommet, peu neigeux, à cause de sa situation isolée. Déjà de la cabane la vue m'avait ébloui. La chaîne des Pyrénées étalait à ma droite ses pics bleus à l'infini. Une fois en haut j'aperçus la plaine et, de l'observatoire qui y est établi, je pus jouir d'un panorama inoubliable. Des nuages semblables à de lointains petits flocons d'ouate blanche

couvraient la plaine immense. On pouvait cependant découvrir Bagnères de Bigorre et Tarbes, qu'on pouvait prendre pour des hameaux. Ce qui fait la majesté du paysage, c'est le contraste de la plaine et de la gigantesque masse montagneuse qui se trouve en face. Ce spectacle est écrasant.

Mais il faut descendre, et cette fois à pied, aidé de l'alpenstock. Le sentier étant trop raide, je laisse mon mulet se débrouiller tout seul. A la cabane il reprend sa tâche et la descente continue vers les cascades de Gripp par une route affreuse que les montagnards trouvent charmante. Sur les flancs des montagnes paissent de grands troupeaux de brebis noires et blanches. Ils y restent à l'abandon tout l'été. Les animaux ont des marques de couleur sur la laine, afin que le propriétaire puisse reconnaître ses bêtes. Au-dessus des troupeaux planent d'énormes vautours. Personne d'ailleurs dans ce désert. Je ne vis qu'un chasseur d'isard et son guide perchés sur un rocher. L'isard, sorte de chèvre à tête de renard, est plus délicat en civet que les meilleurs lièvres de notre Campine. Le chasseur me cria que la chasse était mauvaise et que les hauteurs se dépeuplaient. Il est vrai qu'en fait de gibier je n'ai vu que de superbes... papillons aux reflets chatoyants. Nos guides échangèrent quelques propos en patois gascon qui est d'une sonorité exceptionnelle, et, après bien des lacets à donner le vertige, je parvins aux cascades de Gripp.

Mon cocher m'y attendait et, grâce à ses deux bons pyrénéens, Patou et Bijou, il m'entraîna bientôt vers Bagnères de Bigorre à travers une vallée délicieuse. Pour le Pyrénéen, Bagnères de Bigorre est déjà dans la plaine et sa situation de ville d'eaux n'est pas réputée bonne. Je l'ai, quant à mois, trouvée parfaite. On se croirait dans le plus beau de nos paysages ardennais. De Bagnères de Bigorre à Tarbes, c'est vraiment la plaine. On suit la vallée de l'Adour.

Tarbes est paisible ; ce fut avec un réel plaisir que je visitai les jardins Massey, don d'un ancien directeur des jardins de Versailles. Son nom y est constamment écrit en fleurs devant son buste C'est une sorte de parc anglais assez étendu, où il y a des palmiers admirables et des parterres merveilleusement fleuris. Le petit musée de Tarbes s'y trouve. J'y ai remarqué un paysage de Claude Lorrain aux lointains étonnants et surtout trois portraits de Cuyp. Du balcon du musée, j'ai revu le « Pic du Midi ». Il m'est apparu tout là-bas, entre deux sapins du parc, et, ma foi, je l'ai salué comme une vieille connaissance.

A Bagnères de Luchon.

Par monts et par vaux. — La rue d'Enfer. — Histoires de chasse. — Les Monts maudits. — Le lac d'Oo. — Théâtre des Rochers.

La vallée de Luchon est des plus riantes; en y arrivant, on n'a pas, comme à Cauterets, une impression de grandiose isolement. L'altitude, d'abord, est bien moindre et le site est moins sauvage. Puis Luchon est plus étendu. Les promenades, près de la ville, surtout celles que borde la Pique, sont d'une fraîcheur délicieuse. Les environs sont très intéressants et d'autant plus accessibles que Luchon est, par rapport à la chaîne des Pyrénées, un point central. Les excursions sont donc inépuisables. Une des plus belles vallées des alentours est celle du Lys. Si elle était un peu plus ombragée, elle serait idéale. Au fond, on se trouve devant un imposant amphithéâtre de montagnes où deux cascades concourent à animer le paysage : la « cascade du Cœur » et la « cascade d'Enfer ». Cette dernière est vraiment impressionnante. Elle vient du côté des glaciers par la «rue d'Enfer», et, pour la contempler dans toute sa beauté, il faut grimper là-haut par des sentiers rocheux. Les chevaux de montagne sont doux et prudents et les touristes s'y confient assez facilement. On arrive bientôt à un endroit où les eaux se jettent avec fracas dans un précipice effrayant. C'est le « goufre d'Enfer ». Puis, plus haut, encore, près des neiges, on est obligé de mettre pied à terre pour arriver à la « rue d'Enfer ». C'est une entaille dans la roche, d'une longueur colossale, mais étroite. A l'entrée, près du gave qui en sort avec impé-

tuosité, on a de la peine à apercevoir les sommets des parois. C'est sauvage et presque dantesque : mais il règne là une fraîcheur agréable et l'on oublie volontiers l'heure dans la contemplation de ce site étrange... Il faut pourtant redescendre.

— Il y a beaucoup d'isards ici, me dit mon guide, — gaillard aussi solide que les rocs qu'il gravit. Hier encore j'en ai tiré deux. A la course ils sont très difficiles à abattre, surtout avec des chevrotines, car ils font des bonds de deux mètres au moins.

— Vous devez aussi voir des sangliers?

— Oui, Monsieur, mais en hiver seulement. En hiver je chasse tout le temps avec mes camarades. C'est tout ce que nous pouvons faire dans la contrée. C'est d'ailleurs utile, car ce ne sont pas seulement les sangliers qui sont à craindre pendant la mauvaise saison, ce sont les ours.

— Vraiment, il y a des ours ici ?

— Mais oui. Leur taille est plus grande qu'on ne se l'imagine généralement pour les Pyrénées. A présent, ils sont là-haut dans les glaces, mais plus tard ils descendront et attaqueront nos villages. J'en ai tué plusieurs déjà, mais j'ai failli y laisser ma vie. Un peu plus bas ici, près du gouffre, mes camarades et moi nous en avions cerné un. Il fut abattu après plusieurs coups de feu. Je courus à lui, le croyant mort, mais il se redressa et je n'eus que le temps de me retirer, car il m'envoya un furieux coup de patte. Heureusement j'avais encore une balle dans mon fusil, et, presque à bout portant, je la lui envoyai dans la gueule.

— Je vois que vous êtes un chasseur passionné...

— Oh ! certes ! Je risque ma peau chaque hiver sans trop y faire attention. Puis nous vendons les peaux de nos dangereux adversaires. Nous le vendons même assez cher et c'est tout profit pour le village.

* * *

Une autre belle excursion est celle du Lac d'Oo, par la vallée de l'Arboust. On en profite pour s'engager un instant dans la vallée d'Oueil d'où l'on jouit d'un superbe panorama de la masse granutique et neigeuse des Monts-Maudits, sur le territoire espagnol. Cette vue est cependant beaucoup plus belle du Port de Venasque. Mais cette dernière excursion est fatigante, car il faut, à partir de l'hospice du Port, faire un trajet de deux bonnes heures à cheval par des sentiers très escarpés.

La route du lac d'Oo se continue en retournant à la vallée de l'Arboust, et, aux granges d'Astau, on est à nouveau forcé d'abandonner la voiture. On monte alors par des sentiers assez praticables et les prairies qu'ils côtoient sont très fleuries. Quel dommage que les vipères y abondent ! Le lac, auquel on arrive bientôt, m'a rappelé le Kœnigsee, près de Salzbourg. Le paysage montagneux qui l'entoure est aussi sévère, mais moins majestueux cependant. Les eaux sont d'un beau vert sombre et, tout au fond, bondit une cascade dont on peut approcher en barquette. Ce n'est pas celle de Gavarnie, sans doute, mais cette masse d'eau qui se précipite d'une hauteur de deux cent soixante-treize mètres n'en impressionne pas moins. Elle se brise sur les roches en formant trois gerbes énormes et se jette ensuite dans le lac après avoir traversé en bouillonnant un lit de gros cailloux. En Suisse, on aurait depuis longtemps établi des funiculaires pour aller voir tout cela. Ici, il y a encore de l'imprévu et de la couleur locale, ce n'est pas un mal !

* * *

Point n'est besoin, toutefois, d'aller si loin de Luchon pour voir de charmants paysages. Les environs immédiats sont déjà très captivants. Ainsi, on ira au village de Montauban, en montant tranquillement le jardin de M. le curé pour en admirer les petites cascades. On ira déjeuner à la chaumière, chalet attaché, pas trop haut, au flanc de la montagne de Superbagnères. On ira enfin voir le théâtre de la nature, le théâtre des Rochers, comme on dit ici, parce qu'il est situé sur une énorme roche. Il y a des coulisses rustiques, une scène assez peu praticable et des gradins en amphithéâtre que l'on garnit de chaises. M. et Mme Sylvain sont venus y donner « Electre » et d'autres pièces encore. C'est une première tentative. A la représentation de début, les naturels du pays avaient gravi les petits coteaux environnants, ce qui leur a permis d'assister au spectacle « à l'œil », et, ce qui est pis, très bruyamment. On a dû remédier à cela, bien entendu. Puis on s'est aperçu que les sources environnantes

faisaient trop de bruits, elles aussi, et on est parvenu à les faire taire pendant le spectacle, en établissant des barrages.

Comme je quittais ce théâtre de la nature, je vis une madone en plâtre sur une colonne de maçonnerie. La présence de cette statue dans ce milieu m'intriguait et je me mis à la contempler.

— Ceci vous étonne, n'est-ce pas, Monsieur? — me dit un vieux paysan qui cheminait par là, son bâton à la main.

— En effet, je ne comprends pas bien ce voisinage.

— Ah ! Monsieur, c'est que voilà cinquante-trois ans que la Vierge nous est apparue ici. Tout le pays criait au miracle !

— Et après, elle n'est plus revenue, la bonne Vierge?

— Non, Monsieur. C'est le conseil municipal, voyez-vous qui n'a pas voulu de « notre » apparition. Sans cela, c'eut été jusqu'à la tour de Castelvieil, là-bas, que nous aurions construit nos hôtels! Tout est à Lourdes à présent... Ah ! nous avons manqué la fortune !...

Et le vieux paysan s'en va en hochant la tête et en brandissant son bâton.

Vers la Corse.

Dans le coquet port de Nice, le « Golo » appareille et bientôt il emporte vers Ajaccio quelques rares passagers. Il est sept heures. Doucement le soir tombe et les collines de la côte semblent fuir rapidement. Au loin Nice s'éclaire et le bleu de la mer s'assombrit. Par intervalles l'horizon s'illumine de lueurs d'orage. Des nuées couleur d'encre se pourchassent tandis qu'à l'Ouest des traînées de sang descendent dans la mer. Les astres commencent à briller et petit à petit leur éclat acquiert une intensité merveilleuse. La lune argente les flots. Le navire semble glisser dans du métal fondu. Enfin la nuit est tout à fait venue et le silence qui règne à bord vient ajouter son éloquence à la poésie de l'immensité.

Je ne parviens pas à m'endormir sur ma couchette, hanté par l'idée de voir le soleil se lever sur « Cyrnos » — c'est ainsi que les Grecs dénommaient la Corse. Aussi, à trois heures, je remonte sur le pont. Je n'aperçois d'abord que le capitaine, superbe loup de mer qui fume sa bouffarde sur la passerelle en faisant le quart en compagnie de son second. Du côté du continent le ciel paraît menaçant et d'opaques nuages sont suspendus sur le bateau. Devant moi, au contraire, le ciel est libre et semble prêt à s'éclairer. Bientôt, avec mes jumelles, je distingue la côte occidentale de l'île. Elle est noirâtre, dentelée, et des hauteurs grandissent dans le lointain. Voici l'archipel des « îles Sanguinaires », dont l'aube esquisse à peine les roches sauvages et rouges. De blancs villages commencent à apparaître, semblables à des nids dans la verdure sombre; puis surgit la cime neigeuse du « Monte d'Oro » dominant l'ensemble de ce majestueux paysage.

La clarté grandit et fait apercevoir quantité de petits golfes, fjords charmants qui découpent la côte. Le jour croît toujours et bientôt le soleil, qui semble sortir de la mer de Toscane, derrière l'île, se montre au sein de nuages dont il fait comme un étincelant bouquet d'argent.

La Corse apparaît alors radieuse, les détails s'accentuent et une poésie intense se dégage d'un panorama inoubliable. A ce moment, le bateau double une pointe et brusquement le grand golfe d'Ajaccio se découvre avec, au fond, la ville coquettement assise dans la verdure et comme protégée par sa citadelle vétuste. Le soleil, enfin dégagé de son écran de nuages, inonde le paysage de sa triomphante clarté et de son intense chaleur. Quel spectacle! On dirait que la nature a voulu réunir dans ce golfe divin tout ce qu'elle peut donner de beauté et de fraîcheur. L'enthousiasme vous saisit, car ici tout chante : les flots de satin bleu, la ville blanche si pittoresquement étagée, le ciel rayonnant et la végétation tropicale tout émaillée de fleurs dont la brise matinale vous apporte le troublant parfum.

En Corse.

Questions de grèves. — Ajaccio et ses environs.

La grève des chemins de fer perdure ici. Une grève corse, à en juger par la haine de ce nom, ne doit pas, en effet, céder facilement. Les employés du réseau demandent surtout la création d'une caisse de retraite; mais, chose curieuse, ils réclament aussi une plus grande rapidité dans la marche des trains. Ils pourraient quant à cela avoir pour eux non seulement la population entière de l'île, qui va vers les trois cents mille habitants, mais aussi les touristes qui trouvent qu'il est excessif de devoir consacrer plus de sept heures à traverser l'île d'Ajaccio à Bastia, alors que le parcours ne dépasse pas quelque cent cinquante kilomètres. Le réseau corse a été cédé par l'Etat à une compagnie belge avec un subside tel qu'il permet la distribution d'un dividende de cinq pour cent, même en temps de grève. On voit d'ici les conséquences. En attendant, on parle de l'arrivée d'un détachement du génie pour faire le service des trains.

* * *

L'impression agréable que l'on a d'Ajaccio en arrivant par mer, le matin, au lever du jour, ne subsiste pas complètement lorsqu'on visite la ville. A côté de belles places plantées de palmiers ou de platanes et du cours Napoléon qui est bordé d'orangers, il y a des rues tortueuses présentant un désordre à la fois pittoresque et naturaliste. C'est la vie au grand air, à l'italienne; le ménage se fait à peu près sur la voie publique Les femmes, d'ailleurs, s'occupent des travaux les plus grossiers. C'est ainsi que j'ai vu deux jeunes filles, au profil énergique, qui transportaient chacune un énorme sac de charbon de bois en équilibre sur la tête, se taire des confidences à l'angle d'une ruelle. Quant à l'habitant, il est poli et affable pour l'étranger, mais avec des manières un peu hautaines.

Ce qui frappe, naturellement, ce sont les souvenirs de l' « aigle impérial ». Napoléon est toujours dieu ici. J'ai visité avec curiosité la maison de la famille Bonaparte. On y voit la chaise où Mme Laetitia Bonaparte donna le jour à l'Ogre en rentrant de l'église et la trappe par laquelle Napoléon échappa à Paoli, au cours d'une soirée que sa mère offrait aux amis de la famille. La cathédrale n'a d'autres particularités que la cuve en marbre blanc sur laquelle Napoléon fut baptisé deux ans seulement après sa naissance et une plaque portant cette déclaration faite à Sainte-Hélène que si son corps devait être banni de Paris, il désirait qu'on l'inhumât dans la cathédrale de sa ville natale.

Le Musée formé par le cardinal Fesch, dans son palais, n'est pas sans offrir quelque intérêt. Naturellement, les portraits des Bonaparte et les souvenirs impériaux y dominent. La chapelle impériale qui se trouve à côté du Musée fut fondée par Napoléon III et elle sert encore aujourd'hui de sépulture à la famille. Elle contient, entre autres, le caveau de la mère de Napoléon avec l'inscription « Mater Regum », et celui du cardinal Fesch. Comme j'avais décliné à la gardienne de la chapelle ma qualité de Belge, elle me demanda avec une vive curiosité des nouvelles du prince Victor.

— Il habite mon pays depuis longtemps et y vit fort tranquille.

— Oui, je sais. On m'a dit d'ailleurs que la Belgique était une bien belle ville... (sic). Ah ! Si pourtant il pouvait revenir ici !....

Il y a à Ajaccio un théâtre de maigre apparence : le théâtre Saint-Gabriel. On y a joué l'hiver dernier l'opéra italien. D'autres années il y a une troupe française. On alterne donc, mais l'orchestre est toujours celui de la ville et, sans rien préjuger, j'aurais bien voulu l'entendre.

* * *

En parcourant les environs de la ville, j'ai admiré une fois de plus le radieux golfe d'Ajaccio. Des hauteurs qui mènent au château Pozzo-di-Borgo, on jouit sous ce rap-

port d'échappées étonnantes. Le château, entièrement fait de pierres provenant des Tuileries incendiées, appartient à une famille patricienne qui habite Paris depuis longtemps. Il a l'air quelque peu abandonné, mais le jardin est admirable. On y voit beaucoup de spécimens de ces agaves touchants qui meurent en fleurissant. Justement deux d'entr'elles étaient en fleurs. Le château est dominé par un petit maquis s'en allant vers les sommets boisés — car le maquis (en corse « macchié »), s'il peut couvrir des espaces considérables, peut aussi être fort restreint. Il se compose surtout de cystes, de caroubiers, de lentisques, de bruyères blanches et de chênes verts formant un panachage de verdure austère. L'eau venant des sommets y séjourne et c'est ce qui explique que le Corse peut y vivre si longtemps. Si le maquis n'existait pas, il faudrait l'inventer. Cette brousse est en effet la sauvegarde de la terre végétale. C'est une réserve puissante sans laquelle la végétation luxuriante de l'île perdrait peu à peu sa splendeur. Mon cocher m'expliquait ces choses-là et bien d'autres.

— La « vendetta » s'exerce-t-elle encore? lui demandais-je.

— Oui, mais plus dans toutes les parties de l'île. Je suis de Sartène, dans le Sud, pays où elle se pratique encore de temps à autre. Mais l'étranger ne court aucun risque chez nous... Tenez, Monsieur, remarquez-vous ce gracieux petit oiseau noir au bec jaune? C'est le merle corse.

— Celui dont on fait les pâtés?

— Oui, mais à présent c'est trop tard. On ne le chasse au lacet que l'hiver. A cette époque de l'année, sa chair ne vaut plus rien.

— L'étranger peut-il chasser ici?

— Certainement. Il y a en Corse beaucoup de terres libres. Mais il faut savoir plaire à l'habitant. Il y a quelque temps, un étranger, qui a eu la mauvaise idée de se faire accompagner par un gendarme, a subi mille misères. C'est à peine s'il tira une pièce ou deux, et quelque temps après le gendarme disparut...

Le Corse ne comprend pas l'intervention d'une tierce personne ou d'un pouvoir quelconque dans un différend. Aussi le gendarme constitue-t-il presque une anomalie pour lui. Il y en a cependant beaucoup en Corse, qui est considérée comme colonie et le service y compte double. Ils parcourent l'île dans tous les sens, faisant l'office d'agents de police, état pour lequel le Corse a la plus grande aversion.

Je n'avais pu m'empêcher de manifester à la gardienne du château mon étonnement de savoir que les propriétaires ne venaient plus jamais l'occuper.

— Cela n'est pas étonnant, Monsieur, me dit-elle. Vous voyez en dessous de nous cette chapelle : c'est la tombe de la famille.

— Là-bas, dans ce massif de cèdres?

— Oui.

— On peut donc se faire enterrer où l'on veut ici?

— Pourquoi pas? Lorsque le Corse a les moyens de s'acheter un terrain de sépulture, il le choisit là où il lui plaît. Qui pourrait l'en empêcher ? Vous rencontrerez d'ailleurs des tombes dans toute l'île. Cette chapelle-ci a été profanée parce que dans le pays on estimait que la famille ne faisait pas assez de bien.... Et elle donnait tant! Les tombeaux ont été ouverts et l'on s'est servi des crânes pour jouer aux boules... Mais venez donc vous raffraîchir.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le beau golfe de Sagone qui s'étend à mes pieds je suivis la concierge chez elle, dans une chambre où une marmite noire fumait sur l'âtre. Sa fille me servit une bouteille de bon vin corse, pour laquelle elle voulut bien accepter six sous, puis elle m'offrit une sorte de tarte blanche.

— Prenez, Monsieur, c'est notre broccio (prononcez brôtche). Ce n'est pas mauvais.

Le « brôtche » est un fromage fait avec du lait de brebis, de chèvre et de vache. Il s'agit seulement de faire se cailler le mélange avec art et d'y ajouter quelques aromates en le faisant bouillir. C'est très agréable, mais tout de même un peu fade.

Je redescendis à Ajaccio, en suivant la route en corniche, pour arriver à la Pointe de la Parate, grande roche sauvage dominée par une tour gênoise. De là les îles Sanguinaires apparaissent merveilleuses, se détachant sur la nappe bleue. On dit que leur nom est dû au reflet rougeâtre des rochers, mais il est plus probable qu'il leur fût donné à cause des combats meurtriers que s'y livrèrent jadis les Corses et les Gênois.

Je restai là longtemps, contemplant l'immensité des îlots que le soleil d'or émaillait de miroirs brisés

Cauro. — Bastelica. — Le patriote Sampiero. — L'hôte. — Les gorges du Prunelli. — L'orage dans le maquis.

Cauro est déjà trop loin d'Ajaccio pour faire encore partie des environs immédiats de la ville, Aussi le paysage y est-il plus sauvage. L'air y est pur et les ombrages exquis. Il y a là plusieurs hameaux ou paroisses qu'anciennement on nommait des « pièves ». Ces hameaux sont disséminés dans la montagne tout en formant, par leur réunion, le village de Cauro.

De Cauro à Bastelica on s'avance vers le centre de la Corse en traversant de vrais maquis, épais, presque impénétrables cette fois, mais répandant toujours le délicieux parfum particulier à la Corse. Ils s'étendent sur de vastes espaces et c'est à peine si en s'avançant quelque peu à l'intérieur on y découvre des traces de sentiers. Le « bandit d'honneur » (bandite dell honore) y vit très bien grâce à l'eau fraîche et aux vivres qu'on lui apporte. Le soir parfois, dit-on, quand les gendarmes paraissent loin, il se risque à passer la nuit dans quelque hameau. Mais depuis Bellacoccia, gracié après quarante ans de maquis et mort très vieux, il y a peu de temps à Bocognano — vous voyez que le maquis conserve —, cela devient plutôt rare.

En arrivant à Bastelica on est étonné de voir apparaître un vrai monument à l'entrée du village. C'est là que naquit Sampiero qui, avec Paoli et Napoléon, constitue la grande trinité corse. Sa figure patriotique illumine l'histoire de l'île pendant une grande partie du XVIe siècle. Son courage allait jusqu'à la férocité et les Génois, pour les vaincre, durent recourir au parti peu chevaleresque de le faire assassiner. Le monument est malheureusement trop théâtral. Le héros y est représenté presque agenouillé et le bras droit dirigeant l'épée vers le ciel, comme s'il se préparait à quelque saut formidable.

Les Bastelicais sont grands et forts, mais plutôt doux. L' « hôte » qui me reçut, un beau et robuste vieillard, le fit de la façon la plus affable et sa fille me fit un déjeuner confortable; après quoi Joseph Feroloni — c'est le nom de mon hôte — vêtu de velours, coiffé d'un grand feutre et s'appuyant sur son bâton ferré, voulut me montrer Bastelica. Il me mena d'abord dans une sorte d'atelier où travaillaient quelques femmes.

— Monsieur voudrait-il acheter un « pelone » ?

— Non, répondit l'hôte, Monsieur est étranger, il désire voir seulement.

Aussitôt ce fut à qui me montrerait ce vêtement, ample tunique que les bergers portent à l'intérieur de l'île. Il est en poil de chèvre et son tissu très soigné ressemble vaguement à du gros velours. C'est à peu près imperméable et cela garantit bien du froid sur les hauteurs.

— Et voici nos châtaigneraies, me dit encore mon hôte. Voyez si elles sont belles! Chacun de nous possède quelques pièces. Tout le monde ici, d'ailleurs, possède quelque chose, ne fût-ce que quelques chèvres ou même seulement un mulet. Quand vient la récolte, vers octobre, on trace des lignes de démarcation sous les arbres et, au hasard de la brise, chacun ramasse les châtaignes qui tombent sur son terrain. On les échange alors parfois contre des chevreaux ou quelque poulain.

— La récolte doit être abondante ?

— Très abondante. Vous savez que nous en faisons d'excellent pain, surtout utile quand le blé est rare. Justement ce sera le cas cette année. Depuis trois mois nous manquons d'eau.

Quand je lui parle « vendetta », mon hôte a l'air un instant distrait, puis me reparle de ses cultures...

Pour rentrer à Ajaccio, je fis passer la voiture par Tolla et Ocanna, afin de voir les gorges du Prunelli. Elles sont plus que sauvage. Elles sont sinistres et bordées de maquis. Le Prunelli bouillonne dans la profondeur. C'est le paysage tyrolien dont on aurait à l'excès augmenté la sévérité. Ces gorges s'étendent sur un parcours immense tantôt se resserrant, tantôt s'élargissant pour faire place au maquis.

Depuis quelque temps, le ciel bleu se couvrait, assombrissant encore le paysage. Un éclair sillonna les nuées grises et bientôt la pluie se mit à tomber en abondance.

Je me dis un instant que mon hôte serait bien content pour son blé, mais la violence de l'orage et le fracas de la foudre devinrent si effrayants que je ne songeai plus qu'à me garantir de mon mieux. Le maquis, brusquement, était devenu noir. Il était balayé par les rafales. L'obscurité se fit bientôt tout à fait et ce fut non sans satisfaction que j'aperçus enfin, tout au loin dans la profondeur, Ajaccio vivement éclairé sous un ciel d'encre.

Cargèse. — Les Calanches de Piana et le golfe de Porto. — Six carabines. — Evisa. — Coucher du soleil dans le chataigneraie.

La voiture est excellente en Corse pour les excursions. Le mulet et surtout le petit cheval du pays, un peu rétif parfois, mais parfait pour grimper sur les coteaux, valent parfois mieux encore. Seulement, l'île est grande... De plus les journées ne sont pas tout à fait aussi longues que chez nous et, en présence de la grève des chemins de fer, il me fallait un moyen rapide de circulation. Je ne pouvais donc mieux faire que de songer à l'automobile. Je pus heureusement m'entendre avec M. Léon Serra, homme fort aimable et, de plus, Marseillais, ce qui ne gâte rien en voyage. Je pus d'ailleurs constater qu'en Corse les routes sont bonnes, à part quelques côtes assez rudes à monter et quelques virages un peu brusques. Bientôt je me dirigeai vers le golfe de Sagone pour visiter en premier lieu Cargèse. M. Serra ne tarda pas à me prouver que son sang-froid égalait sa prudence et qu'il savait ne pas aller vite quand il s'agissait d'admirer le paysage.

Cargèse, d'où l'on découvre le golfe de Sagone dans toute sa splendeur — la vue s'étend même jusqu'aux îles Sanguinaires —, est une ancienne colonie grecque. L'église orthodoxe et l'église catholique se font face sur deux petits promontoires, dominant ainsi ce village qui est d'une grande propreté. Le type hellénique, surtout du côté des femmes, n'est plus reconnaissable dans la population. Le mélange des races s'y est fait depuis trop longtemps. Cependant, plusieurs familles parlent encore le grec. Comme dans d'autres villages j'y ai vu de beaux types, quoiqu'en Corse, de même qu'en Italie, les hommes soient en général plus remarquables que les femmes.

De Cargaise, je me suis dirigé vers le golfe de Porto, pour voir les Calanche de Piana. On entend par calanches des trous faits dans une roche par la mer. En dessous, en dessus, au milieu, en travers, le travail des siècles finit par creuser des excavations, des tunnels, des cheminées, et, à Piana, il en est résulté un spectacle unique au monde. Ces roches, parmi lesquelles il en est de géantes, qui reposent en partie dans la mer et en partie sur la terre ferme, apparaissent comme une armée de monstres déchiquetés. Il y a là à la fois, comme nuances, du gris, du noir et du rouge écarlate. C'est curieux et grandiose. On ne se lasse pas d'admirer ce spectacle, un des plus étonnants que puissent produire les bizarreries de la nature.

Comme je me rendais au village de Porto en compagnie d'un touriste parisien que le hasard m'avait fait rencontrer, je vis tout à coup sur la route six hommes qui, en nous apercevant, se mirent à brandir leurs carabines. Etait-ce une attaque? Nullement. Arrivé près de nous, l'un des bandits nous tendit une lettre en nous disant qu'ils ne savaient pas lire et en nous priant de les instruire du contenu de la missive. Elle était écrite par le fils de l'un d'eux, qui faisait savoir à son père qu'il ne pouvait venir le voir pour le moment parce qu'il était indisposé. Une fois éclairés, les six hommes se confondirent en remercîments, et, après nous avoir salués profondément de leurs larges feutres, se déclarèrent prêts à nous aider en cas de besoin. Après quoi ils reprirent le chemin du village.

Dans l'après-midi, j'arrivais à Evisa, village situé dans un site sauvage et idyllique à la fois. Adossé à des hauteurs fantastiquement découpées, il est situé aux confins du Niolo, qui est la partie la plus pastorale de la Corse. Evisa est un des centres les plus complets qu'on puisse trouver ici au point de vue des excursions. Le confort y est relatif, mais qu'importe ! Au milieu d'un tel paysage quelques truites et un peu de « broccio » ne sont-ils pas suffisants?

Et puis, quelles châtaigneraies immenses ! Je m'y promenais depuis quelque temps quand, à une élévation du terrain, je vis dans le lointain le golfe de Porto apparaître au fond d'un col. Des nuages, formant écran, interceptaient les rayons solaires du côté de la mer et les flots m'apparurent laiteux, formant un vaste moutonnement. De mon côté, l'astre qui disparaissait derrière la montagne rosait les nuées accrochées aux flancs des hauteurs opposées et dorait les cimes des châtaigniers. Dans le silence et la paix du soir tombant, ce paysage impressionnait par sa tranquille majesté.

La forêt d'Aïtone et le pays Niolain. — La Scaladi Santa Regina. — Corte. — Le Cap corse. — Le col de Teghime. — Nonza. — Dans le maquis. — L'île d'Elbe. — La place Saint-Nicolas à Bastia.

D'Evisa une route aussi admirable que variée conduit au centre de l'île, à Corte. Tout d'abord on traverse sur un parcours d'une vingtaine de kilomètres la forêt d'Aïtone, la plus belle de la Corse. C'est surtout une forêt de sapins géants au milieu desquels l'Aïtone circule capricieusement. Le hêtre au feuillage gai et le chêne vert commencent à s'y faire rares, mais la profondeur de cette forêt et la hauteur des frondaisons contribuent à former là un ensemble admirable. C'est plus imposant que la forêt de Vizzavona et l'altitude est plus grande. Pourtant Vizzavona est une bien belle villégiature estivale, la seule possible en Corse pendant les grandes chaleurs, car il fait frais sur les hauteurs. Dans la forêt d'Aïtone on monte jusqu'à près de quinze cents mètres et la neige, à cette époque-ci de l'année, y borde encore le chemin. Chose agréable, la forêt d'Aïtone est parsemée de maisons forestières et les gardes se mettent volontiers à la disposition du touriste.

Au sortir de la forêt, on entre en plein pays Niolain. Les troupeaux qu'on y rencontre sont nombreux, et les bergers, dont beaucoup sont vêtus du « pelone », ont cet air grave et un peu triste qui est la conséquence des longues stations solitaires sur les sommets. Poursuivant ma route vers Corte, je traversai le défilé sauvage de la Scala di Santa Regina qui forme un bien grand contraste avec la forêt. Des hauteurs dénudées s'y resserrent souvent à l'excès, encaissant la rivière Golo dans d'étroites profondeurs. De graves éboulements ont parfois lieu dans ce fantastique labyrinthe au sortir duquel on retrouve avec plaisir la verdure et ses senteurs balsamiques.

* * *

Corte est la plus grande ville du centre de la Corse. C'était la capitale au temps glorieux de Paoli, dont la statue orne d'ailleurs la ville. Quoique les noms des rues ne soient pour ainsi dire indiqués nulle part encore, Corte est assez vivant. L'artère principale a même de l'allure et quelques jolies filles s'y promènent coiffées d'une manière toute moderne. On est là cependant au cœur de la Corse et la ville y est comme cachée dans d'immenses massifs montagneux.

De Corte une route facile mène assez rapidement au cap Corse dont le tour est fort intéressant à faire. Laissant à gauche St-Florent où passe le col de Teghime où l'île n'a plus qu'un demi-kilomètre de longueur environ. De là on voit la mer des deux côtés. On côtoie des falaises énormes et à un détour de la route je crus voir le village de Nonza dégringoler dans la mer. Il a l'air accroché au sommet d'un promontoire tout noir et son équilibre semble si instable qu'en l'apercevant brusquement on a la sensation d'une chute irrémédiable.

On arrive ainsi peu à peu à la pointe Nord du cap où l'on passe le col de la Serra. Là, faute d'hôtellerie le déjeuner se fit à l'ombre du maquis, en face de l'île d'Elbe qui se détachait en grisaille sur la mer.

— N'avons-nous rien à craindre ici ?

— Eh non, me dit M. Serra, surtout dans cette partie-ci de la Corse. Peut-être quelque renard craintif viendra-t-il, après notre départ, croquer les reliefs du festin.

— Et les vipères ? Peut-on au moins s'étendre ici sans danger ?

— Absolument. Il n'y a pas de vipères en Corse. Quelques couleuvres tout au plus et vers le Sud quelques rares scorpions. Mais il y a ici une certaine araignée noire des champs, pas plus grosse qu'un haricot. Elle est bien connue des travailleurs car sa piqûre passe pour mortelle.

— Rien que cela !

— Rassurez-vous. A cette époque-ci de l'année elle dort encore et elle ne se réveille qu'en juillet ou en août.

— Voilà qui me rassure complètement, car je serais marri d'emporter de cette île attachante un mauvais souvenir.

— Oui, je vous vois très enthousiaste des spectacles de la nature, mais la mentalité spéciale du Corse vous échappe. Il a une grande et belle qualité : l'hospitalité.

Elle constitue pour lui le plus sacré des devoirs ; mais il y a aussi le revers de la médaille.

— Il a des défauts .

— D'abord son idéal est de voir son île rester comme elle est. Il y a ici bien des choses à exploiter, entre autres des gisements d'antimoine. Seulement, si un groupe se formait pour cela, il rencontrerait de la part des insulaires une opposition formidable. Ils veulent rester des enfants de la nature ; mais il est absolument défendu de leur dire que ce sont des « sauvages ». Ils ne l'admettent pas.

— Mais enfin, le Corse doit le service militaire.

— Oui, et il ne demande pas mieux. Il attend avec impatience ses dix-sept ans pour s'engager. Après avoir passé quinze ans sous les drapeaux, il devient fonctionnaire « de droit », puis à peine arrivé à la force de l'âge il n'a rien de plus pressé que de revenir le plus vite possible dans ses montagnes que rien ne peut lui faire oublier.

— Cependant le Corse est citoyen français et comme tel obligé à bien des choses.

— Il ne se considère pas comme citoyen français. Il considère plutôt que son île est annexée à la France et pour lui la Corse est conséquemment une colonie française Il ne paye que la moitié des impôts. De plus, il n'y a pas ici de régie et partant pas de bureaux de tabac. Voilà pourquoi on passe par la douane lorsque l'on rentre de Corse en France.

— Tout cela est assez avantageux.

— Et encore le Corse n'est pas content. Il déteste l'effort qui ne donne pas de résultat immédiat et, en général, l'orgueil aidant, il est difficilement maniable. Quant à son aversion à servir autrui, elle est presque invincible.

... Mais il fallait se remettre en route pour gagner Bastia avant la soirée en redescendant le versant oriental du cap, bien différent de l'autre.

Ici, les petites maisons de campagne, les jardins abondent. C'est ainsi que j'ai vu de coquettes villas à Pietranera. Les Cap-Corsins sont les plus actifs des habitants de l'île. Ils ne sont pas casaniers et vont parfois faire ailleurs une fortune relative. Le petit cottage est alors leur idéal. Mais les habitants du centre réprouvent ces mœurs et, à cause de cela, considèrent les Cap-Corsins comme des étrangers !

Mais voici Bastia. Au détour de la route la ville apparaît comme une immense et haute façade sur la mer. En entrant dans la ville, je vois des navires dans le port, des maisons de commerce ; et un instant cette vie commerciale me paraît étrange et nouvelle. L'animation est d'ailleurs assez grande à Bastia et sa vaste place Saint-Nicolas, dominée par une grande statue de Napoléon, est une véritable terrasse sur la mer de Toscane. Elle est richement plantée de plantanes et de palmiers. Vers le soir elle est le rendez-vous de l'élégance tout italienne de cette petite métropole commerciale de la Corse.

La grand'route. — Aleria. — Curieux souvenir romain. — A Bonifacio. — Sartène. — A propos des Voceri. — Deux croix de pierre. — Propriano. — Adieu Cyrnos !

De Bastia à Bonifacio, c'est la grand'route dans la plaine C'est ce qu'on peut appeler un beau bout de ruban ; car il y a là cent quatre-vingts kilomètres à franchir. C'est de cette route que l'on peut le mieux se rendre compte de la chaine centrale de la Corse et c'est de là que les cimes neigeuses du Rotendo et du Monte d'Oro s'admirent peut-être le mieux Seulement on passe par la plaine d'Aléria, qui en été est si malsaine que même les habitants la fuient pour se retirer dans la montagne. C'est la partie la plus giboyeuse de la Corse. On y trouve du nombreux gibier d'eau, des sangliers, des cerfs et vers les cimes il y a encore quelques mouflons. L'état marécageux du pays ne m'a pas empêché d'aller voir aux environs d'Aléria l'étang de Diana, près de la mer, et d'y visiter la curieuse petite « île des pêcheurs ». On la dirait faite exclusivement d'écailles d'huîtres. Oà prétend qu'Aléria, qui, du temps des Romains, était la capitale de la Corse, envoyait à Rome des huîtres qui, avant leur expédition, subissaient une préparation préalable. On les salait. L'île des pêcheurs aurait été formée par les écailles des nombreux mollusques qui s'en allaient ainsi rehausser l'éclat des festins dans la capitale du monde. J'ai considéré que c'étaient là de « vieilles pierres » bien suggestives. Si le colosse romain s'est écroulé, on peut dire qu'il en reste encore de-ci de-là... quelques écailles.

Au fur et à mesure que l'on se rapproche de Bonifacio, le terrain devient calcaire et les routes se font toutes blanches. Bientôt la ville apparaît, bâti sur des blocs de granit. Elle forme un éperon dans la mer comme si la Corse se terminait au Sud par une formidable cédille. Bonifacio constitue ainsi un véritable balcon calcaire sur la Méditerranée, tandis que son port, au bas du rocher, est tout à fait intérieur. On aperçoit de là la Sardaigne et l'on a devant soit l'un des passages les plus dangereux pour les navires : les Bouches de Bonifacio. La mer a creusé sous les murailles rocheuses de la ville des calanches, formant des grottes, que l'on va visiter par un temps calme. La plus grande, la « grotte de Saragonato », est une vraie caverne d'azur. L'eau y forme un éblouissant tapis bleu et les parois calcaires semblent faites d'or clair. Des pigeons peuplent ce séjour féerique et de plus une ouverture dans la partie supérieure de la grotte dessine presque exactement le contour de la Corse. L'île en miniature azurée apparaît ainsi dans la hauteur aux yeux du touriste charmé.

Bonifacio est la ville la plus bizarre que je connaisse. Vers le soir, le retour de presque tous les habitants, qui rentrent de leurs cultures à dos d'âne, est typique. Il se fait ainsi qu'il y a à Bonifacio à peu près autant d'ânes que de gens. Mais les ruelles y sont si étroites et leur malpropreté telle qu'on préfère aller visiter la citadelle où la chaleur est accablante. Il n'y a qu'un hôtel. On y trouve à peu près bon souper, mais je n'ai pas osé essayer le gîte et j'ai ce soir-là mis en pratique les vers du « Passant » :

Cette nuit je te prends pour gîte, ô belle étoile,
Auberge du bon Dieu, qui fait toujours crédit...

La nuit fut d'ailleurs douce et le firmament constellé de mille étoiles.

Les habitants de Bonifacio se disent Génois. Ils parlent d'ailleurs le patois de Gênes et les Corses, de même qu'ils le font pour les Cap-Corsins, les considèrent comme étrangers.

* * *

En venant de Bonifacio, la jolie petite ville de Sartène vous fait la surprise d'apparaître tout à coup en amphithéâtre dans la montagne, au milieu d'un site plein de fraîcheur, et montrant ses ruelles montantes unies entre elles par des escaliers. Comme j'arrivais, je vis un rassemblement recueilli dans la rue principale. Je me précipite, croyant assister à un « vocero » (prononcez vôtchro). Nulle part plus qu'en Corse, l'inéluctable destinée humaine ne donne lieu à des lamentations plus désespérées. Ce sont des chants funèbres, entremêlés de cris rauques, clamés par des « vocératrices », et l'on permet à l'étranger d'assister à ces macabres cérémonies. Mais la morte, une femme d'une quarantaine d'années, venait d'être enterrée à visage découvert ; c'est l'usage ici. Devant la mortuaire on saluait la famille rangée : c'est par là qu'on termine en Corse. Les hommes avaient l'air sombre, mais résigné. Derrière l'habitation, des femmes consternées se retiraient et par une fenêtre entr'ouverte, des lamentations, qui semblaient à leur déclin, m'arrivaient. De temps à autre une brève imprécation semblait encore s'élever, puis insensiblement tout s'apaisa.

— Ah ! monsieur, si vous étiez venu hier soir, me dit quelqu'un dans la foule, vous n'auriez pas dormi cette nuit ! Tout le village a été secoué, les vocératrices se sont arraché les cheveux. Mais c'est fini à présent. Elle est morte hier, la brave femme, et vous savez que chez nous on enterre dans les vingt-quatre heures.

Un peu ému par cette fin de funérailles, je m'en fus me promener dans les environs, accompagné d'un guide complaisant. Après avoir dépassé la grande croix de bois — en Corse, tous les villages s'annoncent au loin par une croix — j'aperçus, bordant la route, deux autres petites croix de pierre blanche. Je voulus savoir à quoi elles se rapportaient.

— Mais, monsieur, fut la réponse, c'est là que furent tués, il y a quelques années, deux gendarmes. Quelqu'un tenait ici le maquis. Il avait prévenu qu'il ne fallait pas le déranger. Cela n'a pas empêché ces gendarmes de venir. Et puis, que voulez-vous ? Ils ont voulu se mêler de ce qui ne les regardait pas ..

Je m'approchai des croix et j'y lus trois mots : Victimes du devoir...... Quelques heures après je descendais des hauteurs, vers Propriano, le charmant petit port de Sartène, sur le golfe de Valinco. Non sans regret j'y vis amarré le petit paquebot de la Compagnie Fraissinet qui devait me ramener en France.

. . . .

Adieu ! île parfumée ; âpre et douce à la fois ; patrie de Colomba. Le touriste ne saurait oublier les blancs villages, tes maquis austères et tes cimes neigeuses, qui, si fièrement, s'élèvent au-dessus de la couche d'azur. Adieu, Cyrnos !

Piémont — Dauphiné — Savoie.

Il est assez malaisé, pour le moment, de se rendre rapidement de Nice à Turin. La voie ferrée ne peut se rejoindre qu'à Vievola. En remontant la vallée de la Royal qui commence à Vintimille, on peut à peu près se rendre compte de ce qui reste à faire sous ce rapport. Cette vallée de la Roya, qui serpente le long des frontières et pénètre tantôt en France et tantôt revient sur le sol italien, n'est pas des plus belles. Elle est presque tout entière exposée au soleil. Seule, la gorge de Gandaréna y est vraiment belle et l'on y trouve quelque fraîcheur. Un peu partout, le long de la route, des ouvriers font sauter à la dynamite des quartiers de roche, mais il faudra certes encore deux ans avant que, de ce côté du moins, Turin soit directement relié à la Méditerranée. On rencontre par là de curieux villages, notamment Saorge, dont les maisons jaunies sont entassées sur une colline escarpée, et Tende, où naquit la fameuse Béatrice, dans un château dont on aperçoit encore quelques restes informes.

A Vievola, on est heureux de retrouver la voie ferrée. Elle conduit à Coni par une route admirable, tant au point de vue des travaux d'art que des paysages. Il y a là de longs tunnels au sortir desquels on a des échappées magiques sur les Alpes maritimes d'un côté et les Alpes liguriennes de l'autre. De Coni on gagne rapidement Turin, après une journée fatigante. La vallée de la Roya n'est en somme pas recommandable au touriste et ce n'est que lorsque la voie ferrée rejoindra directement Nice que ce trajet offrira vraiment quelque avantage aux habitués de la Côte d'Azur.

Turin, grande ville trop régulière, aux rues interminables bordées d'arcades, a une colonie allemande considérable. Elle n'est pas des plus curieuses au point de vue artistique, à part quelques belles sculptures d'églises. Son musée (Pinacoteca) est intéressant par les œuvres de la vieille école du Piémont, avant qu'elle fut absorbée par la grande école lombarde. Il y a là des peintures remarquables d'artistes dont les noms ne sont guère connus ; mais ce qu'il y a en somme de vraiment attrayant dans ce musée italien, c'est l'école hollandaise, qui y est fort bien représentée.

* * *

La route du Mont-Cenis, surtout la vallée de la Doire Ripaire, est agréable à traverser ; mais elle n'offre pas le pittoresque de celle du St-Gothard. Elle mène au Dauphiné, un des pays les plus captivants que nous connaissons. Grenoble est une ville fort agréable. C'est l'Inspruck français. Elle est située sur l'Isère et le Drac et des hauteurs environnantes elle apparaît toute proprette et gracieusement assise dans la vallée. Son plus beau monument est le palais de justice ; l'ancien château des Dauphins. C'est une belle construction Renaissance dont quelques salles ont de très artistiques boiseries.

Nous n'avons pu nous former une idée exacte du musée de Grenoble. Précisément la société les « Amis des Arts » y avait son exposition quinquennale, peu remarquable d'ailleurs, et les toiles du musée étaient presque toutes cachées. Il est pour le moins curieux qu'une ville de l'importance de Grenoble ne puisse offrir à une société d'art un local convenable pour ses expositions. Les touristes, qui, très nombreux, visitent le Dauphiné, ont d'ailleurs à plusieurs reprises déjà, mais en vain, réclamé contre cet état de choses.

Les environs de Grenoble sont attrayants, Uriage est enchanteur. Ce sont de tranquilles prairies au milieu des hauteurs, avec des promenades exquises dominées par un château médiéval. Les gorges du Furon, à Sassenage, sont curieuses, mais difficiles à visiter. Les « cuves » par lesquelles passe ce ruisseau en traversant l'intérieur d'une montagne sont reliées entre elles par des espèces de cheminées qui ne

sont pas commodes à franchir et qui font de cette visite une expéditlon peu agréable et pas toujours sans danger. Une des plus belles excursions à faire de Grenoble est celle de la Grande Chartreuse. Le grand couvent, austère et abandonné, avec ses murs froids et ses cellules impressionnantes, est situé à une grande hauteur, au milieu d'un site magnifique. Il y a là un constraste étonnant. Ce paysage rayonnant de verdure s'appelle le « Désert », parce qu'on n'y trouve pas une habitation à plusieurs kilomètres à la ronde. Tous ces paysages du Dauphiné, neigeux et verdoyants, sont d'ailleurs merveilleux. C'est une des régions les plus attrayantes de la France.

* * *

La saison s'ébauchait à Aix-les-Bains lorsque nous y avons passé. Les deux Casinos, le Cercle et la Villa des Fleurs, s'apprêtent à fusionner après une longue concurrence. Ces deux établissements se touchent et il n'y aura qu'une muraille à abattre. Ce sera chose faite l'année prochaine et l'on ne verra plus alors le Cercle annoncer un brillant feu d'artifice le jour où un chanteur en renom viendra se faire entendre à la Villa des fleurs. Le bruit des fusées était destiné à couvrir le chant du virtuose, et ce sont là plaisirs de villes d'eaux.

Aix a un petit musée composé de vieilles pierres, d'armes anciennes et de tableaux indéchiffrables. Le concierge vous fait voir tout cela, comme s'il s'agissait de montrer des Raphaël et des Velasquez :

— Tenez, Monsieur, voici qui est intéressant. C'est le projet du monument qu'on a voulu élever ici à Lamartine. Il est représenté dans l'attitude de méditation.

— L'artiste l'aura peut-être supposé composant son « Lac », car il est entouré de flots tumultueux.

— Probablement ; et vous voyez l'inscription : A Lamartine, sa Patrie poétique.

— Pourquoi le monument n'a-t-il pas été élevé ?

— Projet non réalisé, comme on en voit tant. Ce que les touristes ignorent généralement, c'est que là-bas, en face de nous, à la pension Chabert, se trouve la chambre qu'occupa le poète...

Nous nous y rendîmes. La chambre toute simple était occupée par un touriste. Seul un portrait pouvait faire supposer qu'un des grands poètes de la France y avait vécu. De la fenêtre nous avons aperçu le lac du Bourget, s'étendant au loin, très agité comme à l'ordinaire. Il est d'un bleu méditerranéen. C'est un lac dangereux à traverser en barquette et chaque année il y arrive de graves accidents. Le lac d'Annecy, qui se trouve dans le voisinage, n'a rien de cette âpreté. Il est, au contraire, d'une douceur idyllique, mais assez peu fréquenté. Le courant mondain l'a plutôt épargné.

C'est sur les bords du Bourget que s'élève l'abbaye d'Hautecombe. C'est le Saint-Denis italien. Lorsque, sous Napoléon III, la Savoie passa à la France, à la suite de la guerre d'Italie, il fut entendu que cette abbaye, qui renferme les tombeaux des ducs de Savoie, continuerait à appartenir à la maison d'Italie. Actuellement le roi y paie ses impôts comme tout citoyen français mais la loi de séparation n'a pu y être appliquée. Les religieux sont français et ce sont eux qui montrent les tombeaux. L'intérieur de l'abbaye est d'un style gothique flamboyant à l'excès. Cela confine au baroque. Il y a là de nombreuses sculptures. Trop peut-être, car elles produisent dans la chapelle un véritable tassement Deux d'entre elles surtout sont remarquables : le groupe de « Marie Christine protégeant les Arts » et un « Piéta », admirable d'impression.

L'abbaye d'Hautecombe est située dans un site pittoresque qui est cependant loin de valoir la majesté du paysage qui encadre la Grande-Chartreuse de Grenoble. La richesse de l'abbaye impressionne moins que l'austérité du célèbre cloître abandonné.

Choses de Normandie. — Dreux. — La Chapelle royale. — Granville. — Avranches. — Autour de Mont St-Michel.

L'automne semble décidément devenir la saison exquise pour les touristes. Le ciel se fait plus clément, dirait-on, à l'approche de l'hiver. J'en ai profité pour aller vers la Normandie et je viens de visiter à Dreux la Chapelle royale d'Orléans

Quoique réunissant tous les styles, elle est bien élégante. Elle se dresse, gracieuse, au point culminant d'un beau parc qui domine la contrée et, de loin, elle captive le regard. Le tout est propriété privée et on visite sous la conduite d'un gardien au service de la famille d'Orléans. Les monuments sont beaux mais forment un peu trop exposition. Il y a là, parmi bien d'autres, la tombe du duc d'Aumale, qui fit cadeau à l'Institut du prestigieux domaine de Chantilly ; et celle de sa femme. Je remarque aussi la tombe de la duchesse d'Alençon qui mourut à Paris, dans la catastrophe du bazar de la Charité, dont l'horrible souvenir est perpétué rue Jean Goujon par une intéressante chapelle commémorative que l'on ne visite pas assez. Un des plus beaux mausolées est celui du jeune duc de Penthièvre, dû au ciseau de Pradier. Il y a là un beau travail d'art élégant et fin. Tous ces monuments sont dominés par celui de Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Mais le roi, présenté debout, en grandeur naturelle, et la reine agenouillée près de lui ne m'ont pas paru former un groupe bien artistique. D'ailleurs ce ne sont pas les sculptures qui constituent la grande attraction de la chapelle ; ce sont les vitraux. Ils comptent parmi les plus beaux qu'il m'ait été donné de voir et tous sortent de la manufacture de Sèvres. D'un coloris superbe, ils ont des effets de lumière étonnants. Il y en a trois dans la crypte qui sont vraiment merveilleux, surtout celui où un ange montre aux saintes femmes la route suivie par le Christ ressuscité. Celui représentant le baiser de Judas est fendu, mais grâce à l'épaisseur du vitrail, qui est de deux centimètres, on ne s'en aperçoit heureusement pas.

Dreux a des environs dignes d'une grande ville. Sa forêt giboyeuse offre de beaux points de vue ; mais les bords ravissants de l'Eure sont plus attrayants encore et constituent en ce moment le plus adorable paysage automnal qu'on puisse rêver.

A Granville j'ai trouvé le calme au bord de la mer. Ah ! ce n'est pas Ostende et l'on n'y applaudit pas Frieda Hempel. On y fait de la musique tout de même, car il y a un petit Casino où j'ai entendu un quart de violon et un demi-violoncelle. Cela repose et permet au moins de s'apercevoir que l'Océan est là avec ses vagues berceuses et sa poésie de l'immensité.

* * *

La grande attraction de la côte normande est le Mont St-Michel. C'est, comme on le sait, une abbaye perchée sur un rocher granitique et qui est séparée de la terre ferme à marée haute. On en a une vue étonnante d'Avranches, vieille petite ville agréable perchée sur une hauteur dans un nid de verdure. Elle a une place où sa cathédrale s'écroula il y a un bon siècle. Il n'en reste qu'une petite colonne brisée qui montre l'endroit où s'est passé un curieux fait historique. Henri II d'Angleterre, après avoir trahi lâchement son ami Thomas Becket et l'avoir fait assassiner, est venu jusque-là s'agenouiller devant la cathédrale aux fins d'obtenir un pardon que le Pape lui envoyait... C'est précisément de cette plate-forme qu'on aperçoit, par delà la luxuriante vallée de la Sée, toute rutilante de pommiers chargés de fruits, le Mont St-Michel qui, fièrement, semble sortir de la mer. Pour s'y rendre de là, par le village de Genest, il faut traverser les sables de la baie et cela fait une petite expédition assez pittoresque. On s'installe dans une petite carriole et devant le cheval, un guide-pêcheur, armé d'un trident, sonde de temps en temps le sol, pour éviter l'enlisement; car pour corser l'excursion on raconte que de loin en loin des accidents se produisent. On traverse ainsi de petits courants après quoi le guide s'installe à côté du cocher :

— Le plus fort est fait a présent, voyez-vous Monsieur, le reste n'est plus rien.

— Il y a donc du danger par ici ?

— Aucun, mais il y a toujours des imprudents qui s'aventurent seuls lorsque le flot s'est à peine retiré. Là-bas du côté du rocher de la Tombelaine il y a des endroits dangereux où il est mauvais de s'aventurer sans guide.

— On m'a raconté une histoire sur cet îlot.

— Oui. Il n'est plus habité aujourd'hui, mais il y a une vingtaine d'années il l'était par un pêcheur original qui y avait construit une hutte. Il y vivait de sa pêche qu'il allait porter au Mont et il guidait les touristes. Un jour qu'il revenait des rochers de Cancale, que vous apercevez tout là-bas, dans la mer ; il fut surpris par le flot. Obligé de revenir à la nage, il mourut de congestion en sortant de l'eau ; mais il ne s'enlisa pas, comme on le prétend. Seulement la légende a pris corps et on vient même de publier un roman sur cette histoire. Ce qui est vrai, c'est que le sculpteur Capellani, fasciné par une mort aussi affreuse, voulut en faire le simulacre. Il s'enlisa

pour « la forme » et se fit photographier dans cette position critique Le malheureux faillit y rester, mais il « se sculpta » à la suite de son aventure et vous verrez son œuvre au musée du Mont.

A mesure que l'on s'approche, on se rend compte de l'importance de l'abbaye. C'est un monument admirable, d'un gothique superbe, que domine un clocheton pointu surmonté d'un Saint-Michel. Au-dessous s'est formé un village de deux cents habitants qui a son maire et son Conseil municipal. L'intérieur de l'abbaye est captivant à visiter. Partout le décor est grandiose et la crypte a des piliers cyclopéens. Dans le haut on aperçoit un escalier extérieur, appelé « la dentelle ». On ne le monte plus à cause des touristes qui, armés de petits marteaux, s'en appropriaient les plus fines dentelures. Mais on se promène longuement dans l'église que le gouvernement fait restaurer en ce moment pour lui rendre les proportions que de nombreux incendies lui ont fait perdre. Il n'y a plus là, d'ailleurs, de bénédictions depuis la révolution et on n'y emprisonne plus personne, car le Mont St-Michel fut prison d'Etat.

L'aile la plus importante de l'abbaye est la « Merveille », qui a trois étages, où se remarque des salles absolument artistiques : le réfectoire est curieusement éclairé. Ses fenêtres sont en retrait et on ne les aperçoit qu'au fur et à mesure qu'on s'avance. La salle des chevaliers a des piliers aussi élégants que majestueux. Mais la plus belle partie de la « Merveille » est le cloître du XIIIe siècle avec ses quelque deux cents colonnettes de granit rose et les exquises sculptures des chapiteaux. Tout cela est presque intact et d'une poésie archaïque intense. Ce cloître, le plus beau que j'aie rencontré, est le bijou de cette construction gigantesque, véritable œuvre de bénédictins, construite peu à peu, au moyen de matériaux pris aux îles Chansey, devant Granville. Plusieurs fois des peintres-décorateurs vinrent s'y inspirer pour des décors de théâtre et c'est une des parties de l'abbaye qui inspira le décor primitif du troisième acte de « Robert le Diable ».

En redescendant je vis la mer arriver avec fureur. Rapidement le Mont fut entouré par les flots et malheur à celui qui se laisserait surprendre. C'était le moment rêvé pour faire le tour de l' « île ». Précisément un soleil de sang disparaissait au loin empourprant les flots et l'horizon. Le soir tombant faisait remarquablement ressortir le monument dont la barquette faisait lentement le tour : Voici l'antique et humble petite chapelle St-Aubert, fondateur de l'abbaye, à côter de laquelle se détache un bouquet de peupliers, dernier vestige de la forêt de Cissy, qui jadis reliait l'île de Jersey à la terre ferme. A un tournant les détails de l'abside se dessinent merveilleusement, puis, peu à peu, l'étonnante construction, véritable triomphe du gothique, disparaît dans les ténèbres.

Jersey. — Fermes et manoirs. — Vieux temples. — Grottes et falaises.

La capitale de l'île de Jersey est une petite ville agréable au bord de la mer. Elle a quelques jolies places et des rues proprettes. On peut voir dans la Kingstreet des magasins très élégants et il y a même un théâtre où j'ai vu jouer un drame anglais très noir mais parsemé de naïvetés déconcertantes. Vers la campagne, St-Hélier se compose d'une quantité de petits cottages verdoyants et tranquilles ; puis c'est la grand'route qui à Jersey offre un charme tout particulier. On s'est efforcé de la border d'arbres formant berceau et c'est sous ces frais ombrages que l'on peut parcourir l'île presque tout entière. Elle est d'ailleurs assez grande, car elle a à peu près cinquante-deux kilomètres de tour. Elle avait jadis pour capitale St-Aubin, qui se trouve non loin de St-Hélier, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une petite bourgade paisible.

Jersey produit des fruits splendides. Jamais je n'ai vu de plus beaux raisins et les tomates sont superbes. Les serres de St-Pierre, où l'on se rend par une vallée idyllique, offrent au visiteur émerveillé des grappes dignes du pays de Chanaan et nulle part, je pense, elles ne sont plus sucrées. C'est que les îles normandes se ressentent fortement du gulfstream et qu'en été la chaleur y est parfois excessive. Les fermes sont nombreuses et riches, car la terre donne ici deux récoltes par an. La verdure est d'une exquise fraîcheur et souvent de beaux bouquets de chênes et de peupliers cachent quelque vieux manoir féodal tel que ceux de St-Ouen et de Samaré.

On rencontre aussi quelques vieux temples. L'église de St-Laurens, une des douze paroisses de l'île, est très ancienne et abrite de vieux drapeaux normands. La cha-

pelle de St-Brelade, avec ses beaux piliers gothiques, est plus vieille encore. Elle est flanquée d'une chapelle qu'on dit remonter au VIIIme siècle. Elle avait, paraît-il, de belles fresques dont on n'aperçoit plus les traces qu'en renvoyant sur ses murs vétustes les rayons du soleil au moyen de miroirs. J'ai vu aussi près de la baie de Portelet la maison qu'occupa pendant peu de temps le général Boulanger. Elle a de beaux jardins.

Les hautes falaises de la côte offrent quelques curieux spectacles. Les grottes de Piémont sont intéressantes. On ne peut pénétrer dans l'une d'elles qu'en y entrant à califourchon sur le dos des pêcheurs et il n'est pas précisément commode de pénétrer dans le Trou du Diable (Devil's Hole). Mais on a de là sur la mer des échappées chatoyantes. Elle apparaît tout au loin, dans les interstices des roches, comme une énorme émeraude mouvante. De loin en loin sur la côte, se voient de vieilles tours. On en compte une trentaine autour de l'île. On les construisit hâtivement pour la défense de l'île lorsque Napoléon Ier médita à Boulogne l'invasion de l'Angleterre. Aujourd'hui elles sont louées pour quelques shellings à des pêcheurs.

Du côté de la baie de Bouley, un peu à l'intérieur des terres, se dresse une tour bien plus ancienne que les autres : la Tour du Prince.

— On voit bien, dis-je au gardien, que celle-ci est plus vieille que celles de la côte.

— Je crois bien, monsieur, elle remonte à l'époque du seigneur de Coutances, dont vous pouvez voir de loin, à l'aide de vos jumelles, la cathédrale sur la côte de France. Son histoire est curieuse. Jersey était normand à cette époque-là. Le seigneur de Coutances était venu se promener par ici avec son domestique. Ce dernier qui aimait la femme de son seigneur...

— Un Ruy Blas de jadis.

— Je ne sais pas, Monsieur ; mais il tua son seigneur ici à cette place et il épousa sa femme. Mais tout se découvrit. On exécuta le coupable à Coutances et la veuve désabusée fit élever cette tour afin de pouvoir toujours apercevoir de la côte l'endroit où se passa le crime

— Il n'y a que cette légende-là ?

— On dit aussi que Charles II, fuyant l'Angleterre à la suite du meurtre de son père, se réfugia ici quelque temps avant de passer en France

— La vue est superbe d'ici

— Oui, nous sommes en face de la baie de Bouley et ces rochers crayeux que vous voyez dans la mer se nomment les Ecréaux. Ils ont été habités, il y a une trentaine d'années, par un pêcheur original qui ne voulait pas les quitter. Pour qu'on ne l'y dérangeât plus, il envoya à la reine Victoria un panier qu'il confectionna habilement en y ajoutant de fins coquillages. La reine touchée lui accorda le droit de séjour dans ces rochers et le nomma par surcroît « Roi des Ecréaux »... Ecoutez, Monsieur, voilà le canon qui tonne. Notre gouverneur quitte la colonie — car nous sommes colonie anglaise. Il se rend en Angleterre.

— C'est un lord anglais ?

— Non, c'est un général commandant des troupes de l'île, huit cents hommes environ.

— Porte-t-on encore de vieux costumes ici ?

— Non, depuis longtemps on n'en porte plus. Vous ne trouverez de particulier ici que les chapeaux de femmes.

— Ah ! oui, ces grands bonnets moitié chapeaux Miss Helyett et moitié chapeaux bébé, tantôt noirs et tantôt roses, au fond desquels les Jersiaises ont l'air de se cacher.

— C'est cela.

— Et l'industrie ?...

— Voici devant vous une briquetorie. C'est le seul établissement industriel de l'île, qui est avant tout pastorale.

— Il paraît qu'on peut rencontrer ici quelque végétation tropicale.

— Dans les jardins privés, cela arrive quelquefois. Tenez, vous verrez cela près d'ici, dans la propriété de Mme Fletchir...

Je vis là, en effet, de magnifiques jardins plantés en amphithéâtre et d'où la baie de Rozel se découvre merveilleusement. Il y avait quelques orangers, des magnoliers, des aloës, un vrai petit nid méridional que l'on conserve à force de soins.

De ces hauteurs on a sur l'île et sur ses baies d'admirables vues, mais il y a dans l'île deux panoramas qui m'ont semblé particulièrement captivants. D'abord celui que l'on aperçoit du phare de la Corbière, pointe sud-ouest de l'île. L'enchevêtrement

de rochers de granit rouge par lequel on y monte apparaît tel un chaos sauvage et fantastique et de là les jardins de l'île se découvrent à perte de vue. Derrière les rochers, on descend dans des cavernes dont la plus grande est nommée la Cave des Pirates. Le coloris des roches y est merveilleux et il y a là un décor digne de tenter un peintre. De gros crochets dans les parois servaient, dit-on, aux pirates pour y accrocher leurs lampes; et ils ne paraissent pas du tout y avoir été enfoncés pour le forme.

Il y a enfin le panorama du château du Mont-Orgueil, qui près de la petite ville de Gouray forme la pointe sud-est. Ici l'histoire se mêle au décor. Ce burg, si fièrement dénommé, semble s'élancer des hauteurs de la roche pour défier l'Océan. On croit que primitivement les Romains bâtirent là un camp et que plus tard les Normands y élevèrent le château dont les ruines étonnent encore aujourd'hui L'histoire en est obscure et dans le pays on raconte à son sujet des légendes sans fin. Mais il y a là une vision captivante de l'époque féodale et ceux qui habitèrent le château ont certes joué un rôle dans la conquête de l'Angleterre par les Normands, qui constitue un des chapitres les plus importants de l'histoire du monde.

Guernesey. — La maison de Victor Hugo. — Les serres à roulettes. — L'or de la mer. — L'île de Sark et son curieux port. — Vue d'ensemble sur l'archipel normand.

En abordant à l'île de Guernesey on a sur la ville de Saint-Pierre-Port une vue charmante. Bâtie en amphithéâtre, cette petite capitale a meilleur air que Saint-Hélier. Ses quelques monuments et ses églises se détachent bien sur l'ensemble. Le lendemain de mon arrivée étant un dimanche, j'ai assisté au repos dominical anglais. Les tramways ne marchaient pas, mais vers le soir des autobus discrètement éclairés faisaient le service en roulant à côté des rails. Le principe était sauf ! Pour couronner ce repos officiel je suis allé dans la soirée me promener au jardin public. J'y ai entendu un concert organisé par des dames de l'Armée du Salut et cette audition m'a prouvé que ces excellentes dames sauveront peut-être beaucoup de choses en ce bas-monde, mais pas la musique.

J'étais curieux d'aller voir Hauteville House, la maison où Victor Hugo, l'exilé volontaire, vécut de 1855 à 1870, par haine du second empire. Il vécut aussi quelques mois à Jersey, seulement sa maison y est restée sans souvenirs. Mais que de choses à Hauteville House. Il y a là des Gobelins, des meubles bretons, des souvenirs de Sicile, de Venise, un écran fait par la marquise de Pompadour, des vases japonais et des souvenirs de Suède. Remarqué au second une galerie en bois de chêne, où Victor Hugo, avec son goût spécial, a fait clouer des tapisseries au plafond et disposer des banquettes tout autour de la salle. C'est d'ailleurs de cette manière que sont, en général, disposées à Paris les pièces du Musée Victor Hugo, à la place des Vosges. A l'entrée de cette galerie, le poète, avec son amour de l'antithèse, a fait broder : « Exilium vitæst ».

Puis, dans les combles, dans un endroit bien clair, on voit une planche pupitre devant chaque fenêtre. Victor Hugo, chaque matin, avait l'habitude d'écrire debout, ainsi que Rochefort l'a si pittoresquement dépeint dans ses mémoires.

Dans le jardin très ombragé il y a une pièce d'eau à côté de laquelle flotte le drapeau français.

Les petits-enfants du maître, M. Georges Hugo et Mme Négrepont, reviennent presque chaque année passer quelques semaines à Hauteville House.

Plus bas, dans la rue, on fait remarquer une petite maison, aujourd'hui maison de pension portant comme enseigne « Friends' House » et qui fut occupée par Mme Drouais, qui avait désiré accompagner le poète dans son exil.

* * *

Mon cocher Philippe, qui me conduisait par toutes les routes de l'île, un original parlant le patois normand sous son haut de forme anglais, me dit :

— Je vas vous faire voère des serres à roulettes. J'étions sûr que Monsieur ne voèra pas ça à Paris.

Quelques instants après un homme fort aimable, propriétaire d'une grande « Nursery », m'expliquait ce que c'était.

— Voyez-vous, Monsieur, on fait à Guernesey de la surproduction et on demande trop à la terre. De temps en temps on plante des pommes de terre là où il y avait des tomates. Alors je déplace ma serre, je la « roule » plus loin pour laisser reposer mon terrain. Puis aussi, s'il faut un coup de chaleur supplémentaire sur un point donné on peut couvrir ce point pendant quelques jours. C'est fort pratique. Mais Guernesey est trop morcelé aujourd'hui ; on a fait des serres partout et vous ne trouverez pas ici les promenades ombragées qui vous ont tant plu à Jersey. On a fini par nommer cette île l'Ile « de verre », car on y voit des carreaux de vitres partout.

— Il paraît que vous vous croyez ici en colonie anglaise.

— Certes, nous sommes comme en république, mais avec un représentant de l'Angleterre comme président.

— Et les langues ?

— Il y a un mouvement pour combattre le français. Mais on en revient, car on se rend compte que si près de la France cette langue nous est indispensable et on y consacre dans nos écoles quelques heures par semaine. Quant aux paysans bretons qui viennent faire nos grosses récoltes, il faut les engager sur la mine, car ils ne parlent que le breton et personne ne les comprend ici... J'oubliais de vous dire qu'à Guernesey on cultive beaucoup les « bulbes » que l'on plante ou que l'on fait fleurir à l'aide de bouteilles d'eau. Ce sont surtout des tulipes et des narcisses.

— Est-il vrai que les terres donnent ici un si grand revenu ?

— Certainement et il y a des hectares qui valent jusqu'à vingt-cinq mille francs. Mais tout le monde veut avoir des serres ; vous verrez.

En effet, je vis que l'île méritait le surnom d' « Ile de verre » et que les allées ombreuses étaient rares. Cependant, comme à Jersey, il y a de beaux sites à la côte. C'est ainsi que le Gouffre est une entaille gigantesque dans la falaise et le Creux Mahie une caverne si grande qu'il faut y faire flamber des fagots pour bien la voir. La baie de Vazon a une plage superbe, malheureusement inutilisée, et il y a quelques semaines encore, un groupe d'Anglais essayait d'extraire de l'or de ses vagues, car il paraît qu'il y en a en cet endroit. On me montra les vestiges d'une installation rudimentaire où l'on avait fait venir l'eau et où on l'analysait. Il y avait toutefois trop peu de métal pour qu'il y eût affaire sûre et voilà qui ajoute un chapitre nouveau, mais incomplet, à l'histoire des travailleurs de la mer. Non loin de là se trouve la baie de Cobo, occupée par un véritable archipel rocheux qui, grâce au soleil couchant, m'a offert la plus belle « marine » qu'il ait été donné d'admirer à Guernesey.

* * *

A une heure environ de Guernesey se trouve la très pittoresque petite île de Sark, qui n'a guère que six kilomètres de long sur deux de large. Il n'y a pas de ville et le petit port dans une anfractuosité énorme de la haute falaise qui ceinture l'île de toute part est vraiment curieux. Pour pénétrer plus avant on a dû percer un tunnel dans le roc et c'est ainsi qu'on arrive dans les cultures par le « vallon creux ». Il n'y a à Sark que cinq cent quatre-vingts habitants qui, jadis pirates, dévastaient Jersey et Guernesey. Le gouvernement anglais finit par donner à l'île un véritable Seigneur féodal. Aidé de quarante fermiers, ce Seigneur fait les lois ou les coutumes et perçoit les impôts. Par contre, il doit entretenir les routes. Ce petit roitelet peut vendre l'île, ou plutôt ses droits et on les estime de un million à douze cent mille francs.

Sark est partagé en deux parties inégales par une « coupée » étroite où il est dangereux de « passer par un gros temps ». Au bas de cette coupée haute de quatre-vingt-dix mètres, il y a une grève, où la mer rejette les pierres dites de « Sark » qui sont relativement précieuses. On les monte en broches ou en bagues. Il y en a de vertes, de brunes et de jaunes ; mais il faut qu'elles soient bien transparentes, c'est là leur qualité essentielle.

Des hauteurs de cette petite île, on a une vue d'ensemble sur toutes les îles normandes. Au loin Jersey s'aperçoit à gauche. Devant soi on a Guernesey, avec les petites îles de Herm et de Jethou. A droite on aperçoit l'île d'Alderney, qui n'a que ses fortifications et le phare de Brecqhou. Derrière se dessine la côte de France. Ce petit archipel comporte quelque cent mille habitants. C'est là un vestige des anciens conquérants de l'Angleterre qui vivent aujourd'hui sous la domination de la race conquise.

Si Sark est typique, si Guernesey a une charmante petite capitale et si comme Jersey elle offre des paysages maritimes sauvages et abrupts, où en hiver la tempête doit produire des spectacles terrifiants, cette dernière île l'emporte néanmoins sur les autres. Ses promenades sont si agréables et si ombragées qu'on peut vraiment **appeler Jersey l' «Ile de Fraîcheur».**

Aviation et musique.

Aux débuts de la saison d'hiver Paris ajoute cette année l'attraction de sa grande quinzaine d'aviation. Je suis allé à Port-Aviation me rendre compte de l'animation que provoque cette lutte aérienne. Port-Aviation est bien situé entre Juvisy et Savigny-sur-Orge. Un lointain de collines boisées y complète agréablement le décor et la piste est fort vaste

Les tribunes sont coquettement installées mais la pelouse manque de confortable. Elle est marécageuse et m'est avis que dans un aérodrome le sol devrait être léger à la marche On devrait se sentir des ailes aux pieds plutôt que s'enfoncer lamentablement dans la boue. De temps en temps un biplan ou un monoplan sort du hangar et s'avance sur la piste. Aux vergues d'un mât des signaux compliqués sont hissés, puis c'est l'attente Le moteur se met à fonctionner et souvent l'appareil rentre sans avoir volé Pour tromper l'attente une fanfare de cors de chasse se fait entendre par intervalles. Ces belles sonorités romantiques sont de circonstance. Elles évoquent les libres espaces, les choses lointaines et font merveille dans un décor champêtre.

J'ai vu trois appareils s'élever à une hauteur de cinq à six mètres. Deux d'entre eux ont fait le tour complet de la piste et ce spectacle est merveilleux de grâce. Aux virages, surtout, ces grands oiseaux blancs et jaunes sont beaux à contempler Les épreuves actuelles ont néanpoins, en général, un caractère d'expériences et de tâtonnements. Cela s'atténuera vraisemblablement par le temps. Toutefois ces longues attentes lassent l'attention du public forcément encore profane.

Mais voici Paulhan qui s'enlève magistralement et qui va planer au-dessus des tribunes. Le comte de Lambert le suit et tous deux provoquent un enthousiasme interminable. Quel triomphe du génie humain !

Malheureusement les retours à Paris sont parfois désastreux. Dimanche dernier surtout la foule s'impatienta. Quelles poussées, et quel désordre dans les gares ! Je ne pus regagner Paris qu'au prix de mille difficultés et de retards interminables.

L'aviation constitue en ce moment l'actualité mondiale. Les magasins des libraires sont encombrés d'ouvrages traitant de la science nouvelle. On médite de féminins « chapeaux aéroplanes » et le biplan sera nécessairement préféré au monoplan en raison de sa grandeur.

Cependant au théâtre la Parisienne commence à ce montrer tout à fait accommodante au sujet du « chapitre des chapeaux » et j'ai vu dans un grand café-concert une dame se retourner et demander le plus aimablement du monde à son voisin :

— Mon chapeau ne vous gêne-t-il pas, Monsieur ?

Nous voilà loin de la réponse de la dame à qui un Monsieur avait poliment fait observer que son chapeau le gênait et qu'il avait payé pour voir :

— Et moi, Monsieur, j'ai payé quatre cents francs mon chapeau et c'est pour qu'on le voie !

Les théâtres se sont mis, d'ailleurs, à sévir non seulement contre le chapeau, mais aussi contre les coiffures monumentales. Elles sont interdites à la Comédie française et j'ai pu constater la même chose, l'autre soir, à l'Opéra-Comique où, faute de nouveautés, j'étais allé assister aux adieux de Clément. On donnait « Manon ». Les places faisaient prime et l'interprétation fut la perfection même. L'orchestre eut des nuances exquises et Mme Zeppilli est une Manon tendre et passionnée digne de Clément. Quant à ce dernier on lui fit un succès délirant. Après chaque tableau il y eut jusqu'à trois et quatre rappels. Jamais je n'ai vu faire de telles ovations à un ténor à Paris... Un instant je me suis cru à Anvers.

Pour en revenir à l'aviation, je vous dirai encore que même les grands pâtissiers à la mode désirent se mettre au diapason. Ils exposent des amours de petits aéroplanes, satinés et sucrés à souhait, dont le succès mondain a été assuré tout de suite.

Quant aux éditeurs de musique ils mettent en vente des tas de marches aériennes d'une inspiration... élevée et l'on annonce la danse nouvelle : l' « aéronette ».

Mais c'est surtout au Grand Palais que le mouvement mondain est animé et que les élégantes se donnent rendez-vous. On examine longuement les stands des différentes compagnies de navigation aérienne. Il y a là des appareils de vingt-cinq mille

francs. L'amateur assez audacieux pour en acquérir un, doit payer, du moins certaines compagnies l'exigent, le tiers de la valeur lors de la commande et le restant à la livraison. Puis on n'assume guère de responsabilité du chef de l'inexpérience de l'acheteur ou des accidents de personnes qui pourraient se produire. Cette exposition est en tous cas captivante au possible. Que de notes prises autour des stands près des appareils et des moteurs et scandées par les rythmes endiablés des tziganes ; que de conversations, que de propos... en l'air.

A Rome — Sur le Pincio.

Le touriste faisant pour la première fois un séjour à Rome ne tarde pas à s'apercevoir qu'il lui sera impossible, même après un séjour un peu prolongé, de connaître la Ville Eternelle comme il l'aurait voulu. Plus il parvient, à l'aide d'un peu d'étude préalable, à se rendre compte rapidement des choses essentielles, plus il entrevoit l'immensité de la tâche. Les points de vue profane et chrétien, en se heurtant constamment, ne contribuent pas peu à rendre assez longues les recherches auxquelles il faut se livrer, si l'on ne veut se borner à des aperçus absolument superficiels.

Pour donner à ceux qui ne connaissent pas cette ville attachante une idée de ce que peut être devenu ici un monument antique, je vous dirai un mot du théâtre Marcellus, qui date du commencement de l'Empire. Il est situé près du Tibre et il en reste une douzaine d'arcades vétustes encore surmontées en partie d'un double étage. Tout cela est complété par de la maçonnerie et sur les décombres, à l'intérieur, s'est élevé le palais Orsini, dont l'entrée est sur la gauche. Une grille surmontée de deux oursons, armoirie de la famille, s'ouvre sur un sentier montant et par dessus les ruines on voit s'élever le palais. Quant aux arcades antiques, elles servent actuellement d'ateliers en plein vent. J'y ai vu des artisans. La nonchalance de l'un d'eux m'a rappelé le cordonnier qui, à Parme, sommeillait à l'ombre devant ses outils et quelques tranches de tomates et qui refusa de réparer mon soulier parce que sa femme lui avait dit qu'il possédait encore deux francs cinquante. Il me conseilla de revenir le lendemain...

Je m'étais réfugié cet après-midi sur les hauteurs du Pincio, l'une des sept grandes collines, et là, dans les jardins de la villa Borghèse, sous le calme ombrage demagnifiques pins parasols, je revis par la pensée ce qui jusqu'alors avait le plus captivé mon admiration.

Je revis le « forum romain ». Lorsqu'après avoir essayé de se rendre compte de ce fouillis de colonnes et de murailles, qui, à première vue, paraît inextricable, on a recours à des indications plus précises, la visite devient captivante. C'est ainsi que je me suis vivement intéressé au temple des Vestales ; non pas au petit temple primitif, qui servait du temps de la Royauté et de la République, mais au grand temple, construit au début de l'Empire, avec un confort étonnant. Les parquets en mosaïques en sont remarquables, mais on les recouvre de terre parce que l'on craint que la fraîcheur des nuits ne leur fasse tort. En ce moment on travaille au forum du côté du Capitole, où l'on s'occupe surtout des ruines du temple de Jupiter.

Au musée du Capitole je revoyais surtout le « Gaulois mourant » qui constitue bien le triomphe de l'art antique par l'expression de la figure et la pureté de la ligne. A St-Pierre je revis la « Pieta » de Michel-Ange, mais aussi la majesté étonnante de ce temple immense si harmonieux malgré sa grandeur. Cependant, je ne pus m'empêcher de préférer, au point de vue religieux, l'art gothique à celui de la Renaissance et de trouver les cathédrales de Reims et de Chartres plus recueillies, plus suggestives. Le fameux Moïse de Michel-Ange à San Pietro in Vincoli (St-Pierre-aux-Liens) m'apparut écrasant dans sa grandeur et la petite coupole de la chapelle de Raphaël à Ste-Marie du Peuple me retint encore sous le charme de son étonnante perspective. Dans la villa Borghèse même, que je venais de visiter, j'avais contemplé non sans déplaisir le « David » tendant sa fronde, où le chevalier Bernin, a dit-on, reproduit ses propres traits. Malgré toute la mièvrerie que l'on reproche à cet artiste, qui termine en quelque sorte la liste des grands sculpteurs romains du dix-septième siècle, il a fait preuve dans cette œuvre d'une appeéciable énergie.

J'avais aussi parcouru le superbe parc de la villa Doria Pamphili, admirablement tracé et planté, où par une aristocratique coquetterie le prince Doria n'admet de temps en temps que la visite des équipages de luxe. Le souvenir du Quirinal me fit songer à la salle de réception de la reine Hélène, moitié salon, moitié jardin d'hiver. Les velours rosés et les soies aux teintes d'ivoire y alternent avec des parterres d'azalées. Impossible de mieux allier le luxe à la grâce.

Enfin je revis la salle de concert « Augusteo ». Willem Mengelberg, le réputé capellmeister hollandais, y dirigeait devant au moins trois mille personnes. L'orchestre me fit grand plaisir. Une fois de plus je pus apprécier la qualité des chanterelles italiennes. Quels chanteurs que ces violonistes-là ! Mais je pus constater une fois de plus aussi la légère tendance de la part des cuivres à vouloir faire vibrer le son à la façon des instruments à cordes. Une symphonie de Giuseppe Martucci, né à Capoue en 1856 et mort récemment, figurait au programme. Cette symphonie ne me parut pas très originale, mais elle n'est pas mal orchestrée. Les dessins en sont nets et le métier facile à comprendre.

Le maëstro Mengelberg dirigea aussi quelques pages de Wagner, et je pus ainsi constater qu'à Rome on est en pleine lutte wagnérienne. On applaudissait et on huait tout à la fois. Bref, Mengelberg finit par y aller d'un bis. « La Marche funèbre de Siegfried » bissée ! Il faut venir en Italie pour voir cela.

Lentement la tombée du soir avait fini par envahir les jardins Borghèse. Le soleil se couchait. Je repris le chemin de la ville, me souvenant combien rapidement j'avais été amené de Paris jusqu'ici : La foret de Fontainebleau disparaisait comme dans un rêve, les coteaux bourguignons fuyaient dans le lointain et bientôt après les hauteurs massives du Jura s'effaçaient dans les ténèbres. Le lendemain je m'étais réveillé à Pise, dont j'entrevis un instant la tour penchée. Alors ce fut la mer, l'île d'Elbe dans le lointain. Civitavecchia, le port de Rome et puis la campagne romaine, pas très intéressants de ce côté, avec ses bœufs gris aux longues cornes et ses pâturages. Alors j'aperçus le Tibre, petit fleuve aux eaux glauques qui serpentait dans la plaine. Je n'y vis flotter qu'une bouée rouge. Enfin voici la Ville Eternelle, et comme, vivement intéressé, je crus reconnaître la façade de St-Jean de Latran, qui, surmontée de statues, fait grand effet dans le lointain, je dis au conducteur de la voiture :

— N'est-ce pas que voilà St-Jean de Latran ?

— Je ne sais pas, monsieur. Voilà longtemps déjà que j'arrive régulièrement à Rome exténué et je n'ai jamais songé à y aller voir. Je n'ai que le temps de m'y endormir de suite pour pouvoir repartir à Paris le lendemain...

A Rome. — Une audience de Pie X. — Pietro Mascagni. — Les environs.

J'ai continué ici mon pélerinage artistique et comme tant d'autres j'ai été émerveillé des antiques du Vatican. Le célèbre groupe de Laocoon, le prêtre d'Apollon qui pour avoir offensé ce dieu est étouffé ainsi que ses deux fils par deux serpents, est l'œuvre qui m'y a produit l'impression la plus forte.

L'expression le douleur surhumaine des personnages est une des plus belles sensations d'art qui se puisse concevoir. Vous dirai-je aussi l'admiration que j'ai éprouvée en voyant le « Jugement dernier » de Michel-Ange à la chapelle Sixtine et les fresques de Raphaël dans les fameuses chambres qui portent son nom. Ce serait superflu.

La pinacothèque du Vatican n'est pas considérable et la lumière n'y est pas très bonne. Ici Rome est inférieure à Florence. Mais cette galerie contient la « Madone de Foligno », un des plus beaux Raphaël qu'on puisse voir, car il a été peint lorsque le « divin jeune homme », comme l'appelait Michel-Ange, avait cessé d'être sous l'influence du Pérugin.

Après avoir ainsi admiré les anciens j'ai voulu visiter l'exposition d'art moderne annuelle pour avoir une idée des productions des artistes italiens d'aujours'hui. J'ai rencontré là toutes les tendances possibles de l'impressionnisme, depuis les plus timides jusqu'aux plus exagérées. Les œuvres de Félice Curena, de Turin, m'ont fait plaisir. Il expose quelques portraits bien vivants ; d'un coloris un peu voilé, mais d'une intense impression.

Partout on trouve de l'art ici, ou tout au moins des vestiges d'art. Même dans les catacombes, que j'ai en partie visitées ; en parcourant la Voie Appienne, j'ai trouvé des traces d'art primitif chrétien. Il y a encore là, et spécialement dans les catacombes de Ste-Domitille, des figures de saints qui ornent les autels creusés dans les murailles de ces labyrinthes souterrains et dont le temps n'est pas parvenu à effacer le coloris uniforme et le dessin naïf. Il y a bien loin de cette simplicité à la splendeur des temples d'aujourd'hui. Celui de St-Paul-hors-les-murs, par exemple, est d'une somptuosité à faire pâlir St-Pierre-du-Vatican. On y voit des richesses incroyables, les marbres les plus rares. Le tsar Nicolas Ier et le Khédive même ont contribué à orner ce temple fastueux. On dirait une salle de fêtes dont les multiples colonnades produisent l'effet le plus grandiose. Je préfère peut-être l'église de Ste-Marie-Majeure, où le même effet est produit par des colonnes antiques plus simples et par cela même plus austères On sait qu'il n'y a pas ici de chaises dans les églises. Cela empêche, dit-on, les vagabonds de venir y traîner leur paresse et cela contribue aussi à rendre l'aspect des temples plus imposant encore.

Opposant un spectacle profane aux splendeurs religieuses, je suis allé voir le Colisée embrasé. L'effet produit par les feux verts, rouges et violets des flammes de bengale est fort imposant, mais il est malheureusement gâté par les éclats stridents d'une musique d'harmonie qui prête son concours à la fête. Il n'y a plus seulement dès lors que le spectacle des yeux, qui, s'il se déroulait dans le calme de la nuit, pourrait être évocateur du passé. En se souvenant des scènes de carnage qui, sous Néron, se sont passées là, on verrait peu à peu, par la pensée, la Rome chrétienne se substituer au paganisme et les pèlerins de jadis affluer à St-Pierre.

Les pèlerins d'ailleurs arrivent encore et ces jours derniers le pape Pie X a donné audience à un pèlerinage belge. Il l'a reçu dans la salle du trône aux abords de laquelle se tenait la garde suisse aux costumes bariolés. Cette salle du trône est toute tendue de rouge. Des sièges sont disposés le long des lambris et bientôt deux cents personnes environ s'y trouvèrent réunies, de manière à laisser vide le centre de la salle. Pour être admises les dames doivent être vêtues de noir et porter la mantille. J'ai remarqué quelques jeunes filles en blanc. Quant aux hommes, ils doivent porter l'habit ou la redingote et la cravate blanche. Il y avait naturellement beaucoup d'ecclésiastiques aux soutanes de diverses couleurs et quelques religieuses. Cela se passe ensuite très simplement. A l'arrivée du pontife les pèlerins s'agenouillent et lentement il passe devant chacun d'eux offrant son anneau à baiser. Pie X a l'air de très bien se porter et sous ses habits blancs ses traits reflètent une grande bonté. Après avoir fait le tour de la salle, il monte sur le trône doré, ayant à sa gauche son majordome, Monseigneur Bisleti, pendant que Monseigneur de 't Serclaes, président du Collège belge à Rome, lui présente les pèlerins en une courte allocution. Le pape répond en italien. Il dit combien il est heureux de recevoir des Belges et ajoute qu'il priera pour le bonheur de la Belgique et celui du roi Albert. Puis le pape se retire. L'audience est terminée.

Mais il ne faut pas que le côté religieux de Rome me fasse oublier que la Ville Eternelle offre aussi un côté mondain. Je suis donc allé passer une soirée au Théâtre Costanzi qui est magnifique et où dirige Pietro Mascagni. On donnait ce soir-là la première à Rome d'un acte d'Umberto Giordano, « Mese Mariano » (Le Mois de Mai), dont le sujet est trop simple. La scène se passe dans un asile d'enfants pauvres à Naples où Carmela a caché l'enfant d'un premier amour, pour pouvoir se marier. On est venu lui dire que l'enfant venait de mourir. Alors elle accourt, voulant savoir la vérité. On ne lui dira rien ; mais elle voit passer les enfants à travers un portique. Ils chantent le cantique très connu du mois de Marie, sur lequel est basée l'introduction de l'œuvre. Et elle s'en va, gardant au fond du cœur un doute consolant. Cet acte n'ajoutera rien à la gloire de Giordano, mais l'exécution en fut parfaite.

Mascagni conduit bien, avec une fougue qui paraîtrait exagérée chez nous. Il faut lui voir diriger sa « Cavalleria Rusticana », qui terminait la soirée. Malgré son écriture absolument éclectique cette partition plait lorsqu'elle est jouée ainsi. On dirait qu'un rayon d'ardent soleil éclaire une telle interprétation. Mme Luigia Garibaldi est une Santuzza à la voix chaude, à la passion profonde, et les chœurs sont très vivants. On voulut bisser l'intermezzo, où les violonistes font ici un sort à chaque note du chant large que tout le monde connaît. Mascagni en parut contrarié et secoua négativement la tête en continuant à diriger son œuvre. Mais le public qui remplissait l'immense théâtre siffla son idole jusqu'à ce que satisfaction lui fût donnée.

Je suis allé me reposer un peu dans la campagne de Rome. En me rendant à Frascati, j'ai vu en passant le gracieux lac de Nemi, la perle des monts albains. Il y a là de belles forêts et dans les environs se trouve la colline allongée où était jadis Albe la Longue, le berceau de Rome. A Frascati j'ai longuement admiré la vue étendue, allant jusqu'à la mer, que l'on a de la ville Aldobrandini. A Tivoli j'ai contemplé le spectacle imposant des cascades formées par l'Anio, l'affluent du Tibre, et je me suis promené dans la villa d'Este, dont le jardin, négligé aujourd'hui, est encore riche en plantations et en fontaines du style de la Renaissance. L'archiduc François Ferdinand d'Autriche Este, qui en est propriétaire, n'y vient jamais.

C'est près de Tivoli que se trouvent les ruines très intéressantes de la ville considérable d'Adrien, où l'on trouva une bonne partie des antiques qui ornent les musées du Vatican. On y a des vues merveilleuses sur tous les environs.

— Tenez, Monsieur, me dit le guide qui m'y accompagnait, voilà devant vous les Monts de la Sabine, avec leurs villages dont les Romains sont jadis venus ravir les femmes.

— Ah, c'est là.

— Oui, Monsieur, et depuis lors ils n'y sont plus revenus ; cette fois-là leur a suffi...

La Rome antique, qui comptait environ trois millions d'habitants, arrivait jusqu'à Tivoli. Je vis la Rome actuelle dans le lointain par delà des pâturages sans fin, où paissent des troupeaux et où l'on chasse parfois le renard. On y voit peu d'industrie. Rome, ville d'artistes, de savants et de religieux, aura cependant l'an prochain son exposition universelle, mais elle sera purement artistique.

Tout au fond de la plaine j'aperçus le dôme de St-Pierre entouré de cette fluidité bleue que les peintres de la Renaissance ont si bien rendue dans leurs tableaux. Vers le soir, par une température idéale et à la faveur du bleu profond du ciel, ce spectacle de la campagne romaine est fait à la fois de poésie intense et de douce mélancolie.

A Naples. — Au Musée. — Pompéï. — Le Vésuve.

Naples, c'est la vie intense et bruyante en face d'un golfe grandiose. C'est l'existence d'une population grouillante se passant en plein air sous les rayons d'un soleil ardent et c'est un spectacle hétéroclite d'un coloris captivant. On circule parmi la foule, arrêté à chaque instant par les vendeurs de fleurs et de fruits, sollicité de toutes les manières. Une rue étroite où le linge suspendu cache le ciel bleu et où les habitants exposent tous les détails du ménage vous attire un instant. Puis c'est un troupeau de chèvres qui passe. La plupart sont rousses. Il n'est pas rare d'en voir entrer dans les maisons dont elles montent les étages pour pénétrer jusque dans les chambres, où on les trait. Les cochers sont bruyants au possible et achètent en cours de route, à des marchands ambulants, du foin pour leurs chevaux.

Au début la ville fatigue. Je suis allé chercher le calme sur un banc de la Villa nationale, superbe promenade qui longe la mer et où l'on peut voir des palmiers et des eucalyptus superbes. Le golfe apparaît alors si beau, avec l'île de Capri en face de soi ; la lumière d'or inonde si merveilleusement les flots bleus, qu'on voudrait rester là pour se laisser griser par ces rayonnantes clartés.

Cependant l'obsédant voisinage de Pompéi est là, et je me rendis au Musée. Car la visite de Pompéi doit se commencer là. Pour ceux qui pourraient l'ignorer je dirai ici en deux mots ce qui rend Pompéi si captivant. Ce fut jadis une ville grecque prospère ; car toute l'Italie méridionale d'aujourd'hui avait été conquise par les Grecs. C'était la Grande Grèce et Rome s'en empara.

Or en l'an 63 de notre ère un tremblement de terre la détruisit en grande partie. Les Romains s'étaient mis à la reconstruire, mélangeant les architectures grecque et romaine, lorsque en l'an 79, une pluie de cendre recouvrit le tout, au point que Pompéi fut oublié pendant tout le moyen âge ; aujourd'hui deux tiers de la ville seulement sont déblayés.

Le fait que l'on s'est trouvé en présence de cendre et non de lave durcie a permis de faire les fouilles dans de bonnes conditions, de sorte que Pompéi est la source la plus précieuse dont on dispose pour reconstituer la vie et les mœurs romaines.

Presque tous les objets d'art découverts ont été transportés au Musée et tout

naturellement c'est par cette visite-là qu'il faut débuter. C'est avec un intérêt croissant que l'on examine les bronzes venus des fouilles, entre autres ce petit « Faune dansant » qui est une merveille. Il y a là une collection de bijoux dont plusieurs pourraient encore se porter aujourd'hui, des vases et des verres très ouvragés, des objets de toilette et des ustensiles de ménage qui ressemblent aux nôtres. Il y a même du pain calciné et dans une casserole un squelette de lapin qui devait être à point au moment fatal. Il y a aussi des débris d'étoffes et des restes de couleurs au moyen desquelles les artistes d'alors faisaient leurs peintures murales. Quelques-unes de ces peintures sont même fort bien conservées et si la perspective fait souvent défaut, par contre l'expression des figures est parfois admirable.

Après cette visite au Musée, celle de Pompéi est un véritable charme, surtout si l'on a la chance d'être bien piloté. Il faut surtout y aller lorsque les ruines ne sont pas ouvertes au public ; il faut s'y promener presque dans la solitude. On y passe alors des heures inoubliables, visitant les temples, les thermes et les rues étroites dont les maisons n'ont plus d'étages.

Là plus qu'ailleurs on se rend compte du perpétuel recommencement de l'histoire. On a donné des noms aux divers temples, sur des suppositions très fondées, mais une certitude absolue n'existe pas à cet égard. Une des maisons les plus curieuses à visiter est la « Casa dei Vettii », reconstituée en dernier lieu. Guillaume II est venu la voir et rien n'a été transporté au Musée. Seulement tout est mis sous verre et une surveillance fort sévère y est exercée, car même à Pompéi il faut se défendre contre le vandalisme des foules.

En arrivant à Pompéi j'avais pu voir le village de Boscotrecase en partie détruit par l'éruption de 1906. Ces sombres coulées de lave pétrifiées d'où émergent des toitures brisées donnent une idée de l'horreur de telles éruptions et je voulus me rendre compte de l'aspect actuel du cratère. Je fis donc l'ascension du Vésuve par le funiculaire Cook que le dernier désastre a détruit en partie. On monte à travers des vignes, des châtaigniers sauvages, de la lave et des maisons de paysans et à chaque instant le golfe apparaît de plus en plus féerique. Puis il faut continuer comme on peut, car la partie détruite du funiculaire ne sera remise en usage que dans un mois environ. Les uns s'en vont à pied, d'autres à cheval. On emploie même des chaises à porteurs et les naturels de la montagne en profitent pour ennuyer quelque peu le monde, tandis que de l'hôtel Eremo, propriété de la compagnie Cook, un « Funiculi funicula », lancé à tour de bras par un orgue de barbarie accompagne la caravane. A cent mètres du cratère la montée devient vraiment pénible et même impossible aux chevaux. Le funiculaire s'est d'ailleurs toujours arrêté là. On enfonce profondément dans la cendre et c'est avec peine qu'on atteint le sommet. Les guides remorquent les touristes au moyen de courroies et cela ne manque pas de pittoresque. On est là à environ douze cent soixante mètres de hauteur. C'est l'altitude actuelle du Vésuve.

Devant moi je vois un immense entonnoir gris d'où s'échappent des vapeurs d'une blancheur éclatante. Mais vu la tranquillité actuelle du volcan il n'y a là qu'un spectacle peu captivant. J'ai été bien plus impressionné en visitant la « Solfatare », située sur le golfe, du côté de Pouzzoles. Des archéologues y ont établi un laboratoire. On peut circuler là au milieu d'un cratère plane continuellement en travail. La terre fume de toutes parts et on sent qu'en dessous de soi le sol est creux. En certains endroits on voit en quelque sorte bouillir le soufre en fusion et les chaussures s'échauffent considérablement. Un ouvrier couvert de suie et de poussière, sorte de Vulcain, travaille le sol sous vos yeux et au moyen d'un racloir vous offre des morceaux de soufre brûlants et des pyrites contenant, paraît-il, beaucoup d'arsenic. On peut constater là un travail bien plus considérable que celui qu'offre en ce moment le cratère du Vésuve.

Mais du sommet on a sur toute la contrée une vue merveilleuse. Je m'y suis attardé volontiers, car la brise était fraîche là-haut, combattant l'ardeur du soleil. On voit d'abord à côté de soi le mont Somma, dont le cratère est éteint depuis longtemps. Puis, en bas, s'aperçoit le village de Boscotrecase, à moitié détruit. On découvre Pompéi, Torre del Greco, Portici. Ces deux derniers villages ont été souvent atteints mais on les reconstruit toujours. C'est ainsi que Torre del Greco a été détruit six fois déjà.

La vue s'étend sur le golf entier. Au loin la presqu'île de Sorrente serpente entre l'azur du ciel et le bleu de la mer et l'île de Capri se détache au milieu du paysage comme un immense bloc échancré de porcelaine bleuâtre. C'est un spectacle grandiose de la nature, qui vaut bien qu'on l'admire longuement

A Naples. — Au théâtre San Carlo. — Le couvent San Martino. — Paysages.

C'est lorsque l'on visite le marché au poisson de la Porte de Capoue, le port et la vieille ville (Napoli vecchio), que les curieux spectacles de la vie napolitaine populaire peuvent se prendre sur le vif. Il y a là d'étroites ruelles où les marmites de fritures gênent la circulation, où tous les métiers se coudoient en plein air et où les Napolitaines se coiffent mutuellement. Parfois un marin pressé arrive et absorbe rapidement un plat de macaroni rouge et fumant.

J'étais accompagné d'un guide qui a connu Naples il y a quarante ans.

— Tout ceci vous étonne, me dit-il, mais la ville a fait tant de progrès. Le touriste qui n'a plus vu Naples depuis quinze ans serait très étonné. On a élargi bien des quartiers déjà et la ville est devenue très saine. C'est ainsi que nous avons à présent la très bonne eau de Serino, qui nous arrive de loin et que l'on a dans presque toutes les chambres.

— Cependant certains touristes appréhendent encore un peu Naples.

— Oui, il se passe du temps avant que la confiance devienne générale. Mais que dites-vous de notre service de voitures-taximètres ?

— Il est parfait. Je ne sache pas qu'il soit plus avantageux dans aucune autre grande ville. Seulement on est encore bien importuné, bien relancé...

— Ah ! que voulez-vous. Il est bien difficile de supprimer cela. Ce sont un peu les rentes du peuple... Je vous recommande de revoir notre Musée que vous ne connaissez encore bien qu'au point de vue pompéien. Vous verrez combien il est varié...

J'ai suivi le conseil du vieux guide. Si au point de vue des antiques le Musée de Naples ne vaut pas ceux de Rome, il possède cependant le « Taureau Farnèse ». Cet immense groupe représente Dircé que les deux fils d'Antiope attachent aux cornes d'un taureau sauvage, pour venger leur mère à qui Dircé voulait faire subir le même sort. Une profusion de détails nuit un peu à la clarté du groupe et il ne vaut pas, sous ce rapport, le Laocoon du Vatican, mais le Taureau Farnèse, en raison du mouvement et de l'expression des personnages, n'en est pas moins une des plus belles copies antiques que l'on ait conservées.

La Pinacothèque est importante. Elle possède deux superbes toiles du Titien : sa très charnelle Danaé, d'une richesse de tons qu'on ne se lasse pas d'admirer, et puis le portrait du pape Paul III dont l'aspect malicieux et rusé est surprenant. Notre école flamande est surtout représentée par deux tableaux de Breughel le Vieux. D'abord la « Parabole des Aveugles », dont le curieux coloris fait un instant songer à l'aquarelle, mais dont le rendu est d'une exquise finesse. Cela représente des aveugles qui marchent dans un paysage d'automne en se tenant par leurs bâtons et qui, supposés guidés par la méchanceté humaine, tombent dans un étang. L'autre tableau, de facture semblable et conçu dans le même ordre d'idées, représente un moine vêtu de noir, se promenant avec résignation dans un jardin et dont un voleur, sortant d'un globe terrestre surmonté d'une croix, coupe la bourse. Breughel a peint au bas de ce tableau cette curieuse inscription :

Omdat de werelt is soe ongetru
Daer om ga ic in den ru.

On ne peut faire à ce Musée, dont la variété évite la fatigue, qu'un reproche ; c'est que les salles des antiques ne sont pas numérotées et ne portent aucune indication générale. Ce serait bien nécessaire, car elles sont un peu enchevêtrées et forcent à des recherches que l'on pourrait éviter.

Je n'ai pas manqué d'aller au Théâtre San Carlo, car on m'avait dit qu'il s'y donnait de fort beaux ballets, Je ne dois pas avoir eu de chance sous ce rapport car « Bacco et Gambrinus » ne m'a guère satisfait. Il s'agit d'un anachronisme mythologico-moderne. Vénus s'emploie à apaiser la querelle de Bacchus et de Gambrinus. Cela se termine naturellement en apothéose. Ce ballet est bien monté, les costumes sont superbes et les ballérines avenantes. Mais quelle musique ! Nous n'en parlerons pas.

Par contre, j'ai entendu « Madame Butterfly » dans des conditions excellentes. Mme Lucrezia Bori y est la perfection même comme chanteuse et comme comédienne. L'orchestre est bon et nombreux. Il y a là pour le moins quatre-vingts musiciens

qui parviennent à ne couvrir que rarement la voix des chanteurs Le théâtre lui-même est une vieille construction Il n'y a pas de foyer mais un petit café assez désert pendant les entr'actes. Quant à la salle, elle est superbe et une des plus vastes que je connaisse. Elle est admirablement éclairée et de superbes rangées de loges se succèdent jusqu'aux galeries supérieures.

Les églises de Naples sont loin de valoir celles de Rome. Santa Chiara (Ste-Claire) où sont enterrés beaucoup de princes de la maison de Bourbon est, dans son ensemble, trop richement décorée et dans un style peu distingué. Mais le vieux couvent de San Martino, situé sur une hauteur, vaut toutes les églises de Naples. Il contient, de belles peintures de Ribera, qui, s'il faut en croire la chronique, a commis là un véritable crime artistique. Ribera, quoique Espagnol, passa une grande partie de sa vie à Naples où on l'avait surnommé « le Spagnoletto ». Il fut chargé par les moines de San Martino de peindre une descente de croix pour la trésorerie de l'église et s'en acquitta si bien que cette toile passe pour être son chef-d'œuvre, encore que le dessin m'en ait paru assez dur. Seulement au-dessus de la porte d'entrée de l'église il découvrit une autre descente de croix due au Napolitain Stanzioni. Ribera persuada aux religieux qu'il était nécessaire de nettoyer ce beau tableau. Or, par jalousie, il le fit au moyen d'un acide et gâta ainsi cette œuvre, dont le coloris est perdu. San Martino constitue, en dehors de sa vieille église, aujourd'hui propriété de l'Etat, un musée de réelle valeur. J'y ai surtout remarqué des porcelaines de Capodimonte, manufacture napolitaine détruite par Murat, sous prétexte qu'elle portait ombrage à Sèvres. C'est ce qui fait la rareté et la valeur actuelle des porcelaines de Capodimonte.

D'une terrasse de ce couvent on a de Naples et de son golfe une vue très dégagée. L'île de Capri, qui est dominante dans ce paysage et que l'on dit si belle, finit par vous attirer et le lendemain je me suis embarqué. Ce petit voyage est assez compliqué. Il faut d'abord arriver au bateau en barquette. Cette opération se répète pour le débarquement et pour le retour. Mon voisin de barque se trouvait être un Français qui, fatigué de mettre la main à la poche, me dit en se résignant :

— Allons, voir Naples et puis mourir !

— Que voulez-vous. Ces gaillards-là pour être du Midi ne perdent pas le Nord. Mais on n'en meurt pas. Je me suis laissé dire qu'il y a quelques années les bateliers ont failli faire une révolution parce qu'on s'était proposé d'établir des débarcadères pour faciliter l'accès des bateaux, qui n'accostent ici que difficilement.

— C'est bien possible. Il est vraiment obsédant de ne jamais pouvoir jouir du décor à son aise. Les bateliers succèdent aux marchands et les musiciens aux bateliers. Après cela ils ont peut-être installé des mandolinistes dans la grotte d'Azur...

Il n'y en avait heureusement pas, dans cette grotte, où l'on entre facilement, lorsque la mer est calme, couché dans une petite barquette, car il n'y a là guère qu'un mètre d'ouverture dans le rocher. Quel éblouissement à l'intérieur. C'est plus beau encore que la grotte de Sdragonato, dans le midi de la Corse. On est entouré d'une lumière bleuâtre et l'eau circule autour des barquettes ,tel un métal bleu blanchâtre en fusion. L'île de Capri est un séjour enchanteur. La route qui va de Capri à Anacapri, c'est-à-dire le Capri de l'autre côté de la montagne, offre une succession de panorama merveilleux.

A côté du golfe de Naples se trouvent d'un côté le golfe de Pouzzoles, qui offre aussi des points de vue agréables, tel ce charmant petit port de Baïa, près du cap Misène, et de l'autre côté le golfe de Salerne, au fond duquel la ville de Salerne semble s'étendre paresseusement à côté des monts de la Calabre. Il y a là, le long de la mer, partant de la pittoresque petite ville d'Amalfi, une route superbe que surplombent des rochers calcinés par un soleil de feu et qui par mille détours conduit à Sorrente. Je lui préfère cependant encore celle qui relie Castellamare à Sorrente. Elle s'en va par de frais villages le long du golfe de Naples. Sorrente est un séjour délicieux de calme et de repos où, le soir, les jeunes gens et les jeunes filles dansent la tarentelle au son des castagnettes et des guitares. Ils portent alors le costume du pays. Quel dommage qu'on ne le rencontre plus guère par ici qu'en cette circonstance-là. A côté du village s'étend une région qu'on appelle « Piano di Sorrente ». C'est ce que j'ai rencontré de plus idéal dans ces parages. Ce sont de vrais bois de caroubiers, d'oliviers et d'arbres fruitiers courbés sous le poids des fruits d'or. L'air en est embaumé. Quelle oasis pour l'artiste qui voudrait essayer d'y penser à quelque œuvre d'art ! C'est là l'Italie, l'Italie admirable, qui malgré de légers inconvénients restera éternellement pour le touriste le pays du rêve et du souvenir.

Rome et Naples. — Encore Pompéi. — En rentrant.

Une des principales impressions qui se dégagent d'une visite à Rome et à Naples, c'est le contraste absolu qui existe, non seulement entre ces deux villes, mais aussi entre leurs environs. L'aspect général de Rome est quelque peu mélancolique. Lorsque l'on se promène le long du Tibre aux eaux grises et sans mouvement, le château St-Ange, derrière lequel se profile le Dôme de St-Pierre, offre une vue d'un charme si tranquille qu'on pourrait se croire dans quelque gigantesque ville morte. Les rues de Naples, par contre, sont grouillantes, bruyantes et son golfe enchanteur complète merveilleusement ce tableau de vie débordante. Quant aux environs de Naples, j'ai eu l'occasion de le dire, ils sont pleins de lumière. Partout des golfes bleus jettent leur note ardente dans le paysage et des villages pittoresques, perchés très haut, offrent des vues étonnantes. Si l'on se donne la peine de monter d'Amalfi, l'ancienne et intéressante petite république maritime, au village de Ravello, où Wagner est venu, paraît-il, dans les dernières années de sa vie, écrire l'épisode des filles-fleurs de son « Parsifal », on jouit d'un spectacle en comparaison duquel la poétique campagne de Rome ne s'évoque qu'empreinte d'un peu de tristesse. Tels les paysages des monts Albains et les parages du lac d'Albano où l'on voit à Castel Gandolfo le Palais d'été papal, construit au commencement du dix-septième siècle par Urbain VIII. Le parc, assez considérable, est abandonné à lui-même, car quoique cette propriété jouisse depuis 1871, comme le Vatican, du privilège de l'exterritorialité, les Papes se disent trop prisonniers pour pouvoir s'en occuper. De là, comme de Grottaferrata, où se trouve un intéressant couvent grec de l'ordre de St-Basile, dont les religieux sont obligés par ordre papal de pratiquer le culte romain, mais seulement à l'usage des habitants, la vue lointaine, jalonnée par les ruines des aqueducs romains, n'offre pas de comparaison possible avec les clartés violentes des environs de Naples. Cette vue s'étend parfois jusqu'à la mer, du côté d'Ostie. C'est là que se trouve ce qui reste des marais pontins et la malaria y règne encore.

Si Rome et Naples offrent ces contrastes frappants les populations aussi sont différentes en ce sens qu'à Naples, et surtout aux environs, les types sont bien plus beaux qu'à Rome. La beauté grecque y a laissé pour les hommes comme pour les femmes des traces admirables. C'est d'ailleurs par ces contrastes que l'Italie est attachante. Aucune ville n'y ressemble à une autre. Gênes, la ville avant tout maritime, ne se compare pas à Milan, pas plus que Venise à Florence, ni que Rome à Naples.

Pourtant cette dernière ville a pour elle la chose la plus curieuse du pays : les ruines de Pompéi qui sont à ce point instructives que je peux bien en reparler encore. Il paraît qu'il y a une trentaine d'années la visite en était plus intéressante encore qu'aujourd'hui parce que beaucoup de peintures et d'objets d'art qui sont aujourd'hui au Musée de Naples pour leur conservation se voyaient alors dans les maisons. Malgré cela l'ensemble des ruines est toujours captivant. J'y suis entré par Valle di Pompéi, la Pompéi moderne, village qui n'a de remarquable que son église de San-Maria del Rosario, à l'intérieur de laquelle s'admirent des marbres précieux. J'ai pu y apprécier un beau chœur d'enfants, qui s'y fait entendre malgré la réforme du plain-chant. Ce sont des enfants de forçats que les pouvoirs publics protègent qui chantent ainsi dans cette riche petite église, objet d'ailleurs d'un très important pèlerinage.

Près de là se trouve l'amphithéâtre de Pompéi, remarquable par ses sous-sols qui sont bien conservés et suffisamment dégagés pour qu'on puisse s'en rendre compte ; ce qui n'est pas le cas pour le Colisée de Rome. Ces sous-sols se composent de deux étages. Le plus élevé servait de prison aux chrétiens condamnés aux bêtes et l'étage inférieur servait de cage à ces dernières, de sorte que pendant la nuit qui précédait leur supplice, les condamnés entendaient sous eux de terribles rugissements...

On a retrouvé deux théâtres. Le plus grand offre deux particularités. D'abord il y a sur la scène une ouverture qui prouve que le rideau descendait au lieu de monter. De plus, derrière le théâtre se trouve un réservoir carré qui était plein d'eau au moyen de laquelle on faisait tomber sur les spectateurs, en cas d'extrême chaleur, une très légère pluie rafraichissante. On sait au surplus que les théâtres antiques étaient à ciel ouvert et que l'on tendait un vélarium par-dessus les spectateurs pour les préserver des ardeurs du soleil. On disposait d'ailleurs à cette époque de beau-

coup de confort. La vapeur et l'électricité faisaient à peu près seules défaut, mais ces deux forces immenses ne font-elles pas toute la vie moderne?

Après quelques heures de promenade dans les rues, où parfois l'illusion porte à croire que les habitants vont sortir de leurs demeures, on s'aperçoit de la ressemblance qu'il y a entre les maisons. Toutes sont à peu près construites sur le même plan. Presque partout l'atrium est bien conservé. Le triclinium, ou salle à manger, est plus rarement intact. Les thermes de Stabiès sont bien conservés. On y remarque le frigidarium, la salle de sudation, que l'on avait cru tout d'abord être un système d'hydrothérapie moderne, mais que les anciens connaissaient aussi. A chaque instant on est arrêté par des choses intéressantes : la canalisation d'eau ; la très ancienne maison du chirurgien, où l'on a trouvé des instruments de chirurgie que l'on a transportés au Musée de Naples ; les moulins primitifs en pierre pour moudre le blé, ou bien plutôt, pour l'écraser ; les boutiques des marchands de vin où l'on peut encore voir des amphores. Plusieurs de ces boutiques ont un puits à eau dissimulé à côté du comptoir... La plupart des maisons ont d'ailleurs des boutiques donnant sur la rue, car tout le monde s'occupait de commerce.

Dans les rues, dont les plus grandes n'ont guère plus de huit mètres de largeur, on vous fait remarquer les pierres rondes en surélévation qui permettaient de les traverser à sec en temps de pluie et entre lesquelles les chariots devaient trouver le moyen de passer.

Si les œuvres d'art ont été transportées au Musée de Naples, il reste pourtant une quantité de mosaïques : celle de l'ours, de l'ancre, du chien surtout, qui, enchaîné, semble garder l'entrée de la maison. Sous l'animal se lit l'inscription « Cave Canem ». La maison la plus intéressante est la Casa dei Vettii (maison des affranchis), dont j'ai dit un mot déjà. On n'en a rien transporté à Naples. Les peintures murales, conservées sous verre, sont remarquables. Dans l'une des deux salles à manger, il s'en trouve une, superbe, représentant le Taureau Farnèse, autrement disposé, mais dont les personnages sont aussi expressifs que ceux de la fameuse sculpture. On peut monter au sommet de ce « Domus Vettiorum ». On y a une vue d'ensemble sur toutes ces ruines curieusement dépourvues de toitures.

Bien que Naples possède en grande partie ce que l'on a jusqu'à présent trouvé à Pompéi, il y a cependant près d'une des entrées de la ville un petit musée où l'on remarque surtout des plâtres dus au savant italien Fiorelli. Au cours des fouilles on s'était souvent trouvé en présence d'excavations renfermant des squelettes. L'espace libre représentait évidemment la place de la partie charnelle disparue. M. Fiorelli eut l'idée de remplir ces trous de plâtre et de déblayer la cendre ensuite. On se trouva alors en présence de reproductions parfaites d'êtres humains qui avaient trouvé la mort en voulant fuir trop tard, car la plupart des habitants purent se sauver. Je vis ainsi le simili-corps d'une jeune fille dont les traits affreusement contractés accusaient les affres dernières. On a aussi reconstitué de la sorte des cadavres de chiens, de chats... Mais je m'arrête, car je n'en finirais pas si je devais dire tout ce qu'il y a d'intéressant dans cette ville déserte.

D'ailleurs il me fallait songer à un prompt retour. Heureusement qu'aujourd'hui il n'y a plus de distances. Je pris simplement le rapide qui franchit la distance de Naples à Paris en trente-cinq heures environ, en y comprenant trois heures d'arrêt à Rome. J'en ai profité pour y faire une ultime promenade. J'ai revu ainsi les beaux jardins du Pincio, l'admirable arc de triomphe de Titus, qui se trouve à l'extrémité du Forum, près du Colisée. Ses bas-reliefs intérieurs, d'un caractère surtout militaire, sont admirables et en grande partie d'une conservation parfaite. J'ai repassé aussi par la Piazza Navona pour y revoir la décorative fontaine centrale du Bernin. Le cocher qui me conduisait ne pouvait, comme beaucoup de ses collègues d'ailleurs, prononcer le nom d'une église sans se découvrir. Cela ne l'empêchait pas d'être superstitieux. Sachant que j'allais m'éloigner de Rome, il me reconduisit par la fontaine dei Trevi (des trois chemins) dominée par une statue de Neptune. C'est une des plus belles de la ville. L'automédon y arrêta son cheval :

— Puisque vous allez quitter Rome, jetez donc quelques sous dans cette fontaine.

— Pourquoi faire ?

— Mais, Signor, les voyageurs de jadis le faisaient tous, et ceux d'aujourd'hui le font encore pour se ménager un heureux retour dans la Ville Eternelle...

Obstinément il resta là jusqu'à ce que, un peu pour faire comme les autres et beaucoup pour ne pas manquer mon train, j'eus lancé mon obole dans cette aquatique tirelire publique. J'ai d'ailleurs bien l'intention de revoir Rome quelque jour et il faut espérer que cela me portera bonheur.

Les plages de la Basse-Bretagne. — Le Mans. — Vitré. — Le château de Mme de Sévigné. — Rennes. — S. M. la reine Ranavalo.

J'étais arrivé tard, la veille au soir, par un bois de sapins et seul le bruit mystérieux et berceur des vagues m'avait révélé la présence de la mer. Au réveil une côte immense m'apparut depuis le Pornichet jusqu'au Pouliguen et devant moi l'Atlantique étendait à l'infini sa nappe bleuâtre

La Baule est une plage qui compte tant sur sa digue que dans son bois à peu près huit cents villas. En breton « ker » veut dire villa et j'ai vu telle « ker Alfred » et telle « ker Marie » absolument ravissantes. La côte est d'ailleurs fort agréable a parcourir, tantôt sous bois, tantôt au bord de la mer. Parfois de curieux amoncellements de rochers s'amassent entre les petites plages qui s'étendent jusqu'au port du Croisic que des marais salants séparent de Guérande, vieille petite ville pittoresque encore entourée de ses vieux remparts du quinzième siècle. Ses quatre portes sont admirablement conservées. De l'autre côté du bois de La Baule se trouve le Pornichet dont la plage de sable est fort coquette. Mais tout le mouvement des baigneurs se porte à La Baule qui est, sous ce rapport, le centre des côtes de la Basse-Bretagne. Son boulevard, le long de la mer, est une large promenade et c'est là que se trouve son casino. De la terrasse de mon hôtel j'admirai longuement l'Océan, et bientôt les souvenirs de la route que je venais de parcourir se pressèrent à mon esprit.

C'était d'abord le Mans avec sa verdoyante promenade le long de la Sarthe et ses vieilles maisons. J'avais surtout remarqué celle du poète Scarron, du style de la Renaissance. Elle est fort bien conservée. Au Musée j'avais vu de lui un « portrait du temps » qui le représente laid, avec un nez énorme et revêtu d'une sorte de soutane blanche. C'est au Mans que séparé de sa femme, Mme de Maintenon, il était venu se retirer. Les rhumatismes l'accablaient et, suivant sa pittoresque expression, son corps avait fini par être fait comme un Z. Dans une salle voisine de celle où se trouve son portrait on peut voir d'insignifiantes peintures représentant des scènes de son fameux « Roman comique ».

Ce qu'il y a de plus remarquable au Mans, ce sont ses églises. Notre-Dame de la Conture a un porche gothique remarquable, et le chœur de la Cathédrale, qui est du même style, est d'une pureté exquise. Les proportions en sont si harmonieuses, les vieilles verrières si belles et la lumière y est tamisée d'une façon si heureuse qu'on se sent recueilli malgré soi. Une fois de plus on reconnaît que la grandeur immense de la Renaissance de St-Pierre à Rome est plus artistique que religieuse.

A Vitré, le vieux château féodal, qui en dernier lieu appartint aux ducs de la Trémoïlle, a assez grande apparence. Il est devenu propriété de l'Etat et comme un peu partout en France on se propose de restaurer ce château historique. Le travail est déjà avancé et bientôt la mairie pourra installer ses bureaux dans ce beau monument.

L'église Notre-Dame possède trente-deux émaux remarquables de 1544, représentant des scènes de la Passion. Ils sont de Jean-Baptiste Pénicaud qui de son temps passait pour être le « roi des émailleurs ». Malgré leur finesse ils n'atteignent pas à la perfection de ceux qui se trouvent à la petite église St-Pierre de Chartres et qui représentent les douze apôtres. Deux d'entre eux ont été réclamés par le Louvre où ils ornent la galerie d'Apollon.

Le vieux Vitré est encore plus curieux que le vieux Mans. On y rencontre des ruelles aux maisons en bois d'une vétusté incroyable et les femmes s'y livrent constamment au travail du tricotage. C'est en effet à Vitré que se font les tricots que l'on envoie aux bains de mer de Bretagne. Dans le faubourg du Rachapt on voit ainsi de nombreux groupes de femmes causant entre elles et sans cesse manœuvrant deux aiguilles en bois. L'une de celles-ci est assujétie à la taille par un dé à coudre ou au moyen d'un noyau de fruit creusé. L'ensemble forme un tableau fort pittoresque.

C'est près de Vitré que se trouve le château de Mme de Sévigné. Il est du quinzième siècle et s'appelle « les Rochers ». On ne s'explique pas pourquoi, car il n'y a pas de rochers dans la plaine verdoyante et à peine ondulée qui l'entoure. Son parc est dessiné par Le Nôtre et il appartient au comte de Nétumières. Sa famille entra en possession du château à la suite d'une alliance. On visite la chapelle et une salle,

appelée chambre de la marquise de Sévigné, parce que l'on y a réuni tous les objets intéressants qui lui ont appartenu dans cette demeure Il y a là, entre autres, son beau portrait par Pierre Mignard, son lit et le livre où elle inscrivait les comptes de son jardinier. On y voit figurer, chose curieuse, en caractères tourmentés, un grand pain et une demi-livre de lard. C'est, paraît-il, dans cette chambre qu'elle écrivait à Mme de Grignan, sa fille.

Rennes est moins intéressant, mais cette ville a comme Le Mans et Vitré un jardin public attrayant. Un incendie, qui dura une semaine, détruisit en partie la ville en 1720, et les vieilles maisons y sont rares. Toutefois le musée de Rennes mérite une visite. Il réserve, ainsi que bien des Musées de province en France, des surprises au touriste. Il prouve aussi que Rennes a donné naissance, en ces derniers temps, à quelques sculpteurs de valeur. J'ai remarqué surtout des œuvres de Quinton, pleines de vie et de mouvement. Puis il offre au visiteur une riche collection de dessins italiens, flamands et hollandais. La perle du musée est un « Christ en croix » de Jordaens, avec une Madeleine moins distinguée que celles de Van Dyck ou de Rubens, mais portant comme celles-ci une robe de soie dorée aux reflets superbes. Il y a aussi un Brouwer savoureux, représentant des « Buveurs dans une grange », et j'ai remarqué deux portraits de Lafond, peintre moderne peu connu. D'abord son propre portrait, d'un dessin remarquable et d'un coloris qui étonne chez un Français, et puis celui de sa vieille mère qui est d'un fort beau réalisme. Ce peintre est précisément le père du conservateur actuel du musée. Installé à l'université, dans des locaux trop exigus, celui-ci gagnerait beaucoup s'il avait assez de place pour pouvoir classer son intéressante collection, de manière que le Jordaens ne voisine pas avec des tableaux italiens, ni le Brouwer avec l'école française.

Le palais de justice, dans la salle principale duquel se réunissait autrefois le parlement de Bretagne, possède dans sa première chambre un Christ de Jouvenet étonnant. Son coloris est tel qu'il est à présumer que ce bon peintre francais du XVIIme et du XVIIIme siècle a eu l'occasion d'admirer le Christ de Van Dyck avant de peindre le sien...

J'en étais là de mes réflexions lorsque vint à passer devant moi une femme exotique qui me rappela une silhouette vue souvent, il y a quelque temps, dans les journaux illustrés. La reine Ranavalo de Madagascar? Pas possible. C'était bien elle cependant. Toute de blanc vêtue, elle portait un œillet rouge à sa ceinture. Elle visite la Bretagne avec sa tante, sa nièce et deux dames françaises de compagnie. Tous les propriétaires de villas de La Baule lui font fête et le maire lui-même à tenu à l'emmener dans son auto. Sa Majesté Ranavalo allait prendre au salon sa leçon de piano, qu'une de ses dames de compagnie lui donnait avec une patience d'ange. La main gauche de Sa Majesté est fort récalcitrante et les observations de son professeur à ce sujet l'amusaient énormément.

C'est en écoutant distraitement ce bizarre concert que j'ai continué ma rêverie, tandis qu'au loin le soleil irradiait l'Océan de longues traînées d'or.

En Bretagne. — Vannes. — Le Morbihan. — Les alignements de Carnac. — Pardon breton. — La route d'Auray.

La petite ville de Vannes a une grande place monumentale. C'est là que se trouve la mairie, bel édifice récent du style renaissance que j'ai visité avec plaisir. J'y ai, admiré une verrière représentant le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, qui marque le point de départ de la réunion de la Bretagne à la France. La salle des fêtes est fort riche. Le plafond doré est peut-être trop ouvragé, mais l'ensemble est harmonieux. Les murs sont couverts de cartouches aux armes de Bretagne et de France : les mouches d'hermine et les fleurs de lys. Cette mairie somptueuse contraste avec les vieilles rues de Vannes qui a cependant une promenade agréable : « la Rabine ». Elle longe le Conleau qui forme là un joli petit port. J'y ai vu un beau buste de Lesage, l'auteur de « Gil Blas », qui est né non loin de Vannes, à Sarzeau, et je m'y suis embarqué pour faire la traversée du Morbihan.

A l'extrémité de la rivière on se trouve tout à coup devant une énorme nappe d'eau parsemée d'îles et sillonnée par des barques de pêche aux voiles multicolores. On croirait naviguer sur un lac. En breton « Morbihan » signifie « petite mer ». Cette petite mer précède d'ailleurs l'océan où l'on aboutit après avoir fait escale à de nom-

breux îlots portant des noms bizarres : l'île de la Jument, l'île des Souris et bien d'autres. A l'île Bercher on me montre à la pointe du village de l'Armor le château du comte Dillon, l'un des lieutenants du général Boulanger, qui, fatigué de la politique, se repose là. Son gracieux yacht à vapeur se balance mélancoliquement sur les flots. Depuis plusieurs années le comte ne l'a plus armé.

Le bateau tourne alors dans la rivière d'Auray et l'on débarque au village de Locmariaquer, remarquable par ses monuments druidiques. Le Morbihan est la région de la France et peut-être du monde entier où l'on rencontre le plus grand nombre de ces pierres curieuses. A Locmariaquer on remarque entre autres la « pierre de la Fée », un « Men-Hir » (pierre longue) de dimensions extraordinaires. Il s'est renversé il y a des siècles et ses morceaux réunis forment une longueur de vingt et un mètres. Non loin de là se trouve la fameuse « table des marchands ». Deux pierres parallèles sont réunies par une troisième pierre colossale formant table et en sous-sol se trouve un grand couloir avec, dans le fond, une autre table droite, où se voient des dessins mystérieux. C'est ce qu'on appelle un « dolmen », qui, lorsqu'il est recouvert de terre, prend le nom de « tumulus ». On sait que les dolmens sont des tombes, car on y a découvert des ossements, mais on ne sait rien de précis au sujet des menhirs, qui aux environs de Carnac, bourg voisin de Locmariaquer, forment de longs alignements espacés sur plusieurs kilomètres et qui se composent parfois d'une douzaine de rangées régulières. Ces alignements de menhirs, tantôt debout tantôt couchés, d'une hauteur moyenne de deux à trois mètres aboutissent du côté dit « le Ménec » à des pierres formant un cercle immense, dénommé « Cromlech ». Au musée de Carnac, le conservateur, M. Le Rouzic, donne de tout cela une explication qui, si elle ne résoud pas le problème, est tout au moins raisonnable. Les cromlechs seraient les restes des temples druidiques et les alignements les voies sacrées qui y conduisaient.

Tout ceci entretient les légendes du pays. En Bretagne, le peuple est d'ailleurs fort superstitieux et l'on y croit encore aux revenants et aux korigans.

Le lendemain de mon arrivée à Carnac était le jour du grand Pardon, c'est-à-dire la fête du pays. Parés de leurs plus beaux atours, les habitants des paroisses voisines, et de plus loin encore, arrivent de grand matin se rendant à l'église St-Cornély, patron des bestiaux. La messe était commencée lorsque j'y suis entré. Le centre du temple semblait agité par une mer de blanches coiffes bretonnes de formes différentes, mais toutes gracieuses. Les hommes portaient des vestes parées de velours et des gilets laissant voir des chemises d'une blancheur immaculée. Ils se tenaient dans les nefs latérales et tenaient à la main leurs larges chapeaux. On dirait un chapeau de prêtre derrière lequel descendent de longs rubans de velours. Parfois aussi il est de paille.

La voûte de l'église est en bois peint et presque tous les objets du culte se rapportent à saint Cornély. Le chœur est entouré d'une grille. Un prêtre monte en chaire. Il prêche en breton. Les « ec » et les « guen » se succèdent sans que je parvienne à saisir. Je comprends seulement qu'il s'agit du « grand patron » Après la messe, on chante de typiques mélodies bretonnes accompagnées par un petit harmonium et reprises en chœur par les femmes. Il y a surtout le chant de St-Cornély qui est d'une naïveté charmante.

A côté de l'église se trouve la foire et là, m'arrêtant aux baraques, je puis à mon aise examiner les costumes féminins. Le velours noir domine, mais j'ai surtout admiré des tabliers de soie de teintes diverses et richement brodés Très modernement les jeunes Bretons lancent des confetti aux jeunes filles. Voici la procession. Les prêtres accompagnés des bannières s'en vont faire le tour de la fontaine et les femmes les accompagnent en masse. Puis c'est le soir qui tombe et l'animation se prolonge tard quoique je n'aie vu s'organiser aucun bal ni entendu le « biniou » dont l'usage se perd, paraît-il, sauf pour les mariages.

Le second jour du Pardon est consacré au marché. Les paysans s'en vont de bonne heure à la fabrique de l'église acheter de la corde bénite pour attacher leurs bêtes. Le livre de compte est tenu par un prêtre Puis a lieu la curieuse cérémonie de la bénédiction des bestiaux. Lorsque, dans le courant de l'année, un paysan a des animaux malades, il promet à Saint Cornély, s'il veut se montrer clément, de lui offrir une bête le jour du Pardon. Ce sont ces bêtes-là que le prêtre bénit et asperge d'eau bénite sous le grand portique de l'église. J'ai vu ainsi bénir une génisse et par-dessus la bête le paysan tendit la main à sa jeune femme en signe de bon accord. Immédiatement après on s'en va au marché situé en pleine campagne et, sous

l'égide de la bannière du saint, les bêtes sont vendues. Les vendeurs remettent alors partie ou totalité du prix à saint Cornély, c'est-à dire à l'église, qui, de ce côté-là, voit diminuer ses recettes d'année en année. Cette fois deux bêtes seulement furent bénites. Lorsqu'une vente se fait les Bretons se frappent cérémonieusement dans la main et prononcent en même temps de graves paroles. Le marché dure toute la journée et ainsi se termine le Pardon.

Je pris, dans l'après-midi, la route d'Auray, conduit par un cocher portant le costume du pays Je traversai la lande bretonne émaillée de fleurs jaunes, de genêts et d'ajoncs fort piquants. De longs bois de pins, se découpant sur un admirable ciel bleu, complétaient le paysage où de temps en temps se montrait une pierre druidique.

Je m'arrête un instant dans un hameau et j'avise, près de l'église, une très vieille femme, filant de la laine au rouet. Un vieillard la regarde faire. La fileuse m'interroge en breton :

— Elle vous demande, Monsieur, me dit le vieillard, si vous voulez acheter son rouet. Dernièrement elle en a vendu un à un beau Monsieur parisien. Elle est tout heureuse à l'idée que son rouet va orner un salon.

La vieille me demande alors en mauvais français si je suis Parisien.

— Non, ma bonne femme, mais je verrai Paris bientôt.

Elle abandonne sa laine, bat des mains et hochant la tête se parle à voix basse.

— Voir Paris, c'était son rêve, me dit le vieillard, — et elle se désole à l'idée qu'il ne sera jamais réalisé.

Je repars, tandis que la fileuse reprend tristement son travail.

— La langue bretonne est donc encore vivace par ici, dis-je au cocher.

— Elle se perd malheureusement d'année en année, Monsieur Il est défendu de l'enseigner à l'école ; mais nous y tenons encore. Les vieillards l'apprennent à leurs petits enfants et moi-même, une fois rentré chez moi, je la parle avec les miens. On se sent alors mieux ches soi.

— Je trouve vos costumes bien typiques; seulement bien des particularités m'échappent. Ainsi, j'ai vu ce matin un paysan qui avait enroulé ses rubans de velours à l'envers autour de son chapeau.

— Eh bien ! Monsieur, c'est qu'il est en deuil. C'est la seule chose qu'il change à son costume dans ce cas-là.

— J'ai aussi remarqué que les sabots des femmes sont très mignons et que le talon est libre.

— Oui, et les bas, finement tricotés, ont des espèces de semelles en cuir très souple, pour qu'ils ne s'usent pas vite.

— Enfin je vois que vos vieilles mœurs sont encore très en honneur.

— Pas tant que vous croyez cependant, Monsieur. Cela se perd. Vous avez entendu les regrets de la vieille femme qui n'a pas vu Paris. Les jeunes filles de nos jours vont le voir, Monsieur. Elles ne pensent même qu'à cela et c'est nous qui fournissons ainsi la majorité des domestiques parisiens. Quant la Bretonne revient plus tard au pays elle ne porte plus son costume. Elle ne pense plus qu'à cette capitale qui nous dépeuple. Dans quelques années nos mœurs n'existeront plus...

Touristes qui voulez voir la Bretagne pittoresque, hâtez-vous!

Mais je venais de voir émerger d'un bois de pins le vieux clocher tout rond d'Auray. Nous arrivions.

En Bretagne. — Auray et ses environs. — Le Champ des Martyrs. — Quiberon. — Belle-Ile. — Le fort Sarah Bernhardt.

Auray est un vieux bourg agréable dont les environs sont charmants. C'est en même temps un centre d'excursions et l'animation y est assez grande. La rivière d'Auray qui vient du Morbihan, s'appelle ici le Loc. On y voit un petit port en face duquel se trouve le curieux faubourg de Saint-Gustan. Beaucoup de maisons y sont en bois et ne paraissent tenir debout que par miracle. Les plus vieilles se trouvent dans la « rue Neuve » qui n'a guère que trois mètres de largeur ! Elle monte en côte assez raide. Plusieurs habitations y ont des étages avançant dans la rue et on savoure là un coin absolument suggestif de la vieille Bretagne.

La campagne environnante est assez accidentée, surtout du côté des « pierres branlantes », amas de roches bizarrement entassées et dont l'équilibre paraît insta-

ble. Près de là se voit un monument du comte de Chambord que les royalistes de Bretagne ont élevé à « Henri V » bien que le comte n'ait jamais régné.

Il y a un pélerinage très en bonneur au village de Sainte-Anne, patronne de la Bretagne. En face de l'église on a édifió une « Scala Santa ». C'est un escalier que les pélerins montent à genoux, comme cela se fait à la fameuse chapellle de la « Scala Santa », à Rome, en face de St-Jean de Latran. Enfin, et ceci est ce qu'il y a de plus intéressant aux environs d'Auray, j'ai vu sur les bords du Loc le fameux « Champ des Martyrs ». C'est là que, sous la révolution, furent fusillés neuf cent cinquante deux émigrés, en juin 1795. L'armée des émigrés débarqua à la presqu'île voisine de Quiberon, sous la protection d'une flotte anglaise. Le général Hoche la tailla en pièces et fit exécuter ses prisonniers. Le champ des martyrs est une prairie entourée de grands arbres au fond de laquelle se dresse une petite chapelle. Les ossements ont été transportée en 1814 à une chartreuse qui se trouve non loin de là. Des sœurs qui y soignent des sourds-muets la font visiter. Dans la salle d'entrée se dresse un beau mausolée en marbre blanc. Les noms des victimes s'y trouvent gravés et il est entouré de bas-reliefs représentant des épisodes du drame.

Dernièrement deux incidents macabres se sont produits dans ce mausolée. Une dame en se baissant par-dessus la grille pour voir les ossements laissa tomber son petit chien qu'elle portait dans ses bras. Le poids de l'homme qui descendit pour reprendre l'animal fit s'effondrer les funèbres restes. Plus récemment une autre dame laissa choir son pince-nez en or. Nouvelle descente et nouvel effondrement, qui fit qu'à présent tous les débris humains ont été ramenés au ras du sol. On les éclaire au moyen d'une lanterne suspendue à une corde.

* * *

Quiberon est une localité sans intérêt, à laquelle on accède par l'étroite presqu'île qui porte ce nom. On n'y remarque que la statue de bronze du général Hoche et l'annonce des pâtissiers, qui vendent de la « galette Sarah Bernhardt ». On s'y embarque pour Belle-Ile, la plus grande des îles bretonnes. Il y a là une jolie traversée, d'une heure environ. Je l'ai faite par une mer calme et c'est un joli spectacle de voir se balancer sur les flots les barques qui pêchent la sardine et le thon, d'apercevoir quelque marsouin s'élancer hors de l'eau et de suivre le vol gracieux des goélands et des comorans. Par un temps clair on distingue l'île presque aussitôt après avoir quitté le continent et bientôt se précisent les détails du « Palais », la petite capitale. Aussitôt débarqué, on part dans la direction de la côte sauvage, en traversant de beaux vallons et des plaines bien cultivées. On passe par le frais village de Sauzon et bientôt on aboutit à la côte sauvagement dentelée. Les falaises sont énormes et à proximité se dressent des écueils bizarrement découpés, dont plusieurs ont été troués par les flots en furie. On descend de là dans la grotte de l'Apothicairerie, qui est d'un accès plutôt difficile et qui est grandiose. Elle se compose de plusieurs couloirs élevés et immenses, où les vagues écumeuses et teintées d'émeraude s'engouffrent avec rage. On se demande pourquoi cette superbe grotte a été dénommée l'Apothicairerie? Il paraît que ceux qui les premiers y ont pénétré l'ont trouvée peuplée d'oiseaux rangés avec un grand ordre le long des parois. Leurs ventres blancs proéminents et leurs têtes immobiles ont fait songer à des flacons d'apothicaire. Fréquemment visitée depuis, la grotte a aujourd'hui perdu ses habitants ; mais le nom lui est resté.

En continuant vers le Nord on arrive à ce que l'on appelle la « Pointe des Poulains ». La dénomination bretonne est Pen-lenn (Pointe des Colonnes), à cause du grand nombre de récifs et d'ilots qui se trouvent là. C'est donc par analogie qu'on dit « Pointe des Poulains ». Au reste on justifie cette dernière dénomination en disant que par le gros temps les vagues s'avancent là en véritable chevauchée. Le site d'ailleurs est fantastique. Un vrai chaos, au milieu duquel se dresse un fortin déclassé et entouré de murailles couronnées de tamaris. C'est là que Sarah Bernhardt vient se reposer de ses fatigues. En ce moment le fortin est clos. La grande et infatigable artiste y est toujours à cette époque-ci. Par exception elle est en tournée et le « Matin » vient de m'apprendre qu'elle a passé par Anvers ces jours derniers.

* * *

Après avoir traversé la profonde découpure qui divise la Pointe des Poulains, crevasse d'où l'on aperçoit des roches vraiment fantastiques, entre autres celle

appelée le Sphinx, je gagne un phare accessible seulement lorsque la mer est basse. J'en fais l'ascension accompagné de la femme du gardien. De là-haut je vois l'île entière se perdre au loin en de gracieux vallonnements.

— Alors c'est ici que Sarah Bernhardt vient chercher le repos. L'apercevez-vous souvent?

— Oh! non, Monsieur, elle ne se montre pas. Elle se promène dans sa propriété et ne paraît jamais ni au Palais ni à Sauzon. Bien plus, pour faire la traversée elle ne prend pas le bateau public. Il lui faut un bateau spécial de la compagnie l' « Union » pour elle et sa suite.

— Reste-t-elle longtemps ici?

— Six semaines environ. Il paraît cependant qu'elle passera par ici cette année encore ; car, outre une ferme qu'elle possède là-bas, au-dessus du fort, elle vient d'acheter cette belle villa en briques rouges que vous apercevez sur la gauche et qui vient à peine d'être achevée.

— Alors elle abandonnera le fortin?

— Ah ! çà, c'est le mystère pour nous.

. . . .

Longuement je regardai ce décor d'une intense sauvagerie. Au loin c'est la mer, c'est l'océan sans barrières et je me prends à déplorer le beau temps et la magie du soleil. Je regrette qu'une tempête ne s'élève pas, car elle transformerait le site en un véritable séjour dantesque, dominé par le grondement infernal de vagues géantes et par le fracas de l'ouragan.

En Bretagne. — La cathédrale de Quimper. — Les rives de l'Odet. — Pont l'Abbé. — La Bretagne parisienne. — La Pointe du Raz. — La légende de la ville d'Is.

Quimper, l'agréable petite capitale du Finistère, est dominée par sa cathédrale aux flèches élancées ; de vraies dentelles aériennes. Elle est d'un beau style gothique, mais l'intérieur présente, à part quelques beaux vitraux, une particularité qui, je pense, est unique. Le chœur ne fait pas directement suite à la grande nef ; il est incliné comme la tête du Christ sur la croix Ce symbole peut être intéressant et curieux, mais au point de vue architectural il produit plutôt mauvais effet. Je ne suis pas partisan d'une symétric exagérée, mais ceci est absolument destructif de l'ensemble et brise cette continuité de la ligne, qui est l'essence même du style gothique. Cela n'empêche pas cette cathédrale d'être un des plus beaux monuments du pays. Elle est dédiée à saint Corentin, patron de la Bretagne, comme sainte Anne en est la patronne. L'extérieur surtout a grand aspect et entre les flèches on remarque la statue équestre du vieux roi Grallon.

La ville est située sur l'Odet, dont les rives, au fur et à mesure qu'on se rapproche de la mer, deviennent fort pittoresques. La rivière forme des méandres ravissants. On y a des vues captivantes sur un grand nombre de châteaux bretons. Ils se rapprochent à peu près tous du style normand. Leurs parcs étonnent par leur luxuriante végétation. Certaines parties de la côte bretonne sont, en effet, très favorisées par le courant du gulf-stream. C'est ainsi qu'on parvient à cultiver la vigne autour de la petite plage de Carnac.

C'est dans le Finistère qu'on rencontre les plus vieux costumes, notamment à Pont-l'Abbé. Les femmes y portent une coiffure nommée « bigouden ». Elle est peu gracieuse, car elle consiste en un bonnet orange avec des détails argentés, qui cache complètement les oreilles. Les cheveux sont ramenés sous la coiffe d'arrière en avant et de longs rubans descendent sur le devant de la taille qui est richement brodée. Les jupes sont amples et superposées comme en Zélande. Les hommes portent à peu près le même costume que dans le Morbihan. Seulement le chapeau se rapproche parfois du haut de forme, orné, par derrière, d'une boucle argentée. J'ai pu observer tout cela à la sortie de la grand'messe qui remplit la place d'animation. C'est là la vraie Bretagne.

Tout près de Pont-l'Abbé, au milieu d'un bois se trouve le château de M. Le Chatellier, vieux seigneur breton qui permet la visite de la riche collection d'antiquités qu'il a formée à la suite de fouilles faites dans le pays. Cela m'a permis de

voir l'intérieur d'une grande demeure bretonne, aux plafonds élevés. Les meubles sont superbement sculptés et dans les cheminées aux chenets ouvragés, le feu de bois doit clairement flamber l'hiver.

Vers la mer se trouve le village de Penmarc'k. A la pointe se trouve le colossal phare électrique d'Eckmühl, un des plus beaux qui existent. C'est la fille du maréchal Davoust, prince d'Eckmühl, un des lieutenants de Napoléon, qui, par testament, l'a offert à la France, à la condition qu'il soit construit sur un sol stable. Elle a désiré ainsi sauver quelques vies humaines alors que les guerres du premier empire en ont tant fauché. L'intérieur du phare est luxueux. L'intensité de la lumière est d'au delà de trente-six millions de bougies, mais il faut avoir le pied solide pour monter jusqu'en haut, afin d'examiner la richesse de l'installation.

Presque à côté de la pointe de Penmarc'k se trouve St-Guénolé. L'enchevêtrement bizarre des roches y rend le spectacle de la mer absolument captivant. C'est un des nombreux points dangereux de la côte. L'an dernier, un instituteur de Pont-l'Abbé y fut brusquement emporté par une lame de fond. C'est la Bretagne sauvage. Car il y en a une autre, absolument trop affinée. On la trouve à Pont-Aven. Le site est beau et le val dans lequel coule l'Aven est bien ombragé. C'est là qu'en été travaillent et villégiaturent des peintres parisiens, et peu à peu la Bretonne s'y est orientée vers la coquetterie. Un corset affine la taille, les souliers sont dignes d'un salon et les bonnets permettent la coiffure moderne. Les mains sont finement gantées et portent de pimpants réticules. C'est dans cette toilette que j'ai vu les Bretonnes de Pont-Aven se rendre aux luttes. Car il y avait des luttes ce jour-là. Sous ce costume elles sont dignes de paraître à l'Opéra-Comique. En voyant cela je me souvenais du rude pêcheur de Concarneau qui partait en mer. Il hissait ses voiles bleues en chantant un refrain breton, tandis que sa femme, son bigouden sur la tête, restait sur le rivage, en lui tendant son enfant des deux bras. J'aime mieux cette Bretagne-là, car point n'est besoin de truquer des mœurs qui mourront assez tôt.

Ces Bretonnes de Pont-Aven se rendaient donc aux luttes qui avaient lieu dans une prairie très heureusement située sur les bords de l'Aven. Les lutteurs arrivèrent en cortège, précédés de la musique des sapeurs-pompiers de l'endroit, tandis que je me les figurais plutôt défilant au son des binious et des cornemuses.

La lutte bretonne est libre et les prises de jambes sont permises. Il faut littéralement lancer son adversaire sur les épaules, car la lutte ne continue jamais à terre. Plusieurs parties se jouent en même temps. L'enjeu est une veste, une bouteille de vin, quelques francs et parfois un mouton, ce qui constitue un grand prix. Les luttes terminées, tout le monde se rendit à la place. Dans un hangar on dansait aux sons d'un biniou au sac ventru et d'une petite cornemeuse, que les Bretons appellent ici improprement une bombarde. En soufflant dans leurs instruments, coiffés de vieux couvre-chefs, ils roulaient des yeux comiques en dodelinant de la tête. Jan Steen les eût peints. Chaque instrumentiste jouait sans s'inquiéter de son partenaire, réalisant ainsi un incroyable contre-point. Ils battaient d'ailleurs énergiquement la mesure du pied. C'est tout ce qui guidait les danseurs qui, se prenant par les mains, tournaient plusieurs fois sur eux-mêmes, puis faisaient quelques pas de promenade, après quoi ils recommençaient. Je m'étais approché des deux musiciens pour examiner leurs instruments. L'un d'eux me dit à l'oreille :

— Ce qu'il faut souffler dans ces tuyaux-là, Monsieur, pour les satisfaire !

Un danseur se pencha de l'autre côté :

— Leur en faut-il, du cidre, pour les faire souffler !

Avisant une danseuse, je lui demande comment s'appelle la danse qu'elle vient d'exécuter.

— Bé, dame, c'est le bal, Monsieur...

On me montre à Pont-Aven la jolie villa de Théodore Botrel, le « poète de la bonne chanson ». Elle est située sur une hauteur et on me dit qu'il vient de la vendre pour en occuper une plus petite, au bas de la côte. Il est souvent à Pont-Aven, où on l'aime bien, parce qu'avec Mme Botrel il prête son concours à l'organisation des fêtes du pays.

J'ai retrouvé la vraie Bretagne à Douarnenez. La baie au fond de laquelle se trouve ce bourg est une des choses ravissantes que l'on puisse voir par ici. Elle n'offre pas le coloris de la baie d'Ajaccio, encore moins celui de la baie de Naples. Mais elle est immense et reposante avec ses flots d'un bleu tranquille et doux. Les montagnes noires qui apparaissant au Nord forment un fond de tableau semblable à de hautes falaises, car leur hauteur ne dépasse guère trois cents mètres. On va de là à Audierne,

d'où une voiture vous emporte vers la pointe du Raz. Comme je demandais au cocher de m'expliquer les détails de la route il me dit laconiquement :

— Ne comprends pas.

— Mais, vous êtes Français cependant?

— Breton.

Il se borna à me nommer les villages par lesquels nous passions ; Plogoff, Lescoff. Ce dernier est la localité la plus occidentale du continent. De là on aperçoit l'Océan et en même temps un inextricable amoncellement de roches qui disparaissent vers les flots. C'est la pointe du Raz, dans laquelle on ne peut s'aventurer sans guide ; d'abord parce que c'est dangereux, et puis parce qu'on se perdrait dans ce labyrinthe de granit qui atteint parfois quatre-vingts mètres de hauteur. A l'entrée se voit Notre-Dame des naufragés qu'un marin à genoux implore avec ferveur.

Je me hasarde. Au bout de quelque temps le guide me montre à droite la baie des Trépassés, ainsi nommée parce que quand un naufrage se produit dans ces parages, c'est fatalement dans cette baie que reparaissent les victimes et les épaves. Il y a là aussi l' « Enfer de Plogoff », un précipice affreux au fond duquel la mer arrive par plusieurs couloirs et où, après leur pêche, les cormorans et les goélands viennent faire leur repas sur deux roches différentes, car ils font « table à part », à ce que m'affirme le guide.

— Voyez-vous là-bas, me dit-il, dans les terres, cette eau tranquille? C'est l'étang de Laoual. C'est là que s'élevait la ville d'Is, engloutie il y a des siècles.

— C'est la légende, cela.

— Non, Monsieur, c'est bien arrivé.

— Racontez-moi cela.

— Je veux bien, Monsieur, mais d'abord, venez vous reposer dans le fauteuil de Sarah Bernhardt. Nous allons y aller par notre boulevard des Italiens, dénommé ainsi parce que c'est la route la plus commode que nous ayons dans ce dédale.

Commodément installé dans cette anfractuosité, je puis déjà distinguer à la pointe extrême une masse de courants contraires qui font naître là des vagues roulant les unes vers les autres de manière à former une véritable toile d'araignée marine.

— Voyez-vous, Monsieur, du côté de l'île de Sein, là-bas, nous avons quatre phares. On a mis dix-huit ans à construire le plus éloigné, parce qu'à cause de l'intensité des courants on ne pouvait y travailler qu'une demi-heure par jour. On y a employé les matériaux les plus durs et encore il vacille constamment. Descendons encore, vous verrez mieux plus loin.

Je m'aventure à nouveau dans les roches, où le passage devient de plus en plus difficile.

— Et la légende de la ville d'Is.

— Eh bien donc, la fille du roi Grallon, la princesse Tahud, avait un méchant amoureux, qu'elle voulait absolument épouser. Le roi Grallon ne voulait pas... Prenez garde, Monsieur, les roches ici sont glissantes et les arêtes en sont tranchantes comme des rasoirs. Donc, le roi Grallon ne voulait pas. Alors Tahud livra à son amoureux les clefs des écluses qui protégaient la ville. Lorsque le roi vit la ville perdue, il lança sa fille à la mer et, depuis ce temps-là, Monsieur, les pêcheurs trouvent parfois dans leurs filets un horrible poisson qui a le buste d'une femme. Les cheveux sont roux et les bras courts. C'est Tahud. C'est le signal des tempêtes et les pêcheurs la rejettent à la mer avec horreur.

— Et vous avez eu Tahud dans vos filets?

— Non, Monsieur, mais beaucoup de mes camarades me disent l'avoir vue...

Nous étions arrivés près des vagues et derrière nous le spectacle était fantastique. Tout à coup une traînée de sang parcourut l'Océan. Le soleil, qui depuis longtemps était à son déclin, venait, au bout de l'horizon, de toucher les flots. Les rochers, derrière nous, en étaient devenus roses. Autour du rouge globe de feu, les plaines célestes, parsemées de nuages grisâtres ourlés d'argent, eurent bientôt d'aveuglants reflets de cuivre et d'or. Lentement l'astre descendit dans la mer. Jamais je ne l'avais vu disparaître aussi grandiosement.

Vers la Haute-Bretagne. — A Brest. — Morgat. — Calvaires bretons. — Morlaix. — Une noce dans les montagnes d'Arrée. — Sites et paysages. — Les épingles du mariage. — Le tombeau de Chateaubriand.

La visite de Brest n'offre guère d'attraits au touriste déjà sous le charme de la Bretagne pittoresque. Le spectacle du port militaire et de ses arsenaux, vu du grand pont tournant, est animé, mais précisément la flotte venait de partir et il ne restait là que quelques vieux bâtiments, des navires-écoles et des torpilleurs. L'intérêt était donc relatif de ce côté et je me rabattis sur le château, lourde bâtisse dominant l'immense rade de la ville et aujourd'hui convertie en caserne. Son histoire est à peu près aussi obscure que les oubliettes qu'on vous y fait visiter. J'y ai cependant appris une chose, c'est que l'origine du mot Brest n'a rien de commun avec le pays de Bretagne. Il paraîtrait que jadis vivait ici un roi si pauvre qu'il n'avait pas les moyens de s'acheter une couronne. Il imagina alors, pour en tenir lieu, de faire barioler son chapeau de trois couleurs différentes. Or, en breton « chapeau peint » se dit « bris toc ». Le pauvre roi ne tarda pas à être appelé « Bristocus » dont, par abréviation, serait venu le nom de la ville de Brest. Le croire qui voudra.

On a de ce château une vue lointaine sur la presqu'île de Crozon à l'extrémité de laquelle se trouve le cap de la Chèvre. C'est de l'autre côté de cette presqu'île qu'est située, au fond d'une anse de la baie de Douarnenez, la plage de Morgat, une des plus remarquables de la Bretagne .Les falaises y ont des grottes très colorées que l'on visite en barque. L'une d'elles a même des proportions grandioses. Elle est divisée en plusieurs parties étrangement déchiquetées qui font rêver à la demeure sauvage de quelque divinité marine. La plage de sable est très vaste et achève de faire de Morgat un fort aimable séjour.

Au fond de la rade de Brest, du côté opposé au goulet qui conduit à la pleine mer, se trouve, près de l'endroit où débouche l'Elorn, la rivière de Landerneau, le petit bourg de Plougastel. Il faut y aller, parce qu'on y voit un des plus curieux calvaires du pays. Beaucoup de calvaires du Finistère constituent des œuvres considérables en raison du nombre de personnages qu'ils comportent et de leur groupement Ces œuvres intéressantes sont cependant plus naïves qu'artistiques. Autour de la croix centrale, quatre colonnes de granit disposées en carré soutiennent des espèces de balcons surchargés de scènes bibliques. Voilà, en général, leur plan. Parfois deux personnages d'une même scène sont séparés par un grand espace. Telle, par exemple, l'Annonciation où la Vierge se trouvera à une extrémité du balcon et l'Ange à l'autre. Entre eux se trouveront la Nativité, la fuite en Egypte ou la Cène. Souvent la croix centrale est double et de chaque côté du transept inférieur se tient alors un cavalier romain contemplant l'agonie du Christ. Parfois aussi des figurines ornent les bas-côtés du monument qui finit ainsi par former un ensemble compliqué. Les sculpteurs inconnus de ces calvaires m'ont fait penser aux « ymaigiers » primitifs, qui au quatorzième siècle précédèrent les débuts de la peinture en France et qui s'occupaient surtout d'enluminer des missels, Toutefois les sculpteurs de calvaires vinrent plus tard, au seizième et même au dix-septième siècle. Le calvaire de Guimiliau, aux environs de Morlaix, est daté de 1581 et, anachronisme curieux, l'artiste a mêlé à ses personnages religieux des soldats du temps de Henri III, aux allures à la fois joyeuses et brutales. Singulier Vierge ou de Judas pleine d'expression, qui mélange. Il y a pourtant là telle figure de la étonne au milieu de cet ensemble un peu grossier, et qui fait que certains de ces calvaires sont presque des œuvres d'art. De-ci, de-là on remarque des figurines brisées ou absentes. « C'est l'usure ou l'ouragan qui en sont cause », disent les uns ; « ce sont des ennemis de sa religion qui sont les coupables », disent gravement les autres.

Guimiliau a une œuvre plus belle que son calvaire : le baptistère en bois de son église. Sans vouloir en rien évoquer l'incomparable merveille de Florence, on peut dire que ce baptistère en chêne sculpté est un vrai chef-d'œuvre. Huit superbes colonnes torses supportent une balustrade et une coupole de toute beauté, comportant un ensemble de statues et de détails exquis. Il y a là des anges drapés dignes de l'antique et à côté de ce remarquable petit monument daté de 1675, les calvaires, au point de vue artistique, n'existent plus.

* * *

Ce village de Guimiliau, en raison de tout cela, est une des excursions les plus intéressantes qu'on puisse faire de Morlaix, petite ville pleine de fraîcheur, dominée par un viaduc colossal. On ne saurait visiter la Bretagne sans s'arrêter à Morlaix, à cause de ses environs. C'est de là, notamment, qu'on se rend à Hoelgoat, dans les Montagnes d'Arrée, petite chaîne qui n'est guère plus élevée que celle des Montagnes Noires. Comme j'y arrivais, je vis des jeunes gens et des jeunes filles danser en rond sur la route, au son du biniou et de la cornemuse. La maison devant laquelle ils dansaient ainsi était pleine de monde. Il y avait là une noce et bientôt sur le seuil parurent le marié et sa jeune femme. C'était un cultivateur de vingt-neuf ans et l'épousée en avait à peine dix-sept, à ce que l'on m'a dit. L'époux me paraissait si heureux que je m'avançai pour le féliciter.

— Merci, monsieur. Nous nous sommes mariés hier et c'est aujourd'hui la fin de la noce.

— Je pensais que dans votre pays ces fêtes-là duraient quatre ou cinq jours.

— Oui, mais voilà, les récoltes ne sont pas encore tout à fait rentrées et nous n'avons guère plus de temps à notre disposition.

Sa jeune femme, à côté de lui, était toute mignonne, avec son superbe tablier de soie brodée et son châle encore plus beau. Elle portait le bonnet du pays, qui, par derrière, tenait toute la chevelure et que je ne puis mieux comparer qu'à une queue de homard toute blanche.

— Nous allons dîner, à présent, me dit le mari, en prenant congé.

Un cortège se forma rapidement, précédé par des enfants ; les mariés venant immédiatement après. Les musiciens prirent la tête et aux sons d'une marche autrement originale que tous les airs de danse que j'avais entendus, on se mit en route.

* * *

Bientôt la noce disparut au tournant de la rue et je m'en fus me promener dans la forêt voisine, le beau bois d'Hoelgoat, tout parsemé de rochers, du haut desquels on jouit de perspectives charmantes. Les excursions sont d'ailleurs absolument captivantes dans cette partie de la Bretagne. Voici Carentec, au bord de la mer, avec sa petite plage et ses petites îles, parmi lesquelles le château du Taureau, un fort avancé aujourd'hui désarmé. Voici Saint-Pol de Léon, remarquable par les tours de ses églises. Il faut les voir de loin, car elles sont ajourées et leurs dentelures aériennes disparaissent en grande partie de près. Voici encore, aux environs de Lannion, la vallée du Léguer où l'on voit de beaux châteaux. Il y a là « Kergrist ». De sa royale terrasse on aperçoit un immense panorama de verdure dont les lointains se perdent à l'infini. On visite aussi dans cette vallée les belles ruines du château de Tenquédec. On y travaille en ce moment pour les empêcher de tomber et l'on fait bien car elles sont particulièrement évocatrices au milieu de ce paysage boisé.

La plus belle excursion que l'on puisse toutefois faire de Lannion est celle des plages environnantes. Trestrignel et Trestraou sont de vrais bijoux de clarté et de fraîcheur. Trégastel offre au touriste de curieux ensembles de rochers ; mais de toutes ces petites plages, la plus pittoresque est certainement celle de Ploumanac'h. Ce village, dominé en retrait par la chapelle de Notre-Dame de la Clarté, est construit au milieu d'un amoncellement de roches vraiment étranges. J'étais surtout attiré dans ce site sauvage par la petite chapelle de St-Guirec. Il paraît que ce saint est particulièrement favorable aux jeunes filles qui désirent se marier ; et celles-ci vont lui demander cette grâce en lui enfonçant des épingles dans le corps ! J'étais curieux de voir ça. Justement je rencontrai au milieu des rochers une jeune fille à qui je demandai la route.

— La chapelle St-Guirec, Monsieur, je vais vous y connduire.

— Est-il vrai, Mademoiselle, que vous et vos compagnes enfoncez des épingles dans le corps du saint, dans l'espoir de rencontrer un mari ?

— Mais oui, Monsieur, c'est bien ainsi.

— Et saint Guirec parvient-il à vous en trouver un à toutes ?

— Oh non, Monsieur, et je vous dirai même entre nous que je commence à croire que tout cela c'est des histoires pour rire. Mais n'allez pas me trahir surtout !

— Soyez tranquille.

— Il n'y a d'ailleurs pas que nous qui fassions cela. Les jeunes filles de Paris, quand elles passent par ici, y vont aussi de leur épingle et elles se rendent à la chapelle en riant comme des folles.

J'étais arrivé La chapelle est toute petite. Sur l'autel, à gauche, je vis saint Guirec, dont je n'avais d'ailleurs jamais entendu parler. Il m'a fait l'effet d'un bon diable, tout d'onction. Son corps, bariolé, où domine la couleur saumon, est réduit à l'état de véritable écumoire. Pourtant je n'y ai trouvé planté que quelques épingles. La foi disparaîtrait-elle? J'en vis une plantée dans un orteil du saint, une autre dans la cheville; enfin j'en vis deux plantées en plein cœur. Ces deux jeunes filles-là, au moins, ne s'étaient pas arrêtées aux bagatelles de la porte.

* * *

En sortant de cette extraordinaire chapelle, je montai sur une roche et je vis devant moi l'entrée du petit port de Ploumanac'h. Au fond sur un amoncellement de granit se dresse, solitaire, le château de Costaérès, où, invité par une famille suédoise, Sienkiewick vint écrire son « Quo Vadis ». A ce moment, quelques barques de pêche apparurent silencieuses, venant de la mer, animant ce décor, un des plus prenants que j'ai pu voir en Bretagne.

Passant à Guingamp, j'ai visité son église de Notre-Dame de Bon Secours, qui a du côté gauche un triforium gothique, faisant face, chose curieuse, à un triforium renaissance, mais qui est vraiment trop obscure pour qu'on puisse convenablement juger des détails de son architecture. Je me suis aussi arrêté à Dinant, petite ville pimpante aimée des Anglais, et située avec son vieux château dans un nid de verdure. Ses environs, en partie sur les bords de la Rance, présentent surtout de beaux bois et l'automne y ayant semé ses ors, j'ai pu y savourer une des plus riches poésies de la nature A Dinard j'ai contemplé de belles villas situées sur des côtes ombragées, capricieusement découpées et j'ai parcouru les plages de Saint-Eaogat, Saint-Lunaire et Saint-Briac. Mais quelque chose, depuis un temps, avait changé autour de moi. Les costumes s'étaient faits de plus en plus rares. De loin en loin seulement, j'apercevais encore quelque bonnet. Puis les « ja, ja » significatifs des Bretons ne frappaient plus mon oreille.

— On ne parle donc plus le breton par ici? demandai-je à un marin.

— Oh non, Monsieur. D'ailleurs on ne l'y a jamais beaucoup parlé. C'est par là-bas, dans le Sud, qu'on le parle, bien loin, dans le Finistère et le Morbihan.

Une blanche voile me fit traverser la Rance, qui débouche là dans la mer. Elle y forme une belle baie, d'où l'on voit bien les remparts de Saint-Malo, la promenade préférée, la seule d'ailleurs des Malaisiens Je m'en allai voir le golfe au fond duquel est bâtie la ville. Je parcourus ses rochers et m'arrêtai longtemps à l'îlot qu'on appelle le « Grand Bey ». C'est là que, suivant son désir, bercé par les flots du large, repose Chateaubriand

Noël à Paris.

A propos de « Macbeth » et de « Richard Cœur de Lion ». — La fête de Nicolas II à l'église russe. — La foule visite la Collection Chauchard. — Première de « Roméo et Juliette » à l'Odéon et la partition de Berlioz. — Le Réveillon.

La période de Noël, toujours si enfiévrée, a été surtout favorisée par un temps parfait. L'après-midi, aux Champs-Elysées, la foule flânait doucement comme si le printemps était là, en dépit d'un soleil blafard dont les rayons obliques traversaient tièdement le ciel brumeux. Le charme de cette flânerie constituait une trêve à l'activité théâtrale du soir. Les nouveautés sont nombreuses, quoique clairsemées au point de vue musical. On s'occupe beaucoup de « Macbeth » que l'on joue régulièrement à l'Opéra-Comique. J'ai écouté avec une vive satisfaction la partition de M. Ernest Bloch. Ce musicien est très fort. Mais tous les compositeurs d'aujourd'hui qui se sont donnés la peine de faire des études ne sont-ils pas très forts? Les effets

de trompettes et de cors bouchés, les « glissandi » de harpes n'ont pas de secrets pour eux; les combinaisons harmoniques les plus hardies leur sont un jeu. Seulement toute cette algèbre musicale me paraît être de plus en plus employée au détriment de l' « idée ». Je ne veux pas dire de la « mélodie » à laquelle paraît s'attacher très modernement un caractère vétuste.

M. Bloch, malgré toute son ingéniosité, me fait l'effet d'avoir été écrasé par le livret que lui a préparé M Edmond Fleg. Shakespeare le domine visiblement de toute la hauteur de son génie et le récitatif, quelque étoffé qu'il soit par des intentions habiles, occupe une trop grande place dans la partition Il m'a semblé que M. Bloch n'a osé se laisser aller librement que trois fois. D'abord en décrivant la nuit pendant laquelle s'accomplira le meurtre du roi Duncan; la poésie de la nature restant indifférente aux forfaits des hommes. Ensuite il a réussi le crescendo effrayant qui suit la dernière apparition du spectre de Banque. Macbeth s'aperçoit que « le sang appelle le sang » et qu'il faut tuer, tuer encore. Albers est superbe dans ces apostrophes sauvages que souligne une orchestration véhémente. Enfin la scène où les enfants de Macduff jouent dans le jardin paternel sous les yeux de leur mère est une page fort délicate. Mais la fin de l'œuvre est plutôt faible. Les sorcières ont dit à Macbeth qu'il ne succomberait que si la forêt de Birman marchait contre lui. Or les guerriers de Macduff, couverts de branches énormes, s'avancent et leur marche, qui devrait être surhumaine, ne produit guère d'effet.... Jusqu'où iront les tentatives de la musique descriptive? J'estime, pour ma part, que la musique n'étant pas un art de précision, il est des essais devant lesquels il convient de s'arrêter. Cela n'empêche pas la partition de M. Bloch, que Ruhlmann conduit nerveusement, selon son habitude, d'être véritablement intéressante.

Oserais-je avouer qu'après cela j'ai eu un plaisir tout particulier à écouter « Richard Cœur de Lion » de notre Grétry? J'ai trouvé cela reposant et tout à fait charmant. On se sert à l'Opéra-Comique de l'adaptation orchestrale d'Adam. J'aime mieux celle de Gevaert. J'ai parcouru avec intérêt la partition sur laquelle dirige M. Hasselmans Elle n'est écrite que pour piano mais elle contient le fac-simile d'une curieuse lettre de Grétry dans laquelle il demande à son collaborateur Sedaine des changements scéniques pour le morceau final de l'ouvrage. Richard, c'était M. Féodoroff, un ténor qui depuis longtemps représente à l'Opéra-Comique l'alliance franco-russe, mais qui, malgré cela n'est pas encore parvenu à se faire comprendre du public.

On a fait à « Richard » tout autant de succès qu'à « Macbeth », car il y a à Paris un public pour toutes les musiques. C'est ainsi que j'ai entendu l'autre soir, dans un music-hall, un « artiste » exécuter les « Stances » de Flégier sur un instrument monocorde fait d'une gourde montée sur un manche à balai. On lui a fait un succès fou, que cet excellent Flégier n'avait jamais rêvé. Il n'aimait pas ses stances. Il me le disait un jour à Marseille où il s'occupait surtout de peinture. Il peignait alors à tour de pinceau.

— Voyez, me disait-il, en me montrant une de ces marines ensoleillées de là-bas, voyez quel bel accord cette barque de pêche forme avec ce grand voilier et comme les maisons de la côte contrepointent bien avec la verdure qui les environne.

* * *

Puisque à propos de M. Féodoroff je vous ai parlé de l'alliance franco-russe, je vous dirai aussi que j'ai entendu de la musique religieuse russe à l'église de la rue Daru à l'occasion des fêtes de l'empereur. Dans un vaste salon — car ce temple en forme de rotonde est plutôt un salon — un prêtre est debout devant les portes dorées qui conduisent à l'autel. Sa voix superbe de basse profonde se mêle à un chœur mixte « a capella » pendant que les fidèles allument des cierges et adorent des icones. L'ambassade russe arrive au grand complet. Voici M. Isvolski, le nouvel ambassadeur, un peu pâle sous son uniforme. Le gouvernement français s'était fait représenter par MM. Pichon et Mollard. Beaucoup de dames fort distinguées de la colonie russe se livraient à de ferventes dévotions. Bientôt le temple fut trop petit; et les chants sobrement écrits, exécutés avec une justesse parfaite et des nuances infinies, montaient toujours. Après quoi les uniformes français et russes se retirèrent lentement.

Ce fut une cérémonie fort belle à laquelle je préfère peut-être celle, d'une émouvante simplicité, à laquelle j'avais assisté deux jours auparavant. Il s'agissait d'un

requiem chanté pour le repos de l'âme de M. de Nélidow, l'ambassadeur récemment décédé. Sa veuve, en grand deuil, était là, ainsi que toute l'ambassade en toilette de ville. A l'issue du requiem, toujours exécuté « a capella », M. Isvolski reconduisit Mme de Nélidow jusqu'à son équipage.

* * *

Au Louvre, la collection Chauchard attire la foule et par cela même sa visite n'est pas encore absolument agréable. Cette collection fait, comme on le sait, suite à la salle Rubens. J'ai été surtout frappé par deux tableaux de Millet : la « Fileuse » et la « Grande Bergère ». Leur coloris est de toute beauté. Dans les deux toiles, les nuances du ciel s'harmonisent d'une manière exquise. La figure de la Fileuse, qui garde ses chèvres tout en dévidant sa quenouille, domine admirablement le paysage. Il en est de même de celle de la Grande Bergère, — ainsi nommée par opposition à une autre plus petite — dont la tête ornée d'un foulard rouge est le point lumineux de l'œuvre.

L' « Angelus » ne m'a pas fait une aussi grande impression. Quel dommage que ce tableau, qui n'en est pas moins admirable, montre déjà quelques craquelures dans le bas.

Diaz m'a tenu sous le charme de la poésie profonde qui se dégage de son enclos palissadé dans la forêt de Fontainebleau et le fameux « 1814 » de Meissonier m'a étonné. Quelle expression dans la physionomie de Napoléon conduisant ses troupes. C'est bien là la souffrance en lutte avec le génie.

Mais, je puis bien l'avouer, je ne me fais que difficilement à l'obligation d'admirer des chefs-d'œuvre au travers d'une glace dans laquelle je vois, en même temps, se profiler la silhouette des passants.

* * *

Si j'ai pu regretter d'avoir visité peut-être trop tôt cette remarquable collection de tableaux français du XIXme siècle, j'ai, par contre, eu la satisfaction d'assister à l'Odéon à la première de « Roméo et Juliette ». Il s'agit de la traduction intégrale de M. Louis de Gramont et de la musique de Berlioz. Ce fut une bien belle soirée. L'orchestre de Colonne a fait merveille, surtout dans le prestigieux « Scherzo de la Reine Mab ». Mlle Ventura est une Juliette superbement dramatique et les décors sont parfaits. Seulement je préfère entendre la musique de Berlioz au concert. Je ne tiens pas plus à cette adaptation que je n'aime la transposition scénique de « la Damnation de Faust ». Berlioz savait trop bien ce qu'il voulait pour qu'après lui on vienne sortir ses œuvres du cadre où il les a placées. Pour « Roméo » il n'y a pas même eu moyen de placer l'admirable finale dans laquelle le frère Laurence réconcilie les deux familles rivales!

J'ai assisté aussi à une autre représentation, à une première sans lendemain, au « Réveillon ». Ce Réveillon toujours si gracieusement gai, commence à déserter les grands restaurants pour remplir de son éclat les immences hôtels construits tout récemment. Leurs vastes locaux sont pour la circonstance décorés et éclairés avec un goût exquis. C'est là, il est vrai, une qualité maîtresse des Parisiens et on ne pourra que bien difficilement la leur contester.

Vers l'Espagne.

Souvenirs. — Le Col de Roncevaux. — A Pampelune. — Le musée Sarasate. — Betelo-les-Bains. — Tolosa. — Saint Sebastien.

Lentement le train traversait les Landes, cette Campine de la France, que la tombée du soir estompait d'une mélancolie douce. Je me rendais à Biarritz et je comptais bien descendre à la gare de la Négresse, lorsque j'appris que la gare de Biarritz-Ville était enfin terminée et que depuis quelques semaines ce tronçon nou-

veau de trois kilomètres avait été mis en exploitation. Je note ce détail parce que ce service nouveau s'effectue avec une déplorable lenteur et qu'en descendant à la vieille gare de la Négresse on arrive beaucoup plus vite. Après un long trajet cela constitue un avantage appréciable. Avis à ceux qui songeraient à s'en aller bientôt vers cette agréable plage basque.

Quand j'y ai séjourné, il y a de cela bientôt trois ans, je m'en étais allé en voiture à Cambo visiter la superbe villa Aruaga où Rostand travaille dans la solitude. Mon cocher Pierre, un brave homme, Béarnais de naissance mais Basque de cœur, m'avait conduit ce soir-là jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port d'où il me montra la route qui s'en va vers le Col de Roncevaux et Pampelune en m'en vantant la beauté. Je lui avais dit qu'un jour nous ferions peut-être ce voyage et je venais de le prévenir que ce moment était venu. Je lui fis part de mon projet de m'en aller par Tolosa sur Saint-Sébastien, de manière à traverser toute la Navarre.

— Je ne connais pas cette route-là, Monsieur, mais je l'étudierai. C'est ainsi que je revis la vallée reposante de la Nive, Cambo où Rostand est en ce moment, et Saint-Jean-Pied-de-Port dominé par sa citadelle vétuste, au bas des Pyrénées naissantes. Puis ce fut la route d'Espagne. Voici Arnéguy, la frontière française, et tout à côté Valcarlos, la frontière espagnole, où la douane est sévère mais formaliste. Je fus même légèrement étonné de voir le douanier mettre des gants blancs pour visiter méticuleusement mes bagages. Puis longtemps encore les postes de douaniers se succèdent et les « carabineros » se montrent un peu partout, faisant bonne garde, tantôt sur un pont, tantôt sur une roche. La frontière espagnole est ici étroitement gardée.

Au fur et à mesure de la montée le paysage devient majestueux, quoique les hauteurs soient souvent bien dénudées. On y voit cependant paître de nombreux troupeaux. Au col même, vers douze cents mètres d'altitude, le point de vue est grandiose. Près d'une chapelle entièrement ruinée on aperçoit les deux versants, puis une descente rapide vous mène au village de Roncevaux (Roncesvalles) où l'on visite une église à laquelle est adossée une chapelle, sorte de panthéon évocateur, qui abrite, dit-on, les restes des héros de la légende : Roland et ses compagnons :

« Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois. »

Au village de Burguete, tandis que je vais voir la foire aux chevaux, on me prépare un repas à l'espagnole qui, quoique arrosé d'un bon vin du pays, ne me charme guère. On se trouve plutôt mal de salade chaude nageant dans de l'huile verte et d'un plat de lentilles accommodé de la même façon. Ce n'est pas pour celui-ci qu'Esaü eût vendu son droit d'aînesse.

De Burguete à Pampelune le paysage est pauvre et les hauteurs sont dénudées. Les champs sont surtout couverts d'une sorte de plante à fèves dont la fleur bleuâtre répand un parfum très agréable et qui sert de nourriture tant aux hommes qu'aux bestiaux.

Le soir j'arrive enfin à Pampelune dont la belle place ornée d'acacias et où se trouve aussi le théâtre Gayarre, du nom du compositeur espagnol, me parut très animée. Il est vrai que c'était un dimanche. Au demeurant la capitale de la Navarre est une coquette petite ville dont la cathédrale mérite une visite. L'intérieur est du style gothique français; mais, comme dans les églises espagnoles le maître-autel est placé au milieu de l'édifice, on ne peut guère y jouir de la vue d'ensemble qui fait la beauté essentielle d'un temple. Cette cathédrale a un cloître pittoresque et superbement conservé dont le réfectoire contient l'œuvre d'art la plus intéressante de Pampelune : le double mausolée en albâtre le Charles III de Navarre et de sa femme Élénore de Castille. Cela date de la première moitié du XVme siècle. Les auteurs sont, paraît-il, inconnus. Ce qui fait l'intérêt de ce monument, c'est qu'il rappelle ceux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne, à Bruges ainsi que ceux de Jean sans Peur et de Philippe le Hardi, au Musée de Dijon. Le fait que le Flamand Claus Sluter est l'auteur de l'admirable tombeau de Philippe le Hardi et qu'un sculpteur espagnol, Juan de la Huerte, a travaillé à celui de Jean sans Peur, indique ici une évidente influence flamande. Ce sont, sur les soubassements du mausolée, les mêmes détails gothiques, les mêmes pleureuses, les mêmes moines encapuchonnés dont les figures sont terminées sous les capuchons. Mais l'ensemble a moins de finesse et les figures principales sont, en somme, assez vagues.

Pablo de Sarasate, qui était Navarrais, a son musée à la Casa municipal. Ce musée existait d'ailleurs déjà avant sa mort survenue récemment à Biarritz où il s'était retiré dans sa « Villa Navarra ». On y voit ses violons dans une vitrine et une expo-

sition un peu théâtrale d'autographes d'artistes célèbres et de présents offerts à l'illustre virtuose par de grands seigneurs et même par des têtes couronnées.

De Pampelune je me suis dirigé sur Beteloles-Bains par une route qui est une véritable fête pour les yeux. On suit la chaîne des monts Aralar, et il y a là, avant d'arriver à destination, une descente de cinq kilomètres qui est un véritable rêve. Surtout par le temps radieux qu'il faisait. Aux hauteurs dénudées se mêle plus bas un paysage riant, agrémenté de cascades et de ruissaeux jaseurs. Les lacets de la route donnent à ce prestigieux décor une mobilité étonnante.

Mais à Bételo, il fallut déchanter. L'établissement n'était pas encore ouvert et Pierre fut bien vite désolé. Il ne pouvait trouver de paille pour ses chevaux et le repas fut un désastre. Heureusement que se trouvait là un peintre français établi depuis longtemps dans le pays. Il avait entrepris la peinture de l'établissement et des auberges voisines; de plus il parlait l'espagnol et il me vint vraiment en aide. Le lendemain matin, en ouvrant la fenêtre de ma petite mansarde pour humer l'air absolument délicieux de la vallée, j'entendis tout à coup une voix joyeuse chanter un refrain français, scandé d'un battement régulier. C'était mon peintre travaillant au haut de son échelle,

— Ah! vous voilà, homme miraculeux.

— Eh! j'ai pensé que j'aurais pu vous être utile de bonne heure et j'ai attaqué intentionnellement de ce côté-ci, ce matin.

Je pus ainsi me mettre rapidement en promenade où je rencontrai Pierre légèrement mélancolique.

— Eh bien, Pierre, avez vous été content de voir se lever l'aurore?

Il me fit sa réponse habituelle :

— Dame, je le suppose, Monsieur. Il paraît que la suite de la route vers Tolosa est superbe. Je m'en vais atteler.

Bientôt nous nous trouvâmes dans des défilés sauvages et solitaires et les petits ennuis furent vite oubliés. De loin en loin un cantonnier nous criait « cadena », ce qui équivaut à « barrière ». Il fallait payer « cinco reales » de passage, c'est-a-dire vingt-cinq sous. Cela n'empêchait d'ailleurs pas la voie d'être encombrée de gros éclats de roche. Peu de monde sur la route et pas de costumes typiques. Seule la toque de laine basque, un peu commune à tout le nord de l'Espagne, est portée presque par tous les hommes. Voici cependant une femme tout habillée de noir. On la dirait en deuil. J'interroge Pierre :

— Ce costume-là, Monsieur, est, surtout ici, celui de la femme mariée qui généralement renonce à la coquetterie de la jeune fille.

Voici l'établissement d'eau d'Insalus, la meilleure eau minérale, dit-on, de l'Espagne, et puis voici Tolosa, un gros bourg agréable qui a un joli « paseo » (promenade) bien ombragé. C'est l'ancienne capitale de la province de Guipuzcoa, car nous avons quitté la Navarre. Puis une route bordée par l'Oria, rivière au cours sineux et rapide me mena à Saint-Sébastien.

A un détour de la route j'aperçus tout à coup, agréable surprise, entre deux hauteurs, sa « Concha » pittoresque, protégée contre les vagues du large par la petite île de Santa Clara.

— Dites-moi, Pierre, vous allez rentrer en France avec plaisir

— Oh, Monsieur, oui; mais je referais bien volontiers une aussi belle promenade.

— Mais vous rentrerez avec plaisir tout de même, car vous n'aimez pas la cuisine espagnole.

— Dame, je le suppose, Monsieur!

A Burgos. — Le Cid. — La cathédrale. — Madrid en fête. — Le roi et la reine aux courses de taureaux.

A Burgos retentissent de matinales claironnades et il y règne une grande animation militaire, car cette ancienne capitale du temps des Maures a une forte garnison. Sous les ombrages du large paseo de la Quinta, fantassins et cavaliers s'exercent, tandis que de nombreux troupeaux de moutons s'y rendent au marché. Les attelages de bœufs et d'ânes se succèdent. Voici le Castillan dépenaillé, se promenant lentement et, malgré le soleil, se couvrant d'un lourd manteau en dessous duquel la culotte apparaît raccommodée de carrés d'étoffes multicolores. Tel un hidalgo déchu il

s'avance avec assurance, mais parfois aussi il vous tend la main et baise, en guise de remerciements, la piécette qu'on vient de lui donner. Puis, voici quelques musiciens aveugles qui, sur des instruments à cordes, jouent en un largo majestueux la marche des soldats de « Faust ». Là-bas encore apparaît un véhicule chargé de peaux de chêvres gonflés. Elles contiennent du vin et leur boursouflage est comique, avec le bout des pattes roidies par le liqude. Ces peaux sont les outres classiques préférées par les « boteros », qui font de cette préparation un métier spécial.

Au loin l'Espolon Viejo, l'ancienne promenade, s'étend le long de l'Arlanzon. Les maisons apparaissent dans le clair soleil, éta.ant tout le long de leurs façades leurs loggias toutes blanches. L'ensemble est dominé par l'imposante cathédrale bâtie au pied de la colline où continuent à s'effriter les ruines du fameux Castillo où le Cid épousa Chimène.

Partout on voit ici des souvenirs du Campéador. Dans l'escalier de la Casa Consistorial se trouve un tableau le représentant à cheval et regardant fièrement se dérouler au loin les plaines de la Vieille-Castille. Dans la salle des séances un autre tableau représente la mort du père de Chimène et une grisaille montre cette dernière demandant justice. Dans la minuscule Capilla de la Casa, on prétend conserver les ossements des deux héros dans un mausolée en pierre. On va jusqu'à montrer dans une porte arabe, à fleur de maçonnerie, une barre de fer qui serait l'épée du Cid et, non loin de là, l'emplacement de la maison où il serait né.

La cathédrale est une belle œuvre gothique. Ses clochers, quoique ajourés, sont un peu massifs, mais l'octogone central et la chapelle du Connétable de Haro, qui termine l'édifice à l'arrière, parachèvent heureusement l'ensemble. Le monument fut commencé en 1221 et on y travailla pendant plusieurs siècles. Ce furent surtout Gil et Diégo de Siloe et puis Jean de Cologne et son fils Simon qui y travaillèrent. Ces derniers se produisirent d'ailleurs beaucoup dans le nord de l'Espagne.

Si l'ensemble extérieur de cette cathédrale charme, surtout si on la contemple de la hauteur du Castillo, l'intérieur désoriente absolument On a de nouveau commis ici le crime artistique de masquer la vue d'ensemble et de couper la ligne d'un triforium exquis par un chœur élevé qui occupe presque toute la nef centrale. Il y a de nombreuses Capillas, comportant des détails infinis et surtout de très belles grilles, que le manque de clarté empêche de bien voir. Mais trop de styles différents se heurtent. Le style rococo, appelé en Espagne « style churriguéresque » du nom du sculpteur Churriguéra, qui l'introduisit dans le pays et qui sévissait au début du XVIIIme siècle, domine trop. Dans une chapelle on montre le Christ de Burgos. Il a plutôt l'air d'un chef arabe. Il porte autour de la ceinture une sorte de pagne blanc et sa chevelure est naturelle. Ce Christ, un peu repoussant, est en bois recouvert de peau de buffle. La petite église de San Gil en a un dans le même genre, mais bien plus ancien, paraît-il. Seulement, ce n'est pas là de l'art, ce n'est que de la haute fantaisie. Je n'ai vu dans cette cathédrale qu'une seule très belle œuvre : une toile du Piombo, artiste mi-vénitien, mi florentin. C'est une madone exquise alliant une finesse rare à un coloris superbe.

J'ai vu une autre œuvre d'art à la Cartuja de Miraflorès, une chartreuse des environs, où il y a une trentaine de religieux. C'est une statue très vivante de saint Bruno. Elle est heureusement fort bien éclairée et est due au ciseau d'un Portugais, Manuel Pereira, qui eut d'autant plus de mérite à la faire qu'il vivait à l'époque où le style néfaste de Churriguéra était le plus en honneur.

* * *

Le train qui me conduit vers Madrid par Valladolid traverse tantôt des plaines immenses qu'entourent de lointaines montagnes, tantôt d'interminables pinerais. Puis le paysage apparaît de moins en moins cultivé et de plus en plus solitaire. Bientôt l'obscurité efface tout et je n'ai plus pu apercevoir qu'un pâle rayon de lune éclairant un ruisselet disparaissant dans les herbes. C'est le Mançanarez.

Le lendemain Madrid est en fête. C'est la San Isidro, le patron de la ville. Le peuple va en pèlerinage (romeria) à l'Ermita de San Isidro del Campo, qui se trouve sur une petite hauteur au delà du Mançanarez. Il se précipite — les femmes surtout, parées de leurs atours les plus colorés, — dans une étroite chapelle, pour embrasser avec frénésie les reliques du saint, tandis que montent les échos et les relents d'une feria qui fait rage au bas de la côte. On a de là une belle vue sur Madrid et le palais royal. C'est de ce côtè que se trouvent les cimetières, qui renferment de beaux monuments et de véritables édifices, où les corps sont, un peu à l'italienne, maçonnés

les uns à côté des autres et en longueur, dans d'épaisses murailles, toutes couvertes d'inscriptions funéraires.

Vous pensez bien que la plus grande fête de l'année ne saurait se passer sans courses de taureaux extraordinaires; aussi dix de ces animaux vont être mis la mort.

Un peu avant quatre heures la foule se précipite vers les arènes mauresques en traversant les magnifiques paseos du Prado et bientôt quinze mille spectateurs sont là rassemblés. Le spectacle du public est encore plus suggestif ici qu'à Saint-Sébastien. La plupart des femmes portent la mantille de dentelle blanche et ont de grosses touffes d'œillets ou de roses rouges dans leur chevelure noire. Leur costume est à peu près celui de Carmen au quatrième acte. Pour tromper l'attente, une fanfare joue des morceaux éclatants, tandis que les marchands de « naranjos » (oranges) et « el aguador » (le vendeur d'eau) circulent.

Tout à coup l'hymne national éclate. Alphonse XIII et la reine font leur entrée dans la loge royale. On les acclame. Le roi, en tenue civile, est bien pâle, mais la reine est charmante en Castillane blonde. La princesse Victoria de Battenberg aime-t-elle seulement les courses de taureaux?...

Aussitôt le roi arrivé, les quadrilles font leur éblouissante entrée et le jeu barbare commence. Je ne vous le décrirai plus que pour quelques particularités : les deux premières courses ont lieu sans picadors. Deux hardis cavaliers portugais, montés sur des chevaux superbes, s'évertuent, dès le début, à placer les banderilles, mais sans exposer leurs montures. Malgré les prodiges des toreros un accident a cependant failli se produire. Il y a là, à tout prendre, un jeu d'adresse remarquable, qui enlève au spectacle un de ses côtés les plus cruels : la mort atroce des chevaux. Le matador mexicain Rodolfo Rodarte devait tuer ces deux premiers taureaux. En estoquant le premier, il tomba si malheureusement qu'il se releva en boitant. Aussi quand il se présenta pour le second taureau, le public lui en fit une défense si véhémente que le président de la course dut s'incliner, au grand dépit du Mexicain. Trois vieux bœufs, faisant retentir de lourds grelots, vinrent rappeler au taureau l'estancia natale. Bientôt calmé, il les suivit comme s'il allait au pâturage; mais, déjà trop blessé, il fut immédiatement mis à mort dans les coulisses.

Le triomphateur de la journée fut Vicente Pastor, qui réussit à abattre du premier coup un taureau qui s'agenouilla et expira quelques instants après. Ce fut l'occasion d'une de ces ovations immenses mais regrettables, où la joie se mêle en quelque sorte à la fureur. Car en l'espace d'un moment ce peuple passe d'un extrême à l'autre, tel son ciel dont le soleil ardent boit les nuages et les averses avec une rapidité étonnante.

Le roi applaudit aussi, mais si faiblement, si lentement... Il se retira avant la dernière course. Bientôt après la foule s'écoula grondante et enfiévrée. Le défilé des équipages fut superbe. Partout régnait une animation extraordinaire. On discutait, on s'interpellait de loin. Ollé!

* * *

Dans le train qui me conduisit à Madrid, j'eus l'occasion de causer avec un Madrilène et inévitablement on parla courses.

— Oui, me dit-il, je sais; dans le Nord on n'aime pas ça, mais il n'y a pas plus brave que le taureau!

— Le taureau, passe encore, et les toreros, eux, y vont en connaissance de cause, mais les chevaux aux yeux bandés...

— De pauvres haridelles usées qui ne sont plus bonnes à rien. Alors qu'importe leur genre de mort?

— Cela n'en est pas moins d'une intolérable barbarie.

— J'avoue que les courses sont trop nombreuses et quand par hasard il y en a une en semaine, nous avons toute la peine du monde à retenir nos employés dans nos bureaux. M. Maura, le prédécesseur de M. Canalejas, avait voulu faire tomber les courses sous le coup de la loi sur le travail dominical. C'eût été pour elles un coup de mort. Mais l'émeute s'annonça si menaçante qu'il n'en fut bientôt plus question.

En rentrant à l'hôtel le patron vint à moi :

— N'est-ce pas, Monsieur, que Machaquito n'a pas eu de chance aujourd'hui?

— En effet, il n'a vraiment réussi que quelques banderilles bien placées; mais vous y étiez donc?

— Certainement, Monsieur. Si vous saviez comme l'été s'annonce bien. Nous verrons, paraît-il, des débuts superbes.

— Vous allez donc souvent aux courses?

— Comment donc, Monsieur, je suis abonné!

A Madrid. — Spectacles de la rue. — Les richesses du Prado. — Le Musée des armures. — L'Escurial.

Sur la place d'Armes, devant l'immense château royal de style renaissance, et dont la façade est éclatante de blancheur, des troupes paradent. Il y a là des détachements d'infanterie, une section d'artillerie et des cavaliers de la garde royale aux uniformes bien nationaux, car ils sont tout de rouge et de jaune habillés. Ces troupes manœuvrent avec un cérémonial compliqué et fort majestueux. Voici des fantassins faisant leur entrée sur la place aux sons de l'hymne national joué largement et traité tantôt avec accompagnement de sonneries de clairons, tantôt en douceur, ce qui produit pas contraste un effet impressionnant. Les soldats prennent pendant ce temps un pas de parade qui ne va cependant pas jusqu'à la raideur allemande. Dommage cependant que pour les commandements on se serve d'un petit clairon aux sons grêles et désagréables. Quant aux musiques militaires espagnoles elles ne comportent qu'une trentaine de musiciens et si leur exécution m'a parfois semblé un peu nue, la composition de ces musiques m'a paru aussi pondérée que possible. Le public assiste tous les jours nombreux à ce spectacle qui impressionne beaucoup les touristes.

Peu à peu la foule envahit la « Puerte del Sol » (Porte du Soleil) où se trouve le ministère de l'intérieur. C'est, malgré la Plazza Mayor, la place la plus animée de Madrid. Elle est irrégulière et n'offre rien de saillant; mais c'est le point central des tramways et cela lui donne de la vie. Les Madrilènes s'y rendent vers le soir comme les Parisiens vont au boulevard pour le plaisir d'y être et parce que c'est convenu. On a de la peine à circuler au milieu de cette foule presque inerte que harcèlent les camelots et qui, en somme, est toujours gravement occupée à ne rien faire.

L'après-midi, d'élégants équipages parcourent les allées du Retiro. C'est le parc de Madrid, planté surtout de platanes et d'acacias. Il a un joli étang au bord duquel on vient d'élever une statue équestre à Alphonse XII, le père du roi actuel. Puis les élégants équipages descendent peu à peu vers les paseos du Prado. Ces promenades, qui constituent la plus belle partie de Madrid, sont très animées. C'est là que s'élèvent la banque d'Espagne, les musées nationaux, une nouvelle poste en construction, des fontaines artistiques et de nombreux monuments. Les Cortès sont près de là aussi, dans la Carrera se San Jeronimo. C'est un monument sans grande apparence, mais ayant un péristyle dont les colonnes corinthiennes sont remarquables. La végétation du Prado est riche et partout se voient des parterres où dominent les palmiers; un jardin botanique bien ombragé complète cet ensemble de verdure.

* * *

C'est au « Salon del Prado », c'est-à-dire au centre de ces promenades, que s'élève le fameux Musée du Prado, devant lequel on aperçoit, entouré de magnifiques cèdres du Liban, le monument de Velasquez. Il renferme des merveilles. Je vais droit à la salle où sont exposées la plus grande partie des œuvres de ce peintre qu'on ne peut bien étudier qu'ici. C'est une vaste rotonde inaugurée le 6 juin 1899, à l'occasion du trois-centième anniversaire de la naissance de cet artiste, le plus grand des Espagnols, d'après les amateurs compétents. Le peuple, qui va beaucoup au Musée, ne semble pas être de cet avis. Il préfère, étant très religieux, Murillo et son style vaporeux. C'est plaisir de voir les gens de la campagne, parmi lesquels on peut remarquer des types caractéristiques, portant encore des costumes intéressants, venir au Prado, le dimanche matin. On dirait que Velasquez les a peints hier et l'on reconnait là ses forgerons de l'antre de Vulcain et ses fameux « Buveurs », tableau d'un incroyable coloris De toutes ses œuvres ce sont ses « Naines » (Las Meninas) que je préfère. On y voit Velasquez occupé à faire le portrait de Philippe IV et de la reine Marianne dont on ne voit que les silhouettes reflétées dans une glace suspendue à la muraille, derrière le peintre. Au premier rang se voient la jeune infante Marguerite, ses Meninas, c'est-à-dire ses naines bouffonnes, et quelques autres personnages. Par une porte ouverte l'air et la lumière arrivent à profusion. L'harmonie, la perspective, l'éclairage de l'ensemble font de ce tableau, d'une incroyable audace artistique, un pur chef-d'œuvre qu'on ne se lasse pas de contempler.

En ce qui concerne Murillo, malgré sa « Sainte Elisabeth de Hongrie », je donne la préférence à une « Conception » représentant simplement une « Vierge entourée

d'anges ». Elle est vêtue d'un manteau bleu flottant et regarde vers le ciel, les mains jointes C'est une admirable jeune fille, qui sait qu'elle va être la mère de Dieu et ses beaux yeux noirs décèlent une extase parfaite. Quoique Raphaël soit représenté ici par une très belle « Vierge au poisson », je lui préfère celle que je viens de décrire. Raphaël a encore au Prado un portrait admirable du cardinal de Médicis. Il est si beau que je dirais volontiers que son idéalisation est exagérée.

Un des triomphes du Musée c'est la quantité de beaux vénitiens qu'il possède. Le Titien surtout y est admirablement représenté, Bellini, Tiepolo, Véronèse, le Tintoret et le Giorgione lui-même figurent ici; mais je ne puis songer à décrire toutes ces merveilles. Je dirai cependant que Rubens, dont les toiles sont légion, s'est amusé à copier ici le « Péché originel » du Titien. Si le maître vénitien a inondé ce tableau de sa lumière d'or, la chair de Rubens est plus forte et je trouve sa copie plus énergique que l'original. Je citerai encore le portrait d'un personnage hollandais vêtu d'une fourrure : un chef-d'œuvre de Dürer; puis je passerai au Musée moderne, où les peintres espagnols n'ont pas excité mon enthousiasme. Seulement, j'y ai vu une bonne toile de Jan Van Beers représentant une jeune Flamande occupée à traire une vache. Mais j'ai été étonné de constater qu'à Madrid, Jan Van Beers passe pour être de nationalité hollandaise.

Dans ce Musée moderne, j'ai parcouru avec intérêt une salle consacrée aux œuvres du paysagiste bruxellois Haes, qui est mort à Madrid, il n'y a pas si longtemps, en léguant ses œuvres à la ville. Parmi ses toiles il y en a d'assez lumineuses, surtout celles peintes en Hollande et en Normandie.

Les musées sont nombreux à Madrid et je vous dirai encore un mot de l'Armeria, une des collections d'armures les plus importantes du monde, et faisant en quelque sorte partie du palais royal. Il y a là des armures complètes de Charles-Quint, de Philippe II pour arriver jusqu'au règne d'Alphonse XII. Il y a des armes mauresques et de Tolède, richement travaillées, des bijoux visigoths curieux; mais j'ai pris surtout plaisir à regarder longuement la grande tente en riche étoffe rouge soyeuse et brodée que François I perdit à Pavie, où il perdit tout... fors l'honneur!

Je n'ai pu, et pour cause, assister à une représentation du « Theatro Real ». J'ai visité la salle qui est fort spacieuse. Il n'y a pas de balcons, mais vers le haut il y a un immense paradis, un peu dans le genre des places populaires de notre opéra flamand. La loge de gala de la famille royale est très grande, avec, en annexe, de véritables appartements. Elle est richement tendue de soie écarlate.

* * *

Je suis allé voir l'Escurial. On m'avait dit que la route qui y conduisait était triste, et de fait elle est d'une indicible désolation. Avant d'arriver à la Sierra de Guadarrama, je vis quelques taureaux dans un pré et tout à coup le garde du train qui se trouvait près de moi s'écria :

— Toros de corridas. Senor, toros de corridas.

Et son œil s'alluma soudainement, comme évoquant le barbare spectacle.

Puis ce furent les montagnes sauvages. Pas un arbrisseau n'anime ce paysage. C'est là que Philippe II, dont l'artillerie avait, paraît-il, à la bataille de Saint-Quentin, détruit une église consacrée à St-Laurent, est venu édifier une immense et froide construction de style monotone. Il avait fait vœu à St-Laurent de lui consacrer un autre temple et il tint parole. Ce nom d'Escorial vient des scories qu'il y avait là lorsque des mines de fer aujourd'hui abandonnées étaient en exploitation. Philippe craignait tellement que son vœu ne se réalise pas de son vivant, qu'il s'était fait faire un observatoire dans la montagne d'où il pouvait suivre les progrès des ouvriers et il y venait chaque jour.

On dirait que dans cette église, dans ces sacristies et ces bibliothèques glaciales, les œuvres d'art et le beau christ de Benvenuto Cellini lui-même semblent perdre leur attrait. Dans la crypte où dorment presque tous les rois d'Espagne, l'impression est profonde. Le sarcophage en marbre noir de Charles-Quint occupe une des niches supérieures du sombre octogone. Voici Philippe II, Philippe III, puis d'autres encore. Les reines d'Espagne sont là aussi. Tous les sarcophages sont semblables. Celui d'Alphonse XIII est déjà là....

Mais les successeurs de Philippe II voulurent donner au « Palais de l'Escorial » un aspect un peu plus riant. Il y a là des salons aux tapissries de Madrid, superbes, et cela fait plaisir de voir des œuvres d'art dans un milieu agréable, après avoir contemplé l'œuvre de la mort. J'ai été étonné de trouver ici beaucoup de pendules

empire : des merveilles. L'une surtout en forme de lyre est adorable. Il y en a pas mal aussi dans la « Casa del Principe », que Charles III fit construire pour son fils dans les jardins du palais. On y remarque aussi d'exquis petits bas-reliefs encadrés, en biscuit de Madrid, dont la manufacture, jadis au Retiro, n'existe plus.

Enfin, j'ai vu l'appartement de Philippe II, tel qu'il était de son vivant. Les murs sont dénudés et les meubles d'une simplicité extrême. Voici la cellule d'où il pouvait, assis dans un fauteuil et sa jambe malade étendue sur un escabeau, voir le maître-autel de « son » église. C'est là qu'il mourut en tenant en main le crucifix de son père Charles-Quint.... Mais c'est de là aussi qu'il dictait ses ordres de mort, et qu'il faisait se dresser les bûchers.... et brusquement je sortis de là pour essayer de me soustraire à l'horreur du souvenir.

Les jardins d'Aranjuez. — Tolède. — Sa Cathédrale. — Ses œuvres d'art. — Ses armes et ses ruelles.

Dans le désert qui environne Madrid, on rencontre une basis charmante : les jardins d'Aranjuez. Grâce au Tage, qui fait ici de nombreux méandres, on a depuis très longtemps pu irriguer une assez vaste zone et de séduisants jardins y sont nés. Ils sont séduisants, en effet, comparés à la désolation de ce qui les environne ; et par opposition à l'Escurial. Philippe II tenait beaucoup à Aranjuez. Il en fit une résidence royale et il importa d'Angleterre des ormes, alors inconnus ici. Ils sont aujourd'hui merveilleux et forment avec les acasias et les platanes de majestueuses frondaisons. Il y a deux parcs distincts : le Jardin du Prince et celui de la Isla. Le premier est plutôt une forêt bien ordonnée, le second, quoique ayant des drèves de platanes immenses, est surtout un jardin fleuri où l'on admire des fontaines de l'Algarde et où, en ce moment, les palmiers sont en fleurs. Dans le jardin du Prince on rencontre de charmants points de vue, bien que le sol n'y soit pas accidenté. Quelle chose merveilleuse de voir la nature tout épanouie, alors que les alentours sont arides, et quelle joie d'entendre un véritable orchestre de rossignols égayer les airs Cela m'a fait penser à certaine fantaisie que, jadis, au jardin de l'Harmonie, dirigeait Alphonse Lemaire : « Une fête à Aranjuez ». C'était de Demeerseman, si mes souvenirs sont fidèles... mais où sont les musiques d'antan?

Le palais d'Aranjuez comporte un assez grand nombre de salles et tout de qu'il faut à une grande maison de campagne pour qu'on puisse la décorer du nom de « Palais Royal ». Il y a surtout un original « Gabinéte de China », qui est, au fond, espagnol. D'après des dessins chinois faits à Naples, la manufacture du Retiro a exécuté des plaques très fines, aux nuances tranquilles, qui garnissent entièrement les murailles, avec tous les accessoires que la chose comporte. C'est d'un effet charmant, Je n'ai pu visiter la « Casa del Labrador » (Maison du Laboureur) qu'on réédifie en ce moment Elle contenait, parait-il des choses intéressantes.

Le roi vient assez souvent à Aranjuez chasser le faisan ; mais la reine ne l'y accompagne jamais.

* * *

Au tournant d'une route qui fonge les monts de Tolède, on aperçoit tout à coup cette vieille ville dominée par son Alcazar (forteresse) et construite en amphithéâtre le long du Tage. On a alors comme une vision du passé. Quant on franchit l'Al Kantara (le pont, en arabe), que l'on s'engage dans des ruelles si étroites que, là haut, le ciel ne forme plus qu'un irrégulier et mince ruban bleu ; qu'on voit à la fontaine, où attendent les ânes, de jeunes femmes, presque toutes belles, remplir des jarres ; qu'on longe de vieilles murailles calcinées, parfois privées de fenêtres ; on peut, en effet, croire un instant que Tolède, l'arabe, existe encore Mais ce n'est qu'une illusion. La place de Zodocover, l'ancien marché, au centre de la ville, est là, avec ses arcades et ses boutiques et la « Calledel Comercio » achève de vous reporter dans le présent. C'est près de là que l'on montre la maison où Cervantes venait travailler chaque année. On n'y a rien changé et son aspect de très vieille auberge espagnole, avec cour intérieure, est curieux.

Tollède, qui sous les rois de Castille avait, dit-on, deux cent mille habitants, fut la Rome espagnole. Le clergé tenait à ce qu'elle restât grande ville et Philippe II

dut faire acte d'autorité pour imposer Madrid comme capitale Depuis lors la ville n'a plus fait que déchoir.

L'Alcazar, qui fut un palais de Charles-Quint, est aujourd'hui l'école militaire, car Tolède est le St-Cyr espagnol.

La fabrique d'armes n'a plus son importance de jadis. Il y a cependant encore, sous ce rapport, des choses intéressantes et c'est avec plaisir que j'ai vu les fleurets de Tolède. Ils sont très légers, très brillants et souples comme des ressorts de montre. La garde est ronde comme celle de l'épée, mais la poignée s'épaissit trop au centre; et par cela même, l'arme ne tient pas bien en main.

A Tolède, on peut surtout étudier le peintre Domenico Théotocópuli, dit « El Greco ». C'est un curieux artiste. Venu de son pays à Venise pour faire ses études sous la direction du Titien, il ne trouva pas l'Italie à son goût et s'en fut plus loin à l'Ouest. Arrivé en Espagne, il se fixe à Tolède et l'on y trouve une grande partie de ses œuvres ; entre autres sa collection d'apôtres que l'on voit dans un petit musée qui lui est exclusivement consacré. Quelle singulière peinture. Les têtes sont grêles, les membres sont parfois d'un dessin impossible et le coloris, assez pâle, est pour le moins étrange. Chaque apôtre a sa robe partagée en deux couleurs différentes bien tranchées. Tel est rose et vert, un autre bleu et rouge. Cela donne à l'ensemble une allure singulière et rappelle absolument la coloration des émaux. Il y a aussi quelques portraits de personnages espagnols qui sont bien plus pondérés et qui sont de bonnes œuvres. A l'église San-Tomé se trouve ce que l'on appelle le chef-d'œuvre du « Greco » : l' « Inhumation du comte d'Orgaz », protecteur de l'église. C'est une vaste composition groupant de nombreux personnages. Elle est dessinée avec justesse et peinte avec sobriété.

* * *

La cathédrale de Tolède est intéressante parce que la comparaison avec celle de Burgos est caractéristique. Alors qu'à Burgos l'aspect extérieur est captivant, à Tolède il n'y a presque pas moyen de trouver, sous ce rapport, un bon point de vue d'ensemble. La cathédrale de Burgos est sur une hauteur et celle de Tolède dans un bas-fond. Elle n'a qu'une tour et les ruelles étroites sont si nombreuses autour de l'édifice que ses portes, parmi lesquelles celle des Lions est très intérssante, sont difficiles à trouver. L'intérieur, par contre, est supérieur à celui de Burgos. Il y a bien l'inévitable chœur, au centre de l'église, masquant la vue ; mais il est très bas et bien éloigné de l'entrée principale, de sorte que l'on a sur l'ensemble gothique du temple une vue encore très appréciable. C'est grand et majestueux.

Derrière le maître-autel de la « capella mayor », dont le retable est énorme, il y a un jeu de lumière qui surprend. De très haut, une verrière blanche, dissimulée, envoie des flots de lumière sur une masse de statues, d'un enchevêtrement baroque, il est vrai ; mais d'un grand effet. On appelle cela à Tolède « el Transparente » et dans cette église sombre le résultat est magique.

Le trésor de la cathédrale contient deux choses remarquables. D'abord un « Enlèvement des Sabines » en argent repoussé de Benvenuto Cellini et une « Custodia » énorme en argent doré due à Enrique Arphe. La famille allemande Arphe remplit au XVIme siècle les églises d'Espagne de ce genre d'œuvres. Celle-ci est colossale et le centre est en or massif Le souci des détails est toutefois poussé trop loin.

Parmi les souvenirs mauresques il faut signaler la petite mosquée de Santo Christo de la Luz, qui était, paraît-il, primitivement une église visigothe. Elle est abandonnée aujourd'hui.

Il faut citer aussi la « Casa de Mesa », une habitation particulière qui a un superbe plafond en style mudejar fort curieux. C'est, en somme, un style hispano-mauresque continué en Espagne par les Maurisques, c'est-à-dire par les Maures restés en Espagne après la reconquête. Il ne s'applique qu'à des fragments, à des décorations, mais jamais à des œuvres d'ensemble. Les Espagnols donnent à de tels plafonds travaillés en fresques souvent sombres, la dénomination de « estilo artesonado ».

Une promenade de l'autre côté du Tage, par les hauteurs plantées d'oliviers, montre un panorama très coloré de Tolède. L'Alcazar domine nettement l'ensemble et l'unique tour de la cathédrale n'émerge que timidement de son bas-fond. Il est agréable alors, quand la chaleur commence à faiblir, de se reposer à l'ombre du paseo de Madrid. Puis, au soleil couchant, la Puerta del Sol, le plus beau monument arabe de Tolède, évoque étrangement le passé. Peu à peu la tombée du soir apaise le mouvement à la place de Zodocover; doucement quelques ombres glissent encore le long des murailles des étroites ruelles et lentement s'endort Tolède, la vieille ville arabe.

A Malaga. — La mosquée de Cordoue. — L'Alhambra de Grenade. — La terre tremble. — Une nuit chez les Gitanes.

Malaga, c'est le repos tiède parmi les fleurs d'un beau parc ; où, dans les environs, des forêts de palmiers s'offrent aux regards charmés. Il y a aussi des bananiers et des grenadiers en fleurs, des poivriers, des vignobles et des cannes à sucre. Puis, c'est la mer d'un bleu profond, qui, au delà d'un port insignifiant, vous apparaît couverte de barques de pêche aux voiles blanches. C'est, enfin, un hémicycle de montagnes dentelées, qui complètent magnifiquement le décor.

En contemplant ce radieux paysage tropical, la rêverie me fit refaire le voyage qui, de Madrid, m'avait, à travers l'Andalousie, conduit ici. A Getafe, la foule couvrait la plaine immense. On attendait consciencieusement Védrines. Plus loin je vis le pays désolé de « la Mancha » où Cervantes plaça son don Quichotte et les combats de son héros contre de petits moulins à vent. On en voit du reste encore. Ils sont à peu près seuls à animer le paysage, avec leurs curieux sommets en forme de coupole. Pendant tout le trajet de nuit les gares d'arrêt — et elles sont nombreuses en Espagne — se trouvèrent encombrées de monde. Les femmes portaient des fleurs dans les cheveux : l'Andalousie s'annonçait.

On me dit que tout ce monde attendait parce que depuis peu de temps seulement les sleeping-cars passaient par là. Un tunnel s'étant écroulé, il avait fallu faire un détour et c'était pour la population une nouveauté. Aussi, examinait-on avec grande curiosité les longues voitures où des gens voyageaient en dormant.

C'est ainsi que je suis arrivé à Cordoue, en pleine « feria ». Que de mouvement dans le « paseo » de la Victoria où, au milieu d'une riche végétation méridionale, s'élèvent des baraques et des salons de repos, exquis pendant le milieu du jour. Les courses de taureaux deviennent plus sauvages à mesure qu'on avance vers le midi, où ce spectacle hypnotise littéralement le peuple. Mais quel retour de courses dans le « paseo del Gran Capitan » ! Aucun spectacle parisien ne saurait se comparer à celui-la. D'élégants équipages traînés par des mules ramènent d'exquises Andalouses parées de châles, de mantilles d'une grande richesse ; la chevelure noire relevée de roses superbes et s'éventant avec rapidité. Le ciel bleu et le décor de fond de la Sierra Morena complètent cette animation pittoresque.

Plus paisible est l'aspect du « patio de los Naranjos (cour des Orangers) qui, avec ses fontaines mauresques, précède la mosquée. C'était là que les Maures faisaient leurs ablutions avant la prière. Les chrétiens auraient bien fait de ne pas toucher à cette merveille et d'édifier leur cathédrale ailleurs. Ils auraient ainsi laissé subsister le minaret élégant de l'entrée au lieu de le remplacer par une tour banale, où pendent bien en vue, comme dans toutes les tours d'Espagne, d'affreuses cloches vert-de-grisées. Ils n'auraient pas davantage masqué les portes de la cour, qui permettaient d'avoir sur l'ensemble des colonnes intérieures du temple une vue qui devait être absolument superbe. Enfin, au milieu de cet enchevêtrement d'arcs mauresques formant des colonnades disparaissant pittoresquement dans le lointain, ils n'auraient pas, et cela malgré les autorités de ce temps-là, construit une capilla mayor et un chœur en horrible style plateresque. En somme, presque toute la mosquée, qui fut élevée en trois fois, subsiste et l'on y admire encore un Mihrâb magnifique, où dominent des marbres rares et dont le plafond fait penser à de superbes stalactites. C'est là qu'on déposait le Coran et quelques fidèles privilégiés étaient seuls admis à en faire le tour à genoux. L'espace y est si restreint qu'aujourd'hui encore les parvis en ont gardé un luisant extraordinaire. A côté de ce Mihrâb, une chapelle chrétienne, vous offre, par contraste, une Cène de Pablo de Cespedes. C'est le meilleur tableau qu'on puisse voir là. Cespedes est un peintre estimable de la Renaissance ; il est allé en Italie, car son œuvre dénote une évidente influence florentine.

* * *

Dans la cathédrale de Grenade, où le gothique et la Renaissance se mêlent et où le chœur ne détruit pas trop la perspective de très hautes nefs, il y a une œuvre célèbre : les tombeaux en marbre blanc de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, qui prirent Grenade et mirent fin à la domination mauresque et ceux de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle. C'est de la renaissance italienne dans ce qu'elle peut

offrir de plus beau. Malheureusement, c'est mal exposé et on ne peut que difficilement dominer l'ensemble de ces chefs-d'œuvre. Les tombeaux de Ferdinand et d'Isabelle sont faits par l'Italien Fancelli ; les deux autres sont de l'Espagnol Ordonez. Ici, pas de détails en soubassement, pas de pleureuses, comme dans le monument flamand de Philippe le Hardi à Dijon, et cependant, malgré l'élégance italienne, c'est ce dernier que je préfère, à cause de la finesse des détails.

Ces tombeaux sont, avec les riches marbres multicolores d'une chartreuse et des chapelles des hôpitaux de la ville, ce qu'il y a de plus intéressant à voir à Grenade même. Tout l'intérêt se concentre sur la colline de l'Alhambra. Rien que le paysage qu'on découvre de là est déjà prestigieux. D'une fraîche forêt d'ormes immenses, il y a des échappées sur la ville, sur la Véga, c'est-à-dire la campagne environnante et sur la Sierra Nevada, montagnes neigeuses qui viennent ici joindre le décor alpestre à la végétation méridionale.

Sous ce rapport les jardins mauresques du Généralife, demeure estivale des rois maures, constituent un enchantement, et en ce moment les roses y forment des cascades tombant parmi les myrtes, des différents étages de l'ensemble. Non loin de là, l'Alhambra dresse ses purailles roussies, à côté desquelles Charles-Quint a cru devoir élever un palais renaissance, voulant placer ainsi sa puissance énorme à côté de la gloire déchue. Outre que les deux styles ne voisinent guère bien, les merveilles de l'Alhambra demandent à rester isolées. Je ne puis songer à les décrire toutes. On les voit en quelques heures et il faudrait demeurer là des journées. Je dirai toutefois la splendeur élégante de la « Cour des lions » qui forme le centre du palais. La finesse des colonnades est remarquable, mais les douze lions sont apocryphes. C'est Charles-Quint qui fit enlever la charmante vasque de la fontaine centrale et qui la plaça ensuite sur les lions. Malgré cela, lorsque les eaux jouent, l'effet est merveilleux. Cette cour est entourée des plus belles salles du palais. Celle des « deux sœurs », nommée ainsi à cause de deux énormes dalles de marbre blanc absolument semblables qui en occupent le milieu, est prestigieuse. Le plafond offre des dessins en stalactites encore superbes malgré les couleurs et les ors de jadis. Ce détail est encore plus beau dans la salle des légendaires Abencérages où le plafond s'élève en étages encore plus grands. Dans le haut de cette salle, huit ouvertures placées de manière à ce que du centre on ne puisse apercevoir le ciel, remplit toute la partie élevée d'une lumière étrange. C'est ainsi que des fontaines et des décorations semblent constituer tout l'art mauresque.

Soudain, pendant que j'admire, la terre tremble et des secousses sismiques se font sensiblement sentir pendant plus d'une minute. Les gardiens s'affolent. On vient dire que des personnes sont tombées dans les jardins du Généralife. Puis on se calme, tout s'apaise : il n'y a pas eu d'accidents, et l'inévitable insouciance reprend le dessus.

* * *

Des larges arcades de l'Alhambra on découvre spécialement l'Albaïcin, le curieux quartier des gitanes, qui, au nombre de quatre cents environ, habitent ici des caves creusées dans la roche D'où viennent-ils? On ne sait. D'autres gitanes encore vivent dans les montagnes du pays Ils ne payent pas d'impôts.

La visite de ce quartier est chose bizarre. On y rencontre surtout des enfants et des femmes brunâtres qui cherchent à vendre des ustensiles de ménage grands et petits façonnés en cuivre par les hommes; mais on y rencontre aussi des jeunes filles dont la danse est captivante au possible.

Dans une salle un peu plus grande que celles des autres habitations, plusieurs jeunes filles de quinze à seize ans sont réunies. Elles en paraissent au moins vingt. Leur teint est basané, leur chevelure d'un noir de jais et leurs yeux ardents.... Leur beauté est à la fois idéale et étrange et leurs costumes presque usés sont multicolores. Il y a là des musiciens jouant de la guitare et de la mandoline Leur chef, Pepe Amaya, Capitan de la Zambra Gitana, un grand diable, agite des cistres et les danses se succèdent, échevelées. Telle de ces gitanes est d'une souplesse et d'une grâce si exquise, que jamais ballerine ne me fit autant de plaisir Elles unissent la morbidesse orientale à la pétulance andalouse. La musique est composée par les instrumentistes eux-mêmes. Je vois ainsi danser la « danse du mariage », avec paroles, cris et castagnettes; le « tango » et le « fandango » gitanes, la « cadzudra », des « soliares ». Enfin, j'entends de « caractéristiques chants » et l'on termine par une « sévillanne gitano » générale à laquelle participent des enfants. Mon guide Eugenio me dit que

cette nuit même on fêtera le baptême d'un enfant qui sera encore avant le soir présenté à l'église.

— Je suis invité, Monsieur, et je vous invite à mon tour. On dansera encore.

Je ne manquai pas d'être au rendez-vous. La cave était éclairée par de petites lampes électriques que tous les gitanes ont dans leurs cavernes La colonie était là, assise en partie à l'extérieur. Quelques jeunes gens de Grenade étaient là aussi et les danses, cette fois à l'espagnole, commencèrent. Eugenio s'en donnait à cœur joie. Puis on se rafraîchit. On but du vin, de l'anisette et on mangea des pâtisseries. El Capitan fut particulièrement aimable pour moi et j'eus ma bonne part de toutes ces friandises. Après quoi les danses recommencèrent plus vives encore. Les guitares lançaient des basses folles, les castagnettes faisaient rage sur ce rythme endiablé et El Capitan agitait frénétiquement ses cistres . Tout à coup, par la baie ouverte, je vis une tache rose s'étendre sur les sommets de la Sierra Nevada. Le jour naîssait. Les gitanes s'arrêtèrent. La fête était terminée.... Adios! Adios! me crièrent les danseuses et je m'en retournai sous le charme, le long de haies des cactus et d'aloès, par des champs de figuiers de Barbarie, au milieu du paysage matinal le plus enchanteur.

La vie à Séville. — Une romeria. — Cathédrale, tableaux et Alcazar. — A la fabrique de tabacs. — Ruines romaines. — Sur le Guadalquivir.

Dès l'arrivée, Séville séduit par sa gaieté, son élégance et sa propreté. Ses rues sont quelque peu étroites, mais la blancheur des habitations les rend absolument riantes. Toutes les places publiques, plantées d'orangers et de palmiers, sont ornées de corbeilles fleuries entretenues avec soin. Les jolis « patios » des maisons particulières sont un des charmes de la ville. Ces cours en marbre, précédées de vestibules richement décorés de mosaïques, sont tout à fait gracieuses. Au travers d'élégantes portes en fer ajouré on voit surgir des jets d'eau, des orangers et des fleurs et l'on se souvient des habitations romaines. Ces « patios » ,d'une fraîcheur exquise, constituent le salon. C'est là que l'on se tient d'ordinaire, à l'abri des ardeurs du soleil, et c'est là que l'on reçoit.

Au centre de la ville se trouve « Sierpes » (la rue des Serpents). C'est le centre du mouvement. Cette rue étroite rappelle un peu la « Merceria » de Venise. Les magasins, les grands cafés sont là. Les grands barbiers aussi. L'animation constante qui y règne rend la circulation des véhicules impossible. On raconte qu'autrefois une taverne avait pris des serpents pour enseigne et que c'est l'origine du nom de la rue. Mais on dit aussi que jadis il y avait ici un couvent baigné par le Guadalquivir. Les eaux amenaient souvent un énorme serpent qui semblait menacer les bons moines, lesquels avaient fini par mettre l'un des leurs en sentinelle avec mission d'agiter une cloche en cas de danger. Couvent et Guadalquivir ont disparu, mais il y a, à l'entrée de Sierpes, une pâtisserie, la « Campana » avec une cloche peinte au-dessus de l'entrée.

C'est aussi dans Sierpes que se trouvent les cafés-concerts où toutes les classes de la population se coudoient. Les programmes ne comportent que quelques numéros qui se renouvellent plusieurs fois au cours de la soirée. J'y ai entendu une gitane chanter d'étrangers mélopées, aux accords d'une guitare; mais elle avait eu le tort de cacher son beau teint mat sous le banal fard parisien. Puis, quelquefois, un débutant, protégé par une partie du public, montait sur la scène et se risquait à chanter; tantôt réussissant, tantôt succombant sous les rires; car le peuple sévillan est un des plus gais de la terre et un de ses plus grands plaisirs est de se moquer de lui-même.

* * *

A peine arrivé ici, on me dit qu'une grande « Romeria » (pélerinage) devait rentrer le soir même à Triana, faubourg séparé de Séville par le Guadalquivir, et où l'on fait encore de la poterie hispano-mauresque. Je me mis en route et bien au delà du village, près d'une posada, je trouvai une foule rassemblée. On attendait le retour de la Hermandad (confrérie) de Nuestra Senora del « Rocio », partie depuis huit jours à Almonte, en pèlerinage, vers cette célèbre vierge dont on avait emporté le drapeau, qui, pendant tout le reste de l'année, repose à Triana dans l'église de San Jacinto. Pour tromper l'attente on boit le Manzanilla, un peu âcre mais savoureux, et des

jeunes filles, avisant des musiciens qui attendaient aussi, eurent bientôt fait d'organiser sur la place des séguedilles endiablées. scandées par les castagnettes. Les équipages arrivaient sans cesse, d'autres jeunes filles venues en croupe de leurs galants se mêlaient à la danse, des ânes chargés de provisions ne savaient où se placer, puis encore l'aguador et d'autres marchands circulaient. Tout cela faisait un spectacle des plus colorés.

Enfin voici la Romeria, descendant des hauteurs environnantes. Jamais je n'ai vu plus curieux spectacle. En tête, mais précédé d'un tambour et d'un énorme fifre, venait le drapeau, exposé dans un petit temple aux colonnes argentées. Immédiatement après un marin de la flotte en grande tenue marchait à pied. Sur le point de faire naufrage, il avait promis à la Vergen Del Roiro, de faire. en cas de salut, le pèlerinage de cette année, et il tenait parole. Puis, lentement, traînées par des bœufs portant entre les cornes des chapeaux pointus, une douzaine de charrettes défilèrent. Couvertes de bâches blanches, elles ressemblaient à des couhettes en plein air. Sur des matelas couverts de draps, des Andalouses étaient couchées. Elles portaient des habits de fête et des roses dans les cheveux. Elles chantaient derrière le drapeau sacré au son des castagnettes; puis les musiciens se rangèrent et jouèrent l'hymne national. Derrière chaque char défilaient des cavaliers. Lentement on se dirigea vers Triana; mais le soir tombait et l'on s'arrêta pour éclairer de bougies le petit temple et les chars. Cela prit un temps infini, puis on entra dans le faubourg dont toutes les maisons étaient illuminées et ornées de riches manteaux tombant des fenêtres. Des chants, des cris de joie éclatèrent et la fête se prolongea très tard. Le drapeau fut promené par toutes les rues et partout on dansa au son des castagnettes, car ce peuple honore sa religion en dansant. Les enfants de chœur ne dansent-ils pas, ici, dans la cathédrale, pendant la semaine sainte, devant le maître-autel? Jadis Rome envoya son consentement à ce singulier divertissement, à condition qu'il serait supprimé le jour où les costumes des enfants seraient usés. Mais on les racommode depuis toujours et chaque année les enfants de chœur recommencent en jouant des castagnettes et en se couvrant de leurs chapeaux à plumes. Ils portent pour la circonstance un élégant costume de page.

* * *

La cathédrale de Séville est immense, et l'on peut, malgré le chœur toujours central, admirer des nefs d'une hauteur et d'une simplicité gothique remarquables.

C'est dans cette église que reposent définitivement les cendres de Christophe Colomb rapportées de la Havane. Le monument est très simple : quatre statues représentant les royaumes de Castille, d'Aragon, de Léon et de Navarre entourent un petit catafalque en marbre. C'est tout. Ce temple est au surplus un vrai musée et une journée suffit à peine pour le visiter en détail. Il y a des tableaux en masse et la sacristie renferme des richesses. J'ai remarqué une descente de croix de Pedro Campana (de Kempeneer), un Bruxellois de la Renaissance, qui fut de ceux qui exercèrent ici une influence flamande. Il y a aussi de nombreux tableaux de Murillo. Son « Ange gardien » est séduisant et l' « Extase de saint Antoine de Padoue devant l'enfant Jésus » est d'un sentiment religieux très profond. Le saint Antoine, en entier, fut découpé naguère par un inconnu et envoyé en Amérique où l'on retrouva cette immense figure et la restauration se fit aussi bien que possible. Seulement tous ces tableaux se trouvent, en général, dans la pénombre. L'on voit encore plus mal les tableaux dans les églises d'Espagne que dans celles des autres pays. Même à l'hôpital de la Caridad, des Murillo remarquables se voient à peine, mais on y apprend que c'est Don Juan repentant qui aurait fondé cette maison. Les religieuses montrent son masque en plâtre et son épée. Une statue récente de Miguel de Manara (Don Juan) se voit devant l'entrée.

Au musée provincial, beaucoup de Murillo sont heureusement bien exposés. J'y ai admiré une « Pieta » dans la manière de Ribera et un saint Thomas faisant l'aumône. C'est la figure célestement éclairée du saint et contrastant avec les silhouettes hâves des pauvres qui fait le grand mérite de cette toile. La sculpture est représentée dans ce musée par quelques œuvres remarquables. Les simples statues de marbre ne suffisaient pas a l'imagination espagnole. Il fallait y ajouter le coloris de la peinture et l'on employa pour cela la terre cuite et le bois. Vers 1500. Torrigiani et plus tard Montanes surent se servir de ces procédés sans exagération et le « saint Jérôme repentant », en terre cuite, de Torrigiani, ainsi que le « saint Dominique » de Montanes, en bois, sont d'excellentes œuvres de ce genre, tant exagéré après eux.

Mais me voilà loin de la cathédrale que j'ai quittée sans vous parler de la tour de la Giralda dont les Sévillans sont si fiers. Elle se dresse à l'extrémité du seul mur mauresque qui reste de la mosquée. C'est, en somme, l'ancien minaret décapité, surmonté d'un beffroi. L'ensemble est, malgré la contradiction, d'une élégance exquise, et le vol des cigognes, remplaçant autour du sommet les corbeaux classiques, n'est pas fait pour le déparer.

* * *

En face de la cathédrale se dresse l'Alcazar, forteresse transformée en palais, ainsi que ses jardins, « délices des rois Maures ». Mais combien l'Alhambra est plus suggestif, plus évocateur. Seule, peut-être, la salle des Ambassadeurs offre plus de charmes que celle de Grenade Tout ici cependant est mieux conservé, trop conservé peut-être, et le fait qu'Alphonse XIII y vient tous les ans passer quelque temps, n'y est certes pas étranger. Les jardins sont beaux, c'est tropical à souhait, mais cela ne vaut pas le Généralife. Le labyrinthe de myrtes n'existe plus. Le Roi vient de le faire disparaître et, y joignant un terrain adjacent, il a fait faire un jardin français dont la jeunesse fait ici assez maigre figure. Alphonse XIII réserve ce parc aux jeux de ses enfants.

Non loin de l'Alcazar s'aperçoit un grand bâtiment dont l'entrée principale est ornée de statues et dont le patio est planté d'orangers. C'est la manufacture des tabacs dont une partie sert de caserne d'artillerie. Ce n'est pas sans une vive curiosité que j'y pénétrai. A l'étage, j'arrive dans une des grandes salles où plus de cinq cents femmes roulent des cigarettes, ayant pour seul outil un ongle en métal, planté sur l'index de la main droite. L'acre odeur du tabac me monte à la gorge. Ces dames parlent avec une volubilité extraordinaire et me dévisagent avec effronterie Mais une désillusion ne tarde pas à me saisir : Parmi les Andalouses et les gitanes qui sont là il n'y a plus de jeunesse et beaucoup de mères sont là avec leurs enfants. Mon guide Manuel s'apercevant de mon peu d'enthousiasme :

— Vous cherchez Carmen, Monsieur? Elle ne sera plus jamais là. Il y a une dizaine d'années, quand la direction fit connaître le projet de remplacer la main-d'œuvre par des machines, une vraie révolution éclata. Tout fut détruit par les cigarières. Les registres de la comptabilité et le portrait du roi furent brûlés. Les portes se fermèrent, puis dix-neuf coupables furent révoquées. Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre. Mais il n'y a plus guère que la moitié des cigarières; trois mille environ, qui continueront à rouler des cigarettes et des cigares, tant que la mort ne les aura pas fauchées. Alors les machines que l'on prépare en secret régneront seules ici.... Oui, la couleur locale malgré tout s'en va et la Romeria que vous avez tant admirée n'est plus ce qu'elle était jadis.... Le mouvement des tramways en gâte le retour et l'éclairage électrique ne permet plus aux pèlerins d'allumer leurs torches qui, dans la nuit, rendaient autrefois ce retour si fantastique.

— Oui, c'est le progrès inéluctable, mais trop souvent destructeur du pittoresque.

— Tenez, Monsieur, puisque je vous parle du passé, je veux vous faire voir le vieux Séville d'avant les Maures, le Séville des Romains.

Manuel me mena à Italica, près du village de Santi-Ponce, et me montra le cirque romain que l'on a très bien pu remettre à jour. C'est très grand et les galeries et les escaliers sont relativement en bon état. La partie supérieure de cet amphithéâtre est toutefois détruite. C'est là qu'avaient lieu les luttes des gladiateurs et des bêtes féroces, jeux barbares à jamais disparus, excepté précisément en Espagne où les courses de taureaux pourraient bien en être le dernier vestige. L'esprit plein de ces pensées, où le présent et le passé se heurtaient, je m'en fus voguer sur le Guadalquivir aux eaux limoneuses et qui près de Séville fait de nombreux méandres. Il y a là un port assez important et j'y ai vu amarré un vapeur d'Anvers, le «Scaldis». Les montagnes restent éloignées du bord du fleuve qui ne baigne que des prairies. Parfois quelques taureaux sauvages viennent s'abreuver. Au loin la coquette Giralda apparaît. On l'aperçoit de partout et elle domine le paysage, véritable emblème hispano-mauresque de l'Andalousie.

Particularités espagnoles. — A Paris : une représentation du « Don Guichotte » de Massenet avec la basse Chaliapine, au Théâtre lyrique municipal de la Gaieté.

Bien des touristes, habitués au confort moderne et à tout l'agrément d'une excursion aux lacs italiens, hésitent encore à entreprendre un voyage en Espagne Les chemins de fer sont mauvais, les hôtels défectueux et le pays peu sûr ; voilà ce qu'en général, on se dit Or, tout cela est aujourd'hui fort exagéré. Le pays est aussi tranquille que l'Italie, les chemins de fer sont convenables et les hôtels pour le moins suffisants dans les villes

Les chemins de fer à voie étroite, que l'on a comparés à des montagnes russes, à cause de leurs parcours accidentés, disparaissent les uns après les autres et partout on rencontre des trains bien organisés, souvent avec voitures à couloirs. On sait au surplus, que l'écartement des rails est plus grand en Espagne qu'en France et que par le fait même les changements de voiture sont inévitables à la frontière. Mais les trains ne sont pas toujours quotidiens et pour les départs il faut se rendre en temps utile à la gare, car parfois les guichets se ferment bien avant l'heure. Dans les trains mêmes, il y a rarement de l'encombrement, en première classe tout au moins. Toutefois la mendicité sévit jusque dans les gares et les miséreux pénètrent parfois dans les compartiments. La vitesse n'est pas très grande et les arrêts sont nombreux. C'est en somme à cela que se bornent les inconvénients. Par contre il faut signaler deux choses vraiment pratiques. D'abord le « Dispacho Central », sorte d'agence générale qui se trouve au centre de beaucoup de villes et où l'on peut se mettre en règle plusieurs heures avant le départ du train. Ensuite, il y a des billets kilométriques. On peut acheter jusqu'à douze mille kilomètres avec une diminution de prix considérable.

Une chose dont il faut sérieusement tenir compte, c'est le climat. Autant celui de l'Andalousie est agréable, autant celui du Nord, en général, et de Madrid en particulier, est pernicieux. La capitale est située sur une hauteur et les environs étant deboisés, il y fait froid ; surtout le soir, alors même que la journée aura été chaude. Aussi conseille-t-on avec raison au touriste d'emporter en tout temps des vêtements d'hiver.

Les hôtels espagnols sont en général plus propres qu'on ne le suppose. Ce n'est que dans les villages que l'on se trouve encore vraiment embarrassé pour le logement et la nourriture. Il y a cependant un inconvénient qu'on rencontre un peu partout : il est désagréable de quitter l'hôtel de bonne heure. On n'est pas matinal en Espagne et il est difficile d'obtenir quelque chose, même dans les maisons de banque, avant dix heures et demie. On a essayé de faire partir l'Andalousie-express à sept heures du matin de Séville afin de le mettre à Madrid en correspondance avec le Sud-express. On irait ainsi de Séville à Paris en deux jours ; seulement on a dû supprimer ce train faute de voyageurs.

* * *

Les cochers laissent à désirer et pendant une période de « Feria » leurs exigences ne connaissant souvent plus de bornes. Il en est alors de même des hôtels. Ces journées de foire mettent les villes espagnoles dans un état d'animation extraordinaire. Les festivités sont annoncées, comme partout, au moyen d'affiches, mais les processions y voisinent avec les courses de taureaux. C'est en assistant à la feria de Cordoue que j'ai surtout pu voir la vie espagnole dans toute son intensité. Les toréadors Bombita et Cocherito de Bilbao (le petit cocher de Bilbao) prenaient leurs repas à l'hôtel et j'ai pu constater alors de quel culte ces hommes sont entourés ; car, véritablement, le toréador est roi. On le reconnaît dans la vie civile à une petite tresse de cheveux qu'il porte derrière la tête. Le toréador qui se retire de la tauromachie — événement important dont on parle dans tout le pays — est obligé de la supprimer.

Lorsque l'on a assisté à plusieurs courses, on finit par surprendre des détails suggestifs. C'est ainsi que j'ai appris pourquoi on recoud les entrailles des chevaux, lorsque les cornes des taureaux les ont par trop éventrées. Ces haridellles sont fournies par un entrepreneur qui désire en sacrifier le moins possible ; et il faut qu'elles aillent jusqu'au bout !

Quant aux toréadors, ils font fortune. J'ai vu a Séville, dans les superbes promenades de « las Delicias », Bombita se promenant dans son équipage, ayant son vieux vieux père à ses côtés.

Quels superbes jardins que ces pascos de Séville. La vie d'été y commence à présent. Des petits théâtres en plein air s'y ouvrent et les Sévillans et surtout les Sévillannes, si fières de leur petit pied, vont s'y divertir la nuit, échappant ainsi à la chaleur du jour. Les théâtres de genre sont curieusement organisés. On y prend son fauteuil (butacca) pour un seul acte ; puis le public se renouvelle. Le programme se compose d'ailleurs de pièces en un acte.

Je ne pense pas, en décrivant Séville, avoir parlé du mémorable « Barbier ». La vérité est qu'on ne sait rien de précis. On prétend seulement que son échoppe portait le numéro quinze. Or, une douzaine de barbiers sont dans ce cas et tous, paraît-il, trouvent des raisons pour se dire son véritable successeur.

La question basque semble avoir pris de l'extension dans ces derniers temps. Les Basques, très nombreux dans le Nord, ont réussi à forcer les portes de déjà bien des conseils municipaux, où ils s'efforcent d'obtenir des droits pour leur langue. Cette question, jointe aux tendances séparatistes et politiques de la Catalogne, ne laisse pas que de préoccuper les sphères dirigeantes.

* * *

En dehors des particularités que je viens de signaler, je voudrais tenter de faire une comparaison entre l'Espagne et l'Italie, au point de vue des arts.

Pour l'art musical cette comparaison est presque inutile. En Espagne, la musique existe surtout à l'état de « rythmes » et les compositeurs sont peu nombreux et, en tous cas, peu connus. On parle de Gayarre et d'Eslava, dont je ne connais pas les œuvres. Eslava est surtout renommé, à Séville, par son « Miserere » qu'on y exécute chaque année pendant la semaine sainte.

A l'Opéra de Madrid on fait des saisons italiennes. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on chante en espagnol et l'on m'a dit que le Conservatoire de Madrid était pour le moment dirigé par un avocat. Il n'y a donc pas d'école de musique espagnole proprement dite.

Quant à la peinture et à la sculpture, malgré la supériorité de Velasquez, de Murillo et malgré quelques sculptures de Montanès, l'Italie est évidemment supérieure. Elle incarne en somme l'histoire non interrompue de ces arts à travers les âges, tandis que l'Espagne, gênée par trop d'influences extérieures et surtout par l'art mauresque, n'offre qu'une période de deux siècles de véritable art espagnol, allant de Ribera à la mort de Francisco Goya (1828), le dernier grand peintre espagnol.

Cependant l'Espagne est supérieure à l'Italie par sa couleur locale et le pittoresque de la vie andalouse. C'est le clergé qui tient surtout à ce que les vieilles mœurs ne se perdent pas. Une dame américaine que je vis à Séville n'appréciait guère cette couleur locale :

— Ils feraient mieux, me disait-elle, de construire des fabriques et de s'occuper de leurs mines, que de passer leur temps en pélerinages et en castagnettes

— Possible ; mais vous n'empêcherez jamais les artistes d'être amoureux du pittoresque.

— Mais cela ne sert à rien. J'aime bien mieux le Nord. Précisément on vient de me dire que c'est le moment de voir la Scandinavie : je vais partir pour Stockholm. Je connaîtrai alors a peu près l'Europe.

— Y a-t-il longtemps, Madame, que vous la visitez?

— Non, il n'y aura que trois ans en novembre. Je n'ai encore vu qu'une seule chose vraiment agréable et, comment dites-vous cela... vraiment confortable.

— Laquelle?

— Paris.

* * *

A Paris, j'ai assisté au Théâtre lyrique municipal de la Gaieté, à une représentation du « Don Quichotte » de Massenet. C'est ainsi que j'ai fini par entendre de la musique espagnole en France. C'est M. Henri Cain qui a tiré le livret de l'immortel chef-d'œuvre de Cervantes. Au premier acte — mais ce sont plutôt des tableaux — Don Quichotte vient voir Dulcinée à Toboso et accepte de reconquérir le collier que des brigands lui ont enlevé. Au second, nous assistons au combat célèbre du

héros contre les moulins à vent. Il a trois phases : la première est rendue par don Quichotte lui-même qui va prendre du champ ; la seconde, par un Cavalier qui sur un cheval maquillé traverse la scène au galop ; la troisième, simulée par un mannequin, amène la catastrophe. Au troisième acte. dans la Sierra, les bandits en admiration devant l'héroïsme ridiculement sublime du chevalier, lui rendent le collier de Dulcinée. Au quatrième, il remet le bijou à la belle, la demande en mariage et est frappé en plein cœur par le refus de la coquette. Au cinquième, il meurt dans le forêt, appuyé sur sa lance et adossé à un arbre, devant le fidèle Sancho.

Don Quichotte, c'est la fameuse basse Chaliapine, qui dans un accoutrement fabuleux chante des choses exquises. Le rôle, très difficile à composer est presque entièrement écrit en demi-teinte. Dulcinée, c'est Mlle Lucy Arbell, qui, dans Ariane, chanta à l'Opéra le rôle de Perséphone, créant ainsi les « Couplets des Roses » qui ont été tant chantées depuis. Au quatrième acte elle roucoule un air à vocalises, avec un simple accompagnement de guitare exécuté par elle-même. Quant à Sancho c'est Boulogne, « notre Boulogne », qui incarne parfaitement son personnage.

La partition que Massenet a écrite sur ce livret est une côte tirée du « Jongleur de Notre-Dame » avec des ballets qui rappellent un peu ceux du « Cid ». Les actes sont courts. Ils se composent de quelques scènes seulement. Ce sont des tableaux sur le pouce et il y a en somme presque autant d'entr'acte que de pièce. L'ensemble est scénique et sans aucune longueur. La mise en scène est très bien, l'orchestration très claire et le solo de violoncelle qui précède le dernier acte est une application heureuse des recettes des intermezzos actuels. C'est parfait... mais c'est tout.

Vers la Forêt-Noire.

A Colmar. — La vieille école de peinture du Rhin. Fribourg et ses environs. — Le Höllental et le Titisee.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais la privation trop prolongée d'un des beaux spectacles de la Nature m'incite, malgré moi, à vouloir combler cette lacune. Au cours de mon récent voyage à travers l'Espagne si pittoresque, j'ai traversé tant de régions incultes, tant de déserts rocheux, où les amas de pierres semblaient bleuir sous l'éclat jamais interrompu des rayons solaires, qu'une vision de frais ombrages boisés finit par m'obséder et je résolus ainsi, par contraste, de m'en aller vers les pays de forêts accidentées, immenses et grandioses, vers la forêt par excellence ; en un mot, vers la « Forêt Noire ».

J'ai eu tout d'abord le plaisir de rencontrer sur ma route quelques œuvres d'art appartenant à la vieille école de peinture du Rhin, école qui fut en somme le berceau de cet art en Allemagne. D'abord à Colmar, ville agréable, où l'on croit à l'heure qu'il est devoir s'exprimer soigneusement en allemand mais où tous les entretiens se terminent généralement eu français ; à Colmar — dis-je — il y a un musée fort intéressant, installé dans l'ancien couvent d'Unterlinden. On y voit surtout une œuvre considérable de Matthias Grünewald, d'Aschaffenbourg, qui travailla de 1480 vers 1530. Cette œuvre n'est pas un tableau, mais un véritable volume de peinture. Il provient de l'autel du couvent d'Isenheim et se compose d'une dizaine de tableaux bien curieux par leur facture. A un coloris qui fait songer au Corrège, dont il était d'ailleurs le contemporain, Grünewald joint une absence de ligne dont il se sert admirablement dans le volet qui représente la résurrection du Christ. C'est une vision éclatante de lumière dont les contours sont indécis. L'œuvre est exposée en volets séparés, de manière à pouvoir, autant que possible, la juger dans son ensemble. Ce musée prétend aussi posséder un Rembrandt. C'est un superbe portrait de dame caressant un petit chien à demi caché dans sa fourrure. On a, paraît-il, envoyé l'œuvre à Berlin et à La Haye où on l'a déclarée parfaitement authentique. Au point de vue moderne il y a là un beau portrait d'Alb. Tachart, qui fut ministre de France à Bruxelles en 1870-1871, par Wappers, et un portrati en gravure d'Auguste Nefftger, le fondateur du « Temps » qui était Colmarien.

L'église St-Martin renferme un tableau d'un autre peintre de l'Ecole du Rhin, peut-être son œuvre la plus célèbre : la Vierge à la haie de roses de Martin Schoengauer. Il était quelque peu antérieur à Grünewald et on l'appelait « Hübsch Martin ». Cette Vierge est la seule œuvre vraiment authentique que l'on connaisse de lui. Il y a un peu de dureté dans l'expression de la Vierge et du Bambino ; mais le tableau vaut surtout par la haie de roses devant laquelle la Madone est assise. Elles sont exquises, ces fleurs entourées d'oiseaux. La facture du détail indique ici une influence flamande, et de fait on a prétendu que Schoengauer avait travaillé avec Roger van der Weijden.

A Fribourg-en-Brisgau, ville entourée de montagnes et qui semble construite dans un parc, à l'entrée de la Forêt Noire, j'ai pu apprécier les œuvres de Hans Baldung Grien ; le Vert Baldung, toujours de l'école du Rhin, Son œuvre maîtresse se trouve à la Cathédrale, admirable monument de pur style gothique en grès rouge, dont la tour unique et élancée offre des détails intéressants qui vont en s'affinant vers la flèche. Cette œuvre de Baldung est un tableau d'autel en plusieurs parties. Il représente surtout le couronnement de la Vierge par le Christ et le Père Eternel. La robe de la Vierge est verte, les montagnes du fond sont verdâtres et le ciel lui-même est couleur d'émeraude. Cette prédilection est cause du surnom « Grien » qui a été donné à cet artiste. Les volets offrent aussi des colorations de ce genre et le revers de l'œuvre, qu'on ne peut voir qu'en faisant le tour du déambulatoire, montre un saint Georges dont l'armure a des reflets vert pâle.

Fribourg a beaucoup de musées, dont plusieurs se rapportent aux curiosités de la Forêt-Noire et aux anciens costumes du pays. On devrait bien les réunir. Celui installé dans la Villa Colombicenti eut la collection de tableaux. J'y ai rencontré un Baldung Grien amusant. Il représente un petit amour en colère. Son expression est horriblement grimaçante et il brandit une flèche enflammée. Pour exprimer cette colère bleue, Baldung ne pouvait faire autrement que donner à ce méchant enfant des ailes vertes. En y regardant de plus près je vis presque caché dans le bas du cadre un coin de figure de femme, qui me prouva que ce petit amour si peu engageant avait dû jouer un rôle sérieux dans une composition plus vaste.

Outre sa cathédrale, Fribourg a des monuments somptueux, entre autres une nouvelle Université qu'on achève en ce moment et dont j'ai remarqué la devise en grandes lettres dorées : « Die Wahrheit wird euch frei machen ». Cette Université est entourée d'une bibliothèque, d'écoles monumentales et l'ensemble est dominé par un tout nouveau théâtre en style moderne surmonté d'une coupole énorme. On y donne l'opéra, le drame et la comédie. Pour cet hiver on annonce la « Tétralogie », « Fra Diavolo » et... « Orphé aux Enfers ». On interprétera aussi des œuvres de Wolf-Ferrari, un des musiciens actuellement le plus en vue de l'Italie. On jouera de lui « Ermanno » et « Die neugierige Frauen »

Aux environs de Fribourg on s'en va contempler le panorama qu'on a d'une hauteur nommée « Schauinsland ». On y monte par des routes excellentes dont l'entretien va jusqu'à la minutie. De là-haut on aperçoit, dominant l'immense paysage boisé, le Feldberg, une des hauteurs principales de la Forêt-Noire. Mais j'avais hâte de pénétrer dans le cœur de la forêt et je m'en suis allé vers le Titisee par le Hoellental (Val d'Enfer). Ici l'imagination est satisfaite et la poésie des bois se trouve pleinement réalisée. Non pas que la forêt soit si remarquable par sa végétation même, car on y trouve avant tout des sapins ainsi que des marronniers, des noyers, des frênes et de belles parties rocheuses. Ce sont les échappées inattendues, les panoramas lointains qui font le charme du pays. C'est un mélange soudain et toujours heureux de la montagne et de la plaine. Parfois aussi le Hoellental, pas assez sombre cependant pour l'appeler Val d'Enfer, est si resserré que la route, le ruisseau et la voie ferrée s'y trouvent comme étranglés. C'est surtout le cas au Hirschsprung. Dommage qu'on ait cru devoir y placer sur une roche un cerf de musée zoologique, prêt à s'élancer sur la hauteur opposée. Ce truquage, qu'on appellerait en orchestration un moyen extramusical, est indigne d'un paysage aussi captivant. On traverse ensuite la « Ravenaschlucht », le long d'un ruisseau dont le cours est assez accidenté et à Hinterzarten on se retrouve tout à coup en face d'une plaine immense. La lumière ici ne bleuit pas dans le lointain comme en Italie. Aussi est-ce en masses sombres que de formidables bosquets boisés se détachent à l'horizon. Puis, tout à coup, apparaît une eau limpide, trop petite pour être un lac, trop grande pour être un étang. C'est le Titisee qu'entourent de gracieuses collines et où cinglent de minuscules barquettes à voiles. C'est une promenade idyllique que d'en

faire le tour par des routes ombragées. Une auberge est là, invitant au repos. J'y vois des paysans, des paysannes et quelques gardes forestiers. Ils chantent avec justesse de lentes mélopées à deux voix « a capella ». Puis sept buveurs tirent de sous leur table des instruments : une clarinette, trois bugles ténors, deux bugles barytons et un tuba. Ils appuient des cahiers contre leurs grands verres de bière, déposent leurs longues pipes et voilà la valse allemande organisée. Les jeunes filles dansent languissamment, montrant leurs manches blanches et leurs blouses en forme de gilets richement brodés. Elles portent presque toutes de petites coiffures noires avec de longs rubans descendant derrière le dos. Les jeunes gens ne portent plus de costumes. A voir leur satisfaction béate et leur tranquille sourire, on sent qu'ils ne pensent guère aux graves inquiétudes qui préoccupent en ce moment le monde...

Mais le soir tombe et le petit lac reflète une lumière mystérieuse sous les frondaisons. La lune l'argente. Je hèle un rameur et doucement je vogue vers l'autre rive, tandis que se perdent au loin les échos de la danse.

Dans la Forêt-Noire. — Sur le Feldberg. — St-Blasien. — A Donaueschingen, les sources du Danube et le Musée des princes de Fürstenberg. — Triberg et sa cascade.

On vante beaucoup la vue dont on peut jouir du haut du Feldberg, situé à une altitude de prés de quinze cents mètres. C'est le sommet le plus élevé de la Forêt-Noire. On s'y rend de Titisee par des routes boisées où d'énormes sorbiers viennent jeter une violente note écarlate. Tout en montant, on se rend compte que la croupe du Feldberg est une longue et étroite plaine déserte. A cette hauteur, les neiges sont déjà lentes à fondre et cela rend le sol rebelle à toute végétation. Cette année, cependant, le soleil s'est chargé de faire disparaître de bonne heure toute trace du blanc manteau qui favorise les sports d'hiver.

Pour atteindre le point le plus élevé du Feldberg, je commence par suivre un sentier encore ombragé de maigres sapins. Vers le bas, j'aperçois dans une espèce de cuve le Feldsee, un étang bien plus petit encore que le Titisee. C'est tout au plus une mare au fond d'un puits immense. On arrive ainsi à la tour du sommet qui s'écroule en ce moment et à laquelle il est impossible de monter. Malgré le ciel bleu, un brouillard roussâtre forme un rideau impénétrable du côté du Rhin ; il contourne les hauteurs vers le Sud, empêchant toute vue des Alpes. Je n'aperçois pas davantage les Vosges. Mais malgré cela la vue est immense encore. Je vois la hauteur du « Schauinsland », ainsi que le « Blauen » et le « Belchen » qui dominent les montagnes environnantes et qui forment autour du Feldberg un immense cercle de verdure dentelée.

En redescendant, je rencontre une colonne carrée formée simplement de grosses pierres superposées. C'est un souvenir à Bismarck, élevé là par des étudiants. Bientôt après je retrouve les ombrages boisés et sous la feuillée j'entrevois quelques chevreuils qui me regardent passer d'un air étonné et doux. J'arrive ainsi à St-Blasien, village luxueux, caché dans la forêt immense. Et c'est un charmant séjour que celui de cette localité qui a grande apparence. Elle a, près du parc du Kurhaus, une église qui a la prétention d'être conçue sur le modèle du Panthéon de Rome. On l'a reconstruite à la suite d'un incendie, mais elle ressemble bien vaguement au monument romain. Il n'y a à l'entrée que quelques colonnes alignées et la rotonde est pour l'instant remplie d'échafaudages. Au fond, une porte donne sur un chœur quadrangulaire. Chose curieuse, tout cela est attenant à une filature de coton, qui fut jadis une abbaye de bénédictins. Le dôme de la rotonde pseudo-romaine domine entièrement ce charmant village, exquis tableau sylvestre que je quitte à regret.

Je remarque plus loin le Schluchsee, lac allongé près de la localité de ce nom. La tombée du soir, qui assombrissait les bois qui l'entourent, lui donnait cet aspect de calme profond qui fait le charme intense de la fin d'une belle journée.

* * *

Désireux de voir les sources du Danube, je me suis rendu à Donaueschingen, la résidence des princes de Furstenberg. Près de l'église, on descend vers un petit bassin de forme ronde, ayant l'aspect d'une source thermale aux eaux tranquilles. Une inscription indique que c'est là la source du Danube, qu'un canal souterrain conduit dans la Brigach Elle s'y jette en dessous d'un petit temple ouvert soutenu par quatre colonnes corinthiennes. Mais ce n'est que plus loin que la Brigach prend le nom du fleuve célèbre, qui n'a jamais été bleu que dans l'imagination des poètes.

La Brigach, qui traverse ici un parc aux ombrages séculaires, à l'entrée duquel se trouve le grand château moderne de Furstenberg, est remplie de truites. Elles y fourmillent en nombre invraisemblable et rien ne donne à une eau courante plus de vivacité que la présence de ce gracieux poisson.

La maison de Furstenberg possède un musée qui comporte, entre une collection d'armes et de trophées de chasse, une galerie de tableaux intéressante. Elle comporte surtout des maîtres de l'Ecole de Souabe, absorbée plus tard par les grandes écoles allemandes, comme cela a été le cas pour bien des écoles secondaires en Italie. Outre cela, il y a des œuvres flamandes, parmi lesquelles une « Vierge au Bambino » qui est attribuée à Gossaert de Maubeuge. Il y a là un bien heureux mélange de caractère flamand et d'influence italienne, car Gossaert de Maubeuge fut parmi les premiers Flamands qui s'en allèrent vers la terre d'éternelle gloire artistique. Quelle grâce dans ce geste du bambino entourant de ses bras le cou de sa mère, qui en retour l'embrasse tendrement.

Cette œuvre, qui fut achetée dans un village près du Heiligenberg, dans la Hesse, est peut-être le joyau de ce musée princier.

* * *

De Donaueschingen la ligne de la Forêt-Noire m'a conduit vers Triberg par des tunnels nombreux, offrant à chaque instant des échappées grandioses sur des hauteurs toujours plus élevées. La petite ville de Triberg est disposée en amphithéâtre dans ce décor de montagnes sauvages et ses environs, surtout du côté de Saint-Georges, sont parmi les plus beaux sites que l'on puisse trouver ici. Comme je rentrais d'une de ces suggestives courses vers les sommets, où les chaleurs ne sont guère encore parvenues à dorer les frondaisons, le ciel, tout à coup, s'assombrit. D'épaisses nuées grises descendirent leurs rideaux tout autour de moi, remplissant de tristesse les sous-bois. Ah ! on a beau maudire le soleil abusif, quelques secondes suffisent pour regretter sa lumière, qui, dans la Nature, est la source de toute poésie et de toute joie. Puis un fait extraordinaire se produisit : il plut enfin. Rien de sérieux cependant : il pluvinait simplement, mais enfin, après de longues semaines de sécheresse, c'était un évènement.

Cela ne m'empêcha pas d'aller voir la cascade de Triberg, une des plus belles de l'Allemagne, m'avait-on dit. Mais elle ne me fit pas l'effet grandiose auquel je m'attendais. C'est qu'en ce moment les cascades elles-mêmes manquent d'eau ; et celle-ci avait beau se jeter de ses sept étages, entourée de sapins et écumante entre ses rochers, elle me désillusionna. Elle doit cependant être impressionnante quand le « Gutach », charriant des masses d'eau considérables, tombe là de cent cinquante mètres de hauteur.

Le soir, plus rapidement venu, allait m'arracher à ma rêverie, lorsqu'un rayon d'électricité aveuglant mit tout à coup la cascade en pleine lumière et je dois convenir que sous cet aspect elle est merveilleuse, même lorsqu'elle ne lance que de petits torrents Par contraste, la verdure des sapins d'alentour forme dans la pénombre un cadre d'un noir de jais, vaste écrin dans lequel l'onde écumeuse lance des milliers de rubis.

La Forêt-Noire. — Baden-Baden. — Les concerts. — Au Théâtre. — Les musées et les environs.

Baden, a dit quelque part Alfred de Musset, est un parc anglais sis sur une colline, ayant quelque rapport avec Montmorency. Mais Baden se trouve aussi dans une vallée entourée de montagnes émaillées de villas blanches, de ruines et de tours qui en font un des plus riants séjours de l'Europe.

La ville, traversée par l'Oos, qui n'est qu'un gros ruisseau, a des quartiers neufs

qui ont grande allure et le centre du mouvement est à la « Conversation », casino dont les salles sont assez luxueuses. C'est là qu'ont lieu les concerts sous la direction du « Städtischer Kapellmeister » Paul Hein. Sa phalange symphonique est en somme excellente, seulement le quatuor est un peu faible en comparaison de la sonorité des cuivres. Mais la qualité de son est distinguée et les cors surtout, comme presque toujours en Allemagne, ont cette rondeur forte et romantique qui les rapproche de l'origine forestière de l'instrument.

M. Paul Hein accompagne fort bien le concerto. C'est ainsi qu'il a admirablement secondé le talentueux violoniste Fritz Kreisler, connu des Anversois, dans le premier concerto de Max Bruch. L'œuvre est très jouée, mais elle reste toujours intéressante, surtout l' « adagio », parce qu'elle a la forme artistique de la symphonie. Ensuite l'interprétation, à la fois fougueuse et soignée, de Kreisler la rend plus intéressante encore. Quelle âme et quel beau mécanisme sont là réunis L'orchestre a détaillé à ravir l'ouverture du « Songe d'une nuit d'été » de Mendelssohn et l' « Oxford Symphonie » de Haydn.

Je suis allé au théâtre, qui peut contenir six cents personnes. Berlioz, qui s'intitulait le musicien aux trois quarts allemand, a composé pour son inauguration, en 1862, son opéra « Béatrice et Bénédict » et il est, pour la circonstance, venu le diriger. On s'en est souvenu lors du centenaire de sa naissance, en 1903, en apposant sur la façade une plaque commémorative en marbre noir. Ce théâtre dispose d'un orgue fort convenable et de décors parfaits. C'est dans ce cadre que j'ai vu jouer « Othello » de Verdi, que je ne connaissais pas et que Henry Fontaine va monter cet hiver. Le théâtre de Baden-Baden est desservi par la troupe du théâtre grand-ducal de Karlsruhe et c'est avec le plus vif intérêt que j'ai assisté à cette représentation. L'œuvre débute par un orage sur la côte de l'île de Chypre. Les chœurs y furent très mouvementés, au point de vue scénique. On sent que tout ce monde-là est musicien. L'orchestre, conduit par Léopold Reichwein, a fait merveille, quoique ici le quatuor m'ait à nouveau paru trop faible. Ce qui étonne dans « Othello », ce n'est pas tant la nouvelle facture de Verdi. On ne reconnaît que trop souvent et trop facilement, sous une trame compliquée en apparence, ses anciens procédés, et « Falstaff », à cet égard, est supérieur. Ce qui étonne donc, c'est l'orchestration, qui est ici vraiment soignée. Elle offre des contrastes remarquables. Ainsi, au dernier acte, lorsque Desdémona, désespérée, va chercher le repos : c'est une musique d'une douceur éthérée et bien graduée qui accompagne son chant. Lorsque le More arrive ensuite, le contraste est réel, et les plus sombres voix de l'orchestre soulignent sa jalousie fatale.

Desdémona, c'était Mlle Ada von Westhoven, très artiste, très comédienne. C'est une musicienne accomplie et la voix est suffisante. Le ténor Hans Tanzler, bon acteur aussi, se tira bien du rôle d'Othello. La voix est claire et facile dans le haut. Les rôles secondaires m'ont moins satisfait, mais j'ai remarqué qu'en général, les chanteurs allemands cherchent à se débarrasser de l'attaque en dessous de la note et ainsi l'acquis musical allemand, allié au chant de l'école française, produit les plus heureux résultats.

Le livret d' « Othello » est suffisamment mouvementé et je suis persuadé que l'œuvre plaira à Anvers.

* * *

Le petit musée de Baden-Baden est installé à l'ancien Palais-Hamilton Il y a là une centaine de toiles, pour la plupart allemandes, au milieu desquelles brille un tableau de Léon Brunin : « Chez l'Antiquaire », où l'on voit deux personnages examinant un objet d'art, parmi le coloris intense d'un groupement de meubles, d'étoffes, de bouquins et de porcelaines.

Le musée de Karlsruhe — car j'ai voulu visiter aussi la capitale du grand-duché — est plus considérable, trop considérable peut-être. Il y a là une masse de tableaux de toutes les écoles dont le nombre pourrait être diminué sans inconvénient, Les petits maîtres hollandais y sont toutefois bien représentés. Il y a, à côté d'un superbe lièvre de Weenix, de savoureux Metsu et des Netscher, l'Allemand passé à l'art des Pays-Bas.

On voit en outre, ici, la collection toute spéciale des œuvres de Hans Thoma, que le grand-duc actuel, Frédéric II, protège ainsi qu'avait d'ailleurs commencé à le faire son père, Frédéric I. Toute une partie des vastes locaux est réservée à cet artiste, qui habite le musée. Il est âgé de soixante-dix ans et va revoir tous les étés sa chère Forêt-Noire, sa patrie, car il est né à Bernau, près de St-Blasien.

Hans Thoma, qui cultive tous les genres, est certainement un artiste de talent et sa collection contient des œuvres intéressantes, mais j'ai vainement cherché à établir ses véritables tendances et sa nationalité même ne se dégage pas très bien. Alors que j'ai vu des paysages d'un modernisme aigu, j'ai remarqué une série d'œuvres religieuses qui font penser vaguement à Puvis de Chavannes, tandis que le portrait de sa femme, très soigné, a des allures italiennes. Mais Hans Thoma portraitiste de la cour grand-ducale, est un homme heureux, la preuve qu'à l'heure qu'il est, les princes allemands savent encore, comme par le passé, protéger royalement les arts.

* * *

De la terrasse de la Conversation, les environs de Baden-Baden se dégagent autour de vous en un panorama enchanteur et j'entrepris de les parcourir, conduit par le cocher Wilhelm, un brave garçon, qui a sur la musique à Baden-Baden des idées toutes militaires. Il est loin de trouver trop faible le quatuor de l'orchestre :

— Pour la musique, Monsieur, me dit-il, il faut être très indulgent à Baden-Baden. Si elle est faible, si les rythmes ne sont pas assez scandés par nos cuivres et nos tambours, c'est qu'il s'agit ici de ménager les nerfs de nos malades. Voilà pourquoi il faut malheureusement avoir recours aux violons...

A part cela, Wilhelm connaît ici jusqu'au moindre sentier et il commença par me montrer l'admirable allée de Lichtental, entourée de jardins, et la chapelle grecque, dont la coupole dorée est un brillant point de repère dans l'immense forêt montagneuse. Cette chapelle grecque est plutôt roumaine, car elle a été élevée à la mémoire de Michel Stourdza, prince roumain mort à dix-sept ans à Paris. Elle renferme de véritables œuvres d'art en marbre blanc.

Un peu plus haut, sur le Friesenberg, je me suis arrêté à la « Villa Albertowna », entourée de grands jardins ombragés. C'est là que, pendant une grande partie de l'année, habite Mme Victor Lynen, et j'ai retrouvé dans sa demeure les belles œuvres d'art qui faisaient jadis un des charmes de son hôtel, à Anvers. Bien des Anversois se souviennent encore des fêtes musicales que Mme Lynen y présidait avec la grâce la plus exquise et c'est ce souvenir qui m'a amené à vouloir lui présenter mes hommages.

Puis je visite les salles richement meublées du Château-Neuf, et j'admire, plus haut, les ruines du Vieux-Château. Je vais jusqu'au rendez-vous de chasse « la Favorite » où conduit une drève de vieux ormes séculaires. J'y remarque des porcelaines de Delft, de Nuremberg et de Saxe. Je monte au Mont-Mercure pour redescendre bien au loin à Gernsbach, sur les rives tranquilles de la Murg. Je vois de belles armures au château d'Eberstein puis au delà de Lichtental je trouve la petite chute d'eau de Gerolsau cachée dans de profonds taillis. Je vais jusqu'aux hauteurs du Sand, du Plaettig, de la Hundseck et j'arrive enfin à la tour de l'Ybourg, d'où je découvre l'immense vallée du Rhin. A gauche Strasbourg est caché par les forêts, tandis qu'à droite on découvre les premières maisons de Karlsruhe. A vos pieds s'étend la petite ville de Rasstatt tandis qu'au loin le Rhin montre une de ses sinuosités, tel un miroir brisé étendu dans la plaine immense.

Partout j'ai trouvé cet admirable mélange de bois et de plaines qui est la caractéristique de la Forêt-Noire. Mais ici, dans cette heureuse vallée de Baden, où les chênes et les hêtres font contraste avec les sapins sombres et où l'altitude est moins grande, l'automne a semé sa note de pourpre et d'or. Et jamais plus que dans ce décor grandiose au fond noir, les riches frondaisons, s'éparpillant en grappes où toutes les rutilances cuivrées s'entremêlent ,ne m'ont paru plus divinement belles.

Les pastels de La Tour, à St-Quentin.

Nous avons mis à profit notre dernier voyage à Paris pour aller visiter à St-Quentin la fameuse collection des pastels de Maurice Quentin De La Tour. Ce ne sont plus là, il est vrai, les environs immédiats de la grande cité. Seulement le moment des nouveautés théâtrales n'était pas encore arrivé. Après avoir revu Versailles et son parc, que la majesté de l'automne rend particulièrement évocateurs ; après avoir joui de la curiosité d'un tas de gens, qui ne s'étaient peut-être jamais arrêtés devant la « Joconde » de Léonard, mais qui comtemplaient avec une rare attention les clous auxquels elle était suspendue ; je m'en allai à St-Quentin,

paisible petite ville, heureuse et fière de détenir la collection des De La Tour. Car en dehors de cela on ne peut y voir qu'un très bel hôtel de ville gothique et le monument du siège de 1557. Coligny défendait alors la ville contre Philippe II. C'est là que ce dernier, dont l'artillerie avait détruit une église dédiée à saint Laurent, fit vœu d'en reconstruire une autre en Espagne ; et il en résulta l'immense et froid Escurial.

Le musée De La Tour, où plutôt le Musée Lécuyer, contient une centaine d'œuvres, parmi lesquelles au délà de quatre-vingts pastels. Maurice Quentin De La Tour (1704-1788) était de St-Quentin. Il perdit malheureusement la raison vers la fin de ses jours. Jean François De La Tour laissa plus tard les pastels de son frère à la ville. De son côté, un certain M. Lécuyer fit don de son hôtel, pour être transformé en musée et c'est là que se trouvent toutes les collections d'art de St-Quentin. Au rez-de-chaussée est exposée la collection des frères Lesérurier, qui se compose de belles porcelaines mais surtout d'exquises miniatures. Les pastels occupent trois salles du premier étage. Dans le voisinage se trouve l'école gratuite de dessin, une fondation du peintre, où le concierge du Musée transporte avec mille précautions les pastels qui doivent servir de modèles aux élèves. Car rien de plus fragile que le pastel, les crayons ne parvenant pas à bien fixer les couleurs sur le papier ou le carton. La Tour passa sa vie à essayer de résoudre le problème. Il paya même des primes à divers inventeurs, qui tous croyaient avoir trouvé. Un de nos amis nous disait dernièrement à ce propos que La Tour, qui a parcouru la Belgique, avait laissé bien des pastels dans nos châteaux et qu'un jour, dans l'un d'eux, alors qu'un domestique enfonçait un clou dans un mur, un pastel, qui précisément se trouvait de l'autre côté, se réduisit en poussière. La Tour voyagea aussi en Hollande et en Angleterre. Dans ce dernier pays il copia au pastel à Londres un fragment d'un tableau de Murillo représentant un jeune garçon buvant. C'est une œuvre de jeunesse. En Hollande, il fit le portrait de Mme Van Tuyll et d'Isabelle Van Tuyll, dite Belle de Zuilen, qui fut plus tard Mme de Charrière ; deux pastels absolument captivants. Mais la collection de St-Quentin est surtout remarquable en ce qu'elle se compose surtout de portraits des personnalités les plus intéressantes de ce spirituel XVIII siècle : ses femmes célèbres, ses princes et ses encyclopédistes. Tout-cela forme un ensemble intéressant au possible, dont M. Elie Fleury a fait un catalogue qui lui a coûté dix années de recherches. Aussi n'est-ce plus un catalogue, mais un ouvrage remarquablement documenté.

Un des plus beaux pastels de la collection — si pas le plus beau — est celui montrant l'abbé Hubert, qui représenta la France à Turin, lisant à la clarté de deux bougies. La lumière et le coloris y sont étonnants et dignes des plus beaux tableaux. Voici le sieur Manelli, le bouffon de la troupe des Italiens, riant d'un rire inextinguible. Manelli fut d'ailleurs une figure parisienne. Il y personnifiait la musique italienne. Les représentations de la « Serva Padrone », de Pergolèse, venaient de diviser Paris en deux camps. C'était en 1752. Cette querelle musicale, connue sous le nom de « guerre des Lullistes et des bouffonnistes », se termina par la défaite de la musique italienne. La marquise de Pompadour tenait pour la musique française et Louis XV la suivit naturellement dans cette voie. La Tour, qui était frondeur, osa, quoique « peintre du Roy », tenir pour l'autre camp. En guise de protestation contre l'expulsion, par ordonnance royale, de la troupe italienne, il exposa au salon le portrait de Manelli.

Le caractère de ce prince du pastel était extrêmement indépendant, mais souvent il le faisait voir d'une manière bien fantasque. C'est ainsi qu'il obligeait les riches à lui payer, au nom des pauvres, des prix si fabuleux, que cela lui créa parfois des difficultés. Un jour, un grand seigneur, qu'il attendait dans son atelier pour une pose, lui fit dire par un valet qu'il ne pouvait venir ce jour-là. Voici ce que répondit La Tour :

— Mon ami, ton maître est un imbécile que je n'aurais jamais dû peindre ; ta figure me plaît, assieds-toi, tu as des traits spirituels, je veux faire ton portrait ; je te le redis, ton maître est un sot.

Le valet se récusa, disant qu'il perdrait sa place s'il tardait à rentrer. La Tour le rassura, fit de lui un excellent portrait qu'il exposa et cette anecdote répandue valut au valet renvoyé autant de places qu'il désirait.

La Tour reproduisit bien souvent ses propres traits, tantôt en habit de cour, tantôt simplement coiffé d'un chapeau ou d'une toque qui lui permettait de travailler sans perruque. Il paraît qu'il conseilla à son concurrent Perronneau de faire son

portrait ; puis, sans rien dire, il se peignit lui-même et les deux œuvres furent exposées au salon, l'une à côté de l'autre. Ce fut un écrasement pour Perronneau. Le pastel de ce dernier fait partie de la collection. Mais il y figure aussi un des nombreux portraits de La Tour par lui-même, en tenue d'atelier. Ce portrait est merveilleux. Son sourire de Picard narquois et son œil plein de feu y sont caractéristiques. « Je ne suis pas français, je suis picard » disait-il à Louis XV étonné.

A côté de ce portrait se voit celui de Mlle Fel, l'actrice de l'Opéra qui fut l'amie de La Tour, jusqu'à la fin de la vie du peintre. C'est une tête curieuse et plutôt orientale, surmontée d'un mouchoir de gaze. Voici la marquise de Pompadour. Pendant que La Tour la peignait, survint Louis XV, attristé par le désastre de Rosbach. Pour empêcher le roi de s'affliger la marquise lui dit : « Bah ! Après nous le déluge ». L'artiste lui reprocha vivement cette parole et ajouta qu'en de telles circonstances il valait mieux que le roi fût malade qu'insouciant.

Le pastel de la Pompadour — il y en a même deux ici — est une des préparations pour le célèbre tableau du Louvre. La marquise n'est pas flattée, car La Tour ne flattait ni par la parole ni par le crayon. La favorite avait alors trente-trois ans et déjà le teint est blafard et brouillé.

Voici encore Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, assis sur une chaise de paille ; Créhillon, le père, en costume romain et sans perruque, avec seulement quelques cheveux blancs ; l'ironique d'Alembert, de son vrai nom Jean le Rond ; Dupeuch, le professeur de dessin de La Tour ; le Père Emmanuel, son confesseur ; Mme Favart, aux yeux étonnés.

Sur un fond bleu se détache la petite figure de la Camargo, notre compatriote, car elle était Bruxelloise. Voltaire la chanta :

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grand dieux, est ravissante
Que vos pas sont légers et que les siens sont doux ;
Elle est inimitable et vous êtes nouvelle ;
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

Citons pour finir et pour ne pas citer tout : Maurice de Saxe, une vraie figure de reître ; le fade Louis XV ; sa femme Marie Leczinska, en fanchon de dentelle ; la dauphine Marie-Josèphe de Saxe, mère des trois derniers Bourbons, Louis XVI, Louis XVIII et Charles X ; enfin le charmant duc de Bourgogne, son fils aîné, son enfant favori qu'elle appelait son chou d'amour, mort à l'âge de dix ans et dont La Tour a fait un pastel adorable.

Paris, lors de ses dernières expositions, demanda en vain l'envoi de cette captivante collection. Saint-Quentin répondit à la grande ville que ce serait dangereux d'abord et qu'ensuite elle n'entendait pas se séparer de son unique attraction.

Les amateurs d'art doivent s'arrêter à Saint-Quentin. Ils ne le regretteront pas.

Noël à Paris.

Paris sans autos. — Sarah Bernhardt. — A l'Ecole des Hautes Etudes sociales. — La revue chez Réjane. — « Bérénice » et les « Contes d'Hoffmann » à l'Opéra Comique. — Chez Colonne. — Le Réveillon.

Les journées qui ont précédé le Réveillon ont été désastreuses. Mais le bonhomme Noël a la vie dure à Paris et les rafales ont eu beau faire rage, l'animation a été été grande partout. A mon arrivée les rues présentaient un aspect inaccoutumé, à cause de la grève des autos. Sur environ huit mille taxis, deux mille cinq cents seulement circulaient, en ce sens que les seuls propriétaires de voitures travaillaient, munis d'une carte de grève, pour venir en aide à leurs camarades grévistes. Il paraît qu'ils abandonnent à ces derniers cinq francs de leur recette quotidienne et qu'ils iront

jusqu'à dix francs pour les jours de fêtes. Les cochers s'en mêlent et interviennent, de leur côté, pour vingt sous par jour : « Je serai peut-être chauffeur demain, me disait l'un d'eux, je puis donc bien, dès à présent, protéger mes camarades futurs. » La cause et le but de la grève? Les chauffeurs déclarent ne pouvoir subsister à raison de vingt cinq pour cent de la recette quotidienne. Ils en réclament trente-trois. On se dispute naturellement les véhicules par ces journées d'intempéries et chauffeurs et cochers font des recettes superbes. Le « véhicule » fait prime à la sortie des théâtres. A l'heure où je vous écris la situation n'a pas l'air de devoir se modifier.

J'ai commencé par aller voir Sarah Bernhardt dans « Lucrèce Borgia ». L'œuvre a beau être romantique, elle passionne toujours, et Sarah y est encore surprenante. Quelques rires discrets partent bien des fauteuils, lorsqu'elle parle de sa jeunesse, mais quand elle se trouve aux prises avec Gennaro empoisonné et qu'elle s'évertue à lui faire accepter le contre-poison, ses accents sont admirables et l'ovation se produit spontanée et grandiose. La tragédienne est bien secondée, d'ailleurs, par l'artiste hollandais Lou-Tellegen. On a parlé du mariage invraisemblable de Sarah avec ce jeune homme, bruit démenti d'ailleurs. M. Lou-Tellegen, qui, au physique, est un homme superbe, s'acquitte très bien du rôle du duc Alphonse d'Este. La pièce est montée avec le plus grand soin. M. Raynaldo Hahn y a adapté une musique de scène appréciable et le passe-pied du premier acte est fort agréable à voir danser.

Abandonnant un instant les spectacles attrayants je me suis rendu à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, rue de la Sorbonne, attiré par le récent cours de journalisme et de préparation à la vie publique. Il est accessible à tous, et le public, parmi lequel beaucoup de dames, s'y mêle aux étudiants. Sous la présidence du professeur Henri Guernut, des jeunes gens montent tour à tour à la tribune et au milieu d'interruptions discutent l'accord franco-allemand. Beaucoup d'entre eux le trouvent détestable et pour le prouver entassent, à grand renfort de documentation et d'éloquence, argument sur argument ; après quoi M. Guernut fait de la séance une critique fort intéressante. A la prochaine séance on traitera de la sorte la question de la représentation proportionnelle, et je dois avouer qu'un cours, d'une utilité pratique aussi considérable, est absolument captivant.

Il y a aussi un cours d'analyse musicale et les maîtres Bruneau, Dukas et d'autres encore ,ne dédaignent pas d'y venir conférencer. Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de les entendre.

Les revues du moment font, avec de hautes études ainsi comprises, un contraste heureux. Je ne puis vous les détailler, parce que les revues ne se racontent pas et qu'elles sont trop nombreuses. Celle du théâtre Réjane, la « Revue sans gène » de MM. Rip et Bousquet, mérite cependant que je m'y arrête un instant. Elle est infiniment spirituelle et débute par la scène de l' « Oiseau trop bleu ». Les enfants de Maeterlinck ne tardent pas à être transformés en commère et en compère, lesquels s'empressent d'aller voir Paris et ses personnalités. Ils y voient Réjane caricaturée par elle-même ; en proie à ses crises de nerfs ; prétendant ne pas parler du nez et gourmandant son chef d'orchestre. Ils y voient aussi Réjane en concierge, potinant à perdre haleine. Cette scène est en somme inspirée par le récent incident de Mme Curie. La revue se termine par une amusante parodie des aventures de Louise de Tocsane. Réjane y est absolument désopilante et la Cour de Saxe y passe un bien mauvais quart d'heure.

* * *

Mais j'ai hâte de vous dire mes impressions sur les œuvres musicales que je viens d'entendre. Et d'abord à l'Opéra-Comique « Bérénice », l'œuvre nouvelle de Magnard m'a vivement intéressé.

M. Albéric Magnard a fait lui-même son poème en prose rythmée et il explique qu'il a voulu un sujet très simple, désirant surtout consacrer sa musique à rendre des états d'âme. Cela se passe à Rome : Bérénice, princesse juive, est aimée de Titus, fils de l'empéreur Vespasien. A la mort de ce dernier, Titus, craignant le peuple, n'ose pas, malgré sa promesse, épouser sa royale maîtresse, qui part sur sa trirème pour regagner la Judée. C'est tout, M. Magnard, s'apercevant que dans l'histoire Bérénice est bien plus âgée que Titus, n'hésite pas à la rajeunir et ayant appris qu'une autre Bérénice, Egyptienne celle-là, a sacrifié sa chevelure à Vénus pour obtenir le retour de son mari parti en guerre, il n'hésite pas davantage à rapporter ce détail à sa Bérénice à lui. En effet, celle-ci, en quittant Ostie, le port de Rome, coupe sa chevelure et la laisse tomber dans la mer en guise de dénouement. L'idée

dominante de l'auteur a été de montrer que, lorsqu'un homme, fut-il empereur, connaît l'amour vrai, il mérite le châtiment suprême, s'il détruit son bonheur. A côté des deux figures principales il n'y a que deux personnages épisodiques : Lia, nourrice de Bérénice, et Mucien, vieux général romain. Il y a aussi quelques chœurs d'hommes dans la coulisse.

J'ai toujours estimé que quand un musicien choisit lui-même son scénario, il convient de lui faire sous ce rapport un large crédit et qu'il faut surtout se demander si, musicalement, il est parvenu à atteindre son but. M. Magnard me paraît avoir atteint le sien. La figure de Bérénice domine de toute sa hauteur sereine le personnage hésitant de Titus. Mais chose curieuse, c'est le caractère du rude Mucien qui est le mieux souligné. Il y a pour lui un thème durement rythmé, fortement cuivré comme coloris et qui convient très bien à ce soldat qui ne voit qu'une chose : c'est que l'empire n'a que faire d'une amourette.

M. Magnard emploie la fugue pour décrire les hésitations de Titus et d'âpres dissonances de secondes mineures en forme de retards pour dépeindre la douleur de Bérénice. Il déclare, d'ailleurs, dans le commentaire qu'il a fait de sa propre œuvre, que ne se sentant pas le génie de créer une forme musicale nouvelle, il a emprunté le style wagnérien. Il y a fort bien réussi, mais par cela même cette œuvre intéressante ne marque aucun effort de tendance. Il n'y a là un effort ni à augmenter le rôle de la mélodie pure ni à accentuer encore la technique descriptive. M. Magnard a été captivé par une idée touchante et il l'a musicalement illustrée sans visées musicales spéciales.

Mlle Mérentié, dont le soprano dramatique est captivant, est une Bérénice sculpturalement belle et elle a composé son rôle de superbe façon. Titus, c'est M. Swolfs. Décidément, ses débuts à l'Opéra flamand lui ont porté bonheur. La diction est bonne et la voix a gagné en volume. Seulement quand on a l'honneur de faire partie d'une aussi bonne maison que l'Opéra-Comique on ne regarde pas M. Rühlmann à chaque instant ; on joue son rôle d'entière mémoire musicale, sans couper l'illusion.

L'Opéra-Comique donne aussi en ce moment les « Contes d'Hoffmann » et c'est peut-être dommage que M. Pontet les supprime à Anvers. La forme de cette œuvre est attachante parce que d'Offenbach et parce qu'orchestrée par Guiraud. La mort, on le sait, n'a pas laissé à Offenbach le temps de l'achever. Le quatrième acte en est le plus bel épisode. Perier, dans le Docteur Miracle, est impressionnant et Mlle Geneviève Vix est touchante dans le rôle d'Antonia. Chaques incarnation féminine de l'œuvre a ici une interprête spéciale. L'acte de Venise est exécuté pour la première fois à Paris et les Parisiens font grand succès à cette partition, qui tout en n'étant pas moderne est restée pourtant curieuse.

Avant de quitter l'Opéra-Comique, laissez-moi vous dire qu'Erlanger y a une nouvelle œuvre à l'étude. Elle passera probablement en mars. Abandonnant cette fois les sujets païens, il a travaillé sur un livret tiré de la « Sorcière », de Sardou.

* * *

J'ai entendu, chez Colonne, la « Symphonie antique » avec chœurs de Widor : Gabriel Pierné a dirigé cette œuvre difficile avec une science consommée. Je ne la connaissais pas. Voici sa genèse : Le thème initial du « Te Deum laudamus » est le même qu'employaient les Grecs en guise d' « Hymne de la Victoire », mais les paroles de cet hymne ne nous sont pas parvenues. Seulement cette musique grecque a passé dans la liturgie chrétienne. Il paraît que St Ambroise et St Augustin en ont décidé ainsi. De là l'idée qu'a eue Widor d'ércire une œuvre mi-païenne et mi-chrétienne. C'est bien compliqué. Il y a là quatre parties conçues dans un style classique et surchargées de rappels constants de thèmes. Le travail m'en a paru peu clair et souvent la percussion y joue un rôle excessif. N'en déplaise au brillant organiste de St Sulpice, je crois que son œuvre méritante, mais touffue, ne marquera pas dans dans l'histoire de la symphonie.

A ce même programme figuraient les « Danses polovtsiennes » de Borodine, tirées de son « Prinse Igor ». Voilà une page originale tant au point de vue du rythme que de la sonorité. Quel dommage qu'il faille absolument des chœurs pour la rendre. Cela empêchera certainement l'œuvre de se répandre.

En sortant de chez Colonne — c'était dimanche dernier — la foule encombrait les rues. Le réveillon s'annonçait. Je me suis dirigé vers Montmartre. Au théâtre Apollo, qui doit sa fortune à « la Veuve Joyeuse », on ne donnait que « Mme Favart », alors qu'on avait affiché les « Petites Etoiles », l'opérette nouvelle. Mais le public se

montrait particulièrement exubérant. Ce n'était encore toutefois que le début de la soirée. On s'en alla ensuite vers les hauteurs de la butte sacrée où le Réveillon est particulièrement animé et gai, de cette joie insouciante des Parisiens en fête. Partout des éclairages éclatants, quoique de bon goût, illuminaient les places et bien tard se prolongea la soirée...

Le lendemain, à onze heures, l'orgue de la Madeleine fait planer sur la masse compacte des fidèles ses puissantes ondes sonores. On exécuta à la perfection une « Messe Pastorale » de Rousseau, ancien maître de chapelle de Ste-Clotilde. C'est une œuvre sans saveur aucune, écrite avec une sagesse désespérante. Mais M. Runner conduit bien l'orchestre et les chœurs de l'Opéra. Les solistes sont excellents et M. Dalier, professeur au Conservatoire, est un bien bon organiste. Des nuages d'encens se sont élevés peu à peu et bientôt on quitte le temple. Le soleil a daigné sourire et le ciel gris s'est rempli d'échancrures bleues. Sous l'or pâle des rayons, les toilettes féminines ressortent vivement. Les échoppes des fleuristes sont dévalisées et la foule alerte, heureuse d'un peu de beau temps, se répand gaiement sur les boulevards. C'était Noël !... Noël !...

Vers Trieste.

Le théâtre d'Innsbrück. — Le Tyrol septentrional. — Première représentation des « Jeux de la Passion » à Erl. — Désillusion.

Je m'en vais à Trieste à mon aise, me dirigeant tout d'abord vres Salzbourg, pour pouvoir de là parcourir la nouvelle ligne qui conduit à Trieste par les massifs montagneux des Tauern et des Karawanken. Je me suis arrêté à Bâle, où je suis allé au Musée revoir les Holbein. J'ai constaté avec plaisir que l'on avait fait une salle spéciale pour Holbein, le jeune. On peut se faire ainsi une idée exacte de l'importance de cette collection qui est l'honneur de la ville. Holbein peut d'ailleurs presque passer pour citoyen de Bâle, tout en étant né à Augsbourg ; car il y a passé à peu près le tiers de sa vie et il est naturel que l'on s'y soit efforcé de donner une idée complète de ce grand peintre allemand. Le portrait de la femme du peintre, qui est représentée avec ses deux enfants, quoique bien détérioré, est une merveille de dessin et de vie intense et constitue peut-être l'expression la plus élevée de l'art d'Holbein.

J'ai voulu aussi revoir la vue si belle que l'on a de la Pfalz, terrasse située derrière le cloître de la cathédrale et qui domine le Rhin .On y avait une vue surprenante de la vallée et sur les hauteurs de la Forêt Noire. Mais à l'heure qu'il est, un rideau de de cheminées d'usine se dresse, plus dense chaque fois que je repasse ici, coupant lamentablement le paysage. L'industrie des rubans de soie en a décidé ainsi et il est à prévoir que cet admirable panorama que j'ai, malgré cela, retrouvé tout vibrant des rayons du soleil printanier, ne soit bientôt entièrement gâté.

De Bâle je me suis rapidement transporté à Innsbrück, en passant d'abord par des paysages riants que de véritables forêts d'arbres fruitiers en fleur remplissaient de leur magie neigeuse. Bientôt le tableau s'assombrit. Des hauteurs sauvages et découpées m'annoncèrent le Tyrol et la neige des pommiers sembla s'être transportée sur les sommets et les flancs abrupts. En approchant d'Innsbrück, que j'allais revoir avec plaisir, je me demandai si la route des Dolomites serait déjà praticable. On m'avait fait de ces montagnes une description féerique. Aux rayons du soleil couchant, elles donnent, paraît-il, l'illusion de burgs cyclopéens bâtis dans le ciel et qui, tel un mirage, apparaissent fantastiquement à l'œil du touriste émerveillé.

Arrivé à Innsbrück on ne put encore rien me dire de certain à ce sujet, mais en attendant le très aimable directeur de l'Hôtel du Tyrol me conseilla de me rendre le lendemain à Erl, petit village situé à la frontière du Tyrol bavarois, où devait avoir lieu la répétition générale des « Jeux de la Passion ». Les lauriers d'Oberammergau empêchaient les Tyroliens d'Erl de dormir. Ils avaient fait construire, à grands frais, un théâtre en bois, pouvant contenir quinze cents spectateurs et ils avaient

même prié la presse de venir assister à leurs débuts. On aurait tort de croire pourtant que ces jeux de la Passion constituent au Tyrol des exceptions. Il y en a à Inzig, à Brixleg, à Waal, en Bavière et jusqu'à Horritz, en Bohême. Partout ces jeux ont lieu tous les dix ans dans des granges ou des auberges et dans des conditions plus ou moins primitives. Il n'est peut-être pas hors de propos de raconter comment ceux d'Oberammergau sont arrivés à leur célébrité relative. La guerre, qui venait d'éclater, y interrompit les représentations. Le « Christ », menacé de devenir soldat et craignant de devoir sacrifier une chevelure superbe acquise à force de patience, obtint néanmoins de pouvoir ne faire qu'un service de forteresse. En 1871 on recommença, mais l'anecdote s'était répandue. On vint voir les jeux de la Passion qui, peu à peu, se perfectionnèrent. Erl, à son tour, résolut d'affronter le public et de faire en même temps retour à une simplicité qui commence, me dit-on, à manquer à Oberammergau.

Je résolus donc d'aller le lendemain à Erl. En attendant, je me rendis le soir même au théâtre, où une troupe de passage à Innsbrück pour un mois donnait « la Fiancée vendue » de Smetana. L'orchestre se compose d'éléments locaux. La salle, dont les loges sont en retrait, comme dans presque tous les théâtres allemands, était bondée. L'archiduc Eugène, cousin de l'empereur, inspecteur de la cavalerie du corps d'armée du Tyrol et du Vorarlberg et grand-maître de l'Ordre teutonique, occupait la loge impériale. L'orchestre, bien équilibré et dirigé par M. Grimm, enleva avec finesse la spirituelle ouverture de l'œuvre de Smetana, dont les trois actes joués à l'emporte-pièce remportèrent un grand succès, surtout pour Mlle Julich, qui fit merveille dans le rôle de la fiancée.

Le lendemain, de bonne heure, une automobile m'emportait vers Erl, faisant défiler sous mes yeux le paysage grandiose du Tyrol septentrional, peu connu des touristes, et où je remarque quantité de vieux châteaux et de localités pittoresques, entre autres Kufstein, dominé par son ancienne forteresse.

J'arrivai enfin à Erl où plusieurs correspondants de journaux de Munich et de Vienne se trouvaient déjà. L'idyllique petit village, perdu dans les montagnes de Kaisergebirge et qui se compte pas sept cents habitants, allait « se lancer ». La salle, en amphithéâtre, comporte plusieurs catégories de places dont les meilleures sont au fond de la salle. Celle-ci était plus qu'à moitie remplie et à onze heures précises le rideau s'ouvrit. La représentation se poursuivit jusqu'à six heures avec une seule longue pause. C'est le curé Angerer qui a refondu le texte qui désormais servira aux représentations d'Erl, qui remontent au XVIIme siècle. Le spectacle actuel est à la fois naïf et touchant. Tous les interprêtes sont du village et les décors sont vraiment bien, surtout ceux de la scène centrale autour de laquelle se voient des habitations et des entrées de rues permettant de nombreuses combinaisons scéniques. Les différentes parties du drame sont séparées entre elles par des chœurs, pendant lesquels on montre sur la scène centrale des tableaux vivants éclairés à l'électricité et se rapportant à l'ancien testament. Cette scène est malheureusement un peu petite. Dans les tableaux qui comportent la foule, les masses sont trop compactes et l'ensemble est un peu confus. Les chœurs — dix-huit chanteurs, hommes et femmes — chantent juste avec des voix impassibles et l'orchestre, presque entièrement caché, constitue plutôt une harmonie incomplète, dans laquelle sont venus se perdre quelques instruments à cordes. Tous ces musiciens sont des travailleurs d'Erl. Seul, un chef d'orchestre est venu pour essayer de les faire jouer en mesure (ce en quoi il a réussi) et avec justesse (ce en quoi il a souvent échoué).

Les costumes sont bien et quelque-uns, comme ceux de Caïphe, d'Hérode et de Pilate, sont même riches. Quant au jeu des acteurs, la naïveté en fait le plus grand charme, mais comme ils sont tous profondément croyants ils finissent parfois par trouver d'instinct des accents vraiment dramatiques. Seulement alors ils retrouvent aussi leur accent tyrolien pour abandonner le pur accent allemand qu'on s'est évertué à leur inculquer. Tel, le Christ au Golgotha. Le paysan Caspar Pfisterer y est étonnant de lyrisme et l'ange qui descend du ciel pour le consoler et lui dire la volonté du Père éternel donne lieu à une mise en scène que ne désavouerait pas maint grand théâtre. La marche du Christ vers le calvaire est très mouvementée, surtout à l'arrivée de Marie et des saintes femmes. Marie — la paysanne Mayrhofer — pourrait être là plus dramatique, mais serait-ce mieux? En somme, on a bien fait de laisser, autant que possible, une liberté relative aux interprètes ; parce qu'ici la naïveté doit primer des intentions plus profondes, qui pourraient être mal réalisées. C'est ainsi que Kaïphas est suffisamment féroce et Judas très crâne quand il relance au tribunal d'Israël l'argent qu'il en a reçu pour trahir son Maître.

La crucification et la decsente de croix m'ont étonné par leur calme et par des gestes toujours naïfs qui ici peuvent devenir presque dramatiques. La résurrection permet au chœur de chanter un thème d'allégresse. On a déniché pour cela une ancienne chanson à boire tyrolienne que les dix-huit choristes chantent avec le plus grand enthousiasme. J'ai remarqué qu'assez bien de ces chants populaires sont en majeur, tandis que presque toujours l'inspiration du peuple se traduit dans le mode mineur.

Tels sont les « Jeux de la Passion » de Erl, naïfs et touchants à la fois.

Après la représentation, les paysans, coiffés de leur chapeau verdâtre à la plume de faisan et qui n'avaient pas pris part au jeu, observaient avec curiosité, tout en fumant leur longue pipe en porcelaine, les « Messieurs » qui étaient venus écouter. Ils essayaient de deviner les impressions et peut-être, au fond, rêvaient-ils déjà aux dispositions que bientôt ils devront prendre pour recevoir honnêtement les Anglais et... qui sait, les Américains, qui viendront admirer leur spectacle encore au cours de cette saison...

Au soir tombant, je repris le route d'Innsbrück. Le décor se fondit peu à peu. Insensiblement les hauteurs plus fantastiques qu'aux heures matinales perdirent leurs couronnes de neige et les villages s'éclairèrent. Bientôt je me retrouvai dans la capitale du Tyrol. Une désillusion m'y attendait. La nouvelle était arrivée que ces jours derniers il avait reneigé dans les Dolomites et que le col de Pordöi était infranchissable. Je dus bien malgré moi, renoncer à une course de montagne dont je rêvais depuis longtemps. Je remets donc les panoramas de Cortina d'Ampezzo, du lac Misurina et par suite aussi ceux de Botzen et de Méran à...l'an prochain, qui sait, et je vais reprendre la route de Trieste.

De Salzbourg à Trieste. — Sur le Geisberg. — Prochaine inauguration du Mozarteum. — Le rideau du théâtre de Salzbourg. — Bad Gastein. — Le tunnel des Tauern. — A Trieste.

Du sommet du Gaisberg on aperçoit bien Salzbourg, coquettement assis dans son cercle de montagnes, La Salzach comme un long fil d'étain traverse la vallée, puis disparaît dans la ville pour en ressortir plus loin et s'en aller à perte de vue. Au loin, sept lacs,jettent dans l'immense panorama des taches laiteuses. Malgré un ciel nuageux, on aperçoit très bien les îles du Chimesée, dans l'une desquelles Louis II, de Bavière — car ce lac est situé en Bavière — a fait construire un château dans le genre de celui de Versailles, mais qui est resté inachevé. En admirant ce cirque énorme, je me souvins que Schubert avait fait de ce paysage une description émue dans une lettre à son frère Ferdinand, lors du seul voyage qu'il fit en compagnie de son ami, le chanteur Vogl, et au cours duquel il composa quelques-uns de ses beaux lieder. Son ami les chantait partout où ils passaient. Pauvre Schubert ! .. Il était trop pauvre pour payer le papier de musique dont il avait besoin et il suppliait parfois son frère de lui envoyer un sac de pommes pour lui permettre, disait-il, d'avoir quelque confort dans la vie...

Le matin même, j'étais allé revoir le petit musée Mozart, où j'ai retrouvé le clavecin dans le même état qu'il y a six ans. La sonorité est restée douce et claire et il n'est pas possible d'y faire résonner les divines mélodies du maître sans être säisi d'une intense émotion. Il a fallu renoncer à convertir toute la maison en musée, comme il en avait été question, (on sait qu'il n'en occupe que le troisième étage) le propriétaire ne voulant plus vendre son immeuble. Mais on m'a montré le plan définitif du futur Mozarteum.

A la suite d'une représentation de « Don Juan », qui eut lieu ici il y a deux ans au bénéfice de l'œuvre, on posa la première pierre de la salle projetée, où l'on donnera des concerts, dont les programmes seront surtout consacrés aux œuvres du génial enfant de Salzbourg. C'est une grosse pierre blanche posée au milieu du terrain encore vague et sur laquelle on lit : « Grundstein des Mozarthauses — 6 — VIII — 1910 ». Cette salle ne sera pas trop grande, car j'estime qu'elle ne pourra guère contenir plus de quinze cents personnes. Elle sera reliée à un bâtiment qui existe déjà. C'est le don généreux d'un ami de l'art musical et elle servira d'école de musique. Ce petit édifice est d'un style à peu près « renaissance » et l'ensemble, dont j'ai vu la maquette, sera dans ce goût. On projette l'inauguration pour 1914.

Le petit théâtre de Salzbourg est pimpant et coquet. J'y ai entendu une œuvre bizarre de Wilhelm Kienzl qui a pour titre « Der Kuhreigen » (Le Ranz des Vaches). C'est un épisode fantaisiste de la Terreur. Il s'agit d'un sous-officier de la garde suisse, qui est distingué par une marquise qui le sauve de la mort, alors qu'elle porte elle-même sa tête sur l'échafaud. L'orchestre de Salzbourg est un peu faible pour la musique à tendance moderne. Le quatuor est trop peu nombreux et l'intensité des cuivres le rend grêle. Mais cette œuvre m'a donné l'occasion d'admirer le rideau de la scène, qui constitue une apothéose de Mozart. Celui qui l'a conçu s'est inspiré des tableaux espagnols comportant une partie céleste et une partie terrestre. Dans le haut, des anges ailés jouent et chantent les œuvres du maître. Dans le bas se voient des personnages de « Don Juan », des « Noces de Figaro » et de « la Flûte enchantée ». Entre les deux groupements, Mozart, assis dans une gloire, la physionomie heureuse et douce, contemple son entourage.

Et voilà pourquoi, à Salzbourg, le rideau se lève et ne s'entr'ouvre pas à la moderne; car il faudrait pour cela renoncer à cette touchante apothéose.

* * *

La route des Tauern, hardie et grandiose, a permis de relier directement Berlin à Trieste. A partir de Bischofshofen, près des crénelures fantastiques du Tennengebirge, la route monte et bientôt apparaissent des glaciers ; puis dans le fond d'énormes bâtisses modernes se montrent. C'est Bad-Gastein. Ici, le décor est magnifique. Bad Gastein est une villégiature princière encaissée dans une ceinture de montagnes formidables, dominée surtout par le Rathausberg, des flancs duquel une société suisse essaye actuellement d'extraire de l'or et de l'argent. Des promenades environnantes, on a partout des panoramas merveilleux. Mais il y a de fortes inégalités de terrain et les automobiles ne peuvent arriver ici que jusqu'à un garage d'entrée. Dans le bas de la vallée on voit le village de Hofgastein jusqu'où on a conduit les eaux thermales qui contiennent du radium. L'Ache, torrent impétueux, descend dans Bad-Gastein en cascades majestueuses, bouillonnantes, et ses eaux partagent la localité en deux parties.

Pour bien juger des difficultés qu'il fallut vaincre ici, il faut aller jusqu'à Boeckstein, à l'entrée de l'Anlauftal. C'est de là que part le grand tunnel des Tauern, long de près de neuf kilomètres. Près de son entrée se voit un souvenir funèbre dominé par une croix taillée dans la pierre. Pendant les travaux, achevés depuis près de trois ans, une avalanche, qui déracina des quantités de gros arbres, s'abattit sur les travailleurs, tuant une trentaine d'ouvriers.

Les murailles glacées semblenti ci si compactes, qu'on est saisi d'admiration devant la solution de pareils problèmes. Cette année-ci encore, de grands wagons, genre Canadian Pacific Railway, circuleront sur cette ligne qui deviendra une des plus belles et une des plus importantes du continent.

Je suis rentré à Bad-Gastein avant la tombée de la nuit, car en cette saison le voisinage des glaciers refroidit encore singulièrement l'atmosphère, dès que les rayons solaires ne parviennent plus dans la vallée.

* * *

De l'autre côté du tunnel on est en Carinthie et bientôt on aperçoit la chaine des Karawanken, qu'un tunnel traverse aussi. A Rosenbach, leur vue est superbe, mais ce n'est plus la grandeur des Tauern.

On est dans la vallée de la Drave. Il faut alors traverser encore un tunnel de plus de six mille mètres pour avoir raison des Alpes Juliennes et l'on arrive enfin dans le Kunstenland. Je vous laisse à penser la quantité de viaducs énormes et les ouvrages d'art qu'on rencontre le long de la route. Puis ce sont les bords de l'Isonzo, exquis ruban de soie bleue qui serpente dans la vallée. Voici Goritz que les Allemands appellent Görz, mais où on ne parle presque plus que l'italien. Le soir tombe. Brusquement, on aperçoit la mer. C'est l'Adriatique, énorme nappe pâle et laiteuse où s'allument des phares lointains. On poursuit se route. On ne voit plus que des collines. C'est le plateau du Karst. Puis la mer reparaît, illuminée de feux. C'est le port de Trieste.

Le lendemain, je me promène dans cette ville populeuse où j'entends, à chaque instant, parler des langues qui me sont inconnues ; mais l'italien domine. L'agent de ville que l'on questionne répond en allemand ultra-méridionnal, où perce l'envie de vous renseigner en italien, mais très obligeamment il vous montre la route dans

la grande ville maritime de l'Istrie, qui est très animée. Ses quartiers modernes, dont le centre est la Piazza Grande, font contraste avec les anciens quartiers tortueux du Sud qui entourent les hauteurs du vieux Castello.

Je vais voir le « Civico Musio Revoltella et », dû à la munifisence du baron Revoltella et installé en 1859 dans un immeuble qui lui appartenait. Il y a là surtout des tableaux modernes de peintres triestains, — rien de bien saillant. Pour la sculpture, je remarque deux œuvres charmantes. D'abord une jeune fille joignant à de pressantes prières des efforts surhumains pour arrêter le Temps, qui, son sablier à la main, l'entraîne inexorablement. C'est une œuvre de Donato Barcaglia, de Milan. Puis voici un beau buste en marbre : « Sogno di Primarera », autre jeune fille de Pietro Canonica, de Turin, que soulignent deux vers de Musset :

La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

L'expression du visage est exquise d'intense rêverie et c'est une œuvre d'art qui vaut qu'on visite le Musée.

Puis, la mer me tente. Je monte, au hasard, sur un bateau et les môles de Trieste s'éloignent. Le vaporetto se dirige sur Capro d'Istria. Le temps est superbe et la mer est un lac. Trieste se découvre alors, en un éventail immense. La ville est couchée dans l'hémicycle formé par le plateau du Karst et bientôt Capo d'Istria s'avance dans la mer. C'est une petite ville vétuste, située dans une ancienne île. De là, par la route qui longe les flots, j'arrive à Isola, vieux village dont les habitants se reposent par cette claire après-midi de dimanche. Une musique joue sur la place, bordée de maisons aux murs rosés. Des jeunes filles aux mantilles coquettes s'y promènent nonchalamment par groupes. Suis-je encore en Autriche? Oui !... mais je me sens en Italie.

Abazzia et ses environs.

A Fiume. — Les îles du Guarnero. — La flotte autrichienne. — Pola et ses monuments romains. — Le palais Miramar. — Grado. — Les mosaïques d'Aquilée. — A Venise.

Abazzia, au pied du Monte Maggiore, est une villégiature exquise cachée au fond du golfe Quarnero parmi les ombrages de bois où dominent les lauriers et les palmiers. L'air y est d'une incroyable légèreté et j'y ai trouvé l'Adriatique aussi paisible qu'un lac. Abazzia est fort animée et je viens d'y assister à la semaine sportive. Quelques unités de la flotte et quelques torpilleurs s'étaient dérangés tout exprès pour cela et ont honoré les fêtes de leur décorative présence. Régates de canots automobiles, assauts d'armes se succédèrent et, l'autre soir, une fête des fleurs eut lieu au Casino Quarnero. L'orchestre y exécutait, surtout avec entrain, de la musique viennoise et la foule, parmi laquelle beaucoup de Viennoises, était fort élégante.

Il n'y a pas de plage à Abazzia, mais, entre les ombrages et les écueils de la cité, on a établi un « Strandweg », qui, sur un parcours de plusieurs kilomètres, permet une promenade aussi pittoresque que reposante. On a cependant pu profiter des criques pour établir des bains sur de petits espaces. Les faubourgs, moins prétentieux que la « capitale », s'étendent le long de la rive en des sites charmants ; tels, Ika, Lovrana et Volosca, buts de promanades tranquilles, qu'un bon service de bateaux vient encore faciliter.

Les bateaux de la Compagnie hongroise-croate, très bien organisés, permettent d'ailleurs une visite des îles du Quarnero, c'est-à-dire de l'archipel et des rives du golfe de Fiume. Aussi en ai-je profité pour entreprendre une croisière. J'ai commencé par visiter Fiume, le seul port hongrois, qui est très animé. Je vais voir le marché, particulièrement intéressant, mais où la confusion des langues est extraordinaire. On y vend des poissons curieux ; étoiles de mer, crustacés divers et les « bran-

zinos » allongés à la peau bleue-blanche qui sont fort appréciés. Je remarque surtout des marchandes croates, aux traits un peu durs, venues des campagnes pour vendre leurs fromages. Elles portent un jupon rose, à fleurs, et un gilet brodé sombre et sans manches. La tête est enveloppée d'un bonnet à dessins rosés aussi, qui fait l'effet d'un grand mouchoir grâcieusement noué. Les hommes ne portent plus, de l'ancien costume, qu'une calotte rouge trop petite, agrémentée d'une floche noire.

Sur la hauteur se trouve Tersatto, avec son vieux château, à côté du pélerinage de la Madona del Mare. On y a une vue admirable sur les îles du golfe et sur la vallée de la Fiumara, énorme crevasse calcaire où l'on est néanmoins parvenu à établir quelque industrie.

Après avoir visité la baie de Buccari, fjord au fond duquel s'abrite la petite ville de Buccari, le bateau single vers l'île d'Arbe, en passant entre les grandes îles de Veglia et de Cherso, qui sont calcaires comme l'Istrie elle-même et dont la terre maigre et rougeâtre donne à grand'peine des olives et quelques raisins. Mais la magie du soleil colore malgré cela le paysage ; dore et bleuit les flots transparents. Voici qu'une bande de dauphins, poursuivant le navire, vient égayer les passagers. Ces cétacés, vraies petites baleines à la tête pointue se pourchassent avec agilité et sortent parfois de l'eau en faisant des sauts énormes. Puis un torpilleur arrive sur nous à toute vitesse, nous dépasse, tourne autour de notre esquif pour disparaître avec rapidité.

Au loin, apparaît, sur un promontoire, un campanile vénitien absolument exquis, Nous arrivons à Arbe (Rab, en croate), petite capitale de l'île. Jadis, la grande République avait établi là une station vers l'Orient ; mais la peste la détruisit presque entièrement, en 1456, et, aujourd'hui, elle est intéressante par ses souvenirs et ses maisons de marbres. C'est ainsi que le Palazzo Nimira, aujourd'hui l'hôtel principal de la localité, a un portail gothique surmonté d'une balustrade Renaissance. Des fleurs s'échappent des interstices des blocs de marbre qui composent ce ravissant petit ensemble. Il y a aussi des églises où l'on montre des tableaux soi-disant vénitiens : mais, en constatant la pauvreté de leur coloris, je n'ai eu en leur authenticité, qu'une confiance des plus relatives.

Au départ, la gracieuse silhouette du campanile vous poursuit longtemps, puis on ne tarde pas à arriver à Lussinpicolo, capitale toute blanche de l'île de Lussin et étagée sur une colline. Je vais à « Cigale », en traversant l'île qui est très étroite ici. C'est une petite anse, où l'on voit l'indigo de la mer se perdre à l'infini. On y a établi des bains parmi une végétation tropicale et parfumée.

* * *

Nous mettons ensuite le cap sur Pola, située au bas de la pointe de l'Istrie. En approchant du cap Promontore, en vue des îles Brioni, une forte brise se lève. C'est la houle. Le bateau roule, tangue et c'est à grande allure que nous entrons dans le port, entre deux rangées de croiseurs austro-hongrois, car Pola est le grand port de guerre de l'Autriche. Il y a là des unités formidables au nombre de près d'une trentaine, sans compter les torpilleurs et les bâtiments qui se trouvent à quai.

Déjà en rade, on est impressionné par la vue d'un énorme monument circulaire à trois étages. Ce sont les arènes romaines, admirablement conservées et remarquables par quatre tours disposées symétriquement dans le corps même de la bâtisse. Elles servaient d'entrées et c'est la première fois, qu'en visitant d'antiques arènes, je constate cette particularité. Les deux premiers étages ont des ouvertures à arcades. Au troisième, elles sont carrées. L'intérieur, où vingt mille personnes pouvaient trouver place, est moins bien conservé. L'édifice, adossé à une colline, avait nécessité pour les gradins du bas côté, des travaux de soubassement en marbre d'Istrie. Les Vénitiens ont détruit les gradins et ont employé le marbre pour leurs monuments à eux.

Il y a encore un arc de triomphe fort bien conservé aussi et, près du forum, un temple d'Auguste presque intact. Ses six colonnes corinthiennes et sa frise font grande impression. Ce temple semble avoir eu une singulière destinée. Après avoir été païen, il devint chrétien ; ce qui n'a rien d'extraordinaire. Mais on prétend que les Vénitiens en firent un théâtre, ce que ses petites dimensions semblent contester. Plus récemment, il servit de magasin à grain et actuellement, c'est un musée qui abrite les résultats des fouilles des environs. Sur les murs intérieurs, on voit de nombreuses traces de fresques que l'on attribue, avec beaucoup de raison, d'ailleurs, aux Vénitiens.

Le temple de Diane, qui se trouvait à côté, s'est écroulé, et contre sa muraille de fond consolidée, on a construit le « municipo » actuel.

Je reprends la mer pour repasser devant le panorama de Trieste et je m'arrête un instant à Grignano pour contempler le château Miramar. Quoique d'un style moderne — il date de 1856 — il est élégant et son parc surtout est remarquable. Bâti à l'extrémité d'une langue de terre en déclivité, en vue de Trieste, il se mire fièrement dans l'onde, ce que son nom semble indiquer. Et une tristesse vous saisit au souvenir de Querétaro et de la pauvre impératrice qui, chez nous, au château de Bouchout, près de Meysse, languit tristement. L'archiduc Maximilien, amiral de la flotte impériale, n'avait qu'à se laisser vivre dans ce séjour délicieux. L'ambition vint qui brisa tout...

Je poursuis ma route jusqu'à Grado, où les Triestains aiment venir se baigner. C'est leur villégiature préférée, un Blankenberghe italien, au ciel bleu, car il y a une plage de sable et de la verdure. L'église a un pavé en mosaïque plus beau et bien plus complet que celui de la cathédrale San Giusto, à Trieste ; mais toutes ces mosaïques sont effacées par celles que l'on vient de découvrir dans la cathédrale d'Aquilée.

* * *

Je suis allé les voir en passant par les lagunes parmi lesquelles se trouve cette pauvre bourgade autrichienne, si opulente et si peuplée sous l'empire romain. Attila la détruisit et, aujourd'hui, la concurrence de Grado l'empêche de sortir de sa léthargie. Mais Aquilée mérite une visite. Le village, à l'aspect morne, est située un peu à l'écart de son église, la « Duomo », où l'on vient de mettre à jour ces belles mosaïques, dignes de Rome et de Pompéï. Elles sont d'une finesse rare. Encore presqu'en totalité recouvertes de planches, on en montre cependant déjà une partie considérable où telle figure, telles reproductions d'animaux semblent être d'hier, tant les couleurs sont inaltérées et, chose curieuse, peu usées par le frottement des pas.

Ce dôme a aussi un très vieux baptistère octogone séparé de l'édifice et dont les pierres sont disposées en gradins. Le clocher, mi-roman, mi-vénitien, est très élancé. Il offre une vue étendue sur les lagunes et, de là-haut, on aperçoit dans toute sa mélancolie la bourgade actuelle qui compte à peine deux mille habitants.

Aquilée possède aussi un musée d'antiquités romaines qui est vraiment remarquable. Sa collection de petits bronzes, sans être aucunement comparable à celle du musée de Naples, qui est unique, est cependant d'un haut intérêt, car il y a là des petites statuettes exquises, des animaux très fins et même des oiseaux ravissants. Il y a aussi des bijoux et des verreries, alors que l'on a si souvent contesté aux Romains la connaissance du verre.

Ce musée est remarquablement installé et l'exposition en est faite de la façon la plus agréable. C'est une grande ville entourée de jardins vastes et bien plantés, où, à l'abri de toitures, on remarque encore quantité de fragments de monuments et de sculptures que le sol d'Aquilée et des environs eut permis de collectionner. Quant aux vestiges de la grande cité disparue, ils sont pour ainsi dire nuls : un fragment d'enceinte, puis encore l'entrée d'une rue, où du moins ce qu'on croit être tel ; c'est tout.

Je repars. Peu à peu, l'obscurité tombe. La pluie d'or, dont le soleil inondait la nappe bleue, a fait place, sur les vagues, à des reflets d'acier, car la nuit est sans lune. Le ciel est cependant radieusement étoilé et longtemps je flane sur le pont, me délectant avec bonheur de cette poésie de l'immensité. Puis l'aube naît et bientôt, au loin, le grand astre réapparaît frémissant de lumière. J'aperçois les côtes italiennes et, quelque temps après, je reconnais Venise, exquis spectacle ! Voici les jardins publics, l'île San Giorgio, le dôme « della salute », enfin, derrière le palais des doges, je vois soudain le campanile ressuscité, s'élancer fièrement dans le matin nouveau... Et j'allais peut-être vous en parler. Mais je me souviens, qu'à l'heure qu'il est, vous savez trop bien pourquoi ce glorieux clocher a été reconstruit et que vous connaissez aussi les inoubliables fêtes auxquelles son inauguration a donné lieu.

A Munich.

Le Festival Mozart au Théâtre de la Résidence. — « Don Giovanni » et « Cosi fan tutte ».

L'activité artistique qui règne ici en ce moment est d'une fébrile intensité, et cependant dans cette ville somptueuse, où des rues entières ne sont composées que de monuments imposants, l'animation ne paraît pas extraordinaire. Tout au plus ai-je vu quelques spectateurs se masser vers midi devant la galerie des généraux (Feldherrnhalle), près de la Résidence, pour écouter la musique militaire. Cette galerie, où se trouvent les statues de Tilly et de Wrede, rappelle les « Lanci » de Florence et la vue lointaine s'y étend jusqu'à la Porte de la Victoire. Après le concert, le corps de musique, accompagné d'un détachement, s'éloigne au pas de parade, jetant sur son parcours une large traînée de ce beau bleu, à la fois clair et profond, qui est la couleur du pays.

L'animation est surtout concentrée dans les théâtres, animation discrète, toute de conversations artistiques. Les années précédentes les représentations wagnériennes alternaient avec celles des œuvres de Mozart. Cette fois, la saison a debuté par le Festival Mozart, qui vient de s'achever au théâtre de la Résidence. J'ai assisté aux représentations de « Don Giovanni » et de « Cosi fan tutte ». La salle de la Résidence est charmante et digne du maître de Salzbourg. Elle date du dix-huitième siècle et Mozart y dirigea. Sept cents spectateurs seulement peuvent y trouver place. Sa décoration est peut-être un peu rococo, mais sans excès, et ses galeries blanches ornées de draperies rouges et roses sont gracieuses au possible. La loge du prince-régent Luitpold occupe le centre de la galerie du premier étage. Elle communique avec le palais. Le prince n'est pas à Munich en ce moment. Malgré ses quatre-vingt douze ans bien sonnés il s'est rendu à Berchtesgaden où il jouit des paysages captivants du Königsee. Ce sont les enfants de son fils Louis, qui a soixante-trois ans — une jeunesse encore — qui viennent aux spectacles. Deux de ses filles et son fils Franz, qui a épousé une princesse de Croy, assistaient à la représentation de « Don Giovanni ».

Le théâtre de la Résidence a une scène tournante, actionnée par un moteur électrique. Elle permet de préparer plusieurs tableaux d'avance et pendant le cours des représentations les machinistes parviennent tout doucement et sans qu'on l'entende de la salle à préparer le décor suivant, toujours soigné jusqu'à la méticulosité. On peut multiplier ainsi les changements et l'on parvient à jouer « Don Giovanni » en deux actes. M. Eugène d'Harcourt, qui dans son intéressant volume, « la Musique actuelle en Allemagne et en Autriche-Hongrie », a décrit les principaux théâtres de ces pays, compare cette scène aux plaques tournantes qui font manœuvrer les locomotives dans les gares. C'est absolument cela et c'est pratique. Les artistes restent sur le plateau pendant qu'il tourne ou s'y placent à l'avance. Quelques secondes d'obscurité sur la scène et d'attente à l'orchestre suffisent pour tout cela. Une observation cependant : Pendant les changements on entend comme le roulement d'un formidable camion et cela nuit beaucoup à l'illusion. Puis, un inconvénient: La profondeur de la scène est forcément limitée et si les œuvres de Mozart s'en accommodent, il n'en est pas de même d'une masse d'autres. D'ailleurs, en hiver, il n'y a au théâtre de la Résidence que des représentations de comédie.

La scène de la Résidence et celle du théâtre de la Cour (Hoftheater), qui fait de son côté une longue saison d'hiver, communiquent. Les magasins de décors sont très vastes. Cela tient à ce que l'on a voulu éviter le transport de tous les accessoires fragiles. Les deux navires du « Vaisseau Fantôme », par exemple, ne sont jamais transportés au magasin général. Les salles de répétitions sont absolument confortables et beaucoup d'entre elles disposent de pianos à queue. Tout cela est assez luxueusement installé, conséquence de ce qu'en Allemagne le directeur de théâtre est un fonctionnaire et que les déficits possibles sont toujours couverts par de forts subsides et les cassettes princières. Il y a aussi une scène rudimentaire, pour répé-

titions d'ensemble, commune aux deux théâtres et dont on peut se servir pendant les représentations. Je ne connais de cela qu'un seul exemple en province française : à Montpellier

Le festival Mozart, qui comprenait les « Noces de Figaro » « Bastien et Bastienne ». « L'enlèvement du Sérail », » Don Giovanni » et « Cosi fan tutto », fut conduit par le capellmeister Bruno Walter, de Vienne. Il dirige vraiment bien Mozart, avec la véritable légèreté artistique qu'il faut. Il a à sa disposition un orchestre réduit, il est vrai, mais suffisant pour que les accords majestueux qui résonnent, lorsqu'apparaît la statue du Commandeur, au souper auquel Don Giovanni l'a si follement convié ; vous fassent frisonner. Mais aussi que de grâce dans le bavardage musical de Zerline et de Masetto, que de finesse dans le Menuet ! L'interprétation est parfaite, elle a surtout la qualité maîtresse d'être homogène. Personne ne sort du cadre. M. Brodersen est un beau Don Giovanni à la voix suffisamment mordante et il sait le rendre sarcastique dans la sérénade. Mlle Fay est une intéressante Donna Anna, à la voix étendue et facile. M. Geis est un Leporello dont le comique ne dépasse jamais la mesure, et le ténor Wolf met aussi en relief que possible le rôle, malgré tout incolore, d'Ottavio

A peu près tous les musiciens connaissent « Don Giovanni » ; mais beaucoup d'entre eux, je pense, ignorent « Cosi fan tutte » (Ainsi font toutes). C'est une œuvre jolie, en deux actes, que Mozart écrivit sur un livret de Lorenzo Da Ponte, qui fit aussi celui de « Don Giovanni ». L'empereur Joseph II en avait fait la commande à Mozart, qui en attendait sa nomination de second maître de chapelle de la Cour. Mais l'empereur mourut sans avoir entendu cette partition. Elle fut créée à Vienne le 26 janvier 1790. L'action se passe à Naples : Deux officiers, Ferrando et Guglielmo aiment respectivement Dorabella et Fiordiligi, deux dames de Ferrare. Ils sont absolument persuadés de leur fidélité. Mais Don Alfonso, un vieux philosophe, veut leur prouver qu'il n'en est rien, parce qu' « Ainsi font toutes », et un pari s'engage. Les deux officiers feignent de devoir s'éloigner à cause de leurs obligations militaires mais reparaissent sous des déguisements plutôt burlesques. C'est alors que Don Alfonso, finement aidé par Despina, une soubrette endiablée au service des deux dames, parvient, après une longue résistance, à prouver que l'attente est longue et que mieux vaut la charmer. Don Alfonso triomphe et les amants se boudent, car l'imbroglio a donné lieu à un chassé-croisé amoureux. Cependant tout s'arrange et cela se termine par un banquet, qui était, d'ailleurs, l'enjeu du pari.

La pièce eut, au début, du succès à Vienne ; mais lorsqu'en 1807 Paris voulut connaître cette œuvre, on recula devant l'immoralité du sujet. Il est vrai qu'il y a de cela un siècle, car aujourd'hui... On a adapté alors, à Paris, un autre sujet à cette très fine partition et on gâta la musique de Mozart. Car vous pensez bien qu'il y a là des airs charmants, des cavatines roucoulantes, des duos, trios, quatuors, quintettes et sextuors qui sont de délicieux ramages musicaux ; des chœurs qui semblent venir du fond de la divine baie de Naples, que le décor montre inondée de lumière : enfin, des choses exquises. Tout cela est entrecoupé, comme les scènes de « Don Giovanni », de récitatifs que Bruno Walter accompagne lui-même sur une épinette, comme cela se faisait jadis. Le pupitre de direction est disposé sur l'épinette.

Dans cette partition, écrite avec une simplicité joyeuse, mais aussi avec une pureté parfaite, l'orchestre a un rôle piquant, tout de grâce et de légèreté. Les dialogues de clarinettes, de flûtes et de bassons alternent avec l'éloquence spirituelle des violons et les cors — des cors au son rond et plein, comme on n'en trouve qu'ici — babillent et trillent avec une aisance remarquable. « Cosi fan tutte » est joué d'une façon tout à fait captivante. Seul, le ténor Walter, dans le rôle de Ferrando, chante un peu « germaniquement » de la gorge ; chose qui, en général, s'améliore beaucoup en Allemagne. Mlle Pérard-Petzl a une voix de soprano complète d'une demi-teinte absolument prenante. Elle a vocalisé l'air du deuxième acte avec une virtuosité absolue et elle est bien la véritable chanteuse légère, la « coloratur sängerin » des Allemands. Mme Tordek (Dorabella) est aussi excellente et Mme Bosetti est une adorable soubrette, qui détaille à ravir le malicieux air du début du second acte. En somme, il y a là trois rôles de soprano, dont la tessiture est très étendue, aussi bien dans l'aigu que dans le grave.

A l'issue de la représentation les bravos éclatèrent d'enthousiasme, car en Allemagne on applaudit surtout lorsque l'œuvre est jouée. Quatre rappels vigoureux se produisirent, auxquels fut associé, à la fin, M. Bruno Walter, qui vraiment le méritait bien.

Ainsi se termina le cycle de Mozart. Le Festival Wagner va commencer au Prinz-Regenten Theater. Je vous en parlerai dans une prochaine lettre.

A Munich. — Le festival Wagner au Théâtre du Prince Régent. — M. Alexandre Dillmann, conseiller de la cour de Bavière. — Les Maîtres Chanteurs. — Tristan et Isolde.

Le théâtre du prince régent est situé sur un plateau, de l'autre côté de l'Isar, la rivière impétueuse de Munich. Il domine un quartier neuf, éloigné du centre. C'est, en somme, un bâtiment assez quelconque inauguré en 1901. J'ai tenu à y visiter la salle de l'orchestre, qui m'a rappelé celle de Bayreuth. Elle est profonde et de la place du capellmeister on aperçoit bien la scène, entre deux longues toiles tendues en arc de cercle, l'une partant de la scène et l'autre, d'un développement plus grand, partant de la salle. Le pupitre du chef est assez vaste. Il est entouré d'ampoules électriques dissimulées dans des étuis de métal, par les fentes desquels une clarté à la fois tamisée et forte éclaire la partition, qui se trouve comme couchée dans une boîte lumineuse. Sur une estrade, j'aperçois un pupitre isolé. C'est la place du musicien qui tient la partie de luth dans les « Maîtres Chanteurs ». Cet instrument grêle a été choisi par Wagner pour accompagner le chant ridicule de Beckmesser, et c'est pour que sa sonorité arrive bien dans la salle qu'on l'a placé si haut. Tous les pupitres qui sont susceptibles de recevoir des impressions de la scène, telles que des jeux de lumière, sont protégés par des carrés latéraux de carton noir, de manière que l'exécutant ne puisse être, d'aucune manière, distrait de sa tâche.

C'est au théâtre même que j'eus le plaisir de faire la connaissance de M. Alexandre Dillmann, conseiller artistique de la cour et critique musical des « Munchener neuesten Nachrichten ». Après avoir attiré mon attention sur la profondeur de la scène (trente-sept mètres environ), il me montra, au premier pupitre des premiers violons, la place du prince Louis-Ferdinand, qui est médecin pratiquant, mais qui vient prendre sa part active d'exécutant à toutes les représentations Wagnériennes.

Le conseiller Dillmann est un homme jeune encore et c'est avec une complaisance rare qu'il veut bien me renseigner sur une masse de choses :

— M. Bruno Walter veut donc prendre à Munich la succession de Mottl ?

— Oui, il est très capable et très aimé ici, mais son engagement à l'Opéra de Vienne n'est pas terminé. Il faut que l'empereur l'autorise à se déplacer.

— On ne joue ici que les œuvres de Wagner?

— En général, oui. Cependant, l'an dernier, au mois de juin, il y eût un Festival Richard Strauss (Eine Strauss Woche), où l'on joua « Salomé », « Electra », « Der Rosencavalier » et « Feuersnot ». Richard Strauss est d'ailleurs en ce moment l'âme inspiratrice de l'art musical à Munich.

— Pourquoi a-t-on placé ce théâtre dans un quartier aussi excentrique?

— Parce que c'est à peu près l'emplacement primitivement choisi par Louis II. Les bourgeois de Munich n'ont pas voulu alors écouter leur roi, et c'est comme cela que Bayreuth est né.

— Aujourd'hui cependant Munich est un centre artistique de tout premier ordre.

— Certainement, mais ce qu'il a fallu travailler pour cela...

— A quand « Parsifal »? demandai-je à mon intéressant interlocuteur.

— « Parsifal » n'entrera dans le domaine public que dans deux ans — me répondit-il —, et probablement alors le jouerons-nous.

— En hiver, au Hoftheater, quel est le répertoire?

— Il est très éclectique : on joue beaucoup le répertoire italien et français.

— Des œuvres de Massenet, mort ces jours derniers?

— « Manon » et « le Jongleur de Notre-Dame » qui est si finement orchestré.

— Et Meyerbeer, tient-il encore l'affiche?

— Oui, et je suis un de ses défenseurs ici ; non pas que j'aime ses périodes boursoufflées, mais j'apprécie son « Prophète ».

— C'est, en effet, son œuvre la plus égale.

— Et puis, on peut se demander ceci : Si nous n'avions pas eu Meyerbeer, aurions-nous bien eu Wagner plus tard?...

Tout en devisant ainsi. M. Dillmann m'avait entraîné jusqu'à chez lui, dans son artistique cabinet de travail. Là, il se mit à me jouer des fragments de Strauss, avec

lequel il est fort lié. Il me joua ainsi des fragments du « Rosencavalier » opéra comique en trois actes et de « Feuersnot », persifflage musical en un acte. Strauss l'écrivit pour se venger des Berlinois, qui ne le comprenaient pas. Dans « Feuersnot » Strauss a voulu railler un manque d'enthousiasme artistique. Ce sont ses Maîtres Chanteurs à lui, et il s'y est mis lui-même en scène. M. Dillmann me joua aussi des thèmes d' « Ariadne et Naxos » opéra encore inexécuté et inédit et puis le début de la « Symphonie des Alpes » que Strauss compose en ce moment, près d'ici, à la campagne. Personne ne connaît encore une note de cette œuvre, me dit M. Dillmann. Elle débute par un unisson cahoté qui dépeint une ascencion haletante vers les cimes. J'ai été frappé de la tendance qu'à ce compositeur si compliqué, d'aller vers une plus grande simplicité. Il transforme décidément sa manière.

M. le conseiller me dit encore qu'il avait fait de toutes les œuvres de Wagner des adaptations au piano, où il s'est efforcé de rendre des effets d'orchestre et il me fit entendre aussitôt, avec une véritable maîtrice, sa transcription de l' « Incantation du feu » de la « Walkyrie ». L'effet réalisé est absolument étonnant. Il a vulgarisé ainsi Wagner dans toute l'Allemagne, en Autriche, en Hongrie, à Monte-Carlo, en Hollande ; mais pas encore en Belgique.

Il était temps de retourner au temple. La salle, œuvre des architectes Heilmann et Littmann, fortement disposée en amphithéâtre, se remplit peu à peu. Il y a place pour onze cents personnes environ. Alors que les toilettes sont très élégantes au théâtre de la Résidence, l'unité manque ici, sous ce rapport et j'ai vu le costume tyrolien voisiner avec l'habit. Puis il y a des Anglais, beaucoup d'Anglais. La loge princière occupe le fond de la salle. Elle a deux annexes et, à droite et à gauche, il y a encore trois grandes loges destinées au public. Sur les côtés, dans le haut, sont disposées des niches où l'on a placé des trépieds dorés. Une douzaine de lampes à arc éclairent cet ensemble d'une couleur presque uniformément grise. Puis, trois fanfares se font entendre. Comme à Bayreuth, elles sont basées sur le thème principal de l'acte qui va être représenté. Les portes se ferment, aussitôt l'obscurité se fait et les accords imposants de l'ouverture des « Maîtres Chanteurs » retentissent. Je remarque immédiatement que l'acoustique est parfaite. M. Röhr, élève de Mottl, est au pupitre. Le rideau s'ouvre et bientôt Walther apprend quelles difficultés il aura à vaincre pour gagner, au concours de chant, la main d'Eva, la fille du bijoutier Pogner. Ici, on entre dans les longueurs que l'on a tant reprochées à Wagner. Il y en a de réelles, mais au fond, c'est la conséquence du génie germanique, étudiant et dissertant longuement ; alors que l'esprit latin est tout de rapidité et de clarté. Mais le second acte est bien exempt de tout cela. Quelle joie dans le chœur d'entrée des apprentis : St-Jean est là (Johann ist da). Quel charme dans les réflexions d'Hans Sachs, l'artiste savetier ; quel à propos dans le rayon de lumière qu'il envoie de sa boutique vers les amants, pour les empêcher de fuir ! Mais qui donc a dit que Wagner n'avait pas le sens du théâtre ? Puis, après, quel esprit dans les coups de marteau, dont il scande, sur le soulier en réparation, l'audition du chant, que Beckmesser compte produire au concours et qu'il vient lui soumettre ! Juste revanche de la sévérité de Beckmesser à l'égard de l'essai de Walther, au premier acte. Ensuite, quel débordement de coloris orchestral dans la dispute et la bataille dans la rue, des bourgeois de Nürnberg, réveillés par tout ce tapage ! Ce morceau, écrit à seize voix réelles, est un des plus étonnants de Wagner. Qu'elle polyphonie et quelle interprétation ! Il n'y a pas moyen de mieux chanter en se battant. Enfin, quand cela s'est apaisé, que Beckmesser a été bien battu, que le veilleur de nuit apeuré, revient, en sonnant dans sa trompe félée, constater que tout est tranquille ; l'effet comique est irrésistible et le public applaudit.

Seulement le rideau ne se rouvre pas. Alors qu'à Bayreuth, on daigne parfois le le faire, ici il est défendu aux artistes, sous aucun prétexte, de revenir saluer le public. Si le culte du temple est aussi sévère que cela, on devrait bien interdire aussi de glisser dans le programme officiel des réclames spéciales pour des exhibitions de pantomimes et de danses.

Après le second acte, le public se répand dans les foyers et s'en va au restaurant. Le petit jardin reste fermé à cause du temps absolument inclément. Au troisième acte, j'ai savouré le quintette, d'ailleurs très connu et j'ai admiré le rutilant défilé des métiers ainsi que les chœurs pleins de vie, riant de la déconvenue finale de Beckmesser et acclamant le triomphe de Walther dont le ténor Knote a chanté, avec bravoure, le fatiguant « Preislied ». Mme Bosetti, la Despina espiègle de « Cosi fan tutte », est une Eva toute exquise ; Hans Sachs est magistralement représenté par le puissant baryton Feinhals, et Beckmesser, c'est M. Geis, le Leporello de « Don

Giovanni », qui a su éviter les exagérations faciles de son rôle. Quant aux chœurs et à l'orchestre je ne puis qu'en faire le plus artistique éloge.

Aux « Maîtres Chanteurs » succèda « Tristan et Isolde », l'œuvre rêveuse et passionnée au possible. L'exposition cause des sensations de longueurs aux non-initiés, mais dès que les héros ont accepté le philtre fatal des mains de Brangaine, l'intérêt ne languit plus. Le fameux duo d'amour du second acte, très long cependant mais qui se soutient d'un bout à l'autre, est varié au possible. La mélodie de Wagner, éditée sous le titre de « Träume », est d'ailleurs une excellente préparation à cette musique d'une sensualité raffinée. Vers la fin du duo, le thème de la mort d'Isolde se dessine déjà. Cette mort est la scène capitale et finale du troisième acte, dans lequel le ténor Knote, dans le rôle de Tristan blessé, et attendant fébrilement au bord de la mer l'arrivée d'Isolde, a été magnifique d'élan. Quant à Mlle Walker, elle fut divinement dramatique dans la scène de la mort. Sa belle voix, pleine d'ampleur, y fit merveille. Il est vrai que Bruno Walter était au pupitre et qu'il sut entraîner son orchestre, dont les crescendos anxieux, lentement s'apaisèrent jusqu'au murmure de l'accord final.

M. Brodersen, le mordant Don Giovanni, est un touchant Kurwenal, le serviteur fidèle de Tristan et, pendant tout cet acte, il y eût sur la mer des effets de lumière remarquables. Tout cela fait un ensemble des plus artistiquement émotionnants.

Aujourd'hui commencent les représentations du Ring.

Le Festival Wagner. — Représentations du Ring.

Lentement les flots du Rhin se meuvent sur une pédale continue et profonde. Les filles du vieux fleuve gardent l'or lumineux qui brille au sommet d'un roc, au sein de l'onde. Alberich, le Niebelung, s'efforce de le leur ravir. Le chant des trois filles du Rhin, tantôt mélodieux, tantôt moqueur, est une des pages captivantes de la tétralogie. Quelle justesse dans ce trio, mais aussi c'est Mme Bosetti qui est chargée de la première partie. Comme sa voix plane, et puis le décor fait vraiment illusion. Nulle part je n'ai vu cette scène mieux réalisée. Les trois sirènes nagent le plus naturellement du monde, sans qu'on s'aperçoive de la manière dont elles sont suspendues, enfin, la lumière est des plus heureuses et les vagues ont les reflets métalliques qu'il faut.

On sait que le « Rheingold », le prologue de la tétralogie, n'a pas d'entr'actes et je ne puis me lasser d'admirer, chaque fois que je l'entends, les symphonies qui enchaînent les divers tableaux, pendant que des vapeurs envahissent la scène, permettant de faire apparaître le décor nouveau, qui peu à peu se dessine. Des profondeurs du Rhin, Wagner nous conduit dans le site abrupt où les dieux attendent que les géants aient achevé de construire leur palais céleste, la Walhalla, et voici que le thème des dieux s'annonce. Quelle noblesse et puis quels cuivres aux suaves sonorités. Wotan, maître des dieux, c'est le baryton Feinhals, le Hans Sachs des « Maîtres Chanteurs ». Il a pour cela la stature qu'il faut et le volume de voix nécessaire. L'arrivée des géants, qui viennent réclamer l'or promis et que Wotan ne peut plus donner depuis qu'Alberich l'a dérobé, m'a surpris, à cause du mouvement extraordinairement large que Bruno Walter donne à leur thème brutal. Mais il faut avouer que ce mouvement donne bien à toute la scène le caractère qu'il faut.

M. Gunther-Braun est un Loge (le dieu du feu) qui ne m'a satisfait qu'à demi. Il a beau avoir un costume composé d'oriflammes de tous les rouges et une extraordinaire chevelure de feu, son interprétation manque de relief et sa mimique est insuffisante, malgré le thème dévorant qui, toujours, le poursuit à l'orchestre. Wotan, écoutant son conseil, on est bientôt transporté au Niebelheim, annoncé par l'actif thème de la forge. Le décor ici est fort beau, mais les transformations d'Alberich pourraient être plus parfaites et ses disparitions devraient être moins apparentes. Mais, ici, j'ai à nouveau admiré les cornistes allemands, qui, lorsque Alberich se coiffe du haume, qui le fait se transformer, font entendre en sourdine la succession des accords de sol dièze mineur et de mi mineur, qui produisent là un effet si mystérieux. Quel fondu et quelle pureté.

Au dernier tableau, M. Zador (Alberich) est magnifique. Désespéré d'être pris, il est saisissant dans la malédiction qu'il lance à l'anneau que lui prend Wotan. Sa voix de basse, heureusement métallique, y est effrayante de fureur. Puis c'est la scène finale. Wotan, enfin libéré, au prix de l'anneau remis aux géants, peut songer

à monter vers la Walhalla. A noter qu'ici on ne voit qu'une apparition vague de ce palais et de fait c'est plus rationnel que d'apercevoir un palais détaillé qui se détache sur la toile du fond. Le vol des nuées, appelées par Donner, le dieu du Tonnerre, donne lieu à une mise en scène bien mouvementée. Après l'orage, l'arc-en-ciel offre aux dieux une route magnifique pour s'élever dans les cieux, tandis que de la vallée les filles du Rhin réclament encore et en vain l'or perdu. Quelle justesse dans ces trois voix venant de si loin, et je puis bien insister sur ce point, car trop souvent il se produit là des imperfections qui viennent gâter toute cette scène. Mais Wotan se rit de ces plaintes et alors éclate le thème imposant qui accompagne l'ascension des dieux. Quelle sonorité il y a là ! Les trompettes, les cors, les tuben, les basses des cuivres donnent d'une manière superbe et le rideau se ferme sur le prologue, laissant l'auditeur sous une impression de véritable grandeur.

Le rideau s'ouvre ensuite sur le premier acte de la « Walkyrie » et je suis frappé de la simplicité de la mise en scène. Après le lied du « Printemps » de Siegmund, que M. Kraus détaille avec beaucoup de charme, seule une étroite porte du fond s'ouvre, ne montrant que de loin le renouveau ; tandis que tout le décor reste inchangé, contrairement à ce que j'ai vu faire sur beaucoup de scènes. Quelle belle inspiration que ce « lied ». Je n'ai pu m'empêcher de constater en l'écoutant que cette musique, jadis de l' « avenir », est bien actuellement du « présent » et même qu'elle n'est pas loin de devenir « classique ».

Le deuxième acte nous fait assister aux démêlés de Wotan et de sa femme Fricka. Cette querelle constitue une longueur qui est reconnue par presque tous les admirateurs de Wagner, tandis que le troisième acte est considéré par beaucoup de musiciens comme le plus scénique et le plus humain de toute la tétralogie. La chevauchée, page musicale d'impression descriptive, n'est pas accompagnée ici de projections lumineuses et c'est tant mieux. On n'est jamais parvenu, ainsi, qu'à faire des effets de lanterne magique auxquels on devrait bien renoncer partout. Par contre, le panorama d'un ciel nuageux, changeant constamment, donne lieu aux plus beaux effets. Ce qui est superbe, c'est le chœur des huit Walkyries. Quelles voix et comme dans le décor sauvage elles lancent leur cri de guerre, parmi les rochers et les sapins, au milieu de l'orage Mais aussi il n'en saurait être autrement quand on se paye le luxe d'avoir Mme Bosetti comme première Walkyrie et, que les autres sont toutes des solistes. Brunehilde (Mlle Walker, l'idéale Isolde) et Sieglinde (Mlle Fay,la touchante Donna Anna de Don Giovanni),ont été parfaites dans la scène où cette dernière reçoit, des mains de la Walkyrie, les morceaux de l'épée de Siegmund, brisée dans son combat avec le dieu Hunding, morceaux qu'elle remettra plus tard à son fils Siegfried. Mais voici la scène émouvante entre toutes : Wotan accourt, et sa colère est menaçante. Il réclame la vierge guerrière, sa fille, que ses sœurs cherchent à soustraire à son courroux. Elle a protégé au combat le mortel Siegmund et Wotan la condamne à perdre son caractère divin. Brunehilde en est atterrée et sa douleur, ses dramatiques supplications ont été pour Mlle Walker l'occasion de déployer un talent immense. Quand elle demande enfin à son père d'être défendue par une barrière de feu, par Loge, pour qu'elle ne puisse être réveillée plus tard que par un héros, la colère de Wotan cède à l'admiration que lui inspire sa noble enfant. Il l'endort sur un lit de mousse, la revêt de ses armes et à l'orchestre le feu crépite. Loge est là entourant la Walkyrie endormie à laquelle Wotan fait des adieux touchants. C'est l' « Incantation du feu », une des pages les plus admirables de Wagner.

Après une journée de repos, nous trouvons Siegfried et le Niebelung Mime dans la forêt. Ce dernier ne parvient pas à reforger les tronçons du glaive et c'est le jeune homme lui-même qui finit par y réussir pendant qu'il chante gaiement à grand renfort du thème de l'épée, à l'orchestre. Mime le conduit alors à l'antre du géant Fafner, qui s'est changé en dragon pour mieux garder son butin. Le Niebelung astucieux espère bien que grâce à l'épée, Siegfried, ignorant tout, vaincra Fafner et que l'anneau sera à lui. Le dragon est ici, je dois le dire, fort bien représenté et le combat, très bien mis en scène, amène la victoire de Siegfried. Ayant porté à ses lèvres le sang du monstre, qui a rejailli sur sa main, il comprend, s'empare de l'anneau et du heaume et tue Mime. C'est ici que se place cette charmante scène de l'oiseau de la forêt (Mme Bosetti) qui chante dans le feuillage et qui dit au héros de le suivre. Quel charme à l'orchestre pendant toute cette scène et aussi pendant la rêverie de Siegfried qui précède l'apparition de Fafner et où il évoque le souvenir de ses parents. Wotan, cependant, ne veut pas que les destins s'accomplissent et au troisième acte, malgré ce que peut lui dire Erda, la déesse de la terre, qui dans une lumière confuse lui apparaît entre les rochers, il s'opposera à la marche triomphante

de Siegfried vers Brunehilde. Ce rôle épisodique d'Erda est chanté par Mme Schumann-Heink d'une voix grave et splendide.

Siegfried arrive, toujours conduit par l'oiseau, et cette fois la lance de Wotan ne résiste pas à l'épée du jeune homme ; elle se brise au milieu d'éclairs fulgurants. Loge entoure alors Siegfried, mais son cor sonne joyeux au milieu des flammes parmi lesquelles il disparaît, pour se retrouver enfin, quand Loge se sera retiré tout tremblant, devant la vierge endormie, qu'il éveille doucement. Brunehilde avec ravissement, salue la lumière du jour puis, se souvenant du passé, elle reconnaît en Siegfried le héros attendu. Alors commence le rayonnant duo d'amour qui termine cette journée. Il est d'une inspiration débordante, alors qu'à l'orchestre tous les rappels de thèmes se font entendre avec une clarté parfaite. Mlle Walker et le ténor Knote ont été là vaillants et magnifiques. De longs applaudissements éclatent, mais le rideau, obstinément, reste fermé.

Le « Crépuscule des Dieux », qui est la dernière journée du Ring, est aussi la plus compliquée. Brunehilde a donné à Siegfried son cheval grane et ses armes. Elle désire que son héros, qui, de son côté, lui a remis l' « anneau », en gage de sa foi, s'en aille vers la gloire, ce en quoi elle a tort ; car l'or est destiné à porter malheur à tous ceux qui le possèdent. Par une de ces symphonies de transition que Wagner construit si bien, on suit le voyage de Siegfried sur le Rhin et on le retrouve sur les bords du fleuve, au palais des Gibichungen où Gunther est roi. Il règne là en compagnie de sa sœur Gutrune et de Hagen, le fils du Niebelung Alberich, qui convoite l'anneau pour le rendre à son père. Gutrune offre un breuvage à Siegfried, qui dès lors oublie Brunehilde. Il demande la main de Gutrune et, en insensé, promet Brunehilde à Gunther. Cependant, sur son rocher, Brunehilde, au milieu des réminiscences de la chevauchée, voit arriver la Walkyrie Woltraute. Mme Schumann-Heink y est superbe. Elle expose à sa sœur la détresse des Dieux, et au nom de Wotan, elle lui demande, pour prévenir de plus grands malheurs, de rejeter l'anneau aux filles du Rhin. Brunehilde refuse, et bientôt Siegfried revenu, le lui arrache de force et le livre lui-même à Gunther, rôle que M. Brodersen remplit de son mieux. L'indignation de Brunehilde est immense et, comme pétrifiée, elle assiste aux noces de Siegfried avec Gutrune. Les chœurs ici, sont superbes comme voix et, comme toujours, admirables de vie intense.

Siegfried, s'étant égaré à la chasse, rencontre les filles du Rhin, qui cherchent en vain à le séduire. C'est là une des scènes les plus pittoresques de l'œuvre et elle est d'une grande fraîcheur musicale. Rejoint par ses compagnons, il leur raconte ses aventures passées et est finalement frappé traitreusement par Hagen, furieux. Avant de mourir, il se souvient enfin de Brunehilde. C'est le moment de la marche funèbre, que Bruno Walter conduisit magistralement. Lentement les chasseurs remontent les rochers, portant le corps de Siegfried sur son bouclier, et le soleil ayant disparu, la lune éclaire tristement le cortège. Décor admirable qui disparaît bientôt dans les brouillards du Rhin pour nous reconduire au palais où va se dérouler la scène finale. Après que Gutrune a pleuré sur le corps de son époux ; que Hagen a tué Gunther ; que, par un dernier effort de Wotan, le bras de Siegfried s'est dressé menaçant, au moment où Hagen veut s'emparer de l'anneau, Brunehilde, tragiquement, s'avance. Dans un chant grandiose, où tous les thèmes reparaissent et où Mlle Walker a été surhumaine, elle repasse en revue toute l'épopée. Elle reprend l'anneau, qu'elle considère comme étant son héritage, fait placer le corps de Siegfried sur un bucher, y met le feu et s'y précipite à son tour. Le palais de Gunther s'embrase et le fleuve, débordant, amène les filles du Rhin, qui, après avoir entraîné Hagen dans l'abîme, reprennent l'anneau tant regretté, rebrillant bientôt du plus vif éclat. Mais, il est trop tard pour les Dieux. L'horizon s'embrase et, dans le lointain, la Walhalla s'écroule dans un immense incendie des cieux.

Je voulus alors aller présenter toutes mes félicitations à M. Bruno Walter. J'eus le plaisir de le faire en compagnie de M. Eugène d'Harcourt, qui, comme moi, avait suivi tout le cycle.

— Eh bien, Maître, resterez-vous à Munich à présent, lui demandai-je, tout le monde le désire ici?

— Je le voudrais beaucoup aussi.

Ce fut la réponse simple et tranquille de cet artiste superbe, qui peut avoir une quarantaine d'années et qui, un peu pâle seulement, paraissait à peine fatigué d'avoir conduit, sans défaillances, cette œuvre gigantesque.

La vie artistique à Munich. — A Rothenburg-sur-Thauber.

Les représentations wagnériennes qui vont reprendre jusqu'à la mi-septembre ne constituent pas la seule attraction artistique de Munich. Une masse de choses attirent l'attention de l'artiste. D'abord, une visite des Salons de la Résidence est une des choses captivantes que l'on puisse faire. Il y a, entr'autres une salle des fêtes, où se donnent les bals de la cour et où les murs sont couverts de décorations remarquables en style pompéien. Puis il y a un petit salon à pans coupés dont les glaces disposées en étages permettent l'exposition de fines potiches chinoises et japonaises. A côté, se trouve un cabinet où se voient d'exquises miniatures et, dans ces deux appartements, j'ai admire des lustres en ivoire sculpté, dont l'un est d'un travail merveilleux.

Je suis allé aussi jeter un coup d'œil sur le salon annuel de peinture, au « Palais de Verre ». Il est intéressant. Les œuvres exposée font preuve, en général, d'un culte fort grand du coloris, mais auquel ne correspond pas toujours une grande abondance d'idées. J'ai particulièrement remarqué une « Mer ensoleillée » de Hans Petersen. Il y a là des vagues qui ont des transparences et des jeux de lumière attrayants. Il y a aussi une « Paix du Soir » très réussie de Meinzolt. Un nuage-écran, derrière lequel se couche le soleil, y produit d'étonnants rayons interceptés, éclairant un paysage baigné par un lac.

Puis, je suis allé aux concerts que Löwe dirige à la Tonhalle, belle salle dans le fond de laquelle se trouve disposé un grand orgue dont les boiseries ont une couleur brunâtre curieuse. Löwe y dirige un orchestre excellent, qui ne participe en rien aux exécutions théâtrales. J'y ai entendu la deuxième symphonie en ré, de Brahms, la symphonie héroïque de Beethoven, avec la marche funèbre, la symphonie inachevée de Schubert, dont le motif rêveur de la première partie me fait toujours regretter que Schubert n'ait pu la terminer. J'ai aussi entendu le « Don Juan » de Strauss ainsi que son curieux « Thyl Eulenspiegel », à l'orchestration audacieuse. On fait au capelmeister Löwe, après chaque concert, des ovations enthousiastes.

Il y a encore le Munich des brasseries bourdonnantes, mais j'avoue que j'aime beaucoup moins cet aspect de la vie munichoise. Je n'y trouve d'intéressant que les concerts militaires, qui m'ont fait constater une nouvelle fois comment ces corps de musique savent se transformer en « symphonies » fort appréciables.

Une exposition intéressante (Bayrische Gewerbeschau) est actuellement ouverte prés de la statue colossale de la « Bavaria ». On peut y voir des ameublements absolument artistiques. La Bavière, a d'ailleurs montré, lors de notre denière exposition de Bruxelles ce qu'elle sait faire dans cette branche de l'industrie artistique et à nouveau j'ai pu remarquer comment les ouvriers industriels d'ici savent associer l'art au confort pratique.

J'ai déjà eu l'occasion de vous dire qu'il y a à Munich des rues entières composées de monuments. On y rencontre aussi, en fort grand nombre, des statues d'hommes célèbres. J'ai été très heureux de voir figurer parmi elles celle du chevalier Christian Gluck, mais bien plus heureux encore d'y découvrir notre Orlando di Lasso, dans le square de la Promenadeplatz. Il fit, en effet, une partie de sa carrière à Munich et j'ai constaté avec bonheur qu'on ne l'a pas oublié. Son buste figure d'ailleurs aussi parmi les célébrités de la Bavaria. On m'a même dit qu'il était enterré à Munich. J'ai cru trouver son tombeau à la Michaels-Kirche, mais je n'y ai vu que le monument d'Eugène de Beauharnais par Thorwaldsen. Il est représenté en héros grec et entouré de figures allégoriques, formant un ensemble qui ne manque pas d'harmonie.

Vous pensez bien que les splendeurs des pinacothèques m'ont attiré aussi. A la nouvelle, j'ai pu me rendre un compte exact de l'école de Munich tout entière, et à l'ancienne, l'admirable collection d'une centaine de Rubens m'a fasciné, me faisant regretter qu'à Anvers, le Rubens profane soit si imparfaitement représenté. Je ne pouvais me lasser d'admirer cette miraculeuse guirlande de fleurs et de fruits portée par sept petits amours...

Mais, je m'arrête. Après de telles jouissances artistiques, après de telles fêtes de l'esprit, le repos me tentait. Je l'ai trouvé ici, dans cette si curieuse petite ville de Rothenburg, sur la Tauber. C'est, au point de vue ancien, ce que j'ai vu de plus intéressant jusqu'à présent. Le Nürnberg de jadis est écrasé par sa ville moderne ; Hildesheim, près de Cassel, est très pittoresque, malgré que les constructions nou-

velles y aient fait déjà leur apparition ; Rothenburg est complet. De la place, où se trouve l'hôtel de ville, édifice renaissance qui offre cependant des parties gothiques on aperçoit très bien les deux magnifiques tours de l'église St-Jacques. Ici le style gothique est absolument pur. C'est une belle église à deux chœurs, chose assez rare. Dans l'un, sous lequel passe une ruelle, on a installé l'orgue. Dans l'autre se trouve un beau maître-autel avec des saints et un très beau christ en bois. En dessous, il y a un tableau de Wolgemut, le maître d'Albrecht Dürer et le fondateur de l'école de Nurnberg. L'œuvre fait songer à l'école des Van Eyck. Il paraît d'ailleurs queWolgemut eut connaissance des procédés à l'huile de Jean de Bruges. Il n'a eu qu'un tort ici, c'est de mettre des lunettes à saint Pierre, qui, en admettant qu'elles eussent existé de son temps, n'en avait certes pas besoin pour être pénétré des lumières de la foi.

Près de l'église St-Jacques se trouve celle des Franciscains. Le sacristain qui me la montrait, en compagnie d'un touriste en qui j'avais reconnu Siegfried Wagner, s'arrêta devant un bas-relief représentant un guerrier, et dit :

— Ici fut enterré, au début du quinzième siècle, le capitaine Peter Kreglinger...

Je compris aussitôt que Rothenburg est le berceau de la famille Kreglinger si estimée chez nous. D'ailleurs, on me montra les armes de la famille, attachées à l'une des voûtes de l'église St-Jacques.

J'ai visité aussi l'hôtel de ville. On y voit surtout une salle des fêtes avec scène où l'on joue chaque année en grande pompe, une pièce intitulée « Der Meistertrunk » qui a trait à l'un des plus tragiques épisodes de l'histoire de la ville : pendant la guerre de trente ans, le général de Tilly assiégeait Rothenburg, qui s'était déclaré favorable aux Suédois, et le pillage avait commencé malgré une héroïque défense des habitants. On eut alors l'idée de recevoir Tilly à l'hôtel de ville où on lui offrit un grand hanap de vin. Le général, de bonne humeur, déclara alors que si quelqu'un vidait le hanap d'un trait — il contenait trois litres de vin — la ville serait épargnée. Très civiquement le bourgmestre Nusch tenta l'aventure et réussit ! Le bocal en cristal, superbement travaillé, est conservé au petit musée local (Orts museum). L'hôtel-de-ville n'en a qu'une copie. Un maître verrier, Adam Hörber, mort il n'y a pas longtemps, arrangea l'histoire, pour la scène, en quatre actes, et depuis ce temps son œuvre est exécutée avec enthousiasme. La maison du bourgmestre Nusch existe toujours. Elle porte une inscription. Beaucoup de maisons en ont ici, relatant en quelques mots les évènements marquants qui s'y sont passés.

Heureuse petite ville, qui à son amour du passé, joint le culte des fleurs ! Il y a un vrai charme à parcourir ses rues et ses ruelles dont toutes les maisons sont abondamment fleuries ; à voir ses enseignes artistiques, ses beaux portiques, ses fontaines élégantes et ses vieilles portes. Il y en a de vraiment curieuses, entr'autres la « Spital-Tor » et encore la « Cobolzeller-Tor ». C'est surtout en sortant de la ville, dont les murailles sont parfaitement conservées, que, de la vallée légèrement accidentée qui l'environne, on a une suggestive vue d'ensemble : la grande tour de l'hôtel-de-ville et celles de St-Jacques, se détachent merveilleusement sur ce panorama rougeâtre, d'où émergent encore quantité d'autres tours ; la Tauber, qui serpente longuement, arrose la vallée de ses eaux tranquilles et il y a là un tableau d'une infinie tranquillité.

En me promenant ainsi au hasard, cherchant en vain une maison qui détonnerait dans cet ensemble, qui vous transporte en plein moyen-âge, je me suis arrêté devant la boutique d'un maître savetier. En véritable émule d'Hans Sachs, il a fait peindre au-dessus de sa porte les vers suivants, qui font preuve d'une douce philosophie :

Im Hause meiner Väter,
Klopf ich alhier das Leder,
Und mache meinen Reim dazù,
Und sorge nicht, wer 's nach mir thù.

Peu à peu, le soir tombait rendant plus intime l'atmosphère de la petite ville. De-ci de-là, des fenêtres s'éclairèrent et longtemps encore je parcourus les ruelles et les places. Magiquement, une autre lumière se mêle à celle incertaine des habitations. C'était l'électricité — Rothenburg n'a jamais connu le gaz — transformant tout à coup les alentours en un immense décor de théâtre, avec des coins sombres s'opposant à de plus vastes étendues de clarté. De rares passants circulaient encore, prenant au loin l'aspect d'ombres mystérieuses.

Je repris ma promenade au milieu de cette paix profonde, si éloignée de la vie moderne. Et, qui sait, je rencontrerai peut-être le veilleur de nuit des Maîtres Chanteurs.

Paysages d'automne.

La valée de la Semois. — Sedan. — Bazeilles. — A Reims. — Cathédrales. — Quelques tableaux de Corot. — Compiègne et Pierrefonds.

Si la vallée de la Meuse offre vers Charleville des sites attrayants, les bords de la Semois sont peut-être plus pittoresques et plus sinueux encore. Les Ardennes sont charmantes de ce côté. C'est de la nature intime et les ors de l'automne y complètent en ce moment le décor. Le paysage de Bohan est particulièrement prenant et des hauteurs qui dominent le village, les méandres de la Semois apparaissent ravissants dans le calme des soirs. Le défilé de Petit-Faijs, avec, dans les sous-bois, les murmures d'un ruisseau jaseur, est fort agréable, encore que légèrement atteint par la voie du tramway, qui bientôt viendra ici de Gedinne. Mais le point le plus pittoresque du site, le détour de la Roche aux Vipères, a heureusement été sauvegardé. Vresse est un charmant village et Alle, avec son pont un peu grandiose sur la rivière, forme dans la vallée un centre parfait. De séduisantes collines entourent cette dernière localité et des hauteurs de Rochehaut on domine fort bien ce reposant ensemble.

C'est par ces routes boisées et ensoleillées que je me suis dirigé vers Sedan, un peu anxieux d'y voir surgir les souvenirs de la guerre. A l'entrée de la ville aux rues étroites, je trouve d'abord un monument en ciment, représentant un chêne brisé, sur lequel on peut lire : « A nos frères, 1870 ». Plus loin, apercevant un tramway, sur lequel se détachait le nom de Bazeilles, je me suis dirigé vers la plaine tristement célèbre. Voici le cimetière du village où s'élève l'ossuaire. C'est un couloir qu'un vitrail jaunâtre éclaire, au fond, d'une lumière opaline. Puis, soudain, à droite et gauche des squelettes français et bavarois apparaissent, couchés avec ordre. Des restants de chevelures et d'uniformes émergent de ce fouillis macabre qui est partagé en travées : cinq pour les Allemands, cinq pour les Français. On montre le tibia d'une cantinière française au bout duquel est resté un soulier. Son tonnelet est à la maison de la dernière cartouche. Cette maison est tout ce qui reste du vieux Bazeilles. Elle a été transformée en Musée, en l'état où l'a laissé la mitraille et parmi les souvenirs funèbres se détache vivement le casque d'un hussard de la mort, au crâne grimaçant. Du toit de l'ossuaire, qui est une plate-forme dominée par une petite pyramide, et, tandis que voltigent les feuilles jaunies, j'aperçois toute la plaine masquée par les hauteurs d'où la formidable artillerie allemande menaçait la ville. Voilà, à gauche, sur la Meuse, le pont du chemin de fer par où les Bavarois ont contourné Bazeilles; puis, de-ci de-là, dans les champs, se voit une tombe isolée. C'est donc à tout cela que doivent servir les énergies humaines! C'est ainsi que doit être fauchée la jeunesse de tant d'hommes qui souriaient aux illusions de la vie? Mais, là-bas, en Orient, on rêve en ce moment à de nouveaux massacres, à d'autres charniers humains...

* * *

Dans le ciel bleu pâle et sans nuages, se dessine la merveilleuse cathédrale gothique de Reims. C'est de la cour de l'ancien évêché que l'on a la plus belle vue d'ensemble de cette dentelle aérienne. Les vieilles pierres ne sauraient être plus évocatrices. Celles-ci racontent les beaux sacres des Rois de France, comme celles de l'église St-Remi racontent ici même le baptême de Clovis. Malheureusement je n'ai pu encore admirer, dans leur ensemble, les tours exquises de cette gracieuse cathédrale, à cause des restaurations. Disons cependant que ce sera possible dans trois ou quatre ans. Il faudra, paraît-il, trente-cinq années, avant que les échafaudages n'aient fait le tour de l'édifice pour les besoins d'un constant entretien. Or, bientôt on sera revenu au point de départ, et avant de recommencer, on abandonnera pendant un petit temps l'église tout entière à l'admiration des visiteurs.

L'ancien évêché, qui jadis était aussi résidence royale, a une grande salle et une chapelle où se voient de fort belles tapisseries de Beauvais. Il y a aussi quelques

appartements où le gouvernement installera sous peu un « Musée rétrospectif de la Champagne ». Le Musée de peinture de Reims, à l'hôtel de ville, est assez mal installé. La lumière y est défectueuse. La collection, qui va d'ailleurs être transférée à l'ancien séminaire, comprend une belle série de Corot, provenant de legs. La palette de ce peintre, à la fois vague et raffiné, est intéressante. N'a-t-il pas dit de lui-même : « Pour bien entrer dans mes paysages, il faut avoir au moins la patience de laisser le brouillard se lever; on n'y pénètre que peu à peu, et quand on y est, l'on doit s'y plaire. » Et de fait ses brouillards du matin, sont d'une exquise transparence. Il y a de lui, au Musée de Reims, deux vues agréables de Mantes « la Jolie », mais je donne la préférence à son :« Coup de vent », qui, le long d'un chemin creux, secoue des arbres; ceux-ci, dès lors, sous le pinceau de Corot, deviennent fantastiques.

Dans cette partie de la France, les cathédrales abondent. J'ai revu, en passant celle de Soissons, qui n'a qu'une seule tour et dont la façade n'est guère remarquable, mais elle a un transept charmant, à trois nefs, où l'on peut se croire dans un autre temple, ayant aussi son chœur et son maître-autel. Il y a cependant une belle façade d'église à Soissons : C'est le portail de St-Jean des Vignes, ruines superbes d'une ancienne abbaye; tours et portique intéressants d'une église disparue qui, jadis, était entourée de vignobles.

* * *

A Compiègne, il n'y a pas d'églises remarquables, mais il y a un château commencé par Louis XV et construit à la lisière d'une immense forêt. Ce château, où Nicolas II et l'impératrice de Russie logèrent en 1901, au début de l'alliance franco-russe, n'est pas remarquable comme construction, mais il a un parc, fort beau, offrant sur la forêt, dans la direction des Beaux-Monts, une échappée suggestive de plus de six kilomètres de longueur.

La visite du château est captivante au possible. Au point de vue du style empire' il y a là des merveilles. En saurait-il être autrement dans la demeure de prédilection des deux empereurs français? Puis, au point de vue belge, il faut rappeler que c'est ici dans la chapelle que Léopold Ier épousa la princesse Louise d'Orléans et que Louis-Philippe donna, pour la circonstance, une fête dans le petit théâtre du château, qui jadis fut aménagé dans l'ancienne salle du jeu de paume. Il est charmant, ce petit théâtre, dont la scène présente encore un décor champêtre, mais il y a aussi le « grand », construit par Napoléon III. La construction de ce dernier fut interrompue par la guerre. Les décorations, à l'intérieur, sont inachevées et on n'y a jamais fait que des distributions de prix.

C'est au château de Compiègne que les candidats au prix de Rome pour la musique viennent se mettre en loge. On leur y offre de bonnes chambres et dans une petite boîte vitrée de la porte on met à leur disposition la clef de leur prison éphémère. Si en raison d'une circonstance spéciale ils renoncent à l'épreuve, ils n'ont qu'à briser la vitre et à prendre la clef des champs.

Quant au château en lui-même, j'ai dit déjà qu'il contenait des merveilles du premier et du second empires. Je ne saurais même, en résumant, passer en revue un musée aussi attrayant. Je vais essayer, tout au plus, de citer quelques particularités. Il y a des vases de Sèvres de la plus grande beauté et de nuances rares, et des pendules inestimables avec garnitures complètes et appliques de cheminée. Plusieurs de ces pendules ont des cadrans en forme de sphères tournantes, alors que les aiguilles restent immobiles. Il y a d'exquises grisailles de Sauvage décorant les appartements, des plafonds fort appréciables de Girodet-Trioson, une série de tableaux de Coypel représentant les aventures de Don Quichotte, et les toiles amusantes de Lancret racontant les contes galants que Lafontaine fit semblant de détruire, vers la fin de sa vie. Les tapisseries de Beauvais ne se comptent pas et le cabinet de toilette de Marie-Louise, avec la baignoire cachée sous des coussins, est inconcevable de luxe. Il y a un salon de musique, avec épinette ancienne et piano à queue du temps. On y voit aussi une adorable petite harpe qu'Erard fit pour le roi de Rome, et près de laquelle figure celle de sa mère — notez que celle de l'impératrice Joséphine est à la Malmaison. Le cabinet de travail de Napoléon Ier, qui est en même temps la bibliothèque, attire l'attention, car il a été reproduit au théâtre, lors de la création de « Madame Sans-Gêne ». Dans une salle à manger figure la table de campagne du grand empereur et l'on montre aussi son jeu d'échecs, dont les pièces sont en corail et en lave du Vésuve. Il s'en est peut-être servi, quand il n'avait pas d'autres batailles à livrer.

* * *

La forêt de Compiègne est agréable à parcourir. En partant, on me dit qu'on allait courre le cerf et que je pourrais bien rencontrer la chasse. Je suis allé d'abord jusqu'à la lisière sud, à Champlieu, village à peu près disparu, mais où l'on a remis à jour un amphithéâtre romain dont quelques gradins sont bien conservés. Il y a aussi des vestiges de bains et les restes d'un temple que l'on suppose avoir été dédié à Neptune à cause des nombreux dauphins qui figurent sur les débris. Vers l'Est, on aboutit à Pierrefonds. De ce côté on rencontre des chênes énormes, voisinant avec des hêtres et des charmes. Il y a aussi, en forêt, des petits villages charmants : Vaudrampont, Vieux-Moulin et surtout St-Jean-aux-Bois, presque entièrement construit dans les ruines d'une vieille abbaye. Voici les étangs de St-Pierre, couverts de feuilles mortes et un chalet de l'impératrice Eugénie, plein de souvenirs, où jadis elle donnait ses rendez-vous de chasse.

Puis, brusquement, au détour de la route, voilà le château de Pierrefonds, imposant sa masse énorme au fond du paysage. Il donne bien l'idée de la force féodale Ses tours en forme de poivrières sont bien conservées, trop bien, peut-être. Ces ruines, restaurées par Violet-Leduc sur l'ordre de Napoléon III, sont trop pures, trop nettes. Dans la cour intérieure, oû se trouve l'entrée de la chapelle, il y a de curieuses sculptures dans une galerie couverte et devant l'entrée du perron on remarque la statue moderne en bronze de Louis d'Orléans, fondateur du château. A l'intérieur je me suis cru un instant transporté à Blois : les plafonds en poutrelles, les cheminées aux grands trumeaux, la cordelière d'Anne de Bretagne et le porc-épic de Louis XII remplissent le décor. Louis d'Orléans était d'ailleurs le grand-père de Louis XII. Mais Napoléon III ne s'est pas oublié dans cette restauration. Il a fait intervenir l'abeille d'or impériale et dans la salle des preux, sur la cheminée, il a fait figurer l'impératrice, entourée de ses dames d'honneur.

Il n'y a plus de meubles dans le château.

On fait voir les machicoulis par où les assiégés faisaient pleuvoir sur l'ennemi de l'huile bouillante et de la poix enflammée.

En faisant le tour de l'édifice, par le chemin de ronde, de furieux aboiements m'arrivèrent, puis, tout aussitôt, des cris retentirent. C'était l'hallali. Ces sonorités romantiques me parvinrent des lointains sous-bois, du côté de St-Jean. Le cerf expirait là-bas, tandis que le soleil, au déclin, envoyait ses derniers rayons rosés sur les ors éteints de la forêt.

La vie à Berlin.

Au Musée. — Le Mausolée de Charlottenbourg. — Guillaume II à l'Opéra. — « Der Rosenkavalier » de Richard Strauss. — Noël mystique.

Du haut de la colonne de la Victoire, construite en granit, en grès et en bronze au-dessus des canons danois, autrichiens et français pris sur l'ennemi, canons que l'on a spécialement dorés pour cela et qui sont encastrés dans cette colonne formidable, on voit se dérouler à ses pieds une belle partie de Berlin. Dans le bas, il y a le Palais du Reichstag, avec, sur une immense élévation de granit rouge, le monument de Bismarck, tandis que, de l'autre côté de la colonne, on aperçoit Moltke tout entouré de marbre blanc. L'allée de la Victoire (Siegesallee) étale là les nombreux monuments des Hohenzollern et dans le lointain s'estompent les massifs du Tiergarten qui, en ce moment, ne forment qu'un immense fouillis de branches dénudées. Si, passant alors sous la porte de Brandebourg, surmontée d'un quadrige romain, on remonte les Tilleuls (Unter den Linden), on va jusqu'au Lustgarten, où une masse d'autres monuments s'offrent à la vue ; on a l'impression d'être dans une ville énorme. On se rend cependant compte aussi que la pensée dominante de cet ensemble fut l'idée de frapper l'imagination par l'évocation d'une force fière mais trop massive. Il y a là, au bord de la Sprée, le Dôme, imposante construction moderne, dans le

style très surchargé de la renaissance italienne, des musées, l'Université, le Burg royal, le palais du kronprinz, l'Opéra et d'autres édifices encore qui apparaissent dans l'éloignement. A droite du Burg, il y a le monument dédié à Guillaume I. Ici l'impression de force est écrasante. L'empereur apparaît, conduit par la Paix et entouré de lions défendant des trophées hérissés de piques et de baïonnettes, tandis que des arcades monumentales en demi-cercle entourent l'œuvre principale qui est de Begas. Le pont du château complète le tableau. Il est orné de sculptures en marbre blanc qui toutes rappellent au jeune homme la vie guerrière. Puis, voici la garde qui monte, défilant avec la précision que l'on sait et prenant parfois le pas de parade. Elle passe entre deux rangs de curieux au son de ses fifres aigus.

Parmi tous les monuments que je viens de citer, il y en a un à l'entrée des Tilleuls qui est très élégant : c'est la statue du grand Frédéric, par Rauch. Le roi est représenté à cheval, portant sa canne de bataille et il est entouré, sur des bas-reliefs, de tous les personnages marquants de son règne. Ce monarque figure aussi au musée national dans les deux tableaux si connus de Menzel. Il y est représenté à Sans-Souci, d'abord à table avec ses familiers, parmi lesquels Voltaire,et il y figure encore, jouant un concerto de flûte. Emmanuel Bach l'accompagne au piano, soutenu par un quatuor d'instruments à cordes tandis qu'un auditoire choisi écoute avec attention. Adolf Menzel fut un peintre de talent qui attira sur lui l'attention pendant presque tout le dix-neuvième siècle. Il s'essaya dans tous les genres et passa du tableau d'intérieur au plein air. Témoin son aigle attaquant une colombe en plein ciel. Tout ce musée est d'ailleurs surtout consacré aux artistes allemands du siècle passé. Quelques Belges y sont représentés cependant, entre autres Gallait et Constantin Meunier.

Les tableaux anciens se trouvent actuellement au « Kaiser Friedrich Museum ». Cette galerie est très importante et l'on peut dire que toutes les écoles y sont à peu près convenablement représentées. La grande curiosité qu'on y voit au point de vue flamand, ce sont les six panneaux du fameux polyptyque de l'Agneau, des frères Hubert et Jean Van Eyck. Quel dommage que cette œuvre unique soit dispersée. La partie centrale est restée à Gand, à St-Bavon, les volets d'Adam et Eve sont au musée de Bruxelles et six panneaux sont ici, où ils ont été completés par une copie de Van Coxie. Mais, de cette copie deux panneaux, la Vierge et St-Jean-Baptiste sont allés à Munich, et Berlin en a d'autres copies. On a eu ici l'idée de scier par le milieu les six panneaux originaux qu'on possède, de manière à en bien montrer les volets extérieurs. Il est à craindre que jamais plus on ne reverra l'œuvre complète. Mais Gand en a heureusement une des plus belles parties, si pas la plus belle : le panneau de la Vierge, dont le manteau bleu et la couronne de joyaux constituent de chatoyantes merveilles.

Parmi les œuvres italiennes, j'ai remarqué une charmante série de tableaux religieux de Boticelli, réunissant tout ce que la finesse et la gracilité du pinceau florentin peuvent avoir d'exquis.

A Charlottenbourg, qui depuis longtemps déjà est réuni à la ville, je suis allé voir le mausolée de la reine Louise, à qui Napoléon I fit subir tant d'humiliations. Elle repose aux côtés de son époux Frédéric-Guillaume III. Ces deux marbres de Rauck rappellent la distinction de Canova, celui de la reine surtout. Devant eux se voient les monuments couchés, comme les précédents, de l'empereur Guillaume I et de sa femme l'impératrice Augusta, que Encke a essayé de faire cadrer avec les autres. Cet artistique ensemble est complété par des candélabres d'un travail très fin. Des verrières mauves et jaunes amènent à l'intérieur une lumière un peu semblable à celle qui éclaire le tombeau de Napoléon, mais la différence de proportions des deux monuments ne permet absolument pas de pousser plus loin cette comparaison.

* * *

Vous pensez bien que je suis allé à l'Opéra dont la salle rouge et blanche m'a séduit par son élégance et sa fraîcheur. La loge impériale, tres vaste et très éclairée, occupe à l'Amphithéâtre le fond de la salle. Celle-ci se remplit peu à peu. Les messieurs sont presque tous en tenue de soirée, tandis que l'élégance féminine est peut-être moins générale. Tout à coup, Guillaume II fait une entrée rapide et énergique, en petite tenue de général. Il est accompagné de quelques officiers. Tout le monde a les regards tournés vers lui, mais aucune acclamation ne retentit. Un sourire bref du « kaiser » ; un geste rapide invitant le public à s'asseoir et l'obscurité se fait profonde. La longue pédale continue du prélude de l' « Or du Rhin » se fait entendre,

les vagues du Vieux fleuve s'annoncent doucement et le rideau s'ouvre sur un décor que je n'ai pas admiré. Combien celui que j'ai vu à Munich, l'été dernier, est supérieur ! Celui-ci donne l'impression d'un paysage rocheux profondément encaissé mais où le miroitement des flots manque et l'on est étonné d'y voir nager des ondines. La représentation, dirigée par le Kapellmeister Blech, a été bonne certainement ; cependant elle ne m'a pas fait oublier le Prinzregenten théâtre de Munich. L'orchestre fut parfait, mais parmi les interprètes je n'ai remarqué que la voix du ténor Kirschhoff qui s'acquitte du rôle de Loge avec beaucoup de clarté.

Le lendemain j'ai eu l'occasion d'assister à une représentation du « Rosenkavalier », la comédie musicale en trois actes que Richard Strauss écrivit sur un poème de Hugo von Hofmannsthal. J'ai essayé, avec la plus grande attention, de suivre cette œuvre absolument curieuse, mais qui à première audition plonge parfois le musicien lui-même dans de véritables étonnements. Cela se passe à Vienne, au début du règne de Marie-Thérèse, et l'histoire est difficile à conter. En résumé, il s'agit d'un tout jeune homme de haute naissance, Octavian, qu'on appelle « Quinquin »: Il est l'amant de la maréchale princesse Werdenberg dont le mari passe son temps à la chasse.

Un cousin de la maréchale, le baron Ochs auf Lerchenau, fait irruption chez elle, venant déranger le plus galant des entretiens. Déjà sur le retour, le baron a décidé d'épouser une adorable jeune fille, Sophie von Fanninal, et il vient l'annoncer. La maréchale lui présente « Quinquin » comme une sorte de « Chandelier » à la Musset et le baron veut s'en servir pour l'offre préalable, à sa Dulcinée, de la Rose d'argent, usage qui existait alors. Il arrive que le baron Ochs, blessé en duel par « Quinquin », se couvre de ridicule ; qu'ainsi « Der Rosenkavalier » épouse Sophie et que la maréchale, arrivée à la limite de la jeunesse, perd son dernier amour. Mais il y a là des péripéties qui ne se racontent pas ; des scènes burlesques se succédant brusquement comme dans une vraie lanterne magique et qui font que l'œuvre de Strauss passe du genre sentimental au vaudeville en passant par l'opérette viennoise.

Au premier acte, lorsque Octavian, en vrai Chérubin (le rôle est d'ailleurs en travesti), est aux pieds de la maréchale, on dirait un moment qu'il va roucouler à la Mozart ; et de fait il y a beaucoup de mélodie dans cette scène amoureusement ensolleillée. Mais après, lorsque l'action se complique d'une foule de personnages plus intrigants les uns que les autres, Strauss fait du « Thyl Eulenspiegel » à l'extrême et sans modulation, par simple coup de timbale ou de grosse-caisse, change de ton à chaque incident. Il écrit des danses à côté de véritables tempêtes orchestrales. On dirait que, pour lui, les harmonies logiquement altérées ne sont plus que des accords parfaits et qu'il n'est satisfait qu'à force d'altérations des bases mêmes de de toute technique. Il y a là, vers la fin du dernier acte, un trio pour voix de soprano (Octavian-mezzo Giorano; la Maréchale-soprano et Sophie-soprano élevé), qui est écrit à des hauteurs invraisemblables et qui, accompagné d'incroyables traits de cor, est d'une difficulté inouïe. Strauss, rappelé (il dirige lui-même son œuvre), félicite ses interprètes : Mme Artôt de Padilla (Rosenkavalier), Denera (la Maréchale) et Dux (Sophie) et il y avait de quoi !

Quel avenir est réservé à l'œuvre de Strauss, qu'on a déjà appelé un « fou de génie». Il est difficile de le dire. Mais l'éblouissante virtuosité symphonique, qui lui a fait écrire dans « Salomé » la superbe danse des sept voiles, lui nuira peut-être .Il en abuse, il veut tout décrire et l'essence même de l'art musical ne le permet pas.

Au « Deutsches Opernhaus », qui est le nouvel Opéra allemand, j'ai vu « Obéron ». L'opéra romantique de Weber forme avec l'œuvre de Strauss un contraste énorme et la barcarolle des Elfes vous berce bien agréablement. Ce théâtre est fort grand, mais la troupe n'est pas à la hauteur de celle de l'Opéra. Cependant les decors sont beaux et le ballet fait merveille.

Les œuvres de Weber furent jadis montées à Paris en les accommodant un peu au genre français. On appela« Freyschötz », « Robin des Bois » et, un jour que quelqu'un demandait le nom de l'auteur d' « Obéron », on lui dit :

— Vous ne savez donc pas, mais c'est de Freyschötz, mon cher.

* * *

Le soir du Réveillon, tous les théâtres font relâche à Berlin et il en est, paraît-il, ainsi dans toute l'Allemagne. Mais le lendemain et le surlendemain on s'écrase aux représentations. On s'écrase aussi dans les magasins dont les éclairages sont merveilleux. On s'écrase dans l'interminable Friedrichstrasse et l'on s'écrase enfin dans les cafés dont le luxe est grand et le confort absolument agréable.

Il devait cependant se donner un concert à la Domkirche pendant la soirée du Réveillon. Il fut remis au second jour de Noël. J'y suis allé. Comme je gravissais les degrés du temple, le canon tonna tout à coup dans le Lustgarten, attirant la foule. Un enfant venait de naître au quatrième fils de l'empereur, le prince August-Wilhelm qui a épousé la princesse Alexandra-Victoria de Schleswig-Holstein. C'est un fils, leur premier héritier.

La foule s'engouffra alors dans le Dôme, remplissant une rotonde énorme qui est la partie la plus vaste de cet immense vaisseau. Aux larges sonorités de l'orgue se mêlèrent bientôt des chœurs et des solistes. Des morceaux « a capella » furent chantés, entr'autres un « Angelus ad pastores aït » de notre Orlando Lasso, dont les harmonies pures ressortirent avec une justesse parfaite. On termina par le « Heilige Nacht » de Gustave Reichaerdt, œuvre à mélodie d'une grande noblesse et qui, exécutée dans ce milieu recueilli, me remua profondément :

Heilige Nacht, Nach der unendlichen Liebe.

La foule s'écoula lentement et je restai sous l'impression d'un beau Noël mystique.

Vers Londres.

Calais et sa station de sous-marins. — A Douvres. — Le Cathédrale de Cantorbéry.

Je vais à Londres pour avoir une idée de la « Season » et je m'y rends tout à mon aise sans soucis aucuns de « business » quelconques. J'ai passé par Calais, traversant la Flandre française aux paysages richement flamands, mais parfois aussi bien marécageux, surtout du côté de St-Omer. A Calais, j'ai vu la récente station de sous-marins qui comporte règlementairement trois unités. Parmi elles le « Pluviôse » qui, il y a quelques années à peine, a été coupé en deux par la malle de Douvres et qui vient d'être remis à flot. Etranges petits bateaux fusiformes, ces sous-marins, destinés à jouer en temps de guerre un rôle capital, mais qui, en attendant, ont déjà fait bien des victimes....

On fêtait Jeanne d'Arc le jour où j'étais à Calais,et cette ville, qui a joué un rôle considérable dans la guerre de Cent Ans, peut bien, à la vérité, se souvenir d'elle. C'était à l'église Notre-Dame, dont la flèche normande est absolument disgracieuse. De nombreux enfants chantaient des cantiques et dans le temple pavoisé se pressait une affluence énorme.

Par une belle après-midi, j'ai passé le détroit. A peine ai-je eu le temps de perdre de vue la côte de France que le château de Douvres m'apparût dans le lointain. On ne s'arrête guère à Douvres, mais moi, qui aime à m'attarder en route et à visiter les localités que les touristes pressés dédaignent, j'ai gravi la colline du château, qui est d'origine romaine et normande, et j'y ai admiré un beau panorama maritime. Ce panorama est plus grandiose encore si l'on se donne la peine de monter la hauteur située de l'autre côté de la ville et qui conduit à la falaise de Shakespeare (Shakespeare Cliff). Le spectacle de l'immensité des flots m'émeut toujours, même par une mer tranquille. Le temps était absolument serein, mais il me fut impossible de distinguer les côtes de France, que l'on aperçoit, paraît-il, souvent de ce sommet.

Poursuivant tranquillement ma route, je me suis rendu à Cantorbéry et je conserverai de ma visite un durable souvenir. J'ai pu y apprécier tout le charme de la petite hôtellerie anglaise, si pleine de confort et d'intimité. L'Anglais retrouve en somme son « home » dans le salon de l'hôtel, qui est meublé de sévères bahuts et où un feu pétillant flambe toujours dans l'âtre.

Cantorbéry, localité toute mignonne, est en quelque sorte la « Rome anglaise ». Sa cathédrale est célèbre et, de fait, elle est merveilleuse. Elle est en majeure partie gothique et la grande tour centrale qui domine tout le pays est d'une suprême élégance. Elle ne se termine pas en flèche. C'est un bloc carré, très élancé, au sommet duquel se voient quatre clochetons. La seconde tour, moins élevée, est moderne.

L'intérieur du temple est un rêve de légèreté. C'est immense et pourtant tout y charme. Je ne sais à quelle cathédrale je dois comparer cette église admirable, mais les lignes de la nef sont si fines, les arcades si gracieuses qu'on est émerveillé de voir à ce point le grandiose s'allier au détail.

Quand je suis arrivé, de belles sonorités d'orgue, accompagnant un chant mystérieusement religieux, m'arrivèrent du chœur, qui, vu de l'entrée, apparaît presque entièrement fermé. On est surpris, en y pénétrant, d'apercevoir brusquement des colonnes romanes imposantes, qui contrastent étrangement avec les multiples lignes gothiques de la nef. Tous les jours, en semaine, on célèbre là deux services religieux et le dimanche, il y en a cinq. Il en est ainsi depuis le milieu du dix-septième siècle, paraît-il, sans qu'un seul manquement se soit produit. La crypte, fort grande, faisait partie de l'ancienne église normande et les descendants des anciens réfugiés protestants de France et de Hollande — les Huguenots, si vous voulez — vont y assister à des offices qui se célèbrent spécialement à leur intention.

Ce fut saint Augustin, qui, vers la fin du sixième siècle, fut ici le premier archevêque et l'on prétend montrer son trône dans la chapelle de l'abside. Les ruines de son couvent se visitent encore, plus loin, vers la campagne, mais elles sont presque devenues informes.

Un des grands évènements qui se passèrent à la cathédrale de Cantorbéry, ce fut le meurtre de l'archevêque Thomas Becket par quatre barons, qui le frappèrent sur l'ordre de Henri II. Ce roi, lié cependant à Thomas Becket par une longue amitié, ne sut lui pardonner de ne pas admettre la juridiction temporelle à laquelle il voulait soumettre le clergé. Le 29 décembre 1170, Becket, venant du cloître, encore bien conservé aujourd'hui, entra dans l'église et tomba sous les coups des meurtriers, près de la chapelle St-Benoit. Henri II ne manqua pas de demander à Rome la remise de son péché et s'en alla, par delà la mer jusqu'à Avranches, faire amende honorable à la porte de la cathédrale de cette ville. Cet édifice s'est écroulé depuis, mais j'ai vu, il n'y a pas bien longtemps, à l'emplacement qu'il a occupé, sur un reste de colonne, une inscription relatant ce fait; simple geste d'un roi, à qui il n'en coûta pas davantage pour avoir trahi l'amitié d'une façon aussi perfide. C'est de cette place aussi que m'apparut au loin, pardessus la fertile vallée de la Sée, le Mont St-Michel, pittoresquement assis dans la mer.

Pour en revenir à la cathédrale de Cantorbéry, le cardinal Pole, mort en 1559, fut son dernier archevêque catholique. Elle passa ensuite au protestantisme. Toutes ces particularités et bien d'autres détails encore rendent une visite à Cantorbéry bien intéressante.

Ce qui achève surtout de la rendre captivante, c'est que l'édifice se trouve au milieu d'un parc planté d'arbres séculaires. La tranquillité la plus absolue y règne. Un sentiment de repos, que viennent charmer par moment les sonorités des voix et de l'orgue qui arrivent de l'église, fait qu'une promenade dans ce parc est exquise. Le feuillage tout printannier qui couronne les vieux arbres, qui sont disposés de manière à ménager des vues d'ensemble sur cette merveille architecturale, complète ce superbe décor. La petite ville tranquille s'étend tout alentour et de ce milieu paisible se dégage une poésie si profonde, qu'on n'y sent plus la fuite des heures.

A Londres.

Souvenirs de Haendel et de Chateaubriand. — La collection Wallace. — Les suffragettes en auto-taxi. — A Covent-Garden.

Dans la ville immense au ciel gris mouvant, trop rarement bleu, le mouvement intense vous paralyse quelque peu au début. L'incroyable bourdonnement de la « City », l'animation étonnante du « London Bridge » vous donnent l'irrésistible désir de vous isoler dans la foule et de vous réfugier dans des particularités de détail, devant l'impossibilité de dominer rapidement l'ensemble de cette capitale géante.

Je savais que Haendel a son monument dans l'abbaye de Westminster et, avant

de l'aller voir, je me suis mis à la recherche de la maison qu'il habita ici pendant bien longtemps. J'ai fini par la trouver au n. 25 de la Brookstreet, dans les environs d'Oxfordstreet. Une plaque commémorative indique que le musicien Georges Haendel y vécut pendant trente-quatre ans, de 1725 jusqu'à sa mort. Cette maison assez étroite, a deux étages. Elle a subi des changements inévitables, mais ses fenêtres un peu basses et ses briques noirâtres la font ressembler à quelque coin de vieil entrepôt. Un antiquaire l'habite en ce moment. Il a appelé sa maison « A House of Harmony » et il montre une vieille gravure représentant la demeure de Haendel, telle qu'elle existait au temps où le grand compositeur y écrivit le Messie. Aucun souvenir du passé n'est resté là. Seul, le vieil escalier, dit-on, n'a pas changé. Après cette visite, toujours intéressante pour un musicien, je suis allé voir le monument de Haendel à la fameuse abbaye, dans le coin des poètes (Poet's Corner). Cette œuvre, due à Ronbiliac, est malheureusement médiocre. Haendel est représenté debout devant une draperie qui a l'air d'être posée sur un meuble d'où semble sortir une trompette. Son air inspiré est simplement emphatique. Mais le monument comporte au moins une inscription intéressante. Elle dit en substance que les 26 et 29 mai, ainsi que les 3 et 5 juin 1784, ont eu lieu, en présence du roi Georges III, des concerts commémoratifs à l'abbaye de Westminster, concerts composés exclusivement de ses œuvres, sous la direction de J. Bates, et que le nombre des exécutants était de soixante-quinze. Ce dernier point est significatif. De nos jours, soixante-quinze exécutants ne sont plus un chiffre. En ce temps-là c'était une armée.

Malgré le plaisir que l'on a, à Westminster, de contempler les monuments de célébrités anglaises — et les Anglais avaient fini par considérer Haendel comme étant des leurs — on ne peut s'empêcher de trouver que la grande abbaye, de même que St-Paul, dans la Cité, feraient bien plus d'effet, si leurs belles voûtes gothiques pouvaient s'admirer simplement, sans cette masse de sculptures, qui ne sont pas toujours heureuses. La cathédrale de Cantorbéry, si belle, malgré ses grandes nefs vides, perdrait certes de sa grandeur et de sa grâce, si on la transformait en Panthéon.

En m'arrêtant devant le monument de Lord Chatham, je me souvins de Chateaubriand, qui, dans ses mémoires, raconte que se promenant un jour dans ce musée religieusement historique, il s'était laissé aller à réfléchir sur le néant des choses humaines, si bien, que l'heure avançant, il se trouva enfermé dans l'édifice et dut y passer la nuit. Il la passa précisément à l'abri du monument Chatham. Chateaubriand n'était pas encore, à ce moment, le brillant ambassadeur de France auprès le George IV. Il était alors à Londres en qualité d'émigré, sans trop de moyens d'existence et la nuit qu'il passa ainsi parmi les ombres du passé ne lui parut pas trop désagréable.

* * *

Je ne puis vraiment vous parler avec abondance des merveilles artistiques de Londres. Elles sont immenses, mais connues. J'ai eu grand intérêt à essayer de déchiffrer les ruines des fresques du Parthénon, à l'Elgin Saloon du British Museum, et j'ai admiré sans réserve les richesses de la « National Gallery ». Toutes les toiles y sont sous verre. Je n'aime guerre les reflets qui en résultent, mais l'humidité du climat de Londres en fait ici une loi.

La collection Wallace est peut-être un peu moins connue que les musées officiels. Elle est absolument extraordinaire et je ne me souviens pas d'une collection particulière aussi remarquable. Au point de vue des écoles d'Italie, ce n'est guère complet il est vrai, mais il y a d'intéressants petits maîtres hollandais. Il y a surtout, et c'est là le joyau de la collection, une série de toiles françaises du XVIIIme siècle absolument unique. On peut ne pas aimer la mignardise des Watteau, des Boucher, des Lancret, des Pater et des Fragonard ; on peut même trouver que les têtes de Greuze sont parfois fades; mais il faut convenir qu'il n'existe nulle part de plus belles toiles anacréantiques du « Peintre des Grâces » que dans cette collection Wallace et qu'il n'y a pas de plus belle tête de Greuze que celle de Sophie Arnould. Et puis, dans plusieurs salles ces tableaux sont entourés de meubles et d'objets d'art superbes, de l'époque. Il y a là des Riesener et des Boulle adorables. La peinture française de la premièra moitié du XIXme siècle est bien représentée aussi, surtout par Descamps bien orientaux et de fins Meissonier. Il y a aussi, et cela n'est pas étonnant, des portraits superbes de Reynolds, de Gainsborouhg et de Lawrence. Tout cela rend la galerie Wallace si attrayante qu'on ne peut s'empêcher d'y revenir et d'y retourner encore.

* * *

Les parcs de Londres sont des oasis parfois immenses de verdure et de repos dans l'immense capitale. M'étant égaré dans Regent's Park où j'étais monté à Primerose Hill, hauteur d'où l'on découvre un beau panorama, côté ville et côté campagne, je voulus perndre une auto-taxi. J'avisai une voiture fort avenante, mais je ne fus pas peu surpris en y entrant d'y voir écrit sur les coussins, à coups de canif : « Votes for women ». Ce fut ainsi que je m'aperçus pour la première fois de l'existence des suffragettes. Comme j'en faisais la remarque au chauffeur :

— Oui, Monsieur, il y a de cela quelques jours. J'avais précisément une voiture toute neuve et c'est moi qui ai dut payer ces dégâts....

Il reprit le volant en hochant la tête et en murmurant : « Oh ! it is dreadful ». Le fait est que ces aimables personnes commencent vraiment à en prendre par trop à leur aise. Ce sont elles qui sont cause que l'on ne peut voir en ce moment les joyaux de la couronne à la Tour. N'ont-elles pas jugé à propos de défoncer l'une des vitrines qui les abritent. Aussi, en ce moment, les revuistes leur font-ils passer un mauvais quart d'heure. Dans la revue de l'Alhambra, où j'ai vu par parenthèse un beau ballet persan, on finit, après une discussion assez vive, par en asseoir une dans une brouette et par l'éloigner un peu rapidement aux applaudissements frénétiques de la salle.

* * *

Je vous dirai, à propos des théâtres, que Covent-Garden termine en ce moment sa saison allemande (The German Season). Il y a eu toute une série de représentations wagnériennes, parmi lesquelles le « Ring ».

Des noms connus tenaient l'affiche tels que le ténor Peter Cornelius, le baryton Van Rooy, le capellmeister Nikisch et d'autres. Je suis, quant à moi, allé entendre les « Enfants Rois », la gentille mais un peu triste légende en trois actes d'Engelbert Humperdinck, que la Monnaie a fait connaître la saison dernière aux Bruxellois.

Une représentation à Covent-Garden est toujours un double spectacle. Dans cette salle, au fond rouge grenat, les toilettes féminines, d'une richesse éblouissante, se détachent admirablement. Mais ce n'est pas l'Allemagne. Malgré l'obscurité qui se fait ici comme partout au début de l'œuvre, les retardataires sont nombreux ; trop nombreux même. L'orchestre de Coven-Garden — orchestre cosmopolite, car bien des nations y sont représentées — était conduit ce soir-là par M. Rottenberg, qui dirige talentueusement une phalange excellente. C'est ainsi que la charmante petite symphonie que précède le troisième acte a été détaillée à ravir et le public anglais s'est enthousiasmé avec modération.

Humperdinck a mis en musique les « Königskinder » avec un peu plus de profondeur que « Hänsel et Gretel » m'a-t-il semblé, quoique la forme soit restée simple et mélodique. Son orchestration est pleine de distinction. Elle est touchante et cruellement vraie, cette légende qui montre comment un fils de roi, plein de juvénille ardeur, peut s'éprendre d'une gardeuse d'oies et enfin brisé par les obstacles, ayant perdu toutes ses illusions, finit par vendre sa future couronne pour un morceau de pain, et par mourir, l'hiver, dans la forêt, avec sa pauvre petite reine, ensevelis tous deux sous la neige.

Le ténor Karl Ziegler et Mlle Angela Sax ont rendu d'une manière bien touchante les rôles des deux enfants. L'ensemble fut parfait et les décors, surtout celui de la forêt sous la neige, avec ses effets de lumière si réussis, sont tout à fait très bien.

Et voilà la saison allemande terminée en attendant qu'apparaisse Caruso.

A Londres. — Caruso à Covent-Garden. — Festival Wagner au Albert Hall. — Les environs.

La saison italienne vient de commencer et Caruso est venu, comme je l'ai annoncé. Il a débuté dans « Pagliacci » devant une salle dont la splendeur et la richesse dépassaient cette fois toute imagination. L'orchestre fut nerveusement conduit par le Maestro Ettore Panizza. Les chœurs très mouvementés, ont été remarquables et Mlle Carmen Melis, excellente chanteuse et très jolie femme par surcroît, a été une Nedda très prenante. Mais, bien entendu, il n'y en a eu que pour Enrico Caruso. Après le fameux air final du premier acte, qu'il a chanté de sa voix admirable, après lequel il a quelque peu exagéré ses pleurs et ses cris, le public s'emballa franchement. Ce fut peine perdue. Caruso revint saluer à divreses reprises, mais ne bissa pas.

Londres a voulu fêter le centenaire de Wagner comme cela se fait un peu partout en ce moment, et tandis que mon ami Franck Van der Stucken s'acquitte talentueusement de cette tâche à Anvers, le capellmeister hollandais Mengelberg s'en est acquitté superbement ici, hier soir, au Albert Hall. Ce hall grandiose, en forme de rotonde, avec son grand orgue éclairé à l'électricité et qui fait là un fond de décor superbe, est une salle digne de voir fêter le célèbre compositeur toujours triomphant. Mengelberg a dirigé avec une extrême vitalité le très bon orchestre symphonique de Londres (The London Symphony Orchestra), dont la sonorité est fort distinguée. Ce festival ne comportait pas le concours de chœurs. Au programme le « Kaisermarsch », l'ouverture des « Maîtres Chanteurs », des fragments de « Tristan et Isolde », la marche funèbre de « Siegfried » et le prélude de « Parsifal ». Un seul soliste : le ténor John Coates, qui chanta avec conviction le Walther's Preislied et le Schmiede-Lied de Siegfried. Sa voix agréable et juste est un peu faible pour ce vaisseau formidable dont l'acoustique laisse à désirer. La colonie allemande assistait nombrreuse à cette solennité artistique qui avait attiré un auditoire de près de cinq mille personnes. On fit au capellmeister Mengelberg de longues ovations bien méritées et ce fut un très beau concert qu'on écouta religieusement.

* * *

Les environs de Londres jouissent d'une réputation fort grande et de fait ils sont merveilleux. On dirait, que pour faire opposition à la ville brumeuse, pour faire oublier la fièvre des affaires, on ait voulu que les environs soient riants et qu'ils réalisent surtout un rêve de tranquillité. Quoi de plus reposant que le « cottage » anglais avec ses fenêtres en retrait et sa porte d'entrée qu'on dirait située au fond d'un couloir. C'est dans ces demeures, entourées de verdure, que l'homme d'affaires, fuyant la cité, vient se livrer aux douceurs du « Week-end » et s'entraîner à ses sports favoris. C'est une tendance particulièrement anglaise que de vouloir ainsi faire contraster une activité dévorante avec un repos salutaire.

Déjà, près de Greenwich, la petite ville de l'observatoire, située sur la Tamise, il y a des promenades superbes. Elle se trouve à proximité des grands docks et cependant elle a un parc agréablement accidenté où des daims en liberté animent le paysage.

A Windsor, le décor est plus grandiose et le château royal y domine tout le pays. De l'extrémité du « Long Walk », drève immense plantée d'ormes majestueux on l'aperçoit très bien. Il y a là, sur une élévation de terrain, une statue inachevée de Georges III, par Westmacoot, un des rares sculpteurs anglais du siècle passé. De là, le château apparaît dans le lointain, tel un château-fort dominé par une tour ronde. Il est là le centre d'un panorama sans fin. Le « Long-Walk » qui a plusieurs kilomètres de longueur, forme un rayon immense de ce grand cercle de verdure et l'on voit s'y promener les chevaux royaux, tandis que des troupeaux de daims s'ébattent sur les pelouses et que l'on s'étonne de voir des faisans s'approcher sans méfiance.

Le château comporte deux chapelles remarquables. La chapelle St-Georges, d'un style gothique flamboyant admirable de détails, a un chœur où se trouvent les stalles des chevaliers de la Jarretière. Elle a aussi deux choses qui nous intéressent : une bonne statue de Léopold Ier et un monument dédié à la princesse Charlotte. C'est aussi là qu'à été placé, par les soins de la reine Victoria, le cénotaphe du prince impérial Louis-Napoléon, tué par les Zoulous.

L'autre chapelle fut dédiée par la reine Victoria au prince consort. Elle a été restaurée, car elle est fort ancienne et elle est aujourd'hui ornée de divers marbres multicolores et précieux. Il y a aussi des mosaïques, des dorures et des vitraux. C'est beau; c'est un peu surchargé cependant. Puis, l'unité du sytle gothique a été détruite par ces décorations. C'est là que se trouve le cénotaphe du prince Albert, à côté de celui du duc d'Albany, le fils cadet de la reine. On sait que le mauselé de « Victoria and Albert » est à Frogmore House, aux environs de Windsor. Il n'est visible qu'une fois par an.

C'est près de Windsor qu'est située la forêt de Burnham où notre Lamorinière alla chercher des inspirations. J'y ai vu ces hêtres centenaires et curieux que son pinceau rendit si fidèlement. Parmi eux il en est dont les troncs sont si vétustes, qu'ils sont absolument creux et fendus et que les troncs de hêtres nouveaux se sont depuis longtemps formés à l'abri des ruines des arbres de jadis. Ce sont de suggestifs sous bois que ceux de la forêt de Burnham.

* * *

J'ai poussé jusqu'à Oxford, la ville de l'Université ou plutôt des Universtés, car il y a à Oxford une vingtaine de collèges, ayant tous leur parc et leur chapelle et dont la réunion forme, en somme, l'université toute entière. Ces écoles sont de vieilles bâtisses en style gothique mêlé de Renaissance, très fouillé, mais très austère aussi, comme on l'aime en Angleterre. Ces constructions offrent des tours et des pinacles, qui font l'originalité de la ville. Lorsque l'on monte l'inévitable escalier qui se rencontre dans toutes les villes, pour jouir d'une vue générale, on est surpris d'un ensemble aussi typique. Et la jeunesse qui habite cette petite ville très animée contraste singulièrement avec ces vieilles mais très jolies pierres. L'après-midi on dirait que toute la population se dirige par un très beau parc vers la rivière Isis, où des bateaux tea-rooms sont amarrés. Oxford, avenir intellectuel de l'Angleterre, est absolument pittoresque.

* * *

Mais, de tout ce que j'ai pu admirer aux environs de Londres, Richmond est bien ce que j'ai rencontré de plus charmant. Quand je dis Richmond, j'entends par là le merveilleux ensemble qui est groupé de ce côté et qui comprend les jardins de Kew et Hampton-Court. Pour qui connaît le Midi, les palmiers de la grande serre du célèbre jardin botanique de Kew n'étonnent plus. Ce qu'il y a de ravissant ici, ce sont les pelouses immenses, si bien soignées et émaillées de parterres de fleurs, où la beauté des tulipes se fait surtout remarquer.

A Richmond, le cours de la Tamise offre les sinuosités les plus séduisantes et la vue qu'on en a, des « Terrace Gardens », est exquise. Le paysage y est enchanteur. Pour aller de-là au vieux palais crénelé de Hampton-Court on traverse le parc de Richmond, plus intime et plus riche de végétation, peut-être, que celui de Windsor.

Le palais de Hampton-Court, en briques d'un rouge sombre, renferme une collection de tableaux, qui est merveilleuse, dit-on. Il y a là des fresques d'Andrea Mantegna, le Giotto de l'école lombarde, représentant le triomphe de César à son retour des Gaules. Je comptais bien voir toutes ces merveilles; mais j'avais compté sans les suffragettes, qu'on redoute un peu partout, et le palais est fermé pour un temps indéterminé. Décidèment les suffragettes finissent par rendre ici la vie impos sible.

J'ai acheté leur journal hebdomadaire « The Suffragette », qu'une jeune femme, mise un peu à la Miss Hellyet, paraissait vendre d'un air plutôt attristé. Elles s'y comparent à Jeanne d'Arc, dont une vignette de statue équestre orne la première page et prétendent que pour arriver au but poursuivi, elles doivent avoir le courage et la ténacité de la Pucelle d'Orléans !

Si je n'ai pas visité la galerie de Hampton-Court, j'ai pu tout au moins admirer la splendeur de ses jardins, traversés par un long canal qui date de Charles II et me promener longuement dans Bushy-Park qui est voisin du palais d'Hampton-Court. Je m'y suis égaré sous des chataigniers énormes, pour contempler de près ses daims qui se dérangent à peine quand on passe à côté d'eux.

Tout cet ensemble est majestueusement beau. La nature y étale une magnificence radieuse et vous fait oublier que vous vous êtes à peine éloigné de la ville géante.

A Bournemouth. — Les chiens charitables des railways anglais. — La cathédrale de Winchester. — L'île de Wight.

Bournemouth, situé dans une large baie, est une jolie plage qui a de hautes falaises et des environs charmants. Des parcs boisés y offrent les promenades les plus agréables. Ces parcs ont une spécialité : la culture des rhododendrons, qui en ce moment jettent leur note mauve dans cet ensemble. Au delà de Bournemouth, qui est assez vaste, et de Boscombe, son joli faubourg aux avenants cottages, la campagne reste intéressante vers l'intérieur. Il y a surtout de ce côté un bois qu'on appelle la forêt de rhododendrons et qui offre aux regards charmés des massifs imposants et ininterrompus de ces arbrisseaux. Ils jettent leur note vive sous des pins sombres, tandis que de juvéniles fougères étalent sur le sol un tapis vert tendre. La route monte et cette symphonie mauve, si décorativement florale, grandit autour de vous, jusqu'à ce qu'arrivé à un sommet abrupt, on voit se dérouler à l'infini un paysage harmonieusement accidenté. Que de fois déjà la nature m'a offert de ces radieuses surprises, sans que jamais je me lasse de leur splendeur.

Tout en me laissant charmer par l'ensemble de Bournemouth, je me souvins que la cathédrale de Winchester n'est pas éloignée et qu'elle passe pour être une des plus belles de l'Angleterre. Je m'y rendis donc, Comme je venais de m'installer dans un compartiment du South-Western, je vis tout à coup entrer un chien noir qui portait au cou un collier surmonté d'une boîte. Il s'agissait d'une collecte en faveur des veuves et des orphelins des employés de la compagnie. Le chien me regarda longuement avec douceur et mon obole ne tarda pas à se glisser dans la boîte. Le chien alors, agitant la queue, me remercia d'un aboiement sonore et disparut dans le compartiment voisin Je fus, je l'avoue, ému par l'incident. Il y avait là de quoi enthousiasmer mon ami Léon Van Péborgh. Je revis, par la pensée, à Londres, dans « Paddington Station », le chien Tib, qui, au cours de sa vie, avait de la sorte récolté vingt mille francs, ce qui lui valut la gloire de l'empaillage.

Que l'on vienne encore, après cela, douter de l'intelligence des animaux !

* * *

Je vous ai dit que j'allais à Winchester pour voir sa cathédrale. Son aspect extérieur ne m'a pas particulièrement frappé. Tout en étant, au fond, gothique, elle est un peu de tous les styles et il y a surtout des parties normandes. Y a-t-il bien, de ce côté-ci, des églises anciennes qui soient exemptés de ce dernier style? J'en ai visité assez bien et partout se retrouve la conquête de jadis dont les traces sont si visibles que l'on dit encore parfois en Angleterre : les gens de Normandie sont encore parmi nous.

Une tour basse, un ensemble peu gracieux font que, malgré une intéressante façade, la cathédrale de Winchester ne vaut pas celle de Cantorbéry, qui reste, pour moi, la plus belle de celles que j'ai pu voir dans ce pays. L'intérieur est cependant remarquable par l'extrême longueur de sa nef et la richesse de sa voûte. Le chœur est fermé par une belle boiserie qui laisse apercevoir comme fond de décor un très artistique rétable en pierre. Mais, ce qu'il y a de plus beau ici qu'à Cantorbéry, c'est la musique. J'ai écouté avec plaisir des chœurs nuancés à la perfection, des ténors excellents et un orgue aux jeux de fond merveilleux, le tout produisant dans ce milieu recueilli des sonorités idéales. Ce que j'y ai entendu chanter — et on chante en anglais — tient à la fois du choral et de la cantate, et les harmonies sont modernes en tant que musique religieuse.

Je ne pouvais venir jusqu'ici sans songer à visiter l'île de Wight. Je me suis donc embarqué à Southampton d'où partit naguère le fameux « Titanic » de tragique mémoire. Je fus bientôt en vue de la rade de Spithead où de formidables navires de guerre bien alignés, stationnent et peu après je descendis à Cowes, qui est très calme en ce moment. Ce n'est pas la saison des régates. Aussi je m'en fus aussitôt visiter Osborne House, la demeure estivale de la reine Victoria, où elle mourût, et dont le parc offre de belles échappées sur la mer. On y montre des appartements qui contiennent de beaux objets d'art et de belles porcelaines. J'y ai vu peu de tableaux intéressants. On a exposé là, les somptueux cadeaux que la reine reçut à l'occasion de ses jubilés, surtout ceux qui lui vinrent des Indes.

Près de là se trouve la petite église de Wippingham dont la première pierre fut posée par la reine et le prince-consort en 1860 et où est enterré le prince Henri de Battenberg leur beau-fils; qui fût le père de la reine d'Espagne.

De cette petite église, qui décore un site paisible, on a une vue charmante sur le cours tranquille de la Médina, la rivière principale de l'île.

Poursuivant ma promenade, je parvins à Newport, petite capitale assez animée, dont l'église a une tour très élégante. Plus loin, je vis sur une hauteur le pittoresque château de Carisbrooke dans lequel Charles I[er] fut enfermé avant son supplice. est très intéressant à visiter à cause de ses souvenirs. Les murailles du bas, où le lierre grimpe, son chemin de ronde endommagé par le canon, ses chambres vétustes dans l'une desquelles mourut Elisabeth, la fille de Charles I[er], son petit musée; tout cela est fort captivant. C'est d'ailleurs le château des anciens seigneurs de l'île. Les ruines intéressantes sont celles qui ne sont ni trop délabrées ni trop restaurées. Le château de Carisbrooke évite ces écueils : ce sont des ruines tout à fait à point.

Près du château, au bas de la colline, il y a une petite église normande qui n'offre de remarquable que des colonnes très bien conservées. J'eus de la peine à la visiter Elle était fermée à cause des suffragettes ! Malgré toute leur énergie, elles auraient tout de même quelque peine à entamer les énormes piliers qui en constituent l'unique intérêt.

La route qui conduit vers le sud de Wight manque, par moments, d'ombre. Elle offre cependant de belles perspectives ondulées. On ne remarque pas ici la culture intensive des tomates et des raisins qui caractérisent les « Channel Islands ». Jersey et Guernesey, qui sont peut-être plus pastorales, avec leurs vieux manoirs, mais moins grandioses que celle-ci. Des champs de céréales et de beaux parcs forment sutout le paysage. Cependant en approchant de la côte la végétation devient plus méridionale. Des aloès, des yuccas, quelques palmiers se montrent et bientôt, au pied de la dune de St-Boniface, le point le plus élevé de l'île, se découvre Ventnor. Le soir approchait. Des hauteurs je descendis doucement jusqu'à la mer en traversant une petite ville charmante. Les flots bleus-pâles sont unis comme ceux d'un lac, la température est d'une douceur exquise et la tombée de la nuit ne rafraîchit pas l'atmosphère.

Peu à peu Ventnor s'éclaire et son Pier brille bientôt de feux multicolores. Tout s'apaise. La dune de St-Boniface disparaît bientôt dans les ténèbres, mais plus distinctement aussi se cadence le murmure des vagues, tandis que là-haut des myriades de points d'or scintillent. Une fois de plus je me souviens des nuits d'Italie qui font oublier le besoin de repos...

Et Ventnor étant à ce point agréable, j'ai décidé sans peine d'y choisir un gîte pour quelques jours.

L'île de Wight. — Brouillard. — Shanklin. — Chine. — Les bénédictins français. — Marines et paysages.

Hier un léger brouillard s'était levé dès l'aube et la mer se tapissa bientôt de gros flocons d'ouate qui cachèrent les flots, tandis qu'un pur ciel bleu permettait au soleil d'envoyer ses rayons et de boire peu à peu ces blancs nuages.

En suivant la côte, je me suis dirigé ves Shanklin, petite ville mignonne où l'on peut faire une promenade exquise en prenant par une gorge étroite et boisée qui conduit à la mer. Les Anglais appellent cela « a Chine ». Il y règne une fraîcheur délicieuse et, tout à coup, arrivé au haut de la falaise, à une sorte de balcon verdoyant, on aperçoit la coquette plage et le pier de Shanklin, dans la baie de Sandown.

Remontant ainsi vers le Nord, par des routes riantes, j'atteignis bientôt Ryde, en face de la rade de Spithead, un des petits centres les plus importants de l'île.

C'est dans ses environs que sont revenus se fixer les Bénédictins de Solesmes qui ont quitté la France lors de la loi de séparation. Ils s'étaient tout d'abord établis à Wroxall, près de Ventnor, dans le château d'Appuldurcombe, qui est entouré d'un parc immense. Ils n'avaient pu cependant que louer ce domaine, mais ils achetèrent il y a cinq ans, une propriété aux environs de Ryde. Ils y construisirent leur église et leur couvent, qui sont situés dans un site plein de fraîcheur. Je suis entré dans l'église, dont une petite partie seulement est réservée au public. Les Vêpres allaient commencer. Quatre-vingt-dix religieux environ entrèrent deux par deux et gagnèrent silencieusement leurs stalles. Je vis défiler ainsi des vieillards aux traits creusés, à la mine ascétique, et de jeunes hommes qui, à peine, commençaient la vie.

Ils chantèrent avec accompagnement de l'orgue, tenu par un jeune père. C'était du chant grégorien dans toute sa pureté et je fus frappé de la douceur et de l'égalité des voix. Les pères, le service terminé, sortirent de l'église avec le même et froid cérémonial qu'à leur entrée. Le bruit de leurs sandales sur les pierres avait quelque chose de glacial et lentement ils disparurent. J'eus hâte, alors, de quitter cette église déserte, et dont, un à un, les cierges s'étaient éteints, j'avais hâte de retourner à la verdure, au ciel bleu, au clair soleil : à la vie enfin.

Retraversant l'île, je m'en fus à Freshwater, attiré par ses falaises magnifiques. Le décor, du côté de la terre, est raviné, sauvage, un peu désolé, mais le paysage maritime a vraiment de la grandeur. Ces falaises multicolores, — car la craie y est mélangée de couches de grès panachées — sont énormes et des bandes d'oiseaux de mer y ont leur nid vers les sommets. C'est sur ces hauteurs que se dresse une colonne en mémoire du poète Alfred Tennyson, qui avait dans les environs une jolie propriété.

A la pointe d'Alum-Bay qui est voisine et où l'on a découvert de l'alum — de là son nom — trois curieux rocherss se détachent des falaises. Ce sont les « Needles ». Ces aiguilles toutes blanches au sommet sont noires à la base et la plus éloignée de

la côte sert de phare. Leurs crêtes dentelées font bel effet et contrastent bien avec la limpidité des flots. Elles complètent pittoresquement un des décors les plus âpres de l'île.

Désirant regagner Ventnor avant la nuit, je repris ma route vers Blackgang, que domine la colline Ste-Catherine. Blackgang est, comme le mot l'indique, un passage sombre près de la mer. Il est d'un accès plutôt difficile. Autant le Shanklin Chine est riant, autant cette gorge-ci, beaucoup plus large, est sauvage et peu engageante. On raconte dans le pays, car il faut une légende à un tel site, que jadis des contrebandiers français débarquaient à cet endroit pour introduire de l'alcool dans l'île et qu'ils en profitaient pour commettre des excès dans le pays.

A côté de ce paysage désolé, on en rencontre immédiatement un autre, qui est de toute beauté. C'est l'Undercliff. On appelle ainsi une bande d'excellente terre qui s'étend ici au pied des falaises et dont la végétation est magnifique. Cette étroite, mais charmante forêt, dans les arbres de laquelle montent des plantes grimpantes, offre tantôt sur la falaise très élevée, tantôt sur la mer lointaine, des échappées, qui font que l'Undercliff est le plus beau point de l'île.

Dans la verdure se dresse par-là un petit temple à collonade, dédié à la mémoire de Shakespeare, que l'on dit un jour avoir passé par ici. Cet Undercliff se prolonge jusqu'à Ventnor, et cette longue promenade est, sans conteste, la plus enchanteresse qu'on puisse faire à Wight. On y rencontre même des propriétés particulières où l'on remarque des parterres de fleurs qui sont de vraies splendeurs horticoles.

On ne se lasse pas de flâner de ce côté, car on est étonné de rencontrer une telle végétation près des flots. Ainsi la nuit commençait-elle a tomber quand je revins, ce soir-là, à Ventnor, qui, comme Shanklin, est, au point de vue d'un séjour, une perle.

Mais, le brouillard se leva à nouveau sur la mer et bientôt de sombres nuées menacèrent la charmante petite ville. Quand l'obscurité fut complète l'orage éclata terrible et grandiose. De longs éclairs, aux lueurs fulgurantes, zébraient l'infini et au fracas du tonnerre se mêlaient la pluie rageuse et la fureur des vagues. Cependant tout s'apaisa peu à peu et un silence impressionnant succéda enfin à la voix formidable des éléments déchaînés.

Dès le matin un soleil d'or éclairait de nouveau cette île très belle ; qui mérite d'être visitée pour son air pur, pour la variété de ses paysages et pour ses souvenirs.

Les côtes anglaises de la Manche.

Le bateau qui conduit de l'île de Wight à Portsmouth, en partant de Ryde, traverse la rade de Spithead. C'est là que l'Angleterre a concentré une défense formidable. La mer elle-même est parsemée de fortins qui voisinent avec les cuirassés et Portmouth est, on le sait, un port militaire d'une importance capitale. Son animation est extraordinaire. C'est bien là le grand centre de la marine britannique, son point d'action le plus considérable.

En remontant de là la côte vers Douvres, on rencontre une quantité de plages intéressantes, Brighton entre autres. Ses deux « piers » sont les plus beaux que je connaisse et ils ont chacun leur théâtre. Ces avancées dans la mer, où viennent s'amarrer les grands bateaux d'excursion, remplacent les casinos. Une masse de cloisons vitrées y ménagent des attractions et abritent contre les vents du large. Il y a même une salle de concert où des chanteuses se font entendre en costume tailleur et coiffées d'une casquette de plage. La saison n'était pas encore très avancée, mais j'ai pu cependant m'apercevoir qu'avant tout un séjour à la mer est pour les Anglais un repos véritable. Les Weekenders surtout cherchent plutôt à s'y isoler et la vie y est bien différente de celle de nos plages.

La ville de Brighton est assez grande, mais elle est spécialement intéressante du côté de Preston. Ce village, qu'Adolphe Adam illustra en écrivant le « Brasseur de Preston », a une très vieille petite église normande cachée dans la verdure. Ville et village sont reliés par un parc, trait d'union magnifique, d'où l'on aperçoit Brighton s'étager en montant vers la mer.

Lorsque l'on s'embarque pour excursionner le long de la côte on s'étonne quelque peu de savoir que derrière la nudité des falaises se trouvent des campagnes si belles. Du bateau on ne voit guère que des phares et une rangée de petits fortins qui se sont élevés là au moment où Napoléon menaçait l'Angleterre de son fameux camp de Boulogne. Devenus inutiles après la victoire de Nelson à Trafalgar, ils ont été trans-

formés et loués à des particuliers pour divers usages. Les côtes de l'île de Jersey offrent aussi cette curiosité et j'y ai vu de ces anciens fortins servir d'habitation à des gardes-côtes.

Voici Beachy Head, un promontoire s'avançant loin dans la mer. C'est un endroit dangereux de la côte. Les eaux y sont peu profondes et les brouillards si opaques en hiver, que la lumière du phare qui se dresse là à la pointe de la falaise, mais qui n'est plus en activité, ne parvenait presque pas à les percer. A présent un phare à feux puissants a été construit dans la mer, au pied de la hauteur, et les navigateurs l'aperçoivent mieux en cas de gros temps. Avant d'arriver à ce cap redoutable, on passe devant le port de Newhaven. La petite ville, assez éloignée dans les terres, ne se voit pas. De ce port un service régulier se fait sur Dieppe et c'est depuis le premier de ce mois la route la plus rapide de Londres à Paris. De Dieppe le train se dirige sur Pontoise, au lieu d'aller à Rouen, ainsi que cela se faisait précédemment, et de cette manière il ne faut qu'un peu plus de sept heures pour faire ce trajet. C'est remarquable comme rapidité.

Passé Beachy Head le bateau met le cap sur Eastbourne, plage assez vaste que je n'ai pu qu'entrevoir, pendant une courte escale au pier, après quoi on se dirige sur Hastings. Je pensais que cette localité historique où le Conquérant changea le cours de l'histoire de l'Angleterre n'était qu'un village. C'est au contraire une vraie ville et une plage considérable, dominée à droite par les ruines d'un vieux château. Il paraît qu'il n'y a là que les ruines du troisième château construit sur cette hauteur, mais les gens d'Hastings vous assurent que ce sont bien les murailles séculaires du terrible « Duke William » qu'on aperçoit là-haut.

J'ai malheureusement visité Hastings un dimanche et l'hospitalité anglaise, si parfaite en semaine, laisse parfois encore bien à désirer ce jour-là, surtout en province, car à Londres le repos dominical est devenu assez relatif. Je n'ai donc qu'une idée imparfaite de l'importance d'Hastings au point de vue des souvenirs. J'ai pu néanmoins me rendre compte qu'il y a là bien des choses intéressantes méritant d'être visitées en détail : d'abord le village de « Battle » qui s'est élevé à l'endroit où la bataille fit rage en 1066, où Guillaume édifia sa fameuse abbaye à la suite du vœux qu'il en fit la veille de l'action et où l'on prétend montrer la place où le roi anglo-saxon Harold tomba l'œil percé d'une flèche ; ensuite, Pevensey, où débarqua Guillaume, puis Winchelsea, Rye et quelques châteaux ; en un mot, un ensemble justifiant un séjour à Hastings. Si je n'ai pas eu le temps d'approfondir tout cela cette fois-ci, j'ai admiré une fois de plus en me promenant dans les environs immédiats d'Hastings, la campagne anglaise si belle qui offre des échappées superbes sur la mer. Que de frondaisons imposantes, que de drèves magnifiques ! Le besoin de créer ici une « Commission pour la protection des sites » ou une « Société des amis des arbres », ne paraît pas du tout se faire sentir. Une coupe déplorable, telle qu'il vient de s'en faire une, paraît-il, ces jours derniers, près d'Anvers, dans la drève de Merxem vers Brasschaet, n'est guère à craindre. Les Anglais, qui sont cependant pratiques et utilitaires, ont le culte du souvenir et des belles campagnes, choses si évocatrices, mais dont chez nous on paraît se soucier bien peu.

Folkestone, avec ses pelouses des Leas établies sur la falaise, n'est pas aussi grand que Brighton; mais c'est plus intime, plus coquet, avec des promenades exquises. Dans les environs, la petite plage minuscule de Sandgate est bien reposante. Le rêveur, en y voyant passer les flottilles des pêcheurs, dont les barques sont gracieuses dans ces parages, se dit qu'il ferait bon passer là quelques journées perdues, sur les galets, à attendre, comme l'a dit un jour si poétiquement le poète Van Beers, que la brise vienne tourner la page d'un livre favori.

Près de Sandgate, se trouve le camp assez considérable de Shorncliffe. J'y ai vu des recrues à l'exercice et de petites habitations servant de demeure aux soldats mariés, chose spéciale à l'Angleterre. Le long de la côte j'ai remarqué à nouveau ici quelques-uns de ces vieux petits fortins qui devaient protéger l'Angleterre contre Napoléon. En voguant vers la France et en approchant de Boulogne j'ai entrevu bientôt le souvenir adverse : la haute colonne de marbre que l'empereur a fait ériger là en commémoration du camp qu'il y établit. On aperçoit de loin sa statue en bronze au sommet de la colonne. Il tient de la main gauche le sceptre impérial et de la main droite la croix de la Légion d'honneur. Mais n'ayant pas pu atteindre cette Angle terre, qui lui fut fatale, il se fit représenter là en lui tournant le dos.
